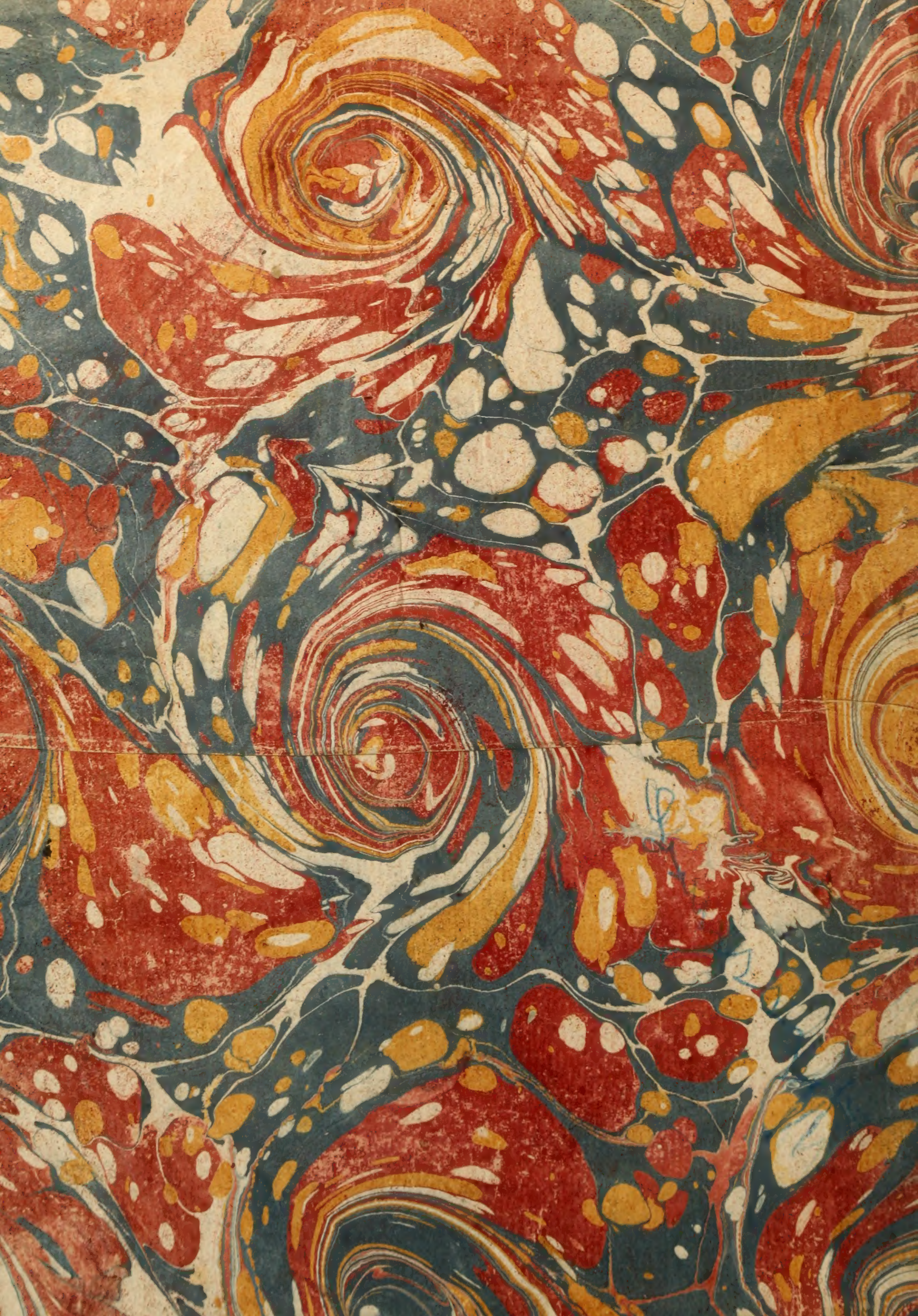






ŒUVRES

DE MESSIRE

EDME MONGIN,

EVÊQUE ET SEIGNEUR

DE BAZAS,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, &c.


MESSIRE EDME MONGIN, EVÊQUE ET SEIGNEUR DE BAZAS, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.
Gravé par Petit

ŒUVRES
DE MESSIRE
EDME MONGIN,
EVÊQUE ET SEIGNEUR
DE BAZAS,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, & ci-devant Précepteur de S. A. S. feu Monſeigneur le Duc DE BOURBON, & de S. A. S. Monſeigneur le Comte DE CHAROLOIS, Princes du Sang.

CONTENANT

Ses Sermons, Panegyriques, Oraiſons Funebres, Mandements, & Piéces Academiques.





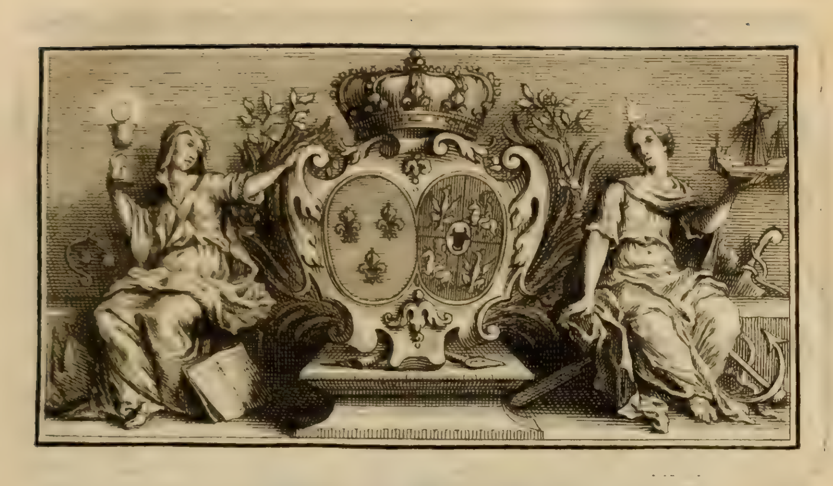
A PARIS,

Chez CLAUDE-FRANÇOIS SIMON, Imprimeur-Libraire, ruë de la Parcheminerie.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A

LA REINE.



ADAME,

Le Recueil que j'ai l'honneur d'offrir à Votre Majesté', *a cet avantage,*

qu'il eſt dans un goût qu'elle protege contre celui du ſiécle, qui eſt aujourd'hui le goût des amuſements & *des nouveautés. Goût dangereux, qui ne diſſipe l'eſprit qu'en amoliſſant le cœur, qui corrompt juſqu'au ſtyle,* & *qui deſſeche,* & *éteint le goût de la pieté. Graces au ciel,* VOTRE MAJESTE' *en montant ſur le plus beau & le plus floriſſant trône de l'univers, y a porté avec Elle toutes les vertus les plus propres à ſoutenir l'éclat & la ſplendeur de l'auguſte Epouſe du Fils aîné de l'Egliſe. Déja,* MADAME, *vous voyez chaque jour, avec de nouveaux attraits, ce raviſſant* DAUPHIN, *cet enfant des graces & de la ſageſſe, formé*

pour la pieté par les mains de la Religion ; & pour la gloire, vous le voyez, MADAME, *loin du berceau de la molesse, marcher à grands pas sur ceux de tous les Héros de sa race. Laissons-le croître,* MADAME, *& donnons au* ROI, *son auguste pere, le temps d'en faire son ouvrage. Impatient de se montrer au monde, il va bientôt lui donner un grand spectacle, & au* DAUPHIN, *son fils, un grand modele. Et si dans une conjoncture aussi intéressante, j'ai osé faire entendre ma voix de si loin, pardonnez, grande* REINE, *à un zéle qui ne peut se contenir, & qui me presse de rendre aujourd'hui publics les sentiments*

de la haute vénération, & du très-profond respect avec lesquels je suis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, & très-obéïssant
serviteur & sujet,
† *E. Evêque de* BAZAS.

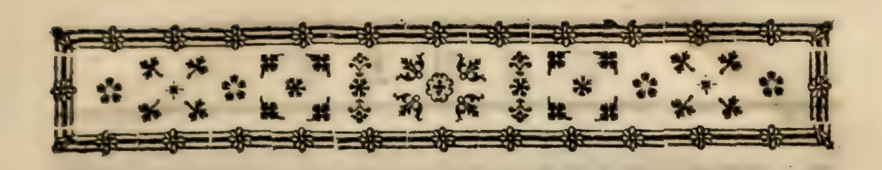


TABLE
DES TITRES

Contenus dans ce Volume.

SERMONS.

PANEGYRIQUES.

ORAISONS FUNEBRES.

INSTRUCTIONS PASTORALES, ET MANDEMENTS.

*

PIECES ACADEMIQUES.

Fin de la Table.

SERMONS.

I. *De la Cêne.*

II. *Pour une Profeſſion.*

III. *Pour l'Aſſomption.*

IV. *Sur la Paſſion.*

V. *Oraiſon Synodale.*

VI. *Sermon ſur le Sacrifice de la Meſſe.*



SERMON



SERMON DE LA CÊNE

PRÊCHÉ DEVANT LE FEU ROI LOUIS XIV.

Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci ; ita & vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple ; afin que voyant ce que j'ai fait, vous faſſiez auſſi de même.

Ces Paroles ſont de JESUS-CHRIST, *en S. Jean, Chap. 13.*

SIRE,



I la Religion Chrétienne ne donnoit que des préceptes, on pourroit ſe plaindre de la difficulté qui ſe trouve à les obſerver ; mais en donnant des loix elle fournit des exemples, & chaque vertu y trouve ſon modele. La foi y trouve un Abraham, la pieté un Zozias, la péni-

tence un David, la ſageſſe un Salomon, la force & la fermeté d'illuſtres Machabées, & dans la ſuite des tems de courageux Martyrs. Mais il étoit reſervé à l'humilité chrétienne d'avoir un Dieu même pour légiſlateur & pour modele. Comme c'étoit une vertu nouvelle & obſcure, il falloit de l'autorité pour l'établir, & de l'éclat pour en rendre la pratique honorable & glorieuſe. Ce double avantage attaché à l'humilité ſe trouve heureuſement marqué dans l'Evangile de ce jour*. C'eſt un maître qui la preſcrit, quoi de plus indiſpenſable ? C'eſt un Dieu qui l'obſerve, quoi de plus grand ? Il eſt vrai que l'uſage en eſt dur à l'orgueil humain, mais la ſoumiſſion volontaire du légiſlateur adoucit la ſéverité de la loi. Il commande, mais il obéït. Il porte le joug qu'il impoſe, & ſi le ſeigneur & le maître s'abaiſſe, & deſcend ainſi dans le plus bas miniſtere, quel prétexte, quelle excuſe pourront alleguer le ſerviteur & le diſciple ?

Dans l'édifiante & auguſte cérémonie qui ſe prepare, il ne ſeroit preſque pas beſoin, SIRE, de retracer à VOTRE MAJESTÉ ces regles, ni ces exemples d'humilité. L'état d'abaiſſement où elle va ſe réduire, prévient là-deſſus nos conſeils évangeliques ; elle remplit même glorieuſement notre miniſtere, & ſemble ſe charger en quelque ſorte du ſoin de nous inſtruire. Oui, SIRE, votre exemple va plus édifier que tous nos diſcours. Le trône, où l'orgueil ſemble être comme dans ſa place

* *Joan. c. 13. v. 14.*

naturelle, va devenir ſous VOTRE MAJESTÉ humiliée, une chaire d'humilité ; & ſi un Dieu qui s'humilie devant des pécheurs eſt un grand myſtere, un Roi qui deſcend de ſon trône pour s'abaiſſer juſqu'aux pieds des derniers de ſes ſujets, eſt une grande leçon. Vous avez, SIRE, ſans doute bien compris que ce n'étoit pas ſe dégrader que de marcher ſur les pas d'un Dieu ; que le plus haut rang n'eſt pas toujours celui qui nous éleve le plus au-deſſus des hommes, mais celui qui nous approche le plus près de JESUS-CHRIST. La gloire humaine, qui depuis longtems ne peut vous placer plus haut, le cede aujourd'hui à la charité qui invente, en vous faiſant deſcendre, un moyen nouveau de vous élever davantage. Ces lauriers immortels qui couvrent votre auguſte front, vont devenir plus précieux aux pieds des pauvres, & ſemblable à Moïſe qui ne deſcendoit jamais de la montagne que plus lumineux & plus brillant de gloire, VOTRE MAJESTÉ après ces humiliations va remonter ſur ſon trône, plus éclatante & plus ornée des dons de la grace.

Leçon importante & néceſſaire dans un lieu où l'orgueil eſt ſi dominant ; leçon glorieuſe, puiſque dans les fonctions mêmes les plus viles & les plus baſſes en apparence, la foi nous découvre tant de gloire & tant de grandeur. Heureux ſi ſous les yeux d'un Roi toujours glorieux & toujours prêt de s'humilier, je pouvois vous perſuader, Meſſieurs, combien l'humilité eſt néceſſaire aux grands, & combien elle leur eſt glorieuſe. Il eſt néceſſaire aux grands de s'humilier, il eſt glorieux aux

grands de s'humilier. Deux vérités qui feront tout le partage de ce Discours, après que nous aurons imploré les lumieres du Saint Esprit par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

SIRE,

IL est surprenant qu'au milieu de toutes les miseres dont les hommes sont environnés, on soit encore obligé de leur prouver qu'ils doivent être humbles. Quoi donc ! le sentiment de leur propre néant, la dépendance perpétuelle où ils sont à l'égard de toutes les créatures, les besoins communs qui les lient ensemble, la nécessité de reconnoître & de supporter dans eux-mêmes les défauts qu'ils condamnent dans les autres ; tant de penchant pour le vice, tant d'oppositions à la vertu, tant d'erreurs qui les séduisent, tant de passions qui les corrompent, tant de foiblesses qui les deshonorent, ne sont-ce pas des titres suffisans pour l'humilité ? L'orgueil humain peut-il se soutenir par les mêmes choses qui sembleroient le devoir détruire ? & pourquoi affecter tant de grandeur, lorsqu'on sent tant de foiblesse ?

Quand il n'y auroit dans la condition des grands que ces miseres communes, ne seroit-ce pas pour eux un grand sujet d'abaissement & d'humiliation ? Y a-t'il rien de plus triste & de plus humiliant pour des hommes qui se croyent au-dessus des autres, sans avoir souvent rien au-dessus d'eux que la place qu'ils occupent, d'être éter-

nellement ſujets aux mêmes foibleſſes & aux mêmes fragilités que ceux qui les ſervent ; de voir que quelque différent que ſoit leur état , ils ont au fond la même origine , & auront un jour la même fin ; que la nature n'eſt pas convenu avec la flatterie de les rendre immortels ; que leur grand nom qui a ſi long-tems étonné l'univers , & qui tant de fois a fait fuir les nations effrayées , ne fera pas fuir la mort ; & que ſelon l'expreſſion de l'Apôtre * , ils portent leur vaſe & leur tréſor dans un vaſe d'argile , qui tout précieux qu'il paroiſſe par ſes ornemens , n'en eſt pas moins fragile , ni moins ſujet à être à tout moment briſé , & à laiſſer par ſa chute une triſte leçon du néant & de la vanité des choſes de la terre ?

Mais outre ces miſeres générales attachées à la condition humaine , il y en a ici de propres & de particulieres bien capables d'humilier les grands , ſi les grands pouvoient voir ce qui les humilie , & qu'ils fuſſent auſſi fideles aux obligations de leur état , qu'ils ſont jaloux des prérogatives qu'ils y attachent. Ce qu'il y a de terrible dans la condition des puiſſants du ſiécle , c'eſt que d'un côté , elle leur impoſe de grands devoirs , & que de l'autre elle met plus d'obſtacles à les connoître & à les remplir ; ils ſont grands , & dès-là plus proches de l'orgueil ; ils ſont grands , & dès-là auſſi par reconnoiſſance & par devoir plus obligés à être humbles ; de ſorte que leur état eſt tout à la fois un grand obſta-

* *II. Cor. c. 4. v. 7.*

cle & un grand engagement à l'humilité.

Je dis un grand obſtacle , Meſſieurs , car le premier effet de l'autorité & de la grandeur , c'eſt de produire dans le cœur de l'homme une idée & un ſentiment de ſa propre excellence. Parce qu'on eſt grand , on conclut qu'on mérite de l'être , on juge de ſes vertus par ſa fortune , on ſe fait une religion de croire que la providence proportionne les talens aux dignités , que la grace de concert avec le ſang éleve & ſoutient la grandeur , & qu'en donnant plus d'autorité & de puiſſance , Dieu communique auſſi plus de mérite & plus de vertus. Vous êtes d'ailleurs ſollicités par les reſpects & les complaiſances éternelles de ceux qui vous environnent , à ne concevoir de vous que des hautes idées ; la flatterie vous confirme ce que l'amour propre vous avoit inſpiré ; vous liſez dans la contenance & dans les yeux d'autrui tout ce que l'inſtinct de la grandeur vous ſuggeroit , & vous avez tout enſemble à combattre vos propres ſéductions , & les impoſtures des autres. De-là cet enyvrement & cet eſprit d'étourdiſſement & de vertige ſi ordinaire dans les grandes fortunes ; de-là cet oubli de Dieu & de ſes plus ſignalés bienfaits. David ſur ſon trône oublie la baſſeſſe de ſa premiere condition , & ne ſonge plus qu'à meſurer ſa propre grandeur. Nabuchodonoſor victorieux des nations fait adorer juſques à ſes ſtatues ; ces Rois tant vantés , ces conquerans de l'univers éblouïs de leur propre gloire , doutent s'ils ſont encore des hommes ; enyvrés d'encens ils ſe ſont cru des divinités , & ſe ſont placés ſur les autels. On leur a tant

dit qu'ils étoient des Dieux, que dans les bras mêmes de la mort, ils croyoient déja voir leur place marquée parmi les immortels. Les peuples eux-mêmes y ont été trompés. La flatterie qui d'abord n'étoit qu'un artifice pour séduire, est devenue dans la suite un culte sérieux; par tout la grandeur adorée a été pendant plusieurs siécles la seule religion qu'on ait reconnue dans le monde; & tant de superstitions & d'idolâtries, tant de temples & tant d'autels, tant de cultes abominables & sacrileges rendus autrefois à de foibles & à de miserables mortels, ne sont-ce pas autant de monumens terribles de l'orgueil insensé des grands, & de la distance immense qu'il y a de la grandeur à l'humilité?

Les prérogatives mêmes que Dieu a attachées à la grandeur, semblent y rendre l'usage de l'humilité plus impraticable. Comme il est ordonné * *que toute ame doit être soumise aux puissances*, & que les petits doivent honorer les grands; le devoir des uns semble faire la tentation des autres. Les grands qui voyent que les honneurs qu'on leur rend sont autorisés par la religion, regardent comme un devoir sacré le soin de leur grandeur, & reçoivent sans scrupule un encens que Dieu même semble commander de leur offrir. Il est vrai qu'ils ont un droit légitime à tous ces honneurs, mais c'est un droit qui est pour eux un grand piége, & souvent la matiere de bien des crimes. C'est un droit qui leur ôte l'humilité, mais qui ne les en dispense pas. C'est un

* *Rom. c. 13. v. 1.*

droit qui les rend orgueilleux, & ne justifie pas leur orgueil. C'est un droit qui est un grand obstacle à être humble, & une plus grande raison de le devenir.

Car enfin leur autorité & leur puissance qui les rendent plus respectables aux yeux des hommes, ne les rendent pas plus grands devant Dieu. Ils ont plus reçu, mais la plus vile de toutes les créatures étoit aussi propre qu'eux à recevoir tout ce qu'ils ont reçu. Ils n'ont présenté au Seigneur qu'un néant égal. En comptant plus de titres, plus de dignités, plus d'emplois, c'est compter plus de dettes qu'on a contractées, c'est faire un plus long dénombrement des bienfaits du Seigneur, c'est convenir qu'on a plus de comptes à rendre, plus de devoirs à remplir, plus de passions à vaincre, & plus de piéges à éviter. Si les grands abusent de leur pouvoir, de quoi se glorifieront-ils? d'être des prévaricateurs? des injustes? des cruels? des ingrats? & s'ils en usent selon les vues & les desseins de Dieu, ce sont de nouvelles graces qu'ils en reçoivent, & qui leur rendent l'humilité d'autant plus nécessaire, qu'une grande vertu jointe à une grande puissance, est une tentation plus forte & plus délicate pour l'orgueil. De quoi se glorifieront-ils donc? sera-ce de se voir par leur situation dans une opposition éternelle à toutes les maximes du christianisme, de n'entendre dans leur religion que des menaces & des malédictions contre leur état? de se voir comme investis de toutes les passions humaines, & engagés de pratiquer toutes les vertus, & de vivre enfin dans un plus grand éloignement

éloignement de JESUS-CHRIST, *qui rend graces au Pere Eternel d'avoir caché ſes myſteres aux puiſſans & aux ſages du ſiécle, & de ne les avoir revelés qu'aux petits* *, & qui par la bouche de ſon Apôtre prononce un arrêt plus terrible encore, en diſant qu'*il n'a pas choiſi pour ſon royaume pluſieurs puiſſans & pluſieurs grands ſelon la chair* **. O grands du monde ! vous qui vous regardez comme des hommes ſéparés du reſte de la terre, vous qui vous faites de votre état comme un monde à part, & qui vivez à l'ombre du trône comme ſous un ciel éloigné de cette region inferieure qu'habitent les petits & les humbles, vous prononcez vous-même votre arrêt. Helas ! vous êtes véritablement un monde ſéparé, mais un monde ſéparé du royaume du ciel & de la ſocieté des juſtes. Votre orgueil une fois d'accord avec la vérité, vous juge comme JESUS-CHRIST lui-même vous jugera, & vous met par avance à la place que vous aurez un jour, lorſqu'au terrible jugement du Seigneur il vous ſéparera de ces petits & de ces humbles auſquels ſon royaume eſt deſtiné. Grand Dieu ! étoit-ce donc dans votre colere que vous avez établi ſur votre peuple les Princes & les Juges de la terre ? ne leur avez-vous donné les biens de ce monde, que pour leur ôter les éternels, & votre miſericorde auroit-elle ſi fort oublié ceux dont votre providence ſemble avoir pris tant de ſoin ?

* *Matth. c.* 11. *v.* 25.
** *Rom.* 1. *v.* 25. 26.

Je n'oſe ſonder ici ce redoutable myſtere , mais tout ce que l'Evangile & les Peres nous en diſent , ne peut vous donner que de legeres conſolations & de grandes frayeurs. Tout ce qu'il y a de certain & d'humiliant pour vous , puiſſants du ſiécle , c'eſt que le Maître de l'univers , le Roi du ciel & de la terre , celui qui fait les grands , & dont dépendent toutes les puiſſances du monde , qui avoit en ſes mains le choix de ſa deſtinée , & qui pouvoit ſe faire la condition la plus heureuſe & la plus éclatante , n'a choiſi que l'état le plus humble & le plus obſcur : ſes paroles , ſes exemples , ſes maximes , tout porte condamnation contre la grandeur , & partout il ſemble l'avoir regardée , ou comme incapable de ſa doctrine , ou comme indigne de ſes ſoins & de ſes graces. Il eſt vrai qu'il n'exclut pas abſolument les grands , mais il les néglige , & les laiſſe bien loin de lui. Il jette même ſur leur route plus de piéges & plus d'embarras : les richeſſes , les plaiſirs , les honneurs , ſont comme autant de liens qui les retiennent , ou comme autant de fardeaux qui les accablent ; & tout le funeſte privilege du rang & de l'élevation où Dieu les place , c'eſt d'être plus chargés , & d'avoir pour aller à lui un plus long & plus difficile trajet à paſſer.

Voilà cependant ce qui fait l'orgueil des grands , & voilà préciſément ce qui devroit être le ſujet continuel de leur confuſion & de leurs larmes. Pourquoi faut-il , Seigneur , s'écrioit David , qu'une foible créature qui ne devoit être occupée que du ſoin de ſa miſere , ſe trouve dans l'éclat & dans les honneurs ? La gloire ne ſied bien

qu'à l'innocence, & je me vois tout à la fois dans la gloire & dans le péché. Je n'ose encore croire que vous ayez accepté le sacrifice d'un cœur contrit & humilié. Les prosperités éclatantes dont vous avez béni, Seigneur, mon regne, m'élevent & me confondent. Je ne sçais si ce sont des présens de votre amour ou de votre colere, & je crains jusqu'à vos graces. Il est naturel à un homme d'avoir été foible, mais il n'est pas naturel à un homme foible d'avoir fait de si grandes choses. Cette force ne vient point de moi, que sçais-je même si depuis les jours de ma pénitence, je vous ai été bien fidele ? Un homme toujours craint, toujours adoré & toujours heureux, se connoît-il lui-même, & peut-il répondre de son propre cœur ?

O vous ames genereuses & fidéles qui gemissez de vos miseres & de votre grandeur, écoutez un oracle terrible aux superbes, & consolant pour les humbles ! *Si vous êtes grand, si vous êtes dans les honneurs, & dans la gloire*, dit le Sage, *humiliez-vous à proportion de votre grandeur* *, & que le degré de votre humilité réponde à celui de votre rang. *Car Dieu sauvera les humbles de cœur* **, *& il ne perdra que les superbes*, dit le Prophête ***. Ce n'est donc ni la grandeur, ni la bassesse, ni la prosperité ni l'adversité qui damne ou qui sauve, c'est l'usage qu'on en peut faire. Et là-dessus écoutez, grands du mon-

* Quanto magnus es, humilia te in omnibus. *Eclis. c. 3. v. 20.*

** Humiles spiritu salvabit. *Psalm. 33. v. 19.*

*** Cadet superbus & corruet. *Jerem. c. 50. v. 32.*

de, & jugez-vous. Dans tous les différents états qui partagent la vie des hommes, il n'y a uniquement que ces deux voyes pour aller au ciel, la patience dans la bassesse, & dans les disgraces, & l'humilité dans l'élevation & dans la grandeur ; avec cette différence qu'il est naturel, & qu'il est même bien nécessaire d'être soumis quand on est petit ou qu'on est malheureux, mais qu'il est bien difficile d'être humble quand on est heureux, ou qu'on est grand ; & c'est aussi ce qui releve la gloire de l'humilité, & qui la rend si glorieuse aux grands, comme vous l'allez voir dans la seconde partie de ce Discours.

SECOND POINT.

UNE des glus dangereuses maximes dans la condition des grands, c'est de ne s'attacher aux choses que par les distinctions qu'elles donnent, & de ne chercher dans la pratique même de la vertu que l'éclat qui rehausse leur rang. De-là vient que la liberalité, la valeur & les autres vertus brillantes, sont presque les seules dont ils se font honneur. Il leur faut pour les porter au bien, des motifs aussi fastueux que les titres qu'ils portent ; ils s'imaginent qu'étant par leur naissance placés au-dessus des autres, une vertu qui les rapproche de la foule n'est pas de leur état ; que tout ce qui est obscur, les dégrade, & que ne trouvant point l'humilité dans les héros qu'ils admirent, ou dans les ayeux dont ils descendent, elle ne doit point entrer dans leurs devoirs.

Mais je pourrois d'abord commencer par vous dire

avec le Sage, *que la gloire ſuit naturellement l'humilité* *, que l'humiliation au contraire marche toujours à la ſuite de l'orgueil. Que par l'oracle de JESUS-CHRIST même, *l'élevation eſt promiſe à celui qui s'abaiſſe* **; & qu'ainſi dans le noble deſſein où vous êtes de n'aller qu'aux grandes choſes, l'amour propre vous égare dès le premier pas qu'il vous fait faire, en vous éloignant de l'humilité. Vous l'avez ainſi permis, ô mon Dieu! & ſoit pour donner plus de créance à votre parole, ſoit pour rendre plus reſpectable aux yeux des hommes la timide vertu, vous avez voulu nous faire connoître que vous ſçavez tirer la lumiere du milieu des ténébres, & faire ſortir la gloire du fond des abaiſſemens où l'humilité nous cache & nous réduit.

En effet, dit le Roi Prophête, l'homme vain qui ſe laiſſe éblouir par l'éclat de ſa gloire, ſe trahit lui-même. En cherchant au dehors de lui une gloire étrangere, il fait bien voir que les véritables ſources de la gloire lui manquent. Ses ſoins, ſes précautions à ſe revêtir & à ſe parer de tous les avantages extérieurs qui le diſtinguent, découvrent malgré lui la miſere ſecrete & les beſoins ſpirituels de ſon ame. Comme il ne trouve dans ſon propre fonds ni les conſolations de la grace pour ſupporter la vûe de ſes miſeres, ni aucune vertu ſolide pour appuyer du moins ſa vanité; comme il n'oſe arrêter ſur lui aucun regard fixe & aſſuré, il faut bien qu'il promene ailleurs ſon

* Gloriam præcedit humilitas. *Prov. c. 15. v. 33.*
** *Matth. c. 23. v. 12.*

triſte cœur, qu'il ſe ſaiſiſſe de tout ce qui peut le ſoutenir, qu'il prenne dans ſes dignités & dans ſes emplois les prérogatives qu'il ne trouve point dans ſa perſonne, & qu'au défaut d'un grand mérite, il ſe faſſe du moins valoir par de grands noms & de grands titres, qui ſeuls rempliſſent le vuide de ſon imagination & de ſon cœur. Ainſi il eſt vain par l'impoſſibilité où il eſt d'être grand, & ſa vanité rend témoignage de ſa miſere.

A quoi ſert donc de vous parer de la gloire de vos ancêtres, grands du monde ; votre orgueil ſe dément, & dénonce votre indigence ? C'eſt vous vanter de ce qui n'eſt plus à vous ; c'eſt vous appuyer ſur des ruines domeſtiques. C'eſt encenſer des idoles briſées, & mettre votre confiance en des Dieux qui n'ont pû ſe ſauver eux-mêmes. Hélas ! toujours prêts à raconter une gloire paſſée, & à faire l'hiſtoire de vos ayeux, vous oubliez peut-être la vôtre, & ces grandes vertus que vous citez, ſont peut-être contre vous de grands reproches.

J'oſe ici vous le demander à vous-mêmes, Meſſieurs, y a-t'il bien de la grandeur & de la magnanimité à une ame immortelle d'oublier ainſi ſa dignité naturelle, ſes eſpérances & ſa deſtinée ? Vous renoncez donc à la foi des promeſſes, & aux engagemens de votre baptême ? Et pourquoi ! pour vous dégrader, & pour ne donner votre eſtime qu'à des biens frivoles, dont l'uſage eſt de corrompre, dont la poſſeſſion eſt ſouvent injuſte, & dont l'origine eſt toujours honteuſe. Enfin ces biens ſi précieux & ſi recherchés n'ont de prix & de valeur que par rapport aux foibleſſes & aux paſſions humaines, & ſi vous remon-

tiez à la ſource , vous verriez que ſi le premier homme eut toujours vécu dans la ſainteté & dans la juſtice , les noms de Princes & de Sujets , de Grands & de Petits , de Maîtres & d'Eſclaves , ſeroient des noms encore ignorés ; de ſorte que ces dignités , ces degrés d'honneur , ces prééminences , & tous ces autres avantages du rang & de la naiſſance , qui ſont aujourd'hui l'envie des uns ou l'orgueil des autres , ne ſont glorieux que par le déreglement des hommes , & ne doivent leur établiſſement qu'à la corruption & au péché.

Grands de la terre , ne rougiſſez donc plus de vous humilier , rougiſſez plûtôt d'être grands , puiſque vous n'êtes tels que par le déſordre de toute la nature , & que votre élevation n'eſt , pour ainſi dire , bâtie que ſur les débris de l'innocence.

Mais autant qu'il y a de honte d'être grand ſans être humble , autant il y a de gloire à allier l'humilité avec la grandeur. En mépriſant ce qui fait l'objet de la gloire mondaine , les grands font connoître qu'il y a quelque choſe en eux de plus eſtimable que tous les avantages qui les élevent. Le peu d'eſtime qu'ils font de tous les biens extérieurs qui les environnent , marque bien qu'ils en reconnoiſſent de plus ſolides. L'éclat des honneurs ne les éblouit pas , parce que de plus grands objets les occupent ; l'élevation & la hauteur de leur rang ne les étourdit point , parce qu'ils élevent leur eſprit & leur cœur encore plus haut. Ainſi la baſſeſſe apparente où ils ſe réduiſent devant Dieu , & le noble mépris qu'ils ont pour tout ce qu'ils poſſedent , font bien voir la ſublimité de

leurs vûes, & la grandeur de leurs espérances. Ce sont, pour ainsi dire, les ombres du tableau, qui loin de l'effacer ou de l'obscurcir, ne servent qu'à lui donner plus de force, & à en rendre les couleurs plus vives & plus éclatantes.

Mais pourquoi prouver qu'il est glorieux d'être humble quand on est grand ? Depuis qu'un Dieu s'est humilié avec tant d'éclat & de dignité, la gloire de l'humilité n'est plus un paradoxe. En effet dans l'Evangile même de ce jour, remarquable sur tout par un abaissement prodigieux, il semble que JESUS-CHRIST n'ait jamais fait paroître plus de gloire & plus de majesté. Il prépare, il éleve l'esprit de ses Apôtres comme pour leur annoncer un grand mystere, ou les disposer à un grand spectacle. *Le Fils de Dieu*, dit l'Evangeliste, *sçachant que son pere lui a donné la disposition de toutes choses, qu'il est sorti de Dieu, & qu'il s'en retourne à Dieu* * ; à entendre JESUS-CHRIST rappeller ainsi la splendeur de son origine éternelle, la souveraineté de sa puissance, l'immensité de la gloire qui lui est préparée, vous diriez qu'il va relever la gloire d'Israël, qu'il va se placer lui-même sur le trône de David, se faire reconnoître & adorer de toutes les nations de la terre. Mais vous vous trompez, hommes charnels ! JESUS, Fils de Dieu, égal à son Pere, Dieu lui-même, ne se prépare en prenant tous ces titres, qu'à s'abaisser & à se prosterner aux pieds de ses Disciples. Il est vrai qu'il

* Sciens quia omnia dedit & pater in manus, & quia à Deo exivit & ad eum vadit. *Joan. c.* 13. *v.* 3.

n'avoit jamais parlé de ſa grandeur avec tant de magnificence, mais c'eſt qu'il ne l'avoit jamais unie avec tant d'humilité.

C'eſt ainſi que VOTRE MAJESTE', SIRE, ne ſera jamais plus digne de ſa propre gloire que par le mépris genereux qu'elle en fera, & qu'en joignant à une ſouveraine puiſſance une profonde humilité. Si la grandeur de l'autorité, ſi de grands exploits, ſi de grandes vertus rendent l'humilité néceſſaire, quel Prince eut jamais plus beſoin d'être humble ? & d'un autre côté ſi l'humilité ne fait que rehauſſer l'éclat & la gloire des grandes actions, quel Prince parut jamais plus grand & plus glorieux ? Si VOTRE MAJESTE' s'étoit bornée à combattre & à vaincre, à donner la paix ou à faire la guerre, nous gémirions ici de voir tant de gloire perduë, nous admirerions les victoires, mais nous plaindrions le Héros, & tous nos éloges ſe borneroient à admirer la force & la puiſſance de Dieu, & à déplorer l'ingratitude ou l'aveuglement de l'homme. Puiſſe donc le Dieu que vous ſervez, SIRE, vous rendre par de nouvelles graces, & par de conſtantes proſperités, l'humilité toujours plus néceſſaire ; puiſſe-t-il vous donner la force d'être auſſi humble que vous l'allez paroître, & que votre cœur magnanime, d'accord avec vos mains royales, ait devant Dieu tout le mérite de votre abaiſſement, afin que VOTRE MAJESTE' après avoir honoré JESUS-CHRIST dans ſes pauvres, regne un jour avec lui dans ſa gloire. *Ainſi ſoit-il.*



SERMON

POUR UNE PROFESSION

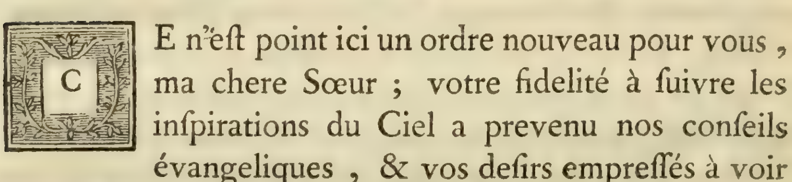
PRÊCHÉ A L'ABBAYE ROYALE DE MONTMARTRE.

Egredere de terrâ tuâ, & de cognatione tuâ, & de domo patris tui, & veni in terram quam monstravero tibi.

Sortez de votre terre, & de votre parenté, & de la maison de votre pere, & venez dans la terre que je vous montrerai.

Ces Paroles sont tirées de la Genese, Chap. 12.

MADAME *,



CE n'est point ici un ordre nouveau pour vous, ma chere Sœur; votre fidelité à suivre les inspirations du Ciel a prevenu nos conseils évangeliques, & vos desirs empressés à voir arriver ce bienheureux moment de votre consécration, nous persuadent que votre foi vous avoit déja suffisamment éclairée sur les piéges & les dangers de cette terre

* *Madame la PRINCESSE accompagnée de S. A. S. Mademoiselle de CLERMONT sa petite-fille, Princesse du Sang.*

que vous abandonnez, & ſur les avantages de celle où vous allez vous fixer. La chair & le ſang ont peut-être murmuré de vous voir tant d'impatience & ſi peu de regrets. Victime plus courageuſe que la fille de Jephté, vous n'avez point aſſemblé vos compagnes pour pleurer votre mort; mais auſſi plus libre qu'elle, & plus maîtreſſe de votre ſort, vous n'avez point à vous plaindre qu'un pere barbare & cruel vous ait lui-même conduit à l'autel pour vous immoler. Enfin plus heureuſe que cette fille d'Iſraël, vous faites de votre ſacrifice un jour de gloire & de triomphe pour vous.

Vous allez renoncer au monde dans le temps qu'il raſſemble à vos yeux tout ce qu'il reconnoît de plus beau & de plus éclatant dans les perſonnes de deux grandes Princeſſes, dont l'une voit renaître & briller dans l'autre l'aſſemblage de toutes ſes vertus. Toutes deux l'ornement, l'admiration & l'exemple de toute la Cour, & dans leſquelles vous voyez vous-même tout ce qu'il y a de plus auguſte dans la naiſſance, de plus grand dans les ſentimens, de plus brillant dans la jeuneſſe, de plus modeſte dans la beauté, de plus touchant dans la douceur, & de plus reſpectable dans la pieté.

Continuez, ma chere Sœur, dans vos genereuſes réſolutions, & le monde fut-il encore plus beau & plus engageant que vous ne le voyez aujourd'hui, plaignez ceux que vous y laiſſez, & rendez graces au Seigneur qui vous donne la force & le courage de le quitter, ou ſi ſes intérêts vous touchent encore, que ce ne ſoit que pour l'inſtruire & lui faire comprendre qu'une ame fidele en le

quittant ne perd ſouvent que des dégoûts, que des biens qui paſſent & des maux qui demeurent, & qu'il n'y a de véritablement heureux ſur la terre que ceux qui ſe mettent dans l'heureuſe néceſſité de ne ſervir & de n'aimer que Dieu ſeul.

Et pour cela, ma chere Sœur, vous devez fortement vous convaincre de deux choſes, & de ce que Dieu fait pour vous, & de ce que vous devez faire pour Dieu. De ce que Dieu fait pour vous, en vous appellant à la felicité de l'état religieux, & de ce que vous devez faire pour Dieu, en répondant fidelement à votre vocation. La voix de Dieu qui vous appelle, vous fera connoître ſa bonté & ſon amour, & votre fidelité à lui répondre vous acquittera de vos obligations & de vos devoirs. Amour du Créateur, retour de la créature, deux objets, ma chere Sœur, que vous ne devez jamais perdre de vûë, & qui vont faire tout le partage de ce Diſcours, après que nous aurons imploré les graces du Saint Eſprit par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

DE quel moyen plus efficace dois-je me ſervir, ma chere Sœur, pour vous faire mieux ſentir la bonté & la miſericorde de Dieu ſur vous ? Vous repréſenterai-je les dangers & les écueils d'où ſa main paternelle vous a détournée, ou la ſûreté du lieu où elle vous a placée ? Sauvée du naufrage & échappée à la fureur des eaux, vous montrerai-je de loin les triſtes & malheureux Egyptiens

aux prifes avec les flots qui vont les engloutir ? Faifons l'un & l'autre, ma chere Sœur, voyons d'un côté les tempêtes que la grace divine a calmées, & de l'autre voyons la tranquillité du port où elle vous a conduite.

Jettez donc pour une derniere fois les yeux fur cette race corrompue, & fur cette affemblée univerfelle de pécheurs, dont vous allez vous fermer l'entrée. Voyez & les pieges qu'on y tend, & les crimes qu'on y commet, & les injuftices qui s'y font, & les violences qu'on y exerce. Séjour dangereux & féduifant ! où ceux qui ne font pas encore corrompus par leur propre perverfité, le deviennent bientôt par celle d'autrui, où l'époufe eft fi fouvent tentée d'infidelité par les infidelités mêmes de fon époux, où le fils eft inftruit à la colere par un pere emporté, & la fille dreffée à la vanité fur les pas d'une mere mondaine. Ecole pernicieufe & funefte ! où l'on donne des leçons pour le crime, des excufes pour les paffions, des regles pour l'injuftice, des reffources pour l'impieté, des foupçons contre la foi, des preuves contre la religion, & où les plus fages paffent leurs malheureux jours à fe plaindre de leurs foibleffes, & qui fans fortir du vice fe contentent de defirer la vertu.

Pour peu qu'on foit inftruit des maximes de l'Evangile, il eft aifé de comprendre que ces voyes pernicieufes où regnent tant de défordres, ne font pas les voyes du falut. Auffi ne font-ce pas toujours ces grands déreglemens du fiécle qui font le plus à craindre. A combien d'autres dangers plus cachés & plus inévitables n'étiez-vous pas expofée, ma chere Sœur ? Dangers du côté des commodités

de la vie, qui ouvrent le cœur à toutes les paſſions, & qui le ferment ſouvent à toutes les vertus. Dangers du côté des agrémens perſonnels qui inſpirent tant d'orgueil & ſouvent tant d'autres foibleſſes. Dangers dans les ſpectacles qui ſéduiſent, dans les exemples qui corrompent, dans les plaiſirs qui amoliſſent, dans l'oiſiveté mere de tous les vices. Dangers dans le joug du mariage, où le nœud ſacré devient peſant & dur à la liberté, où la diverſité des humeurs fomente ſouvent des antipathies éternelles, qui aboutiſſent enfin à ne pouvoir ni ſe ſouffrir, ni ſe quitter. Dangers dans les ſuites mêmes du Sacrement, qui en donnant des enfans, ne donne ſouvent à Dieu que des libertins, & aux peres & meres que des ingrats. Dangers dans un état de liberté, où mille occaſions allument des feux qu'on ne ſçauroit éteindre ſans crime. Dangers juſques dans la probité mondaine, où parce qu'on ne fait rien de ce que le monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que la religion exige. Et voici, Chrétiens, le piége le plus dangereux & le plus inévitable dans le ſiécle : Je veux dire cette régularité prétendue, ces vertus douces & commodes qu'on ſçait concilier avec toute la ſenſualité de la vie. Dangers univerſels, où la meilleure & la plus ſaine partie des gens du monde eſt expoſée.

Sous prétexte en effet qu'on ne voit rien de criminel & de licentieux dans une vie, ou dévouée à l'amuſement & à la bagatelle, comme la vie mondaine, ou occupée des ſoins & des inquietudes du ſiécle, comme la vie tumultueuſe, ou partagée entre Dieu & le monde, comme la vie tiede & demi-chrétienne, on vit ſans remords & ſans

réflexion : parce qu'on n'eſt ni athée ni impie, on ſe croit innocent : à l'abri d'une morale de Philoſophe, on s'imagine être en ſûreté ſous l'Evangile, & avec l'indolence d'Epicure, on ſe dit froidement diſciple de JESUS-CHRIST, comme ſi le Chriſtianiſme ne preſcrivoit que l'adultere, l'homicide ou le vol, & que le Pere Céleſte ne dût bannir de ſon royaume que ceux qui le ſont déja de l'eſtime des hommes.

Grand Dieu ! où en ſeroit donc la vérité de votre parole ? Que deviendroit votre Evangile, s'il étoit permis aux Chrétiens d'arriver à votre royaume ſans ſe faire violence, ſans renoncer au monde, ſans crucifier ſa chair, & ſans porter ſa croix ? Quelle étonnante contradiction dans le Chriſtianiſme ! d'un côté une morale ſi auſtere, & de l'autre des mœurs ſi molles ! des maximes ſi ſaintes, & des œuvres ſi profanes ! des loix qu'on reſpecte & qu'on viole ! un Evangile qu'on croit & que perſonne n'obſerve ! & enfin un Dieu qu'on adore ſans le craindre & ſans l'aimer ! quel bizare aſſemblage ! quelle monſtrueuſe compoſition que celle d'un tel Chrétien ! Sauveur du monde, en êtes-vous le chef & le modele, & en ſerez-vous un jour la récompenſe ?

C'eſt à l'entrée de cette voye de perdition & d'erreur où vous étiez ſur le point de vous engager, ma chere Sœur, que Dieu vous a fait entendre l'avertiſſement qu'il donnoit autrefois à ſon peuple. Sortez, éloignez-vous, ſortez de Babylone, ô mon Peuple, & ne vous rendez pas complice de ſes crimes *. *Recedite, recedite, exite de*

* *Iſaïæ*, c. 52. v. 11.

illâ , & ne participes ſitis delictorum ejus *.

Je ſçai que Dieu pouvoit abſolument vous ſauver dans le monde , mais il falloit pour cela qu'il vous y eût tenu à l'écart & loin du torrent. Il pouvoit même , & que ce trait de ſa bonté n'échappe jamais à votre reconnoiſſance , il pouvoit après pluſieurs égaremens dans les voyes du ſiécle , vous ramener à lui ; mais il n'a pas voulu devoir votre retour à vos dégoûts ; il a mieux aimé votre fidelité que votre pénitence. Les chaînes que vous auriez portées dans le monde , vous auroient laiſſé je ne ſçai quelle flétriſſure qui auroit bleſſé la délicateſſe de ſon amour. Egalement jaloux de votre innocence & de votre cœur , il a voulu mettre l'un & l'autre en ſûreté , en vous cachant lui-même dans cette tour évangelique impénetrable aux traits de l'ennemi.

Ce n'eſt pas , ma chere Sœur , que je veuille vous cacher les dangers de votre état. Le cloître n'eſt pas toujours inacceſſible aux vapeurs & aux exhalaiſons de la terre ; quoique ce ſoit le jardin fermé , le cruel vent du midi peut quelquefois en ravager les fleurs , & ces Démons inſolens qui oſoient autrefois attaquer les Jerômes & les Antoines juſques dans leurs deſerts , ne reſpectent pas toujours ces grilles ſacrées : mais à cet avis , Vierges ſages , je vous renvoye à toutes les défiances de la crainte, & à toutes les précautions de l'amour. Aimez l'époux que vous avez choiſi , & plus fortes que Samſon vous terraſſerez ce lion rugiſſant qui tourne ſans ceſſe autour de vous pour vous dévorer.

* *Apoc. c.* 18. *v.* 4.

Je

Je ſçai, mon Dieu, *que c'eſt en vain que la ſentinelle veille aux portes de la Ville ſi vous ne la gardez* * ; veillez donc ſans ceſſe, Seigneur, avec cette épouſe fidele ſur toutes les avenues de cet aſyle ſacré. Oui, ma chere Sœur, je vous l'annonce de ſa part. Vous ne veillerez jamais toute ſeule. Il étoit avec vous quand vous avez choiſi la meilleure part, & elle ne vous ſera point ôtée **. Vous l'eſperez ſans doute ſur ce qu'il a déja fait pour vous ; & pour vous en aſſurer, voyons ce que vous devez faire pour lui. C'eſt la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECOND POINT.

QUAND Dieu couvroit Iſraël des aîles de ſa providence ; quand pour le tirer de l'eſclavage il humilioit ſous lui le ſuperbe Pharaon, & que pour lui faciliter le paſſage à une terre de bénediction, il ouvroit la mer ſous ſes pieds, & qu'il la refermoit ſous ſes ennemis ; quels penſez-vous, Chrétiens, que fuſſent pour lors les deſſeins de Dieu ſur ce Peuple ? Etoit-ce de lui ménager dans le déſert un tranquile repos, & de l'entretenir dans une molle oiſiveté ? Tant de miracles n'euſſent-ils donc abouti qu'à faire de ce peuple favoriſé, un peuple oiſif & ſenſuel ? C'étoit, dit le Prophête, pour apprendre à l'Univers que le Dieu d'Iſraël étoit grand, & que ſon peuple étoit reconnoiſſant & fidele, *ut diſcant gentes quoniam magnus Dominus, & quoniam fidelis populus ejus.*

* *Pſalm.* 126. *v.* 2.
** *Luc. c.* 10. *v.* 42.

De même quand Dieu délivre une ame de l'esclavage du démon, quand pour lui ouvrir le passage à la vertu, il suspend les flots des passions humaines, croyez-vous que ce soit pour lui faire trouver dans la religion les douceurs & les commodités du siécle ? Tant de précautions n'aboutiroient-elles qu'à renfermer dans un cloître des filles aussi mondaines que celles qu'elles quittent ? Sages du monde, c'est pour vous apprendre que le bras de Dieu n'est pas racourci, qu'il brise encore les cœurs comme il brisoit les rochers, & qu'il y a encore parmi les Chrétiens des serviteurs fideles, *ut discant gentes quoniam magnus Dominus, & quoniam fidelis populus ejus*. Mais pour répondre à ce grand dessein & à cette heureuse vocation, il faut que la charité en soit le principe, & que la persévérance en soit la fin ; voilà, ma chere Sœur, les deux grands devoirs que vous avez à remplir.

Cependant il faut l'avouer, Chrétiens, la vérité ne répond pas toujours aux apparences, & en quittant le monde on n'en quitte pas toujours l'attachement & l'amour. Une sage précaution, un effort de la raison nous en fait triompher. Mais hélas ! lâches vainqueurs, nous nous plaignons bientôt de notre victoire. On sort de l'Egypte, mais on n'en sort qu'à regret. Le cœur se refuse au sacrifice que la main est contrainte d'offrir. L'idole brisée nous attendrit, & en lui refusant nos adorations, nous lui donnons souvent bien des larmes. Partage injurieux, mélange adultere de la chair & de l'esprit, de la nature & de la grace, puissiez-vous n'avoir point ici de part ! Dieu, ma chere Sœur, ne veut point d'un sacrifice imparfait, &

où le cœur de la victime ne ſe trouve pas.

Ainſi donc quand une ame fidelle & genereuſe veut offrir à Dieu un ſacrifice de bonne odeur, il faut qu'elle éleve ſes deſirs & ſes vûes au-deſſus de tous les motifs humains : il faut qu'elle monte avec Elie dans le chariot rapide qui la tranſporte dans le ſein de Dieu, qu'elle regarde le monde qu'elle quitte, moins comme un piége à ſon ſalut, que comme un obſtacle à ſon amour : il faut qu'elle n'enviſage dans les biens qu'elle abandonne, ni la vanité qui les accompagne, ni l'impieté qui les ſuit, ni le vuide affreux où ils nous laiſſent, ni l'embarras qu'ils nous donnent, ni les crimes où ils nous portent : il lui doit ſuffire de ſçavoir que ces biens & ce monde funeſtes ſont les ennemis du Dieu qu'elle adore, & qu'ils mettroient entre eux & elle une barriere fatale qui les ſépareroit pour jamais. Ah, Seigneur, périſſe donc mille fois tout ce qui pourroit m'éloigner de vous ! Le monde fut-il encore plus dangereux qu'on ne me le dépeint, je ne veux devoir mon amour ni à ſes piéges, ni à ſes perfidies. Que ce ſoit un volage qui nous quitte, ou un ingrat qui nous oublie, que ſes biens ſoient faux, qu'ils ſoient véritables ; il oſe vous haïr, Seigneur, cela me ſuffit pour faire avec lui un divorce éternel. Il abhorre vos maximes, j'abhorrerai les ſiennes. Ah ! que ces murs, que ces grilles ſacrées ſeront déſormais précieuſes à mon amour, puiſqu'elles me défendent & me ſéparent d'un ennemi qui vous hait, & que vous haïſſez.

Mais ſi la charité doit préſenter à Dieu le ſacrifice qu'on lui offre, il faut auſſi que la perſéverance l'acheve ; Dieu

veut qu'on marche d'un pas égal dans ſes voyes, & que la victime toujours vivante & toujours mourante ne prenne de nouvelles forces que pour faire durer ſon ſacrifice auſſi long-tems que ſa vie. Je ne vous le diſſimule point, ma chere Sœur, les Saints ne ſont pas des perſonnages d'un jour; c'eſt l'exercice de toute la vie & de toutes les heures; elles y ſont toutes comptées par autant de regles, & toutes doivent être remplies; car telle eſt la ſainteté de l'état religieux, qu'elle exige chaque jour de nouveaux progrès, & veut qu'on aille ſans ceſſe de vertus en vertus. Ce devoir eſt grand, ma chere Sœur, & vous ſentirez plus d'une fois qu'une longue conſtance eſt un long ouvrage, qu'une courte mort coûte ſouvent moins qu'une longue vertu, & que le martyre n'eſt pas toujours ſi rude que la perſéverance. Mais raſſurez-vous, vous ſerez ſoutenuë dans ce ſaint aſyle par la main puiſſante qui vous y a conduite, par la ſainteté du lieu, & par la force des bons exemples. Vous y ſerez armée du bouclier de la foi, du caſque du ſalut, du glaive de la pénitence, & de toute l'armure céleſte, pour combattre & pour vaincre tous les ennemis de votre ſalut. Mais enfin c'eſt là votre partage, ma chere Sœur; vous ne devez plus vous attendre qu'à ſouffrir ou à mourir, & ce n'eſt qu'à ce prix que vous remporterez une pleine victoire ſur le monde que vous avez quitté; *hæc eſt victoria quæ vincit mundum* *; c'eſt l'exemple que JESUS-CHRIST vous a donné pendant le cours de ſa vie mortelle. Vous allez aujourd'hui le pren-

* 1. *Joan. c.* 5. *v.* 4.

dre pour époux, & par là vous vous engagez à partager avec lui toutes ſes douleurs.

Auſſi le lit nuptial qu'il vous a préparé c'eſt ſa croix, & en attendant qu'il partage ſa gloire avec vous, il n'a point de gages plus précieux à vous donner de ſon amour. Mais graces immortelles lui en ſoient rendues, il paroît bien que votre ardeur répond à la ſienne, & déja je vois que vos yeux commencent à ſe laſſer de cet appareil de pompe & de grandeur qui vous retarde. C'en eſt donc fait, ma chere Sœur; vous allez donc enfin abandonner cette terre où vous êtes née? Parents, amis, douce liberté, flateuſes eſpérances d'établiſſement & de fortune, tout va donc finir pour vous? N'en ſoyez point attendris, Chrétiens, ſoyez-en plutôt confondus; en vous quittant elle ſçait qu'elle ne quitte que des dangers & des miſeres; quelques plaiſirs peut-être, mais qui durent ſi peu, qui laſſent ſi vîte, & qui ne laiſſent que des regrets. Garde donc ta compaſſion pour toi-même, monde aveugle, ce n'eſt pas aux pécheurs à plaindre les Saints. Filles de Babylone, ne pleurez donc pas ſur elle; pleurez ſur vous toutes ſeules, & ne ſoyez touchées que de vos propres miſeres. Imaginez-vous deux vaiſſeaux; un vent favorable a pouſſé l'un dans le port, & voilà l'autre en pleine mer devenu le jouet des vents & de l'orage, & tout prêt d'être englouti; je vous le demande, dans lequel voudriez-vous être?

Mais de bonne foi, filles du ſiécle, ſoutiendriez-vous bien le parallele qu'on feroit de votre état & de celui de cette genereuſe épouſe de JESUS-CHRIST? Il eſt vrai

qu'elle ne paſſera pas ſa vie dans un cercle éternel d'occupations frivoles, où l'on ne ſe fait ni un ſcrupule de donner de la paſſion, ni une honte d'en recevoir. Il eſt vrai qu'elle ne ſera pas l'inquiétude de toute une ville, ni l'orgueil de toute une famille; que ſes yeux ne ſeront pas ſans ceſſe occupés à faire l'eſpérance des uns, ou le déſeſpoir des autres; que ſes mains ne ſeront pas inſtruites à ſe ſervir habilement des ſecrets d'un art qui donne ce qu'a refuſé la nature, ou qui répare l'outrage des années. Il eſt vrai qu'elle ne verra pas autour d'elle une foule de ſéducteurs qui vous mépriſent ſi vous n'êtes pas vertueuſes, & qui vous quittent ſi vous l'êtes. Mais parmi tout ce fracas, rendez gloire à Dieu, filles mondaines, êtes-vous bien tranquilles? Parmi les volontés que vous captivez, n'êtes-vous pas les premieres captives? Eſtes-vous même toujours heureuſes dans vos funeſtes paſſions; & vos bontés ne font-elles jamais d'ingrats? Mais que ſera-ce donc ſi le crime eſt d'accord avec le crime? Inſenſées! à quoi aboutira cette fatale félicité? Le monde qui vous enchante ne peut-il pas vous échapper à tout moment? La mort, l'affreuſe mort ne briſera-t-elle pas un jour ces chaînes que la charité va briſer aujourd'hui à meilleur titre? Mais n'allons pas ſi loin, la vieilleſſe ne ſera-t-elle pas pour vous plus cruelle que la mort? Malheureuſes! que ferez-vous alors? Femme de Babylone, quand la coupe enchantée dont tu enyvrois les foibles mortels te ſera tombée des mains, quelle ſera ta reſſource? Arbre dépoüillé, qui ſera le voyageur qui voudra ſe repoſer à ton ombre? Idole flétrie & briſée, où trouveras-tu des adorateurs?

Cruel embarras de la vanité que tu consoles la vertu !

Il n'en sera pas ainsi de votre sort, ma chere Sœur, l'époux que vous choisissez aujourd'hui ne changera point pour vous ; vous n'avez rien à craindre de son inconstance ni de sa durée ; il est le pere des siécles, & son nom est l'immuable & l'éternel : d'un autre côté le temps ni les années ne vous apporteront ni rides ni flétrissures qui déplaisent à ses yeux. Victime mourante, vous ne lui plairez jamais tant que dans vos derniers soupirs. Vous allez aujourd'hui tout quitter pour lui, mais il sçaura bien vous rendre le centuple de ce que vous quittez *. C'est lui-même qui vous en fait la promesse. Promesse infaillible, puisqu'elle est sortie de la bouche de la vérité même. Promesse déja accomplie par le repos de votre ame, par la ferveur de la pieté, par la douceur des consolations célestes, par la joye de vous voir dans une sainte & illustre maison où vous trouverez un avant-goût des délices de l'éternité, & mille fois plus d'attraits dans la vertu que dans toutes les folles joyes du siécle.

A toutes ces consolations que cette Vierge chrétienne trouve dans le bonheur de son état, j'ajoute encore, MADAME, celle que Votre Altesse Sérénissime lui procure aujourd'hui, en honorant cette cérémonie de son auguste présence. Mais en secondant ainsi son zéle, on peut bien dire que vous relevez l'éclat de votre propre grandeur par celui que vous donnez à la pieté : en lui donnant le voile

* Omnis qui reliquerit domum aut patrem aut matrem, centuplum accipiet. *Matth. c. 19. v. 29.*

qui la conſacre à JESUS-CHRIST, vous conſacrez vous-même vos mains pieuſes déja tant de fois ſanctifiées par l'amour ; & en viſitant cette terre ſainte & arroſée du ſang de tant de martyrs, vous venez renouveller votre ferveur, & animer celle de tout cet Auditoire. C'eſt ainſi, MADAME, qu'en joignant l'humilité chrétienne à toutes les grandeurs qui vous environnent, vous attirerez ſur vous & ſur toute votre auguſte famille les graces & les bénédictions du Ciel, que je vous ſouhaite à tous, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit.





SERMON
POUR L'ASSOMPTION,
PRÊCHÉ DANS L'EGLISE PAROISSIALE DE VERSAILLES.

Veni, Sponsa mea, veni de Libano, veni coronaberis.

Venez, mon Epouse, venez du Liban, venez, vous serez couronnée.

Ces Paroles sont tirées du Cantique des Cantiques. Chap. IV.

MONSEIGNEUR*,



CETTE Epouse bienheureuse que l'Epoux céleste appelle du Liban pour être couronnée, c'est l'ame fidelle, qui après avoir passé dans les larmes les jours amers de son exil, voit enfin arriver l'époux qu'elle aime, avec cette couronne immortelle qu'il reservoit à sa fidelité & à son amour.

Ce Liban d'où le Saint Esprit la retire, c'est le monde, c'est cette région malheureuse où regne le péché, où l'impiété triomphe, où l'innocence est opprimée, la justice

* *Monseigneur le Comte de* CHAROLOIS.

captive, & la religion ignorée ou combattue. Monde trompeur qui nous séduit ; monde tentateur qui nous éprouve ; monde tyran qui nous opprime ; monde perfide qui nous trahit ; monde ingrat qui nous oublie ; monde, triste désert ; Liban sauvage d'où l'amour plutôt que la mort enleva Marie, & d'où l'Epoux céleste l'appelle aujourd'hui pour être couronnée ; *veni de Libano, veni coronaberis.*

Aussi l'Eglise toujours conduite par l'esprit d'intelligence qui l'anime, célebre le triomphe de Marie dans le même jour qu'elle honore sa mort. Elle regarde son trépas comme le fondement de sa gloire. Cet écueil fatal où toutes les grandeurs du monde viennent se briser, le tombeau, fut l'occasion des grandeurs de Marie ; son bonheur commença où le nôtre finit, & le lit des mourans, qui est pour les pécheurs le premier théatre de leurs supplices, & le premier tribunal où ils sont jugés, fut pour la Sainte Vierge comme un char de triomphe où elle reçut cette couronne immortelle qui lui étoit destinée.

C'est donc de cette mort glorieuse que je viens vous entretenir aujourd'hui, Chrétiens mes freres ; mort glorieuse, où la Sainte Vierge est exempte de toutes les humiliations de la mort ; mort glorieuse où la Sainte Vierge trouve la manifestation de sa gloire & de ses grandeurs ; en un mot le triomphe de Marie dans toutes les circonstances de sa mort & dans toutes les suites de sa mort, fera tout le sujet de ce Discours ; mais avant que de vous la montrer dans sa gloire, commençons par la saluer pleine de grace, en lui disant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

LA mort renferme plusieurs idées qui la rendent redoutable à tous les pécheurs. Une idée de nécessité, une idée de dépouillement, & une idée de jugement & de condamnation ; une idée de nécessité qui rend la mort involontaire ; une idée de dépouillement qui la rend violente & cruelle ; & une idée de jugement & de condamnation qui la rend effrayante & terrible.

Mais la mort se dépouille, pour ainsi dire, de tous ces horreurs en approchant de la Sainte Vierge. Marie meurt plus par la force de son amour que par la rigueur de la loi ; Marie meurt sans rien perdre de ce qu'elle possedoit ; Marie meurt dans l'heureuse sécurité de la gloire & des récompenses qui l'attendent.

Pour vous faire mieux sentir la premiere prérogative de la mort de la Sainte Vierge, où l'amour eut autant de part que la rigueur de la loi, représentez-vous d'un côté cette nécessité fatale qui nous entraîne au tombeau, & de l'autre cet amour invincible qui nous attache à la vie. Nous portons dans nous-mêmes des desirs sans fin de vivre toujours, & une réponse de mort qui nous avertit sans cesse qu'il faut mourir. Triste condition de l'homme ! il ne cherche dans tout ce qui l'environne qu'à se conserver & à se défendre, & tout ce qu'il voit lui annonce sa décadence & sa fin. Il ne voit dans l'histoire universelle du monde rien de plus certain que la mort de tous ceux qui ont vécu ; cette loi fatale de la mort, il la voit gravée sur

le tombeau des Princes & des Rois de tous les ſiécles. Le fils la voit écrite ſur le front de ſon pere, le pere en voit ſouvent l'exécution ſur la tête de ſes enfans. Cette mort qu'il fuit par tout, il la trouve & dans l'air qu'il reſpire, & dans les alimens qui le nourriſſent, & dans les remedes qui le fatiguent, & dans les élemens qui le compoſent; & après avoir évité les plus grands périls, les embrâſemens, les naufrages, le fer & le poiſon, il trouve tout cela dans lui-même, je veux dire, dans le principe de ſa vie, qui ſe conſume & ſe détruit par ſa ſeule fragilité. Malheureux! de porter dans un corps qui périt, des deſirs qui ne périſſent point, & de ſentir ſon cœur éternellement combattu & par l'impuiſſance de réſiſter à la mort, & par une volonté toujours déterminée de s'en défendre.

Mais ce qui fait la peine & ſouvent le déſeſpoir des pécheurs, fit la joye & la conſolation de la Sainte Vierge. L'arrêt fatal perdit en quelque maniere ſa force contre elle. *Tu mourras de la main de la mort* *, dit Dieu au premier pécheur. Mais vous, fille de l'Eternel, mere du Verbe incarné, de quelle main mourrez-vous? Je vais vous l'apprendre.

Aſſuerus, Roi ſévere, mais ſenſible au mérite, avoit fait une loi cruelle qui deffendoit à tous ſes ſujets d'approcher de ſon trône ſans un ordre particulier. Cette loi n'avoit jamais été violée impunément, & une curioſité indiſcrete étoit promptement ſuivie de la mort. Cependant Eſther, dont les charmes innocens avoient gagné le cœur

* Morte morieris. *Gen. c.* 20. *v.* 7.

du Roi, touchée des malheurs dont les Juifs étoient menacés, s'approcha ſans être mandée, de ce trône homicide. Mais n'appréhendez rien, Chrétiens mes freres, cette liberté qui devoit lui coûter la vie, ne lui coûta qu'une legere & courte défaillance. Voilà l'image & la figure de la mort de la Sainte Vierge.

Les pécheurs ne peuvent s'approcher du trône du Très-Haut avant que de mourir *. Voici cependant Marie qui s'en approche, mais comme elle a trouvé grace devant ſon Seigneur, cette loi de néceſſité devient pour elle une loi d'amour; Marie mourra, mais ce ſera par les mains de la charité; ſa mort ne ſera, comme la défaillance d'Eſther, qu'un doux évanoüiſſement; elle la frappe ſans la bleſſer, elle lui donne le coup mortel ſans ſe faire ſentir, & cette mort ſi cruelle pour tous les hommes, devient pour Marie, ſans violence, auſſi-bien que ſans dépoüillement.

Comme la mort n'a point d'empire ſur les vertus, & que la Sainte Vierge n'étoit riche qu'en graces & en mérites, elle ne put lui rien ôter que des miſeres, & ne fit, pour ainſi dire, que la priver de ſes larmes. En effet, qu'avoit-elle à quitter? Fille de David, ſa nobleſſe étoit tombée en roture; mere du Dieu du ciel & de la terre, elle ne trouve dans Bethléem qu'une retraite humiliante pour aſyle. Elle ne voit dans le monde entier qu'un calvaire univerſel & toujours ſanglant. Elle ne voit dans les hommes que des pécheurs, ou des

* Non enim videbit me homo, & vivet. *Exod. 33. v. 20.*

complices de la mort de ſon Fils. Elle a toujours devant les yeux ce Fils adorable attaché ſur la croix, & ce ſouvenir cruel lui fait ſouffrir tout à la fois tous les tourmens de la mort & toutes les rigueurs de l'amour ; mais, conſolez-vous, Vierge ſainte, ſi vous avez tant ſouffert en voyant mourir ce Fils ſi cher, vous ne ſouffrirez rien en mourant vous-même. La mort vous rendra ce que la mort vous a enlevé, & loin de vous dépoüiller, elle ne fera que vous enrichir.

Enfans des hommes, miſerables mortels ! il n'en ſera pas ainſi de votre mort ; comme vous ne mettez votre conſolation que dans les biens de la terre, vous devez vous attendre à reſſentir toute la violence & toute l'amertume de la mort, par ce dépoüillement & cette nudité affreuſe où elle vous réduira un jour. En effet, il n'en eſt pas de la mort comme des autres maux de la vie. La pauvreté ne nous prive que des richeſſes, l'affliction ne trouble que nos plaiſirs, la maladie ne nous ôte que la ſanté ; mais la mort, l'impitoyable mort, nous enleve tout. Inexorable à nos regrets, elle emporte avec elle & le corps & le vêtement, & la couronne & le monarque, & la tiare & celui qui la porte ; c'eſt-à-dire, que tout ce monde périt pour un homme qui meurt. Le ſoleil, les étoiles, les palais, les trônes, la terre entiere, tout lui échappe, tout diſparoît, tout fond, tout s'anéantit pour lui. *Le ciel & la terre paſſeront*, dit l'Ecriture, & après un nombre de malheureux jours paſſés dans l'oubli de ſon devoir & de ſon ſalut, *vient une nuit*, dit le Seigneur, *où perſonne ne peut plus*

travailler *. O nuit déſaſtreuſe ! pendant laquelle le pécheur, dont la vie n'avoit été qu'un ſommeil, qu'un ſonge enchanteur qui avoit charmé tous ſes ſens, ſe reveille, & revient comme d'une léthargie profonde d'où il voit tous les objets de ſes paſſions, fuir devant lui d'une fuite éternelle, & le laiſſer tout ſeul devant ſon Dieu & ſon Juge dans l'attente cruelle de ſa condamnation & de ſon jugement.

Et voici, mes Freres, le moment le plus redouté de la mort, & ce qui en rend le ſommeil ſi amer & ſi déſolant. Car enfin ſi la mort ne faiſoit que nous dépoüiller de nos biens, l'expérience que nous aurions faite de leur fragilité, ou de leur inſuffiſance à nous rendre heureux, nous conſoleroit de nos pertes; mais le malheur eſt qu'après avoir tout perdu, nous avons encore tout à craindre. Ce n'eſt pas ce que nous quittons qui doit le plus nous allarmer; c'eſt ce que nous allons trouver; c'eſt ce nouvel ordre de choſes qui va ſe préſenter à nous; ce ſont ces eſpaces immenſes de l'éternité dans leſquelles nous allons entrer; l'homme, dit l'Ecriture, ira à la fin dans la maiſon de ſon éternité. *Ibit homo in domum æternitatis ſuæ* **. Mais hélas! quand il eſt ſur le point de partir, que d'objets alors ſe raſſemblent pour ſon ſupplice? frappé de la crainte d'un Dieu juſte dont il a la préſence à ſoutenir, d'un Dieu puiſſant à qui rien ne peut réſiſter, d'un Dieu ſaint devant lequel

* Venit nox quando nemo poteſt operari. *Joan. c. 9. v. 4.*

** *Ecclеſ. c. 12. v. 5.*

les cieux mêmes ne ſont pas aſſez purs ? que de triſtes, que d'effrayantes idées viennent alors troubler ſon eſprit ? accablé de ſes maux, plus encore de ſes crimes, ſans remede pour ſa ſanté, peut-être ſans eſpérance pour ſon ſalut, il ſent qu'il ne peut plus vivre, & il n'oſe mourir. Déſeſperé du paſſé, tourmenté du préſent, & plus épouvanté de l'avenir, il ne voit de toutes parts que d'affreux précipices ; au-deſſus de lui un Dieu courroucé, devant lui le monde qui lui échappe, ſous ſes pieds des abîmes ouverts & prêts à l'engloutir.

Dans cet état, dans ce cruel état, mes chers Freres, mettez le prix à vos biens & à vos plaiſirs. Voyez ſi ces biens ſi chers que vous avez acquis avec tant de ſueurs, que vous poſſedez avec tant d'inquiétudes, & qui à la mort déchireront ſi cruellement votre cœur ; voyez, dis-je, ſi ces biens & ces plaiſirs funeſtes méritent tant de ſoins & tant d'attachement ?

Etrange ſtupidité ! déplorable aveuglement des hommes ! on meurt comme on a vécu, dit-on tous les jours ; on convient de cette terrible vérité, & perſonne n'a la force de ſe l'appliquer à ſoi-même. Lorſqu'un homme du ſiécle, du ſein de la volupté, d'une jeuneſſe & d'une fortune floriſſantes, eſt ſubitement enlevé au monde, & qu'après avoir donné pendant ſa vie un ſpectacle de vanité, il donne à ſa mort un ſpectacle de terreur ; chacun en eſt frappé ; on tremble ſur les ſuites d'une mort ſi terrible. Eh, malheureux ! tremblez pour vous ; vous marchez ſur les pas de celui dont la chûte vient

de

de vous effrayer, & vous ne craignez point de tomber dans l'abîme où il s'eſt perdu ? tout retentit encore de ce coup mortel qui vient de frapper cette ame péchereſſe, & vous ne ſongez qu'à vous revêtir de ſes dépoüilles, vous briguez ſa place, & vous ne redoutez pas ſon ſort ? inſenſé, juſqu'à quand oublierez-vous que vous ſerez peut-être bientôt l'objet de cette inutile pitié, de cette vaine terreur qui vient de vous faire trembler ?

Mais pourquoi troubler ici par de ſi triſtes réflexions cette heureuſe ſécurité de la Sainte Vierge aux approches de la mort ; pardonnez, Vierge ſainte, vous n'y perdrez rien de votre gloire ; plaindre & déplorer la mort des pécheurs, c'eſt faire l'éloge de la vôtre. En effet, Chrétiens, la Sainte Vierge étant née, & ayant toujours vêcu ſans péché, & toujours dans la plénitude de la grace, elle n'avoit rien à craindre de la mort, que ſes retardemens. Mere de Dieu, quel titre pour ne pas demeurer plus long-tems inconnuë ſur la terre ! Anges du ciel vous voulutes ſans doute recevoir ſes derniers ſoupirs, du moins vous ne pouviez jamais avoir une Reine plus titrée, hâtez-vous donc de la ſervir & d'honorer ſon triomphe en la conduiſant vous-mêmes au trône qui lui eſt preparé ; c'eſt ce que nous allons voir dans la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECOND POINT.

LA mort qui renverſe la fauſſe grandeur, découvre la véritable. Les Saints qui n'ont plus d'ennemis à craindre, ni de dangers à éviter, n'ont plus beſoin des ſecours de l'humilité pour ſe cacher, & ſemblable au ſoleil qui ſort du nuage qui le couvroit, la brillante, la lumineuſe vertu paroît en quittant ce corps mortel dans toute ſa beauté & dans tout ſon éclat.

Sur ce principe, que de gloire, que de grandeurs la mort va donc vous découvrir dans Marie ! une gloire de lumiere que Dieu communique à ſon corps glorieux : une gloire de vénération & d'hommage par le culte légitime que nous rendons à ſon éminente ſainteté, & une gloire de puiſſance & de protection auprès de JESUS-CHRIST, ſon fils, qui nous la rend, après Dieu, le plus digne objet de notre confiance dans les prieres & les vœux que l'Egliſe lui adreſſe. Trois ſortes de grandeurs qui ſortent, pour ainſi dire, du tombeau de la Sainte Vierge, & dont elle ne trouva la manifeſtation qu'après ſa mort.

Mais autant que nous trouvons de gloire dans la mort de Marie, autant nous trouvons d'humiliations dans la nôtre. Après nous avoir tout enlevé par un dépoüillement général, elle n'épargne pas même les miſerables reſtes de notre mortalité. Nous avons beau employer l'or & le marbre pour enrichir ou pour décorer la terre qui couvre notre cendre ; ces ſuperbes mauſolées, ces

magnifiques tombeaux que la vanité des vivans érige à la gloire des morts, ne ſont que des trophées & des triomphes pour la mort, & ne ſervent qu'à loger pompeuſement les vers qui nous y rongent. Il faut que ce corps de péché ſoit détruit, dit Saint Paul; il faut que cette idole d'argile, cette pouſſiere ſuperbe qui s'étoit adorée, retombe en cendre & en pouſſiere, & devienne un cadavre hideux qui fait horreur, & qui ſe perd enfin à nos yeux, dans le composé & dans le mélange de l'être & du néant qui n'a plus de nom.

Mais confondrons-nous le tombeau & le corps précieux de Marie avec les cendres & les ſépulcres des pécheurs? Non, Chrétiens, non, Dieu qui l'a préſervée du péché, l'a préſervée de la corruption. *Non dabit ſanctum ſuum videre corruptionem* *. Non, répond Saint Jean Damaſcene, le corps de Marie n'eſt plus ſur la terre; il eſt dans le ciel **, & il y eſt lui-même un ciel animé & brillant d'autant de lumieres qu'elle a exercé de vertus ſur la terre. Non, répond Tertulien, la chair de JESUS-CHRIST & la chair de Marie ne ſont qu'une même chair ***. C'eſt du ſang de la Mere que le Saint Eſprit a formé le ſang & le corps du Fils. Sauveur du monde, vous êtes Dieu, vous êtes le Roi du ciel & de la terre; mais Marie eſt votre mere, vous êtes ſon fils; c'eſt dans ſon ſang, & avec ſon ſang que vous avez fait

* *Pſalm.* 15. *v.* 10.

** Cœlum animatum in cœleſtibus tabernaculis collocatur.

*** *Joan. Damaſc.* de Dormitione Beatæ Mariæ.

alliance avec la nature humaine ; auriez-vous ſouffert que cette portion de vous-même eût été ſi long-tems avilie & oubliée ſur la terre ?

Mais pourquoi ces ſoupçons & ces doutes, après que l'Egliſe entiere fait depuis tant de ſiécles, du triomphe de la Sainte Vierge, l'une de ſes plus belles & de ſes plus pompeuſes fêtes ? Quittons donc ce tombeau, il n'a plus rien qui doive nous arrêter ; conſidérons ſeulement que juſques-là toutes les glorieuſes qualités de la Sainte Vierge, tous ſes titres & toutes ſes grandeurs, reſſuſciterent avec elle, & reprirent tout leur éclat. Juſques-là vous ſçavez, mes chers Auditeurs, que toute ſa gloire avoit été enſevelie dans les profondeurs de ſon humilité. Grande par ſa naiſſance, & plus grande encore par ſa deſtinée ; fille de David, & bientôt mere du fils de Dieu, rien de tout cela ne paroiſſoit dans Marie. Les dons mêmes du ciel, les précieux dons de la grace dont Dieu l'avoit prevenuë, & dont ſon ame étoit remplie, ne paroiſſoient point au dehors ; c'étoit de tous côtés un tréſor fermé ; par tout prodige de grandeurs & prodige d'abaiſſemens : il eſt vrai qu'un Ange deſcend du ciel pour la ſaluer pleine de grace, & pour lui annoncer qu'elle ſera mere du fils du Très-Haut ; c'eſt-à-dire, qu'elle eſt cette Vierge prédite par les Prophêtes, & choiſie de Dieu pour enfanter ſans pere dans le temps, le même fils qu'il engendre ſans mere dans l'éternité. Quelle étonnante nouvelle ! mais quel prodige dans la réponſe ! & comment Marie la reçut-elle ? comme nous aurions reçu une diſgrace, *en ſe trou-*

blant *. Mariée à Joſeph, elle répond à l'Ange, *qu'elle ne connoît point d'homme*. Le nom de mere allarme ſa pureté, & lui fait balancer le ſalut du genre humain : enfin l'Ange la raſſure, & le Verbe eſt incarné ; cependant cette Vierge devenuë mere de ſon Créateur par l'opération du Saint Eſprit, n'en eſt ni plus ſuivie, ni plus admirée des filles d'Iſraël : ſa haute dignité n'a point relevé ſa fortune, & ne lui a encore attiré ni les regards du peuple, ni l'attention des grands : elle ſent habiter en elle toute la plénitude de la Divinité : elle porte dans ſon ſein ce Meſſie ſi deſiré des nations, & il ne lui échape pas une parole qui puiſſe rien faire ſoupçonner de ſa grandeur : elle en fait un myſtere impénétrable à ſon époux, & dès-lors *elle conſervoit dans ſon cœur toutes les merveilles* ** que Dieu operoit en elle : il faut qu'un Ange deſcende une ſeconde fois du ciel, qu'il apparoiſſe à Joſeph, & qu'il lui revele le ſecret de Dieu & de la Mere de ſon Fils ; & ſi Eliſabeth en eſt inſtruite, c'eſt le Saint Eſprit qui vient de l'inſpirer, en preſence de Marie, qui ne répond à ſes éloges qu'en publiant la magnificence de ſon Dieu, & ſa propre baſſeſſe. *C'eſt le Tout-Puiſſant*, dit-elle, *qui a fait en moi de grandes choſes* *** ; & il ne m'a choiſie pour être ſa Mere, que pour deſcendre plus bas, & porter plus loin l'excès de ſes humiliations.

* Turbata eſt. *Luc. c.* 1. *v.* 29.

** *Luc. c.* 2. *v.* 19.

*** *Luc. c.* 1. *v.* 46.

Mais, Vierge Sainte, jusqu'où porterez-vous vous-même cette prodigieuse humilité ? jusqu'à la mort, Chrétiens mes freres : jusqu'au tombeau : Marie mourra avec tout le mérite de son humilité, & la mort seule levera ce sceau qui renfermoit tant de trésors.

A la vûë de tant de merveilles, disputerons-nous encore, mes chers Auditeurs, à la Sainte Vierge ce culte de vénération & d'hommages que nous lui rendons, & qui est si légitimement dû à tant de titres & à tant de vertus ? Faut-il donc s'étonner de voir l'empressement de tous les peuples à lui ériger tant de temples & tant d'autels ? Aussi l'Eglise, toujours fidele à sa gloire, a eu grand soin dans tous les siécles de bannir de son sein, & de foudroyer de ses anathêmes, ces hommes impies qui osoient lui disputer les glorieuses prérogatives de sa divine maternité : mais toujours sage, l'Eglise a en même temps donné des regles à notre zéle & à notre confiance, en nous apprenant que nous ne devons nous adresser à la Sainte Vierge que par voye de protection auprès de JESUS-CHRIST son fils. Nous sçavons que les graces que nous lui demandons ne sont pas dans sa main ; mais nous sçavons aussi qu'elle en est le canal le plus près de leur source. Quand nous demandons à Dieu, nous lui exposons nos miseres, & nous lui demandons misericorde ; mais quand nous demandons à Marie, nous la supplions de prier pour nous, & c'est toujours s'adresser au Fils que de lui faire parler par la bouchede la Mere ; & c'est ainsi qu'éloignés des graces de la cour, nous les demandons au Roi par ses ministres, ou

par les grands les plus accrédités & les plus près du trône.

Il eſt vrai que pendant le cours de ſa vie mortelle, la Sainte Vierge n'avoit gueres eu d'occaſions d'uſer de ce pouvoir ; mais c'eſt que JESUS-CHRIST ſon fils a voulu nous faire entendre par-là que le temps préſent eſt le temps des privations ; que le Dieu que nous adorons, eſt ici-bas un Dieu caché, & que la gloire qu'il promet, n'eſt que pour l'avenir : mais aujourd'hui que le temps des ſouffrances eſt paſſé, JESUS-CHRIST glorifiera ſa Mere, comme il a été lui-même glorifié par ſon Pere : il manifeſtera à toute la terre cette puiſſance juſqu'alors ſuſpenduë ; il ordonnera à toute ſon Egliſe de chanter chaque jour des Hymnes & des Cantiques à ſa gloire, de la regarder comme l'avocate des pécheurs, comme la conſolatrice des affligés, comme la Reine du ciel & de toute la cour céleſte ; il inſpirera à un Roi juſte, & ſelon ſon cœur, de la prendre pour le ferme ſoutien de ſa couronne, & pour la puiſſante protectrice de tout ſon royaume. Les hommes vous ont aſſez méconnuë ſur la terre, lui fait dire amoureuſement Saint Bernard ; j'ai aſſez long-temps ſouffert de vos humiliations ſur la terre ; venez voir enfin ce que votre Fils vous prepare ; voilà mon ſceptre, ma Mere, partagez ma gloire avec moi, vous qui avez partagé toutes les rigueurs de ma croix ; regnez avec moi, vous qui avez ſouffert avec moi. *Regna mecum, quæ mecum doluiſti.*

Il y a bien paru, Vierge puiſſante, que vous regnez ſur la terre comme dans le ciel, par la protection que

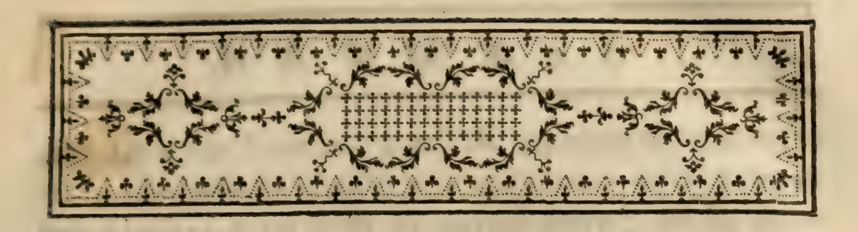
vous avez donnée au Roi magnanime * qui nous gouverne : vous connoiſſez ſon amour & ſon zéle pour votre gloire : vous ſçavez ce qu'il en a coûté à ſon cœur pour bannir de ſes états des ſujets qu'il aimoit , & qui ne devinrent ſes ennemis que parce qu'ils étoient les vôtres. Continuez , Vierge puiſſante , à prendre ſoin d'un Roi , dont les jours ſont ſi précieux à l'honneur de votre culte , ſi chers & ſi néceſſaires au bonheur de ſes peuples.

Daignez auſſi , Vierge Sainte , jetter quelques regards favorables ſur le jeune PRINCE qui m'écoute : il connoît ma voix & mon zéle pour votre gloire ; intéreſſez-vous à la ſienne ; c'eſt un fils de Saint Louis ; il en a encore l'innocence & la candeur ; mais détournez , écartez loin de lui tous les piéges & tous les dangers que la grandeur jette ſur la route de la brillante jeuneſſe ; un jour viendra qu'on verra briller en lui toutes les grandes qualités des Héros de ſa race. Aidez-moi , Vierge puiſſante , à graver dans ſon cœur toutes les vertus qui font reſpecter les Juſtes ſur la terre , & qui les couronnent dans le ciel. Ce que je vous ſouhaite , au nom du Pere , & du Fils , & du Saint Eſprit.

* LOUIS XIV.



SERMON



SERMON
SUR LA PASSION,
PRÊCHÉ A BAZAS
DANS L'EGLISE CATHEDRALE.

Quis dabit ... occulis meis fontem lacrymarum, & plorabo die ac nocte?

Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer nuit & jour?

Ces Paroles sont de Jeremie, Chap. 9. v. 10.



'EST ainsi que le triste Jeremie, prévoyant la ruine & la désolation de Jerusalem, & se représentant déja cette chere & superbe Sion dévorée par les flammes, ses murs renversés, son temple abbatu, ses Pontifes égorgés, & tous ses infortunés habitans déja dessechés par la famine, tombés morts sous le glaive, cherchoit dans ses larmes de quoi nourrir jour & nuit sa douleur. Prophête, désolé Prophête, qu'auriez-vous donc fait, si vous aviez eu à parler du lamentable sujet qui nous occupe aujourd'hui?

Spectacle de consternation qui afflige, & qui déconcerte toute la nature, que le soleil n'a pû voir sans s'éclipser, que la terre n'a pû soutenir sans s'ébranler, qui

a reveillé les morts , & les a fait ſortir de leurs tombeaux !

Spectacle de tous les ſiécles , il eſt attendu dès le commencement des temps , il eſt promis au premier homme , annoncé par les Prophêtes , repréſenté par les figures de la loi , commencé par le ſang d'Abel , conſommé ſur le calvaire , perpétué ſur nos autels , & qui enfin , intéreſſe également le ciel , la terre & les enfers. Le ciel pour l'ouvrir , les enfers pour en tirer les Patriarches , & la terre pour la purifier de ſes crimes.

Spectacle bien douloureux pour moi , ô mon divin Sauveur ! En m'envoyant à ce peuple fidele , vous m'aviez donc reſervé à lui faire pour premiere inſtruction , l'hiſtoire ſanglante de votre mort ? Me voilà prêt , Seigneur , uniſſez mes larmes à ce ſang précieux que vous allez répandre. Scellez de ce ſang adorable , & s'il le faut , ſcellez de tout le mien les engagemens qui me lient à cette épouſe cherie que vous m'avez donnée. Déja vous lui avez , Seigneur , attaché tout mon cœur , attachez à votre croix & ſon cœur & le mien. C'eſt ſur votre croix que vous avez donné votre vie pour vos brebis perduës ; je vous conſacre les reſtes de la mienne pour le ſalut de celles que vous m'avez confiées , & ne permettez pas , Seigneur , qu'aucune d'elles périſſe. Bois ſacré , qui portez tout à la fois nos malheurs & nos reſſources , nos maux & nos remedes , notre péché & notre ſalut ; croix de mon adorable Sauveur , c'eſt à vous que j'ai recours aujourd'hui par ces paroles que l'Egliſe vous adreſſe. *O crux ave.*

PREMIER POINT.

L'Homme par ſon péché eſt tombé dans deux grands maux, dans la rebellion & dans la miſere; dans la rebellion, en déſobéïſſant à la loi de ſon Créateur, & dans la miſere, en perdant ſa grace: mais ſon malheur a fait ſa reſſource; car ſi, comme rebelle à ſon Dieu, il a offenſé ſa juſtice, & s'eſt attiré ſa colere, comme miſerable & déchu de ſon bonheur, il a touché ſa miſericorde.

Mais parmi ces droits oppoſés de la juſtice & de la miſericorde, que deviendra l'homme? ſi la juſtice demande que le crime ſoit puni, comment la miſericorde obtiendra-t-elle grace pour le criminel? ſi des peines éternelles ſont reſervées au péché, que deviendra le pécheur? & ſi le pécheur eſt impuni, comment Dieu ſera-t-il vengé? Sageſſe incarnée, qu'il en va coûter à votre amour pour accorder la juſtice de votre Pere & ſa divine miſericorde!

Pour exécuter ce grand deſſein, deux choſes étoient néceſſaires; il falloit punir le péché, & épargner le pécheur; punir le péché en réparant l'injuſtice faite à Dieu par la malice du péché, & épargner le pécheur en le délivrant des peines qu'il avoit contractées par la grieveté du péché; mais comme il étoit impoſſible de punir le péché, & d'épargner le pécheur ſans les ſéparer, Jesus-Christ prend ſur lui le péché, ſe ſubſtitue en la place du pécheur, & par là il devient doublement victime; victime de propitiation en ſe revêtant des apparences du

péché, & victime d'expiation en portant les peines dûës au péché ; il nous arrache, pour ainsi dire, d'entre les mains de la justice de Dieu, & nous remet entre les bras de sa misericorde : deux grandes vérités, mes Freres, que vous allez remarquer dans plusieurs circonstances de sa Passion ; mais principalement dans le Jardin des Olives, il se charge du péché, au Prétoire & sur le Calvaire, où il souffre toutes les peines dûës au pécheur * : ainsi JESUS-CHRIST chargé du péché, & JESUS-CHRIST souffrant les peines dûës au péché, ou comme le dit Saint Augustin, JESUS-CHRIST chargé de la figure de nos crimes & de la vérité de nos peines, sera tout le sujet de ce Discours, où j'aurai soin, mes Freres, pour la consolation de votre foi, de vous faire toujours entrevoir la puissance & la divinité de JESUS-CHRIST, au milieu même de ses humiliations & de ses souffrances.

Il sortoit cet aimable Sauveur de cette Cêne tant desirée, où après avoir aboli l'ancienne Pâques & établi la nouvelle, il tint à ses Apôtres un discours tout divin, où l'on vit pour la premiere fois & pour la derniere, un homme plein de vie raconter lui-même l'histoire & les circonstances de sa mort **. Enfin, mes Disciples, les temps sont arrivés, mon heure approche, & nous voici sur cette montagne connuë par les Prophêtes, où tout ce qu'ils ont dit du fils de l'Homme va commencer à s'accomplir ***.

* Division.

** *Matth. c. 26. v. 30.*

*** *Ibid. v. 45.*

Je vous ai été quelquefois un ſujet de conſolation par les miracles que j'ai fait à vos yeux * ; mais je vous ſerai bientôt un ſujet de ſcandale **. Pierre, vous me renierez ; un d'entre vous me trahira ; vous m'abandonnerez tous ; & vous verrez dans vous-mêmes l'accompliſſement de ces paroles de Jeremie : mon Prophête ***, je frapperai le Paſteur , & les brebis ſeront diſperſées †. Je vous avois tantôt raſſemblés pour manger la Pâque avec moi, & pour vous donner avant ma mort, un gage éternel de mon amour ; mais enfin , il faut obéïr à mon Pere , & me remettre ici entre les mains de ſa juſtice , dont je vais reſſentir toutes les rigueurs : déja je me ſens abbatu : déja une main puiſſante s'appeſantit ſur moi : une triſteſſe mortelle s'empare de mon ame : je ſuccombe , & ſuis triſte juſqu'à la mort. *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem* ¶.

Ne ſoyez pas ſurpris , mon cher Auditeur , de ce mortel accablement ; JESUS-CHRIST dans le Jardin des Olives n'eſt plus ce Dieu de gloire tel qu'il étoit dans le ſein de ſon pere ; c'eſt un Dieu pénitent chargé de tous nos péchés , & pour vous donner une idée de la douleur qu'il en reſſent , n'en jugez pas par celle que nous en reſſentons nous-mêmes. Nous regardons le péché avec des yeux pécheurs ; c'eſt l'enfant de notre cœur ; & quelque

* *Matth. c. 26. v. 31.*
** *Joan. 16. v. 32.*
*** *Ibid. v. 31.*
† *Zach. c. 13. v. 7.*
§ *Ibid. v. 38.*

difforme qu'il ſoit, nous le regardons toujours avec des yeux de pere.

Il n'en eſt pas de même de JESUS-CHRIST, il voit le péché avec les yeux de la ſainteté même ; il le voit dans ſon principe, & il le regarde comme un monſtre ſorti de l'ordre de toute la nature ; il le voit dans ſes effets, & il a horreur du trouble & du déſordre qu'il ſouffle & qu'il répand dans toutes les puiſſances de l'ame pechereſſe ; il le voit dans ſes ſuites affreuſes, & ſous l'image des peines éternelles qui lui ſont reſervées ; & comme il s'eſt chargé d'en être le réparateur, il falloit pour l'expier qu'il en conçût une douleur proportionnée à ſa malice ; & ſa malice étant infinie par rapport à l'injure qu'elle fait à Dieu, il s'enſuit qu'il falloit que la douleur qu'il en devoit reſſentir fût immenſe, & par conſéquent il falloit que JESUS-CHRIST, à la vûë du péché qu'il ſent & qu'il porte, *en fût triſte & affligé juſqu'à la mort.*

C'eſt ſur ces grands principes que les Peres de l'Egliſe nous apprennent que JESUS-CHRIST fut ſacrifié dans le Jardin des Olives avant que de l'avoir été ſur le Calvaire, mais que la croix où il fut attaché dans le Jardin lui fut plus ſenſible & plus douloureuſe que celle où il expira ſur le Calvaire, parce qu'il y fut attaché par bien plus de mains, & par des mains plus cheres & plus aimées : premierement, par les mains de tous les hommes en général : ſecondement, par les mains de ſes Apôtres : enſuite par les mains de ſon Pere : & enfin par les mains mêmes de ſon amour : par les mains de tous les hommes dont il porta tous les péchés : par les mains de ſes Apôtres dont

il éprouva la trahiſon & l'infidelité : par les mains de ſon Pere dont il ſentit toute la rigueur : & par les mains de ſon amour, dont la force fut auſſi grande que celle de la mort *.

Repréſentez-vous donc JESUS-CHRIST dans ce Jardin comme au milieu d'une ſolitude affreuſe, parmi les horreurs de la nuit, ſans conſolateurs, ſans témoins de ſa triſteſſe, ſeul avec tous les péchés du monde. Là tous les criminels qui ont rempli les ſiécles paſſés, & ceux qui doivent remplir encore les ſiécles à venir, ſe préſentent en foule ; & comme il le dit lui-même, tous les pécheurs raſſemblés viennent élever ſur ſon dos l'édifice de leurs iniquités. *Suprà dorſum meum fabricaverunt peccatores* **. Là tout ce qu'il y a jamais eu de blaſphêmes vomis contre le ciel, tout ce qu'il y a eu de diſſolutions & d'impuretés répanduës ſur la face de la terre, ſe ramaſſe comme des eaux courantes, qui font de la contrition de JESUS une contrition grande comme la mer. *Magna eſt velut mare contritio tua* ***. Et tels qu'on voit les fleuves & les torrents ſe précipiter à la mer pour groſſir ſes flots, tels on voit les fleuves d'iniquités plus rapides que les torrents entrer dans le cœur de JESUS pour en groſſir cette mer de douleurs †; avec cette différence, diſent les Peres, que les fleuves & les torrents ſe mêlant & ſe

* Fortis ut mors dilectio. *Cant. c.* 8. *v.* 6.

** *Pſalm.* 128. *v.* 3.

*** *Thren. c.* 2. *v.* 13.

† Torrentes iniquitatis conturbaverunt me. *Pſalm.* 17. *v.* 5.

confondant ensemble dans la mer, perdent le nom & la qualité de leurs eaux, au lieu que ces fleuves d'iniquités, ces eaux impures du péché qui enflent & qui noyent le cœur de JESUS-CHRIST, y demeurent sensiblement distinguées : péchés des Rois, désordres des peuples, trahisons, impostures, impietés, scandales, athéismes, libertinage, débordemens, abominations, tout cela y est marqué de sa laideur particuliere & de sa propre difformité.

Au milieu de ce déluge de crimes, qui s'étonnera que l'ame de JESUS-CHRIST, si mortellement ennemie du péché, & si divinement éclairée sur son énormité, n'en ressente toutes les craintes & toutes les horreurs? de-là cet abbatement général, cette agonie & cette défaillance mortelle qui le fait succomber; de-là enfin, cette sueur & cette pluye de sang qui sort de toutes ses veines & de toutes les parties de son corps. *Et factus est sudor ejus velut guttæ sanguinis decurrentis in têrram* *. Après ce premier assaut du péché, JESUS-CHRIST ramassant ce qui lui restoit de forces, & voulant donner aux justes persécutés l'exemple de se voir abandonnés de leurs amis dans le temps de l'affliction, il va trouver ses disciples. Mais, ô insensibilité du cœur humain! il les trouve endormis, & aussi abbatus par le sommeil, qu'il l'étoit lui-même par sa douleur. Lâches disciples dormiez-vous ainsi sur le Tabor? dormiez-vous à son entrée triomphante dans Jerusalem? dormiez-vous sur les eaux qui alloient vous en-

* *Luc. c. 22. v. 44.*

gloutir,

gloutir, lorſque ſa main puiſſante en calma les flots? & aujourd'hui qu'il vient d'expoſer à vos yeux tout l'appareil de ſa paſſion, vous dormez, *& ne pouvez veiller une heure avec lui* *? que n'attendiez-vous du moins pour l'affliger ainſi que ſes propres ennemis euſſent commencé?

JESUS-CHRIST n'ayant trouvé auprès de ſes Diſciples aucune conſolation, retourne au lieu d'où il venoit de ſortir, & je le vois tomber pour la ſeconde fois à la vûe de ce calice amer que ſon Pere lui commanda de boire, & dont il lui demande la délivrance avec des larmes de ſang. C'eſt votre fils, grand Dieu! n'en ſerez-vous point touché? il vous appelle ſon pere avec tant de tendreſſe, & il ſoutient la qualité de fils avec tant de mérite; cet objet de vos complaiſances ne deviendra-t-il point aujourd'hui celui de votre pitié? Vous futes content, Seigneur, de l'obéiſſance d'Abraham, vous lui retintes le bras tout prêt d'immoler ſon fils, ne vous contenterez-vous point de la ſoumiſſion de ce fils adorable? Il ne vous demande pas comme Iſaac, où eſt la victime, il la connoît, & il ſçait qu'elle eſt toute prête; mais il vous demande, Seigneur, que s'il eſt poſſible ce calice odieux détrempé de crimes & d'iniquités lui ſoit épargné. *Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte* **. Un ſouhait que la grandeur de ſes maux rend ſi légitime; un ſouhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le fait; un ſouhait où la moderation & la tendreſſe éclattent juſque

* Unâ horâ non potuiſti vigilare mecum? *Matth. c. 26. v. 40.*
** *Matth. c. 26. v. 39.*

dans les termes qui le compoſent ; ne ſera-t-il point exaucé, Seigneur ? Eh vous exauçâtes bien les vœux des trois enfans dans la fournaiſe ; vous entendîtes les cris de Daniel dans la foſſe aux lions ; vous delivrâtes Suſanne des mains de ſes raviſſeurs ; le ſang d'Abel vous fit pitié ; le ſang & les larmes de votre Fils ne vous toucheront-ils pas ? Hélas, diſoit autrefois Jonathas à Saül irrité contre David, hélas, pourquoi voulez-vous qu'il meure, & qu'a-t-il fait ? *Quare morietur & quid fecit* * ? il ne vous a jamais offenſé ; *non peccavit tibi* : tout ce qu'il a fait vous a été utile & glorieux ; *opera ejus tibi bona ſunt valde* ** : il a ſauvé tout Iſraël ; *fecit ſalutem magnam univerſo Iſraëli* : vous l'avez vu, Saül, & vous vous en êtes rejoui ; *vidiſti & lætatus es* *** : & pourquoi donc voulez-vous qu'il meure ; *quare morietur, & quid fecit ?*

Voilà, Seigneur, l'hiſtoire de votre Fils ; il ne vous a jamais offenſé ; *non peccavit tibi* : il n'a cherché que votre gloire dans toutes ſes œuvres ; *opera ejus tibi bona ſunt valde* : & toute la Judée où vous l'avez envoyé a reſſenti ſes graces ; *fecit ſalutem magnam univerſo Iſraëli* : vous l'avez vu, vous vous en êtes rejoui, & vous l'avez appellé votre Fils bien-aimé ; *vidiſti & lætatus es* : pourquoi donc, Seigneur, voulez-vous qu'il meure, & qu'a-t-il fait ? *quare morietur, & quid fecit ?* C'eſt qu'il

* *Reg. I. c.* 20. *v.* 32.
** *Ibid. c.* 19. *v.* 4.
*** *Ibid. v.* 5.

a fait, Chrétiens, tout ce qu'il falloit faire pour mourir, & pour s'attirer la colere & l'indignation de ſon pere; il a changé d'état; il eſt devenu ſemblable à nous; il a pris notre place; il s'eſt revêtu de l'habit du péché; & le Pere éternel ne reconnoiſſoit plus ſon Fils ſous la figure du pécheur; il voit en lui tous les crimes & tous les criminels enſemble; il voit en lui Caïn qui a verſé le ſang de ſon frere; & c'eſt lui que ſa juſtice attendoit pour être vengée; il voit en lui Joſeph vendu, Moïſe perſécuté, Zacharie lapidé, Jehû mis à mort; & c'eſt lui que ſa juſtice attendoit pour en être vengée; il voit en lui le temple ſaint cent fois profané; il y voit des victimes cent fois offertes avec des mains ſoüillées; il y voit le Veau d'or adoré, Belial encenſé, les tables de la loi briſées; & c'eſt lui que ſa juſtice attendoit pour en être vengée; il voit en lui les Rois & les peuples dans le déſordre; il y voit Saül rebelle, David adultere, Salomon idolâtre, Jeroboam uſurpateur, Achab homicide, Baltazar ſacrilege, Antiochus impie, & tout l'univers coupable, & c'eſt lui que ſa juſtice attendoit pour être vengée de tout l'univers juſqu'alors impuni; & ſi Dieu avoit quelquefois tiré punition du péché, c'étoient des vengeances peu dignes de ſa colere; il falloit un Dieu pour appaiſer & venger un Dieu; & quand le monde entier n'eut été qu'un autel, & que tous les hommes euſſent été autant de victimes, ils n'auroient jamais pu offrir à Dieu ce ſacrifice de propitiation que ſa juſtice attendoit.

Vous ne demanderez donc plus, Dieu puiſſant! com-

me vous demandiez autrefois par un de vos Prophêtes, ſur qui vous frapperez ? *ſuper quem percutiam* ? & voici enfin une victime digne de vous : le ſujet ſur lequel vous allez frapper eſt pécheur en apparence, & juſte en effet ; il eſt pécheur en apparence pour ſubir les peines dûës au péché, & il eſt juſte en effet ; juſte, puiſſant, éternel, Dieu comme vous, pour les ſubir avec mérite, & puiſqu'il falloit que la réparation fût égale à l'injure, voilà votre victime, Seigneur, votre Fils ne vous demande plus grace, il a conſenti à l'arrêt de ſa mort ; il nous aime autant que vous haïſſez le péché, & ſon amour égal à votre juſtice le ſoumet à toutes vos volontés ; *verumtamen fiat voluntas tua.*

Ne cherchons donc plus, mon cher Auditeur, d'autre cauſe de la douleur & de la triſteſſe de JESUS-CHRIST que ſon amour même : amour fort qui lui a fait porter toutes nos foibleſſes, & s'il vient d'en paroître accablé, pouvoit-il ne l'être pas ? un ſimple mortel auroit-il pu ſoutenir le poids immenſe de toutes les foibleſſes humaines, puiſque nous en voyons tous les jours ſuccomber & ſe livrer au plus affreux déſeſpoir ſous le poids de leurs ſeules foibleſſes ? amour triſte & conſterné à la vuë de tant d'ingrats qui ſe refuſeront à leur ſalut, & à qui tout le ſang qu'il va verſer deviendra inutile ou funeſte par le mépris ou l'abus qu'ils en feront dans tous les temps : amour prévoyant qui lui a fait tranſmettre & communiquer ſa propre force à tant de martyrs qui braveront la mort au milieu des plus cruels tourmens ; & s'il a pâli à la vuë de ſa croix, c'eſt qu'il

portoit déja leurs craintes & leurs langueurs pour les encourager un jour à se faire crucifier eux-mêmes : amour tendre & compatissant qui lui fait oublier tous ses maux pour ne déplorer que les malheurs de l'infidele Jerusalem : Filles de Jerusalem, dira-t-il bientôt, tout chargé qu'il sera de sa croix, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous & sur vos enfans. *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos flete & super filios vestros* *. Mais cet amour si fort n'a encore fait que commencer ce que d'autres souffrances & la mort enfin vont achever. Triste spectacle, Chrétiens mes freres, où nous allons voir JESUS-CHRIST comme une victime d'expiation dévouée à la mort, & qui va souffrir toutes les peines dûës aux pécheurs. C'est le sujet de ma seconde Partie.

SECOND POINT.

COMME le péché est également l'ouvrage du corps & de l'esprit, les peines naturelles dûës au pécheur sont la honte & la mort. La honte qui humilie son esprit, & la mort qui détruit son corps que le péché avoit soüillé : ces deux peines sont aussi anciennes que le péché même ; & la même histoire qui nous parle du premier péché, nous rapporte cette double punition du premier pécheur : Adam, dit l'Ecriture, se cacha aux yeux de Dieu aussi-tôt qu'il eut péché. *Abscondit se Adam à facie Domini* ** : &

* *Luc. c. 23. v. 28.*
** *Genes. c. 3. v. 8.*

le premier arrêt qu'il entendit prononcer fut celui de ſa mort. *Morte morieris* *.

Quelque rigoureuſe que parût cette peine, elle ne fut pas moins égale au crime : c'étoit un châtiment, mais ce ne pouvoit être une réparation ; ainſi Adam qui fut le véritable pécheur ne put jamais être le véritable pénitent ; il a donc fallu que le même réparateur qui s'étoit chargé de nos crimes, en portât par ſes humiliations & par le ſupplice de ſa mort, toutes les peines.

Mais comment JESUS-CHRIST pourra-t-il porter cette premiere peine du péché, lui qui eſt le juſte par excellence, & le ſaint des ſaints ? mais c'eſt précisément parce qu'il eſt ſaint que l'envie & la haine veulent le perdre.

Il y avoit long-temps que les Phariſiens jaloux de la gloire, & plus encore de la ſainteté de JESUS, avoient conſpiré ſa perte : que faiſons-nous, dirent-ils entre eux** ? Quel eſt donc ce nouveau Prophête qui entraîne tout le peuple après lui *** ? quand il prêche ſur nos montagnes & ſur nos rivages, Jeruſalem eſt deſert ; le temple & la ſynagogue ſont abandonnés, & nous ne ſommes plus écoutés : fera-t-il donc impunément des miracles dans les jours de nos Fêtes les plus ſaintes & les plus ſolemnelles ? de quel droit guerir des malades le jour du Sabbat † ?

* *Gen.* 2. *v.* 17.

** Quid facimus ? *Joan. c.* 11. *v.* 47.

*** Ecce mundus totus poſt eum abiit. *Joan. c.* 12. *v.* 19.

† Sabbatum eſt, non licet tollere grabbatum. *Joan. c.* 5. *v.* 19.

Au bruit de ce déteſtable complot, un monſtre d'avarice qui cachoit ſous l'habit d'un diſciple de JESUS-CHRIST un cœur de démon, & pour le peindre avec des couleurs auſſi noires que lui, le traître Judas ſe préſente à eux, & leur fait une demande qui dépoſe plus contre lui que contre ſon maître. Que voulez-vous me donner, leur dit-il, & je vous le livrerai ? *Quid vultis mihi dare, & ego vobis eum tradam* * ? Malheureux, ce n'eſt donc qu'à prix d'argent que tu veux le livrer ? c'eſt donc ton avarice toute ſeule qui te force à le dénoncer ? mais, inſenſé, à quel prix mets-tu le ſang du juſte ? tu fais bien voir que tu ne connoiſſois gueres ce qu'il valoit, ni la haine de ſes ennemis. Mais ingrat, quel temps choiſis-tu pour le trahir ? au ſortir du banquet ſacré, les levres encore teintes du vin de ſon amour, tu lui donnes le ſignal de la mort par le gage même de l'amitié ; cruel, que ne lui donnois-tu plutôt la mort de tes propres mains ! un poignard l'auroit moins bleſſé qu'un baiſer perfide.

En effet, mes chers Freres, quelle confuſion pour JESUS-CHRIST de voir un diſciple tiré de ſon école, paroître à la tête d'une troupe de ſoldats armés pour le prendre ? quels ſoupçons pour ſon innocence, de voir le témoin, domeſtique de ſa vie, devenir ſon premier accuſateur ? quel triomphe pour ſes ennemis, de voir le confident de ſes ſecrets ſe déclarer le chef & le conducteur de leur cabale ? Mais attendons un moment, & nous verrons que ſi la trahiſon de Judas ſembla d'abord

* *Matth. c. 26. v. 15.*

appuyer les impoſtures des accuſateurs, ſon prompt déſaveu, & ſa fin tragique, devinrent bientôt l'apologie manifeſte de l'accuſé; car enfin, ſi les ennemis de JESUS-CHRIST n'euſſent cherché que la vérité, ne l'auroient-ils pas vuë écrite ſur les trente deniers qu'il leur venoit de reſtituer, & ſur l'inſtrument fatal de ſon ſupplice? de ſorte qu'on peut bien dire que ſi Judas perfide fut un témoin contre JESUS-CHRIST, Judas déſeſperé & étranglé de ſes propres mains, devint l'apologiſte de ſon innocence.

Il n'a pas tenu à vous, ô mon divin Sauveur, que ſa noire trahiſon ne lui devînt moins funeſte: vous lui aviez aſſez prédit & aſſez reproché qu'il devoit vous trahir: il ſçavoit bien que c'étoit de lui que vous parliez, quand aſſis à votre table avec tous vos Diſciples, vous les avertîtes que l'un d'eux vous trahiroit bientôt: vous lui donniez aſſez de temps pour ſe reconnoître, & pour tomber à vos pieds, après même vous avoir trahi: le nom d'ami que vous lui donnâtes encore, & votre bouche ſacrée qui ne ſe refuſa pas à ſon baiſer cruel, devoient bien lui marquer que votre cœur vous parloit encore pour lui; mais le malheureux étoit déja perdu; c'en étoit fait; il avoit déja bû & mangé ſon jugement, & ſa réprobation étoit conſommée. Premier & terrible exemple! mes chers Freres, de l'endurciſſement & de l'impénitence finale dont l'Apôtre Saint Paul menace tous ceux, qui, comme Judas, profanent par des communions ſacrileges, l'adorable Sacrement de nos autels.

La

La déſertion de Judas fut bientôt ſuivie de l'infidelité d'un Apôtre plus cher à JESUS-CHRIST. Ce Diſciple ſi zélé pour la gloire de ſon Maître, ſi ardent à venger ſes injures, & qui venoit tout recemment de tirer l'épée pour le défendre, commençoit déja à ne le plus ſuivre que de loin. *Petrus autem ſequebatur à longe* *. Déja la crainte qui s'étoit emparé de ſon cœur en avoit affoibli l'amour, & le laiſſoit dans la foule, lorſqu'une Servante, frappée de lui voir un air tremblant & embarraſſé; vous êtes, lui dit-elle, de la compagnie de ce JESUS de Galilée qu'on vient de traîner ici **. Portes des cieux, ébranlez-vous, la colonne de l'Egliſe va tomber: grand Dieu, quelle chute! une ſimple Servante d'une ſeule parole épouvante, ébranle, rend infidele, & trois fois parjure le Prince des Apôtres, deſtiné à être le chef de l'Egliſe. Voilà le ſcandale, & voici le miracle qui va le réparer. JESUS-CHRIST étoit encore alors aux pieds de Pilate, & plus affligé de l'infidelité de ſon cher Diſciple, que des cris d'un peuple furieux qui demande ſa mort, il le cherche des yeux, le démêle dans la foule, & par un regard plus perçant que la lance qui ouvrira bientôt ſon ſacré côté, il perce le cœur de ſon Apôtre conſterné, & tire de ſes yeux un torrent de larmes, dont la ſource ne tarira qu'avec le ſang qu'il répandra un jour pour lui. Libertins, im-

* *Matth. c. 26. v. 58.*

** Et tu cum Jeſu Galilæo eras. *Matth. c. 26. v. 69.*

pies, qui vous révoltez à la vuë d'un Dieu humilié & outragé, répondez, si vous le pouvez, à ce seul trait de sa puissance & de sa divinité : si après cela, vous me demandez pourquoi JESUS-CHRIST avoit permis cette chute déplorable, je vais vous l'apprendre : cet Apôtre qui s'étoit tant promis d'être fidele à JESUS-CHRIST, & fidele jusqu'à la mort, ne connoissoit gueres sa propre foiblesse ; il jugea de sa force par la bonté de son cœur, & il falloit juger de la bonté de son cœur par sa force ; il ne sçavoit pas encore que les meilleurs cœurs sont souvent les plus fragiles : JESUS-CHRIST l'en avoit averti : mais comme il se confioit plus dans l'ardeur de son courage & de son zéle, que dans la grace de son Maître, il tomba d'abord dans la présomption ; la présomption le fit tomber dans l'imprudence ; l'imprudence le fit tomber dans l'emportement contre Malchus ; & n'ayant porté ni précaution, ni vigilance dans un autre danger, il y demeura sans résistance. Ainsi c'est à nous, mes chers Freres, à nous rendre la chute de saint Pierre aussi salutaire qu'elle le fut à lui-même, & à apprendre de lui à craindre dans le danger, à esperer dans le péché, & à pleurer dans la pénitence.

JESUS-CHRIST, déja humilié par la désertion de ses Disciples, & par tous les affronts qu'il avoit reçus chez Pilate, en va recevoir encore de plus grands dans le palais d'Herode, à qui il est renvoyé. Ce Prince qui en avoit oui parler avec avantage, le reçut d'abord avec joye, parce qu'il esperoit qu'il feroit quelque miracle

aux yeux de toute ſa cour *. L'oiſiveté du trône rend les Rois curieux de tout ce qui ſurprend & qui étonne ; & comme leur grandeur les flatte toujours, Herode s'étoit imaginé que ſi JESUS-CHRIST étoit un homme auſſi merveilleux qu'on le publioit, il ne manqueroit pas de vouloir lui plaire par quelque miracle éclatant qui le tireroit de l'oppreſſion ; mais voyant que JESUS-CHRIST, peu touché de ſa protection, ne daignoit pas même lui répondre, Herode le regarda comme un inſenſé, le fit revêtir d'une robbe blanche, qui eſt le vêtement de la folie, & après l'avoir accablé par des railleries les plus outrageantes, qui lui attirerent encore toutes celles des courtiſans, il le renvoya à Pilate ; ainſi JESUS-CHRIST, qui avoit d'abord été reçu à la cour comme un objet de curioſité, en ſortit comme il arrive preſque toujours, comme un objet de mépris.

Vous l'auriez ſans doute ſouhaité, mon cher Auditeur, que le Sauveur du monde, ſe voyant ſous la protection d'un Roi puiſſant, eût voulu ſe prêter aux deſirs curieux de ce Prince. Une ſeule parole, qui auroit operé un miracle, auroit fait ſon triomphe : mais outre que JESUS-CHRIST vouloit mourir, il ne crut pas que le meurtrier de Jean-Baptiſte valût un miracle. Tu demandes un miracle, Herode infidele ! rappelle donc JESUS-CHRIST que tu viens de chaſſer, ou du moins ſouviens-toi de cette douceur, & de cette tranquillité toutes céleſtes avec leſquelles il vient de paroître devant

* Sperabat ſignum aliquod videre ab eo fieri. *Luc. c.* 23. *v.* 8.

toi : il ſçavoit que tu deſirois de le voir & de l'entendre ; s'en eſt-il prévalu ? a-t-il répondu à aucune de tes queſtions, ou curieuſes pour toi, ou intéreſſantes pour lui ? tu l'interroges comme ſon Juge & ſon Roi ; en a-t-il été intimidé ? tu le careſſes, tu l'invites à ſe deffendre ; en a-t-il été flatté ? tu lui demandes des miracles ; a-t-il ſeulement voulu t'écouter ? rebuté ou vaincu par une ſi prodigieuſe indifférence, tu l'inſultes, tu l'outrages ; s'en eſt-il offenſé ? tu le traites d'inſenſé ; en a-t-il rougi ? enfin à tout cela, à tes demandes, à tes careſſes & à tes inſultes, Herode, tu le ſçais, JESUS ſe taiſoit. *Jeſus autem tacebat* *. Or, dis-moi, ce refus qu'il a fait de ſe juſtifier ; cet abandon de ſa propre cauſe & de ſa propre vie ; cette patience au milieu des plus grands outrages ; & ſur tout, ce ſilence ſi conſtant en préſence d'un Roi qui pouvoit, & qui vouloit le ſauver ; Herode, je te le demande, ne ſont-ce pas là de grands miracles ? O, trop aveugle Herode, ſi tu avois connu l'Homme juſte qui vient de ſoutenir ta préſence, tu ne l'aurois pas traité d'inſenſé ! ſçais-tu qu'il eſt écrit que le Meſſie ſeroit livré aux Gentils, qu'il ſeroit outragé, qu'il ſe tairoit, & qu'il n'ouvriroit non plus la bouche, qu'un agneau muet ſous la main de celui qui le tond **. Te voilà donc dénoncé dans la prophétie ; ſon ſilence, ta gentilité, ce ris mocqueur, ces railleries picquantes qui viennent de ſortir de ta bou-

* *Matth. c. 26. v. 63.*

** *Iſaïæ, c. 53. v. 7.*

che impie ; tout cela eſt marqué ; tout cela eſt prédit par les Prophêtes : voilà ton hiſtoire dans celle de JESUS-CHRIST, auſſi-bien que dans celle de Jean-Baptiſte , dont la tête te fit horreur quand elle te fut préſentée.

Il en eſt de même , mes chers Freres, de tout ce qui va ſe paſſer au retour de JESUS-CHRIST chez Pilate : on l'accuſe de deux grands crimes , d'impieté & de révolte : on crie qu'il a péché contre la religion & contre l'état , contre Dieu & contre Céſar. Pilate ſurpris d'entendre de pareilles accuſations contre un homme qui les démentoit par la candeur & les traits de ſageſſe qui éclattoient ſur ſon viſage, demande des preuves ; mais il ne trouve que de l'emportement ; il n'entend que des voix confuſes qui demandent ſéditieuſement ſa mort, ſans pouvoir prouver ſes crimes : Pilate en eſt indigné , & n'oſant tremper ſes mains , encore timides , dans le ſang du Juſte ; *je ne trouve ,* dit-il aux Juifs , *nulle cauſe de mort dans cet Homme* * *;* reprenez-le , & allez-le juger vous-mêmes , ſelon votre loi.

Quelle foibleſſe , mes Freres , & quelle lâcheté dans Pilate ! il voit, il reconnoît que JESUS-CHRIST eſt innocent, & il ne prend pas en main ſa défenſe : il le voit dans un abandon général ; un cri public & ſéditieux demande ſa mort, & il le livre impitoyablement à la fureur du peuple & à ſes propres accuſateurs. Grand Dieu !

* Nullam invenio in eo cauſam : accipite eum vos , & ſecundùm legem veſtram judicate. *Joan. c.* 18. *v.* 31.

étoit-ce donc pour abandonner ainſi la cauſe de l'opprimé à la violence de l'oppreſſeur, que vous avez donné votre nom aux Juges de la terre, quand vous leur avez dit qu'ils étoient des Dieux ? *Ego dixi, Dii eſtis* *.

Encore ſi Pilate en fût demeuré là ; mais quand un Juge eſt lâche & timide, il devient bientôt injuſte : Pilate n'avoit oſé abſoudre JESUS-CHRIST, bientôt il le condamnera : il craint les Juifs : il craint le nom de Céſar : c'en eſt fait, JESUS-CHRIST ſera condamné : juge lâche, juge cruel ! as-tu donc trouvé JESUS-CHRIST plus criminel à ſon retour que tu ne l'avois laiſſé ? le nom de Céſar qui te fait trembler, l'a-t-il rendu plus ſéditieux ? a-t-il ſoulevé le peuple depuis que tu as déclaré qu'il étoit innocent ? quels crimes a-t-il donc faits depuis que tu l'as renvoyé ? il a depuis ce temps-là été traîné par les ruës de Jeruſalem ; il a reporté du palais d'Herode la même innocence que tu lui avois reconnuë ſur ton tribunal, & tu vas le condamner ? cruelle extrêmité de la prudence du ſiécle ! que tu rends grande la vertu d'un Juge qui craint Dieu, & qui n'a point d'autre crainte ! Pilate qui ſentoit tout l'embarras où ſa lâche crainte le réduiſoit, imagina un expédient par lequel il crut accorder ſon devoir avec ſa malheureuſe politique : on devoit ce jour-là, qui étoit le jour de la Pâques, délivrer un priſonnier, & il y avoit dans les priſons un inſigne voleur : Pilate propoſa aux Juifs d'en délivrer l'un des deux, JESUS

* *Pſalm.* 81. *v.* 6. *Joan. c.* 10. *v.* 34.

ou Barrabbas ; mais le choix fut bientôt fait, & la préference bientôt donnée : les Prêtres & les Pontifes de la loi n'étoient point jaloux de Barrabbas ; Barrabbas n'avoit point fait de miracles, ce n'étoit qu'un voleur, & un homicide ; Pilate devoit bien s'attendre qu'il feroit préferé. Non, s'écrierent les Juifs, nous ne voulons point délivrer celui-là, nous voulons le voleur & l'homicide Barrabbas *.

Pilate fâché de voir que toutes fes reffources lui manquoient, & n'ayant pu réuffir à rendre la haine & l'envie affez genereufes pour pardonner, effaya avec auffi peu d'apparences, de les adoucir, & de les rendre du moins complaifantes ; & ce fut dans ce lâche deffein, que, n'ofant encore ôter la vie à JESUS-CHRIST, il crut lui faire grace en lui ôtant l'honneur, & en le condamnant à une cruelle flagellation.

Difpenfez-moi, mes chers Freres, de l'affreux récit de la fanglante fcene qui va fe paffer, & de vous faire voir cette troupe de foldats & de bourreaux armés de fouets & de cordes pour déchirer le corps de JESUS-CHRIST : frappez cruels, frappez, & n'appréhendez pas qu'il fe plaigne de votre barbarie : fon amour l'avoit livré à votre fureur long-temps avant que Pilate vous l'eût livré. Frappez, tous vos coups font comptés, & vous ferez bien forcés de vous arrêter quand le nombre en fera rempli..... Mais que vois-je ? déja des ruiffeaux de fang arrofent le Prétoire ; déja le corps de

* Non hunc, fed Barrabbam. *Joan. c.* 18. *v.* 40.

Jesus, ſanglant & défiguré, n'eſt plus qu'une playe univerſelle ; c'eſt le fer rouge ſortant de la fournaiſe & battu du marteau... Cieux, abbaiſez-vous, venez cacher, venez dérober aux yeux de ces inhumains, celui qui vous a créés. Anges du ciel, venez en foule, couvrir de vos aîles le deshonneur du Dieu que vous adorez ; venez du moins ſoutenir de vos mains céleſtes cette douloureuſe couronne que ces barbares enfoncent ſur ſa tête ſacrée.

Et toi, Pilate, viens vanter aux Juifs ton zéle & ta cruauté. Voilà l'Homme, leur dit-il ; *ecce Homo :* n'êtes-vous pas contens de ma complaiſance, & n'ai-je pas aſſez bien ſervi votre fureur ? Non, répondent les Juifs, ôtes-nous cet objet odieux, ce n'eſt pas là où nous le voulons ; nous voyons bien par les playes dont il eſt couvert, que ſes bourreaux ne l'ont pas épargné ; mais il reſpire encore, & nous voulons qu'il meure. *Tolle, tolle.* La croix où nous voulons qu'il expire, eſt déja toute prête ; & c'eſt là où nous voulons le voir attaché. *Tolle, tolle, crucifige* *.

Et bien, Juge infortuné ! voilà donc ta honte déclarée ? voilà ton devoir ſacrifié ? ta complaiſance perduë ? le ſang du Juſte inutilement répandu, & ſa mort décidée ? car cet arrêt que les Juifs viennent de te demander, eſt un ordre pour toi : c'étoit à toi à venger l'innocent, & à punir ſes coupables accuſateurs ; mais, lâche, tu as craint Céſar, & tu ne crains pas

* *Joan, c. 19. v. 15.*

de

de rendre un arrêt qui va faire trembler toute la terre, en attendant que le ciel ſe venge ſur toi, ſur Jeruſalem, & ſur toute la Judée.

Pilate ne gagna donc rien ſur les Juifs endurcis, en expoſant à leurs yeux cet homme de douleurs. J'ai, mes chers Freres, le même objet à vous préſenter; trouverai-je dans vos cœurs la même dureté? Voilà l'Homme, ame infidele; *ecce Homo:* voilà ton Dieu & ton Roi devenu un ſpectacle d'ignominie: voilà où ſon amour pour toi l'a réduit. Tout cela, ame ingrate, eſt ton ouvrage, auſſi-bien que celui de ſes bourreaux; ce ſont nos péchés qui, comme autant de mains, ont animé les leurs; c'eſt nous tous qui l'avons trahi par le baiſer de Judas, abandonné par la déſertion de ſes Diſciples, traîné par les mains des ſoldats, perſécuté par la haine des Juifs, inſulté par la bouche d'Herode, condamné par l'injuſtice de Pilate, & enfin attaché à la croix par la cruauté de ſes bourreaux.

C'eſt donc nous qui l'avons mis à mort, & pouvons-nous y penſer ſans une mortelle douleur! c'eſt un Dieu qui nous a fait naître, & que nous avons fait mourir! *O! qui donnera donc à mes yeux une fontaine de larmes pour pleurer nuit & jour?*

Ne pleurez pas cependant ſur lui, mais pleurez ſur vous, pécheurs invéterés. Ses bourreaux à force de coups ſe ſont laſſés de le faire ſouffrir, & vous, cruels, vous ne vous laſſerez jamais de renouveller toutes ſes douleurs, & de rouvrir toutes ſes playes par vos offenſes, & vos infidelités éternelles. Hélas! l'état où vous

voyez que les Juifs l'ont réduit , ne vous ſuffiſoit-il pas , ames dures , & inhumaines , ſans ajouter encore affronts ſur affronts , playes ſur playes , & douleurs ſur douleurs , comme il s'en plaint lui-même par ſon Prophête ; *ſuper dolorem vulnerum meorum addiderunt* *.

Je vous le préſente auſſi , cet Homme de douleurs , pauvres qui m'écoutez : regardez-le ; *ecce Homo :* avez-vous jamais été plus ſanglants & plus défigurés : avez-vous jamais reçu plus d'injures & plus d'outrages que lui ? êtes-vous plus pauvres , plus dépoüillés , & plus innocents que lui ? recevez donc de lui & de l'état où vous le voyez , la réponſe à toutes vos plaintes : enfin , qui que vous ſoyez , juſtes , ou pécheurs , riches , ou pauvres , voilà votre modele , votre eſpérance , ou votre condamnation.

Mais il eſt temps de conduire la victime à l'autel , & de ſuivre cet innocent Iſaac qui porte ſur la montagne le bois de ſon ſacrifice : n'attendez pas ici que je peigne à vos yeux la rage de ſes bourreaux , où l'inſolente joye de ſes ennemis , qui s'enyvrent en le regardant du plaiſir cruel de le voir ſouffrir , ou qui n'attendent plus que celui de le voir expirer. Attendez , barbares , ou du moins écoutez les divines paroles qui vont ſortir de ſa bouche ; non-ſeulement il vous pardonne , cruels ! mais il prie , il demande grace pour vous ! il fait plus , il vous aime , ingrats ! puiſqu'il vous excuſe. Mon Pere , pardonnez-

* *Pſalm.* 68. *v.* 27.

leur, car ils ne ſçavent ce qu'ils font *. O prodige, dirai-je d'amour, ou de grandeur ! diſons l'un & l'autre, mes chers Freres, & convenons qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu, Sauveur de tous les hommes, qui puiſſe ſouffrir avec tant de patience, & mourir avec tant de grandeur.

Mais ce n'eſt pas là le dernier prodige que JESUS-CHRIST opere ſur la croix; ſes ennemis le défient d'en deſcendre : vous le pouvez, Seigneur, & vous n'en deſcendez pas; quel nouveau prodige ! gardez-vous bien d'en douter, mes chers Freres; & vous, libertins, ſi vous en doutiez, je vous dirois que JESUS-CHRIST ne tenoit pas plus à ſa croix, que le Lazare à ſon ſépulcre : mais ſon amour l'y ayant attaché, le plus grand des miracles n'étoit pas d'en deſcendre; c'étoit d'y mourir : il eſt mort ſur la croix, parce qu'il étoit né pour y mourir : il s'étoit incarné, il étoit né dans une crêche pour mourir ſur la croix : la veille de ſa Paſſion il établit l'adorable Sacrement de nos Autels, parce qu'il voyoit bien qu'au ſortir de la Cêne il porteroit lui-même ſa croix pour y être attaché ſur le Calvaire : c'eſt ſur la croix qu'il a établi ſon Egliſe : c'eſt ſur la croix qu'il a annullé l'arrêt de condamnation prononcé contre nous : il étoit encore dans le ſein de ſon Pere quand le ſerpent d'airain fut élevé dans le Déſert; & dès-lors il ſe voyoit déja élevé en expirant ſur la croix.

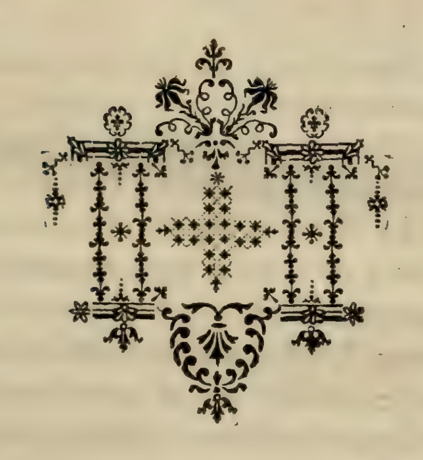
* Pater dimitte illis non enim ſciunt quid faciunt. *Luc. c.* 23. *v.* 34.

Il eſt vrai que s'il en fût deſcendu, un pareil miracle auroit été plus frappant; la gloire de ſon triomphe auroit plus éclatté; mais ſa miſſion n'auroit pas été remplie, & en briſant ſes chaînes, il nous auroit laiſſé avec toutes les nôtres. Y auriez-vous conſenti, ames bienheureuſes, qui jouiſſez dans le ciel du fruit de ſa mort; & vous, ſaints Patriarches, qui l'attendiez, qu'auriez-vous dit de ſes Prophêtes & de ſes promeſſes? Ce n'étoit donc pas, mes chers Freres, un tel miracle qu'il nous falloit; c'étoit des remedes & des leçons; des remedes pour nous guerir, & des leçons pour nous apprendre à ſouffrir, puiſqu'il étoit écrit qu'il falloit que JESUS-CHRIST, lui-même, ſouffrît tout ce qu'il a ſouffert pour entrer dans ſa gloire; & pouvoit-il jamais mieux nous l'apprendre que du haut de ſa croix?

Vous y voilà, Seigneur, & vous nous avez promis qu'auſſi-tôt que vous y ſeriez élevé, vous attireriez tout après vous *. Mais hélas! que nous en ſommes encore loin! loin de votre patience, par notre ſenſibilité pour les injures: loin de la ſoumiſſion à la volonté de votre Pere, par nos murmures & nos plaintes éternelles dans nos afflictions: loin de ce front couronné d'épines, par notre délicateſſe: loin de toutes vos ſouffrances, par toutes nos ſenſualités. Rapprochez-nous donc, Seigneur, de cette croix où vous avez attaché notre ſalut: c'eſt ſur votre croix que vous avez fendu les rochers: fen-

* Et ego ſi exaltatus fuero à terrâ omnia traham ad me ipſum. *Joan. c. 12. v. 32.*

dez, briſez, Seigneur; briſez tous ces cœurs durs qui vous réſiſtent : échauffez-les, amoliſſez-les, plongez-les dans ce fleuve de ſang que vous venez de verſer ; vous ne l'avez répandu que pour nous ſauver. Ah, Seigneur ! faites-le donc couler ſur nous, afin qu'arroſés de ce ſang précieux, il produiſe en nous des fruits dignes de pénitence, & de la gloire que vous nous avez méritée. *Ainſi ſoit-il.*





ORAISON SYNODALE,

PRONONCÉE DANS LE SYNODE TENU DANS LE PALAIS EPISCOPAL

LE 9. JUIN 1728.

Vos autem genus electum, regale Sacerdotium; gens sancta... ut virtutes annuncietis ejus qui vos vocavit in admirabile lumen suum.

Vous êtes la race choisie de l'ordre du Sacerdoce Royal, la nation sainte, afin que vous publiez les grandeurs de celui qui vous a appellés à son admirable lumiere.

Ces Paroles sont tirées de la premiere Epître de l'Apôtre S. Pierre. Chap. 2. v. 9.



OILA', mes chers Freres, tout ce que vous êtes, & tout ce que vous devez être : ce que vous êtes, par la dignité de votre caractere ; & ce que vous devez être, par la sainteté qu'il exige : vous êtes la race choisie & séparée des pécheurs, pour exercer sur la terre le Sacerdoce de Jesus-Christ même. *Vos autem genus electum, regale Sacerdotium.* Vous êtes la nation sainte destinée à publier ses grandeurs, & à manifester son admirable lumiere : *gens sancta ut annuncietis virtutes ejus qui vos vocavit in admirabile lumen suum.* Deux idées, mes chers Freres, qui vous représentent dans le même tableau la dignité & la sainteté du Sacerdoce : rien de plus grand

que le Sacerdoce, & rien de plus ſaint que le Sacerdoce. Eſprit Saint, qui deſcendites autrefois ſur les Apôtres, & ſur leurs diſciples aſſemblés, animez ma langue de ce même feu qui éclaira leur eſprit, qui embraſa leurs cœurs; & puiſque tout indigne que j'en ſois, je repréſente ici ces mêmes Apôtres, & que je parle à leurs diſciples, donnez-moi la force de leur faire comprendre toute l'excellence de leur état, & toute l'étenduë de leurs devoirs.

PREMIER POINT.

SOIT que je parcoure toutes les grandeurs de la terre, ou que je m'éleve juſques dans le ciel, je ne vois rien, à l'exception de Dieu ſeul, au-deſſus d'un Prêtre de JESUS-CHRIST: ſon auguſte caractere met ſa perſonne au rang des choſes ſacrées, & la défend contre les mains ſacrileges qui oſeroient y attenter: la puiſſance qui lui eſt donnée dans ſon Ordination, met dans ſa main ces clefs céleſtes qui ont la force d'ouvrir le ciel, & de fermer l'enfer: puiſſance divine, qui aſſocie le Prêtre aux fonctions de la divinité, & qui dans le Sacrement de Pénitence, met à ſes pieds les Princes & les Rois de la terre: puiſſance ſouveraine, qui lui donne ſur tous les pécheurs un droit de vie & de mort éternelle: puiſſance infinie, qui n'eſt bornée ni par le nombre, ni par la qualité des péchés. *Je vous dis en vérité que tout ce que vous lierez ſur la terre ſera lié dans le ciel, & que tout ce que vous delierez ſur la terre ſera delié dans le*

ciel *. Paroles ſublimes ; paroles plus élevées que les cieux , & qui nous élevent nous-mêmes au-deſſus de toute la nature. Je vous le demande , mes Freres , aucun homme mortel auroit-il jamais été capable de les inventer ; & tout autre qu'un Dieu qui auroit ainſi parlé , en auroit-il été cru ? auſſi n'en eſt-il pas de même , dit ſaint Jean Chriſoſtôme , de la puiſſance des Rois de la terre ; elle eſt du moins limitée par les bornes de leur empire & de leurs états : on peut dire même que les meilleurs & les plus grands Princes ont plus d'occaſions de ſentir leur impuiſſance , que leur grandeur : ils ont toujours plus de ſujets , & ſouvent plus d'amis , qu'ils n'ont de graces à donner : ce qu'ils donnent aux uns, ils ſont contraints de le refuſer aux autres ; & ſi dans la foule des courtiſans qui les environnent , ils jouiſſent du plaiſir flatteur de voir briller leurs bienfaits ſur quelques-uns ; combien de fois ne ſont-ils pas forcés de baiſſer les yeux à la vuë des viſages triſtes , & des cœurs mécontens qui leur reprochent leurs ſervices.

Mais ce qu'on ne voit pas ſur le trône , on le voit dans l'Egliſe. Les tréſors céleſtes , dont les Prêtres ſont les diſpenſateurs , ſe communiquent ſans s'épuiſer ; la ſource en coule toujours ſans jamais ſe tarir ; & ſi la foule de pénitens fatigue quelquefois les Confeſſeurs , elle ne peut jamais les appauvrir. Enfin , continue , ſaint Jean Chriſoſtôme , le pouvoir des Rois ne s'étend que ſur la terre , & le pouvoir des Prêtres s'étend juſques dans le ciel : les

* *Matth. c.* 18.

Rois

Rois ne ſçauroient procurer que des biens fragiles & périſſables, au lieu que les Prêtres procurent tous les jours des récompenſes infinies, & des biens éternels.

Miniſtres du Seigneur, voilà la premiere, & l'ineſtimable prérogative que JESUS-CHRIST a voulu attacher à votre ſacré caractere; car de même que le Pere Eternel a remis toute ſon autorité entre les mains de ſon Fils en l'établiſſant juge des vivants & des morts, de même le Fils nous a remis l'exercice de cette même autorité, en nous ſubſtituant en ſa place, avec le pouvoir d'ouvrir ou de fermer les canaux ſalutaires d'où découlent toutes ces graces par la vertu des Sacremens, dont l'adminiſtration nous eſt confiée. Oui, mes chers Freres, c'eſt en vertu de ce pouvoir que nous vous confions au nom de JESUS-CHRIST, que vous arrachez de l'eſclavage du démon tous les enfans que vous baptiſez; c'eſt en vertu de ce pouvoir que vous délivrez de la tyrannie du péché, tous les pénitens que vous reconciliez avec Dieu; c'eſt en vertu de ce pouvoir que vous uniſſez à JESUS-CHRIST tous les Fideles qui le reçoivent de vos mains dans la divine Euchariſtie; c'eſt en vertu de ce pouvoir que vous procurez ſans ceſſe de nouveaux enfans à l'Egliſe, dont vous aſſurez ainſi la perpétuité par le Sacrement de Mariage, & que par celui de l'Extrême-Onction vous allez conſoler les mourans, & qu'à meſure que les forces de leurs corps diminuent, vous communiquez à leurs ames des forces nouvelles pour paſſer de la vie à l'éternité.

Mais ſi le Sacerdoce eſt quelque choſe de ſi grand &

de ſi relevé par rapport aux fonctions qu'il exerce à l'égard du corps myſtique de JESUS-CHRIST, quelle idée pourrons-nous concevoir de ſon excellence & de ſa grandeur par rapport au pouvoir qu'il nous donne ſur le corps véritable & naturel de JESUS-CHRIST même ? pouvoir céleſte & tout divin, par lequel il eſt donné aux Prêtres de produire, par la force de la parole, ſon maître & ſon Dieu, & de l'offrir en ſacrifice au Pere Eternel ! Rois de la terre, vous portez ſur vos têtes les couronnes qui mettent à vos pieds les peuples dont vous êtes les maîtres ; mais eſt-il moins grand pour un ſimple Prêtre de porter dans ſes mains le Dieu, le Créateur du ciel & de la terre, de le prendre lui-même pour aliment, & d'en faire un préſent à tous les Fideles ? non, je ne vois rien ſous le ſoleil qui puiſſe approcher d'un pareil pouvoir. Céleſtes intelligences, Anges du ciel, vous offenſerez-vous ſi nous oſons vous dire, que ſuperieurs aux Prêtres, par l'excellence de votre nature, vous n'avez rien dans vos fonctions qui puiſſe les égaler ? abbatus & proſternés à côté de nos autels, vous vous faites gloire ſans doute de vous y tenir à l'écart pour adorer dans la main du Prêtre ſon propre ouvrage : vous aſſiſtez à la célébration de nos ſaints myſteres, mais vous n'en êtes que les témoins, & le Prêtre en eſt le miniſtre : vous y reconnoiſſez la préſence du Verbe incarné ; reconnoiſſez-y donc la ſuperiorité du Prêtre, dont la puiſſance produit à vos yeux l'objet de vos adorations & de votre amour.

Ici, mes chers Freres, je me ſens comme tranſporté à

côté du trône de la divinité même, & j'y vois dans la Mere du Fils de Dieu une vivante image de votre grandeur : Miniſtres du Seigneur, l'avez-vous jamais bien compris que vous portaſſiez dans vous-mêmes des traits vifs & reſſemblants à la Mere de JESUS-CHRIST ? en effet, de même que Marie conçut le Verbe dans ſes chaſtes entrailles, vous le produiſez ſur l'autel : ce corps qu'elle a une fois formé, vous le formez tous les jours : ce fut par la plenitude du Saint Eſprit qu'elle le conçut dans ſon ſein, & c'eſt par la plenitude du même eſprit deſcendu ſur vous dans votre Ordination, que vous le produiſez ſous les apparences du pain. *Fiat mihi ſecundùm verbum tuum*, dit la Sainte Vierge, & dès ce moment le Verbe fut incarné, *& Verbum caro factum eſt :* & c'eſt par un pareil nombre de paroles, également puiſſantes & fécondes, que vous le faites deſcendre du ciel ſur la terre, que vous le rendez préſent où il n'étoit pas, que vous l'enfantez, dit Saint Jerôme, par votre bouche, que vous l'incarnez entre vos mains ſacrées, & que vous l'expoſez à l'adoration de tous les Fideles.

Ce fut ſans doute une prérogative bien ſinguliere pour la Sainte Vierge, de voir dans ſon Fils ſon Créateur & ſon Dieu, & de trouver dans ce même Fils toute la ſoumiſſion & toute l'obéïſſance qu'un fils doit à ſa mere *. Mais ne peut-on point dire que dans la célébration de nos ſaints myſteres tout Prêtre partage avec Marie l'honneur de cette glorieuſe obéïſſance ? avant la conſecration

* Et erat ſubditus illis. *Luc. c. 2. v. 51.*

le Prêtre est à l'autel, & JESUS-CHRIST est dans le ciel, & dans l'instant qu'il prononce les paroles divines & sacramentelles, JESUS-CHRIST descend, il obéït à sa voix, & se trouve réellement entre ses mains; *& erat subditus illis.*

Quelque puissante qu'ait été la Sainte Vierge auprès de JESUS-CHRIST son fils, nous remarquons cependant qu'elle ne lui demanda jamais qu'une seule grace dans tout le cours de sa vie mortelle, & vous sçavez que ce fut à l'occasion des Nôces de Cana : mon Fils, ils n'ont point de vin; *vinum non habent;* & c'en fut assez pour que ce célébre miracle du changement de l'eau en vin fût operé : mais les Prêtres de JESUS-CHRIST n'operent-ils pas tous les jours un plus grand miracle en changeant le pain, le vin, & l'eau, en son corps & en son sang? que de pécheurs, que d'infirmes n'ont point de vin; *vinum non habent;* & combien de fois par le ministere des Prêtres, les cœurs secs & arides des pécheurs, ces bouches alterées, ces urnes de pierre vuides & dessechées, *lapideæ hydriæ* *, n'ont-elles pas été remplies de ce vin pur & délicieux qui désaltere les ames; *& impleverunt eas usque ad summum* ** ?

Portons encore nos vuës & nos idées plus haut, mes chers Freres, & cherchons jusques dans le sein du Pere Eternel de nouveaux traits de ressemblance : le Pere Eternel n'est pere que parce qu'il engendre un fils,

* *Joan. c. 2. v. 6.*
** *Ibid. v. 7.*

& vous produiſez ce même fils : le Pere Eternel l'engendre ſeul, & vous le produiſez ſeuls : le Pere Eternel lui dit, je vous ai engendré aujourd'hui ; *ego hodie genui te ;* & ne pouvons-nous pas vous & moi, lui adreſſer les mêmes paroles, & lui dire toutes les fois que nous deſcendons de l'autel, mon Sauveur & mon Dieu, je vous ai engendré aujourd'hui ; *ego hodie genui te* * ?

Peuples qui m'écoutez, jugez par les merveilles que vous venez d'entendre, avec quelle véneration vous devez regarder les Prêtres de JESUS-CHRIST ; meſurez par la grandeur & l'importance des ſervices qu'ils ſont en état de vous rendre, la juſte confiance que vous devez avoir en leur miniſtere : ſi vous honorez Dieu, ils ſont ſes envoyés & ſes ambaſſadeurs ſur la terre : ſi vous craignez ſa juſtice, ils ſont vos juges & vos médiateurs : ſi vous croyez en JESUS-CHRIST, ils ſont ſes images & ſes miniſtres : ſi vous êtes touchés de votre ſalut, ils ſont vos guides & vos conducteurs dans la voie qui vous y conduit : ſi vous aimez la parole de Dieu, ils en ſont les interprêtes : ſi vous voulez conſerver la paix de vos ames au milieu des tribulations, dont cette vie eſt pleine, ils ſont vos anges conſolateurs : enfin, ſi vous êtes enfoncés dans l'abîme du péché, & tout proches des portes de l'enfer, ils ſont les diſpenſateurs de la grace qui peut vous en tirer.

C'eſt ſans doute pour toutes ces raiſons que le Saint Eſprit ne recommande rien tant dans les divines écritures,

* *Pſalm.* 2. *v.* 7.

que de craindre le Seigneur & de reſpecter les Prêtres * : il veut que nous ſçachions qu'il regarde leur gloire comme la ſienne ; que celui qui les honore, l'honore, & que celui qui les mépriſe, le mépriſe **. Ce n'eſt pas vous qu'ils ont mépriſé, c'eſt moi, s'écrie Dieu dans ſa colere, en parlant au Prophête Samuel, & parce qu'ils vous ont mépriſé, je leur donnerai un Roi dur & cruel pour les en punir. Je frémis quand je me rappelle l'hiſtoire terrible & funeſte de Coré, de Dathan & d'Abiron, qui ayant eu la témerité de s'égaler au grand Sacrificateur, ſentirent ſoudainement la terre s'ouvrir ſous leurs pieds pour les engloutir. Triſte & mémorable exemple qui nous apprend que c'eſt s'attaquer à Dieu même, que de s'attaquer à des Prêtres ! mais ſi Dieu prend tant de ſoin de notre gloire, qu'il ſçait venger ſa gloire offenſée dans celle de ſes Miniſtres, c'eſt à nous, mes chers Freres, à nous en rendre dignes en rempliſſant tous les devoirs de notre miniſtere, & à nous bien convaincre que s'il n'y a rien de plus grand que le Sacerdoce, il n'y a auſſi rien de plus ſaint : ſeconde réflexion qui n'eſt pas moins intéreſſante que la premiere.

---

* In tota anima tua time Dominum, & Sacerdotes ejus ſanctifica; *Eccleſ. c.* 7. *v.* 31.

** Qui vos audit, me audit, & qui vos ſpernit, me ſpernit. *Luc. c.* 10. *v.* 16.

❋

SECOND POINT.

En vous donnant de hautes idées du Sacerdoce, nous n'avons pas prétendu, mes chers Freres, vous en faire un ſujet de vanité ; toute la gloire en eſt à Jesus-Christ qui nous l'a confié, & s'il eſt honorable d'en être revêtu, ce n'eſt que pour celui qui en remplit fidelement tous les devoirs. Le Sacerdoce eſt ſans doute un miniſtere vénerable par ſes fonctions, mais terrible par la ſainteté qu'il exige, par la grandeur de ſes emplois, de ſes engagemens, de ſes périls, de ſes chutes, de ſes ſcandales, de ſes punitions & de ſes châtimens ; il fait des anges ſur la terre, mais il peut faire des démons ; & s'il ne fait pas des ſaints, il fait des monſtres qui font horreur.

En effet, qu'eſt-ce qu'un monſtre dans l'ordre naturel ? c'eſt un compoſé bizare qui n'eſt pas ce qu'il devroit être, & qui eſt ce qu'il ne devroit pas être, qui a trompé la nature en le formant, & qui n'eſt ſorti de ſon ſein que pour violer ſes loix ; c'eſt une production malheureuſe, ſterile pour le bien, & féconde pour le mal, dont l'apparence frappe & attire nos regards en révoltant notre cœur ; qui ſe fait craindre ſans ſe faire eſtimer, & qui inſpire tout à la fois de la ſurpriſe, de l'effroi, de l'averſion & de la pitié ; enfin, c'eſt un mélange affreux de pluſieurs eſpéces différentes, ou toutes manquées, ou toutes mal aſſorties, & qui après avoir effrayé ou tourmenté le monde, n'emporte avec lui que la

honte ou le désespoir d'avoir été, & ne laisser de lui qu'un souvenir plein d'épouvante & d'horreur. A Dieu ne plaise, mes chers Freres, que je fasse ici aucune application d'une si hideuse peinture ; & fasse le ciel, qu'aucun de nous ne puisse jamais se la faire à lui-même.

Mais pour éviter un malheur si terrible, nous devons fortement nous convaincre que c'est pour nous une nécessité d'être saints ; c'est là l'état que nous avons embrassé ; c'est la vocation à laquelle nous avons été appellés. Dieu nous a élus, dit saint Paul, afin que nous fussions saints. *Elegit nos ut essemus sancti & immaculati in conspectu ejus.* L'habit que nous portons, la livrée du monde que nous avons quittée pour nous consacrer à JESUS-CHRIST, l'homme nouveau dont nous nous sommes revêtus, le caractere sacré qui reste imprimé dans notre ame, nos engagemens, nos promesses, nos exercices, nos fonctions, l'idée générale qu'on se forme dans le monde de la perfection de notre état, le deshonneur & le décri public où l'on tombe quand on vient malheureusement à s'en écarter, tout nous avertit que nous sommes par notre destination une nation sainte & séparée des pécheurs.

Pour mieux vous en convaincre, mes chers Freres, souvenez-vous de votre premiere entrée dans l'état Ecclésiastique ; vous sçavez que ce ne fut qu'à titre d'innocence & de pureté que l'Eglise vous ouvrit ses portes ; aucun de nous n'osa s'y présenter sans avoir à la main les preuves d'une vie pure, exemplaire, irrepréhensible & sans tache : le moindre soupçon auroit suffi pour nous rejetter

jetter, & ce n'eſt qu'après une longue épreuve que nous avons été admis ; non contente de toutes ces précautions ; l'Egliſe toujours tremblante ſur l'importance du choix qu'elle va faire, intéreſſe à chaque ordination toute l'aſſemblée ; elle conſulte, elle interroge les aſſiſtans, & une ſeule bouche qui oſeroit s'ouvrir pour dépoſer contre aucun de ceux qui ſe préſentent, ſuffiroit pour l'arrêter ou pour l'exclure ; enfin, parce que l'Egliſe ne voit pas le fonds des cœurs, & qu'elle prévoit qu'elle pourroit être ſurpriſe & trompée par de fauſſes apparences, elle ſe prépare à cette grande & ſainte cérémonie par ſes gemiſſemens & par ſes larmes, & comme s'il s'agiſſoit de détourner des fleaux & des calamités publiques, elle ordonne dans tous les lieux où JESUS-CHRIST eſt adoré, des jeûnes & des prieres à la veille de lui conſacrer de nouveaux Miniſtres. Eſt-ce votre eſprit, Seigneur, ou l'eſprit du monde qui les appelle ? vont-ils édifier ou ſcandaliſer votre Egliſe ? ſont-ce des Zacharies, ou des Mathans que vous allez choiſir pour conduire votre peuple ? ſont-ce des Jacobs ou des Eſaüs que Rebecca va enfanter ? ſont-ce de fideles Paſteurs tout prêts à donner leur vie pour le ſalut de leurs ouailles, ou des loups raviſſeurs & affamés qui ſe preſſent d'entrer dans le bercail pour dévorer le troupeau ? vont-ils offrir le plus ſaint des ſacrifices, ou commettre ſans frayeur le plus grand des ſacrileges ? vont-ils répandre votre ſang ſur le pénitent contrit, ou le verſer froidement ſur des impies comme eux ? Ah ! grand Dieu, détournez de deſſus nos têtes humiliées, ces grêles, ces foudres & ces tempêtes. Non, Seigneur,

votre glaive de la grande tuerie, la famine la plus dévorante, l'affreuſe mort avec ſa faulx tranchante à la main, ne ſont pas des fleaux ſi terribles, que de tels Miniſtres. Sauveur du monde, votre gloire y eſt intéreſſée; c'eſt votre Epouſe qui vous conjure de la délivrer de ces prophanateurs de votre ſang, de ces homicides publics qui tuent toutes les ames qui leur ſont confiées, de ces parricides inhumains qui étouffent leurs propres enfans, de ces monſtres horribles qui font la honte & la déſolation de votre Egliſe, qui vont en déchirer le ſein, & en ravager l'héritage.

Si ces triſtes idées vous effrayent, mes chers Freres, j'en ſuis moi-même effrayé le premier, & je puis vous dire avec Saint Auguſtin, que je reſſens toutes les frayeurs que j'inſpire; *territus terreo;* & qui pourroit ne pas fremir à la vuë des écueils & des abîmes profonds qui nous environnent de toutes parts? Nous ſommes ici tous ſur le chandelier de l'Egliſe pour y être l'exemple & le modele du troupeau que nous conduiſons; toutes nos actions & toutes nos paroles ſont donc pour nos peuples ou des leçons ou des ſcandales; nous exerçons un miniſtere qui nous éleve au-deſſus des Anges; nous devons donc en avoir toute la pureté; nous ſommes les Miniſtres de JESUS-CHRIST; nous devons donc le repréſenter. Chacun de nous, dit Saint Ambroiſe, doit donc être ſon image, & toute notre conduite, une fidele expreſſion de la ſienne; *luceat imago ejus in operibus noſtris, & tota ejus ſpecies exprimatur in nobis:* non-ſeulement nous ſommes ſes Miniſtres, nous ſommes encore

ſes organes ; il parle par notre bouche ; il inſtruit par nos paroles ; il écoute par nos oreilles ; il voit par nos yeux ; il juge par nos lumieres ; il baptiſe , il abſout , il donne , il ſuſpend , ou il refuſe la grace par nos mains. Ah , mes chers Freres , quelle honte & quelle indignité , ſi des bouches deſtinées à conſacrer & à recevoir le corps d'un Dieu , ſi des mains ſans ceſſe occupées à le porter , devenoient les malheureux inſtruments de la proſtitution & de l'iniquité ! purifiez-vous , vous tous qui portez les vaſes du Seigneur ; *mundamini qui fertis vaſa Domini.* Ah ! Prophête , qu'auriez-vous donc exigé de ceux qui ſont eux-mêmes les vaſes vivants où repoſe tous les jours le corps & le ſang de JESUS-CHRIST ? dans cet état déplorable , de quel front lui demander les graces qui vous ſont néceſſaires pour cooperer avec lui au ſalut des ames qu'il a commiſes à vos ſoins ? Dignes , vous-mêmes , de ſa haine & de ſa colere , oſerez-vous lui demander de ramener ces ames quand elles s'égarent ; de les ſoumettre quand elles ſont indociles ; de les gagner quand elles ſont intraitables ; de les convaincre quand elles ſont incrédules ; de les fixer quand elles ſont irréſoluës & flotantes ; & de les éclairer quand elles ſont aveugles ? Car ce n'eſt pas aſſez pour nous d'être inſtruits de nos devoirs ; nous ſommes la lumiere du monde , nous devons la porter par tout ; l'ignorance de nos Freres nous eſt imputée , & devient la nôtre ; ce n'eſt pas même aſſez que notre vie ſoit auſſi pure que les rayons du ſoleil , & que Dieu nous ait préſervés de toute corruption , nous ſommes le ſel de la terre , nous devons en préſerver tous

les autres ; leurs foibleſſes, leurs reſſentimens, & toutes leurs paſſions, ſont pour nous autant d'obſtacles à ſurmonter, & autant d'ennemis à combattre ; la charité ſouffre tous les maux qu'elle voit ſouffrir à ceux qu'elle aime ; les malheurs qui arrivent aux enfans, ſont réellement des malheurs pour ceux qui en ſont les peres ; nous devons donc par conſéquent, à l'exemple de l'Apôtre, être foibles avec le foible, infirmes avec l'infirme, pleurer avec l'affligé, gemir avec le pénitent, & prier avec le pécheur : comme pécheurs nous-mêmes, nous devons ſans ceſſe veiller ſur nous ; & comme paſteurs, nous devons de même veiller ſur eux ; & ſemblables à ces Anges que Jacob vit monter & deſcendre tour à tour ſur cette échelle myſterieuſe qui joignoit le ciel à la terre, nous devons ſans ceſſe monter vers le ciel & deſcendre ſur la terre : monter vers le ciel pour en attirer tous les jours de nouvelles graces, & deſcendre ſur la terre pour les répandre ſur tous les Fideles dont nous ſommes chargés, & pour nous ſauver ainſi avec eux ; car tel eſt notre état, mes chers Freres, nous ne pouvons ni nous ſauver, ni nous perdre tous ſeuls ; nous voguons, pour ainſi dire, tous enſemble dans le même vaiſſeau, mais nous en ſommes le Pilote, & ſi le Pilote s'endort, ou s'il ſe décourage dans la tempête, que deviendront & le Pilote & le vaiſſeau, & tous ceux qu'il renferme ? Ecoutez donc, & tremblez, Paſteurs d'Iſraël, tels vous ſerez, tel ſera votre peuple ; un Prêtre eſt néceſſairement né pour être le ſel ou le poiſon de la terre, pour être le ſalut ou la ruine de pluſieurs ; *poſitus eſt in*

ruinam & resurrectionem multorum *. Il est véritablement la pierre angulaire où se rapporte tout le corps de l'édifice ; il ne peut ni demeurer ferme sans soutenir tous ceux qui sont autour de lui , ni tomber sans les entraîner par sa chute funeste ; il faut de nécessité qu'il ressemble à ce dragon de l'Apocalypse , qui , en tombant , précipite avec lui une partie des étoiles , ou au véritable serpent d'airain , qui , étant élevé sur la terre , attire aussi tout après lui.

Convertissez-vous donc , ô mon peuple , disoit autrefois le Seigneur par ses Prophêtes , & je vous envoyerai des pasteurs selon mon cœur ; *convertimini, filii revertentes , & suscitabo vobis pastores secundùm cor meum.* Non , en promettant aux Israélites l'empire des nations & la conquête de l'univers , il n'auroit rien promis de si grand & de si magnifique : suscitez-en donc , ô mon Dieu , des pasteurs fideles : formez-en de plus en plus dans ce lieu saint , où déja depuis long-temps vous faites éclatter vos misericordes : déja , Seigneur , vous m'avez montré la route & la voie par où je dois marcher , en m'inspirant le desir de suivre les traces du grand Evêque qui m'a précédé : graces à ses soins , je vois parmi ceux qui m'écoutent , des guides fideles de votre peuple , & de dignes interprêtes de votre parole ; mais si parmi eux il s'en trouvoit quelques-uns qui n'eussent pas encore eu le courage d'imiter leur zele & leur sagesse , fortifiez-les , Seigneur , éclairez-les sur la grandeur de leur état ,

* *Luc. c. 2. v. 24.*

& ſur la ſainteté qu'il exige ; gueriſſez, ſauvez le Paſteur, ſi vous aimez le troupeau, afin que les uns ſanctifiés par les autres, nous vous glorifions tous un jour dans votre éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit.





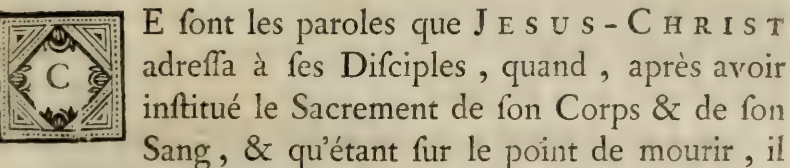
SERMON
SUR LE SACRIFICE
DE LA MESSE,
Pour l'inſtruction des Nouveaux Convertis du Diocèſe de BAZAS.

Prêché en cours de viſites dans l'Egliſe Collegiale & Paroiſſiale de la Ville de Caſteljaloux.

Hoc facite in meam commemorationem.

Faites ceci en memoire de moi.

Ces Paroles ſont de Saint Luc, Chap. 22. v. 19.



CE ſont les paroles que JESUS-CHRIST adreſſa à ſes Diſciples, quand, après avoir inſtitué le Sacrement de ſon Corps & de ſon Sang, & qu'étant ſur le point de mourir, il leur ordonna de perpétuer le ſouvenir de ſa mort, & de faire en memoire de lui ce qu'il venoit de faire pour l'amour de nous; *hoc facite;* faites ceci; c'eſt-à-dire, faites ce que je viens de faire : offrez à mon Pere ce même Corps & ce même Sang que je viens de lui offrir pour vous. *Faites ceci.* Cet ordre eſt court, mais il eſt clair,

& tel qu'il convient à ceux qui déclarent leurs dernieres volontés : il eſt légitime, c'eſt le Maître qui le donne à ſes Diſciples : il eſt univerſel, il parloit à tous, & n'eſt point limité par les lieux : il eſt immuable, & durera autant que les ſiécles : il eſt grand, c'eſt pour operer le plus grand de tous les myſteres : il eſt ſaint, c'eſt pour conſacrer des Prêtres, & pour établir un nouveau Sacerdoce ſur les ruines de l'ancien : il eſt divin & dans celui qui le donne, & dans ceux à qui il eſt donné : celui qui le donne eſt un Dieu, & ceux à qui il eſt donné, reçoivent le pouvoir de rendre un Dieu préſent : il eſt inépuiſable dans les biens qu'il procure : il produit la ſource des graces, & donne la clef du plus précieux tréſor qui ſoit dans le ciel & ſur la terre : diſons, s'il ſe peut, quelque choſe de plus touchant : cet ordre eſt tendre & paternel ; c'eſt le teſtament d'un pere qui va mourir pour ſes enfans, & qui avant de les quitter, dépoſe entre leurs mains le prix de leur ſalut, & le gage de leur immortalité, en leur laiſſant le moyen de renouveller ſans ceſſe le même ſacrifice qu'il alloit conſommer. Voilà, mes Freres, l'abregé des merveilles qui ſont renfermées dans le précepte que JESUS-CHRIST donna à ſes Apôtres, quand il leur dit : faites ceci en memoire de moi : *hoc facite in meam commemorationem.* Vous y avez obéi, fideles Apôtres de JESUS-CHRIST, à cet ordre ſi intéreſſant pour nous : l'amour l'avoit donné, l'amour l'a reçu & nous l'a tranſmis : c'eſt de vous que nous tenons les paroles ſacrées qui le compoſent ; & après les avoir vu ſortir de la bouche divine

de

de votre Maître, vous les avez fait paſſer juſques à nous, & de nous elles paſſeront à tous les ſiécles, telles que vous les aviez entenduës. Seigneur, c'eſt par votre grace, que tout indigne que j'en ſois, je tiens ici leur place : donnez-moi leur force, & donnez à tout ce peuple qui m'écoute, le don de comprendre, & de ſentir toute la vertu de ces mêmes paroles dans l'adorable Sacrifice de nos autels.

Je ſçai, mes chers Freres, vos anciennes répugnances, & tout ce qu'il vous en a coûté pour revenir à la créance de l'Egliſe ſur cet incompréhenſible myſtere : je ſçai que le ſeul nom de la Meſſe vous a fait verſer bien des larmes; mais je ne viens pas vous en faire des reproches amers; je viens affermir ou conſoler votre foi, en vous faiſant voir la vérité du Sacrifice de la Meſſe, & les motifs du Sacrifice de la Meſſe : la vérité du Sacrifice de la Meſſe vous découvrira vos premiers égaremens, & affermira votre foi; & les motifs du Sacrifice de la Meſſe, conſoleront & réjoüiront votre foi par les merveilles que JESUS-CHRIST y opere, & par tous les avantages qu'il nous y procure. Demandons les lumieres du Saint Eſprit par l'interceſſion de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

ON peut conſiderer l'Euchariſtie comme Sacrement, & comme Sacrifice; comme Sacrement, c'eſt le ſigne viſible de la préſence réelle & inviſible de JESUS-CHRIST,

& comme Sacrifice , c'est l'oblation que JESUS-CHRIST fait pour nous à Dieu son pere, de son Corps & de son Sang en memoire de sa passion & de sa mort. *Ceci est mon Corps ;* voilà le Sacrement * : *qui est donné pour vous ;* voilà le Sacrifice : *ceci est le Calice de mon Sang ;* voilà le Sacrement : *qui est répandu pour vous ;* voilà le Sacrifice , & le fondement de l'institution de la sainte Messe , où ce grand Sacrifice est offert.

Pour établir cette vérité par des preuves solides , & qui ne vous soient point suspectes , commençons , mes chers Freres , par vous ouvrir le livre des divines écritures : vos Peres ou vos Ministres vous en imposoient quand ils vous faisoient entendre que nous cherchions ailleurs les principes & les regles de notre foi : le livre saint va vous détromper , & la vérité que vous y allez reconnoître , va dissiper tout ce qui pourroit vous rester de vos anciennes préventions. Oüi , mes chers Freres , vous en allez convenir , & je lis d'avance dans vos cœurs , tous les sentimens de joye & de consolation dont vous allez être pénétrés , quand vous verrez sortir le Sacrifice de la Messe de toutes les sources que le Saint Esprit nous a lui-même indiquées. Ecoutez-moi donc avec confiance , mes chers Auditeurs , vous allez entendre l'écho & la voix des Prophêtes : je serai dans cette chaire de vérité , comme Jean-Baptiste dans le désert , la voix de JESUS-CHRIST , de ses Apôtres , du grand Apôtre saint Paul , & de tous les Peres des premiers temps ,

* *S. Luc , c. 22. v. 19. & 20.*

que vos Ministres les plus prevenus, ont toujours respectés.

L'auriez-vous cru, mes Freres, que le Prophête Malachie eût prédit & annoncé de si loin le saint Sacrifice de la Messe ? voici ses paroles, soyez-en vous-mêmes les juges & les interprêtes : *Qui est celui qui ferme la porte de mon temple, & qui allume le feu sur mon autel ? non, mon affection n'est plus en vous, & je ne recevrai plus aucune offrande de votre main, dit le Seigneur des Armées ; mais depuis le lever du soleil jusques à son couchant, mon nom sera grand ; on me sacrifiera en tout lieu, & on offrira à mon nom une Hostie pure & sans tache* *. Le Prophête annonce ici deux vérités ; la premiere, est que Dieu devoit rejetter un jour tous les Sacrifices anciens pour leur substituer une victime plus digne de lui ; la seconde, c'est qu'on lui offrira en tout lieu une oblation pure qui honorera son nom parmi toutes les nations.

A l'égard de la premiere vérité, on ne peut s'y méprendre, & si vous en doutez, écoutez JESUS-CHRIST ; c'est de lui que parloit le Prophête, & vous allez voir que c'est lui-même qui s'en applique la Prophétie : *Seigneur* ! dit-il à son Pere en entrant dans le monde, *vous n'avez pas voulu ni d'hostie ni d'oblation* ** ; *vous n'avez point agréé les holocaustes, ni le sang des victimes, mais vous m'avez formé un Corps, & me voici.* Aaron, Pontife de l'Eternel, hâtez-vous de fermer la porte de son

* *Malach.* c. I. v. 10. & 11.
** *Psalm.* 39. v. 7. & 8.

temple, n'allumez plus de feu ſur ſon autel, j'entens la voix d'un Pontiſe plus grand & plus ſaint que vous, votre Sacerdoce va finir. Mais quelle eſt cette oblation pure ? quelle eſt cette victime innocente qui doit être immolée en tout lieu, qui doit rendre grand le nom du Dieu des Armées parmi toutes les nations, dans tous les temps, dans tous les climats de la terre, & depuis le lever du ſoleil juſques à ſon couchant ? Direz-vous que c'eſt JESUS-CHRIST ſur la croix ? mais le ſacrifice de la croix n'a pas été offert en tout lieu, & vous ſçavez que le Calvaire fut le ſeul théatre de ſa mort : JESUS-CHRIST *n'eſt mort qu'une fois*, dit ſaint Paul, & ici il faut que la Victime ſoit offerte & immolée en tout lieu, il faut qu'elle glorifie le nom de Dieu d'un bout à l'autre de la terre ; & pour cela, il faut donc que cette même Victime ſe repréſente ſans ceſſe à l'autel * : pour être immolée en tout lieu, il faut qu'elle ſe multiplie par tout ; pour ſe multiplier par tout, il faut qu'elle puiſſe donner ſon ſang, & qu'elle puiſſe le reprendre ; il faut qu'elle ſe ſacrifie ſans ſe conſumer, ou qu'elle ſe conſume ſans ſe détruire ; & voilà la Victime que nous offrons dans la ſainte Meſſe. Parcourez toute la terre, viſitez toutes les nations, ouvrez tous les temples, liſez tous les livres ; vous ne la trouverez que dans Malachie & ſur nos autels. Ce que je vous dis, mes Freres, vous paroît ſenſible, & il y a long-temps qu'il a paru tel à tous les Peres de la primitive Egliſe, qui nous rendent témoi-

* *Aux Rom. c. 6. v. 9.*

gnage de la Prophétie par l'évenement, & de l'évenement, par la pratique universelle qui en étoit déja établie : ils voyoient de leurs yeux cette Victime pure & innocente déja portée de l'Orient à l'Occident : ils la voyoient dans l'Oracle qui l'annonçoit, & ils la tenoient dans leurs mains : cependant Calvin, contre l'évidence de l'évenement, en a été cru, au mépris du Prophête : il avoit crié bien haut, qu'il ne falloit s'en tenir qu'à la parole de Dieu ; & voilà l'usage qu'il en a fait. Voyons s'il doit être plus écouté dans tout ce qu'il y a dans l'ancien ou dans le nouveau Testament de plus clair, de plus sensible, & de plus parlant en faveur du Sacrifice de la Messe.

Vous sçavez, mes Freres, que Melchisedech étoit le Prêtre du Dieu vivant, & la figure du Sacerdoce éternel de JESUS-CHRIST : dans cette qualité il offrit au Seigneur, du Pain & du Vin, qui n'étoient que la figure du Pain & du Vin que JESUS-CHRIST consacra dans la Cêne * : or, toute figure annonce une vérité, & cette vérité annoncée doit contenir quelque chose de plus réel que la figure même, autrement les figures n'annonceroient que d'autres figures, & jamais la vérité prédite ne s'accompliroit. Ah ! mon cher Auditeur, le temps des figures est passé ; JESUS-CHRIST qu'elles annonçoient, a pris leur place : sur la croix, il a pris la place de toutes les victimes qui avoient été, ou qui devoient être immolées, selon l'ordre d'Aaron : & sur nos

* *Gen. c.* 14. *v.* 18.

autels, il prend réellement la place du pain & du vin que Melchiſedech avoit offerts. Ce que je vous dis, mes Freres, eſt le fonds de toute la Religion; c'eſt la Loi ancienne qui ſe trouve, pour ainſi dire, fonduë dans la Loi nouvelle : par là tout ce qui a été prédit ou figuré s'accomplit : par là le paſſé ſe rapproche du préſent : tout ſe retrouve, & la vérité remplace & réaliſe toutes les figures.

C'eſt ſans doute dans le même eſprit que ſaint Paul, qui voit toujours le Nouveau Teſtament ſortir de l'Ancien, nous parle de l'Euchariſtie comme d'un véritable ſacrifice : dans ſon Epître aux Hebreux, il leur dit, *que* JESUS-CHRIST *eſt ce Pontife ſaint, innocent, ſéparé des pécheurs, plus pur & plus élevé que les cieux* * ; *qu'en cela il a été établi le Miniſtre d'un meilleur ſacrifice* ** ; *& que comme tout Prêtre a été ordonné pour offrir des victimes, il eſt néceſſaire que celui-ci ait auſſi quelque choſe à offrir.* Il ne nomme point la victime, mais il fait plus, il la déſigne, & la montre en diſant : *qu'elle n'a rien de terreſtre, ni qui ſoit pris des fruits de la terre* *** : mais ſi cette victime n'a rien de terreſtre, ni qui ſoit pris des fruits de la terre, où l'a trouverez-vous, que dans lui-même ? direz-vous encore que ces paroles doivent s'entendre du Sacrifice de la Croix ? mais le Sacrifice de la Croix étoit pour lors une action paſſée, & ſaint Paul

* *Aux Hebr. c.* 7. *v.* 26. 27.
** *Ibid. c.* 8. *v.* 6.
*** *Ibid. c.* 8. *v.* 4.

parle ici d'une action présente, actuelle & journaliere : il faut, dit-il, que ce Pontife de la nouvelle Alliance ait aussi quelque chose à offrir : il offroit donc du temps de saint Paul ? & s'il offroit du temps de saint Paul, il offre donc aujourd'hui ? & s'il offre aujourd'hui, il offrira donc jusqu'à la consommation des siécles ; puisque jusques-là il sera toujours ce Pontife saint, innocent, séparé des pécheurs, plus pur & plus élevé que les cieux ? Ce que saint Paul dit aux Hebreux, est confirmé par ce qu'il dit aux Corinthiens : *le Calice que nous benissons*, leur dit-il, *n'est-il pas la Communion du Sang de Jesus-Christ ? & le pain que nous rompons n'est-il pas la participation au corps du Seigneur ? considerez les Israëlites selon la chair, n'est-ce pas en mangeant de la chair immolée qu'ils participent à l'autel* * ? Sentez-vous, mes chers Freres, toute la force de ces paroles, & n'êtes-vous pas saisis de cette lumiere frappante qui sort de la comparaison que saint Paul fait ici du Corps & du Sang de Jesus-Christ, avec la chair immolée des autres victimes ? Cette chair immolée des autres victimes étoit sans doute un véritable sacrifice ; saint Paul a donc voulu dire que le Corps & le Sang de Jesus-Christ étoient aussi un véritable Sacrifice ? Au reste, dit-il aux Corinthiens, ce que je vous dis n'est point de moi, je le tiens du Seigneur même qui me l'a revelé ; *ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis* ** : cette précaution ou cet avertissement an-

* *I. Cor. c.* 10. *v.* 16. 18.
** *Ibid. c.* 11. *v.* 23.

nonce ſans doute quelque myſtere, & découvre quelque choſe de plus réel que de ſimples ſignes & de ſimples apparences ; n'eſt-ce pas en effet comme s'il leur eût dit, je vais vous apprendre une grande merveille, mais n'en ſoyez point étonnés ; je la ſçais de la bouche même de JESUS-CHRIST, qui m'a appris que *la nuit qu'il devoit être livré, il prit du pain, le benit, le rompit, & dit, ceci eſt mon Corps ; & qu'ayant pris le Calice, il dit, ceci eſt le Calice de mon Sang**. Saint Paul n'ajoute rien à la ſimplicité de ces paroles, non plus que Moyſe à celles dont Dieu ſe ſervit pour faire la lumiere : *c'eſt*, dit ſaint Auguſtin, *que l'homme par ſa parole n'exprime que ſa penſée, & que Dieu par la ſienne exprime ſa puiſſance* **. Sa parole eſt auſſi forte que ſon bras : quand il parle, il produit & il crée tout ce qu'il prononce ; cependant, mes Freres, on vous avoit appris à en croire un homme ſur ſa parole, plutôt que JESUS-CHRIST ſur la ſienne *** : lui qui eſt la *voie, la vérité & la vie*, vous ne lui faiſiez dire que des paroles détournées qui n'ont rien de ſincere ; des paroles figurées, qui n'ont rien de ſerieux ; des paroles ſuperficielles, qui n'ont rien de profond ; des paroles vuides & ſtériles, qui n'ont rien de ſolide ni de réel ; des paroles ſans vertu, ſans effet, ſans force, ſans vie & ſans vérité.

* *I. Cor. c.* 11. *v.* 23.

** Sicut humana conſuetudo verbis, ita divina potentia factis loquitur. *Aug. epiſt.* 49.

*** *Joan. c.* 14. *v.* 6.

Aveugles

Aveugles que vous êtiez, ſur quoi fondiez-vous vos timides explications, ou vos réſiſtances éternelles ? vous défiyez-vous de ſa bonté ou de ſa puiſſance ? *mais ne ſçaviez-vous pas qu'ayant aimé les ſiens dès le commencement, il les a aimé juſqu'à la fin* * ; & ne vous avoit-il pas dit, *que tout pouvoir lui avoit été donné dans le ciel & ſur la terre* ** ? Si vous dites qu'il n'a pu le faire, ne croyez donc plus en ſa parole ; & ſi vous dites qu'il l'a pu, croyez donc qu'il l'a fait, puiſqu'il l'a dit ; & s'il l'a dit, adorez-le donc ſous les eſpéces de ce pain, où il a dit qu'il étoit. Les miracles qu'il avoit fait juſques là, devoient bien vous diſpoſer à croire celui-ci : avant que de l'operer, il avoit changé l'eau en vin, il avoit rendu l'ouie aux ſourds, la parole aux muets, la vuë aux aveugles, & la vie aux morts : avant que de l'operer, il avoit ſuſcité des Prophêtes pour l'annoncer : avant qu'il nous laiſſât ſon corps & ſon ſang ſous les apparences du pain & du vin, il s'étoit fait précéder par Melchiſedech ſous les mêmes apparences, & ſous de meilleures promeſſes : le jour enfin qu'il devoit accomplir ce grand myſtere, il aſſembla ſes Diſciples pour y participer, avec ordre de faire après lui ce qu'il venoit de faire en leur preſence : *faites ceci*, leur dit-il, *en memoire de moi ;* c'eſt-à-dire, ſouvenez-vous de moi en faiſant ceci : & que faiſoit-il pour lors ? il livroit ſon corps & ſon ſang ſous les eſpeces du pain & du vin ; la victime étoit voilée, mais elle étoit parlante ; *ceci eſt mon*

* *S. Jean, ch. 13. v. 1.*

** *S. Matth. c. 21. v. 28.*

corps, ceci eſt mon ſang; & voilà ce que JESUS-CHRIST a voulu que nous fiſſions, quand il nous a dit : *faites ceci en memoire de moi.* Si vous me dites à cela que la preſence exclut le ſouvenir, & que réciproquement le ſouvenir exclut la preſence, je vous répondrai que la maxime peut être vraie quand l'objet préſent eſt viſible, mais qu'il n'en eſt pas de même, quand l'objet préſent demeure caché ; ſur tout, quand il ne ſe cache que pour éprouver la confiance de celui dont il exige le ſouvenir ; & c'eſt préciſément ce qu'a fait JESUS-CHRIST : il nous dit, *ceci eſt mon corps* ; c'eſt-à-dire, mon corps eſt ici préſent, mais je le cache à vos yeux pour éprouver votre foi, & laiſſer à votre cœur à découvrir & à ſentir ma preſence : & il faut bien, mes Freres, que cela ſoit ainſi, puiſque les Apôtres qui avoient été les témoins de ce myſtere en devinrent bientôt les Miniſtres. Je vois dans le livre des Actes, *qu'ils ſacrifioient au Seigneur* *; mais que pouvoient-ils lui ſacrifier depuis la mort de JESUS-CHRIST, ſi ce n'eſt ſon corps & ſon ſang ? ils n'alloient plus au temple que pour y prier ; le ſang des victimes ne couloit plus en leur preſence ſur l'autel des Holocauſtes ; leurs yeux en auroient été ſoüillés depuis que JESUS-CHRIST du haut de ſa croix avoit aboli les ſacrifices ſanglants : ils avoient donc un autre autel où ils alloient rompre en ſecret le pain ſacré ? leur attention à ſe retirer à l'écart & loin des yeux prophanes pour en célebrer l'auguſte myſtere ; leur défenſe

* *Act. des Ap. ch.* 13. *v.* 2.

de participer à cette table & à celle des Idoles, les prieres & les instructions qu'ils faisoient durer bien avant dans la nuit ; le nombre infini de *flambeaux qui éclairoient les premiers Cenacles* *, nous représentent tout l'appareil d'un véritable sacrifice ; les saintes frayeurs dont on se sent saisi à la vuë des dispositions qu'ils prescrivent pour y participer dignement, les malédictions attachées à celui qui mangeroit de ce pain, & qui boiroit de ce calice sans s'être éprouvé lui-même ; l'exemple terrible de Judas, sa fin malheureuse, & ses entrailles tragiquement sorties de son corps, faisoient bien sentir aux premiers fideles la presence & la terreur du Dieu caché dans la fraction du pain : ces objets étoient si frappans & si près des Disciples des Apôtres, que pleins du même esprit, ils porterent bientôt dans toutes les Eglises où ils furent envoyés, le culte vénérable de l'Eucharistie, tel que nous le voyons de nos jours : leurs écrits qui nous rendent témoignage de leur foi, confirment la nôtre, & sont comme autant de flambeaux qui brillent dans la nuit de ces premiers temps, & qui éclairent encore aujourd'hui le sacrifice de nos autels.

Ah ! mes chers Freres, que ne puis-je les exposer à vos yeux, ces premieres lumieres de l'Eglise ; vous verriez que nous ne faisons que vous repeter tout ce qu'ils avoient appris des Apôtres, & que ce que les Apôtres eux-mêmes avoient appris de JESUS-CHRIST : les noms sacrés *d'Oblation, d'Hostie, de Victime, de saints*

* *Act. des Ap. ch.* 20. *v.* 7. 8.

Mysteres, & de Sacrifice, sont par tout si répandus dans leurs ouvrages, que vous diriez qu'ils avoient trempé leurs plumes dans le sang de JESUS-CHRIST, & que chaque page de leurs écrits en est encore toute teinte. Interrogez donc ces premiers dépositaires de la foi, & ils vous diront que le sacrifice que nous offrons, est le même que celui qu'ils ont offert : interrogez saint Ignace, le martyr de JESUS-CHRIST, & le disciple des Apôtres, il vous dira comme nous vous disons, que l'Eucharistie est *la propre chair du Sauveur sacrifié pour nos péchés* * : interrogez saint Yrenée, il vous dira comme nous, *que c'est l'Oblation nouvelle de la nouvelle alliance que l'Eglise offre à Dieu dans toute la terre, comme Malachie* l'avoit prédit ** : interrogez Tertullien, il vous dira que de son temps, après que le sacrifice étoit fini, on benissoit, & on renvoyoit le peuple, comme nous faisons encore aujourd'hui ; cependant nous n'en sommes encore qu'au second siécle, & si de là nous passons à saint Augustin & à saint Ambroise, nous trouverons les choses peut-être trop éclaircies à notre confusion. Saint Augustin après nous avoir dit, *que la table sacrée sur laquelle on offre le saint Sacrifice, est la table où JESUS-CHRIST offre son corps & son sang* *** ; après avoir dit, *que dans la multitude des autres victimes, qui n'étoient que les ombres de celle-ci, on n'en cherchoit qu'une, il s'écrie dans des trans-*

* *Epis. ad Smyrneos.*
** *Lib.* 4. *adv. hæres. c.* 34.
*** *Lib.* 17. *c.* 20. *de Civit. Dei.*

ports de reconnoiſſance & d'amour ; voilà donc, Seigneur, votre fils qui s'offre à vous pour nous, & comme Prêtre, & comme Victime, & comme Sacrifice. Ah ! ſi mes foibleſſes ſont grandes, voilà ma force & mon remede *.

Voulez-vous, mes Freres, voir quelque choſe de plus fort, & qui vous montre plus à découvert le Sacrifice de la Meſſe ? voyons ſaint Ambroiſe à l'autel ; on vient lui dire que toute la ville eſt en armes ; que l'Imperatrice Juſtine, implacable ennemie de la divinité de JESUS-CHRIST, & de ſon intrepide Miniſtre, va s'emparer de la Baſilique Portienne, que tout eſt perdu, & que cette Egliſe va être livrée aux Arriens, s'il ne ſe montre, & que par ſa préſence il n'arrête la fureur des ſoldats : à cela, que dit & que fait le courageux Paſteur de Milan ? ce qu'il dit & ce qu'il fait, mes Freres ? il demeure à l'autel, & commence la Meſſe ; *in munere manſi, & Miſſam facere cœpi* **. A peine en eſt-il à l'Oblation, qu'il apprend qu'on eſt aux mains, & que le peuple s'étant ſaiſi d'un Prêtre Arrien, eſt prêt de le mettre en piéces ; le ſaint Pontife attendri, ſans être effrayé, mêle ſes larmes au ſang de JESUS-CHRIST, il s'offre en ſacrifice avec lui, il envoye ſes Prêtres délivrer le Prêtre Arrien, tout ſe calme, tout s'appaiſe, ſans que le bruit des armes pût jamais faire ceſſer l'harmo-

* Pro nobis tibi victima, pro nobis tibi ſacerdos, & ſacrificium : multi & magniſſimi languores mei, ſed amplior eſt medicina tua. *Aug. lib.* 10. *Confeſſ. c.* 43.

** *Epiſt.* 20. *ad ſororem.*

nie des ſaints Cantiques, ni diſtraire le peuple du profond & religieux reſpect qu'il rendoit à la majeſté du Dieu préſent. Il y a, mes Freres, près de quatorze cens ans que la ſainte Meſſe ſe diſoit ainſi : elle ſe diſoit donc ? mais ce n'eſt pas aſſez d'en tirer cette conſéquence, apprenons encore de là, Miniſtres de JESUS-CHRIST, à la dire ou à la faire entendre avec cette foi, ce recueillement & cette ferveur que nous venons d'admirer dans le grand Evêque & dans le peuple de Milan.

Je vous ai déja fait voir qu'on la diſoit long-temps avant, & ſi vous en voulez de nouvelles preuves, nous n'avons qu'à retourner ſur nos pas, nous retrouverons preſque en rentrant dans le ſecond ſiécle, ſaint Cyprien qui nous dit ces admirables paroles : *nous célébrons tous les jours l'adorable Sacrifice, & nous donnons l'Euchariſtie ſur tout à ceux qui ſe diſpoſent à être eux-mêmes des victimes* * : *pour ne point expoſer au combat des hommes déſarmés, nous les muniſſons du corps de JESUS-CHRIST* ** ; & comment pourrions-nous les mieux préparer au calice *du martyre, que par le calice de ſon ſang* *** ? Jamais la lumiere du jour fut-elle plus claire que ces paroles, pour établir la vérité du Sacrifice de la Meſſe ? le même ſaint Cy-

* Ut Sacerdotes qui ſacrificia Dei quotidie celebramus, hoſtias Deo & victimas præparemus. *Cypr. epiſt.* 54.

** Ut non inermes & nudos relinquamus, ſed protectione ſanguinis & corporis Chriſti muniamus. *Ibid.*

*** Quomodo ad martyrii poculum idoneos facimus, ſi non eos prius ad bibendum poculum Domini admittimus. *Ibid.*

prien nous rapporte une loi, *par laquelle il étoit deffendu d'offrir le Sacrifice de la Messe pour ceux qui, dans leur testament, auroient assujetti les Clercs à la qualité de tuteur, dont les fonctions les auroient trop liés au commerce du monde* * : on offroit donc dès-lors le saint Sacrifice pour les Morts, puisqu'il étoit deffendu de l'offrir pour ceux qui auroient dérogé à cette loi : une loi qui deffend un usage en certain cas, dépose pour ce même usage dans tous les autres : cette loi étoit déja ancienne & touchoit aux Apôtres; nous la tenons de S. Cyprien, & S. Cyprien la tenoit des Evêques ses prédecesseurs : nous voilà donc tout d'un coup transportés dans la primitive Eglise, & sous les yeux des disciples & des premiers successeurs des Apôtres : de sorte que si je vois que de leur temps il étoit deffendu dans telles occasions d'offrir pour les morts le Sacrifice de nos autels, je serai forcé de conclure qu'on l'offroit donc dès-lors dans toute Eglise & pour tous les Fideles, par la raison que l'exception suppose la loi, & que la loi précede toujours l'exception.

Voilà donc, mes Freres, tous les siécles qui déposent contre deux grandes erreurs qu'on vous avoit inspirées; voilà cette chaîne sacrée dont JESUS-CHRIST est, pour ainsi dire, le premier anneau, & dont votre prétenduë & malheureuse Eglise s'est détachée. Qu'a-

* Jam pridem Episcopi antecessores nostri censuerunt ne quis frater excedens ac tutelam Clericum nominaret; aut si quis hoc fecisset, non offerretur pro eo, nec Sacrificium pro ejus dormitione celebraretur. *Cypr. epist. 66.*

t-on à oppoſer à tant de ſiécles & à tant de témoins ? nous reprochera-t-on, comme les Idolâtres reprochoient autrefois aux premiers Fideles, que nous ſommes des hommes barbares & avides de ſang ? mais on ſçait bien que ſi nous nous nourriſſons réellement de la chair & du ſang de JESUS-CHRIST, il nous a épargné l'horreur d'être inhumains & ſanguinaires, en ſe donnant à nous ſous des ſymboles plus doux ; au lieu que les reproches des Idolâtres deviennent aujourd'hui des preuves de la vérité que je vous prêche : ſi les premiers Chrétiens n'euſſent offert que du pain & du vin dans leur Sacrifice, on ne les auroit point accuſé d'immoler des enfans, & de les égorger pour ſe raſſaſier de leur ſang. Voilà donc les Idolâtres unis aux Peres de l'Egliſe, pour dépoſer contre vous : mais non, mes chers Freres, ce n'eſt plus contre vous, c'eſt pour vous qu'ils dépoſent, puiſque par la grace & la miſericorde du Seigneur, vous êtes aujourd'hui rejoints & réunis aux premiers ancêtres de votre foi : déteſtez donc ſans ceſſe avec nous le jour malheureux & funeſte que Calvin ſortit de l'Egliſe pour bouleverſer la terre, pour ébranler les trônes, pour faire couler des fleuves de ſang, pour armer le pere contre le fils, & les ſujets contre leur ſouverain, pour éteindre tout ſentiment de religion dans tous les cœurs, pour violer les vœux les plus ſacrés, pour fouler aux pieds le ſang de JESUS-CHRIST, & tirer de leurs Cloîtres les Epouſes qui lui étoient conſacrées ; il a fait tous ces maux quand il a aboli le Sacrifice de nos autels ; mais ce qu'on ne peut dire ſans fremir, & ſans faire

palir

palir le ſoleil qui nous éclaire, c'eſt que par le plus effrayant de tous les ſacrileges, il a oſé dire que la Meſſe étoit une œuvre de ſatan; c'eſt de voir qu'il a trouvé des diſciples encore plus hardis que lui, & qui ont fait de cette horrible impieté, un article de leur foi & de leur religion. Grand Dieu! eſt-il poſſible que ceux qui m'écoutent l'ayent cru après lui, & que quelques-uns d'eux le croyent peut-être encore? Non, mes chers Freres, l'adorable Sacrifice de nos autels n'eſt point une œuvre de ſatan, il en eſt la terreur; mais la véritable œuvre de ſatan, c'eſt que cet horrible blaſphême eſt peut-être cent fois ſorti de votre bouche: pour vous en conſoler, mes Freres, & pour en faire durer juſqu'à votre mort le regret & l'horreur, écoutez les motifs que JESUS-CHRIST s'eſt propoſés quand il a établi cet adorable Sacrifice.

SECOND POINT.

LA gloire de Dieu, l'amour de JESUS-CHRIST pour nous, ſon zéle pour notre ſalut, ſa qualité de Pontife éternel, & l'intérêt de ſa religion, ont été les grands motifs qui l'ont porté à établir dans ſon Egliſe le Sacrifice de nos autels; & vous allez voir que c'eſt le culte le plus glorieux à Dieu, le plus intéreſſant pour nous, le plus efficace pour notre ſalut, le plus indiſpenſable au Sacerdoce éternel de JESUS-CHRIST, & le plus néceſſaire à ſa religion.

Qu'y a-t-il en effet, mes chers Freres, qui puiſſe nous donner une idée plus haute & plus majeſtueuſe de la Di-

vinité, que de voir un Dieu adorer un Dieu, s'humilier devant lui, lui demander grace, lui ſacrifier toute ſa gloire, & ſe tenir en ſa preſence dans un état d'anéantiſſement & de mort ? & c'eſt ce que nous voyons ſur nos autels : en ſçavez-vous, Chrétiens, la grande raiſon ? c'eſt que juſques-là Dieu n'avoit point eu ſur la terre de parfaits adorateurs, & n'en pouvoit avoir ; c'eſt que pour que Dieu fût parfaitement adoré, il falloit qu'il fût parfaitement connu, *& nul autre que le Fils ne pouvoit connoître le Pere* *. Les cieux l'avoient annoncé, mais les cieux ſont trop courts pour être la meſure de l'immenſité : où la trouverons-nous donc cette meſure de l'infini, ſeule ſuffiſante pour meſurer toutes les grandeurs de Dieu ? Voyez & adorez, elle eſt dans la victime que nous offrons tous les jours dans le Sacrifice de la Meſſe : le Pontife qui l'offre eſt auſſi grand que celui à qui elle eſt offerte, & l'adorateur eſt égal à celui qu'il adore : dites après cela du Fils éternel de Dieu, tout ce que l'Ecriture nous en apprend : *dites que toutes choſes ont été faites par lui, & que rien de tout ce qui a été fait, n'a été fait ſans lui* ** : dites que ſes regards ont diſſipé le cahos, & que ſa parole a tiré toute la nature du néant : dites que le monde qu'il a formé, publie ſes merveilles, & que le ſoleil qu'il a créé, les découvre & les éclaire. Que vous dirai-je ? entaſſez ſans fin prodiges ſur prodiges ; dites que mille mondes, & plus grands & plus beaux que celui-ci, peu-

* *Saint Matth. ch.* 1. *v.* 27.

** *Saint Jean, ch.* 1. *v.* 3.

vent ſortir de ſon ſein en moins de temps que les rayons ne ſortent du ſoleil, & vous n'aurez encore rien dit qui puiſſe épuiſer ou arrêter ſa puiſſance ; mais vous aurez tout dit, quand vous aurez dit qu'il eſt devenu victime : par là, il a lui-même tout fait & tout épuiſé : par là, il nous a fait voir le ſpectacle étonnant d'une immenſité retrécie & réduite à un point plus proche du néant que de l'immenſité : par là, il nous a fait voir une puiſſance infinie, arrêtée par l'impoſſibilité d'en faire davantage. Regardez nos autels, vous y verrez tout cela, en y voyant un Dieu ſuppliant, un Dieu adorateur, un Dieu immolé pour glorifier ſon Pere : impatient de voir que le ſang des boucs & des taureaux étoit plus propre à ſoüiller ſes autels, qu'à honorer ſon nom ; il lui a enfin ſubſtitué le ſang d'une victime auſſi pure que la divinité même, afin que par ce ſacrifice ineffable, il pût rendre au Dieu du ciel & de la terre, un culte infini, un culte immenſe, & meſuré ſur ſa gloire, ſur ſa puiſſance & ſur ſa grandeur. Sortons de nos admirations, mes chers Freres, pour nous répandre en actions de graces ; nous ſommes trop intéreſſés à ce grand ſacrifice pour nous borner à l'admirer ; c'eſt au Pere que le Fils s'immole ; mais c'eſt pour nous qu'il eſt immolé, & ſi la gloire de Dieu en eſt l'objet, l'amour de JESUS-CHRIST pour nous en eſt le motif.

Pour vous en convaincre, mes chers Freres, je n'ai beſoin de vous remettre devant les yeux que les ſeules circonſtances dans leſquelles JESUS-CHRIST opera cet adorable myſtere ; c'étoit dans la nuit même qu'il

devoit être livré ; *in quâ nocte tradebatur* *. Seigneur ! quel temps choisissez-vous pour ne vous occuper que de nous ? vous êtes à la veille de votre mort, & vous n'y pensez que pour nous la rendre plus salutaire, & pour faire couler sur nos autels, & de là sur nous, toutes les graces qu'elle doit nous mériter ! c'est pour la derniere fois que vous allez faire la Pâque avec vos Disciples, & vous avez la force de leur dire, *qu'il y avoit long-temps que vous desiriez de manger cette Pâque avec eux* ** ; c'est-à-dire, Seigneur, qu'il y avoit long-temps que vous desiriez de mourir pour nous, puisque vous sçaviez qu'au sortir de là, Judas devoit vous livrer à vos ennemis, & vos ennemis vous conduire à la mort.

En effet, mes chers Freres, les Juifs dressoient déja l'appareil de son supplice : déja la croix sur laquelle il devoit être attaché, étoit toute prête : déja ses bourreaux s'animoient à tirer de ses veines jusqu'à la derniere goutte de son sang. Vous avez beau vous hâter, barbares ! vous ne serez pas les premiers à le répandre, sa charité plus empressée que vous, vous a devancé, & le calice qu'il nous préparoit, en est déja rempli. Admirable effet de l'amour de JESUS-CHRIST pour nous ! il sçait qu'il va mourir, & rien ne l'arrête, & ne peut le dérober à la mort ; mais il pense qu'il va nous quitter, & il se hâte d'operer dans la Cêne le plus grand de tous les miracles, pour survivre à son sacrifice : il veut

* *I. Cor. ch.* 11. *v.* 23.

** *Saint Luc, ch.* 22. *v.* 15.

mourir, mais il ne veut pas nous quitter, & ſon amour y a pourvu en nous laiſſant dans ſon teſtament ſon corps & ſon ſang, comme en reſerve : il reſſuſcitera, il quittera la terre, & montera dans le ciel ſans nous abandonner : un Dieu qui ſçait mourir pour ceux qu'il aime, ſçait bien les retrouver.

Mais, me direz-vous, il ſe cache toujours, & la victime ne ſe dévoile jamais. Ah ! mon cher Auditeur, qu'avez-vous dit ? vous dévoilez vous-même tous vos doutes : vous perdez tout le mérite de votre foi, & vous dérangez tous les projets du Fils de Dieu, qui ne ſe cache ici, que parce qu'il vous aime : c'eſt ſon amour qui l'y rend préſent, mais il n'a eu garde de l'y rendre viſible : il nous dit, *ma chair eſt véritablement viande, mon ſang eſt véritablement breuvage* * ; & pour avoir la vie en vous, je vous ordonne de vous en nourrir. S'il en fût demeuré là, & qu'il nous eût préſenté ſa chair à manger & ſon ſang à boire dans leur état naturel ; ah ! je vois votre cœur & vos ſens ſe ſoulever à cette ſeule idée : je vous le demande, mon cher Frere, auriez-vous la force de vaincre vos répugnances à la vuë d'une chair vivante & d'un ſang dégagé des voiles ſacrés, dont il a pris ſoin de ſe couvrir ? il eſt vrai que vos doutes ſeroient éclaircis, mais vos dégoûts vous rendroient-ils plus fideles ? Ingrat ! reconnoiſſez donc les bontés de votre Dieu, & les précautions de ſon amour juſques dans l'obſcurité de ſes myſteres : il ne ſe cache

* *Saint Jean, ch. 6. v. 56.*

dans celui-ci que par ménagement : mort pour nous ſur le calvaire, immolé pour nous ſur nos tables ſacrées, c'eſt encore pour nous qu'il s'y rend inviſible : content d'avoir enſanglanté ſa croix, il n'a pas voulu enſanglanter nos autels, crainte de nous rebuter, & il ne s'y repréſente tous les jours ſous des images ſi douces & ſi propres à la conſervation de notre corps, que pour nous faire comprendre que la manne céleſte qu'il nous y cache, eſt encore plus néceſſaire à celle de notre ame.

Mais enfin, pourquoi tant de myſteres & tant de miracles à la fois ? le ſacrifice de la croix n'a-t-il pas été ſuffiſant pour operer notre ſalut, & tout autre ſacrifice n'y déroge-t-il pas ? Cette demande, mon cher Auditeur, eſt une demande ingrate, & en attendant que j'y réponde, je vous dirai d'avance, que dans tout ce que JESUS-CHRIST a fait pour nous, il a moins conſulté notre raiſon que nos beſoins, & comme nos beſoins ſont plus étendus que nos lumieres, nous ne voyons pas la proportion qu'il y a entr'eux, & les ſecours que ſa ſageſſe a jugés néceſſaires : ſentez vos maux, vous ne ſerez plus étonné des remedes : les remedes ſont à vos yeux des prodiges ; mais aux yeux de Dieu, ils ne ſont qu'une juſte proportion meſurée ſur la profondeur de nos playes : ainſi avant que de ſatisfaire votre curioſité, il eſt juſte de la confondre, & que je vous demande à mon tour ce que vous diriez d'un pauvre eſclave, dont on auroit briſé les chaînes pour le combler de biens & d'honneur, & qui s'aviſeroit de diſputer avec ſon liberateur, & de lui demander pourquoi il a été ſi genereux & ſi liberal

à ſon égard : tant de graces peuvent bien l'étonner & le ſurprendre, mais c'eſt un ingrat de s'en inquietter plutôt que de les reſſentir. Voilà votre hiſtoire, mon cher Frere ; vous êtes cet eſclave délivré, & au lieu de commencer par benir & par adorer la main puiſſante de votre liberateur, vous lui demandez raiſon de votre délivrance ; peu touché de ſa bonté, vous lui demandez ſon ſecret ; mais ſon ſecret eſt un myſtere que vous ne pouvez comprendre : ce myſtere, c'eſt ſon amour : mais ſon amour, c'eſt l'amour d'un Dieu ; & l'amour d'un Dieu eſt un amour infini, & dès-là incompréhenſible : mais tout incompréhenſible qu'il eſt, vous êtes un ingrat d'en douter, parce que l'incompréhenſibilité des myſteres ne nous diſpenſe pas de les reconnoître, il ſuffit qu'ils nous ſoient revelés : ſans comprendre ſa miſericorde, je dois la reconnoître pour l'eſperer : ſans comprendre ſa juſtice, je dois la reconnoître pour la craindre ; & ſans comprendre ſon amour, je dois le reconnoître pour y être ſenſible : ſes bienfaits en ſont les preuves, & ce n'eſt pas à l'eſprit à les comprendre, c'eſt au cœur à les ſentir. Croyons comme ſaint Jean, à l'amour que Dieu a eu pour nous, & nous croirons à tout. *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné ſon Fils unique* *. Voilà la réponſe à tous les doutes : voilà le mot de tous les énigmes, & la raiſon de tous les myſteres : du reſte, Dieu eſt un abîme impénetrable, qu'il eſt toujours dangereux de vouloir approfondir. Tant que je m'arrête les yeux baiſſés ſur les bords

* *S. Jean, ch. 3. v. 16.*

de cet abîme, j'admire & j'adore; mais ſi j'avance pour l'approfondir, j'enfonce, & je me perds: ſaint Paul lui-même tout ravi & tout tranſporté qu'il fut un jour dans cet abîme, n'en put trouver le fonds, & s'écria dans ſon étonnement, *ô abîme! ô profondeur*!*

Cependant, comme il eſt important que vous ſçachiez rendre raiſon de votre foi ſur ce qui regarde le Sacrifice de la Meſſe, il eſt juſte d'éclaircir vos doutes ſur ce qu'on nous objecte que le ſacrifice de la croix ayant pleinement ſuffi pour notre reconciliation, tout autre ſacrifice eſt ſuperflu, & déroge aux mérites ſurabondans du ſacrifice de la croix, & qu'ainſi le Sacrifice de la Meſſe doit être rejetté comme injurieux au prix infini du ſang de JESUS-CHRIST.

Je ne veux pas vous cacher, mes chers Freres, que c'eſt ainſi que parloit Calvin. Armé du bouclier de la foi, je ne crains point les armes de l'erreur, & ſi vous les avez trop long-temps reſpectées, je veux vous apprendre à les mépriſer: on vous diſoit donc que le ſacrifice de la croix ayant conſommé l'ouvrage de notre rédemption, rien ne peut y ſuppléer, ni en augmenter le mérite; & que par conſéquent le Sacrifice de la Meſſe devoit être aboli comme une dérogation injurieuſe au ſang de JESUS-CHRIST répandu ſur la croix. Le principe eſt vrai, mes chers Freres, rien ne manque au ſacrifice de la croix, & rien ne peut y ſuppléer; mais il ne s'enſuit pas de là, que le Sacrifice de la Meſſe

* *Rom. ch.* 11. *v.* 33.

doive être aboli ; il faudroit pour cela que le Sacrifice de la Messe fût un autre sacrifice, différent de celui de la croix ; & c'est le même : & comment est-il le même ? parce que c'est la même Victime : JESUS-CHRIST n'est point ici divisé : nous n'opposons point victime à victime, ni sacrifice à sacrifice : c'est toujours le même Propitiateur, le même Pontife & la même Victime qui porte & sur la croix, & sur l'autel, le prix de notre rédemption : sur la croix où la Victime meurt d'une mort cruelle & sanglante, & sur l'autel où elle ne fait que représenter sa mort, & continuer le même sacrifice qu'elle a une fois accompli sur la croix. Non, mes chers Freres, nous n'avons pas deux sacrifices différens ; celui que JESUS-CHRIST a offert, c'est celui que nous offrons ; & l'un n'est que l'application de l'autre : sur la croix, JESUS-CHRIST verse son sang pour tous ; & sur l'autel, le mérite de ce même sang nous est appliqué : sur la croix, il paye pour tous ; & sur l'autel, il paye pour vous & pour moi : sur la croix, il est le Sauveur du monde ; & sur l'autel, il est le vôtre & le mien : c'est sur la croix, qu'il a rempli le trésor ; & c'est sur l'autel, qu'il le distribuë à chacun de nous : c'est sur la croix, qu'il a composé le remede ; & c'est sur l'autel, qu'il nous est donné. Et vous sçavez, mes chers Freres, quelque souverain que soit un remede, le malade ne guerit pas s'il n'en fait usage : le mal restera si le remede n'y est appliqué. Eh ! que nous serviroit-il en effet, que JESUS-CHRIST eût répandu tout son sang sur le Calvaire, s'il n'en avoit apporté la source avec lui sur nos

autels ? Ne dites donc plus que le Sacrifice de la Meſſe déroge au ſacrifice de la croix, puiſque c'eſt au moyen du Sacrifice de la Meſſe, que nous participons au ſang de JESUS-CHRIST répandu ſur la croix : ne dites plus que le Sacrifice de la Meſſe eſt injurieux au ſacrifice de la croix, puiſque c'eſt le Sacrifice de la Meſſe qui fera durer le ſacrifice de la croix juſqu'à la fin des ſiécles, & que JESUS-CHRIST, par ſa qualité de Pontife éternel, fait tous les jours, de ce ſacrifice, déja infini dans ſon prix, un ſacrifice perpétuel dans ſa durée.

Ici, Chrétiens, élevez vos eſprits & vos cœurs ; je vais vous ouvrir les portes de l'éternité ; je vais vous découvrir dans le ſein de Dieu même, tout le fond de la Religion de JESUS-CHRIST, & vous y montrer, s'il ſe peut, l'origine, l'uſage & la durée de ſon Sacerdoce éternel. *Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit Dieu* *. J'entends le Seigneur qui dit au Seigneur : aſſéyez-vous à ma droite : *dixit Dominus Domino meo : ſede à dextris meis* **. J'entends le même Dieu qui dit encore au Seigneur : vous êtes le Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſedech : *tu es Sacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech.* Quand cet oracle fut prononcé, le Fils de Dieu n'habitoit pas encore parmi nous. Il étoit le Verbe, mais le Verbe n'avoit pas encore été fait chair : il étoit Dieu, & dès-lors il étoit le Prêtre éternel : en voici la preuve. Quand il eſt parlé de la divinité du Verbe, il

* *S. Jean, ch.* 1. *v.* 7.

** *Pſeau.* 109.

n'eſt pas dit que le Verbe a été fait Dieu, mais qu'il l'étoit : de même quand il eſt parlé du Sacerdoce éternel du Fils de Dieu, le Seigneur ne dit pas, je vous ai fait Prêtre éternel, mais vous êtes le Prêtre éternel : & quand l'a-t-il dit ? la datte en eſt perduë dans l'éternité, & ne peut guere ſe retrouver que dans celle de la génération du Verbe, ſelon ces paroles prononcées par le Pere, & adreſſées à ſon Fils : je vous ai engendré de mon ſein avant l'étoile du jour. Le Seigneur en a fait ſerment ; vous êtes le Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſedech ; *ex utero ante luciferum genui te. Juravit Dominus, & non pœnitebit eum, tu es Sacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech* *. Voilà donc le Fils de Dieu Prêtre éternel avant tous les temps ; & comme tel il a aſſiſté de loin, ou a préſidé ſelon les temps, à tous les ſacrifices de la loi, qui ne pouvoient avoir de mérite, que par celui qu'il devoit lui-même offrir un jour. Ce jour étant enfin arrivé, il abolit & l'ancien Sacerdoce, & les anciens ſacrifices ; & par ſa qualité de Pontife éternel, il les remplaça, & ſuppléa à leur inſuffiſance par le ſacrifice de la croix ; mais comme ſa mort ne pouvoit lui ôter ſa qualité de Prêtre éternel, & qu'en rentrant dans ſa gloire, il laiſſoit ſa religion ſans ſacrifice, il nous laiſſa avant ſa mort, ſon corps & ſon ſang, pour continuer ſur nos autels le même ſacrifice qu'il avoit conſommé ſur le Calvaire. Par là, tout ſubſiſte dans l'ordre que la ſageſſe éternelle avoit reglé : par là, les ſacrifices

* *Pſeau.* 109.

anciens demeurent abrogés ſans laiſſer nos autels dégarnis, & le vuide immenſe qu'ils avoient toujours laiſſé, ſe trouve toujours rempli : par là, les deux teſtaments, l'ancien & le nouveau ſont réunis : par là, Dieu aura toujours ſur la terre, comme dans le ciel, un adorateur parfait : par là, JESUS-CHRIST exercera juſqu'à la conſommation des ſiécles les fonctions de ſon Sacerdoce : par là enfin, le Sacrifice de nos autels devient un culte permanent & néceſſaire à la religion, dont il vérifie toutes les promeſſes, dont il renferme toutes les vérités, dont il perpétuë tous les myſteres, & dont il remplit tous les devoirs.

En effet, mes chers Freres, qu'eſt-ce que je me repréſente quand je conſidere JESUS-CHRIST à l'autel ? je vois tous les ſiécles ; je vois le Sauveur qui nous eſt promis dès l'origine du monde ; & dans ſa perſonne je vois la Loi & les Prophêtes. La Victime m'annonce le péché, & dans la dignité de la Victime, je vois toute l'énormité de l'offenſe, & toute la grandeur de l'offenſé ; je vois le vieil homme revêtu du nouveau ; je vois Adam dans ſon réparateur ; je vois la tête du ſerpent écraſée ſous ſes pieds, & le véritable ſerpent d'airain élevé dans le déſert, pour fermer & pour guérir toutes les playes ; je vois la manne tomber du ciel pour nourrir tout le peuple fidele ; je vois le buiſſon ardent qui brûle ſans ſe conſumer ; je vois Iſaac ſur ſon bucher ſurvivre à ſon ſacrifice ; je vois le pain & le vin myſterieux dont Melchiſedech ne portoit que la promeſſe ; je vois enfin dans l'Agneau Paſchal, l'agneau de Dieu

qui lave dans ſon ſang tous les péchés du monde. Prophête, zelé Prophête ! qui portiez dans votre cœur tous les maux d'Iſraël, & à qui Dieu en montroit le remede, ne dites plus *aux cieux d'envoyer leur roſée, ni aux nuées d'en faire deſcendre le juſte, ni à la terre de s'ouvrir pour en faire germer le Sauveur* *. Le voilà ſur nos autels ce Sauveur du monde tant deſiré : voilà dans JESUS-CHRIST caché dans la divine Euchariſtie, le commencement & la fin de la Loi : voilà la vérité de toutes les figures, & l'accompliſſement de toutes les prophéties : avant ſa venuë il a été l'unique objet de l'attente & des deſirs des juſtes ; dans le ciel il ſera l'éternel objet de la gloire & de la félicité des ſaints ; & ici ſur nos autels il eſt aujourd'hui ce qu'il étoit hier ſur la terre, & il ſera le même juſqu'à la fin des ſiécles, Sauveur & Victime. *JESUS-CHRISTUS heri & hodie, & ipſe in ſæcula* **.

C'eſt, mes chers Freres, par le même principe que JESUS-CHRIST qui nous avoit enſeigné de ſi grandes vérités ſur la terre, continuë dans l'Euchariſtie à nous donner les mêmes leçons : il commença à manifeſter ſa doctrine dans ſa crêche ; il la ſcella de ſon ſang ſur ſa croix ; il la renouvelle & continuë de l'enſeigner ſur nos autels : il condamne ici ce qu'il condamnoit là : il pratique ici ce qu'il pratiquoit là : l'état d'obſcurité, de pauvreté, d'humilité, d'obéïſſance où il eſt né, & où il a vécu, eſt encore ici le même : il y exerce les mê-

* *Iſaïe, ch.* 45. *v.* 8.

** *Hebr. ch.* 13. *v.* 8.

mes vertus, & nous y donne les mêmes exemples : il eſt aujourd'hui ce qu'il étoit hier, & il ſera toujours ce qu'il eſt aujourd'hui : *heri & hodie, & ipſe in ſæcula* : vous diriez qu'il eſt ici comme il étoit devant un de ſes Juges. Herode avoit beau l'interroger & lui demander des miracles, JESUS ſe taiſoit : *JESUS autem tacebat**. C'eſt, mes chers Freres, que le ſilence convient en tout état à une victime, & JESUS-CHRIST l'eſt ici comme il l'étoit là : il y exerce la même patience ſans jamais ſe plaindre ni des nouveaux Judas qui lui donnent tant de baiſers perfides, ni de tant de nouveaux Herodes qui inſultent à ſa ſimplicité & à ſon innocence : mais ſi JESUS-CHRIST ne laiſſe échapper dans le Sacrifice de la Meſſe aucun rayon de ſa gloire, il ſçait bien y faire ſentir ſa miſericorde & ſa bonté, par les chaſtes délices qu'il y fait goûter aux ames pures & pénétrées de ſon amour, par les ſentimens de converſion & de pénitence qu'il y inſpire aux pécheurs touchés de répentir, par toutes les larmes qu'il y eſſuye, par toutes les prieres qu'il y exauce, par tous les beſoins qu'il y ſoulage, par tant d'enfans prodigues, dont le retour l'attendrit, & dont il eſt lui-même la nourriture & le feſtin ; mais toutes ces graces ſe reçoivent comme elles ſe donnent, ſous le ſceau du ſecret, & du myſtere d'un Dieu caché, qui tout muet, & tout immobile qu'il y paroît, ſçait encore, comme autrefois, faire entendre les ſourds, & faire ſortir les Lazares de leurs tombeaux : dans ces communications ſecrettes de

* *S. Matth. ch. 26. v. 63.*

graces & de bénédictions, dont le cœur est souvent le seul témoin, je m'écrie avec le Prophête, Dieu, Sauveur d'Israël ! c'est véritablement ici que vous êtes un Dieu caché ; Dieu par votre puissance & votre bonté, caché pour y exercer notre foi & nous anéantir à la vuë de vos profonds abaissemens ! *verè tu es Deus absconditus, Deus Israël Salvator* * !

Plus je pénétre dans les profondeurs du Sacrifice de la Messe, plus j'y découvre de lumieres : son obscurité qui d'abord m'étonnoit, m'éclaire : les voiles les plus épais ne me cachent plus Jesus-Christ ; & tout invisible qu'il est, je n'ai presque plus besoin de ma foi pour y soutenir sa présence. Occupez-vous souvent de sa vie & de sa mort dans les divines écritures, mes chers Freres, mais si vous voulez en être vivement pénétrés, fermez vos livres, & n'apportez au Sacrifice de la Messe, *que les yeux éclairés du cœur*** ; vous y verrez comme Moyse, ou comme saint Paul, *l'Invisible toujours présent* *** ; vous y verrez l'histoire de Jesus-Christ plus animée que ses actions ; dans un seul mystere vous y verrez l'abregé de tous les autres ; & dans l'image de sa mort vous y verrez toute sa vie ; ou plutôt c'est lui-même que vous y verrez, que vous y entendrez, que vous y suivrez pas à pas, & comme les témoins de toutes les circonstances de sa vie mortelle.

* *Isaïe, ch.* 45. *v.* 15.

** Illuminatos cordis oculos. *Eph.* 1. *v.* 18.

*** Invisibilem tanquam videns sustinuit. *Heb. ch.* 11. *v.* 27.

Quant au bas de l'autel je commence la Meſſe, & que dans l'amertume de mon cœur je confeſſe à Dieu tous mes péchés & tous ceux de mon peuple ; c'eſt JESUS-CHRIST qui prie dans le Jardin des Olives ; c'eſt lui que je vois chargé de tous les péchés du monde ; c'eſt lui qui demande grace, non plus pour lui, mais pour nous tous : quand je m'en approche de plus près, c'eſt lui qui porte ſa croix, & qui monte ſur le Calvaire : à l'Epître, c'eſt lui qui s'annonce lui-même, & qui ſe retrouve dans les prophéties : à l'Evangile, c'eſt lui qui enſeigne & qui prêche ſur la montagne : quand par la force de mon miniſtere, je le fais deſcendre du ciel, le myſtere de l'Incarnation me devient preſque ſenſible, & je dis, ſi la parole d'un pécheur peut rendre un Dieu préſent, eſt-ce un plus grand prodige, qu'une Vierge devienne féconde par l'opération du Saint Eſprit, & que le Verbe ſe faſſe Chair à la parole de l'Ange, & par l'humble foi de Marie ? & ſi je ne comprends point encore ces deux grands myſteres, je vois du moins pour la conſolation de ma foi, que l'idée en eſt auſſi haute, & auſſi divine que l'opération, & que comme il n'y a que Dieu qui ait pu les avoir operés, il n'y a que lui qui ait pu en avoir eu la penſée : quant après cette nouvelle Incarnation, je vois JESUS-CHRIST enveloppé de langes ſur la table ſacrée, je crois être à Bethléem, & je l'adore avec les Mages dans ſa crêche : quand j'éleve le Calice de ſon Sang, & que je l'expoſe à l'adoration des Fideles, je leur dis, comme Jean-Baptiſte à ſes Diſciples ; *voilà l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du*

du monde * : mais quand par un nouveau myſtere, je conſidere ſon corps ſéparé de ſon ſang, l'idée de ſa mort me frappe & me ſaiſit; je m'abîme aux pieds de ſa croix; je vois un nouveau calvaire inondé de ſon ſang; j'en remplis la coupe ſacrée, & je l'offre avec lui à ſon Pere, dans le même eſprit qu'il l'offrit lui-même ſur ſa croix pour les préſens, pour les abſens, pour les juſtes, pour les pécheurs, pour les vivants, pour les morts, pour les Princes, pour les Rois, pour la tranquillité de leurs états, pour la paix, & pour les beſoins de toute ſon Egliſe. Voilà, mes chers Freres, bien des graces à obtenir; mais le prix que nous offrons eſt plus grand que toutes nos dettes, & que tous nos beſoins. C'eſt le Fils qui prie le Pere, & qui demande pour nous; & dès-là les prieres du Fils ſont des decrets pour le Pere, & des graces pour nous : mais quand par la ſainte Communion, je reçois ſon corps & ſon ſang, & que je le diſtribuë aux fideles pour l'unir corporellement à eux, je m'écrie avec ſaint Auguſtin, *Seigneur, juſqu'à quel point nous avez-vous aimé !* Dans votre Incarnation vous n'avez pu vous unir qu'à un ſeul corps, & dans l'Euchariſtie vous vous communiquez à tous : ſur la croix vos veines ſe ſont taries, & ici votre ſang coule toujours; vos tourmens ont ceſſé, & votre mort ſe renouvelle toujours; vous ne ſouffrez plus, & vous mourez toujours ! Ah ! qu'il eſt bien vrai que vous aviez confié tous vos ſecrets à votre diſciple bien-aimé, puiſqu'il

* *S. Jean, ch.* 1. *v.* 36.

vous a ſi fidelement repréſenté comme un agneau toujours debout, & toujours comme immolé : toujours debout, pour intercéder ſans ceſſe pour nous ; & toujours comme immolé, c'eſt-à-dire, comme ſi vous l'êtiez toujours ; *vidi agnum ſtantem quaſi occiſum* *.

Oüi, mes Freres, c'eſt dans le Sacrifice de la Meſſe, que JESUS-CHRIST eſt véritablement l'agneau toujours debout, & toujours comme immolé, non ſeulement pour y être le centre de toute vérité, où toutes les figures de la loi viennent ſe terminer & ſe perdre ; non ſeulement pour y être le livre toujours ouvert de la doctrine qu'il eſt venu prêcher ſur la terre, & l'abregé de tous les myſteres qu'il y a operés ; mais encore pour y être la voix & l'organe de toute l'Egliſe, & le Pontife toujours préſent, qui remplit avec nous & pour nous, tous les devoirs de la religion : ne pouvant ſans lui, & ſans être unis avec lui, ni appaiſer ſon Pere, ni l'adorer, ni l'aimer, ni le prier, ni lui rendre graces dans toute l'étenduë de ſes divines perfections, nous l'appaiſons avec lui, nous l'adorons avec lui, nous l'aimons, nous le prions, nous lui rendons graces avec lui ; & par cette union du chef avec les membres, les mérites de JESUS-CHRIST deviennent les nôtres ; ce qui eſt foible & inſuffiſant dans nous, eſt ſuppléé dans lui ; ce qui eſt limité & borné dans nous, devient infini dans lui : nos ſatisfactions, nos adorations, notre amour, nos prieres, nos actions de graces unies aux ſiennes, deviennent les ſiennes,

* *Apoc. ch. 5. v. 6.*

& les ſiennes deviennent les nôtres. Sa voix, dit ſaint Auguſtin, eſt la nôtre, & la nôtre eſt la ſienne. *Vox ipſius etiam noſtra eſt, & vox noſtra etiam ipſius eſt* *.

Miniſtres de l'erreur, qu'avez-vous donc fait quand vous avez aboli le Sacrifice de la Meſſe ? quel culte avez-vous pu rendre à Dieu dans vos temples depuis que ſon Fils ne l'y adoroit plus avec vous, & qu'il n'y étoit plus immolé pour vous ? il eſt le Prêtre éternel conſacré de toute éternité par ſon Pere, qui en a fait un ſerment, dont il ne ſe peut repentir. *Juravit Dominus, & non pœnitebit eum.* Cependant s'il n'offre plus ſon corps & ſon ſang ſur nos autels, il n'offre plus rien ; & s'il n'offre plus rien, il n'eſt plus Prêtre ; & s'il n'eſt plus Prêtre, il ne ſera donc plus le Prêtre éternel ? Dieu puiſſant ! Dieu de vérité ! c'eſt votre parole, c'eſt votre ſerment que ce blaſphême attaque ; je ne veux pas vous l'imputer, mes Freres, je veux ſeulement vous en inſpirer l'horreur, & vous demander ce que vous auriez fait d'une religion ſans prêtre, ſans victime, ſans ſacrifice, ſans ſacremens, ſans culte & ſans autels. Que faiſiez-vous dans ces temples que vous aviez obtenus les armes à la main, & que la pieté du plus grand de nos Rois vous a charitablement ôtés ? JESUS-CHRIST que vous y adoriez, n'y réſidoit pas : vous en aviez exclu ſa preſence : vous ne pouviez pas même y ſouffrir ſon image : ſa croix, ce bois ſacré ſur lequel il a operé notre rédemption, étoit à vos yeux, comme à ceux des Juifs & des

* *Aug. in Pſal. 62. num. 2.*

Gentils, une folie & un ſcandale. Que faiſiez-vous dans ces temples où vous ne voyiez aucune trace, ni aucune repréſentation des auguſtes myſteres d'une religion qui n'étoit plus la vôtre que par l'hiſtoire peu fidelle qu'on vous en racontoit ? où le médiateur que vous invoquiez ne pouvoit plus vous écouter depuis que vous êtiez ſorti de ſon Egliſe, & ſéparés de ſon épouſe ? qu'alliez-vous faire dans ces temples, où depuis votre baptême vous aviez fermé toutes les ſources & tous les canaux par où le ſang du Sauveur pouvoit couler ſur vous ? où vous entriez chargés & liés des chaînes du péché, ſans y trouver ces mains puiſſantes & ſacrées à qui JESUS-CHRIST a donné le pouvoir de lier & de délier, & où vous demeuriez comme autant de paralitiques immobiles, faute d'une piſcine pour vous y laver, & d'un homme ſecourable pour vous y plonger ? qu'alliez-vous faire dans ces temples où la cêne que vous y faiſiez étoit moins un culte que vous rendiez à JESUS-CHRIST, qu'une marque outrageante du mépris que vous faiſiez de ſa parole, de ſa bonté, & de ſa puiſſance ? A la vuë du pain & du vin que vous y preniez, vuides du corps & du ſang de JESUS-CHRIST, cette oblation pure qui devoit être offerte en tout lieu, pouviez-vous ſoutenir les reproches des Prophêtes, & la voix criante de toutes les figures de la loi, qui vous redemandoient la vérité de toutes les promeſſes ? Quand vous diſiez : ceci eſt mon corps qui eſt donné pour vous : ceci eſt le calice de mon ſang qui eſt répandu pour vous, pouviez-vous ſans frayeur démentir les paroles du Dieu

que vous faisiez parler ? Ah ! mes chers Freres, rentrez donc de cœur & d'esprit dans ces temples plus saints, & plus vénerables par la majesté du Dieu qui les habite, & plus salutaires par les graces qu'il y répand. Ces temples augustes sont plus à vous que ceux que le schisme & la révolte vous avoient bâtis ; en y rentrant avec une foi sincere, vous y retrouverez le Dieu, & l'héritage de vos peres ; c'est ici que leurs cendres attendent les vôtres ; c'est ici que leurs ossements arides & humiliés d'une si longue séparation, semblent se rejoüir dans l'attente de se rejoindre un jour à ceux de leurs chers enfans ; *& exultabunt ossa humiliata* * ; c'est ici enfin où vous attendrez en paix le jour de la révelation, & que le bruit de la fatale trompette vous reveillera tous pour vous conduire au terme de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite au nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit.

* *Pseau. 50. v. 9.*



PANEGYRIQUES.

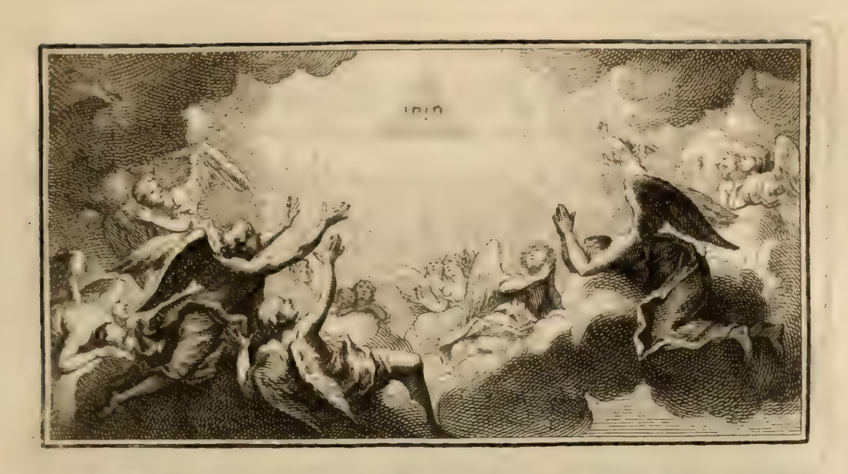
I. *DE S. LOUIS.*

II. *DE S. FRANÇOIS.*

III. *DE S. CHARLES.*

IV. *DE S. VINCENT DE PAUL.*

PANEGYRIQUE



PANEGYRIQUE DE S. LOUIS, ROI DE FRANCE,

PRONONCÉ DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE, en presence de Messieurs de l'Académie Françoise.

Quia diligit Deus Israël, & vult servare eum in æternum, idcirco posuit te Regem super eum.

Parce que Dieu aime Israël, & qu'il veut éternellement le conserver, c'est pour cela qu'il vous a choisi pour être son Roi.

Ces Paroles sont du Livre II. Paralip. 1. 9.



LA destinée des Peuples étant attachée à la conduite des Rois, les Rois que Dieu donne sont de grands présents, ou de grands malheurs. Leurs exemples sont toujours, ou des instructions, ou des scandales; le vice ou la vertu n'ont de crédit qu'autant qu'ils leur en donnent, & les sujets ne

ſont pour l'ordinaire, que ce que les Rois ſont eux-mêmes. Ainſi quand Dieu, fatigué des murmures & des infidelités d'une nation ingrate, veut lui faire ſentir tout le poids de ſa colere & de ſes vengeances, il lui donne un Roi ſelon ſes crimes ; & Saül impie eſt donné à Iſraël infidele. Mais quand, touché de ſes miſeres, Dieu veut enfin le rappeller à lui, il conſulte ſon amour, comme il avoit conſulté ſa colere, & Salomon eſt choiſi, parce qu'Iſraël eſt aimé.

France, glorieuſe France, s'il eſt vrai que Dieu conſulte ainſi ſa bonté & ſon amour pour ſes peuples, dans le choix qu'il fait de leurs Rois, glorifie-toi d'avoir été plus aimée qu'aucune nation du monde, & juge de ta gloire & de ton bonheur, par les vertus du Saint & du Héros, dont l'Egliſe célebre aujourd'hui la memoire.

Je dis du Saint & du Héros, Meſſieurs, car ſaint Louis fut également l'un & l'autre ; ſes exploits égalerent ſes vertus ; ſa valeur ne fut pas moins reconnuë que ſa pieté ; ſa puiſſance fut autant reſpectée des Princes de la terre, que ſes maximes le furent des Sages & des Saints, & nous allons admirer dans ſa perſonne tout ce que la religion a de plus parfait, réuni avec tout ce que le monde a jamais reconnu de plus grand & de plus glorieux.

La Royauté eſt ordinairement expoſée à être, ou prophanée par l'impieté, ou avilie par la molleſſe ; ce n'eſt ſouvent ou qu'un titre vain & inutile pour les Rois, ou qu'un inſtrument funeſte pour les peuples : mais ſaint Louis ſçut en regler l'uſage, ſans en flétrir la gloire : il brilla de tous les rayons de la ſainteté, ſans obſcurcir

l'éclat & la majeſté du trône, & nous allons voir que toujours ſaint, & toujours grand, il a ſanctifié la Royauté par ſes vertus chrétiennes, & qu'il l'a ſoutenuë par ſes vertus héroïques. Eſprit ſaint, eſprit de pieté & de force, ce ſont vos dons que je vais publier, faites-moi parler dignement de l'un de vos plus parfaits ouvrages, & puiſque vous nous donnâtes ſaint Louis, parce que vous nous aimiez, recevez nos louanges comme une action de grace, & comme un tribut annuel de reconnoiſſance & d'amour. Nous vous demandons vos lumieres par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

AUX yeux de la foi un trône eſt un grand écueil. La Royauté eſt une eſpéce de tentation univerſelle; l'autorité qu'elle donne, & l'impunité qu'elle trouve, ſont de grands attraits pour le mal: quand on eſt maître de ne ſuivre que ſes deſirs, il eſt bien difficile de ne ſuivre que ſes devoirs, & un Roi qui ne voit, ou qui n'entend autour de lui que des excuſes pour ſes paſſions, que des flatteries ou des louanges pour ſes vices, que des ſecours pour le libertinage, que des prétextes pour l'injuſtice, que des préſervatifs ou des ſecrets contre la vérité: un Roi, dis-je, ainſi en butte à toutes les paſſions humaines, devenu lui-même l'objet ou le complice des paſſions des autres, & comme l'Idole de la cupidité, ne trouve gueres de ſûreté pour ſon innocence, ni d'appui pour ſa vertu.

Rois de la terre, écoutez, & raſſurez-vous en vous inſtruiſant. Voici un Roi ſelon le cœur de Dieu; un Roi, le modele des Rois, & qui regardant la Royauté dans les intentions de Dieu même, & ſelon l'ordre dans lequel elle a été établie, réduiſit le ſouverain pouvoir de tout faire, aux ſeules regles de la juſtice & de la charité.

Le premier ſpectacle qui frappe d'abord dans la vie de ſaint Louis, & qui eſt une eſpéce de myſtere à l'orgueil humain, c'eſt, Meſſieurs, de voir ſur le trône un Roi, mais un Roi puiſſant, jeune, innocent, & pénitent tout à la fois. Il étoit Roi; quel titre pour l'humilité! il étoit Roi puiſſant; que de facilités pour le vice! il étoit jeune; quel âge pour l'innocence! que de penchants, que de paſſions à vaincre! il étoit innocent; pourquoi donc étoit-il pénitent? pourquoi du moins ne pas joüir ſur le trône des douceurs de la vertu? pourquoi porter à la cour les larmes, les cilices, & les auſtérités du déſert? Sageſſe mondaine que l'eſprit de Dieu appelle folie, & qui ne donnes ton admiration qu'à des vices magnanimes dont tu pares tes héros, ferme ici ta bouche prophane, & reſpecte les vertus d'un Saint, dont tu ſeras bientôt contrainte de reſpecter les exploits. Il eſt vrai qu'il étoit Roi; mais chez les Saints, les dignités n'abſorbent pas les devoirs: il étoit Roi innocent; mais il étoit chrétien; & pour ſe ſoutenir dans une place ſi proche de l'orgueil, il crut ne devoir enviſager que la croix de JESUS-CHRIST; la gloire de ſa naiſſance lui fut moins chere que les vœux de ſon baptême; pour y être éternellement fidele, il ne voulut d'autre titre que celui du

lieu *, qui lui en retraçoit la memoire, & par-dessus la qualité de Roi qui le rendoit grand, il eut toujours soin de porter un nom qui le rendît humble : ainsi remontant au principe de ses grandeurs, & élevant son esprit & son cœur plus haut que le trône où il se voyoit placé, il sanctifia sa couronne par l'hommage qu'il en fit à ce Roi immortel, de qui relevent tous les empires.

Moins ébloüi des pompes de son sacre, qu'effrayé de la grandeur de ses obligations, il ne put faire sans trembler, le serment solemnel de n'employer sa puissance que pour la gloire du Seigneur, & pour le bien de ses peuples ; & plus occupé de l'onction invisible qui sanctifioit son ame, que de celle qui rendoit sa personne, sacrée, il sortit de cette cérémonie, plus rempli intérieurement des dons de la grace, que brillant au dehors par l'éclat pompeux d'une magnificence royale.

Bénissons ici la memoire de la sage & pieuse Reine, qui jetta de bonne heure dans l'ame du jeune Louis ces premieres semences de pieté & de vertus. Aussi capable d'en faire un Saint, par ses exemples, que d'en former un Héros, par ses sentimens, elle lui fit comprendre que les Princes ne regnent jamais dignement, si Dieu ne regne par eux, & qu'il ne conduise de sa propre main les ressorts de l'autorité qu'il leur a confiée. Elle eut soin de graver dans son cœur la loi de Dieu, avant que de remettre en ses mains le sceptre qu'il devoit porter ; & sçachant bien que le commencement de la politique des Rois,

* *Poissi où S. Louis fut baptisé.*

auſſi-bien que de la ſageſſe des hommes, étoit la crainte du Seigneur, elle lui fit regarder le péché comme un monſtre plus affreux & plus à craindre que la mort même.

Vous futes écoutée, vertueuſe Princeſſe, & vous vites bientôt éclatter les grandes vertus, dont vous aviez formé les principes; mais penſiez-vous dès-lors aux races futures? penſiez-vous travailler autant pour votre glorieuſe nation que pour la nôtre? & dans les ſalutaires leçons que vous donniez au Roi votre fils, ſongiez-vous à former des Rois qui devoient faire un jour la gloire & la fortune de l'Eſpagne?

Mais ne mettons pas les récompenſes avant la vertu, & parlons de la ſainteté du regne de ſaint Louis, avant que d'anticiper ſur les bénédictions qui l'ont ſuivi: comme ſon regne fut le regne de la pieté, ſon premier exploit fut comme l'exécution de ce premier devoir: armé de cette épée qui ne ſervit jamais qu'à la Juſtice & à la Religion, le premier uſage qu'il en fit, fut de percer & de fendre le voile, qui cachoit aux Hérétiques de ſon temps, le jour de la vérité. Déja depuis plus d'un ſiécle ſe fortifioit dans ce Royaume une Secte impie & rebelle; comme elle prêchoit l'indépendance, elle ne manquoit pas de Princes factieux & puiſſants qui s'en déclaroient les chefs; & comme elle inſtruiſoit les hommes au libertinage, elle ne pouvoit manquer de ſectateurs. Hidre fatale, qui ſembloit renaître ſous les coups mortels, dont pluſieurs de nos Rois l'avoient frappée, & qui enfin, bleſſée par cette main puiſſante, que le Seigneur lui-même avoit inſtruite à combattre, vint expirer aux pieds du

même trône qu'elle avoit tant de fois voulu renverſer.

Vous ſerez à jamais marqué dans nos annales, jour glorieux où cette ville royale vit l'orgueilleux chef de la Secte Albigeoiſe, faire, la croix à la main, le deſaveu ſolemnel de ſes erreurs, & donner à la face de l'Egliſe & de ſes Miniſtres, des marques de ſa pénitence, comme il avoit donné aux pieds du Roi des marques de ſa ſoumiſſion.

Mais eſt-ce le Chrétien, ou le Héros que je louë ? & ne dois-je point craindre de renverſer l'ordre de ce diſcours, & de confondre la pieté avec la force & la valeur ? Vous le ſçavez, Meſſieurs, & j'oſe vous dire que vous en feriez mes garants. Les cœurs magnanimes le ſont en tout, comme la valeur eſt ſainte dans les véritables Héros, la pieté y eſt héroïque, & les grands objets ſont toujours grands, ſous quelque attitude qu'on les regarde. Qu'on ne s'étonne donc pas ſi des mêmes mains qu'on avoit ſouvent vu employées au ſervice des pauvres, ou à la guériſon des malades, ſaint Louis foudroye l'héréſie, & va travailler à extirper les vices de ſon Royaume, avec la même force que nous le verrons tantôt combattre ſes ennemis.

Je n'oſe, Meſſieurs, pour la gloire de la nation, vous faire une odieuſe peinture des abus, des déreglemens & des excès monſtrueux qui deshonorerent la France dans les commencemens du regne de ſaint Louis. Je n'oſe vous repréſenter un ſiécle barbare qui ne connut d'autres loix que la force, d'autre valeur que l'inhumanité, d'autre commerce ou d'autre charité que l'uſure, d'autre bravoure

que le duel, & preſque d'autres preuves de religion que le blaſphême : mais pourquoi diſſimuler des déſordres que l'iniquité du temps n'a encore gueres laiſſé vieillir ? pourquoi craindre de rapprocher l'un de l'autre deux ſiécles auſſi ſemblables par leurs vices & par leurs dereglemens, que par le zéle & la pieté des Rois qui les réformerent ?

La corruption étoit générale, & ce qui eſt de plus funeſte, c'eſt qu'elle étoit inveterée ; c'étoient pour la plûpart des maux qu'on ne ſentoit preſque plus, & qui étoient devenus incurables en devenant inſenſibles. Le grand art de faire du bien n'étoit plus qu'un ſordide & pernicieux trafic ; ſous prétexte d'obliger, on ruinoit les familles ; les ſecours & les ſoulagemens qu'on ſembloit donner aux maiſons oberées, étoient devenus une nouvelle eſpéce de calamité publique ; l'indigence & la miſere n'étoient plus des objets de compaſſion & de charité, c'étoient des reſſources pour l'avarice, & on avoit trouvé le funeſte ſecret de mettre à profit les beſoins & les larmes des malheureux.

Un autre mal, dont l'effet étoit encore plus terrible & plus prompt, c'eſt, Meſſieurs, la déteſtable fureur des duels. Les noms d'amis & de parents n'étoient plus des noms ſacrés ; plus il y entroit de fureur, & plus on y attachoit de gloire : non ſeulement on y mettoit ſa vie au hazard, on y mettoit encore ſon innocence : une ſcene tragique & ſanglante ſervoit de tribunal de Juſtice, & le plus coupable y paroiſſoit le plus innocent, quand il en ſortoit, le plus fort ou le plus heureux : enfin, les François

çois oubliant & la gloire de leur nom , & la ſainteté de leur foi , croyoient ne pouvoir plus ſe rendre recommandables qu'aux dépens de la religion ou de l'humanité , ne penſoient pas qu'il y eût d'autres moyens de ſe faire eſtimer ou craindre ſur la terre , qu'en menaçant le ciel , ou qu'en s'égorgeant eux-mêmes , & ſembloient être convenus de ne plus acquerir les titres de vaillants & d'intrepides , que par ceux d'homicides , d'impies & de blaſphemateurs.

Dans cette licence effrenée , & dans le débordement de tant de crimes , que fera le ſaint Roi ? il s'armera de zéle & de force contre les prévaricateurs. Dût-il en coûter à ſon cœur , le plus clément de tous les Rois deviendra le plus ſevere ; indulgent par inclination , mais inflexible par devoir , il fera taire la compaſſion & la pitié , & n'écoutera que la loi , la religion & la juſtice : il bannira de ſes états cette nation maudite , qui répand & communique l'uſure par tout où elle paſſe : le fer & le feu ſerviront de digue à l'impieté ; les langues ſacrileges deviendront muettes , & honoreront Dieu du moins par leur ſilence , & ceux qui effrayoient les Saints par leurs blaſphêmes , effrayeront déſormais les méchants par leurs ſupplices. Il diſparut auſſi ce monſtre cruel qu'un faux honneur & une véritable fureur avoit enfanté ; & ſi les temps , ſi les guerres , ſi les paſſions des hommes , & je ne ſçai quel génie dominant de la nation qui ſe laiſſe ſurprendre à l'ombre & aux apparences même de la valeur ; ſi , disje , tant de ſources fécondes en crimes , ont fait renaître de nouveau le barbare & l'implacable duel , le ſang & l'eſ-

prit de ſaint Louis n'eſt pas éteint ; graces à la Providence, il en eſt ſorti un Roi, un Héros qui en détruiſant ce monſtre, a reformé le goût de ſes ſujets pour la valeur ; a pris ſoin de leur vie & de leur ſalut ; a réſervé leur ſang pour la deffenſe de la religion & de l'état ; & a ôté à ſes ennemis la ſeule eſpérance qu'ils pouvoient avoir de ſe venger.

Cette attention à rétablir l'ordre & la pieté, ne ſe borna pas à abolir ces abus énormes qui violoient tout à la fois les loix divines & humaines : le zéle de ſaint Louis pour l'Egliſe lui fit reſſentir toutes ſes douleurs ; il perça le mur comme le Prophête, il vit toute la honte du Sanctuaire, & il ſongea bientôt à en réparer les prophanations. O ſi pour la gloire de mon Roi l'eſprit de Dieu m'avoit rempli de force & de zéle, ſi j'oſois annoncer aux enfans d'Heli quel eſt leur péché, que ſaint Louis nous paroîtroit grand à la vuë des prévarications des Miniſtres mêmes du Seigneur ! L'eſprit d'intérêt & de cupidité avoit fait revivre dans l'Egliſe une diſpute déja terminée, mais qui ne fera que ſe décider & renaître éternellement, parce qu'il y aura toujours des ſaints & des pécheurs. Par les ordres du ſaint Roi, & à la ſollicitation de l'Evêque de cette capitale, lequel ſe ſignala dans la deffenſe de la bonne cauſe, on convoqua une Aſſemblée : c'eſt là que l'ambition, le luxe & l'avarice oſerent paroître & deffendre leurs droits : c'eſt là, qu'à la honte de l'Egliſe, cet abus déplorable, qui en multipliant les dignités Eccléſiaſtiques, ne fait ſouvent que multiplier les paſſions, fut regardé comme un point conteſté, & qu'il en

fut déliberé comme d'une queſtion douteuſe. Les ſaints en tremblerent, la plûpart de ceux qui en devoient être les Juges, en étoient les complices; les uns par reſpect des grands coupables, n'oſoient ſe déclarer; les autres de peur de ſe décrier, n'oſoient la ſoutenir, & de peur de ſe condamner eux-mêmes, n'oſoient la combattre : enfin, les plus ſages & les plus zélés voyant bien qu'il falloit obéïr à la vérité & au Roi, en firent une deffenſe ſévere, non ſans crainte de faire dans la ſuite tant de prévaricateurs.

Mais fermons le ſanctuaire, & voyons ſaint Louis dans ces moments dangereux où les Rois, las de leur grandeur, ſemblent ne la quitter que pour prendre les foibleſſes de ceux qui les environnent; ne ſe communiquent & ne ſe répandent que dans le danger de ſe corrompre, & où leur bonté ne ſe fait ſouvent ſentir qu'aux dépens de leur innocence. Moments funeſtes! où la vertu ſe voit décriée par la médiſance, la vérité déguiſée par l'impoſture, la volupté juſtifiée par le temperamment ou par la condition, l'injuſtice autoriſée par le ſouverain pouvoir, & où les traits empoiſonnés de la flatterie volent de toutes parts dans le cœur du Prince, qui n'étant d'abord deſcendu du trône que par bonté, & ſur les pas de la vertu, n'y remonte qu'avec le vice.

Ne craignons rien pour ſaint Louis, Meſſieurs, la fidele gardienne des bons Rois, la ſainte, la céleſte vérité qu'il connut & qu'il aima, ſçut le conduire dans ces routes périlleuſes de la Royauté. A la faveur de cette lumiere divine, il découvrit tous les artifices & toutes les ſoupleſ-

ſes de la flatterie ; il connut que le flatteur n'étoit qu'un avare ou un ambitieux déguiſé ; qu'en préconiſant les vices des Princes, tout ſon but eſt d'en arracher des graces ; qu'en leur donnant les vertus qu'ils n'ont pas, ſouvent avec leurs préſents, il leur ôte encore celles qu'ils ont, & leur paye par de fauſſes louanges, d'injuſtes bienfaits : ainſi ſaint Louis mépriſant la flatterie, parce qu'elle eſt mercenaire ; la craignant parce qu'elle eſt ſéduiſante ; la haïſſant parce qu'elle eſt injuſte & trompeuſe, il donna à ſes courtiſans un moyen bien nouveau de faire leur cour & leur fortune ; c'étoit, Meſſieurs, de dire la vérité, & de la dire avec confiance, ſans détour, & ſans autre crainte que de la déguiſer : de là vient que le courtiſan le plus ſincere, paſſa toujours auprès de lui pour le plus habile ; qu'il ne voulut pour favoris que ceux qui lui promettoient d'être ſes cenſeurs, & qu'on étoit ſeur d'en obtenir des graces dès qu'on oſoit lui donner des avis.

De cet attachement inviolable à la vérité, ſortoit, comme de ſon principe, le zéle & l'amour que ſaint Louis eut toujours pour la Juſtice. Hâtons-nous donc de le conſiderer ſur ce tribunal auguſte, qu'il érigea au milieu de ſa cour, ou plutôt qu'il porta par tout, parce qu'il le portoit dans ſon cœur, & d'où il ne ſortit aucun Arrêt que la Juſtice n'eût avoué, ſi ce n'eſt ceux qu'il prononça contre lui-même. Ici, Meſſieurs, ſe vont vérifier les paroles de mon texte, voici proprement en quoi conſiſte le don précieux que Dieu fit à nos peres ; voici qui va montrer juſqu'où Dieu les aima ; car la Juſtice qui eſt la vertu des Rois, eſt auſſi le bonheur des peu-

ples. Sous un Roi juſte , tout rentre dans l'ordre ; le vice ne jouit point des récompenſes de la vertu , & la vertu n'eſt point condamnée à ſouffrir les mépris & la honte du vice ; l'innocent eſt en ſûreté ; le foible ne craint point l'oppreſſion du plus fort ; & l'autorité , fût-elle ſouveraine , le cede toujours à la bonne cauſe , & ſouvent même à la cauſe douteuſe.

Reconnoiſſez , Meſſieurs , le regne de ſaint Louis : ce n'eſt plus l'aveugle fortune , c'eſt la juſtice qui préſide au Louvre. Il eſt permis , que dis-je , il eſt ordonné de ſe plaindre , & c'eſt une déſobéïſſance que de ſouffrir patiemment l'injuſtice. Il marche , & l'iniquité fuit devant lui ; des hommes ſages & fideles précédent ſes pas , pour recueillir les vœux ou les plaintes des peuples : il paroît , & l'innocence reſpire , & conçoit l'eſpérance de ſe voir délivrée : les Juſtices mêmes ſont citées à ſon tribunal ; les Juges ſubiſſent la rigueur de leurs jugements , & l'iniquité demaſquée , ſouffre & exécute elle-même la ſéverité de ſes arrêts. Non content de réparer ainſi les violences & les injuſtices qui s'étoient pu gliſſer ſous ſon regne , il remonte encore aux regnes paſſés ; il déchire le voile , dont le temps ſembloit couvrir d'injuſtes uſurpations , & ſans craindre de troubler les cendres de ſes ayeux , ou plutôt croyant que c'étoit l'unique moyen d'appaiſer leurs ames inquiettes , il répare les maux que la néceſſité des conjonctures avoit peut-être autoriſés , & rend ainſi précieuſe la memoire des peres , par le bien que procure à l'univers leur ſainte poſterité.

Saint Louis ſi exact à rechercher ou à réparer les in-

juſtices, ne le fut pas moins à ſoulager ou à prevenir les miſeres : chaque eſpéce d'infirmité humaine trouva ſous ſon regne ſes conſolations & ſes reſſources, chaque point de ſa vie eſt marqué par un monument nouveau de ſa pieuſe & royale tendreſſe ; & comme ſi ſa charité ſe fût trouvée trop reſſerrée entre les peuples que les temps lui rendoient préſens, elle alla chercher juſques dans l'avenir pour ſoulager ceux que les temps rendoient éloignés ; ſa compaſſion s'étendit juſques ſur les malheureux qui n'étoient pas encore, & prépara aux malades qui devoient naître après lui des remedes à leurs maux : ainſi ſi ſa juſtice l'avoit rendu le juge des ſiécles paſſés, on peut dire que ſa charité le rendit auſſi le pere des ſiécles futurs. Ajoutons encore qu'il peut paſſer pour le modele des Héros & des Conquerans, & que s'il a ſanctifié la Royauté par ſes vertus chrétiennes, il l'a ſoutenuë par ſes vertus héroïques. C'eſt le ſujet de ma ſeconde Partie.

SECOND POINT.

S'IL falloit pour être Héros, ceſſer d'être Saint ; ſi l'on ne pouvoit être grand, ſans être ambitieux ; vaillant, ſans être cruel ; victorieux, ſans être fier, je retournerois ſur mes pas, j'abandonnerois le Héros pour aller retrouver le chrétien, & content des vertus qui firent le bonheur du regne de ſaint Louis, je ſupprimerois celles qui le rendirent la terreur ou l'admiration de ſon ſiécle.

Mais tel eſt l'avantage de la religion de JESUS-CHRIST,

elle fait des Héros dont la valeur n'a rien de contraire à la ſainteté , & elle fait des Saints qui ne reconnoiſſent rien d'incompatible avec les vertus héroïques , que les vices des Héros prophanes : elle reforme les jugements d'une trop crédule antiquité , qui ne s'eſt pas moins trompée ſur ſes Héros , que ſur ſes Dieux , & dont les erreurs ſur l'héroïſme ont été auſſi groſſieres que ſur la divinité. Je puis donc changer ici de matiere ſans changer de langage, ni de ſentiments ; les vertus que j'ai à louer ſont différentes , mais les principes & les objets ſont les mêmes ; je puis ajouter au tableau , ſans en rien effacer ; quand j'ai parlé du Saint , je n'ai point caché le Héros ; & en parlant du Héros , je n'effacerai ni ne cacherai point le Saint.

C'eſt le deſir de s'aggrandir ; c'eſt un amour inſenſé de ſon propre nom ; c'eſt une aveugle fureur , ou une lâche vengeance qui met les armes à la main de ces hommes déterminés , qui ne doivent le nom de Héros qu'aux miſeres qu'ils cauſent ; qui ne ſe rendent célebres que par les larmes qu'ils font verſer , dont la renommée ne peut ſouvent publier les exploits , qu'en racontant leurs horribles attentats , & dont on peut dire que les grandes choſes qu'ils font , ſont de grands maux & de grands malheurs ; *magna ſunt iſta ſed non bona ,* dit ſaint Auguſtin. Funeſte valeur que Dieu dans ſa colere n'inſpire aux Princes que pour venger les crimes des peuples , tu n'eus point de part aux prodiges du Héros que je loue. Le zéle pour le repos & la tranquillité de ſes ſujets , le pur amour de la religion , & d'abord la ſeule néceſſité d'affer-

mir ſon trône, armerent ſon bras ; & quoiqu'on ne ſe porte point naturellement avec tant d'ardeur aux choſes que le devoir ſeul fait entreprendre ; quoique la vertu paroiſſe plus froide & plus lente que la paſſion, nous allons voir que ſaint Louis eut dans ſa vaillance chrétienne, toute l'activité & tout le feu, qu'a coutume d'inſpirer la valeur, quand elle eſt ſoutenue de l'ambition.

Dans un âge où les Rois ne regnent encore que par leur nom, & où leurs vertus ſemblent être captives avec leur autorité, ſaint Louis ſoutint & deffendit l'état par ſa valeur. On commence par apprendre l'art de la guerre ; il commença par l'exercer ; ſon jeune courage n'attendit pas le ſecours des leçons ; il n'eut pas même celui des exemples. Je le vois dans ſa minorité à la tête de ſes armées, & je ne vois qu'une femme qui l'y ait conduit ; je vois des rebelles ſoumis, l'autorité royale affermie, une armée de Princes & de Souverains diſſipée ; je vois des ſiéges, des batailles, des victoires, & je ne vois que ſes ſoldats avec qui le jeune Louis ait pu partager la gloire d'avoir vaincu.

Laiſſons-le croître, Meſſieurs ; ſes lauriers croîtront avec lui ; & ce qui eſt de plus glorieux, ſes victoires ne coûteront rien à ſa juſtice, pas même à ſa clémence ; & les années qui endurciſſent d'ordinaire les grands courages, ne feront que joindre en lui l'habitude de pardonner à celle de vaincre. La rébellion & la plus noire perfidie ne fermerent jamais ſon cœur au répentir ; ſa bonté alloit ſouvent au devant du coupable, & lui épargnoit, en lui faiſant grace, juſqu'à la honte de la demander. Comme il

prévenoit

prévenoit dans le combat les ſurpriſes de ſes ennemis, il prévenoit leurs deſirs & leurs ſouhaits après la victoire ; il les rendoit auſſi confus par ſa génerosité, qu'il les avoit humiliés par ſa valeur, & avec la gloire d'en triompher par la force, il avoit encore celle d'en triompher par des bienfaits.

Mais comme les grandes actions ne font ſouvent que des envieux, & les grands bienfaits, que des ingrats ; les ennemis de Louis qui avoient plus d'une fois ſenti leurs foibleſſes, mais qui n'avoient pas oublié leur honte, avoient toujours conſervé le deſir ou l'eſpérance de ſe venger. Des projets on paſſe à l'exécution, on intéreſſe, on ſouleve toute l'Europe : le Comte de la Marche, fortifié de tous les Princes, ſes voiſins, appelle de nouveau Henri, Roi d'Angleterre, à ſon ſecours. Ce Prince encore honteux de ſa fuite, & cherchant à venger, ou à réparer ſa honte, promet tout, remuë tout, exhorte, conjure ſes propres ſujets d'entrer dans la querelle commune ; mais l'Angleterre ſenſible à ſes pertes, écoute à regret des demandes onereuſes à ſa liberté, & inutiles à ſa vengeance. Cependant vaincuë autant par les ſollicitations & par les prieres d'un Roi ſuppliant, que par ſon propre reſſentiment, elle s'engage & groſſit une ligue déja formidable. A la vuë de cet orage qui le menace, que fera ſaint Louis ? ne ſera-t-il pas effrayé par la multitude, & ne craindra-t-il point ou d'être ſurpris par l'addreſſe, ou accablé par la force, ou même trahi par la fortune ? Rien de tout cela, Meſſieurs, il gémira ſeulement de la cruelle néceſſité où l'on le met, de renouer le fil de

ſes victoires, & de ce que malgré lui on force ſa modération à laiſſer agir ſa valeur ; il proteſtera devant Dieu & devant les hommes qu'il eſt innocent des maux que la guerre va cauſer ; il juſtifiera ſes armes par des raiſons, avant que le ciel les juſtifie par des ſuccès, & il rejettera ſur ceux qui bouleverſent la terre, tout le ſang qui va couler. Il eſt vrai que ſentant dans ſon courage, & plus encore dans la juſtice de ſa cauſe, des gages de la victoire, il eſpere *que Dieu diſſipera les nations qui veulent la guerre* * ; le paſſé lui aſſure un glorieux avenir. Mais content de ſa gloire, il veut que ſes ſujets, il voudroit même que ſes ennemis le fuſſent de ſa bonté ; il eſt prêt d'arrêter le cours de leurs larmes, dût-il arrêter le cours de ſes victoires ; dût la renommée en changer de langage, dût le doux nom de pere, faire oublier à l'univers celui de conquerant.

Ici, Meſſieurs, ne confondons pas les temps ; c'eſt d'après l'Hiſtorien de ſaint Louis que je parle ; & ſi en voulant faire le portrait d'un Héros, je ſuis inſenſiblement tombé dans un parallele, ce n'eſt que dans l'hiſtoire & dans la vérité même que j'en ai pris la reſſemblance.

Cependant voyons le ſuccès de cette Conjuration terrible formée contre ſaint Louis : car enfin la jalouſie des chefs a prévalu, & l'a emporté ſur le bien public. Déja les armées s'avancent, & ſont prêtes d'en venir aux mains ; déja je découvre les ſpacieuſes plaines de Taillebourg. A ce nom, Meſſieurs, que de nobles idées ſe préſentent ! jamais le ſoleil éclaira-t-il une plus belle victoire ? jamais

* *Pſalm.* 67. 31.

l'Ange exterminateur parut-il plus terrible que ſaint Louis ? quel courage à ſoutenir lui ſeul tout le poids d'une armée, & à deffendre un pont avec une intrepidité qui efface celle que l'ancienne Rome a tant vantée ? quel triomphe pour la valeur chrétienne que de voir la rébellion, la perfidie, l'ingratitude, l'injuſtice vaincuës & fugitives ! Mais quelle moderation dans le vainqueur ! au milieu du carnage, lorſque tout tombe ſous ſes coups, ou que tout fuit ſous ſes regards, ſon cœur retient ſon bras ; dans le plus fort de la mêlée, dans le cours de la plus rapide victoire, il s'arrête, il écoute la compaſſion & la pitié ; ſous des armes victorieuſes & ſanglantes, il conſerve un cœur chrétien ; & le Comte de la Marche trois fois rebelle, trois fois vaincu, eſt encore pour la troiſiéme fois abſous, & ſert lui ſeul comme d'un triple monument & à la valeur, & à la clémence de ſaint Louis.

Quelques glorieuſes que ces guerres fuſſent à ſaint Louis, il lui fallut, Meſſieurs, un plus grand & un plus ſaint objet. Il a aſſez vaincu pour la gloire & pour le repos de ſes ſujets ; ſes états ſont tranquilles, ſes ennemis ſont ſoumis ; mais, ô douleur ! les ennemis de JESUS-CHRIST ne le ſont pas. L'infidele & l'étranger poſſedent ſon héritage, ſon ſépulcre ſaint : théatre glorieux où il triompha de la mort, ſert lui-même de triomphe à l'impie, & cette terre bienheureuſe ſanctifiée par ſes miracles, & encore fumante de ſon ſang, crie vengeance à tous les Princes chrétiens. Ah dût ſaint Louis en être la victime, il en ſera le vengeur ; ou plutôt, grand Saint, vous ſerez l'un & l'autre : vous ſerez le vengeur du nom

chrétien, par vos exploits & par vos victoires ; & vous en ferez la victime, par vos disgraces. Les superbes murs de Damiette tomberont ; le croissant servira de trophée à la croix de JESUS-CHRIST ; vous triompherez pour la gloire du Dieu que vous servez ; mais vous serez vaincu pour la vôtre ; l'honneur de la cause que vous soutenez demande des victoires ; mais la croix que vous portez, la ressemblance que vous devez à JESUS-CHRIST vous demande des chaînes ; & vainqueur de ses ennemis, vous serez son captif.

Il le sera, Messieurs, mais sans en rien perdre de sa gloire : sa prison va nous découvrir plus de magnificence & de majesté, que jamais Roi n'en étala sur le trône : toujours humble dans ses grandeurs, vous diriez qu'il a réservé toute sa fierté pour ses disgraces : il est vrai que sa prison est une espéce de nuage qui semble obscurcir & couvrir sa gloire ; mais pénetrons le nuage, Messieurs, & nous y verrons un illustre captif qui éclaire l'obscurité de sa prison par l'éclat de sa majesté & de ses vertus, semblable au soleil qui éclaire la nuée qui le couvre, & dont les rayons sont d'autant plus vifs & plus lumineux qu'ils y sont plus resserrés. Vous en futes éblouïs, barbares, lors que croyant insulter à un malheureux, vous trouvates un Roi, un maître dont vous auriez souhaitté de recevoir la loi, prêts à delier ses chaînes pour le porter sur le trône. Mais non, c'en seroit trop pour des barbares, il sçaura regner sur vous, sans être sur votre trône, & il vous fera la loi dans ses chaînes & dans sa prison : vous voulez traiter de sa rançon, mais il vous répond que les Rois ne se

rachetent point : vous exigez de lui un ferment, qui aux yeux de ce Héros paroît un blasphême. Impies ! croyez-vous donc enchaîner la majesté des Rois avec leurs personnes ? & pensez-vous que la parole d'un captif de JESUS-CHRIST ne soit pas plus sacrée que tous vos fermens ?

Cependant, Messieurs, ces infideles s'obstinent, ils pressent, ils menacent ; & voyant que l'appareil de sa mort ne faisoit qu'affermir son courage, ils l'attaquent par la compassion ; & le croyant plus sensible aux supplices des autres, qu'aux siens propres, ils amenerent à ses yeux le Patriarche de Jerusalem déja sanglant, & encore le coûteau levé sur sa tête. Quelle épreuve pour saint Louis ! s'il résiste, il est homicide ; s'il jure, il est infidele. Non, Messieurs, la vertu triomphe sans être cruelle ; les barbares se lassent de voir tant de courage ; leur admiration éteint leur fureur, & saint Louis après avoir jusques dans leurs fers triomphé de leur barbarie, eut encore la gloire de triompher ici de la nature, de l'amitié, & de la compassion.

Après cela rougirons-nous des chaînes & des fers de notre Héros ? a-t-il plus avili la Royauté dans la prison que sur son trône ? il est vrai qu'un conquerant prophane qui n'auroit pris les armes que pour vaincre, auroit dû rougir de se voir vaincu : mais un conquerant chrétien qui ne combat que pour Dieu, ne perd rien tant qu'il lui est fidele. Dieu pour lequel il combat, prend sur lui l'évenement ; il lui est glorieux de combattre, sans qu'il lui soit nécessaire de vaincre ; son courage, sa fidelité, ses

motifs mettent à l'abri ſa gloire, & la ſainteté de l'entrepriſe le dégage du ſuccès.

Mais que fais-je, Meſſieurs ? je juſtifie la valeur de ſaint Louis, tandis que dans un ſecond voyage, Dieu ſe diſpoſe à la couronner ; dirai-je par de nouvelles victoires ? diſons quelque choſe de plus, par de nouveaux malheurs. Lorſque toute l'Afrique allarmée trembloit aux approches de Louis, & que Carthage priſe menaçoit Tunis, Dieu l'arrête, Dieu le frappe, & lui prépare une mort qui ſembloit n'être réſervée qu'à des pécheurs. Vous futes autrefois épargné, Roi pénitent, & quoique ce fleau de la colere de Dieu, ne dût tomber que ſur vous, ſa bonté vous ſauva des coups de ſa juſtice ; & voici un Roi juſte, un Roi innocent, choiſi parmi les premieres victimes, & confondu parmi les plus vils & les plus mépriſables ! Ne l'en plaignons pas, Meſſieurs, c'eſt un rayon de plus ajouté à ſa gloire ; enviſageons, s'il ſe peut, cette mort des mêmes yeux qu'il l'enviſagea lui-même ; uniſſons nos ſentimens aux ſiens, & ne regardons pas comme un malheur, ce qu'il regarda comme une grace. Au-deſſus de ſes maux par ſon courage, & même au-deſſus de ſon propre zéle par ſa patience, & par ſa ſoumiſſion, il ſacrifie à Dieu ſa vie, ſa gloire, ſes entrepriſes, ſes propres deſirs, & n'implore plus le ſecours & la protection du ciel, que pour les Princes ſes enfans, & pour les François ſes chers & fideles ſujets.

Vous êtes exaucé, grand Roi, Dieu vous eſt fidele, votre poſterité eſt glorieuſe & triomphante, vos peu-

ples ſont heureux , & Dieu qui vous avoit fait naître pour eux, parce qu'il les aimoit, vous conſerve , vous perpétuë , parce qu'il les aime encore. *Quia diligit Deus Iſraël , & vult ſervare eum in æternum , idcirco poſuit te Regem ſuper eum.* Et toi , heureuſe nation, autrefois rivale de la gloire de la France , & aujourd'hui compagne de ſon bonheur, bénis, louë à jamais le Seigneur, d'avoir mis ſur ton trône un Prince , digne héritier des vertus de ſaint Louis , digne ouvrage , digne préſent des mains génereuſes & liberales d'un Roi, autrefois ton vainqueur, & aujourd'hui devenu ta reſſource , ton bienfaiteur & ton pere.

* Ce miracle , ce prodige , le déſeſpoir des nations jalouſes , vous regarde & vous intéreſſe , Meſſieurs : chargés du ſoin de tranſmettre à la poſterité les merveilles du regne de Louis le Grand , vous n'êtiez embarraſſés que de trouver croyance parmi les peuples à venir. La vérité au-deſſus de la vrai-ſemblance , vous faiſoit appréhender de n'être pas crus, & vous gemiſſiez d'être fideles & ſinceres, ſans oſer eſperer le mérite de votre ſincerité : mais voici un évenement qui ayant tout l'univers pour témoin, & tous les ſiécles pour ſpectateurs , aſſure , garantit tous les autres , & force la poſterité à croire les faits les plus inouïs & les plus incroyables. Puiſſent vos vertus trouver auprès de Dieu la même récompenſe que vos ouvrages trouveront tou-

* *A Meſſieurs de l'Académie.*

jours auprès des hommes ; puiſſe votre pieté égaler, ſurpaſſer vos talens ; & après avoir ici loué, beni, imité les vertus des ſaints & des Rois, puiſſiez-vous benir éternellement dans le ciel le Dieu des Rois & des vertus.





PANEGYRIQUE
DE S. FRANÇOIS D'ASSISE,
PRÊCHÉ DANS L'EGLISE DES GRANDS CORDELIERS.

Obſecro vos per miſericordiam Dei ut exhibeatis corpora veſtra hoſtiam viventem.

Je vous conjure par la miſericorde du Seigneur de faire de vos corps une hoſtie vivante.

Ces Paroles ſont tirées de l'Epître de S. Paul aux Romains. Chap. 12.



LA charité, auſſi-bien que la grace, a ſes formes différentes : douce dans les uns, elle eſt forte & courageuſe dans les autres : tranquille dans le ſolitaire, elle eſt active & agiſſante dans l'homme public ; elle repoſe dans le juſte ; elle gémit dans le pénitent ; elle menace dans le Prophête ; elle triomphe dans le martyr : c'eſt un feu qui brûle dans le cœur des Apôtres ; c'eſt un aſtre qui brille dans l'eſprit des Docteurs ; c'eſt un lys qui fleurit dans le ſein des Vierges ; mais c'eſt une victime qui ſe dépoüille & s'immole elle-même dans le glorieux Patriarche dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge. Il fut, ſelon les paroles de mon texte, une hoſtie vivante qui ſe dépouille des biens du ſiécle pour ſe revêtir des opprobres de la croix, & qui

meurt chaque jour de cette mort ſpirituelle du juſte, qui ne meurt au monde & à ſes plaiſirs, que pour revivre à JESUS-CHRIST & à ſes ſouffrances. *Hoſtiam viventem.*

Victime véritablement victime, puiſque tout y eſt conſumé ; le cœur, l'eſprit, le corps ; ſources malheureuſes de tant d'attachements criminels, y ſont également immolés : le cœur y eſt enlevé au monde, & à tous les objets de la cupidité : l'eſprit y eſt comme anéanti par une humilité profonde : & le corps y eſt maceré par tous les inſtruments de la pénitence la plus rigoureuſe : de ſorte que ces trois grands obſtacles du ſalut, marqués par l'Apôtre ſaint Jean, *la concupiſcence des yeux, la concupiſcence de la chair, & l'orgueil de la vie* *, ſe trouvent ici courageuſement ſurmontés. A la concupiſcence des yeux, François oppoſe un dépouillement univerſel ; à l'orgueil de la vie, il oppoſe une humilité ſans exemple ; & à la concupiſcence de la chair, il oppoſe les plus cruelles auſterités, & fait de ſon propre corps comme un bucher vivant où il ſe dévouë & s'immole lui-même aux plus ſéveres maximes de l'Evangile.

Mais de quelque côté qu'on conſidere ce ſacrifice, c'eſt toujours la charité qui conduit la victime, elle eſt la loi qui l'éclaire, le poids qui l'abaiſſe, & le trait qui l'immole. François ſe dépoüille ; voilà la ſource de ſa charité : François s'humilie ; en voilà le progrès : François s'immole ; en voilà le comble, & toute l'idée ſous laquelle

* *I. Joan. c. 2. v. 16.*

je viens vous le repréſenter. Triſte idée, à la vérité ! puiſqu'elle n'offre à vos yeux que l'image d'un homme pauvre, humble & ſouffrant ; mais glorieux éloge pour un Saint qui, à l'exemple de l'Apôtre, ne ſe glorifie jamais que dans la croix, & dans les humiliations de ſon maître.

N'attendez donc pas ici, que par des traits éclatans, j'aille chercher à ſaint François une gloire qu'il n'a jamais connuë, ou qu'il a toujours refuſée : une pauvreté univerſelle, une humilité profonde, des ſouffrances & des mortifications infinies, formerent tout ſon caractere ; elles ſeront auſſi tout ſon éloge, & le ſujet de vos attentions, après que nous aurons demandé les lumieres du Saint Eſprit, par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

POUR concevoir une haute idée d'un homme qui mépriſe véritablement les richeſſes, & qui s'en dépoüille, vous n'avez, Chrétiens mes freres, qu'à rentrer un moment dans vous-même, & conſiderer tout ce que l'amour propre peut ſuggerer de plus commode pour ſe ſatisfaire, de plus ſolide pour s'établir, de plus flatteur pour ſe diſtinguer, & de plus favorable pour s'aggrandir : regardez les palais qu'on habite dans le monde, la pompe & la magnificence qui les décorent, la puiſſance & la grandeur des maîtres qui les occupent, la foule des courtiſans qui les rempliſſent, les hommages qu'on y

rend, les graces qu'on y ſollicite ; tout cela eſt l'ouvrage des richeſſes : elles ſont le prix & l'objet des mouvements qu'on ſe donne pour parvenir à l'accompliſſement de ſes deſirs : l'indigent les ſouhaite pour ſortir de ſa miſere ; l'indolent pour jouir de ſon repos ; le mondain pour fournir à ſon luxe ; le voluptueux pour ſervir à ſes débauches ; l'ambitieux pour arriver aux honneurs & aux dignités où il aſpire : elles ſont la ſource & la matiere de tous les crimes : ceux à qui la fortune les a refuſées, les arrachent par violence, ou les acquierent par injuſtice : elles ſont l'inſtrument de toutes les paſſions ; la magnificence les étale ; la volupté les proſtituë ; la profuſion les répand ; l'avarice les reſſerre, & en fait ſon idole : le philoſophe les décrie ſans s'en détacher ; le pauvre qui murmure contre le riche, ne ſouhaite ſa fortune que pour imiter ſon faſte ou ſa molleſſe ; & les plus ſages qui en craignent les abus, en ſentent les beſoins.

De toutes ces maximes trop vérifiées par l'expérience & par l'uſage, il s'enſuit invinciblement que celui qui renonce aux richeſſes, eſt un homme au-deſſus de toutes les paſſions humaines, & de toutes les inquiétudes du ſiécle : c'eſt un étranger ſur la terre, & qui ne prend plus de part à tout ce qui s'y paſſe : c'eſt un homme, pour ainſi dire, ſorti de toute la nature, dont le cœur eſt déja dans le ciel, & qui ne tient plus au monde que par les miſeres qu'il y reſſent, & par les maux qu'il y ſouffre : & tel fut, Chrétiens, le genereux ſaint François : le ſacrifice qu'il fit de tous ſes biens, & la courageuſe profeſſion de la pauvreté évangelique qu'il embraſſa, lui interdi-

rent tout commerce & tout uſage de la vie ; & nous allons voir par toutes les circonſtances de ce ſacrifice, que dès le moment qu'il ſe fit pauvre pour JESUS-CHRIST, il commença dès-lors à renoncer à toutes les commodités qu'on recherche dans le monde, & à toutes les douceurs qu'on y goute, & à toutes les eſpérances qui en adouciſſent les peines & les miſeres.

Sacrifice prompt ; il fut ſans délai : ſacrifice public ; il le fit avec éclat, & ſans égard au reſpect humain : ſacrifice genereux ; il fut ſans regret : ſacrifice conſtant ; il fut ſans retour : ſacrifice univerſel ; il fut ſans réſerve : ſacrifice glorieux ; il triompha de tous les obſtacles, dont on s'efforça de traverſer la ſainteté, & la grandeur de ſes deſſeins.

Sacrifice prompt ; il le commença, Meſſieurs, dès ſa naiſſance : la pauvreté préſida à ſon berceau, comme elle avoit préſidé à celui du Sauveur du monde ; & je ne ſçai par quelles vuës de la providence, celle qui portoit François dans ſon ſein, fut avertie après de longues douleurs, qu'elle ne pourroit jamais lui donner le jour que dans un lieu tout propre à nous rappeller la memoire de la naiſſance de JESUS-CHRIST, comme ſi Dieu voyant que l'image de ſon fils commençoit à s'effacer ſur la terre, eût voulu ſuſciter un homme qui portât les ſacrés caracteres de ſa naiſſance, auſſi-bien que ceux de ſa mort. Ah ! Seigneur, vous avez bien été un Dieu de gloire pour ſaint Pierre ſur le Tabor, un Dieu d'amour chez Magdelaine, chez le Phariſien, un Dieu de grace pour la Samaritaine ſur le puits de Jacob, un Dieu de

ſalut pour le bon Larron ſur votre croix , un Dieu de miracles dans toute la Judée ; mais vous n'aviez pas encore été pour perſonne un Dieu de pauvreté dans votre crêche , & vous l'êtes aujourd'hui pour ſaint François ; & on peut bien dire qu'il poſſede la pauvreté dès le commencement de ſes voyes , comme vous avez poſſedé la ſageſſe dès le commencement des vôtres ; *poſſedit me in initio viarum ſuarum.*

Ces préſages qui annoncerent à ſaint François que Dieu le deſtinoit à la pauvreté , lui en inſpirerent l'amour dès ſa plus tendre jeuneſſe. Cet âge où tout ce qui flatte fait tant d'impreſſion , où la figure du monde eſt ſi ſéduiſante , & où les richeſſes ajoutent toujours au penchant que l'on ſent pour le mal , tant de facilités à le commettre ; cet âge ſi funeſte à l'innocence , le jeune François le paſſa dans la méditation des vérités éternelles , & dans le mépris des faux biens de la terre. Né dans une condition où l'intérêt & l'amour du gain ſont l'objet principal , & où l'or & l'argent irritent ſans ceſſe la cupidité , il n'y toucha jamais que pour le faire paſſer dans la main du pauvre : ce qu'il donnoit n'étoit pas le fruit de ſes injuſtices , c'étoit le prix de ſes plaiſirs innocents , & des amuſemens de ſa jeuneſſe : il n'attendit pas à ſe dépoüiller , qu'une longue poſſeſſion eut rallenti ſes deſirs ; à peine ſe vit-il en état de jouir des avantages qu'une fortune honnête lui offroit , qu'il en fit un ſacrifice anticipé , avant que de les avoir employés à des uſages prophanes , & il but le calice amer de la pauvreté , avant que de s'être jamais plongé dans l'y-

vreſſe de la volupté & de l'abondance.

Ce ſacrifice, que ſon amour rendit ſi prompt, devint bientôt public par cette profeſſion ouverte & éclatante qu'il fit de la pauvreté, malgré la honte & le mépris qu'elle traîne après elle : car vous le ſçavez, Chrétiens mes freres, on ne ſe contente pas dans le monde d'éviter avec ſoin la pauvreté, on en craint juſqu'au nom, & aux apparences : ſouvent on aime mieux dévorer en ſecret tous les chagrins qu'elle cauſe, & ſouffrir tous les maux qu'elle apporte, que de ſoutenir l'idée qu'elle donne. Tel ne rougit pas de ſes vices, qui rougit de ſon indigence : avec elle la nobleſſe tombe dans l'aviliſſement & dans l'obſcurité, la ſcience & la vertu dans le mépris : avec elle l'homme de mérite n'oſe ſe produire, & l'homme juſte n'oſe ſe deffendre. *Pauper autem læſus tacebit*, dit l'Ecriture *. Le pauvre parle avec ſageſſe, & il eſt inſulté. *Locutus eſt pauper*, *& dicunt*, *quis eſt* **. Mais que les hommes ſuivent leurs erreurs, ou leurs foibleſſes, François ne ſuivra que les leçons & les exemples de JESUS-CHRIST. Non content d'être pauvre, il veut le paroître, & ſouffrir tous les opprobres & toutes les humiliations de la pauvreté. Faudra-t-il s'expoſer pour elle aux inſultes des libertins ? il s'y expoſera : faudra-t-il ſoutenir les hauteurs & les duretés du riche orgueilleux ? il les ſoutiendra : faudra-t-il ſouffrir les perſécutions de ſes propres parents ? il les ſouffrira : & le coup d'éclat &

* *Eccliſ. c.* 13. *v.* 4.
** *Ibid. v.* 29.

de nouveauté auquel il ſe prépare, va bientôt ſurprendre & étonner ſa propre patrie. En effet, Meſſieurs, l'Evêque d'Aſſiſe eſt appellé pour être le témoin & le dépoſitaire des dépouilles de François : on en fait un ſpectacle, & déja l'appareil du ſacrifice eſt dreſſé. Tremblez, avares; c'eſt votre divinité; c'eſt l'idole de votre cœur que François va renverſer; ce ſont vos richeſſes qu'il va proſcrire; c'eſt le veau d'or qu'il va briſer; ou plutôt c'eſt l'étendart de la pauvreté qu'il va prendre; c'eſt le fleau le plus rédoutable à la cupidité dont il va ſe charger; ce ſont tous les maux enſemble, & toutes les miſeres de la vie humaine qu'il va raſſembler pour en faire l'exercice continuel de ſa patience & de ſa vertu. Recevez, dit-il, en ſe proſternant aux pieds de ſon paſteur, recevez ces reſtes malheureux qui m'attachent encore à un monde que je ne puis ſouffrir; qu'on me dépouille, qu'on me couvre de ſac & de cendres; le diſciple d'un Dieu pauvre ne doit rien avoir en lui qui n'annonce la pauvreté. Parents aveugles & trop charnels, ne comptez plus ſur un fils qui renonce à votre héritage, pour acquerir celui de JESUS-CHRIST : Pere éternel, Pere céleſte, c'eſt vous ſeul que j'accepte aujourd'hui pour pere. *Deus meus, Deus meus & omnia.*

Ces paroles qui furent regardées comme le ſerment ſolemnel qui le lia pour jamais à la pauvreté, découvrirent le fonds de ſon cœur, & firent connoître que Dieu ſeul en étoit l'objet, comme il en avoit été le principe. S'il n'avoit été détrompé des biens de la terre que par des motifs humains; ſi le dégoût du monde, ou l'attrait que l'on

l'on ſent quelquefois à mener une vie ſinguliere, avoit eu quelque part à ſon ſacrifice, les beſoins qu'il auroit ſentis, les rebuts qu'il auroit eſſuyés, le répentir qui ſuit toujours de près la legereté, auroient été de grands écueils à ſon zéle : mais comme ſon dépouillement fut l'ouvrage de ſon amour plutôt que de ſa crainte, & qu'il avoit toujours regardé les richeſſes moins comme des piéges à ſon ſalut, que comme un obſtacle à ſa charité, il n'eut point de regret au ſacrifice qu'il venoit d'en faire ; & ſans enviſager dans les biens qu'il abandonnoit, ni la vanité qui les accompagne, ni l'impieté qui les ſuit, ni le vuide affreux où ils nous laiſſent, ni les embarras qu'ils nous donnent, ni les crimes où ils nous portent, il lui ſuffit de ſçavoir que le Dieu qu'il ſervoit étoit né pauvre, qu'il avoit donné à la pauvreté une préference de choix & d'amour ; qu'étant le maître de l'univers, le roi du ciel & de la terre, ayant en ſa main le choix de ſa deſtinée, & pouvant ſe faire la condition la plus éclatante, il avoit cependant choiſi l'état le plus pauvre & le plus obſcur ; voilà le motif ; voilà l'attrait qui l'anime : ainſi que d'autres quittent les richeſſes, parce qu'elles ſont dangereuſes ; c'eſt un effet de leur précaution, plutôt que de leur amour : François s'en dépouille, parce que ſon Dieu les a mépriſées, & les a proſcrites. Que le monde ſoit faux dans tout ce qu'il promet, ce n'eſt pas là ce que François conſidere ; tout ce qu'il enviſage dans le monde, c'eſt, Seigneur, qu'il abhorre vos maximes, & que vous-même, vérité éternelle, vous avez condamné toutes les ſiennes.

Les mêmes motifs qui rendirent le ſacrifice de François

ſi genereux, le rendirent conſtant, & le ſoutinrent dans toutes les dures épreuves de la pauvreté. En ſortant de l'Egypte, il perdit juſqu'au ſouvenir des douceurs qu'il y avoit laiſſées : on ne le vit plus encenſer l'idole qu'il venoit de briſer ; on ne le vit plus ſe rapprocher du ſiécle, & y reporter des deſirs qu'il s'étoit interdits ; le divorce qu'il avoit fait avec le monde, dura auſſi long-temps que ſa vie, & fidele à la pauvreté juſqu'à la mort, ſon ſacrifice ne fut ni interrompu par les beſoins les plus preſſants, ni adouci par aucun de ces uſages qui rendent la pauvreté plus ſupportable, & que l'infirmité humaine ſemble avoir rendus néceſſaires.

En effet, Chrétiens, ce n'eſt pas ici un de ces vœux de pauvreté où il entre plus de céremonies que de réalité, & que l'on fait avec une riche dot, & à l'abri d'une Communauté opulente & richement fondée, où en quittant tout on eſt aſſuré de ne manquer de rien, où ſans enfraindre la loi, ou du moins l'uſage de la pauvreté, on trouve abondamment toutes les commodités de la vie, & où l'on jouit de toutes les douceurs des richeſſes, ſans en avoir ni les embarras, ni les inquiétudes. La pauvreté de François fut une pauvreté réelle ſans adouciſſements, ſans précaution, ſans réſerve pour les choſes les plus néceſſaires, & les plus indiſpenſables : ſon vêtement étoit le vêtement même de la pauvreté : un pain journellement mandié, ſouvent refuſé, & toujours accordé avec mille rebuts & mille reproches, étoit le ſeul fonds qu'il s'étoit réſervé. Ce métail également précieux & funeſte, la ſource de nos malheurs & de nos crimes, & cependant ſi

néceſſaire à tous nos beſoins, fut éternellement proſcrit par ſaint François, & rentra à ſon égard dans les entrailles de la terre, d'où il eſt ſorti : ſes yeux ne furent plus éblouis de ſon éclat ; ſes mains ne furent plus ſouillées de la bouë dont il eſt pétri ; & non content d'en détacher ſon cœur, il voulut s'en interdire l'uſage, la vuë même, & la connoiſſance.

Cependant, Chrétiens, dans ce dépouillement général, quels penſez-vous que ſoient les deſſeins de François ? & quels projets importants croyez-vous que pût former un homme ainſi dénué de tout ſecours, ſans crédit, ſans autorité, ſans bien, & dès-là en bute à toutes les contradictions humaines ? N'en jugez pas, prudens du ſiécle, vous vous tromperiez ; & pourriez-vous penſer que François, le pauvre François, pût ſonger dans cet état à l'établiſſement d'un Ordre, dont les fondements dureront autant que la croix de JESUS-CHRIST, & dont les enfans, ſemblables à la poſterité d'Abraham, égalerent déja de ſon temps le nombre des étoiles ? Il eſt vrai que l'auſterité de ſa regle, fondée ſur la pauvreté, ſuſpend d'abord les décisions du ſaint Siége, embarraſſe un grand Pape, & ſouleve tout le Vatican, qui reclame contre la nouveauté d'un inſtitut qui lui paroît l'ouvrage d'un homme extraordinaire & ſingulier ; mais François, l'Evangile à la main, remontre au ſacré College que la pauvreté ne devoit pas ſembler nouvelle à des chrétiens ; qu'une vertu ſi cherie & ſi recommandée par JESUS-CHRIST, devoit du moins trouver de la protection auprès de ſes Miniſtres ; que ſi ſa Regle étoit auſtere,

c'eſt qu'il l'avoit priſe dans l'Evangile, & qu'il ne propoſoit à ſes diſciples que les leçons, & les exemples du maître commun de tous les fideles : ainſi au milieu de la pompe romaine, dans le centre même de la magnificence, François plaida la cauſe de la pauvreté, & ſe fit écouter : l'ambition & la vanité ſe turent devant lui, par confuſion, autant que par reſpect ; & l'homme de Dieu obtint enfin le droit de pouvoir être pauvre, & d'obſerver à la lettre les maximes de l'Evangile.

Qu'il étoit beau, qu'il étoit édifiant, de voir cet homme apoſtolique entrer dans Rome avec le glaive de la pénitence, & briguer la pauvreté avec les mêmes ſollicitations qu'on y brigue ces robbes brillantes, les plus riches parures de l'épouſe de JESUS-CHRIST, & porter du moins par ſes exemples, la reforme dans cette ville, où malgré la vérité même qui habite dans ſes murs, le faſte & le luxe des cours ſéculieres, ont de tout temps introduit la licence & le relâchement : c'eſt ainſi que ſaint François édifia l'Egliſe par ſa pauvreté. Voyons juſqu'où il porta l'amour de l'humilité ; c'eſt le ſujet de la ſeconde partie de ſon éloge.

SECOND POINT.

AUX yeux de la vanité, l'humilité paroît une baſſeſſe : aux yeux de l'orgueil, c'eſt la vertu des petits : mais aux yeux de la foi ; aux yeux même de la raiſon, conduite par la ſageſſe, l'humilité eſt la vertu des grandes ames, puiſque le Fils de Dieu, Dieu lui-même,

nous en a donné l'exemple. Il ne nous a pas dit ; apprenez de moi à être grands & puiſſants en œuvres : il ne nous a pas dit ; j'ai commandé aux vents & à la mer ; vous m'avez vu délier la langue des muets , éclairer les aveugles , faire entendre les ſourds , ouvrir les tombeaux , & en faire ſortir les morts ; mais ce ne ſont pas ces merveilles que je ſuis venu vous apprendre ; c'eſt un plus grand myſtere ; c'eſt le prodige de mes abbaiſſements ; c'eſt d'être petits comme ces enfants , & pour apprendre de moi à être doux & humbles de cœur ; *diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde* *.

Ce n'étoit donc pas aſſez pour ſaint François d'avoir tout quitté pour ſuivre JESUS-CHRIST ; il falloit encore qu'il ſe quittât lui-même , & qu'il devînt auſſi petit à ſes propres yeux , qu'il le paroiſſoit aux yeux des hommes par la pauvreté ; & c'eſt ce que nous allons voir.

Le premier ſoin qu'inſpire l'humilité , c'eſt de fermer les yeux ſur les bonnes qualités que Dieu à miſes en nous , & de lui en rapporter toute la gloire. Plus la vertu eſt pure , & plus il eſt aiſé de la ternir ; c'eſt une glace ou un miroir , dont le moindre ſouffle , ou un regard trop arrêté , efface ſouvent tout l'éclat. Le premier Ange dans le rang le plus proche de la divinité , ſe regarde , & il ſe perd.

Ce fut pour éviter ce piége funeſte , que ſaint François n'eut jamais dans toute ſa vie les yeux ouverts que ſur ſa propre baſſeſſe. Il a tout quitté , & il eſt le ſeul à igno-

* *Matth. c.* 11. *v.* 29.

rer le mérite de ſon ſacrifice : il avance à grand pas dans la voye du ſalut , ſans s'appercevoir du progrès qu'il y fait : égal aux Anges par la pureté , il n'oſe recevoir la dignité de Prêtre par modeſtie : il eſt le maître & le pere de ſes diſciples , & il ſe borne à leur obéïr : il eſt l'ame , qui par le ſouffle de ſa charité , a ſeul enfanté ce grand corps déja multiplié & répandu par tout , & il refuſe d'en être le chef : ici il demande un pardon , où il pourroit accorder une grace : là il excuſe dans les autres des fautes , qu'il punit ſur lui-même. O toi , ſageſſe mondaine , que l'eſprit de Dieu appelle folie , & qui ne donnes ton admiration qu'à des vices magnanimes , dont tu couronnes tes Héros , ferme ici ta bouche prophane , ou ne l'ouvre que pour applaudir au prodige d'humilité que je vais raconter !

Dans l'ardeur d'une charité nouvelle , ſoit que François , non content de ne reſſembler encore à JESUS-CHRIST que par le lieu de ſa naiſſance , voulût lui reſſembler auſſi par ſes opprobres & ſes humiliations , ſoit qu'aux dépends même de ſon innocence , il voulût retracer dans les eſprits l'image des pénitences publiques , il ſe couvre de la robbe hériſſée , ſe met au col l'inſtrument honteux de la mort des criminels , & marchant nuds pieds comme Elizée , affligé comme Jeremie , pénitent comme David , mortifié comme Jean-Baptiſte , crie comme lui , non pas de faire pénitence , mais que lui-même infidele & ingrat aux bontés de ſon Dieu , ne peut la faire avec aſſez d'auſterités pour appaiſer ſa juſtice. Que faites-vous ? grand ſaint ! vous allez devenir la dériſion de l'impie ;

vous allez paſſer dans toute l'Italie pour le plus foible & le plus inſenſé de tous les hommes ; j'entends même déja un de vos infideles diſciples qui vous inſulte , & qui vous outrage. N'importe , Chrétiens , il en reſſemblera mieux à ſon divin Sauveur , toute ſa joye & toute ſa gloire eſt de ſe voir abîmé dans le mépris , & de ne ſe glorifier , comme ſaint Paul , que dans la croix & dans les opprobres de JESUS-CHRIST. *Abſit mihi gloriari niſi in cruce Domini JESU-CHRISTI* *.

Chaſte épouſe des cantiques , vous vous cachiez aux yeux de vos compagnes , parce que votre viſage brûlé des ardeurs du ſoleil , vous auroit attiré leurs mépris ; *nolite me conſiderare quod fuſca ſim , quia decoloravit me ſol* ** : mais François plus courageux que vous , n'aſpire qu'à ſe faire voir , tout noirci qu'il eſt des vives ardeurs du ſoleil de juſtice. Je ſuis noir , il eſt vrai , mais la cauſe de ma noirceur m'eſt trop chere pour la cacher ; *decoloravit me ſol.* Je veux que toute la terre me reconnoiſſe à ces traits ; un Dieu même les a portés ; il eſt mon modele ; & c'eſt lui que j'imite.

Dites après cela , Chrétiens , qu'il y a de la foibleſſe à porter l'humilité ſi loin , & dites plutôt que la véritable foibleſſe eſt de ſentir en nous tant de miſeres , & de conſerver tant d'orgueil : avouez plutôt , mes Freres , que l'humilité eſt le véritable partage du chrétien ; car outre qu'elle eſt la fidele gardienne de toutes les vertus ,

* *Galat. c. 6. v. 14.*
** *Cant. c. 1. v. 5.*

elle eſt auſſi la voye la plus naturelle & la plus ſeure, qui conduit à la gloire la plus ſolide, ſelon cet oracle de JESUS-CHRIST, qui nous aſſure *que celui qui s'abbaiſſera, ſera élevé* *.

Jamais cet oracle ne fut peut-être mieux accompli qu'à l'égard de ſaint François ; ſon mérite ne fut pas long-temps ſans briller de tout l'éclat de la véritable grandeur : déja la réputation de ſa vertu attire ſur lui les regards des nations : déja les princes & les grands de la terre, ſe déclarent ſes diſciples ou ſes protecteurs : déja ſes enfans croiſſent comme les cedres, & brillent comme les étoiles du firmament : ils rempliſſent les premiers ſiéges de l'Egliſe, & deviennent les plus ſçavants docteurs, & les plus zélés défenſeurs de la religion : les infideles mêmes rendent hommage à leur pieté, & les barbares en les voyant, quittent tous leur cruauté, s'ils n'abandonnent pas leur religion : ainſi Dieu éleve & exalte les humbles : ainſi l'humilité, de l'abîme profond où elle avoit comme enſeveli François, le manifeſta au monde, & le porta enfin juſqu'au ſublime degré de la gloire chrétienne. Mais hâtons-nous de voir le comble de ſa charité dans ſes ſouffrances ; c'eſt le ſujet de mon dernier point, que j'abrege pareillement en peu de mots.

* *Matth. c. 23. v. 12.*

TROISIE'ME

TROISIE'ME POINT.

IL ſemble, mes Freres, que les rigueurs de la pénitence ne ſoient réſervées que pour expier de longs égarements, ou de grands déſordres : de ſorte que ſi on étoit aſſez heureux pour vivre toujours dans l'innocence & dans la pieté, on ne devroit pas être ſujet aux dures loix des mortifications & des ſouffrances : mais ſoit que la charité n'ait point de loix, ou qu'elle ſoit plus ſévere que les loix mêmes, elle réduit ſouvent l'homme le plus juſte aux mêmes rigueurs que l'homme le plus coupable.

Qu'on ne s'étonne donc pas de voir dans la vie de ſaint François, la vie peut-être la plus pure & la plus auſtere qui fut jamais : la charité opere en lui, ce que la juſtice & la crainte des jugements de Dieu opere ſur les pécheurs ; & la croix qu'il porte, n'eſt pas la peine de ſes crimes ; c'eſt la preuve de ſon amour.

Cependant il s'immole chaque jour, & c'eſt proprement ici la conſommation de ſon ſacrifice, & comme les derniers ſoupirs de la victime : occupé ſans relâche, à prevenir les révoltes de ſa chair, il ne lui donne que ce qui peut l'affoiblir, & lui retranche tout ce qui peut la fortifier : ſon corps eſt une partie de lui-même qu'il ne peut ſouffrir ; & ce qui ſouvent en vous, gens du monde, eſt votre idole, parut à François l'objet le plus vil & le plus mépriſable de la nature. Je n'oſe expoſer à vos yeux ni l'auſterité, ni la longueur de ſes jeûnes, ni

ses cruelles macerations ; il me suffit de vous dire que ce ne sont point ici de ces ferveurs passageres, ni de ces saillies de dévotion, qui prennent quelquefois comme de saints emportements de la pieté ; ce sont des exercices de tous les jours & de toutes les heures ; & le soleil qui se leve, le trouve comme il l'avoit laissé en se couchant, dans la priere, & tout baigné dans ses larmes & dans son sang ; il a regret de le verser, pour ainsi dire, goute à goute, & dans l'ardeur qui le transporte, il va chercher chez les barbares & chez les tyrans, la gloire du martyre. Mais arrêtez, genereuse victime, votre sang est réservé pour d'autres autels ; vous souffrirez, vous serez martyr ; mais vos souffrances seront des miracles, & vous pourrez bien dire avec Job que vous êtes tourmenté d'une maniere miraculeuse ; *mirabiliter me crucias* *. Ce ne seront pas des bourreaux qui perceront vos veines ; celui dont vous avez voulu devenir la victime, deviendra lui-même votre sacrificateur ; son amour imprimera sur vous tous les traits que la malice des hommes avoit imprimés sur lui ; & vous serez ainsi une hostie toujours vivante ; *hostiam viventem ;* vivante même après votre mort, dans cette nombreuse posterité que vous avez engendrée dans le sein de l'Eglise.

Posterité nombreuse ; mais en même temps fidele à toutes les volontés de son glorieux fondateur. Et ne la voit-on pas encore aujourd'hui, comme ce grand saint l'a laissé, exposée à la merci des hommes, sans terre, sans cul-

* *Job. c.* 10. *v.* 13.

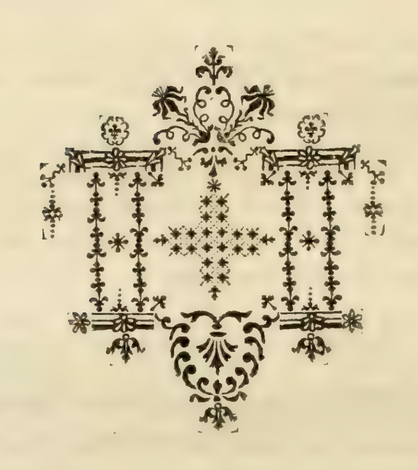
ture, & toute la nature ſtérile pour elle ; indifférente que rien n'attache ; étrangere que rien n'arrête ; ſçavante ſans être curieuſe ; ſolitaire ſans être oiſive ; publique ſans être diſſipée, & dans laquelle la loi de la pauvreté & de la pénitence, eſt encore obſervée dans toute ſon étendue, & ſuivie dans toute ſa rigueur ?

Soyez donc à jamais benie, providence de mon Dieu, de ſuſciter de temps en temps de ces hommes évangeliques, & de les perpétuer dans leurs enfans, pour être comme les tables ſacrées & vivantes de vos ſaintes loix. Sans cela, Seigneur, votre Evangile ſeroit bientôt effacé du cœur des lâches chrétiens, & les auſteres maximes de la mortification & de la pénitence, ſeroient bientôt oubliées.

En effet, mes Freres, on ne connoît preſque plus dans le monde la ſéverité de la morale de JESUS-CHRIST : on relegue la vie auſtere & crucifiée, dans les déſerts des Pauls & des Jerômes, ou bien on la renferme dans le cloître des Dominiques & des François : on laiſſe à d'innocents religieux le ſoin d'expier des crimes qu'ils n'ont point commis ; le juſte s'épuiſe par des regrets ſans fin, tandis que le pécheur s'abîme par des péchés ſans nombre ; comme ſi la rigueur de la pénitence n'étoit que pour l'innocent, & qu'un leger repentir pût effacer le déſordre d'une vie criminelle & mondaine.

Sortons donc, mes Freres, d'une erreur qui nous perd ; prenons en main le glaive de la pénitence, & non contents d'admirer les vertus des ſaints, entrons

dans l'esprit de l'Eglise, qui ne célebre leurs fêtes avec tant d'éclat, que pour mieux nous porter à imiter leurs exemples, & à marcher après eux dans les voyes pénibles qui les ont conduits au bonheur éternel, que je vous souhaite.



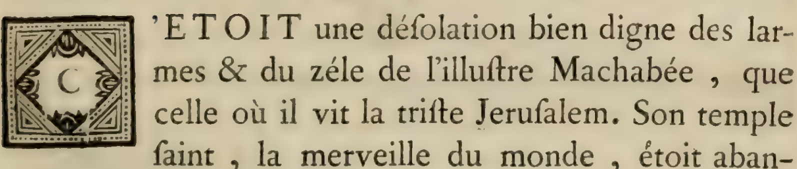


PANEGYRIQUE
DE SAINT CHARLES,
PRÊCHÉ DANS L'EGLISE
DE SAINT SULPICE.

Viderunt sanctificationem desertam, altare profanatum, & dixit Judas, ascendamus mundare sancta & renovare.

Ayant vu le sanctuaire abandonné, & l'autel prophané, Judas Machabée dit, allons au temple purifier les choses saintes, & renouveller le culte du Seigneur.

Ces Paroles sont des Machabées, 1. ch. 4.



C'ETOIT une désolation bien digne des larmes & du zéle de l'illustre Machabée, que celle où il vit la triste Jerusalem. Son temple saint, la merveille du monde, étoit abandonné : l'herbe croissoit dans le sanctuaire : ses Prêtres sans sacrifices : ses Levites sans fonctions, muets & oisifs, ne chantoient plus de saints cantiques ; & sans le zéle de l'illustre Machabée, la religion étoit perduë, & le Dieu d'Israël n'étoit plus connu.

Voilà, mes chers Freres, dans la désolation de Jerusalem, l'histoire de l'état déplorable où la ville de Mi-

lan étoit tombée : les lumieres du monde y étoient éclipſées : le ſel de la terre y étoit affadi : l'Evangile de JESUS-CHRIST n'y étoit plus prêché que par l'ignorance, ou par l'erreur : les Sacrements y étoient décriés par les impies, ou prophanés par les libertins : le pain des anges mangé par des bouches ſouillées, ou porté par des mains ſacrileges. Borromée, Machabée nouveau, hâtez-vous donc de monter au temple pour y purifier les choſes ſaintes, & pour y renouveller le culte du Seigneur ; *aſcendamus mundare ſancta & renovare.*

Deux grands maux dans ces temps malheureux affligeoient l'Egliſe de Milan : perſonne n'y obſervoit plus la loi de Dieu, & perſonne ne l'y faiſoit obſerver : plus de traces, plus de veſtiges des vertus anciennes : plus de modeles, plus de guides que l'on pût ſuivre : le vice étoit monté juſques ſur l'autel, & ne ſortoit pas des palais des grands : on n'y voyoit plus d'Empereurs pénitents, parce qu'il n'y avoit plus d'Ambroiſes. Mais enfin, Dieu ſe reſſouvenant de ſes anciennes miſericordes, ſuſcita le jeune Borromée pour renouveller dans ſa perſonne, & pour retracer dans les autres, ces grands exemples & ces grandes leçons, qui ne ſubſiſtoient plus que dans la pouſſiere des archives de cette grande Metropole. Ainſi la diſcipline de l'Egliſe, renouvellée dans ſaint Charles, & par ſaint Charles, ſera tout le partage de ce Diſcours. Demandons les lumieres du ſaint Eſprit, par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

POUR vous donner une juste idée de cet esprit apostolique, dont saint Charles fut rempli, j'ai besoin, mes chers Auditeurs, de tous les siécles. Rappellez donc ici cet esprit de sacrifice qui faisoit dans le sacerdoce presque autant de victimes, que l'on consacroit de prêtres : cet esprit de dévouement qui asservit le pasteur à tous les besoins de son peuple : cet esprit de condescendance qui gémit avec le pénitent, qui prie pour le pécheur, & qui devient infirme avec l'infirme : cet esprit de zéle qui dévoroit les Cypriens : cet esprit de pénitence qui mortifioit les Basiles : cet esprit de fermeté qui animoit les Ambroises : cet esprit universel, Messieurs, fut l'esprit du grand saint Charles. Mais comme tant d'éclat & de varieté m'éblouiroit moi-même, je me borne à vous édifier, & à vous faire voir dans cette premiere Partie, que saint Charles fit revivre dans sa personne cet esprit de sainteté qui rend l'Evêque irrepréhensible, & cet esprit de charité qui le rend le pere de son peuple.

L'Eglise ne varie point sur les qualités qu'elle exige de ses ministres. La loi nouvelle ne fait que repeter ce que l'ancienne avoit prescrit : nous tenons l'une & l'autre de la même main, & le saint Esprit a tout dicté : ainsi c'est dans tous les temps que le divin sacerdoce a demandé un esprit d'intégrité & d'innocence. Dans l'ancienne loi la moindre imperfection du ministere étoit une exclusion du ministere ; & la moindre souillure en suspen-

doit les fonctions : les prêtres étoient déja une nation ſainte, & ſéparée des pécheurs : leur vêtement & tout ce qui les environnoit, portoit le caractere de leur ſainteté : leurs aliments étoient pris ſur l'autel, & il ne leur étoit pas même permis de ſortir du temple ſaint, de peur de reſpirer dans le monde un air prophane.

C'eſt dans le même eſprit, & ſur les mêmes regles, que l'Egliſe s'eſt fait une loi d'éloigner des ſaints autels ces miniſtres indignes qui s'y préſentent avec des mœurs corrompuës, & une réputation décriée : elle arrête, la foudre à la main, ces prophanes qui voudroient faire une alliance monſtrueuſe d'une ame ſouillée, avec une dignité plus pure & plus élevée que les cieux.

Mais par un abus déplorable, les regles de l'Egliſe n'ont pas toujours été celles de ſes miniſtres : je vois du temps où Dieu fit naître ſaint Charles, les mêmes canons & les mêmes ordonnances ; mais je ne vois plus les mêmes exemples. Selon l'ordre de la diſcipline, l'innocence étoit le premier degré pour monter à l'épiſcopat : la place étoit toujours ſainte, mais elle étoit briguée ; & dès-là le mérite & la vertu en étoient bien loin. Mais laiſſons croître le jeune Borromée ; Dieu le deſtine à Milan ; Milan reverra bientôt les regles & les exemples marcher enſemble avec l'idée & le modele d'un paſteur accompli dans le même tableau.

Dieu l'appella comme Samuel, & il répondit comme lui : *parlez, Seigneur, votre ſerviteur vous écoute* *. Né dans

* *I. Reg. 3. v. 10.*

les

les grandeurs & dans l'opulence, il eut tout le mérite, & ſentit tout l'attrait de ſa vocation : le ſacerdoce lui plut par des motifs auſſi purs que le ſacerdoce même ; & bien différent de ces hommes mercenaires, qui ne s'engagent dans le ſaint miniſtere qu'à la vuë des honneurs & des dignités qu'ils y cherchent, Borromée n'entra dans l'Egliſe que pour la ſervir, & pour y porter avec ſes vertus, les riches dépouilles d'une illuſtre famille.

Bientôt cependant ſes parents peu inſtruits des regles de l'Egliſe, le chargent, avant l'âge, d'une riche Abbaye, & ſe hâtent, comme dit le Prophête, *d'immoler ſes jeunes années aux torrents du ſiécle & de la coutume* *. Il en coûta à ſaint Charles pour obéïr ; mais ce qui l'affligea le plus, fut de voir que les pauvres étoient oubliés dans l'uſage prophane qu'ils faiſoient de ces revenus ſacrés : mais Charles qui croiſſoit en âge & en ſageſſe, parla ſi bien, & avec tant de force, & tant de grace contre cet abus déplorable, que dès ce jour-là, il devint le fidele œconome du bien des pauvres.

Cette premiere épreuve de la vertu de ſaint Charles, fut bientôt ſuivie d'une autre plus délicate, & plus dangereuſe : les nouvelles proſperités de ſa maiſon, lui donnent de nouvelles allarmes : il craint que ſes parents n'oublient Dieu dans leurs grandeurs ; & il craint lui-même de n'y être pas oublié : ſa charité le fait trembler pour eux, & ſon humilité le fait craindre pour lui : cependant leur gloire augmente de jour en jour, & parvint enfin au

* Immolantes parvulos in torrentibus. *Iſaïæ. c. 57. v. 5.*

comble de toutes les grandeurs, par l'exaltation de Pie IV. au ſouverain Pontificat. Ah, Borromée, quel orage ſe forme contre vous ! grand Saint, je vous parle inſenſiblement votre langage ; en liſant votre hiſtoire, j'ai pris vos ſentiments, & je ſens que je m'attendris plus à vos ſaintes frayeurs, qu'à toute votre gloire : vous ne cherchez que l'obſcurité, & la pourpre vous eſt deſtinée : vous allez devenir tout d'un coup Archevêque, Cardinal, neveu d'un Pape, & vous pleurez ! Enfans du ſiécle, de tels périls ne vous allarmeroient gueres ! reſpectez du moins, & beniſſez des larmes ſi ſaintes & ſi édifiantes ; mais rougiſſez d'en être ſurpris ; & ſongez qu'en les admirant, vous faites l'éloge de ſaint Charles à votre propre confuſion.

Après que Borromée eut ainſi gémi devant Dieu à la vuë de toutes les grandeurs qui l'attendent, & pris dans la pénitence & dans la priere des préſervatifs contre l'orgueil, il fallut obéïr aux ordres du Pape, ſon oncle, & porter à Rome l'édification & l'exemple : auſſi n'y eſt-il attiré ni par l'empreſſement d'exercer avec empire l'autorité de premier miniſtre du ſaint Siége, ni, ſelon les termes de l'Apôtre, par le deſir ambitieux de dominer ſur le Clergé *. Il n'entre au Vatican que pour en bannir les intrigues du ſiécle : il ne va ſe placer ſi près du trône pontifical que pour en faire couler les graces ſur le mérite & ſur la vertu ; que pour placer ſur le chandelier de l'Egliſe les plus grands ſujets, & porter cha-

* Neque ut dominantes in cleris. *I. Petri. c. 5. v. 3.*

que jour aux pieds du ſaint Pere, les vœux, les plaintes, & les eſpérances des gens de bien : bientôt cependant il reconnoît des devoirs plus eſſentiels : il ſe reproche tout le bien qu'il fait à Rome, & le regarde comme un vol qu'il fait à Milan. Tendre & fidele paſteur, il languit de ſe voir ſi loin de ſon troupeau : enfin, brûlant du deſir d'entendre la voix de ſes cheres ouailles, & de leur faire entendre la ſienne, il va tout à la fois édifier Milan par ſa preſence, & Rome par ſa retraite.

Que ne puis-je, Meſſieurs, vous repréſenter ici la joye & le triomphe de Milan à l'arrivée de ſon ſaint Archevêque, & vous faire voir cet éminent prélat, comme l'Ange de l'Apocalypſe, l'arc-en-ciel ſur la tête *, pour annoncer la paix & la reconciliation du Seigneur avec ſon peuple ; & le viſage comme le ſoleil, pour diſſiper les ténebres que l'ignorance & l'erreur avoient répanduës ſur toute la face de cette grande ville.

Son plus grand ſoin ne fut pas d'écouter des éloges, mais les plaintes des pauvres. Vous avez déja vu comme il plaida leur cauſe contre ſa propre famille ; il n'étoit encore pour lors que leur avocat ; mais aujourd'hui qu'il eſt leur pere, il les regarde comme ſes enfans, & ſes grands biens, comme leur patrimoine : ainſi l'aumône ne paſſa pas auprès de lui pour un don, ni pour une grace ; il lui rendit le nom de dette qu'elle avoit perdu, ſur tout à Milan, ville riche & floriſſante ; mais qui avoit porté le luxe, le faſte, la magnificence, la dé-

* Et iris in capite ejus. *Apoc. c.* 10. *v.* 1.

bauche, & le jeu à un excès qui abſorboit les plus grands biens, & qui rendoit pauvres les plus opulents, ſans réſerve pour le ciel, c'eſt-à-dire, pour les membres de JESUS-CHRIST.

Que fera donc ſaint Charles pour déraciner des abus qui appauvriſſent les riches, & qui laiſſent périr les pauvres ? Il fera tout ce qu'il faut faire pour perſuader : il joindra à l'inſtruction les plus grands exemples : il donnera ſans meſures & ſans réſerve, & s'il le faut, il ſe fera pauvre lui-même. Mais encore, que réſervera-t-il pour ſoutenir l'éclat & la ſplendeur de la pourpre romaine ? Rien, mon cheur Auditeur, rien ; il ne retiendra de la pourpre que la couleur ; & après s'être debarraſſé de tous les dehors pompeux qui l'accompagnent & qui la ſuivent, il vendra ſes propres biens, ſes terres, ſes palais, ſes principautés, & juſqu'à ſes vaſes ſacrés ; eſtimant avec ſaint Ambroiſe, qu'il vaut mieux conſerver à JESUS-CHRIST, à l'Etat, & au Roi des vaſes vivants, que des vaſes inanimés.

Prudents du ſiécle, un pareil dépouillement vous paroîtra ſans doute peu conforme à vos regles ; mais c'eſt que vous les regardez avec les yeux de l'amour propre, qui ne s'oublie jamais ſur ce qui l'intéreſſe, & que ſaint Charles le regardoit avec les yeux de la charité qui s'oublie toujours, tant qu'elle a des ſecours à donner : il eſt vrai que ces ſecours étoient immenſes ; mais c'eſt en cela qu'ils en étoient plus néceſſaires dans une ville où les pauvres étoient abandonnés ; de ſorte qu'il falloit ou tout vendre & tout donner pour les ſecourir, ou les

laiſſer périr ; & c'eſt ce que la charité ne ſçait point faire.

Mais voici une nouvelle calamité publique, où les riches & les pauvres, les petits & les grands, ſont également expoſés. Voyons comment le Cardinal Borromée s'y conduira.

C'étoit dans les horreurs du fleau le plus redoutable à la vie humaine : une vapeur maligne ſortie de la phiole empeſtée, & répanduë ſur preſque toute l'Italie, s'étoit comme ramaſſée pour tomber ſur Milan : des Anges vengeurs deſtinés à purifier la terre de ſes crimes, avoient allumé les charbons de la colere divine : poiſon mortel qui tue également le malade & le médecin : poiſon terrible qui fait fuir les paſteurs, & laiſſe les mourants ſans ſecours & ſans conſolation.

Dans cette conſternation générale que fera le grand paſteur de Milan ? écoutera-t-il les répugnances de la nature ? ou ſuivra-t-il les mouvements de ſon amour paternel ? s'il s'expoſe, il y va de ſa vie ; & s'il meurt, quel nouveau déſaſtre pour Milan ? ſes amis, ſon conſeil, qui connoiſſent ſon zéle, ſe hâtent de lui repréſenter qu'il eſt la ſeule reſſource qui reſte à ſon peuple ; qu'il eſt l'eſpérance de ceux qui vivent, & la conſolation de ceux qui meurent, & qui mourront plus déſolés par la crainte qu'ils auront de ne plus laiſſer de pere à leurs enfans. Mais le grand Borromée au-deſſus des périls par ſon courage, & au-deſſus des conſeils par ſa charité, répond qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'il vive, mais qu'il eſt néceſſaire qu'il s'expoſe ; que ſon ſalut n'eſt pas at-

taché à ſa vie, mais à ſon miniſtere; & que Dieu ne lui demandera pas compte des jours qu'il n'aura pas vêcu, mais des ames qu'il n'aura pas ſauvées : & c'eſt ainſi que Borromée qui avoit craint les dangers des honneurs, ne craignit pas les dangers de la peſte; & que la même vertu qui lui avoit fait recevoir la pourpre en tremblant, le porta à aller reſpirer les ſouffles mortels des mourants, & conſoler les vivants par les ſoins qu'ils lui avoient vu prendre des morts.

Soyez donc à jamais beni, Seigneur, d'avoir ſuſcité ce nouvel Apôtre pour renouveller, pour faire revivre, & perpétuer le véritable eſprit apoſtolique dans toute l'Egliſe. Oui, Meſſieurs, ſaint Charles l'a fait en formant d'autres Borromées, & pendant ſa vie & après ſa mort : les grands hommes ne meurent point; on enterre leurs corps, mais leurs grandes ames revivent dans les grands exemples qu'elles ont laiſſés, & dans les grandes choſes qu'elles ont faites : ceux qui les ſuivent, & qui les admirent, puiſent dans leurs hiſtoires le courage & la force de les imiter : ce ſont les héros paſſés qui font les héros préſents : & combien la vie des ſaints en a-t-elle ſanctifié d'autres ! Ce fut Charles Borromée qui ſauva Milan, & de nos jours un autre Borromée à ſauvé Marſeille : tant il eſt vrai que ce qui eſt mémorable à un certain point, produit toujours de bons & de grands effets; & c'eſt ce que je vais continuer de vous faire voir dans la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECOND POINT.

PENDANT que ſaint Charles étoit occupé à rétablir le bon ordre dans tout le Milanois, Luther & Calvin, ſous le nom de reformateurs, prêchoient le libertinage dans toutes les cours de l'Europe ; & pour mieux autoriſer le mariage des prêtres, ils ajoutoient à la ſéduction, la force de l'exemple. Ce fut pour arrêter le cours de ces déſordres & de l'entiere décadence des mœurs, que le Cardinal Borromée quitta Milan pour engager le Pape, ſon oncle, à reprendre le Concile de Trente, interrompu par des guerres ſanglantes, & pour en ſolliciter enfin la concluſion, ſi néceſſaire & ſi deſirée.

Mais un abus déplorable qui le faiſoit le plus gemir, c'étoit la déſertion & l'abandon de la plûpart des grandes Egliſes. Les Paſteurs de ces temps malheureux, n'étoient preſque plus que des ſentinelles errantes ou endormies : la réſidence & la vigilance paſtorales ſi néceſſaires pour conduire & pour contenir le troupeau, étoient un devoir ſi peu connu, ou ſi fort négligé, que même au ſaint Concile de Trente, le centre de la reforme, la licence oſa ſe montrer, & trouva des défenſeurs. La cupidité qui n'eſt jamais muette, mais qui n'oſe pas toujours parler ſon propre langage, emprunta dans cette grande occaſion, la voix de la charité même. Non, Paſteurs infideles, vous n'en ſerez point crus : vous réſiderez ; la réſidence eſt déclarée de droit divin ; & ſi vous n'en croyez pas le Concile, voyez Moyſe, le conducteur du

peuple de Dieu, il ſe retire pour parler au Seigneur ſur la montagne : ſon abſcence eſt courte ; & il trouve à ſon retour Dieu abandonné, le veau d'or adoré, & tout Iſraël idolâtre. Fuſſiez-vous donc comme Borromée aſſis à l'ombre du trône de ſaint Pierre, vous devez tout quitter pour veiller ſur votre troupeau : il quitta Rome pour Milan : Rome, où ſa naiſſance le mettoit au rang des Princes, & la pourpre dont il étoit revêtu, au rang des Souverains : Rome où il étoit l'idole de la cour, & l'arbitre de la fortune, où l'occaſion de rendre à l'Egliſe univerſelle des ſervices éclatants, ſembloit le diſpenſer de rendre à une Egliſe particuliere des ſervices plus obſcurs : il quitta, dis-je, toutes ces ſituations brillantes pour retourner à Milan, où il ne trouve que des ignorants à inſtruire, des pauvres à nourrir, des pécheurs à convertir, & des prêtres ſcandaleux à réduire & à corriger.

Ici donc, un nouvel ordre de choſes ſe préſente : je vois des champs ſteriles & ſans culture, où l'on ne ſeme, ni l'on ne moiſſonne pour JESUS-CHRIST : je vois des aveugles tomber dans le précipice avec d'autres aveugles qui les conduiſent : je vois des brebis errantes & diſperſées chercher à l'avanture quelque pâturage, & devenir malheureuſement la proye du loup raviſſeur : je vois des paralytiques languir & mourir ſur les bords de la piſcine, faute d'un homme qui les y jette. Que de miſeres à ſoulager à Milan ! que d'abus à reformer ! mais que d'obſtacles à recevoir la reforme ! l'impieté eſt retranchée, & ſe croit inſurmontable par un uſage inveteré ;

teré : les prêtres ſe font du ſanctuaire comme un rampart à leurs déſordres : les clercs ſont confondus avec le peuple, & vivent dans un pareil dereglement. Prophêtes, Prophêtes du Seigneur, vous recommandiez aux prêtres de demeurer *entre le veſtibule & l'autel* *, pour y pleurer les iniquités & les péchés du peuple ; & ce ſont eux, les infideles, qui violent ſa loi, & qui deshonorent ſon culte !

Abbattu par la vuë de tant de maux, & ſon zéle cedant à ſa douleur, il eſt ſur le point de tout abandonner, & d'aller dans les déſerts cacher ſa triſteſſe & ſes larmes : mais un Ange du grand conſeil, l'illuſtre, le lumineux Dom Barthelemy des Martyrs, l'arrête, lui fait lire les ordres du ciel dans les beſoins de l'Egliſe, & ramene ainſi à l'autel cette grande victime que l'humilité vouloit, pour ainſi dire, dérober à la charité, & enlever au bien public.

Raffermi dans ſon miniſtere, & ayant pris dans ſa crainte & dans ſes larmes de nouvelles forces à ſon zéle, il commence ſa reforme par accoutumer au joug ces ames indociles, & convertir ces grands pécheurs, qui, parce qu'ils confeſſoient les autres, croyoient être diſpenſés de ſe confeſſer eux-mêmes, & perdoient ainſi les regrets & les remords qui ſuivent les péchés, par l'habitude de les entendre & de les commettre : & pour cela que ne puis-je, Chrétiens, vous repréſenter toutes les formes différentes, & tous ces difficiles temperaments que ſa cha-

* *Ezech c. 8. v. 16.*

rité lui fit prendre. Tantôt c'eſt un ami qui ſollicite ; tantôt c'eſt un maître qui commande ; & tantôt c'eſt un juge qui frappe & qui punit. Là dans de fréquentes viſites, il voit & examine de ſes yeux les différentes maladies qui affligent ſon troupeau : ici dans un ſynode, il pourvoit aux remedes : là il érige un ſeminaire : ici il ferme un cloître : par tout enfin, c'eſt un ouvrier évangelique qui va défricher des terres abandonnées, & en arracher de ſes propres mains, les ronces & les épines ; & qui va à pas de geant traverſer les lieux les plus déſerts, & les plus inacceſſibles des Alpes, & faire par ſa preſence, treſſaillir de joye les montagnes ſauvages ; *montes exultaverunt ut arietes* *.

Au bruit de ce zéle apoſtolique, l'enfer ſe déchaîne, l'impieté gronde & ſe ligue avec la calomnie ; on porte à Rome des plaintes ; on cenſure ſes ordonnances ; on en veut à ſa vie ; & un monſtre élevé dans un cloître, ou caché ſous l'habit de religieux, attente à ſa perſonne ; mais le plomb meurtrier perd ſa force, vient par reſpect tomber à ſes pieds, comme les lions aux pieds des martyrs ; & par un double miracle, ce coup qui devoit être mortel, ne fait pas plus d'impreſſion ſur ſon cœur, qu'il en avoit fait ſur ſon corps ; ſa charité n'en fut pas plus bleſſée que ſa vie ; & ſi on n'eut écouté que ſon reſſentiment, le ſacrilege aſſaſſin auroit vêcu, & eut étonné ſon ſiécle, autant par la grandeur de la clémence, que par la grandeur de l'attentat.

* *Pſalm.* 113. *v.* 4.

Après bien des orages & des tempêtes, le calme enfin revint dans tous les esprits : c'étoit la grace qui enfantoit la justice & la paix ; il falloit du tonnerre & des éclairs pour abbattre & pour terrasser ces ames rebelles à JESUS-CHRIST : mais à la fin tout rentre dans l'ordre ; le troupeau n'est plus indocile à la voix de son pasteur ; le riche ne thésaurise plus que pour le ciel ; la jeunesse ne trouve plus d'excuses ; la grandeur & l'élevation plus d'obstacles ; la dévotion ne rougit plus de son nom, ni de ses devoirs, & saint Charles est mis dans l'Eglise pour être le salut & la resurrection de plusieurs, & nul ne se peut deffendre des ardeurs & des attraits de sa charité ; *nec est qui se abscondat à calore ejus* *.

C'est ainsi que le Cardinal Borromée par son zéle & son empressement à purifier les choses saintes, & à renouveller le culte du Seigneur, a rendu son Episcopat à jamais memorable, non seulement dans toute l'Italie, mais encore dans toutes les Eglises chrétiennes où son nom est universellement reveré, où ses ouvrages, ses maximes, ses reglements & ses synodes sont recommandés, comme les modeles les plus parfaits de la saine doctrine, & de la discipline de l'Eglise. Riche & puissant, il se dépouilla de tout, pour donner tout, & ne fut magnifique que pour Dieu & pour les pauvres, par les hôpitaux & par les Eglises qu'il fit bâtir : mais à voir tout ce qu'il y a de surprenant & d'édifiant dans ce lieu saint, ne diroit-on pas que c'est saint Charles qui préside ici ? Oüi, sans doute,

* *Psalm.* 18. *v.* 7.

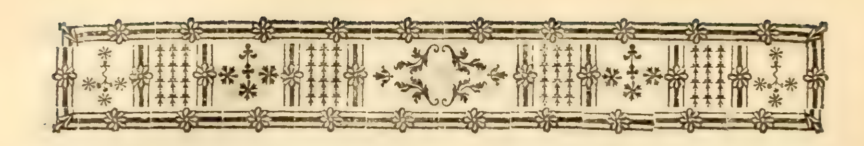
c'eſt le grand Borromée lui-même, c'eſt ſon ame, c'eſt ſon eſprit qui anime & qui allume le zéle du fidele paſteur qui gouverne cette grande Egliſe : c'eſt lui qui lui a tracé ce bel ordre de céremonies, qui eſt le charme des yeux & de la pieté : c'eſt lui qui lui a inſpiré de bâtir un temple, qui ſera bientôt comme celui de Salomon, la merveille des nations : c'eſt ſur ſes traces que ſe forment tous les jours de nouveaux Evêques, & de nouveaux défenſeurs de la foi. Multipliez-le Seigneur, & étendez-le par toute votre Egliſe, cet eſprit de ſaint Charles ; faites revivre par tout ces grands exemples qu'il nous a laiſſés ; & donnez-nous la force de les ſuivre.

L'Egliſe n'en eut jamais plus de beſoin, mes chers Freres : Dieu dans ſes miſericordes avoit ſuſcité ſaint Charles pour l'oppoſer à la corruption de ſon ſiécle, mais les temps en ſont paſſés, & le mal empire tous les jours. Du temps de Borromée, le libertinage s'excuſoit, & aujourd'hui il ſe défend : le libertin, en croupiſſant dans ſes déſordres, gemiſſoit encore ; mais l'impie lui a appris à ſe raſſurer : pour mieux ſurprendre ſa raiſon, il lui a arraché le bandeau de la foi, & ce bandeau tombé, l'a laiſſé dans des incertitudes, dans des doutes & des égarements qui ne finiront peut-être que par cette *nuit éternelle*, dont les méchants ſont menacés, & *où nul ne peut plus travailler* *. Ah, Seigneur ! nous périſſons, hâtez-vous de nous ſecourir ; & vous grand Saint, nous célebrons ici votre gloire, intéreſſez-vous

* *Joan. c. 9. v. 4.*

donc à tous les besoins de ce grand peuple. Vous triomphez dans ce lieu saint, parce que le Clergé y suit vos traces, aidez-nous à obtenir de Dieu de voir le même zéle éclatter dans toutes les Eglises du monde chrétien, afin que les peuples ainsi sanctifiés par leurs pasteurs, puissent se réunir un jour avec eux dans le sein de la gloire que je vous souhaite, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit.





PANEGYRIQUE
DE S. VINCENT DE PAUL,
PRONONCÉ A BAZAS, A LA CÉREMONIE DE SA CANONISATION; ET A BORDEAUX LE JOUR DE SA FÊTE.

Ille erat lucerna ardens & lucens.

Il étoit une lumiere ardente & luisante.

Ces Paroles sont de saint Jean, chap. 5.

MONSEIGNEUR*,



C'EST l'éloge que JESUS-CHRIST faisoit de Jean-Baptiste son précurseur, qui avoit été envoyé de Dieu pour préparer ses voyes, & pour rendre témoignage de sa mission : & c'est un pareil témoignage que je viens rendre au nom de l'Eglise, de la sainteté & de la gloire de saint Vincent de Paul, ce nouveau patriarche, l'honneur & le modele du Clergé, le restaurateur du sacerdoce & du ministere évangelique, & le fondateur d'une mission établie comme celle de JESUS-CHRIST *pour prêcher son Evangile aux pauvres*. Fidele à sa vocation, il fut la ressource

* *M. l'Archevêque de Bordeaux.*

des ames abandonnées, & le guide des ames justes. Son zéle pour la religion, & son attachement à l'Eglise, le rendirent l'effroi de l'hérétique, & du novateur : sa sagesse le fit admettre au conseil des Princes & des Rois : son détachement fit de lui un nouveau Melchisedech sans famille, & un nouvel Abraham, pere comme lui, d'une posterité plus nombreuse que les étoiles : mais sa charité pour les pauvres, lui fit faire des prodiges. Prodige lui-même du siécle où il a vêcu, de celui où nous vivons, & de tous les siécles à venir : j'en atteste d'avance la posterité qui sera étonnée, comme nos peres l'ont été, de voir dans un seul homme le ministere universel de la providence, qui a sçu pourvoir à toutes les miseres de toutes les sortes, de tous les âges, de tous les lieux, & de tous les temps. Que vous dirai-je enfin ? Vincent de Paul fut un nouveau soleil qui parcourut, qui éclaira tous les climats de notre hemisphere, par cette lumiere toujours allumée, & toujours ardente ; *ille erat lucerna ardens & lucens :* il fut une lumiere toujours allumée par l'activité de son zéle à instruire ou à convertir ; & une lumiere toujours ardente par le feu de sa charité & de son amour pour les pauvres.

Esprit saint, lumiere des cœurs, vous l'avez allumé ce feu divin dans le cœur du grand Prélat qui m'écoute ; pénetrez le mien des grands exemples qu'il donne dans cette seconde capitale, *la maîtresse & la reine de nos provinces* * ; & donnez-moi la force de convaincre ici la plus

* *Jerem. c. 1. v. 1.*

chere portion de ſon troupeau, des grandes vérités, & de toutes les merveilles que je vais lui annoncer.

PREMIER POINT.

CETTE nouvelle lumiere qui devoit éclairer toute l'Egliſe, ne fut pas dans ſon Orient bien brillante ; *elle ne luiſoit encore que dans les ténebres, & les ténebres furent long-temps à la comprendre* *. La deſtinée du jeune Vincent étoit encore dans le ſecret de Dieu : né de parents plus recommandables par l'honneur & la probité, que par les biens de la fortune, il ne voyoit rien dans ſa famille, qui ne pût lui rappeller la pauvreté & la crêche de JESUS-CHRIST. Grand Dieu, vous allez donc nous montrer pour la ſeconde fois, combien vous êtes admirable dans votre Egliſe ! d'abord vous l'établiſſez dans toute la terre par douze pêcheurs, qui n'avoient pour tout bien que leurs barques & leurs filets, & aujourd'hui vous allez relever le culte de vos autels par un berger qui n'a que ſa houlette ! Laiſſons-le croître, mes chers Auditeurs, il ne ſera pas long-temps à garder le petit troupeau de ſon pere : Dieu qui le deſtine à veiller ſur le ſien, ſçaura bien lui ouvrir le paſſage de l'un à l'autre. Le voici dans ſon hiſtoire.

Le pere de Vincent eſt ſouvent ſurpris & frappé de voir dans ſon fils je ne ſçai quoi de grand & de ſuperieur à ſon âge & à ſon état ; & il ſe flatte qu'au

* *Joan*, c. 1.

moyen d'une meilleure éducation, ce fils pourra devenir un jour le Joſeph de ſa famille. Il ſe trompe : Dieu a ſur lui de plus grandes vuës ; il ſe l'eſt réſervé pour les beſoins de ſon Egliſe : cependant le pere fait un effort ; il envoye ſon fils dans une école devenuë célebre par les progrès qu'il y fit, & où ſes maîtres devinrent bientôt ſes admirateurs. Ici le ciel ſe déclare ; la providence dévoile ſon ſecret ; Vincent ſe montre ; il eſt admis aux ſaints Ordres, & va recevoir l'onction ſacrée. Puiſſances de l'enfer tremblez, celui que Dieu cachoit au monde va être revêtu d'une puiſſance ſuperieure à la vôtre. Allez l'attendre à Tunis, c'eſt là votre empire, & c'eſt là que vous ſerez confonduës.

En effet, mes chers Freres, quelque temps après ſon Ordination le ſaint Prêtre ſe rend à Marſeille, & s'étant embarqué pour ſon retour, il eſt ſoudainement attaqué par des pirates. Il eſt pris, bleſſé, enchaîné, mené à Tunis, & plus d'une fois vendu aux infideles. Le voilà donc livré à cette nation barbare, où le ſaint nom de JESUS-CHRIST eſt déteſté : mais ne craignez rien pour ſa foi, elle eſt plus forte que ſes chaînes : il eſt vrai que par la douceur de ſon caractere, & par ſa patience dans les fers, il ſe faiſoit aimer de tous ſes maîtres, & qu'il avoit plus à craindre de leur bonté, que de leur tyrannie. Mais non, barbares, vous n'avez rien à eſperer de votre eſclave ; c'eſt en vain que vous attentez à ſa foi : c'eſt à vous de trembler pour la vôtre. Eſprit ſaint, je reconnois ici votre ouvrage ; c'eſt vous qui rendites alors cette nouvelle lumiere ſi vive, ſi reſplendiſſante, ſi perçante, ſi pénétrante, qu'elle

deſſilla les yeux, & toucha le cœur du fameux renegat, ſon dernier maître, qu'il ramena en triomphe juſqu'aux pieds du Vice-Legat d'Avignon, qui reçut le nouveau converti à pénitence, & le vainqueur dans ſon palais.

Mais à qui croyez-vous encore, mes chers Auditeurs, que Vincent devoit ſa délivrance & ſa victoire ? Ce fut à ſa voix raviſſante, ou plutôt à la vertu ſecrette que Dieu attache quelquefois au chant melodieux des prieres de l'Egliſe. Ces barbares étoient charmés de l'entendre ; & ſur ce qu'ils lui demanderent de repeter quelques-uns de ces cantiques, dans leſquels ils l'avoient déja ſurpris, il s'écria en ſoupirant : „ Hélas ! comment dans les fers „ où je ſuis, & dans cette terre étrangere, pourrai-je „ chanter les cantiques du Seigneur „ ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ* * ? Paroles puiſſantes, & qui furent pour ſon heureux renegat, autant de paroles emmielées, & en même temps autant de flêches qui percerent ſon cœur. *Molliti ſermones ejus, & ipſi ſunt jacula* **.

Cette premiere épreuve, ou plutôt cette premiere conquête, donna au Vice-Legat une ſi grande idée de ſon nouvel hôte, que dès la premiere entrevuë, il lui offrit de le mener à Rome, & de l'aſſocier à ſon miniſtere. Tout autre que Vincent auroit regardé cette place comme une porte ouverte à la fortune, & auroit fondé les plus grandes eſpérances ſur le bon accueil & les ca-

* *Pſalm.* 136. *v.* 4.
** *Ibid.* 54. *v.* 26.

reſſes des grands de la cour de Rome, & de tous les Prélats aſſiſtants du trône, à qui il fut préſenté : il étoit là ſur le pinacle, & il ne lui manquoit pour parvenir à tous ces honneurs, que de les deſirer. Ah ! Seigneur, faites-l'en deſcendre, & conduiſez-le à Paris.

C'eſt là, mes chers Freres, que la providence l'attendoit pour faire ſortir du fonds de la terre, ou plutôt du ſein de la charité, tous ces aſyles à la pieté, tous ces ſaints établiſſements, ces ſeminaires & ces hôpitaux que nous voyons aujourd'hui ſubſiſter avec tant d'ordre & tant d'édification : & ce ſont là les Pinacles & les Tabors où Dieu vouloit que ſon ſerviteur fidele fût un jour glorifié.

Le voilà donc à Paris, ſur ce grand théatre où il ſe fait tant de bien & tant de mal, où l'on voit tant de bonnes œuvres & tant de ſcandales, tant de riches & tant de pauvres, tant de luxe & tant de miſeres, tant de prédicateurs de l'Evangile, & tant de partiſants du vice & du libertinage. Mais ce qui affligeoit le plus l'homme de Dieu, c'étoit de voir la déſolation où étoient toutes les paroiſſes voiſines de cette capitale, par la diſſipation & la négligence des Paſteurs de la campagne. Mal déplorable qui laiſſe les peuples croupir dans l'oubli de Dieu, dans les jurements, dans les blaſphêmes, dans les rapines, dans les uſures, & dans tous les autres déreglements où ſe livrent des ames abandonnées. Il eſt vrai que ce déſordre pouvoit être la ſuite des ravages cauſés par les dernieres guerres que l'héreſie & la rebellion avoient allumées juſques dans le cœur de ce Royaume.

Hélas ! on ne voyoit presque plus que des Eglises ruinées, & des autels renversés ; & les pasteurs qui devoient veiller à la garde de leur troupeau, n'étoient plus pour la plûpart que des sentinelles endormies, muettes ou vagabondes : & voilà la véritable source du mal. Une armée ennemie est un torrent qui passe ; mais un mauvais pasteur est un torrent qui s'arrête, & dont les eaux croupies pourrissent les terres & les fruits qu'il ne falloit qu'arroser.

Ce fut dans cet assoupissement & cet abandon général de tant d'ames délaissées, que Dieu suscita cet homme apostolique, le courageux Vincent, pour aller dans toutes les campagnes reveiller le zéle des Pasteurs négligents : il étoit pour lors attaché à l'illustre Maison de Gondy ; & le plus grand attrait qu'il y sentit, fut d'en aller visiter toutes les terres les plus abandonnées. Il part, & à peine est-il arrivé au premier château *, qu'on vient le demander pour confesser un malade : il y court, il s'approche du lit du mourant, & dans l'instant cette lumiere toujours luisante, porte le jour jusqu'au fonds de cette conscience ténebreuse, d'où jusques-là d'affreuses vérités n'étoient jamais sorties. „ Vous allez voir, lui dit-il, un „ grand pécheur, & sans vous j'allois mourir dans mon „ péché, pour n'avoir jamais osé déclarer les plus énor- „ mes „. A ce premier & frémissant aveu, l'envoyé de Dieu rassure son malade, l'encourage, & l'exhorte à faire une confession générale : il la fit, & à peine l'eut-

* *Foleville en Picardie.*

il faite, qu'il se sentit comme renaître à la vie, en renaissant à la grace : & ce fut pour en rendre à Dieu toute la gloire, que sa conscience, qui venoit de s'ouvrir pour la premiere fois, commença d'éclater, & le força à rendre sa confession publique.

Une pareille nouvelle étoit trop surprenante pour n'être pas bientôt répanduë : aussi inspira-t-elle dans tous les esprits tant de confiance ou tant de frayeur, que voilà tous les peuples d'alentour qui viennent en foule dans le même dessein tomber aux pieds du nouvel Apôtre ; & Dieu de son côté qui réservoit Vincent à faire & à établir tant d'autres missions, répandit sur celle-ci, qui étoit la premiere, tant de graces & de bénedictions, qu'en peu de temps on n'entendit plus parler ni de vols, ni de rapines, ni d'usures ; plus de jurements, plus de blasphêmes, plus d'inimitiés, ni de procès. La Comtesse de Joigny * étoit présente ; elle fut si frappée, si pénetrée de tout ce qu'elle voyoit, que dès-lors elle ordonna un fonds considerable pour établir des missions dans toutes ses terres : & ce fut là, pour ainsi dire, la premiere pierre que la charité posa en faveur des Prêtres de la Mission, & sur laquelle se sont élevés, & s'élevent encore aujourd'hui, tant de grands établissements si nécessaires à l'instruction des peuples, & à l'édification de l'Eglise.

Cependant voici un nouveau champ qui s'ouvre à son zéle : je n'ose y entrer tant il est vaste & difficile à parcourir. C'étoit la Cure de Châtillon en Bresse où Dieu l'en-

* *Madame de Gondy.*

voyoit : elle étoit habitée presque par autant de Calvinistes que de Catholiques, & qui tous vivoient dans un égal libertinage : elle étoit desservie par six Chapellains, qui demeuroient oisifs au milieu d'une si grande moisson ; sans compter le voisinage de Lyon, ville opulente & licentieuse, & toute la noblesse des environs, qui, accoûtumée à l'indépendance dans ses châteaux, vivoit avec autant d'indifférence pour les biens du ciel, que pour les graces de la cour. A la vuë de tant de désordres & de tant d'espéces, que fera Vincent ? son zéle n'en sera-t-il point découragé ? Vous l'allez voir, mes chers Freres.

Ce fut à Dieu qu'il eut d'abord recours pour attirer ses misericordes par la priere, & pour fléchir sa justice par la pénitence. Il veille, il jeûne, il se macere, il donne, il vend, il emprunte pour donner, il se dépouille de ses propres vêtements pour en revêtir les membres de JESUS-CHRIST ; & dans cet état mortifié, comme Jean-Baptiste, affligé comme Jeremie, pénitent comme David, & plus innocent que lui, *il va, il marche à travers les hayes, les ronces & les épines, il exhorte & presse d'entrer, & la maison du Seigneur*, si long-temps déserte, *se trouva aussi-tôt remplie* *. Tout change & rentre dans l'ordre ; les six Chapellains qui avoient d'abord résisté à ses premieres insinuations, se rendent à ses exemples, & deviennent les compagnons infatigables de ses travaux. Ce premier prodige en attire d'autres qui se suivent de près : l'héretique obstiné abjure ses erreurs, & rentre

* *Luc. c.* 24.

dans le ſein de l'Egliſe ; le catholique vieux pécheur , ſort de ſes anciennes habitudes ; les jeunes libertins qui ſe vantoient de leurs débauches , s'enfuyent dans les cloîtres pour les expier par la pénitence. Les habitants de Lyon quittent leur commerce , & la nobleſſe ſort de ſes châteaux , attirés par le bruit des merveilles que ce grand ſerviteur de Dieu opere chaque jour. Ils venoient pour admirer , & ils s'en retournent convertis : juſques-là que les plus diſtingués d'entr'eux ſont déterminés à vendre toutes leurs terres pour en diſtribuer l'argent aux pauvres. A cela que fait le ſage Vincent ? il les arrête , il contient leur zéle dans les bornes de la prudence & de la ſubordination ; & ſans vouloir rien changer au rang ni à l'état de perſonne , il ſe contente de travailler à changer les cœurs. Quelle fut donc alors la douleur de toute la Breſſe , quand elle apprit que ſon Paſteur & ſon pere alloit la quitter ! & dans quel accablement ne fut-il pas lui-même quand il ſe vit preſſé de s'éloigner de ſon cher troupeau ! mais l'ange de ſon conſeil , le Cardinal de Berulle , que Vincent regardoit comme l'œil de la providence ſur lui , lui déclara que Dieu le redemandoit à l'hôtel de Gondy. Le Seigneur de ce nom étoit Général des Galeres , l'ami & le confident de Vincent , & Vincent étoit l'envoyé de Dieu pour être le refuge des affligés , & la reſſource des plus grands pécheurs.

Reſpirez donc pour la premiere fois , lamentables forçats ; voici un ange conſolateur qui vous eſt arrivé , & s'il ne briſe pas vos chaînes , comme l'ange briſa celles de ſaint Pierre dans ſa priſon , du moins il ſçaura bien

vous les rendre moins pesantes, & vous les faire porter avec plus de consolation & plus de mérite. C'étoit là sans doute une grande entreprise : les Galeriens ne sont pas gens aisés à consoler ; encore moins à convertir : ils se voyent le rebut de la terre, & la honte de leur famille ; ils sçavent qu'ils ne sont là que parce qu'ils ont abandonné Dieu, & ils croyent aisément que Dieu les aura aussi abandonnés : les voilà donc plongés dans l'abîme du désespoir ; aussi la vie qu'ils menent, est-elle une véritable image de l'enfer, où les tourments sont sans fin, & les péchés sans repentir, où l'on ne prononce le nom de Dieu que par des blasphêmes, & où l'on souffre des maux plus insupportables que la mort, sans mourir.

Tel étoit, mes chers Freres, l'état de ces ames déplorées, quand Vincent arriva à Marseille en qualité d'Aumônier royal des Galeres : mais comment s'y prendra-t-il ? & usera-t-il d'abord de son autorité ? mais l'autorité n'inspire que la crainte, & la crainte n'ouvre pas le cœur, c'est la confiance & l'amour. Vous en allez voir un grand exemple.

Vincent ne leur parle pas d'abord du déplorable état de leurs ames, il ne déplore que leur misere : il baise leurs chaînes, il les arrose de ses larmes ; & ces larmes fécondes coulent de leurs chaînes jusques dans leurs cœurs : ils voyent de leurs yeux que leurs propres fers lui pesent autant qu'à eux-mêmes : ils sont étonnés de voir un homme qui leur vient de la part du Roi, touché & attendri de leurs maux jusqu'aux larmes : ils ne peuvent donc plus douter qu'ils n'en soient véritablement

aimés,

aimés. Et voilà des cœurs gagnés, ils seront bientôt convertis.

Déja la confiance avoit banni la crainte de leurs cœurs, & bientôt Vincent y fit rentrer l'espérance, en les assurant que tous criminels qu'ils étoient, JESUS-CHRIST les aimoit encore ; que les ames des plus grands pécheurs lui étoient aussi cheres que celle du bon larron qu'il avoit converti sur la croix ; que le même sang qui avoit coulé sur lui étoit prêt de couler sur eux, & que des galeres où ils étoient, ils devoient encore esperer de trouver le ciel ouvert à leur repentir. Chers captifs, vos chaînes brisées vous auroient-elles été un plus grand présent, que le ciel qui vous est offert avec tant d'attraits ? Vos peres & vos meres, vos parents ou vos amis vous ont-ils, depuis que vous êtes dans les fers, jamais marqué tant d'amour ? Eh ! vous étiez tout à l'heure si sensibles aux larmes de Vincent, quand le serez-vous donc à la voix & au sang de JESUS-CHRIST répandu pour vous ? Dans l'instant, mes chers Auditeurs, dans l'instant, les voilà tous en pleurs, tout retentit de leurs soupirs, & toutes les galeres du Roi deviennent aussi-tôt autant d'asyles à la pieté, & autant d'autels où JESUS-CHRIST est tous les jours offert en actions de graces de la conversion de tous ces nouveaux pénitents.

Après qu'il eut ainsi pourvu à tous les autres besoins, qu'il les eut souvent visités, consolés, soulagés, & qu'il eut d'ailleurs édifié toute la ville de Marseille par les saints établissements qu'il y laissa, il partit pour reprendre le cours immense de ses visites, qui furent toutes aussi fé-

condes que les deux premieres, dont je vous ai repréſenté l'image comme la fidele hiſtoire de toutes les autres : cependant dans toutes celles-ci ſon zéle l'emporte : il marche à pas de prophête de converſion en converſion, comme un conquerant de victoire en victoire : il parcourt tous les Diocèſes ; tous les Evêques le conſultent, ou l'appellent à leur ſecours. Les impies & les eſprits forts, auſſi endurcis, & plus aveuglés que les galeriens, ne peuvent lui réſiſter, & lui avouent que leur incrédulité n'avoit d'autre principe que la fureur de l'indépendance & du libertinage : les juſtes mêmes, & les gens de bien qui le ſuivent par d'autres attraits, croyent ne pouvoir plus avancer dans les voyes de la perfection, s'il ne les y conduit. Saint François de Sales, cette grande lumiere de l'Egliſe, ce nouveau cherubin, qui aimoit Dieu ſur la terre, comme les anges l'aiment dans le ciel, & qui venoit d'établir un Ordre * tout céleſte, eut recours à lui comme au ſeul homme dans Paris capable de ſoutenir ſon ouvrage. Que vous dirai-je ? Vincent eſt l'attrait univerſel qui attire tout à lui : il eſt le conſeil & l'oracle de tous les grands ; & il n'y eut perſonne de diſtinction, juſqu'au Roi **, ce Prince ſi juſte & ſi religieux, qui ne voulût mourir entre ſes bras. La Reine devenuë Regente, le retient dans ſes Conſeils, & ne donne les croſſes & les mitres qu'aux grands ſujets qu'il a connus, ou qu'il a conduits.

Mais, Seigneur, ſi dans vos grandes miſericordes vous

* *La Viſitation.*

** *Louis XIII.*

avez fait naître Vincent de Paul pour être le guide des justes & des pécheurs ; si vous l'avez donné à votre Eglise pour servir de modele à tous les bons Pasteurs, que seront les peuples qui viendront quand il ne sera plus ? Se verront-ils dans la même nuit, & dans le même abandon où il a trouvé ceux de son temps ? & qui sera cette lumiere luisante pour éclairer ceux qui viendront après lui ? Lui, mes chers Freres, lui, même quand il ne sera plus. Mais non ; il y sera toujours : Vincent n'a jamais disparu : il y est encore : il vit, il respire dans ses enfans : c'est son esprit qui les conduit : c'est son zéle, c'est son ame qui les anime. C'est encore lui qui instruit, qui édifie & qui console : c'est encore lui qui prie pour les pécheurs : c'est encore lui qui les convertit, & qui fait des missions par toutes les bouches & toutes les voix des saints Prêtres qui composent cette nombreuse & vénerable Congregation, qu'il a fondée pour tenir leurs lampes toujours allumées, & toujours prêtes d'aller dissiper les ténebres qui couvrent nos campagnes.

Il est vrai que cette pieuse Congregation ainsi établie, pouvoit bien suffire à l'instruction des peuples les plus abandonnés. Mais où trouver des Pasteurs fideles pour les gouverner ? il n'y avoit ni retraite, ni école pour les instruire & pour les former ; nul temps d'épreuves pour s'assurer de leurs dispositions ou de leurs talents. La vocation, qui doit être l'ouvrage de Dieu, n'étoit pour lors qu'un arrangement de famille. Un jeune homme qui se présentoit pour être admis à la Clericature, étoit un enfant noutri & élevé sous l'appas des étoles & des au-

muſſes, ou des croſſes & des mitres en idée. A peine ſçavoit-il parler, qu'on lui donnoit déja le nom & le titre des bénefices ou des dignités qu'on ſe hâtoit de briguer pour lui; & ſon entrée dans l'Egliſe étoit reglée ſans qu'on eût penſé à l'exercer dans les fonctions du miniſtere, ſans connoiſſance de la ſainteté qu'il exige, ni des obligations qu'il impoſe. Ces obligations ſont immenſes: c'eſt le plus grand de tous les malheurs de les ignorer, & le plus grand de tous les ſcandales de ne pas les remplir. Parents témeraires, vous l'avez voulu: mais qu'aurez-vous à dire quand vous verrez vos enfants devenir l'opprobre du ſanctuaire, & le deshonneur de vos familles? O, Vincent! venez donc au ſecours des peres & des enfans, & ne laiſſez pas éclipſer ici cette lumiere toujours luiſante: vous voyez les déſordres & les maux qui déſolent l'Egliſe, & qui affligent l'état, faute de retraite & de ſeminaires: hâtez-vous donc d'accepter ce vaſte & ſuperbe édifice qui vous eſt offert des mains de la providence. Mais vous balancez: ah, quel malheur, ſi vous n'écoutiez que votre modeſtie, qui vous fait trouver cet établiſſement trop vaſte, ou que votre amour pour la pauvreté, qui vous le fait paroître trop magnifique!

Raſſurons-nous, mes chers Freres, le zéle de Vincent l'emporta ſur ſon humilité, & dès-lors la célebre Maiſon de ſaint Lazare qu'il accepta, devint l'école univerſelle, où la gloire du Clergé de France ſe trouva ſoutenuë, & renouvellée par tous les jeunes Samuels qui s'y rendirent en foule, pour écouter les paroles de vie & de vérité qui ſortoient de la bouche du zélé miniſtre de JESUS-

Christ, pour y recueillir l'eſprit du ſacerdoce, que ſa ſageſſe ſi pleine d'onction faiſoit couler ſur eux, pour allumer leurs lampes à cette grande lumiere, & pour y remplir leurs cœurs de ce zéle apoſtolique qui les rendit toujours prêts par la pureté de leur doctrine, par l'integrité de leur vie, & par la gravité de leur caractere, à donner l'exemple de toutes les bonnes œuvres qu'on attendoit de leur miniſtere : *teipſum præbe exemplum bonorum operum in doctrinâ, integritate & gravitate.* C'étoit ſaint Paul qui écrivoit à Tite *. Mais jamais peintre eût-il mieux rendu le portrait de ſaint Vincent ? Ah ! Seigneur, perpétuez-en toujours la reſſemblance dans tous ſes enfans !

Faut-il donc s'étonner que de tant d'écoles & de tant de retraites ſi ſaintes, dirigées par un ſi grand maître, l'on ait vu ſortir tant de fideles diſciples ; tant d'ouvriers évangeliques ; tant de bons Paſteurs ; tant de grands Evêques ; tant de nouveaux Borromées ; tant de nouveaux Ambroiſes, & de nouveaux Chryſoſtômes, qui furent tous autant de nouvelles lumieres qui éclairerent l'Egliſe, & qui par une heureuſe tranſmiſſion du même eſprit, éclairent encore aujourd'hui d'une lumiere ſi douce, toutes les Egliſes de ce grand Diocèſe. Il eſt donc vrai que ſaint Vincent fut une lumiere toujours allumée par l'activité de ſon zéle à inſtruire ou à convertir : *ille erat lucerna lucens :* voyons comme cette lumiere fut auſſi toujours ardente par le feu de ſa charité & de ſon amour pour

* *Tit. c. 2. v. 7.*

les pauvres : *ille erat lucerna ardens.* C'eſt le ſujet de la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECOND POINT.

A Conſiderer la multitude innombrable de pauvres que ſaint Vincent a fait ſubſiſter ; les familles abattuës qu'il a relevées ; les provinces entieres qu'il a ſecouruës, tant au-dedans, qu'au dehors de ce Royaume ; les hôpitaux qu'il a ſoutenus ; celui des Enfants Trouvés qu'il a établi, & qui demandoit lui ſeul pour l'entretenir des fonds immenſes, auſſi féconds & auſſi multipliés, que la ſource des vices & du libertinage en étoit grande : ajoutez à tout cela ces deux nouvelles & célebres Congregations, toutes deux conſacrées ou à l'inſtruction, ou au ſervice des pauvres, qu'il a formées, qu'il a fondées, qu'il a établies & étenduës dans toute la France, preſque dans toute l'Europe, & juſques au-delà des mers ; ne diroit-on pas que tant de merveilles ne pouvoient être que l'ouvrage de la magnificence d'un Roi ? on le diroit ſans doute, & on ne diroit pas aſſez. Les Rois reconnoiſſent des bornes à leur empire ; la charité n'en reconnoît point ; celle de Vincent a paſſé & a franchi les limites de ce vaſte Royaume. Mais que dira-t-on quand on verra que tout cela s'eſt fait comme de rien, par un homme qui n'avoit rien, qui n'y penſoit pas ; & qui ſans rien avoir, donnoit toujours, établiſſoit toujours, ſans jamais épuiſer les ſources d'où il tiroit tous ces ſecours. Ce n'eſt pas encore tout ; plus on avance, & moins on

approfondit le prodige ! Il y a des chofes qui furprenent, mais qui paffent : ici tout furprend, & tout fubfifte ; rien ne tombe, tout fe foutient, tout s'aggrandit & fe multiplie au milieu des débris & des ruines du monde, dont les ouvrages tendent toujours à une perpétuelle décadence. Quelle eft donc cette main invifible qui fait de fi grandes chofes, & qui les maintient dans l'ordre qu'elle les a faites ? ce n'eft pas la main de l'ambition, qui pour s'élever, commence par tout détruire : ce n'eft pas la main de la vanité, dont les productions ftériles ne font que paffer, deviennent à rien : c'eft donc la vôtre, fille du ciel, divine charité, c'eft votre main puiffante, qui par le miniftere de l'humble Vincent, a operé toutes ces merveilles ; & qui feule, malgré la décadence des fiécles, fçaura bien les maintenir, & les rendre toujours plus éclatantes.

Vous n'en ferez pas étonnés, mes chers Auditeurs, quand vous fçaurez ce que c'eft qu'un homme véritablement animé par la charité. C'eft faint Jean qui nous l'apprend. Celui-ci, nous dit-il, qui demeure dans la charité, demeure dans Dieu, & Dieu demeure en lui : *qui manet in charitate, in Deo manet, & Deus in illo* *. Mais fi cet homme eft dans Dieu, & que Dieu foit en lui, il eft donc à la fource de tout bien ; fource néceffairement univerfelle & intariffable ; univerfelle pour couler par tout ; & intariffable pour couler toujours : & telle fut la charité dont faint Vincent fut embrâfé : elle fut vérita-

* *Joan. c. 4. v. 16.*

blement une ſource univerſelle de bien pour tous les pauvres. Dieu qui le deſtinoit à fournir à tous leurs beſoins, avoit fait de ſon cœur comme un canal d'où les eaux ſortoient en abondance, & alloient arroſer toutes les terres les plus deſſechées & les plus appauvries : ſa charité n'avoit pas même beſoin de ſe trouver dans des mains plus riches & plus puiſſantes ; il ne lui falloit pour la bien ſervir qu'un cœur détaché & compatiſſant ; & c'étoit là le cœur de Vincent. Du reſte, la charité lui avoit mis en main la clef de tous les cœurs ; il en eut bientôt les tréſors.

Pour vous en convaincre, mes chers Freres, vous n'avez qu'à vous repréſenter une multitude accablante de pauvres qui inondoient toutes les ruës & toutes les Egliſes de Paris : il y avoit d'ailleurs preſque par tout de ces triſtes & ſombres demeures, où la honte cachoit la pauvreté, & où tant d'ames languiſſantes & ſans ſecours, mouroient ſur la paille, de miſere plutôt que de maladie : les Paſteurs les plus zélés n'y pouvoient ſuffire : cette ſource univerſelle n'étoit pas encore ouverte : il n'y avoit point encore dans leurs paroiſſes de fonds reglés pour ſubvenir à tant de néceſſités, & quand il y en auroit eu, la charité n'avoit point encore aſſez de mains pour les diſtribuer par tout. Et voilà l'origine ſubite, & comme miraculeuſe de ces aſſemblées ſi édifiantes & ſi néceſſaires des Dames & des Filles de la Charité, établies, reglées, & en plein exercice, non ſeulement dans toutes les paroiſſes de la Capitale, mais encore dans toutes les plus grandes villes du royaume,

& bien au-delà de nos frontieres ; & tout cela en peu de temps, & par un ſeul homme, dont le zéle pénetroit tous les cœurs ; ouvroit toutes les bourſes de loin comme de près, dans les pays étrangers comme en France, & à Paris. Déja il avoit commencé l'établiſſement de ce célebre Hôpital des Enfants Trouvés ; & c'étoit encore au moyen d'une nouvelle aſſemblée des Dames les plus qualifiées : la Reine même y entroit pour des ſommes dignes de ſa pieté & de ſon élevation : mais la corruption, la miſere & la honte, ayant augmenté le nombre de ces enfants à l'infini, les fonds & les reſſources diſparurent. Jugez donc de la douleur de Vincent, quand il ſe vit preſſé de déliberer dans une conférence reglée, s'il faudroit abandonner un établiſſement ſi conforme à l'humanité ; ſi indiſpenſable au torrent & à la néceſſité publique ; ſi intéreſſant pour la religion & pour l'état, & ſi cher au zéle & à la charité de celui qui alloit parler. Eh bien, Meſdames, leur dit-il du ton & de la force d'un homme inſpiré : „Voici donc enfin le jour où vous allez délibe-
„ rer ſi vous abandonnerez ces victimes innocentes du
„ crime & du libertinage de leurs meres dénaturées :
„ voilà donc leur vie & leur mort entre vos mains.
„ Hélas ! les pauvres enfants, ils étoient donc bien deſti-
„ nés à mourir ſi vîte, puiſque dès leur entrée dans la
„ vie, ils furent déja expoſés à la mort, & que vous ba-
„ lancez à les y expoſer encore. Vous allez donc ceſſer
„ d'être leurs ſecondes meres, pour devenir leurs juges
„ ou leurs ſecondes marâtres : mais allons, vous le vou-
„ lez, je vais prendre les voix, & prononcer ou pour la

„ vie, ou pour la mort „. Non, chers innocents, vous ne mourrez pas : Vincent, le pere de tous les pauvres, vous a ſauvés : vous vivrez, vous ſerez nourris, élevés, inſtruits dans la maiſon de Dieu, & dans ſa crainte ; & vous qui vivez, & vous qui n'êtes pas encore, & qui en remplacerez tant d'autres dans la poſterité, vous ſerez tous à votre tour autant de monuments vivants du zéle & de la memoire éternelle de votre ſaint liberateur. Mais ſouvenez-vous de ce que Dieu aura fait pour vous par le miniſtere de Vincent, & ne vous laſſez jamais de repeter ces tendres paroles du Roi prophête : Mon pere & ma mere m'avoient abandonné, mais le Seigneur, par les mains de Vincent, m'a recueilli & ramaſſé : *pater meus & mater mea dereliquerunt me, Dominus autem aſſumpſit me* *.

Nous n'en ſommes encore qu'à Paris, & j'entends que nos frontieres de Picardie & de Champagne reclament l'aſſiſtance de Vincent : c'étoient des armées victorieuſes qui venoient de repouſſer l'ennemi : mais n'ayant trouvé à leur retour que des campagnes dépouillées, des bleds coupés, & des villes ſaccagées, elles tomboient de défaillance, & mouroient de faim, de ſoif, ou de maladie. Fidele miniſtre de la providence, où êtes-vous ? voici deux ſpectacles bien dignes de votre zéle ; c'eſt d'un côté un grand hôpital en pleine campagne, & de l'autre des villes brûlées, & des habitants ſans ſubſiſtance & ſans aſyle. Accourez donc, Vincent, ou envoyez vos

* *Pſalm. 26. v. 10.*

ouvriers : ils partent & ils arrivent avec toute la vîteſſe & tout l'équipage de la charité : diſpenſez-moi du reſte. ils firent tout ce que Vincent auroit fait lui-même, & tout ce que vous lui verrez bientôt faire.

C'eſt, mes chers Freres, un nouveau ſpectacle ; c'eſt toute la Lorraine fugitive, & ſauvée par Vincent : cet Etat, l'allié & l'ami de la France, pour nous avoir donné des Reines ; quelquefois notre ennemi, pour avoir voulu nous donner des Rois, & qui nous eſt aujourd'hui devenu ſi cher par cette grande révolution, ſi douce pour ce Roi magnanime *, qui en préferant la Lorraine à ſon propre royaume, a rendu la paix à ſon peuple, à la France, & à toute l'Europe : cet Etat, dis-je, n'étoit plus, dans le temps dont je parle, qu'un Etat déſolé dans toutes ſes parties ; de longues guerres l'avoient épuiſé ; l'ennemi n'y avoit laiſſé que la famine ; & la famine eut bientôt dévoré le peu que l'ennemi y avoit laiſſé. Les villes, les campagnes, les châteaux, & les cloîtres, tout fut abandonné : plus de peuples dans toute la Lorraine, que les vieillards & les enfants, excepté ceux que des meres barbares n'avoient pas eu horreur de dévorer. Non, jamais le lamentable ſiége de Jeruſalem ne renferma tant de déſaſtres. Mais que deviendront tous ces peuples ; & où iront-ils ? à ſaint Lazare, au Joſeph de la France. Mais où prendre les fonds inconcevables pour faire ſubſiſter tout un grand peuple ? dans la bourſe de la charité, qui porte celle de la providence. Je vous l'ai dit, mes

* *Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar.*

chers Auditeurs, la charité de ſaint Vincent eſt une ſource univerſelle ; vous l'avez vu, elle eſt auſſi une ſource inépuiſable ; vous le voyez : voulez-vous des détails ? en voici.

Non ſeulement aucun de tous ceux qui vinrent ſe jetter entre ſes bras, ne fut renvoyé ; mais il prit lui-même le ſoin d'envoyer des voitures, avec des eſcortes, au-devant des femmes & des jeunes perſonnes, que le déſeſpoir auroit pu égarer. Mais où logeront-elles ? les Dames de la Charité y ont pourvu. Et cette femme incomparable *, la principale coadjutrice de ſes bonnes œuvres, en logea chez elle près de deux cents. Vincent logea les jeunes gens à ſaint Lazare : & les Gentils-hommes (car la nobleſſe étoit auſſi du nombre des refugiés) il les logea dans les fauxbourgs, où ils furent tous pendant pluſieurs années viſités, conſolés, ſecourus & entretenus par une aſſemblée de Seigneurs, formée ſur celle des Dames de la Charité. Mais en Lorraine, à Metz, à Toul, à Verdun, à Pont-à-Mouſſon, à Barle-duc & à Nancy, que ſe paſſoit-il ? c'étoit de tous côtés des troupeaux ſans nombre, & des convois ſans fin, que Vincent faiſoit tirer des provinces voiſines, & de Paris ; c'étoient des courſes perpétuelles de ſes zélés Miſſionnaires qu'il y envoyoit chargés d'or ; & dont un ſeul d'entr'eux porta près de ſeize cents mille livres ; & tout cela ſorti de cette ſource inépuiſable : mais cette grande ſource venoit encore d'une plus grande : elle venoit de

* *Madame le Gras.*

Dieu, qui l'avoit, pour ainſi dire, renfermée dans le cœur de Vincent ; & c'étoit celle-là qui faiſoit couler toutes les autres. Il eſt vrai que la Reine mere, Anne d'Autriche, ſoit qu'elle fût touchée de l'ancienne grandeur de la Maiſon de Lorraine, ſoit qu'elle en preſſentît déja la haute deſtinée, fit dans cette occaſion des efforts dignes de ſon grand cœur, & de la gloire naiſſante du Roi ſon fils *.

Juſques ici, mes chers Freres, nous avons aſſez admiré le glorieux ſaint Vincent dans ſes œuvres ; il eſt temps de les faire ſervir à votre inſtruction. Vous voyez dans quel ordre, & dans quelle conſiſtance les ſaints établiſſements qu'il a faits, ſe ſont ou maintenus, ou multipliés ; c'eſt qu'ils ſont les ouvrages de la charité, & que ceux-là ne périſſent jamais ; *charitas nunquàm excidit* **. D'où vient au contraire qu'on voit tant de révolutions dans les Etats ? tant de décadences dans les grandes maiſons ? tant de chûtes dans les familles ? tant de palais & de châteaux ruinés ? tant de riches devenus pauvres ? & tant de grandes fortunes réduites à rien ? c'eſt que tout cela n'étoit fondé que ſur la vanité ; & que tel eſt le fondement, telle eſt la chûte. Vanité, ſur vanité, que ſont devenus ces grands monuments de l'antiquité ? ces coloſſes, ces pyramides, ces mauſolées, & toutes ces merveilles du monde tant vantées ? à quoi tout cela a-t-il abouti ? le monde en fut-il plus enrichi quand tout cela

* *LOUIS XIV.*

** *I. Cor. c. 3. v. 8.*

parut ? & aujourd'hui que tout cela n'eſt plus , en eſt-il plus appauvri ?

Mais j'entre dans l'Hôtel-Dieu de Paris, cette grande & vaſte maiſon , où je vois tout un peuple , & tout un monde de pauvres raſſemblés , ſouvent des quatre parties de la terre : je pénetre dans ces ſalles antiques & immenſes , & je n'y vois rien qui ſe reſſente de la caducité des ſiécles. Les incendies mêmes qui laiſſent après eux tant de ruines , font là plus de peur & de bruit que de mal ; & à peine le feu en eſt-il éteint , que tout eſt réparé , augmenté , & embelli. Quel déſaſtre dans Paris pour les riches & pour les pauvres, ſi tout cela venoit à manquer ! Mais non , c'eſt comme ici , la Maiſon de Dieu , elle eſt fondée ſur la charité ; elle durera autant que la providence.

Il en eſt de même de tous ces anciens Hôpitaux , que tant de ſiécles ont déja reſpectés ; ce ſont les ouvrages d'un ſaint Roi * qui les a fait bâtir pour tous les aveugles & tous les infirmes préſents & à venir : ils dureront autant que ſon trône ; & c'eſt ſur de pareils fondements que nous voyons aujourd'hui ce trône ſi floriſſant, ſi bien affermi, ſi multiplié & ſi étendu dans toute l'Europe : il en ſera de même de ce grand & ſuperbe édifice , l'aſyle de ces braves guerriers , qui ont ſi bien ſervi la patrie , & ſi bien deffendu l'état : c'eſt l'ouvrage de la pieté d'un grand Roi ** ; il durera autant que ſon nom. Que

* *Saint* LOUIS.

** LOUIS *le Grand*,

vous dirai-je de tous ces ſaints & illuſtres fondateurs d'Ordres, des Elies, des Antoines, des Auguſtins, des Benoîts, des Bernards, des Dominiques, des François, des Ignaces, des Morigias, & des Berules ? jamais Dieu a-t-il permis qu'aucune de leur maiſon pérît ? Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui leurs enfants remplir nos chaires évangeliques, & nos tribunaux de la pénitence ? Ils éclairent, ils enrichiſſent, ils défendent l'Egliſe par leurs écrits ou leurs talents ; ils dureront autant que la chaire de Pierre, & que l'Egliſe de JESUS-CHRIST.

Vous durerez auſſi, & vous vivrez, fidele poſterité de ce jeune berger, qui, plus fort que le jeune David, a déſarmé & terraſſé tant de monſtres ; je veux dire tant de libertins, & tant d'impies, qui ſont autant de Goliats, plus redoutables que celui des Philiſtins : vous vivrez pour maintenir le dépôt de la foi & de la ſaine doctrine dans tous les ſeminaires, dont la direction vous eſt confiée : vous vivrez pour faire retentir ſon zéle, & porter ſa lumiere dans toutes les campagnes des Diocèſes où vous êtes établis : & c'eſt ainſi que, ſelon l'expreſſion d'un grand prophête, *vous ſerez comme autant d'étoiles du firmament, & que vous brillerez*, avec le glorieux ſaint Vincent, *dans de perpétuelles éternités* *.

Mais que dirons-nous de ces ſaintes Filles de la Charité ? tout ce que nous dirions de la charité même,

* Qui erudiunt multos, fulgebunt ſicut ſplendor firmamenti, & quaſi ſtellæ in perpetuas æternitates.

dont elles ſont toutes les images vivantes : ſa pudeur brille ſur leur front ; ſa modeſtie dans tout leur maintien ; ſon activité dans leurs mains , ſans ceſſe occupées de ce qu'il y a de plus pénible & de plus humiliant dans le ſervice des pauvres ; ſa propreté reluit juſques dans les vaſes qui ſervent à leur ſubſiſtance ; ſa douceur s'exerce à ſouffrir ou à calmer leurs plaintes , ou leurs impatiences : vous voyez ſa confiance à tout eſperer de vous & de la providence. Graces à cette divine providence , il paroît bien ici , Meſſieurs , que vous ne les avez pas oublié dans toutes les grandes occaſions ; & tout ce qu'on voit, brille de vos dons , ou de la magnificence de vos peres.

Ne vous laſſez donc jamais , Meſſieurs , de ſoutenir & de proteger ces ſaints établiſſements , ſi doux pour les pauvres , & ſi conſolants pour vous ; je vous y exhorte pour vos propres intérêts. Je viens de vous faire voir par de grands exemples , que tout ce qui ne tient pas à la charité ne ſçauroit durer. Défiez-vous donc des richeſſes que vous voyez entre les mains de la cupidité ; elles ſont toutes deſtinées à perir : la profuſion qui les répand , ne laiſſe au prodigue que des mains vuides : la volupté qui les proſtituë , dépouille le libertin , & le laiſſe ſecher & déperir : l'avarice qui les reſſerre , ſe refuſe impitoyablement à tous les beſoins de l'avare , & devient pour lui plus dure que l'indigence même. Du reſte , la vanité les diſſipe ; l'injuſtice les enleve ; la chicane les devore ; le jeu les engloutit ; & la mort les emporte : il n'y a donc que la charité qui puiſſe les rendre permanentes ; & c'eſt le miracle qu'elle

fait

fait & qu'elle enſeigne par le moyen de l'aumône.

L'aumône, diſent tous les Peres, eſt une ſemence féconde qui rend au centuple. Un tréſor enfoui ne germe pas dans la terre ; mais il germe dans la main du pauvre. Il en ſort de ces riches toiſons de Gedeon, toutes couvertes des roſées du ciel, tandis que toutes les terres voiſines ſont frappées de ſterilité & de ſechereſſe. Il en ſort des terres & des châteaux que la charité donne, & que la providence ſoutient. Il en ſort des vertus, des talents & des places, dont Dieu récompenſe dans les enfants les aumônes des peres. Il en ſort des révolutions entieres, des trônes, des empires, & la Lorraine réunie à la France. Et plus que tout cela, il en ſort le prix & la rançon de nos péchés. Il en ſort le germe de notre immortalité bienheureuſe, & le gage de notre ſalut.

Voulez-vous donc, mes chers Auditeurs, vous enrichir & vous ſauver ? imitez la charité de ſaint Vincent : vous avez vu tout ce qu'elle lui a fait répandre dans le ſein des pauvres, & vous voyez les biens immenſes qu'elle lui a laiſſés ſur la terre, & ceux qu'elle lui a fait trouver dans le ciel. Reveillez donc aujourd'hui votre foi, elle vous fera voir auſſi clairement qu'à lui, que JESUS-CHRIST, ſur qui toutes nos eſpérances ſont fondées, eſt véritablement caché dans la perſonne du pauvre ; que c'eſt le pauvre qui tend la main ; mais que c'eſt JESUS-CHRIST qui reçoit, & qui d'une main renverſe tous ces biens dans vos familles, & de l'autre vous montre la place qui vous eſt réſervée dans le ciel. C'eſt lui, c'eſt JESUS-CHRIST, c'eſt votre Dieu qui vous le dit

lui-même : *venez, ô benis de mon pere, parce que j'ai eu soif, & que vous m'avez donné à boire ; parce que j'ai eu faim, & que vous m'avez donné à manger ; parce que j'ai été nud, & que vous m'avez revêtu ; venez posseder le royaume que je vous ai preparé* *. Ce n'est pas que vous n'eussiez encore des taches & des souillures, mais je n'ai point voulu discuter toutes vos œuvres : votre charité les a toutes dérobées à ma justice.

Mais vous, ames insensibles à toutes les miseres, à la soif, à la faim, où vous avez laissé languir les pauvres, qui pourra vous dérober à mes vengeances ? Sera-ce leurs cris ? mais ils sont montés jusqu'à moi, & ma colere en est irritée. Sera-ce les trésors que vous avez laissés ? mais vous en avez retenu la portion que je destinois à leur subsistance. Vous êtes donc les détenteurs du bien de mes pauvres ? vous avez donc trompé ma providence ? & si ma providence est trompée, je n'ai donc plus que ma justice pour la venger ? & vous, mauvais riches, qui appellerez-vous à votre secours ? sera-ce les Lazares, à qui vous refusiez les miettes tombées de vos tables, & que vous laissiez mourir à vos portes ? Allez, riches sensuels, allez souffrir la faim & la soif, & tous les maux que votre impitoyable dureté a causés. Allez, & précipitez-vous dans cet abîme du désespoir où vous avez réduit peut-être tous les pauvres que vous avez abandonnés. Allez, malheureux, allez dire aux montagnes de tomber sur vous.

* *Matth. c. 25. v. 34.*

Allez, maudits, allez dans ce feu *..... Ah ! Seigneur, n'achevez pas de prononcer cet arrêt terrible ; vous n'avez point ici de ces cœurs durs : ils ſont tous les amis, les protecteurs & les peres des pauvres. Ordonnez-moi plutôt, Seigneur, de leur annoncer de votre part qu'ils ont tout à eſperer de vos miſericordes, & d'être du nombre de ces ames choiſies, à qui vous direz dans ce grand jour : venez les benis de mon Pere, venez prendre poſſeſſion de ma gloire, où vous reverrez mon ſerviteur fidele avec tous les pécheurs qu'il a convertis, tous les riches qu'il a ſauvés, & tous les pauvres qu'il a nourris ; & c'eſt, mes chers Freres, ce que je vous ſouhaite, &c.

* *Matth. c. 25. v. 41.*

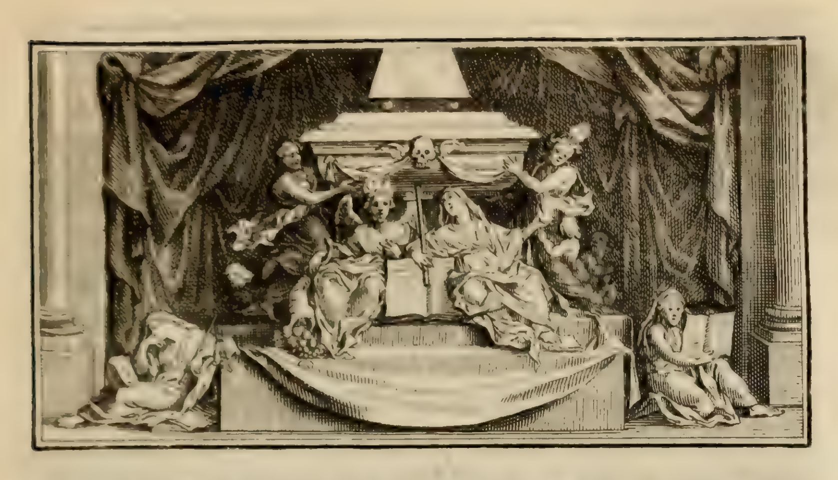


ORAISONS FUNEBRES.

I. *DE LOUIS XIV.*

II. *DE HENRI DE BOURBON, premier Prince du Sang.*

III. *DE LOUIS I. ROI D'ESPAGNE.*



ORAISON FUNEBRE
DE LOUIS LE GRAND,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

PRONONCÉE DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE, en preſence de Meſſieurs de l'Academie Françoiſe.

In vita ſua, & in morte mirabilia operatus eſt.

Il a operé des merveilles dans ſa vie & dans ſa mort.

Ces Paroles ſont tirées de l'Eccleſiaſtique, ch. 48. v. 15.



ES grandes choſes que l'on peut faire pendant la vie, ne décident pas toujours de la véritable grandeur de celui qui les opere. L'homme juſqu'à la mort demeure caché & enveloppé dans ſon propre cœur. La proſperité peut bien faire connoître ſa moderation ; l'adverſité peut développer ſa patience ; ſes bienfaits peuvent découvrir ſa bonté ; ſes ouvrages peuvent publier ſa magnificence ; ſes ex-

ploits peuvent faire éclatter sa valeur ; les dangers & les obstacles peuvent signaler son courage : mais au milieu de toutes ces merveilles, cet homme, composé de l'assemblage de tant de qualités différentes, peut encore être un personnage équivoque. Sa vertu, jusques-là soutenuë, peut encore se démentir ; ou fausse & trompeuse, peut nous avoir trahi. Attendez au dernier acte de sa vie ; voyez-le aux prises avec la mort ; attendez qu'elle ait sondé, & qu'elle ait interrogé son cœur ; voyez si le Héros subsiste, & se soutient sur les débris de l'homme abbatu & renversé : alors mettez le prix à sa vertu ; jugez de son courage & de sa force par ce dernier combat, & dites qu'il est véritablement grand, quand les merveilles de sa mort auront répondu aux merveilles de sa vie.

L'auriez-vous cru, Messieurs, auriez-vous pu l'imaginer, que ce Roi magnanime, ce Roi puissant, devant lequel toute la terre se taisoit depuis si long-temps, ou ne retentissoit que du bruit de son nom ; qui avoit tant de fois armé ou pacifié l'Europe ; dont toutes les nations, sur la foi de la renommée, venoient admirer la grandeur : l'auriez-vous, dis-je, pu penser, qu'après avoir donné pendant près d'un siécle un si magnifique spectacle à l'univers, il dût un jour en donner un encore plus rempli de merveilles, où il seroit reconnu plus grand qu'il n'avoit jamais paru, & que ce jour dût être celui de sa mort !

O prodige ! ô nouveauté inconnuë à tous les siécles ! voici un Roi, dont la mort n'abbat point la grandeur ! disons

ſons plus, voici un Roi glorieux & triomphant, dont la mort releve même la grandeur ! La mort, cet écueil fatal, où tout ce qu'il y a de grand ſous le ſoleil, vient inévitablement ſe briſer, ſert aujourd'hui de triomphe à un Roi mourant : la mort qui arrache, qui renverſe, qui briſe les trônes & les couronnes de tous les Rois, érige de ſes propres mains à celui-ci un trophée plus glorieux que tous ceux que la victoire lui avoit jamais élevé : ce qui humilie, ce qui déſeſpere, ce qui détruit tous les autres, le ſoutient, le conſole, l'immortaliſe. *O, mort ! qu'as-tu fait de ta force ? qu'eſt devenu cet aiguillon cruel*, dont tu perces plus vivement le cœur des Rois que celui des autres mortels * ?

Jamais Héros ne ſoutint avec plus d'éclat le nom de Grand ; vous le ſçavez, Meſſieurs, & toutes les nations de la terre le ſçavent avec vous. Toutes les langues, toutes les plumes l'ont aſſez publié : ſes vertus, ſes exploits, ſes triomphes, & même ſes diſgraces, en rendront à jamais un témoignage immortel : d'un autre côté, jamais Roi ne remplit avec plus de fidelité, les devoirs de ſa religion, & ne parut plus digne du glorieux titre de Roi Très-Chrétien. Mais quand ſa grandeur & ſa pieté ne ſeroient pas auſſi fortement gravées ſur le bronze & ſur le marbre, ni auſſi vivantes qu'elles le ſont dans tous les cœurs ſinceres & genereux, ſa mort toute ſeule aſſure toute la gloire de ſa vie : elle ſoutient, pour ainſi dire, tous les trophées & tous les monuments érigés en tant de

* *I. Cor. v. 55.*

lieux à ſon courage & à ſa valeur : elle raſſemble, elle réunit tous les rayons de ſa gloire ; elle fixe, elle rend durable & permanent l'éclat de toutes ſes vertus : ainſi la gloire du Roi, ſoutenuë par ſa mort, & ſa pieté couronnée par ſa mort, feront tout le ſujet de ce triſte Diſcours, que cette illuſtre Compagnie conſacre par ma bouche, à la memoire immortelle de ſon AUGUSTE PROTECTEUR, TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, TRE'S-MAGNANIME, ET TRE'S-RELIGIEUX PRINCE LOUIS, XIVe. du nom, ſurnommé LE GRAND, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

PREMIER POINT.

IL ſeroit difficile, Meſſieurs, de vous donner une idée bien exacte de la gloire & de la grandeur du Roi. C'eſt ici un portrait qui fera toujours le déſeſpoir du peintre, & la honte de l'art qui voudra le repréſenter. Un ſiécle a fini, & un ſiécle a recommencé en publiant ſon éloge, ſans avoir pu l'achever. Vous-mêmes, Meſſieurs *, vous qu'il avoit établis les arbitres du mérite, & à qui il avoit plus particulierement confié le dépôt de ſa gloire, combien de fois n'avez-vous pas ſenti votre impuiſſance, lors même que vous faiſiez admirer vos talents ! Jamais la vérité ne donna de louanges plus ſinceres ; jamais l'amour n'en inſpira de plus naturelles ; ja-

* *L'Académie Françoiſe.*

mais l'éloquence & la poësie n'en fournirent de plus ingenieuses ; jamais l'admiration n'en produisit de plus sublimes, que toutes celles que depuis plus de cinquante ans vous avez consacrées à la gloire de son nom : vous avez épuisé toutes les ressources de votre art ; mais avez-vous jamais épuisé votre sujet, ou rempli vos idées ? Vos Chrysostômes ou vos Ambroises ont-ils jamais égalé la gloire de ce nouveau Constantin, ou de ce nouveau Theodose ? N'attendez donc pas de moi, quoiqu'honoré de votre choix, pour transmettre votre reconnoissance & votre zéle à la posterité, que je puisse plus heureusement traiter un sujet tant de fois commencé, & tant de fois abandonné. Grace puissante, divine grace, venez à mon secours ; ce sont vos merveilles que je vais publier : on les croira, si vous commandez qu'on les croye, & si la même force qui les a operées, les persuade en les racontant.

Dieu, qui préparoit la grandeur de LOUIS *, comme il avoit prédit celle de Cyrus **, commença par faire desirer long-temps sa naissance. Un Roi, dont le regne fut celui de la justice ; une Reine, dont le souvenir rappelle toutes les vertus, ne l'obtinrent qu'après plus de vingt-trois ans de vœux & de prieres. Le premier nom que ses peuples lui donnerent, porta le sceau & le caractere sacré de la magnificence du Dieu, qui ve-

* *Naissance du Roi.*
** *Is. 44. v. 28.*

noit de l'accorder à leurs desirs *. Ils monterent jusques au ciel, comme un encens de bonne odeur, ces desirs embrasés, & ils en firent descendre un miracle, selon cette parole de saint Augustin, en parlant de la naissance d'Isaac : *ascendunt desideria, descendunt miracula.*

Ce don précieux fut bientôt suivi d'un second **. Dieu, qui par le premier venoit d'assurer la gloire & le bonheur de nos peres, nous fait voir aujourd'hui dans le second, qu'il n'avoit pas oublié leurs enfants ; & nos besoins nous découvrent tous les jours les bénedictions cachées qu'il nous réservoit dès-lors, dans l'heureuse naissance de l'auguste PHILIPPE.

Croissez, augustes enfants, la providence vous prépare à tous deux de grandes destinées. LOUIS, jeune Dauphin, vous regnerez bientôt. PHILIPPE, vous serez long-temps l'appui du trône du Roi votre frere, & un jour viendra que vos enfants en seront la ressource. LOUIS, royal enfant, votre regne sera long & glorieux : vous êtes destiné à être le défenseur de la religion de vos peres ; le protecteur des Rois, la terreur de vos ennemis : votre nom sera porté sur les aîles de la victoire dans tous les climats de la terre. Mais souvenez-vous dans vos éclatantes prosperités, des disgraces qui vous attendent sur le déclin de vos jours : vous y aurez besoin de tout votre courage ; vous aurez de vertueux enfants, mais Dieu ne fera que les montrer au

* *Dieu-donné.*

** *Naissance de MONSIEUR.*

monde ; & de tant de Princes qui devoient ſucceſſivement regner après vous, il ne vous reſtera, pour remplir votre place, que le dernier de vos arrieres-petits-fils ; encore n'aurez-vous pas le temps de l'inſtruire à la ſageſſe & à la vertu ; & il ne lui reſtera de vous, que votre hiſtoire pour le former : il y apprendra à aimer ſes ſujets, en y apprenant que ces mêmes peuples, ſur leſquels vous allez regner, vous auront toujours aimé ; qu'ils ſe ſeront toujours épuiſés pour vous ; que rien n'arrêta jamais leur amour, que leur impuiſſance : mais que malgré les tendres ſoins que vous aurez pris de leur bonheur, vous n'aurez pas la conſolation en mourant, de les laiſſer auſſi heureux que vous l'aurez toujours voulu, & qu'ils l'auront merité : mais aimez, cheriſſez votre frere. PHILIPPE, l'heureux PHILIPPE, eſt réſervé dans les decrets éternels de la providence, à donner à votre royaume affligé, un ange tutelaire, un conſolateur puiſſant, dont les mains royales & genereuſes, doivent eſſuyer les larmes que nous aurons verſées en vous perdant.

Larmes d'admiration, autant que de douleur, & qui me rappellent à toute la triſteſſe de mon ſujet, & au premier point de vuë que je vous ai d'abord préſenté, en vous expoſant que la mort du Roi égale, & peut-être ſurpaſſe, toute la gloire de ſa vie.

Quoique nous fuſſions depuis long-temps accoutumés à ne parler des grandes qualités du Roi, qu'avec une admiration toujours nouvelle ; cependant, il faut l'avouer à notre honte, & à ſa gloire, nous n'avons jamais

été plus ſurpris & plus étonnés, qu'en voyant juſqu'où il a porté ſon courage & ſa conſtance à la mort.

Pardonnez-nous, grand Roi, notre ſurpriſe & notre étonnement : nous ne vous avons jamais diſputé vos vertus ; jamais nous n'avons péché par les trop affoiblir : mais vous nous avez paru ſi grand dans ce moment fatal, où les plus grands hommes ont toujours été ſi foibles, que nous ne pouvions naturellement y être preparés. Nos conjectures ne pouvoient aller ſi loin : ni l'amour qui admire toujours, ni la complaiſance qui cherche toujours à admirer, ne pouvoient porter nos vuës juſqu'où vous avez porté votre courage. L'expérience de tous les ſiécles, & de tant de Héros que la mort a dégradés & avilis, étoit contre vous : les hommes mêmes évangeliques, qui vous annonçoient avec liberté les vérités du ſalut, y ont été trompés : ſoit amour, ou reſpect, ou crainte de vous allarmer, ils n'oſoient prononcer le nom de la mort devant vous : mais aujourd'hui revenus de notre mépriſe & de notre erreur, nous pouvons vous adreſſer au lit de votre mort, les paroles qu'une Reine de l'Orient adreſſa autrefois à Salomon, glorieux & triomphant ſur ſon trône : *nous avions entendu publier de vous de grandes merveilles*, mais vos vertus ſurpaſſent votre renommée : *viciſti famam virtutibus tuis* *.

Il eſt vrai qu'on n'a pas attendu la mort du Roi, pour tenir ce langage : c'eſt ainſi que parloient tous ceux qui avoient le glorieux avantage de le voir, & d'en ap-

* *II. Par. c. 9. v. 6.*

procher. Sa grandeur n'étoit pas de celles qui augmente par l'éloignement, & qui diminuent à mesure qu'on en approche. Bien différent de ces Rois mysterieux, qui se cachent pour se faire respecter ; de ces idoles qu'on ne revere que de loin, le Roi en se laissant voir, n'eut jamais rien à menager que sa modestie. Vinssiez-vous des extrêmités du monde * avec l'idée la plus parfaite que vous eussiez pu vous former, ce que vous trouviez, ce que vous voyiez de vos yeux, étoit toujours au-dessus de tout ce que vous aviez entendu, ou de ce que vous aviez imaginé : la vérité alloit plus loin que la fiction. La seule presence du Roi ; sa dignité de Souverain, que la nature avoit, pour ainsi dire, écrite sur son front ; les graces & la majesté qu'elle avoit répanduës sur toute sa personne, vous découvroient plus de grandeurs, que la renommée ne vous en auroit annoncé, ou que votre imagination n'auroit pu vous en fournir. Bienheureux ceux qui vous ont vu, ou qui vous ont entendu, disoit encore cette même Reine au même Prince, dont je viens de vous parler **. Plusieurs Reines de nos jours ***, les unes amenées auprès de son trône par leurs malheurs, & les autres par leur curiosité, ont tenu ce même langage, & ce sera un jour encore celui de la posterité, sans qu'elle ait besoin pour cela de lire l'histoire de Salomon.

Que sera-ce si nous le considerons dans les jours de

* *Les Ambassadeurs de Siam.*

** *II. Par. c. 9. v. 7.*

*** *La Reine de Suede, & la Reine d'Angleterre.*

ſa gloire, & de ſes plus grandes proſperités ? Nous y verrons un Héros toujours ſuperieur à ſes ennemis par ſa valeur, & toujours ſuperieur à lui-même par ſa clémence ; un Roi toujours puiſſant pour exécuter de grands deſſeins, & toujours ſage pour n'en former que de juſtes. S'il marche à la tête de ſes armées, la pompe avec l'abondance l'accompagnent, & la terreur avec la victoire marchent devant lui : plus rapide dans ſes conquêtes, que ce conquerant faſtueux, qui ſe vantoit qu'il n'avoit qu'à venir, à voir, & à ſe montrer, pour vaincre ; LOUIS a ſouvent vaincu ſur la ſeule nouvelle qu'il alloit paroître, & qu'il approchoit. La preſence du Romain étoit du moins néceſſaire pour déterminer la victoire ; ici elle le prévient, & va, pour ainſi dire, au-devant de lui. Les villes ſe rendent, les portes s'ouvrent au ſeul bruit de ſon nom, comme autrefois les murs de la ſuperbe Jericho, tomboient au ſon des fatales trompettes : & à peine eſt-il arrivé, qu'en moins de treize jours * il renverſe des remparts plus forts, & mieux deffendus que ceux que la Fable ne faiſoit prendre à ſes Dieux qu'en dix ans. A la vuë de tous ces prodiges, tout fuit, tout s'effraye, tout s'épouvante. Vingt villes enſemble, incertaines ſur laquelle ** ſa foudre devoit tomber, ſe croyent déja toutes perduës ; & du coup redoutable qui doit n'en abbattre qu'une ſeule, elles tremblent toutes à la fois.

S'il revient triomphant, faire goûter à ſes peuples les

* *Maſtrick.*

** *Mons.*

fruits

fruits de la paix, il donne aux Sciences & aux Arts les mêmes ſoins, & le même luſtre qu'il vient de donner à ſes armes. Là terrible, ici aimable & bienfaiſant, l'admiration ſe partage & ſe ſoutient des deux côtés, entre le Héros conquerant, & le Héros pacifique. Et que ne puis-je, Meſſieurs, vous repréſenter ici tout ce que ce Prince liberal & genereux, a fait pendant la paix, pour rendre la France auſſi floriſſante par les beaux Arts, que glorieuſe par ſes conquêtes. Remontez juſqu'à l'origine de cette Monarchie; parcourez-en tous les temps; réuniſſez-en tous les regnes; remontez, ſi vous le voulez, juſqu'à la plus fameuſe antiquité; du moins vous douterez qu'on y puiſſe trouver de plus grands ou de plus excellents hommes dans tous les genres & dans tous les états, que ceux que les regards ou les bienfaits de LOUIS, ont, pour ainſi dire, enfantés. On diſpute aujourd'hui, ſi la curieuſe Athenes, ſi la ſçavante & la belliqueuſe Rome, ont jamais porté dans leur ſein de plus grands Capitaines, ou de plus grands Orateurs, que les hommes illuſtres que nous avons vus de nos jours. Mais depuis quand cette glorieuſe diſpute a-t-elle commencé? à qui doit-on l'honneur du parallele? ſon regne n'en ſera-t-il pas dans les ſiécles à venir l'époque memorable? & n'eſt-ce pas aux ſoins qu'il a toujours eus d'élever de grands maîtres; au diſcernement qu'il a fait de leur mérite; & à la magnificence Royale, dont il l'a toujours récompenſé, qu'on a porté les Sciences & les Arts à ce haut degré de perfection, qui attire ici de toutes parts l'Etranger, curieux de nos modeles, & lui fait regarder

cette grande & ſuperbe ville, comme l'école univerſelle du bon goût, & de l'excellence des ouvrages ? n'eſt-ce pas par ſes ſoins qu'on développe chaque jour les myſteres les plus cachés de la nature * ; qu'on regle le cours des aſtres ; qu'on meſure la hauteur des cieux ; qu'on y a écrit ſon auguſte nom juſques ſur le front des étoiles nouvellement découvertes ; qu'on rapproche les terres les plus éloignées par la facilité du commerce ; qu'on abrege, qu'on racourcit la longueur des voyages par la jonction des mers ? n'eſt-ce pas ſous ſes auſpices, & à l'ombre de ſon trône, que travaillent ces hommes profonds **, dont les ſçavantes veilles éclairciſſent & dévoilent l'obſcure antiquité ; qui liſent dans les ſiécles paſſés, comme dans un livre écrit de nos jours ; qui rétabliſſent la memoire des Princes oubliés, en déterrant & en raſſemblant les monuments épars de leurs exploits, que les temps avoient enſevelis ou défigurés ? Et ſi aujourd'hui dans toutes les Cours on parle la langue de ſes ſujets, n'eſt-ce pas lui qui l'a renduë ſi célebre par ſes conquêtes ; ſi curieuſe par les évenements de ſon regne ; ſi éloquente dans ſes éloges ; ſi naturelle, ſi pleine de graces dans ſa bouche, & ſi majeſtueuſe par l'honneur qu'il a fait aux Muſes Françoiſes, de les loger dans ſon propre palais *** ; & par la gloire ſinguliere qu'il leur a procurée, en ſe déclarant leur protecteur ?

---

* *L'Académie des Sciences.*

** *L'Académie des Inſcriptions.*

*** *L'Académie Françoiſe.*

Mais ſans rien diminuer ici de toute cette gloire, en faveur de ſa mort, ne pourroit-on point dire que tous ces avantages portent avec eux leur prix & leur récompenſe ? S'il honore les lettres, il travaille à l'immortalité de ſon nom, & rehauſſe par là l'éclat de ſa couronne : s'il fait du bien, il a le plaiſir de ſe faire aimer : s'il triomphe de ſes ennemis, il a la gloire de ſe faire craindre. Si vous vantez ſi fort ſes victoires, vous louez ſa fortune autant que ſa vertu : vous faites en même temps l'éloge de tant d'habiles généraux, dont la prudence & la valeur ont toujours ſécondé ou ſoutenu la ſienne ; de tant de vaillants officiers ; de tant de braves ſoldats, qui ſe ſont toujours dévoués pour lui. Si vous lui faites un ſi grand mérite de ſon bonheur, il faut donc que vous lui faſſiez un crime de ſes diſgraces. Il eſt vrai que la conſtance avec laquelle il les a toujours ſoutenuës, lui ont acquis une gloire immortelle. Mais enfin, quelque malheureux que ſoient les Rois, ne trouvent-ils pas toujours des reſſources dans leurs diſgraces ? connoiſſent-ils les maux autrement que par la compaſſion, & par l'impuiſſance où ils ſe trouvent de ſoulager ceux des autres ? Pour être malheureux, en reſſentent-ils plus de beſoins ? en trouvent-ils moins d'amuſements ? les palais qu'ils habitent, la magnificence qui les décore, change-t-elle pour eux ? les courtiſants qui les environnent, ne ſont-ils pas ſans ceſſe occupés à leur déguiſer leurs pertes, ou à les leur faire oublier ? ne leur cachent-ils pas eux-mêmes leurs propres miſeres, pour mieux leur cacher les miſeres publiques ? Mais à la mort, plus de dégui-

ſements, plus d'adouciſſements, plus de complaiſances, plus de flatteries, plus de reſſources, plus d'appuis du côté des hommes : tout vous manque, tout vous quitte, tout vous abandonne ; & ſi au milieu de cet abandon univerſel ; ſi dans ce débris général de votre puiſſance, vous trouvez dans vous-même, & dans votre courage, de quoi vous ſoutenir ; c'eſt pour lors une gloire qui vous eſt propre, & que vous ne partagez point : c'eſt une gloire indépendante, & que vous ne devez ni à la prudence des conſeils, ni au ſecours d'une force empruntée, ni aux caprices & aux bizarreries de la fortune : c'eſt une gloire, pour ainſi dire, de manifeſtation, qui développe votre ame toute entiere, & qui en la montrant dans toute ſa force, rejette ſur toutes les actions de votre vie, un nouveau luſtre & un nouvel éclat ; & cette gloire, Meſſieurs, c'eſt la gloire du Prince que nous pleurons ; & digne, par cela ſeul, de notre éternelle admiration.

Hélas ! Meſſieurs, où en ſerions-nous ? que d'éloges, que de louanges perduës, ſi le Roi à ſa mort n'avoit pas ſoutenu la réputation de courage, de magnanimité & de grandeur que nous avions tant vantée dans ſa vie ! il ne nous reſteroit donc aujourd'hui que les reproches de l'avoir flatté, ou la honte d'avoir été trompés. Il eſt vrai que nous aurions pour nous l'erreur des premiers temps, où la valeur jettoit dans les eſprits tant de ſurpriſe & d'étonnement, qu'on ne pouvoit y voir de Héros, ſans y reconnoître des Dieux. Siécles barbares ! où des monſtres domptés, des injures vangées, des coleres ſatisfaites & aſſouvies par le ſang d'un ennemi vain-

cu, trouvoient par tout des adorateurs, des temples & des autels. Mais outre que nous ne ſommes plus dans ces temps d'illuſions, & que nous reconnoiſſons que le Dieu que nous adorons, eſt le ſeul Dieu des combats, le ſeul qui donne la victoire, qui dirige & conduit les mains des combattants *; ne pourroit-on pas dire aujourd'hui, ſi le Roi ſe fût démenti à la mort, que ſa valeur n'étoit donc qu'une ardeur aveugle & emportée; qu'une fougue impétueuſe, remuée par l'ambition, & ſoutenuë par la vanité; ſes victoires, qu'un jeu de la fortune; la bravoure de ſes troupes, qu'un arrangement fortuit, & un aſſemblage heureux de tous les reſſorts qui les faiſoient mouvoir; & toute ſa grandeur, qu'un vain amas de pompeuſes apparences qui nous en auroient impoſé; qu'un coloſſe énorme, plus brillant que précieux; qu'une ſeconde ſtatuë de Nabuchodonoſor, qui n'étant ſoutenuë que ſur des pieds d'argile & de bouë, ſe ſeroit briſée par ſa chûte?

Quel malheur pour lui, & quels regrets pour nous! ſi, comme Alexandre **, il n'eût connu qu'il étoit mortel, que quand il auroit ſenti la mort dans ſon ſein; ſi, abbatu & effrayé comme lui dans ſon lit, il eût rempli ſon palais d'oracles & de devins, pour l'arracher par pitié des bras de la mort; ſi, comme cet Empereur tant vanté, il ſe fût voilé le viſage, pour ſe dérober la vuë du coup mortel qu'il alloit recevoir; & ſi, comme tant d'autres Héros

* *Pſalm.* 143. *v.* 1.

** *I. Mac. v.* 6.

prophanes , après avoir vaincu tant de nations ; après avoir élevé ou abbatu tant de ſuperbes ramparts ; après avoir été l'effroi & la terreur de la terre entiere , il eût trouvé , comme eux , au lit de la mort , un écueil fatal à ſon courage ?

Graces vous en ſoient renduës , Seigneur ; en ſoutenant la conſtance du Roi dans ces derniers moments , vous avez éterniſé ſa gloire & nos éloges. En élevant le Roi mourant , vous avez juſtifié le Héros qui avoit triomphé ; vous avez conſacré les palmes & les lauriers dont ſa tête avoit été tant de fois couronnée ; vous avez ſanctifié , vous avez beni juſqu'à l'encens , que tant de mains prophanes lui avoient donné.

Continuons le parallele , Meſſieurs , & ſi nous dérobons quelque choſe à la grandeur de ſes exploits , ce ne ſera qu'en faveur de ſa gloire ; ce que nous ôterons au Conquerant , retournera au Héros chrétien. Je ſçai que tout tient du prodige & du merveilleux dans ſa vie ; qu'il a plus défait d'ennemis , qu'on n'en pourroit compter ; qu'il a conquis des provinces entieres , en moins de temps qu'il n'en faudroit pour les parcourir ; qu'il a diſſipé des armées , formidables par leur nombre , rédoutables par leur valeur , déterminées à vaincre par leurs ligues & leurs complots , & qui devoient être invincibles par leur ſeule jalouſie. Je ſçai qu'à l'occaſion du fameux paſſage du Rhin , on pourroit dire de lui comme autrefois de Moyſe & de Joſué : *vous marcherez au travers des mers , & vous vous frayerez des routes au milieu des fleuves les plus rapides.* IN MARI VIA TUA, ET SEMITÆ

TUÆ IN AQUIS MULTIS*. Avec cette différence néanmoins, que Dieu en ſuſpendant les flots du Jourdain, & en ouvrant les mers en faveur de Joſué & de Moyſe, ne fit éclatter que ſa puiſſance; & que pour la gloire de LOUIS, en laiſſant la nature dans l'ordre, il lui a laiſſé tout le mérite de ſa valeur.

Mais qu'eſt-ce que toute cette gloire, regardée avec les yeux de la foi, conſiderée dans cette chaire de vérité, d'où j'ai l'honneur de vous parler; & ſur tout comparée avec cette force & ce courage que nous admirons ici? Là, en gagnant des batailles, il humilie ſes ennemis; ici, humilié ſous la main puiſſante de la mort, ſes eſpérances le ſoutiennent, & enlevent ſon cœur à la violence de ſes coups: là, il ſoutient une guerre ſanglante pour un Roi malheureux & indignement détrôné; ici, dépouillé, détrôné lui-même, ſon courage ſauve ſa vertu des débris de ſa grandeur: là, le péril eſt caché par l'ardeur qui l'emporte; ici, le danger eſt évident par la qualité du mal, qui ne ſouffre plus de remedes: là, plus de cent mille bras combattent pour le défendre; ici, il eſt réduit à lui ſeul, & n'eſt ſoutenu que de ſa vertu. Et contre qui encore! contre toutes les puiſſances de l'enfer; contre l'ennemi de ſon ſalut, qui eſt de tous les ennemis, le plus rédoutable, & le ſeul qu'il ait jamais craint; contre une brillante couronne, qui va lui échapper; contre des palais enchantés, qu'il faut abandonner; contre la lumiere du ſoleil, qui va pour jamais s'éclipſer pour lui; contre les horreurs & la

* *Pſalm.* 76. *v.* 20.

nuit du tombeau où il va defcendre ; contre toute une cour défolée, que fa magnificence & fes bienfaits avoient rendue fi augufte & fi pompeufe, qui fut toujours fi fou-mife à fes volontés, fi attentive à lui plaire, fi empreffée à le fervir, fi jaloufe de fes regards, fi charmée de fes vertus, & qu'il voit fi touchée de fes maux ; contre tant de Princes & tant de Princeffes, qui fondent en larmes, fans jamais pouvoir lui arracher un regret ni un foupir. Je me trompe, Meffieurs, une larme lui eft échappée. La nature & la tendreffe l'avoient dérobée à fon courage ; & fon courage indigné s'en offenfe comme d'une foibleffe, dont il fe repent & s'humilie devant Dieu. Ne la défavouez pas, grand Roi, cette larme précieufe ; elle eft bien dûe à toutes celles que tant de Princes de votre fang répandent pour vous. Vous leur dites un éternel adieu : c'eft pour la derniere fois que vous les embraffez ; & vous avez regret à une larme qui les payeroit tous du tendre refpect qu'ils ont toujours eu pour vous, & de cette chere & précieufe union que vous leur recommandez, & à laquelle, pour notre bonheur, ils font aujourd'hui fi fideles.

O qu'il eft bien vrai que l'homme fort & courageux dans fes maux, vaut mieux que l'homme vaillant, & qui fe borne à prendre des villes, & à conquerir des provinces ! *melior eft vir patiens, viro forti & expugnatore urbium* *. C'eft ainfi, Meffieurs, que le Roi a foutenu à fa mort toute la gloire & toute la grandeur de la vie la plus

* *Prov. 16. v. 32.*

éclatante,

éclatante. Voyons comme sa pieté, marquée dans toutes ses actions, est aussi couronnée par sa mort.

SECOND POINT.

RIEN n'est plus capable que la mort, de nous détromper des biens & des grandeurs de la terre. Sans la mort, nous aurions beau nous plaindre de ne pouvoir trouver dans le monde de joye solide, ni de félicité parfaite : nous nous fatiguerions sans cesse dans d'éternelles recherches d'un bonheur qui nous fuiroit toujours. A une passion qui nous auroit trompés, succederoit une autre qui nous tromperoit encore : l'illusion dureroit tant que l'objet qui nous auroit séduit, ne finiroit point ; & nous serions éternellement malheureux, sans pouvoir jamais esperer ni de remedes, ni de fin à nos maux. Ainsi, le malheur de l'homme n'est pas de mourir, puisqu'étant nécessairement malheureux dans sa vie, il le seroit encore dans son immortalité : son grand malheur est de ne revenir de ses erreurs qu'à la mort, & de ne se détromper qu'en périssant.

Heureux donc celui qui voit venir la mort de loin ; qui, prévoyant qu'elle doit un jour le dépouiller de tout ce qu'il possede, sçait se faire un trésor dans le ciel, que rien ne lui puisse enlever * ; & qui connoissant de bonne heure la fragilité des grandeurs de la terre, prévoit leur chûte avant que de la sentir, & ne songe qu'à sauver son ame

* *Matth. 6. v. 20.*

des ruines, & de la déroute univerſelle du monde, qui à la mort perira & ſe bouleverſera pour lui.

Telles ont été, Meſſieurs, les ſages diſpoſitions du Roi, non ſeulement à la mort, mais dans toute la ſuite de ſa vie, dont tous les mouvements, &, pour ainſi dire, tous les pas, ont été marqués par ſa pieté, par ſon amour pour l'ordre & pour la juſtice, & par ſon zéle pour la religion.

Nous en excepterions, Seigneur, les fragilités de ſa jeuneſſe, que ſes flatteurs lui repréſentoient peut-être pour lors, comme l'appanage & les prérogatives de ſa grandeur, ſi les graces & les bénedictions dont vous l'avez comblé dans les jours de ſa pénitence, ne nous faiſoient eſperer que vos miſericordes les auront oubliées; & ſi nous ne ſçavions qu'il ne les a jamais juſtifiées devant vous, que par ſes regrets & par ſes larmes. Ceſſons donc pour quelques moments d'admirer la gloire de ſa mort, pour tourner notre admiration du côté de ſa foi & de ſa pieté, qui en ont été le principe. Juſtifions les miſericordes du Seigneur, & manifeſtons ſa juſtice, en faiſant voir que Dieu, en accordant au Roi une mort ſi précieuſe, n'a fait que couronner ſes propres dons, en couronnant la fidelité de ſon ſerviteur; & que ſi ſa mort a été ſi héroïque & ſi chrétienne, ce n'eſt que parce que ſa vie a été toute chrétienne & toute héroïque. Continuons d'en voir la preuve, en continuant de rapporter ſon hiſtoire.

Un abus déplorable que les loix avoient ſouvent flétri, mais qu'elles n'avoient pu décrier, faiſoit en France de

plus triſtes ravages que jamais *. On y répandoit le plus pur ſang de l'Etat ; mais on prétendoit le répandre avec honneur. Et comment chez une nation ſi glorieuſe & ſi fiere, oſera-t-on toucher à ce qui attaque même le faux honneur ? C'eſt un mal funeſte, mais il reſſemble à la valeur ; & dès-là les coupables y avoient toujours été incorrigibles. Faites des loix ; établiſſez les peines les plus ſéveres, & les châtiments les plus honteux ; la honte des ſupplices n'eſt une peine & une infamie que pour ceux qui craignent la mort. Que fera donc le Roi pour arracher du cœur de ſes ſujets cette déteſtable fureur qui eſt comme dans leur ſang, & qui entre en quelque ſorte dans le génie & dans le caractere de la nation ? Il fera connoître publiquement que l'Edit qui va abolir les duels, eſt un acte de religion ; que c'eſt un hommage qu'il rend à Dieu ; & le ſacré & terrible ſerment qu'il fait, de ne pas pardonner, même à ſon propre fils, jette dans tous les eſprits je ne ſçai quelle ſainte frayeur, qui les étonne, qui les arrête & les ſaiſit, plus par la ſainteté de l'engagement qui le lie avec le ciel, que par la crainte du châtiment dont ils ſont menacés. Si le Roi n'eût fait parler que ſa puiſſance & ſon autorité ; s'il n'eût fait parler que la mort, peut-être que le Roi n'eût pas été obéi. Mais il fait parler ſa pieté & ſa religion, & le duel eſt aboli.

Après avoir ainſi confondu la fauſſe valeur, il ſongea

* *Le Duel.*

à honorer la véritable, par cet établiſſement célebre * ; monument digne tout enſemble de ſa grandeur & de ſa pieté, où de valeureux guerriers, vénerables par leurs bleſſures, jouiſſent en paix des travaux & des fatigues de la guerre. Aux yeux du monde c'eſt une récompenſe de leur valeur ; dans les vuës du Roi, c'eſt encore quelque choſe de plus ; c'eſt un aſyle & une reſſource à leur ſalut. Auſſi attentif d'en faire de parfaits pénitents, qu'à pourvoir à tous leurs beſoins temporels, il a voulu qu'ils réparaſſent par tous les exercices d'une pieté, ſoutenuë de l'inſtruction, les déſordres d'une vie licentieuſe, & paſſée dans l'oubli ou dans l'ignorance de leurs devoirs : il a voulu qu'ils purifiaſſent par leurs larmes, le ſang que leur courage leur avoit fait répandre : qu'après avoir été les victimes de l'Etat, en laiſſant dans les champs de bataille une partiede leurs corps, ils vinſſent conſommer leur ſacrifice aux pieds des autels : que leurs mains, ſi ſouvent employées à lui moiſſonner des lauriers, s'élevaſſent ſans ceſſe vers le ciel, pour en attirer des graces plus précieuſes que des victoires. Autrefois compagnons de ſa gloire, il veut qu'ils meurent, comme lui, dans les conſolations de la pénitence.

Preſqu'en même temps s'éleve ſous ſes yeux, & à la vuë de ſon palais, cette royale Maiſon **, deſtinée à raſſembler toutes les vertus dans un ſexe, dont la bonne ou la mauvaiſe éducation, a toujours le plus contribué

* *Les Invalides.*

** *Saint Cyr.*

au bonheur ou au malheur des familles. C'eſt là, que cette précieuſe portion de la nobleſſe, apprend à ſoutenir ſa naiſſance par la modeſtie & la ſimplicité, bien mieux que par le faſte & par l'orgueil : c'eſt là, que, pour le bonheur des peres & des enfants, ſe forment les femmes fideles, & les meres chrétiennes : c'eſt de ce ſéjour bienheureux, habité par l'innocence, que ſont déja ſorti tant de femmes vertueuſes, qui n'entrent dans le monde, que pour y porter l'édification & l'exemple ; que pour apprendre aux femmes du ſiécle, qu'elles ne trouveront jamais le repos & la tranquillité de leurs ames, que dans les reſſources du travail & de la vertu ; qu'il eſt toujours dangereux, & ſouvent funeſte, de paſſer ſa vie dans un cercle éternel d'amuſements frivoles, qui ouvrent le cœur à toutes les paſſions ; que c'eſt en vain qu'elles s'occupent ſans ceſſe à chercher les ſecrets d'un art, qui ne réuſſira jamais à donner les graces qu'a refuſé la nature, ni à réparer l'outrage des années ; que ſi elles ont le privilege de plaire, leur gloire eſt bornée à faire la joye & la conſolation de leurs époux, tout leur mérite renfermé dans la ſanctification de leurs enfants, dans l'ordre & le réglement de leurs maiſons ; & que l'oiſiveté, le luxe & la molleſſe, dans leſquelles elles vivent, entraîneront bientôt, avec la décadence des mœurs, la ruine entiere de leurs familles. Sainte & auguſte Maiſon, puiſſiez-vous durer autant que la memoire du pieux Roi qui vous a bâtie ; puiſſiez-vous toujours remplir les ſages intentions, & tranſmettre aux races futures, toute la pieté de votre fondateur.

Mais ne renfermons pas, Meſſieurs, le zéle du Roi dans les monuments qu'il a laiſſés de ſa pieté : ne le bornons ni aux tribunaux de la Juſtice, d'où il a écarté tous les abus, ni au ſanctuaire, où il a placé toutes les vertus, & quelquefois même, au préjudice des talents & de la qualité : il l'a porté, ce zéle, juſques dans ſes camps & dans ſes armées, où la loi de Dieu fut toujours à la tête des loix & de la diſcipline militaire, qu'il y faiſoit obſerver : il y regardoit l'impie & le libertin, avec la même froideur, & le même mépris, dont il a toujours regardé les hommes lâches & ſans cœur : la valeur ſans la pieté, perdoit ſon eſtime, & arrêtoit ſes graces : il avoit regret d'être bien ſervi par ceux qui avoient honte de ſervir Dieu ; & jamais il n'a été ſi prompt, ni ſi magnifique dans ſes récompenſes, que quand il a cru honorer la vertu, en couronnant la valeur.

Juſques ici le Roi a ſuivi les mouvements de ſon zéle & de ſa pieté, ſans ſe faire de violence *. Mais, grand Dieu ! que le deſſein qu'il médite, & que vous lui inſpirez pour la gloire de votre nom, coûtera cher à ſon cœur ! Roi Très-Chrétien, fils aîné de l'Egliſe, il regne ſur un peuple diviſé dans ſa croyance & dans ſa religion. La funeſte héréſie jouit à ſes yeux d'une autorité uſurpée par la force, & d'une paix ſcandaleuſe, qu'elle n'avoit acquiſe que par ſes fureurs. Le trône ſur lequel il eſt aſſis, & d'où il voit toutes ces impietés, a ſouvent été ébranlé par ces mains ſacrileges ; & c'eſt à l'ombre de ce même trône qu'elle éleve

* *L'héréſie.*

ſes temples & ſes autels. Ce Prince, dont le zéle fait porter le nom de Jesus-Christ juſqu'aux extrêmités de la terre, voit ſon Evangile prêché par l'erreur, & défiguré par le menſonge dans ſes propres états. Quelle douleur pour un Roi religieux & fidele à ſon Dieu ! D'un autre côté il aime ſon peuple, tous ſes ſujets lui ſont chers. Pere & paſteur, il aime juſqu'à la brebis qui s'égare, & juſqu'à l'enfant prodigue qui s'éloigne de lui : s'il laiſſe l'héreſie tranquille, il trahit ſa foi : s'il la bannit, s'il la proſcrit, s'il renverſe ſes temples & ſes autels, quels torrents de larmes vont couler ! quels reproches ſanglants, quels cris lamentables vont éclatter ! Pardonnez, Seigneur, ces combats dans un Roi, dont le cœur vous eſt connu. La victime que vous lui demandez lui eſt aſſez chere, pour ne vous la livrer qu'avec ſes larmes. C'eſt Abraham qui ſe ſoumet, mais qui tremble & qui gémit du coup qui va immoler ſon fils. Peuple ingrat ! peuple aveugle ! à quelle extrêmité réduis-tu ton Roi ! C'eſt ton ſalut qu'il te demande, c'eſt à la foi de tes peres qu'il te rappelle, c'eſt dans les bras, c'eſt dans le ſein de l'Egliſe ta mere qu'il veut te ramener, & plus fidele à tes erreurs, que ſenſible à ſa tendreſſe, tu te bannis toi-même de ta propre patrie ! Son amour déguiſé ſous une loi ſévere, avoit cru t'arrêter en te baniſſant, & ſon amour trompé adoucit à l'inſtant cette loi trop cruelle pour lui, & trop funeſte pour toi. Las de menacer & de punir, il ne veut te gagner que par ſes bienfaits : tous ſes tréſors te ſont ouverts, toutes ſes graces te ſont offertes, & tu le quittes, tu l'abandonnes encore : perfide ! tu ne fuis dans des terres étran-

geres, que pour lui susciter des ennemis.

Telle fut, Messieurs, la derniere ressource de l'héresie. Furieuse de voir ses erreurs proscrites, elle en va porter ses plaintes à toute l'Europe ; elle intéresse, elle souleve toutes les puissances. La ligue se forme, on arme, on renverse, on dépose *. Un Roi, selon le cœur de Dieu, en est l'illustre & déplorable victime : les ennemis de LOUIS, qui désesperoient pour lors de le pouvoir jamais vaincre, cherchent du moins à l'affliger, & lui portent, par l'outrage qu'ils font à leur Roi, des coups d'autant plus sensibles, qu'ils attaquent tout à la fois, & son ami & sa religion. Vous n'avez pas voulu, Seigneur, faire grace à la victime, & vous l'avez ainsi permis pour la gloire des deux Rois, & de celui qui vous a si genereusement sacrifié toutes ses couronnes, & de celui qui, après l'avoir si long-temps protegé dans ses malheurs, & consolé dans ses disgraces, vous a sacrifié jusqu'au zéle & au desir qu'il avoit de le soutenir & de le défendre.

Vous l'auriez cru, sans doute, Messieurs, du moins vous l'auriez voulu, que Dieu, content de tant de vertus, eût épargné au Roi les épreuves d'une longue patience : mais outre que Dieu attache rarement son amour à des bienfaits ; outre qu'il aime ses élûs comme il a aimé son Fils, qui n'est entré dans sa gloire que par la voye des souffrances, combien de vertus les prosperités du Roi auroient-elles dérobées à sa gloire ! En effet, le mérite le plus éclattant d'un Prince toujours heureux, ne le tire ja-

* *La ligue d'Ausbourg.*

mais

mais aſſez de l'état des ames vulgaires , ou médiocrement genereuſes. Tous ſes efforts ſont bornés à éviter les pieges de l'orgueil : ſon devoir , ſon caractere , ſon éloge eſt rempli par l'uſage meſuré qu'il fait de ſa puiſſance : mais voir avec fermeté la décadence de ſa grandeur , & la déroute de ſes armées : voir des villes ſuperbes , l'ouvrage de ſa magnificence , après avoir été le prix de ſa valeur , devenir l'injuſte récompenſe de la témerité & de l'audace de ſes fiers ennemis : voir ſans ceſſe ſes portes aſſiegées de veuves & d'orphelins, qui lui redemandent le prix du ſang de leurs peres ou de leurs époux : ne pouvoir faire un pas ſans être arrêté par une foule d'Officiers malheureux , dont les corps couverts de bleſſures , peuvent à peine les traîner à ſes pieds , ſans ſouvent pouvoir trouver dans ſes tréſors épuiſés , de quoi récompenſer leurs ſervices , ou conſoler leur valeur malheureuſe : & pour comble de tous ces déſaſtres , voir par la mort de ſes auguſtes enfants , le fruit de leurs vertus , de ſes ſoins , de ſes leçons , de ſes exemples , perdu pour ſes peuples : voir , dis-je , toutes ces cruelles diſgraces , ſans en être abbatu , adorer , baiſer la main qui le frappe , avec la même foi & le même amour que celle qui l'avoit comblé de tant de gloire ; c'eſt , Meſſieurs , le grand modele de patience & de courage que Dieu formoit , & qu'il préparoit contre la mort. Par là , Dieu compoſoit , pour ainſi dire , lui-même la couronne précieuſe qu'il deſtinoit à ſa pieté : par toutes ces rudes épreuves , il diſpoſoit ſon cœur à de plus grands combats ; & en le faiſant triompher ſi courageuſement de tant de diſgraces , il lui apprenoit à

triomphner de la mort, avec cette conſtance & cette fermeté, ſi rares dans les plus grands courages, & qui deviennent un prodige ſur le trône, & dans un Roi nouvellement rendu à toute ſa gloire, qui venoit de forcer ſes ennemis à reconnoître & à reverer les ſceptres nouveaux, qu'ils diſputoient depuis ſi long-temps à ſon auguſte ſang; dans le ſein d'une paix glorieuſe, obtenuë des mains de la victoire, revenuë, pour ainſi dire, à ſon premier maître.

Dans cet état, on annonce au Roi que le péril preſſe, & que la mort n'eſt pas loin: cette nouvelle, annoncée avec douleur, eſt reçuë de ſa part avec tranquillité, & ſans autre émotion, que celle que lui donne d'abord la crainte des jugements de Dieu. *Vous pleurez*, dit-il; *mais m'avez-vous cru immortel? ma carriere n'a-t-elle pas été aſſez longue, & n'eſt-il pas temps que j'aille rendre compte à Dieu de toutes les graces dont il m'a comblé?* Déja avant le péril déclaré, il l'avoit ſenti, ou prevenu par une confeſſion ſincere, & un répentir amer de ſes fautes: déja ſon cœur détaché de la terre, ne tourne plus ſes eſpérances que vers le ciel: inſenſible à ſes maux, indifférent ſur les remedes, il n'a plus de confiance qu'au ſouverain médecin de ſon ame: il le demande, il l'attend avec une amoureuſe impatience; ſes deſirs, plus que ſa crainte, en précipitent les moments; il le reçoit enfin avec des ſentiments qu'on auroit admirés dans un ſolitaire mourant. Muni de ce pain des anges, vous diriez qu'il en a les vives lumieres. Ce n'eſt plus l'homme qui ſouffre, ce n'eſt plus le Héros qui s'éleve au-deſſus de ſes maux par ſon courage; c'eſt le

Dieu qu'il vient de recevoir qui agit en lui ; c'eſt une ame immortelle, qui cherche à ſe dégager des liens de ſa priſon, pour ſe réunir à ſon principe. Du milieu de ſes tranſports, il jette encore quelques regards vers le monde ; mais c'eſt pour l'inſtruire, & non pour le regretter. Il appelle le royal enfant qui va lui ſucceder : *mon Fils, vous allez être Roi, vous allez prendre ma place ; mais ſouvenez-vous de craindre Dieu, & d'aimer votre peuple. Je meurs avec le ſeul regret de n'avoir pu le ſoulager. Faites, mon Fils, ce que je n'ai pu faire, & évitez les guerres, toujours funeſtes.*

O vous ! qui êtes chargés des ſuperbes monuments qui éterniſeront ſa gloire, puiſſiez-vous en effacer plutôt ſes victoires, que de n'y pas graver ces précieuſes paroles, ſi capables d'apprendre aux Rois à bien regner & à bien mourir : leçon plus utile & plus néceſſaire que toutes celles qui leur apprennent à vaincre leurs ennemis !

Après quelques jours de ſouffrances, que l'on pourroit regarder comme une longue agonie, ſi ſa raiſon toujours ſaine, ne lui eût conſervé tout le mérite de ſa patience & de ſa foi, un rayon d'eſpérance parut, mais il n'entra jamais dans ſon cœur, pas même dans ſes deſirs : il n'a plus que les impatiences du retardement. Déja il ordonne, il diſpoſe l'appareil de ſa mort ; il regle ſa ſortie du monde, avec le même ordre qu'il regloit la marche de ſes armées : il conſidere, il meſure, il ouvre, pour ainſi dire, ſon propre tombeau ; il y dépoſe, il y enferme tous ſes titres, & toute ſa grandeur ; & en abandonnant ainſi à la mort les dépouilles de la Royauté, il

en conſerve & en emporte avec lui toute la majeſté & toute la gloire.

O Rois ! ô peuples de la terre ! venez voir mourir celui dont vous aviez vu, ou entendu publier tant de merveilles. Nations tant de fois vaincuës, venez ici admirer votre vainqueur ; venez vous repentir d'avoir été ſi longtemps jalouſes de ſa gloire. Et vous, orateurs ſacrés, venez enfin canoniſer vos éloges. Tu fus autrefois étonné de te voir à ſa cour, Doge vénerable * ; la frayeur d'avoir vu ta ſuperbe ville foudroyée, & la crainte de la voir périr, t'avoit forcé de venir rendre tes hommages à ſa puiſſance ; mais aujourd'hui l'amour de la ſeule vertu attireroit tes reſpects & tes admirations.

C'étoit, ſans doute, pour faire admirer aux hommes un pareil ſpectacle, que Dieu demanda autrefois à l'ange de ténebres, s'il avoit conſideré ſon ſerviteur Job **. Tu viens, lui dit-il, de parcourir toute la terre, y as-tu trouvé un homme ſemblable à lui, & qui me ſoit plus fidele ?

Le voici, Seigneur, ce Job nouveau, que vous cherchiez. Frappé dans ſes biens & dans ſes enfants, le voilà frappé comme Job, d'un mal inconnu, & d'une playe univerſelle qui couvre ſon corps ; mais ſon cœur, comme le ſien, vous ſera fidele juſqu'à la fin, & ſes plus accablantes douleurs n'ont encore pu arracher de ſa bouche une parole d'impatience ou de murmure. Cieux, ouvrez-

* *Le Doge de Gennes.*

** *Job. c.* 1. *v.* 8.

vous, anges du ciel, Vierge ſainte, venez à ſon ſecours; mere de mon Dieu, vous dit-il, que j'ai tant de fois invoquée, hâtez-vous de me ſecourir : c'eſt à l'heure de la mort, où je touche, que j'ai beſoin de votre ſecours *. Ces paroles, que ſes levres commencent, & que ſon cœur acheve en expirant, furent comme les derniers ſoupirs & le dernier ſouffle de vie qui ſortit de ſa bouche, au moment que ſa grande ame abandonna ſon corps, ſon trône & ſa couronne, pour aller recevoir des mains de Dieu, le prix de ſa conſtance & de ſa fidelité.

O vous! précieux enfant, qui ſuccedez à ſa puiſſance, puiſſiez-vous ſucceder à ſa pieté & à toutes ſes vertus. Puiſſent ſes dernieres leçons, ſans ceſſe repetées par les bouches fidelles qui vous inſtruiſent, ſe graver profondement dans votre cœur. Déja votre enfance, plus heureuſe que la ſienne, n'eſt point agitée de troubles domeſtiques, ni de guerres étrangeres. La ſageſſe, les talents, les vuës profondes, les reſſources du Prince magnanime **, qui fait reverer votre nom, en exerçant votre puiſſance : le zéle, l'attachement, la droite & ſincere vertu de l'auguſte fils des grands Condés ***; les heureux eſſais de ſa valeur dans les armées; ſa ſageſſe dans vos conſeils; tout vous prépare, & vous aſſure un

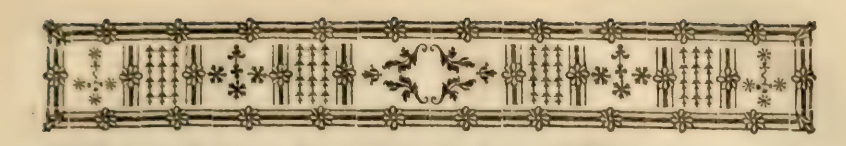
* *Le Roi juſqu'au dernier ſoupir repeta ces paroles :* Nunc & in hora mortis noſtræ.

** *Monſeigneur le Duc d'ORLEANS.*

*** *Monſeigneur le DUC.*

glorieux avenir. Vous montez, comme le jeune Salomon, ſur un trône ſoutenu de la paix & de la victoire, autour duquel s'élevent encore de jeunes Princes, deſtinés à en être bientôt de nouveaux appuis : puiſſiez-vous, comme lui, joindre les vertus & les douceurs d'un regne toujours pacifique, au regne glorieux du nouveau David que nous pleurons.





ORAISON FUNEBRE
DE TRÈS-HAUT, ET TRÈS-PUISSANT PRINCE
HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

PRONONCÉE DANS L'EGLISE de la Maiſon Profeſſe des RR. PP. Jeſuites.

Juſti in æternum vivent.

Les Juſtes vivront éternellement.

Ces Paroles ſont tirées du Livre de la Sageſſe. ch. 5. v. 16.

MONSEIGNEUR*,

» L'ESPERANCE de l'impie périt à la
» mort **, & lui-même diſparoît aux yeux
» des hommes, dit l'Ecriture ***, ou comme
» un vaiſſeau qui fend les flots agités, & qui
» ne laiſſe ſur les eaux nulle marque de ſa route ; ou

---

* *Monſeigneur le Comte de* CLERMONT, *Prince du Sang.*

** *Sap. c. 5.*

*** Tranſierunt tanquam navis quæ pertranſit fluctuantem aquam, cujus, cum præterierit, non eſt veſtigium invenire : aut tanquam ſa-

„ comme une flêche, qui étant lancée vers ſon but, di-
„ viſe l'air qui ſe rejoint auſſi-tôt, ſans qu'on s'apperçoive
„ par où elle eſt paſſée. C'eſt ainſi, diſent eux-mêmes les
„ méchants, que nous ne ſommes pas plutôt nés, que
„ nous avons ceſſé d'être : nous n'avons laiſſé après nous
„ aucune trace de vertu ; nous avons été comme anéantis
„ par notre malice ; il ne reſtera pas même de nous le
„ triſte ſouvenir d'avoir jamais été ; nos noms odieux ſe-
„ ront effacés, & notre affreuſe memoire périra avec
„ toutes nos œuvres „. Grand Dieu ! de ſi terribles véri-
tés ſorties de la bouche même des méchants, peuvent-elles laiſſer encore regner l'iniquité ſur la terre ?

Mais pour les ames fidelles qui auront ſervi le Seigneur dans la ſimplicité de leur cœur, voici leur partage, & elles n'auront rien à craindre de toutes ces funeſtes maledictions. *Les juſtes vivront éternellement, le Seigneur leur réſerve leur récompenſe dans le ciel, & leur memoire ſera en benediction devant les hommes* *. La vérité qu'ils ont recherchée, la religion qu'ils ont défenduë, publieront elles-mêmes leur gloire ; leurs vertus paſſeront de ſiécle en ſiécle, & ſeront propoſées pour modeles à leurs derniers

gitta emiſſa in locum deſtinatum, diviſus aër continuò in ſe recluſus eſt, ut ignoretur tranſitus illius. Sic & nos nati continuò deſivimus eſſe : & virtutis quidem nullum ſignum valuimus oſtendere, in malignitate autem noſtra conſumpti ſumus. *Sap. c.* 5.

Et nomen noſtrum oblivionem accipiet, & nemo memoriam habebit operum noſtrorum. *Sap.* 2. 4.

* Juſti in perpetuum vivent, & apud Dominum eſt merces eorum. *Sap.* 5. 15. Memoria ejus in benedictione. 1. *Mac. c.* 3. *v.* 7.

neveux ;

neveux ; tout morts qu'ils ſont , leurs exemples ſeront toujours vivants. Leurs enfants viendront lire ſur leurs tombeaux la regle de leurs devoirs , & l'uſage qu'ils doivent faire de leur grandeur : ils viendront apprendre ce qu'ils doivent être , en apprenant ce que leurs peres ont été ; héritiers de leurs noms , ils viendront s'animer à l'être de leurs vertus ; & du fond de ces urnes ſaintes , dépoſées entre les mains de la pieté , pour conſerver à jamais leurs cendres précieuſes , ſortira toujours une voix puiſſante pour les inſtruire , & les exciter à leur reſſembler.

Voilà , Monſeigneur , les motifs que vous devez vous propoſer dans ces devoirs que vous venez rendre à la memoire de l'illuſtre Prince dont vous avez l'honneur de deſcendre. Bientôt vous verrez dans la ſuite de ſon hiſtoire , qu'étant encore dans cet âge tendre & innocent où vous êtes , il commença à donner des marques publiques de ſa pieté & de ſon zéle pour l'Egliſe.

Vous n'aurez pas à ſoutenir comme lui de grands combats , pour ſortir de l'erreur où il étoit né ; mais comme lui vous aurez à vous défendre des ſéductions du ſiécle , & des dangers preſque inſéparables de votre élevation ; & vous devez ſur ſes leçons & ſur ſes exemples , vous convaincre de bonne heure , que la véritable grandeur ne conſiſte , ni dans l'éclat d'une auguſte naiſſance , ni dans les reſpects qu'on vous rend , ni dans toutes les aimables qualités qui vous attirent les cœurs de ceux qui vous voyent , ou qui vous entendent ; mais dans la ſageſſe , & dans la crainte du Seigneur , qui vous ſont

inſpirées avec tant de ſoin , ſous les yeux de l'auguſte Princeſſe * , qui veille avec tant d'attention à votre innocence , & qui vous forme à la pieté & à la vertu , dont elle vous donne elle-même de ſi grands exemples.

Et ce ſont , Chrétiens mes freres , ces grands principes de pieté & de religion qui engagent les miniſtres du Seigneur à monter tous les ans dans cette chaire , pour célebrer la memoire immortelle de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE, HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG. Si ce Prince ne s'étoit rendu recommandable que par ces titres, la mort, qui briſe les ſceptres & les couronnes des Rois , n'auroit pas plus reſpecté ſa grandeur , & le bruit ** de ſa gloire ſe feroit diſſipé avec le ſon des cloches, qui annoncerent à nos peres la nouvelle de ſa chûte & de ſa fin. Mais comme il mit ſa grandeur à rétablir la religion , & à en remplir les devoirs , la religion a pris ſoin de ſa gloire ; le chrétien a immortaliſé le Prince , & a ſauvé ſon nom de l'oubli des hommes. Et s'il eſt vrai, comme il eſt marqué dans l'Ecriture , que nous devions honorer la memoire du juſte par des louanges , *memoria juſti cum laudibus* *** , jamais Prince ne fut plus digne de nos éternels éloges ; 1°, parce qu'il a toujours courageuſement deffendu la religion catholi-

* *Madame la* PRINCESSE.

** Periit memoria eorum cum ſonitu. *Prov. cap.* 10. *v.* 7.

*** *Prov.* 10.

que, malgré les préjugés de ſa naiſſance ; 2°, parce qu'il en a toujours religieuſement pratiqué tous les devoirs, malgré tous les obſtacles de ſa grandeur. Deux vérités qui juſtifieront éternellement cette pieuſe céremonie, dans laquelle nous ne venons éterniſer la gloire d'un Prince chrétien, que ſur les fondements de ſa pieté & de ſon zéle pour la religion.

PREMIER POINT.

JAMAIS l'héreſie ne donna de plus fortes atteintes à la religion, que lorſqu'elle infecta de ſes dogmes empeſtés, le ſang de nos Rois : juſques-là, tremblante & timide, elle ſe contenta de s'inſinuer dans les eſprits ſous l'appas du libertinage ; elle diſputoit, mais elle n'oſoit encore ſe révolter ; ſoumiſe & reſpectueuſe tant qu'elle ſe ſentit foible & ſans chef, elle répandoit ſes erreurs, ſans faire éclatter ſon audace : mais quand elle eut acquis à ſon parti les premieres têtes de l'état, elle y ſuſcita bientôt les ſéditions & les guerres civiles ; & de la même bouche qu'elle diſtilloit ſon venin, elle ſouffloit par tout la révolte.

Ce fut dans ces conjonctures fatales que la providence fit naître Henri de Bourbon * pour arrêter les funeſtes progrès de l'héreſie, pour réparer les malheurs de ſes peres, qui en avoient été les déplorables victimes, & pour venger l'Egliſe outragée par l'infidelité de ſes

* 1588.

plus chers, & de ſes plus précieux enfants. Né lui-même dans le ſein de l'erreur, ſa naiſſance cauſa à tout le parti une joye univerſelle. *Quis putas puer iſte erit ?* Quel penſez-vous que ſera cet enfant, ſe diſoient-ils les uns aux autres ? fils, & petit-fils de nos glorieux défenſeurs, il en aura le zéle & le courage ; & bientôt ſéduit, comme eux, il achevera d'entraîner par ſon exemple, tous ceux dont nous aurons déja ébranlé la foi.

Vous vous trompez, eſprits ſéducteurs, cet enfant ſur qui vous fondez de ſi flatteuſes eſpérances, Dieu le réſerve à être dans ce Royaume le premier inſtrument de votre ruine & de votre entiere deſtruction. Oui, c'eſt à toi de pleurer, héreſie malheureuſe, perce, ſi tu le peux, le fatal avenir qu'un grand Roi te prépare ; regarde tes temples démolis, & tes ſuperbes remparts abbatus ; cet enfant qui vient de naître en ſappera bientôt les fondements ; il ſera le précurſeur de Louis le Grand ; & tous ces malheurs qui t'attendent, ſont, pour ainſi dire, cachés & renfermés dans ce même berceau que tu couronne aujourd'hui de fleurs, & qui va devenir pour toi le premier écueil où ton orgueil viendra ſe briſer.

En effet, Meſſieurs, à peine le jeune HENRI eut les yeux ouverts à la lumiere du jour, qu'il les ouvrit à celle de la grace : le premier uſage de ſa raiſon fut de reconnoître l'autorité de l'Egliſe. Catholique d'abord par un mouvement preſque involontaire, il le devint par choix, dès qu'il fut capable d'en faire. Revenu de ſes erreurs, comme par inſpiration, il les déteſta par connoiſſance & par conviction, dès qu'il put diſcerner la vérité d'avec le

menſonge. Fidele à l'Egliſe, parce qu'il y fut reporté comme ſur les aîles de la providence; il le fut par affection, dès que ſon cœur fut ſenſible; il le fut avec zéle, dès qu'il put parler; il le fut avec autorité, dès qu'il put agir; & il commença à l'être avec éclat dans cette célebre députation où l'on vit un Prince de neuf ans, chargé de la foi de toute l'Egliſe Gallicane, garant de la converſion du Roi *, & interprête de ſa ſoumiſſion envers le ſaint Siége, ſoutenir auprès du Legat apoſtolique ** qu'il alloit recevoir, & toute la majeſté du Souverain, au nom duquel il parloit, & toute la gloire du trône, dont il étoit alors l'héritier préſomptif, & toute la ſainteté de la religion dont il rendoit témoignage. Vous euſſiez dit que le Sauveur du monde l'avoit revêtu, dans cette auguſte céremonie, de ces dons de grace, d'intelligence, & de ſageſſe, dont il éblouit lui-même les docteurs de la loi, lorſqu'à l'âge de douze ans, il leur expliqua dans le temple le ſens des écritures & des prophêtes. L'héreſie en fremit, & déſeſperant dès-lors de pouvoir jamais ſe rapprocher du ſang royal, elle connut toutes ces pertes, & ſentit les coups mortels que ce jeune Prince devoit lui porter un jour.

Auſſi fit-elle les derniers efforts pour regagner ſa confiance, & le faire rentrer dans ſon parti. Les conjonctures en étoient favorables, & la mort déplorable de Henri le Grand, ayant jetté la cour, & l'état dans une confu-

* *HENRI IV.*

** *Alexandre de Medicis, envoyé par Clement VIII.*

ſion qui en troubloit toute l'harmonie , l'héreſie ſembla reſpirer : du déſeſpoir public , elle ſentit renaître ſon eſpérance , & voyant le Prince de Condé jeune & ſuſceptible d'ambition , elle crut que des idées d'autorité & de commandement flatteroient ſon courage. Dans ce deſſein , on fait briller à ſes yeux tout ce qui peut tenter ſes paſſions , & même tenter ſa vertu : d'abord on le ſollicite par les engagements de ſa naiſſance , & par tout ce qu'il doit aux deux derniers Héros dont il tient le jour : on lui expoſe ſon ayeul expirant dans les plaines de Jarnac , & ſon pere ſecondant la valeur de l'invincible Henri , & partageant avec lui la gloire de la célebre journée de Coutras : on lui reproche ſa nouvelle haine pour un parti où de ſi grands hommes avoient acquis tant de gloire : on lui repréſente qu'il les deshonore , s'il ne les imite , & qu'il ſe deshonore lui-même , s'il ne les venge pas ; qu'il y a de l'ingratitude à un fils à faire ainſi le procès à la memoire de ſes peres ; de la lâcheté à abandonner leurs amis ; de la préſomption à ſe croire plus éclairé , & plus habile qu'ils n'ont été ; & qu'enfin , une opinion déja ſi répanduë , & qu'ils avoient ſcellée de leur propre ſang , lui devoit être aſſez chere pour l'adopter & la recevoir comme ſon plus précieux patrimoine.

A ces reproches , Meſſieurs , le Prince de Condé répond , qu'il doit plus à Dieu & à ſa religion , qu'à ſon pere & à ſon ayeul ; qu'il déplore leurs malheurs , & les maux qu'ils ont cauſés à l'Egliſe ; mais qu'il doit les réparer : que leur bonne foi dans l'erreur , & leur courage à la ſoutenir , peuvent bien ſauver leur gloire , mais non pas juſti-

fier leur cauſe : qu'il veut bien écouter la voix du ſang, mais qu'il veut remonter à ſa ſource : que par reſpect pour les deux derniers Princes à qui il doit la vie, il ne veut pas renoncer à tous ſes autres ayeux : que S. Louis, chef de ſa maiſon, lui a montré d'autres routes ; que ce n'étoit pas pour aller ſemer dans la Paleſtine les erreurs du Calviniſme, qu'il avoit paſſé deux fois les mers, mais pour aller planter ſur les bords du Nil, & ſur les murs de Tunis, la croix de JESUS-CHRIST : que c'étoient là les exemples domeſtiques qu'il vouloit ſuivre, & les ſeuls ancêtres qu'il devoit imiter. Séditieuſe héreſie, n'es-tu pas aſſez confonduë ? & qu'eſperes-tu d'un Prince, trop éclairé pour ne pas voir les piéges que tu lui tends, & trop ferme dans ſa foi pour ſe rendre à tes vaines ſéductions ?

Cependant, Meſſieurs, les Novateurs n'ayant pu rien gagner ſur ſon eſprit, par la voix du ſang, s'efforcent de l'irriter ſur les injuſtices du miniſtere, & ſur le peu d'égards que l'on a pour ſon rang, & pour ſes importants ſervices : on lui fait ſentir qu'on le néglige & qu'on l'oublie ; que la qualité de premier Prince du Sang ſe fletrit entre ſes mains, par le peu de crédit & d'autorité qu'on lui laiſſe : on déploye avec art aux yeux de ſon amour propre, tout ce qui peut l'aigrir, & on lui fournit tout ce qui peut le venger : on lui ouvre les places, les tréſors & les cœurs de tout le parti : on le conduit dans toutes les villes qui ſervoient d'aſyles à l'erreur ; la Rochelle même, ce boulevart de la rebellion, lui eſt ouverte ; on tombe à ſes pieds pour le ſupplier d'en accepter le com-

mandement, mais il en ſort avec toute ſa fidelité & toute ſa vertu. Ce Prince ſollicité par tant de conſiderations preſſantes, attiré par de ſi puiſſants intérêts, maître de faire éclatter ſes reſſentiments, ayant ſous ſa main des armées entieres, tient plus que jamais à ſa religion : ce nœud ſacré lie & enchaîne toutes ſes paſſions, ſemblable au doigt de Dieu qui retient la mer agitée, & l'empêche de paſſer ſes bords : arbitre de ſa deſtinée, il aime mieux venir ſe livrer ſans défenſe à la diſcretion de ſes ennemis, que de chercher ſa ſûreté chez les ennemis de l'Egliſe ; & il trouve plus de gloire à riſquer ſa liberté, qu'à laiſſer douter de ſa foi & de ſa religion. O vous, qui ſacrifiez tous les jours les intérêts de votre conſcience à votre fortune, admirez du moins la force & la fermeté du Prince que je loue !

Mais le Prince de Condé, non content de ſe refuſer aux ſollicitations des rebelles *, ſe déclara ouvertement contre eux dans toutes les occaſions où ſon zéle put éclatter, ſur tout quand au ſujet de la fameuſe entrepriſe de la Rochelle, il fit ſentir la néceſſité qu'il y avoit de réduire cette ville ſéditieuſe. Et tel que parut autrefois ce genereux guerrier ** dans l'aſſemblée des forts & ſages d'Iſraël, quand il fut queſtion de s'ouvrir, par le fer & par le feu, l'entrée de la terre promiſe : vous craignez, diſoit-il, quand il faut obéir à Dieu, vous redoutez les habitants de cette terre barbare, & vous ne voyez pas

* *Le Prince de Condé repréſente la néceſſité de réduire la Rochelle.*
** *Caleb.*

qu'ils ſont ſans force & ſans défenſe, puiſque le Seigneur n'eſt pas de leur côté. *Nolite rebelles eſſe contra Dominum, neque timeatis populum terræ hujus.* Tel parut le magnanime Condé, quand il repréſenta dans le Conſeil du Roi, qu'il ne convenoit ni à la pieté du fils aîné de l'Egliſe, de proteger l'héreſie dans ſes états, ni à la ſageſſe & à la grandeur d'un Roi puiſſant, d'y ſouffrir des factieux; que tant de ſéditions, toujours pardonnées avec trop de condeſcendance, & toujours renouvellées avec tant de perfidie, faiſoient bien voir combien il eſt dangereux de flatter, quand il faudroit punir; que c'étoit autoriſer la révolte que de lui donner des places de ſeureté; que celles qu'on avoit déja cedées, étoient le ſcandale de la monarchie, & la honte des Rois qui les avoient accordées; que rien n'eſt plus capable de ruiner les Etats, & de bouleverſer les Empires, que d'y renfermer ainſi des ennemis domeſtiques, qui exigent des graces, les armes à la main, & qui ne les veulent recevoir que par des traités, & des édits injurieux à l'autorité du Souverain. Vous craignez, diſoit ce Prince, quand il faut combattre! où où eſt donc votre courage? vous craignez des rebelles! mais ne voyez-vous pas que le temps les rendra plus forts, & l'impunité plus audacieux? vous craignez des hommes, & vous ne craignez pas Dieu! qu'avez-vous donc fait de votre religion? Ah! puiſque le Seigneur eſt avec nous, prenons courage, & ne craignons pas ſes ennemis. * *Nolite rebelles eſſe contra Dominum, neque timeatis popu-*

* *Num.* 14. 9.

lum terræ hujus. Vous allez donc bientôt ceſſer d'être redoutables, eſprits factieux & mutins ; le ſage, l'intrepide Condé eſt écouté, la guerre eſt réſoluë : nouvelle Jericho ta perte eſt jurée, tes ſuperbes murs vont tomber, non au ſon des fatales trompettes, mais par la force des paroles d'un autre Joſué. Paroles pleines de vertu, & qui inſpirerent le courage qu'elles avoient conſeillé : paroles terribles : qui allerent porter la crainte & l'épouvante dans les cœurs de tous les rebelles : paroles embrâſées qui allumerent le feu qui déſola leur ville impie : paroles foudroyantes, qui renverſerent, & réduiſirent en cendres ſes orgueilleux remparts : paroles plus puiſſantes, & plus abſoluës que tant d'édits qui n'avoient encore pu ſoumettre ſes fiers habitants : paroles ſalutaires qui ramenerent de l'erreur tant d'ames ſéduites : paroles ſaintes qui rétablirent le culte des autels, & qui firent triompher la religion par la démolition & la ruine entiere de cette citadelle formidable qui avoit tant de fois ſervi d'aſyle à l'héreſie.

Voilà, Chrétiens, ce que la religion doit à la ſageſſe des conſeils du Prince de Condé : mais que ne doit-elle point à la gloire de ſes armes ! Auſſi heureux à combattre pour elle, qu'habile à perſuader, ſes exploits militaires valurent à l'Egliſe autant de triomphes, que ſa prudence lui en avoit procurés. Son épée fut auſſi fatale à l'héreſie, que ſes paroles avoient été puiſſantes pour la ſoumettre ; & ce qu'il y eut d'avantageux pour ce Prince, & de favorable pour tous les orateurs évangeliques, qui auront à le louer dans tous les temps, c'eſt

que cette épée victorieuse *lui fut donnée comme un présent de Dieu* *, qui en consacra lui-même l'usage, & en borna presque le succès aux seuls ennemis de son Eglise. Quelquefois vaincu, quand il n'eut à soutenir que la gloire de l'Etat, il fut invincible tant qu'il combattit pour sa religion, & jamais l'infidele Samarie ne lui fournit que des palmes & des triomphes. Soyez brave & genereux, disoit autrefois Saül à David, mais employez principalement votre valeur dans les guerres du Seigneur; *esto vir fortis, & præliare bella Domini* **. Le Prince de Condé fidele à cette leçon, n'en fut pas moins fidele à sa gloire. Sa valeur, pour être sainte, n'en fut que plus éclattante: la foi qui l'animoit, le zéle qui conduisoit son bras, l'ange de Dieu qui combattoit à ses côtés, ne le rendoient que plus terrible: toutes les provinces du Royaume, où l'hérésie avoit semé ses erreurs, il n'eut besoin pour les réduire que de les parcourir. Le Berry, le Poitou, le Dauphiné, la Guyenne, & le Languedoc, furent les théatres de ses victoires. Vingt-neuf villes prises par force, ou par d'humiliantes compositions, lui rendent encore graces de leur réduction & de leur obéissance: en moins de cinq ans son zéle dévora, pour ainsi dire, tout le fruit de plus de soixante ans de révolte; & semblable à l'ange exterminateur, il ne remit l'épée sanglante dans le fourreau, qu'après avoir vengé sur le peuple sacrilege, les injures du Seigneur, & le violement de sa loi.

* Accipe sanctum gladium munus à Deo. 2. *Mac.* 15. 16.

** *I. Reg. v. 5.*

Il eſt vrai que tant de violence & tant de ſang coûterent cher à ſon cœur ; doux & pacifique par inclination, combien de fois ne gemit-il pas lui-même de la dure néceſſité où il ſe voyoit d'être inflexible & inexorable ! Quelle fut ſa douleur de voir dans la ville de ſaint Sever, le feu attaché à ſes murailles, par les mains de ſes propres habitants, qui par un horrible déſeſpoir, aimerent mieux s'enſevelir dans leurs cendres, que de ſe ſoumettre à la force de ſes armes ! Combien de larmes ne répandit-il pas en voyant Caſtelneau, qui ſe croyoit à l'abri de ſes coups par la hauteur de ſes montagnes, ſouffrir toutes les horreurs d'un aſſaut ſanglant ! Rebelle héreſie ! tu méritois tous ces châtiments, mais méritois-tu les larmes de ton vainqueur ?

Auſſi après la pacification générale, rendu à lui-même, & à la douceur de ſes penchants, il jette l'épée pour prendre la plume, & pour eſſayer de convaincre ceux qu'il avoit déja ſoumis. De conquerant, il devient apôtre ; il reconnoît autant de grandeur à convertir les hommes, qu'à les vaincre, & il y ſent plus d'attraits pour lui : ſon devoir, ſon rang, ſes emplois le forçoient à prendre des villes ; mais ſa bonté, ſa tendreſſe pour ſes freres égarés, le livrent ſans violence aux ſoins qu'il prend de leur montrer la voye du ſalut qu'ils ont quittée. Ce n'eſt plus Moïſe qui extermine le peuple murmurateur, c'eſt Moïſe devenu le plus doux d'entre les hommes, & qui demande grace pour Iſraël qui avoit abandonné le Dieu de ſes peres. Déja dans le cours de ſes exploits, il avoit relevé les autels que leur faux zéle avoit abbattus. Mais c'eſt le Dieu

qu'on y adoroit, qu'il veut faire revivre dans tous les cœurs ; & dans cette vuë, & les talents de l'eſprit, & les inſinuations du cœur, & l'intelligence des ſaintes écritures, & la connoiſſance de l'hiſtoire & de la tradition, & le don de la parole, & l'attrait des graces & des récompenſes, tout eſt mis en uſage pour rappeller ces eſprits prévenus, à l'ancienne créance de l'Egliſe. S'il parle du Sacrement adorable de nos Autels *, il cite les Peres, & développe tous les ſiécles qui en atteſtent la foi perpétuelle & conſtante ; s'il parle de la pénitence, il en fait ſentir la néceſſité par les beſoins qu'il en reſſent, & par les graces qu'il y reçoit ; & s'il parle de l'ordre ſacré de nos céremonies dans l'office divin, & dans la célebration de nos myſteres, il en juſtifie l'établiſſement par l'attrait qu'il ſent à mêler ſa voix au chant de l'Egliſe, & il en perpétuë l'uſage par cette célebre fondation **, où un corps entier de fideles miniſtres des autels, eſt ſans ceſſe occupé à chanter les louanges du Seigneur, & à publier la pieuſe magnificence de ſon fondateur. Mais eſt-ce un Prince, ou un Pere de l'Egliſe que je loue ? eſt-ce un Eſdras qui fit revivre la loi de Dieu ? eſt-ce un Machabée qui purifia le ſanctuaire prophané ? C'eſt tout cela, Chrétiens mes freres, dans la perſonne du Prince de Condé. O toi ***, auguſte Senat ! oracle des volontés de nos Rois, & dépoſitaire de leur ſouveraine autorité, quelle fut ta

* *Memoires de ſa vie.*

** *L'Egliſe Collegiale de Châteauroux.*

*** *Le Parlement viſite en corps le Prince de Condé.*

consolation & ta joye, quand tu vis dans la pieté de ce Prince, tes présages accomplis, & tes vœux exaucés? Ce fut, Messieurs, dans cette memorable visite, que le Parlement fit au Prince de Condé, non par députation, mais en corps, & avec la même céremonie qu'il marche pour rendre ses hommages à son Souverain. Le jeune Condé n'avoit que sept ans, & arrivoit à la cour, aux instantes sollicitations du Pape, pour y être élevé dans la religion catholique. L'illustre du Harlay, premier „ Président, portoit la parole, & lui dit, „ Que les hon- „ neurs que le Parlement lui rendoit en ce jour, n'é- „ toient dûs qu'au Roi seul; & que quand Dieu lui au- „ roit donné avec l'âge, la connoissance des choses, il „ jugeroit combien ces honneurs étoient singuliers: „ qu'il les lui rendoit cependant avec joye, dans l'es- „ pérance qu'il les justifieroit un jour par sa fidelité au „ Roi, & par son attachement à la religion, autant que „ par sa naissance *„. Encore une fois, corps auguste, vous vîtes vos espérances remplies, & vous eûtes le temps de juger vous-même que vous ne pouviez rendre de trop grands honneurs à un Prince, qui fut avec tant d'éclat l'appui du trône, & le défenseur de la religion. Mais voyons comme il en pratiqua religieusement tous les devoirs, malgré les obstacles de sa grandeur; c'est le sujet de la seconde partie de son éloge.

* *Extraits des Registres du Parlement.*

SECOND POINT.

SI le Prince de Condé se fût contenté d'embrasser la religion catholique, & d'en soutenir les intérêts, sans en remplir les devoirs, son zéle, loin de mériter ici nos justes éloges, ne seroit digne que de nos larmes; nous admirerions le Héros qui auroit défendu sa foi avec tant de courage; mais nous plaindrions le chrétien qui l'auroit trahie par ses œuvres; nous gemirions devant Dieu de voir tant de gloire perduë, & nous irions loin de ces sacrés autels, publier des vertus qu'il auroit démenties par ses exemples. Mais graces en soient renduës à JESUS-CHRIST; ce zélé défenseur de sa religion, en fut aussi l'observateur fidele. Né dans l'hérésie, il en devint l'ennemi déclaré; & né au milieu des pompes & des grandeurs du siécle, il en évita tous les pieges; & avec la même force que nous l'avons vu résister aux séductions des ennemis de l'Eglise, nous allons le voir triompher des ennemis de son salut.

Que la condition des Princes, considerée par les yeux de la foi, est déplorable & dangereuse pour le salut! foibles & fragiles comme tous les autres hommes, ils ne trouvent dans leur état, que plus de forces à suivre leurs penchants, & plus d'attraits à les satisfaire. *La concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, & l'orgueil de la vie* *, qui perdent tant d'ames, sont dans le cœur d'un

* 1. *Joan.* 2. 16.

Prince, comme dans leur forteresse *, dit l'Ecriture. Ils naissent sans besoins, & jouissent sans obstacles de tous leurs desirs : les honneurs qui demandent tant de soins, ne leur laissent que l'embarras de les recevoir : libres dans leurs plaisirs, ils ne s'en dégoûtent jamais, par la facilité qu'ils ont de les varier : on va au-devant de tous leurs souhaits ; ils sont obéis, sans qu'ils s'occupent du soin de commander ; & leurs passions sont prévenuës, avant qu'elles soient déclarées : leur grandeur même, qui est un présent du ciel, devient souvent l'occasion de leur perte ; l'indépendance qu'elle inspire, l'autorité qu'elle donne, l'impunité qu'elle trouve, les flatteries qu'elle écoute, les abus qu'elle autorise, sont de grands écueils à l'innocence & à la vertu. Hélas ! jamais vaisseau au milieu des vents & de l'orage, jamais soldat en butte aux traits de toute une armée, furent-ils plus prêts à périr, que l'est à tout moment un Prince au milieu des dangers & des pieges qu'il trouve dans sa propre élevation ?

Grands du monde, juges de la terre, instruisez-vous **, & écoutez le Prince de Condé : il vous apprendra que, pour éviter les dangers de votre état, vous devez comprendre que cette grandeur où vous êtes nés, est un ministere que vous devez remplir, aussi-bien qu'un titre qui vous honore ; que l'autorité qui vous est confiée, est moins pour faire vos volontés, que pour maintenir l'ordre

* *Prov.* 10. 15.

** Erudimini qui judicatis terram. *Psal.* 2.

public ;

public ; que dans l'éclat qui vous environne, & au milieu des reſpects des peuples qui vous reverent, vous vous devez tout entiers à leur défenſe, & à leur bonheur ; que ſi vous avez reçu de Dieu plus de graces, plus de dignités, plus d'emplois, il eſt juſte que vous en ayez plus de comptes à lui rendre, plus de devoirs à remplir, & plus de vertus à pratiquer ; & que jamais vos plus chers, vos plus grands intérêts ne doivent l'emporter ni ſur la force des loix, ni ſur les maximes de votre religion.

Ces principes, Meſſieurs, furent ſoutenus par les exemples du Prince de Condé. Né héritier de la plus grande ſucceſſion de l'univers, premier Prince du ſang de France, ſeconde tête du monde, il s'eſtime moins grand par le titre qui l'approche de ſi près du trône, que par celui de chrétien qui le rend cohéritier de JESUS-CHRIST. Vous le ſçavez, Meſſieurs, il n'avoit qu'à conſentir pour devenir le chef d'un parti puiſſant, mais il falloit être infidele à ſon Dieu, il falloit quitter ſa religion ; & à cette condition, je ne dis pas toute l'autorité, ni tous les commandements, mais tous les trônes du monde ne l'auroient pas tenté. Voulez-vous une autre preuve de cette fidelité inviolable aux principes & aux maximes de l'Evangile, qui nous ordonne de * fuir & de tout quitter, pour éviter des dangers qui attaquent l'innocence & la vertu. Je n'oſe, par reſpect aux ſaints lieux où je parle, vous en rapprocher de trop près la ſinguliere hiſtoire : tout ce que je puis vous en dire, c'eſt que ni

* *La fuite du Prince de Condé avec la Princeſſe ſon épouſe.*

ſes eſpérances, ni ſes établiſſements, ne lui permirent pas de reſter à la cour dans des conjonctures également dangereuſes à ſa gloire, à ſa pieté, & à l'honneur de l'incomparable Charlotte de Montmorency ſon épouſe. Chaſte Joſeph votre fuite fit votre gloire, & procura votre grandeur; & que ſçai-je ſi la genereuſe fuite du Prince de Condé ne procura pas à ſon auguſte maiſon, ces accroiſſements de gloire & de grandeur où le pere & ſes glorieux enfants l'ont portée?

Les intérêts de ſa gloire & de ſa conſcience l'ayant ainſi volontairement banni de ſa chere patrie, ſon zéle & ſon amour pour elle, l'y rappellerent bientôt: quand, après la mort du Roi, la Reine devenuë Regente, le preſſa de ſe rendre inceſſamment aux beſoins qu'avoit l'Etat de ſes ſervices & de ſes conſeils. Ce fut alors qu'étant chef d'une Regence difficile & tumultueuſe, il déploya ces grandes maximes de fermeté, de prudence & de ſageſſe qui calmerent d'abord les premiers troubles, aſſurerent l'autorité du Roi, continrent les grands dans le reſpect, & tous les peuples dans l'obéiſſance. Mais quels nouveaux obſtacles ne trouva-t-il point à ſa pieté & à ſa juſtice dans un miniſtere ſourd & inſenſible aux plaintes & aux larmes des malheureux, & où l'ambition & l'intérêt des particuliers regloient le ſort de l'Etat? Tout ce que l'hiſtoire nous en dit, c'eſt que tant que le Prince de Condé fut écouté, Dieu fut ſervi, les loix de l'Etat furent obſervées, les abus reformés, les miſeres des peuples ſoulagées, les ſervices recompenſés, le crime puni, & que dès-lors le jeune Roi qui croiſſoit en âge & en ſa-

geſſe, apprit du premier Prince de ſon Sang à mériter le nom de juſte. Heureux les Rois qui dans leur enfance peuvent ſe former ſur de pareils modeles, & heureux les Princes, qui, ayant reçu avec le ſang toutes ces grandes qualités, font revivre toute la gloire & toutes les vertus de leurs ancêtres, ſans en renouveller, ſous un miniſtere plus ſage & plus éclairé, les cruelles diſgraces.

Pour le malheur de la France, & à la douleur du Prince de Condé, avoit prévalu dans le conſeil un malheureux Etranger, d'odieuſe memoire, homme vil & mépriſable par ſon avarice, inſupportable par ſon arrogance & par ſon ambition démeſurée, avide de toutes les dignités de l'Etat, haï, déteſté de tous les grands, dont il cauſoit la ruine ou la diſgrace pour ſe revêtir de leurs dépouilles, jaloux de l'autorité des Princes, & ſouverain dépoſitaire de celle du Roi; en un mot, un impie, un cruel Aman, qui oſa attenter ſur la liberté du premier Prince du Sang, qui, comme un genereux Mardochée, ne voulut jamais encenſer cette abominable idole, ni abbaiſſer ſon courage ſous le poids de ſon affreuſe autorité. Conſolez-vous, grand Prince *, la ſageſſe qui entra avec vous dans votre priſon, comme elle étoit deſcenduë avec Joſeph dans la citerne, & avec Daniel dans la foſſe aux lions, vous en retirera plein de gloire. Encore un moment, & vos yeux verront le corps de l'ennemi ſuperbe qui vous avoit outragé, devenu la pâture des

* *La priſon du Prince de Condé.*

vautours, aufquels il eft deftiné. Vous en fçavez, Mef-fieurs, la tragique & la fanglante hiftoire, & je n'ai pas befoin de vous dire que le Marêchal d'Ancre, chargé de tous les crimes, & de toute la fortune de l'impie Aman, en fubit auffi les châtiments & la fin malheureufe. Le Roi indigné d'avoir été livré à de fi pernicieux confeils, voulut venger par les plus terribles fupplices, fa con-fiance trompée : & pour inftruire les fiécles à venir, & pour effrayer les favoris orgueilleux qui abufent du pouvoir des Rois, il voulut qu'on difperfât les cendres, & qu'on effaçât jufqu'aux traces de la fortune & de la grandeur du perfide, qui avoit fait un abus fi fcandaleux de fon autorité. Il fit plus, Meffieurs, le crime étoit puni, la prifon du Prince de Condé étoit vengée, mais fon in-nocence pouvoit encore être foupçonnée, ou fa gloire flétrie ; & pour en effacer les injurieux foupçons, il fit une * Déclaration folemnelle, enregiftrée dans tous les Parlements du Royaume, & publiée dans toute l'Euro-pe, par laquelle il reconnut avec indignation, qu'on avoit furpris fa juftice & fa bonté ; que l'injure faite au Prince de Condé, étoit l'abus le plus déplorable qu'on eût pu faire de fa fouveraine autorité ; que par les mêmes artifices qu'on avoit eu deffein de le perdre, on avoit réfolu de caufer la ruine entiere de l'Etat ; & qu'il vou-loit que la pofterité fût informée que s'il avoit puni le crime, il avoit auffi, par de nouvelles graces, & par

* *Déclaration de Louis XIII. pour la délivrance du Prince de Condé en 1619.*

de nouveaux honneurs, fait triompher la vertu. Grand Dieu ! voilà donc encore une fois l'orgueilleux confondu, & l'homme qui vous craint & qui vous aime, éprouvé, reconnu fidele, & récompensé dès cette vie de sa droiture & de sa fidelité !

Le Prince de Condé, qui dans sa prison avoit glorifié Dieu par sa patience, continua à le glorifier à la cour, en y portant dans une florissante jeunesse, l'édification & l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; en confondant la fierté & l'orgueil des grands par sa modestie devant les hommes, & par son humilité devant Dieu ; en ne rougissant point de l'Evangile, dont il observoit inviolablement toutes les regles, & en faisant sentir aux courtisants par son recueillement aux pieds des autels, qu'il y avoit dans le ciel un Dieu plus grand & plus puissant que celui qu'ils sembloient adorer sur la terre.

Les mêmes vertus qu'il portoit à la cour, le suivirent & l'accompagnerent toujours dans l'ordre qu'il établit pour la conduite de sa maison : il en bannit le libertinage & les scandales : il eut plus de soin d'y faire regner la probité & la vertu ; que d'y faire briller la pompe & la magnificence. Plus jaloux de faire honorer Dieu, que de se faire servir, il préferoit le serviteur sage au serviteur zélé. Pour lui plaire, ou pour réussir auprès de lui, on étoit dispensé de flatter ses passions, mais il falloit imiter sa pieté, & c'étoit là dans sa maison, la seule route qui conduisoit à la fortune. Je laisse à la posterité à juger par la magnificence de ce superbe mauso-

lée * , s'il manqua de ſerviteurs reconnoiſſants & fideles.

Enfin il glorifia Dieu par ſa bonté & par ſon amour pour tous les peuples , dont les gouvernements lui furent confiés ; mais jamais ſon zéle & ſa charité ne parurent avec tant d'éclat , qu'en faveur de cette province cherie , qu'on peut regarder aujourd'hui comme le patrimoine de ſa maiſon. La capitale de Bourgogne ** étoit tout à la fois menacée d'un ſiége , & affligée du fleau le plus redoutable à la vie humaine. La guerre étoit prochaine , & la peſte étoit préſente. Et dans cette double calamité , que fera le Prince de Condé ? ira-t-il ſe renfermer dans cette ville infortunée , où l'air qu'on y reſpire , & celui qu'on y exhale , eſt également mortel ? & s'il l'abandonne , qui la défendra ? s'il s'y expoſe , quelles nouvelles allarmes pour toute la province ? s'il venoit à y perir , quel déſaſtre pour toute la France ? & s'il ne s'y expoſe pas , quelle violence à ſon zéle & à ſa tendreſſe ? cependant dans la crainte où l'on eſt , que ſa gloire , ou plutôt que ſa charité ne le précipite dans un danger manifeſte , on lui repréſente que la vie d'un premier Prince du Sang eſt chere à l'Etat ; qu'elle n'eſt point à lui , & qu'il la doit , non aux ſoins d'une ville ou d'une province , mais aux beſoins de tout le Royaume. Mais le Prince de Condé au-deſſus des conſeils par ſon amour pour ſon peuple , &

* *Ce mauſolée fut érigé par le Préſident Perrault.*

** *Le Prince de Condé s'enferme dans Dijon , menacé d'un ſiége , & affligé de la peſte.*

au-deſſus des perils par ſon courage , ne conſulte que ſon zéle ou ſon devoir ; & perſuadé que Dieu n'a établi les Princes ſur la terre que pour défendre , & pour ſecourir les peuples , il lui ſuffit qu'une ville , dont il connoît l'attachement & l'amour, ait été confiée à ſes ſoins, pour voler à ſon ſecours, & pour ſe ſacrifier pour elle. Eh ! pourquoi ne m'y expoſerois-je pas , vous dit ce Prince ? ma vie eſt-elle donc plus précieuſe que celle de ſaint Louis, & la dois-je croire plus innocente devant Dieu que celle de David, qui, maître de choiſir le fleau dont le Seigneur vouloit l'affliger , accepta celui qui le confondoit avec ſon peuple , & contre lequel ſa puiſſance & ſa grandeur ne pouvoient le défendre ?

Non , grand Prince, vous n'y ſerez pas confondu, & la phiole empeſtée ſe fermera pour vous. Vous aurez tout le mérite de votre ſacrifice , & toute la gloire d'avoir voulu vous immoler pour votre peuple. Mais Dieu qui récompenſe la vertu des peres par la gloire de leurs enfants, vous réſervoit à ces temps heureux, où le jeune Duc d'Anguien étoit deſtiné à être la reſſource & le ſalut de la France, la terreur de ſes ennemis , & l'étonnement des plus grands capitaines de ſon ſiécle, qui virent par ſes premieres armes leur prudence ſurpriſe , & leur gloire effacée.

Le Prince de Condé qui avoit formé le cœur & les vertus de ce fils immortel, eut le temps d'en voir & d'en compter les premiers exploits. Mais hélas ! ces premiers exploits furent, pour ainſi dire, l'objet de ſes derniers regards , & il expira preſque au bruit des acclamations &

des premiers triomphes de ce fils incomparable. Mais comme un autre Moyſe, il mourut content *, en laiſſant ce nouveau Joſué pour conduire les armées d'Iſraël. Ses yeux déja fermés à la vanité, ſe fermerent ſans regret à la lumiere du ſoleil, après avoir vu le vainqueur de Rocroy, de Norlingue & de Fribourg, & cet aſtre naiſſant déja dans tout ſon éclat. Mais, Seigneur ! encore quelques années de plus, & nous n'en aurions pas vu l'éclipſe fatale ; la prudence & la ſageſſe du pere auroient arrêté l'impétuoſité du fils, & la France qui, en pleurant ſa mort, croyoit n'avoir à regretter que ſa perte, ſentit bientôt après, qu'elle avoit auſſi à pleurer ſes propres malheurs.

A ce fils invincible, à ce héros d'éternelle memoire, qui fut grand juſques dans ſon repentir, & qui par d'importants ſervices, & d'éclatantes victoires, effaça ſa faute dans le ſang même de nos ennemis, qui avoient ſéduit ſon courage, ſucceda un Prince **, digne héritier de toutes ſes vertus, qui eut long-temps le bonheur d'être le diſciple & le compagnon de la gloire de ſon pere, & qui, non content de partager avec lui tous les dangers de la guerre, lui ſervit de bouclier dans la fameuſe journée de Senef, & lui rendit toute la gloire qu'il en avoit reçuë en lui ſauvant la vie, au peril de la ſienne.

Mais, grand Dieu, n'étoit-ce pas aſſez pour nous faire ſentir votre puiſſance, d'avoir anéanti ſous ce tombeau

* *En 1646.*

** *Feu M. le* PRINCE.

tant

tant de grandeurs ? falloit-il encore y joindre ſitôt les précieuſes dépouilles d'un Prince * que vous ſembliez avoir deſtiné, par les grandes qualités dont vous aviez embelli ſon ame, à être plus long-temps l'ornement & le ſoutien de ce Royaume ?

Mais ne murmurons pas, Meſſieurs, contre les ordres de la divine providence : pour nous conſoler de toutes ces pertes, il nous ſuffit de voir de nos yeux que Dieu préparoit à la glorieuſe poſterité du religieux Prince, dont j'acheve l'éloge, des bénedictions de plus d'une ſorte. Son auguſte maiſon, où la gloire eſt entrée par tant de Rois, dont elle eſt deſcenduë, & par tant de Héros qui en ſont ſortis, n'eſt-elle pas encore aujourd'hui dans toute ſa ſplendeur ? Jugez-en par le ſang de Baviere ** uni à celui de Bourbon, & dont l'alliance a raſſemblé tant de gloire & tant de vertus : jugez-en par l'auguſte Princeſſe *** qui unit tant de graces avec tant de mérite, ſi chere à la France par ſes enfants, & ſi chere à ſes enfants par ſa fermeté à ſoutenir leur grandeur : jugez-en par l'excellent Prince †, qui, chargé de ſi bonne heure de ſoutenir la gloire de ſa maiſon, eſt encore ſi occupé des beſoins de l'Etat ; qui après avoir ſignalé ſa valeur dans les armées, fait aujourd'hui paroître tant de ſageſſe dans les conſeils, tant de pénetration dans

* *Feu Monſeigneur le* Duc.

** *Madame la* Princesse.

*** *Madame la* Duchesse *Douairiere.*

† *Monſeigneur le* Duc.

les affaires, tant de droiture dans ſes ſentiments, & tant de ſincerité dans ſes diſcours ; inviolable dans ſa parole, profond dans ſes ſecrets, ferme dans ſes réſolutions, quand la raiſon lui en a fait ſentir l'équité & la juſtice ; ami de l'ordre & de la vérité, ennemi de l'oſtentation & de la fauſſe gloire, & ſenſible à la véritable ; modeſte, bienfaiſant, ami ſolide & eſſentiel, tel en un mot que doit être un Prince pour s'attirer les reſpects des grands, & la confiance des peuples. Cendres des grands Condés, ranimez-vous, cœurs magnanimes ſoyez encore une fois ſenſibles à la gloire & à la vertu ; ou ſi vous n'êtes plus que poudre dans ces urnes fatales qui vous renferment, du moins vous vivez, vous reſpirez encore dans vos glorieux deſcendants, & votre ſang n'y eſt point démenti.

Vous l'avez reconnu, Meſſieurs, ce ſang magnanime dans la fuite genereuſe de ce jeune Prince *, qui dans l'ardeur de ſignaler ſes premieres armes contre l'ennemi commun de la foi, s'eſt dérobé aux délices de ſon âge, & aux tendreſſes de ſa famille : il cacha ſon nom & ſa grandeur pour manifeſter ſon courage, & après s'être ſignalé dans la défaite entiere des infideles, il entra plus jeune dans Bellegrade, que le grand Condé dans Rocroy.

Conſervez-le, Seigneur, de géneration en géneration, ce ſang genereux : c'eſt le ſang de ces grandes ames, qui, après avoir fait l'admiration de leur ſiécle, & avoir rempli la terre du bruit de leurs noms & de leurs exploits,

* *Monſeigneur le Comte de* CHAROLOIS.

l'ont édifiée par leur pieté, & par l'aveu ſincere qu'ils ont fait, que tout n'eſt ici-bas que vanité & que néant, hors de vous craindre & de vous ſervir. Rendez, Seigneur, ce ſang immortel, comme vous l'avez rendu glorieux; perpétuez-le dans les deux auguſtes maiſons qui en ſoutiennent aujourd'hui tout l'éclat: beniſſez les entrailles de cette illuſtre Princeſſe *, qui, réuniſſant toutes les vertus, & toute la gloire de la maiſon d'où elle eſt ſortie, & de celle où elle eſt rentrée, nous donneroit des enfants dignes de leurs ayeux; & vérifiez à jamais cet oracle de vos écritures, qui nous promet que la race des juſtes ſera benie, & que leurs cœurs vivront de ſiécle en ſiécle. *Generatio rectorum benedicetur, & corda eorum vivent in ſeculum ſeculi.*

Continuez, Miniſtres du Seigneur, à offrir l'oblation ſainte pour le repos de toutes ces ames genereuſes & fideles, afin qu'elles glorifient éternellement dans le ciel le Dieu qu'elles ont ſervi ſur la terre.

* *Madame la* DUCHESSE, *premiere épouſe de M. le* DUC.





ORAISON FUNEBRE DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS, PREMIER DU NOM, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES, PRONONCÉE DANS L'EGLISE DE PARIS.

Consommatus in brevi, explevit tempora multa.

Il a peu vêcu, mais il a rempli le cours d'une longue vie.

Ces Paroles sont tirées du Livre de la Sagesse. ch. 4.

MONSEIGNEUR*,

SI jamais vous vous étiez flattés, grands de la terre, que la jeunesse ou la santé pussent vous assurer pour long-temps, la possession de vos biens & de vos grandeurs; détrompez-vous à la vuë de ce triste spectacle. Voilà dans ce tombeau qui

* *Monseigneur le Duc d'ORLEANS.*

renferme tant de couronnes portées ſi peu, & tombées ſi vîte, la réponſe à vos fauſſes eſpérances, à vos deſirs ſans fin, à votre ambition ſans bornes, & à tous vos vaſtes projets.

Si, d'un autre côté, vous vous êtes plaint quelquefois, que la vie fût trop courte pour acquerir la ſageſſe, & pour remplir avec gloire tous les devoirs de votre état, interrogez ces vertus affligées, elles vous diront mieux que moi, que la vie, même la plus courte, vous ſuffit pour acquerir une longue gloire. Regardez, vous diront-elles, ce jeune Monarque que nous pleurons ; il étoit notre ouvrage : c'eſt nous qui avons conduit ſon enfance, & inſtruit ſa jeuneſſe ; c'eſt nous, qui ſur les pas de ſes ayeux, l'avons formé au gré de ſon auguſte pere ; nous avons toujours été ſes compagnes fidelles, & nous avions entouré ſon trône, comme nous entourons aujourd'hui ſon tombeau. Mortels, ne jugez donc pas de ſa gloire par le nombre de ſes années : ne comptez pas ſes jours, conſiderez l'uſage qu'il en a fait. Le cercle en eſt étroit, mais il eſt profond : la ſcene n'a pas duré, mais nous l'avons remplie : & ſi ſa vie & ſon regne ont été courts, ſa gloire n'en eſt que plus pure, & lui-même, que plus digne de nos larmes & de nos regrets.

En effet, Meſſieurs, ſoit que nous conſiderions cet auguſte Prince, dans la noble carriere qui le conduiſoit au trône, ſoit que nous le regardions ſur le trône même, je trouve des deux côtés ſa gloire également aſſurée, & ſa courſe glorieuſement remplie. Il a peu vêcu, mais il s'eſt conduit avec ſageſſe ; & par-là il a rempli

le cours d'une longue vie : il a peu regné, mais il a regné avec gloire ; & par-là il a rempli le cours d'un long regne. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* C'est l'éloge que nous allons consacrer à la memoire de TRE'S-HAUT, TRE'S-PUISSANT, ET TRE'S-EXCELLENT PRINCE, LOUIS, PREMIER DU NOM, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES.

PREMIER POINT.

IL y a, Messieurs, une grande différence entre vivre long-temps, & remplir sa course. Vivre long-temps, c'est voir les jours finir, & les voir recommencer : c'est voir le changement des saisons, les révolutions, & les vicissitudes des divers évenements de la vie : c'est être le spectateur ennuyé d'une longue scene, qui ne vous offre plus qu'une répetition éternelle des mêmes actes : c'est, à force d'aller & de revenir sur ses pas, voir à la fin son front se couvrir de rides, sans jamais voir son cœur corrigé de ses vices & de ses passions : & comme en vivant ainsi, on sort de la vie tel qu'on y étoit entré, sans mérite, sans vertus & sans gloire, on peut dire, qu'après bien des années, on vieillit & on meurt sans avoir vêcu. *Perierunt quasi qui non fuerint, & nati quasi non nati*, dit le Sage *.

Mais au contraire, remplir sa course, c'est avancer toujours, & faire à chaque pas de nouveaux progrès

* *Eccli.* 44. 9.

dans la ſageſſe & dans la vertu : c'eſt pour les ames élevées, s'y préſenter d'abord avec éclat, & répondre pleinement dans la ſuite, aux vuës de la providence : c'eſt faire un uſage glorieux de ſes talents, de ſon eſprit, de ſa grandeur & de ſa puiſſance : en un mot, c'eſt ſatisfaire à toutes les obligations de ſon état ; & ſi les devoirs en ſont acquittés, la courſe eſt remplie. Sur ce principe, vous allez vous-même juger, Meſſieurs, ſi le Roi d'Eſpagne a ſuffiſamment rempli la ſienne.

Dieu le fit naître dans des conjonctures où l'Eſpagne, occupée à défendre ſon Roi, demandoit au ciel un héritier. Sa naiſſance devenuë néceſſaire pour calmer l'Europe, rendit ſon éducation plus précieuſe. Elle fut confiée à des hommes d'une ſageſſe reconnuë, & accoûtumés à être les anges conducteurs des jeunes Tobies. On ſe hâta de former un Prince, qui devenoit la reſſource de l'Etat, & les progrès ſurpaſſerent bientôt les eſpérances.

Le Prince des Aſturies, comme le jeune Salomon, étoit né avec un eſprit pénétrant, & avec un cœur dont la bonté formoit le caractere. *Puer ingenioſus & ſortitus animam bonam* *. La pénétration de ſon eſprit lui fit connoître ſes devoirs, & la bonté de ſon cœur les lui fit aimer. Le travail qui applique, l'étude qui rebute, les conſeils qui fatiguent, les leçons qui ennuyent, les remontrances qui impatientent, le trouverent toujours attentif, & toujours docile. C'eſt que par une heureuſe

* *Sap.* 8. 19.

diſpoſition de ſon excellent naturel, ſes devoirs étoient devenus ſes penchants. Né pour le trône, il ne trouva dans ſa grandeur aucun titre d'indépendance pour ne rien craindre, ni d'indifférence pour ne rien aimer. Le ciel & la terre lui avoient appris que les Princes & les Rois, ont un maître : ſes jugements terribles lui apprirent à le craindre, & ſes bienfaits lui apprirent à l'aimer : ſon berceau, ſi long-temps agité par une guerre cruelle, ſembloit lui montrer la main tutelaire qui avoit protegé ſon enfance, & le trône qu'il voyoit devant lui, l'avertiſſoit qu'un Dieu puiſſant l'avoit ſoutenu contre tant de mains armées pour le renverſer. Devenu plus libre, & parvenu à cet âge, où l'on ne lit plus ſon devoir dans les yeux de ſes maîtres, il ne mit point ſa gloire à oublier les principes d'une éducation ſage & chrétienne, ni à violer les promeſſes qu'il avoit faites tant de fois, d'obſerver inviolablement la loi de Dieu, que ſon cœur lui fit toujours trouver ſi conſolante. Il eſt vrai que des devoirs ſi juſtes & ſi chers à ſa reconnoiſſance, lui étoient encore inſpirés par les regards d'un pere, moins réjoui de l'avoir vu naître, que de le voir marcher dans les voyes de l'innocence & de la juſtice : il eſt vrai qu'il y étoit ſoutenu par les vœux & par l'attente d'une nation, ſi jalouſe de voir ſes Rois fideles à leur religion. Mais croyez-vous, Meſſieurs, que ce fût une dépendance bien peu glorieuſe pour un fils, de regler ſes démarches ſur celles d'un pere ſage & vertueux ; ou qu'il fût indigne d'un Prince, d'accomplir en ſervant Dieu, les vœux & les deſirs de ſes peuples ? Vous lui menagiez, Seigneur, toutes ces graces, pour écarter loin

loin de lui les pieges & les écueils de la cour, toujours, ſans de pareils ſecours, inévitables à la jeuneſſe & à la grandeur.

Les mêmes attraits qu'il avoit ſenti pour tout ce qui pouvoit regler ſon cœur, il les trouva dans tout ce qui put embellir & orner ſon eſprit : avec cette différence, que ſon goût pour la vertu, l'ayant toujours porté à tout ce qui pouvoit le rendre plus aimable & plus cher à ſes peuples, il dut aux ſentiments du cœur les ornements de l'eſprit.

De quatre langues qu'il avoit appriſes avec méthode, & qu'il parloit avec grace ; la nature, la reconnoiſſance & l'amour, lui en avoient enſeigné trois ; & le deſir d'acquerir des vertus Romaines, lui apprit celle des Scipions & des Céſars. L'intérêt, preſque égal, qu'il ſentit à apprendre la langue de ſes peres, & celle de ſes peuples, le fit bientôt exceller dans l'une & dans l'autre. Il joignit toutes les graces de la langue Françoiſe, à toute la nobleſſe de la langue Eſpagnole ; & la langue Françoiſe dans ſa bouche, en devint plus majeſtueuſe. Nos François aimoient à retrouver un fils de France dans le Prince des Aſturies : & les Eſpagnols charmés de l'entendre parler avec autant de politeſſe que de dignité, ſe plaiſoient à admirer dans leur Prince, le caractere des deux nations.

Je n'oſe parler ici du goût que ſa reconnoiſſance & ſon amour encore, lui avoient inſpiré pour une langue, dont il reçut les premieres leçons en recevant les premiers gages de la tendreſſe maternelle. Je réveillerois

trop de douleurs, en rappellant la memoire d'une Reine * courageuſe, dont la France & l'Eſpagne reverent encore les vertus. Si ſa vie eût égalé ſa gloire, ce fils ſi cher, l'objet de ſes complaiſances, & dans des temps malheureux, l'objet de ſa douleur, elle l'auroit vu devenir l'admiration & la gloire de l'Eſpagne ! elle auroit vu ſon époux couronner ſon fils ! elle ſeroit deſcenduë du trône pour l'y placer, & elle y ſeroit remontée pour le pleurer ! Ne pleurons plus ſa mort, il lui en auroit trop coûté pour avoir tant de joye, ou pour montrer tant de vertus.

A l'étude des langues, le Prince des Aſturies joignit celle de l'hiſtoire, la ſage conſeillere des Princes & des Rois. Mais ſa curioſité eut moins de part aux progrès qu'il y fit, que ſes réflexions. S'il parcourt tous les ſiécles, ce n'eſt pas pour entaſſer des faits, c'eſt pour y chercher des modeles. Placé entre deux trônes, entre celui où il doit monter, & celui d'où il eſt deſcendu, il ſe propoſe pour exemple tous ces Rois fameux, qui ont le plus glorieuſement rempli l'un & l'autre. En liſant l'hiſtoire d'Eſpagne, il cherche, il obſerve, il admire, & s'arrête ſur les routes glorieuſes que les bons Rois lui ont tracées ; ſur tout, les Doms Sanches, les Alphonſes, les Ferdinands, les Iſabelles, ces Rois magnanimes, ces peres du peuple, occupent ſes ſoins, & enflamment ſon courage du deſir de les imiter un jour. Mais en retrouvant dans l'hiſtoire de France les Rois, & les Héros de ſa race, ſon ſang les lui fait recon-

* *M. L. Gabrielle de Savoye.*

noître, ſon cœur les reclame, les rapproche, & les rend ſans ceſſe préſents à ſes yeux. Déja ſon ardeur l'emporte, il les ſuit, il combat, il triomphe, il pardonne avec eux : le nom ſeul qu'il porte, ce nom glorieux, conſacré à la pieté par ſaint Louis, à la bonté & à la clémence par Louis XII. à la juſtice par Louis le Juſte, & qui, ſur la tête de l'immortel Louis, eſt devenu le nom de la grandeur même ; ce nom, dis-je, ſi cher, inſpire au jeune Louis, la noble ambition de repréſenter tous ces auguſtes Rois. Il eſt l'héritier de leur nom, il veut l'être de leur gloire ; & en portant tous ſes droits ſur le trône d'Eſpagne, il veut y porter auſſi leur pieté, leur clémence, leur bonté, leur juſtice, toutes leurs vertus, & toute leur grandeur.

Dieu qui pour tant de ſageſſe, lui réſervoit une femme vertueuſe *, avoit pris ſoin de la faire naître avec ces graces modeſtes qui plaiſent & qui touchent plus qu'elles ne ſéduiſent : les vives lumieres de ſon eſprit, étoient comme répanduës ſur toute ſa perſonne : la nobleſſe de ſon air répondoit à l'éclat de ſa naiſſance, & annonçoit ſa grandeur : mais la pieté & la ſageſſe, la modeſtie & la douceur, pouvoient ſeules fixer le cœur du Royal Epoux qui lui étoit deſtiné. Et ce furent ces dons précieux que Dieu verſa dans l'ame de Mademoiſelle DE MONTPENSIER, ſous les yeux, & par les ſoins d'une mere, dont j'ai inſenſiblement tracé le portrait, en nommant toutes ces vertus.

* Mulier bona dabitur viro pro factis bonis. *Eccl. 26. v. 3.*

Dans le même temps que la France envoyoit à l'Efpagne ce qu'elle avoit de plus grand , l'Efpagne , par un échange magnifique , envoya à la France ce qu'elle avoit de plus cher. Beniffez-la , Seigneur , cette aimable Infante , cette jeune Reine que vous nous deftinez, rendez-la digne par toutes les vertus qu'on lui infpire , & du trône où elle eft née , & de celui qu'elle doit remplir , & de l'amour d'un Roi qui vous craint , qui vous aime , & qui nous apprend à nous-mêmes à vous craindre & à vous aimer , lorfqu'aux pieds de vos autels , plus modefte que toute fa cour , & plus humilié devant vous que tous fes fujets , il leur fait fentir qu'il eft leur maître , & que vous êtes le fien.

Le Prince des Afturies, parvenu à cette plenitude de raifon & de fageffe , que Dieu dans fes confeils éternels , avoit avancée, continuoit à faire les délices , & à s'attirer les bénedictions de tous les peuples : mais les grandes efpérances qu'il donnoit, ne flattoient encore l'Efpagne que pour un avenir éloigné. L'amour qu'on avoit pour le pere, fufpendoit les defirs de voir fi-tôt le regne du fils : les vertus du fils faifoient tout efperer ; mais les vertus du pere donnoient réellement tout ce que le mérite du fils pouvoit promettre : le parallele n'eft pas égal : les graces & les bienfaits valent toujours mieux que les promeffes ; & l'amour qui poffede , eft toujours plus tranquille que l'amour qui attend.

Telles étoient, Meffieurs , les difpofitions de tous les efprits, lorfque dans un calme profond , & dans une harmonie parfaite de tous les Ordres de l'Etat, PHILIPPE,

ce ſoleil de l'Eſpagne, ſe dérobe tout d'un coup, tombe, pour ainſi dire, de ſon midi à ſon couchant, & va s'enfoncer dans une profonde retraite. Un évenement ſi ſubit, & ſi peu attendu, attire les regards, & fait l'étonnement de toute l'Europe. Quoi donc ce Roi ſi ſage, ce nouveau Salomon, ſe ſeroit-il laſſé d'être aimé de ſes peuples, ou auroit-il ceſſé de les aimer ? peut-il confier à un fils, preſque encore enfant, le gouvernement d'un Etat qui demandoit tous ſes ſoins & toute ſa prudence ? l'exemple de la France, paiſible & floriſſante ſous la jeuneſſe de ſon Roi, peut-il le calmer ? s'il compte ſur les mêmes vertus, pourra-t-il toujours compter ſur la même docilité pour les ſages conſeils ? le Prince des Aſturies aura-t-il à ſes côtés un Prince de ſon ſang, ami de la vérité, de la juſtice & de la religion ? voudroit-il renouveller l'hiſtoire d'une fameuſe abdication aſſez mal interprêtée dans le monde ? mais vient-il tout récemment de recevoir quelques diſgraces de la fortune ? vient-il de lever des ſiéges ? a-t-il vu perir à ſes yeux des armées de cent mille combattants, & avoit-il à craindre qu'un plus long regne pût jamais flétrir ſa gloire ?

Sageſſe mondaine, ce n'eſt point à toi à interroger le cœur des Rois que Dieu inſpire ; tu ne les comprends pas, les motifs de la retraite du ſage PHILIPPE, & tu vas les admirer. Ce n'eſt pas pour ſe donner en ſpectacle, ni pour faire voir au monde, que s'il eſt triſte de tomber d'un trône, il eſt beau d'en deſcendre. PHILIPPE ne connoît point ces orgueilleux rafinements de la vanité : d'un côté ce ſont les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé,

qu'il veut reconnoître publiquement ; & de l'autre ce ſont les graces ſingulieres, ce ſont les tréſors de ſageſſe, dont Dieu avoit enrichi l'ame de ſon fils, qu'il veut répandre ſur toute l'Eſpagne. Son cœur pénetré de reconnoiſſance, s'impatiente de jetter aux pieds de l'agneau, cette couronne importune qui partageoit ſes ſoins : & ſon amour pour ſes peuples, le preſſe de voir ſur la tête de ſon fils, cette même couronne, dont Dieu s'étoit hâté de le rendre digne. Sur le trône il devoit à Dieu, & il devoit à ſes ſujets. En y plaçant ſon fils, il s'acquitte envers eux : en le quittant, il ſe réſerve pour Dieu ſeul. Loin de les abandonner, ces peuples fideles ; loin de ſe laſſer jamais de les aimer, ou d'en être aimé, il leur laiſſe dans ſon fils, le gage le plus précieux de ſon amour, & le motif le plus preſſant pour en être toujours aimé : il les quitte ſans craindre d'être ingrat, parce qu'en leur donnant un nouveau Roi, il eſt ſeur de leur laiſſer toujours le même pere. Ce ne ſont point ici, Meſſieurs, des ſentiments imaginés, & que je prête gratuitement & au pere & au fils : je les ai pris dans le cœur de ce fils genereux, qui, après avoir vu ſon auguſte pere lui eſſayer lui-même ſa couronne, & avoir appris de ſa bouche qu'il devoit bientôt la porter, eut la force d'en garder le ſecret, & le mérite de s'en affliger. Ses larmes, qui trahirent ſa douleur aux yeux de toute la cour, ne trahirent point ſa diſcretion ; & dès-lors le pere reconnut dans ſon fils, un Roi décidé, & capable de porter ſeul le poids de l'Etat, dont il portoit déja le ſecret avec tant de ſageſſe. Je les ai pris ces ſentiments, dans cette lettre précieu-

ſe * ; monument éternel de la pieté, de la ſageſſe, & de la grandeur d'ame d'un pere, d'un Roi, d'un ſaint, qui écrit à ſon fils en pere, en Roi, & en Roi divinement inſpiré. *Je l'exécute aujourd'hui*, dit-il, *cette réſolution, avec d'autant plus de joye, que je laiſſe la couronne à un fils qui m'eſt cher, qui mérite de la porter, & dont les qualités me font ſurement eſperer qu'il remplira tous les devoirs de la dignité royale.* Ainſi parloit David, quand il donna ſon fils Salomon à Iſraël pour ſon Roi. Le Seigneur l'a aimé ; *Dominus dilexit eum* ** ; c'eſt pourquoi je veux qu il ſoit aſſis ſur mon trône, & qu'il regne en ma place. *Sedebit ſuper ſolium meum, & ipſe regnabit pro me* ***. Iſraël qui aimoit David & Salomon, obéït à l'inſtant ; il reconnoît dans la main de ſon Roi, qui lui donne ſon fils, la main de Dieu même ; & Salomon n'eſt pas plutôt déclaré Roi par ſon pere, que tous les peuples le ſuivent, le reconnoiſſent, le proclament au bruit des trompettes, & font retentir la terre de leurs acclamations ; *& cecinerunt buccinâ & aſcendit univerſa multitudo poſt eum & inſonuit terra à clamore eorum* †. Voilà, Meſſieurs, dans le couronnement de Salomon, l'hiſtoire de celui de Dom LOUIS : voyons ſi ce jeune Monarque, dans la courte durée de ſon regne, aura mérité autant de gloire ſur le trône, qu'il a montré de ſageſſe dans la noble carriere qui l'y condui-

* *Lettre du Roi d'Eſpagne à ſon fils.*

** *II. Reg.* 12. *v.* 24.

*** *III. Reg.* 1. *v.* 30.

† *Ibid.*

ſoit. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie de ce Diſcours.

SECOND POINT.

Ce n'eſt pas le nouvel état où nous nous trouvons, qui nous donne les talents qu'il demande, c'eſt le cœur que nous y portons. Ce ne ſont ni les grandes places, ni les grandes dignités, qui font les grands hommes, c'eſt le grand mérite. Ce n'eſt ni le commandement des armées, ni les victoires, qui font les Héros, c'eſt le courage, & la ſublime ſageſſe. Les trônes mêmes qui élevent les Rois, ne rehauſſent point leur gloire ; les couronnes qu'ils portent, les rendent plus majeſtueux & plus reſpectables, mais elles ne les rendent pas plus grands, s'ils ne portent avec eux le fonds de la grandeur, qui eſt la vertu.

Mais quand un Prince né pour le trône, s'eſt fait une douce habitude d'en connoître tous les devoirs, & d'en cultiver toutes les vertus ; quand, inſtruit par un pere, il a déja travaillé ſous ſes yeux, & que ſeul confident de ſon ſecret, il a appris à regner, ſous l'apparence d'un fils, qui ſembloit n'apprendre encore qu'à obéïr ; un Prince de ce caractere trouve en lui-même de grandes reſſources, pour regner avec gloire. Diſons plus, un Prince de ce caractere, qui porte ſur le trône toutes les vertus naturelles, & acquiſes, que ſa nation lui avoit reconnuës, & à qui par-là, il étoit devenu ſi cher, a déja au commencement de ſon regne, rempli les devoirs de la royauté : il a l'amour de ſes peuples : il commence par où les meilleurs Rois ont bien de la

peine

peine à finir, & par où les plus grands ne finiſſent preſque jamais.

A ces traits, vous reconnoiſſez, Meſſieurs, le Roi d'Eſpagne. Il étoit monté ſur le trône, & il en eſt deſcendu, cheri & aimé de ſes peuples : il en a eu les regrets ; il en avoit donc conſervé l'amour ; & s'il en a conſervé l'amour, il l'a donc mérité par ſes vertus. Et dès-là la carriere de ſon regne eſt remplie.

Vous le ſçavez, Meſſieurs, l'amour des peuples n'eſt jamais une preuve équivoque des vertus des Rois. Quand les Rois ſont aimés, ils méritent de l'être : l'amour qu'on a pour eux, eſt l'enfant de l'amour propre ; il eſt intéreſſé, & n'eſt point aveugle : il eſt conduit, il eſt éclairé par les beſoins, par les deſirs, par l'eſpérance, par l'ambition ; & tous ces yeux qui obſervent les Rois, ne ſe méprennent jamais ſur leurs vertus. Le Roi d'Eſpagne, à ſon avenement à la couronne, eſſuye tous ces regards & toutes ces obſervations : on cherche dans ſes yeux, dans ſa conduite, & dans toutes ſes démarches, le ſecret de ſon cœur, pour voir s'il y porte véritablement le bonheur de l'Etat, dont on s'étoit tant flatté : & après toutes ces recherches ſi intéreſſantes, les mêmes impreſſions que ſes vertus avoient faites ſur les cœurs avant ſon regne, durent encore pendant ſon regne. On l'aime ſur le trône, comme on l'aimoit avant qu'il y fût monté : ſans doute, parce qu'on s'apperçoit qu'il y remplit les grandes idées qu'on y avoit conçuës de la bonté de ſon caractere : parce que malgré l'indépendance que donne la ſouveraine autorité, il conſerve encore cet eſprit d'ordre & de regle,

qui le rappelle à tous ſes devoirs : parce que malgré la diſſipation de la jeuneſſe, on le voit encore aſſidu & attentif dans les conſeils, où il porte, comme le ſage, & l'œil qui regarde, & l'oreille qui écoute *, & la main qui tient la balance, pour peſer ces grands intérêts qui entrent dans les conſeils des Rois, & qui en ſortent pour faire la deſtinée des peuples. On l'aime toujours, parce qu'on lui voit toujours les mêmes panchants & les mêmes vertus : toujours le même amour pour la juſtice, & pour la vérité ; le même mépris pour la flatterie ; les mêmes égards pour les grands ; les mêmes bontés pour tous ceux qui l'approchent, ou qui ont le bonheur de le ſervir ; toujours le même reſpect & la même reconnoiſſance pour un pere, dont il écoute, dont il ſuit les conſeils, comme s'il n'étoit encore que ſon fils, dont il ne porte la couronne qu'à regret, qu'il n'a acceptée que par obéïſſance, & de laquelle il ne ſent les attraits, que quand il faut donner, & répandre des graces.

Mais hélas ! que vois-je déja ? recule, mort cruelle, & laiſſe-lui du moins le temps de montrer toutes ſes vertus. O, douleur ! ô, regrets ! ô, Eſpagne malheureuſe ! quelle eſt ta déplorable deſtinée ! Un Roi qui te gouvernoit en pere, venoit de te quitter : il t'avoit donné ſon fils, & en te le donnant, il t'avoit répondu de ton bonheur. Déja tu commençois à retrouver le pere dans le fils : tu poſſedois deux Rois en un ſeul ; & l'impitoyable mort te va tout enlever ! Eſpagne infortunée, le Dieu que

* Aurem audientem & occulum videntem. *Prov.* 22. *c.* 12.

tu ſers veut-il auſſi t'abandonner ? veut-il te punir de trop aimer tes Rois ? eſt-il jaloux des pleurs qu'ils te font répandre ? Nation fidele, eſpere encore, Dieu n'abandonne point ceux qui le craignent ; tu vas voir mourir ton Roi, mais il ne t'en coûtera que des larmes, & ton Roi mourant va tout à la fois les mériter, & les arrêter.

Je ne vois point ici de trophées, ni de marques de victoires, mais je découvre dans le cœur de ce jeune Monarque, qui combat contre la mort, plus de force, plus de courage, & plus de grandeur d'ame qu'il n'en faut pour prendre des villes, pour gagner des batailles, & pour triompher de ſes ennemis.

David après un regne glorieux, & dans une vieilleſſe défaillante, ſe plaignoit que ſes jours s'étoient évanoüis comme une ombre, & que lui-même avoit ſeché comme l'herbe. *Dies mei ſicut umbra declinaverunt, & ego ſicut fœnum arui* *. Salomon après avoir goûté les plaiſirs du monde, en ſentit la vanité, trop tard pour lui, & les plaintes qu'il en fait, marquent plutôt ſes dégoûts, que ſes regrets. Jonathas condamné à la mort, pour avoir goûté d'un rayon de miel, ſe plaint du malheur de ſon ſort, & de la rigueur de la loi ; *Guſtavi paululum mellis, & ecce morior* **. Mais voici un Roi arrêté dans le commencement de ſa courſe, & qui ne regrette point comme David, ſes floriſſantes années ; qui connoît, comme Salomon, la va-

* *Pſalm.* 101. *v.* 12.
** *I. Reg. c.* 43.

nité des biens de la terre, ſans en avoir goûté les douceurs; & qui, plus innocent que Jonathas, ne murmure point contre la loi qui le condamne à mourir ſi jeune encore. Maître de tant de Royaumes, à peine a-t-il eu le temps de recevoir les hommages de tous ſes ſujets, & de compter toutes ſes couronnes, qu'il les voit tomber, ſans s'affliger de leur chûte. Le trône, où tant de gloire environne les Rois, où tant de deſirs les aſſiegent, & où tant de paſſions les enchaînent, il en deſcend avec la même indifférence qu'il y étoit monté : au milieu de tous ces débris, il ne s'occupe que de l'eſpérance prochaine des biens éternels. L'homme eſt trop foible pour faire tout ſeul de pareils ſacrifices; mais la religion qu'il a toujours aimée, le ſoutient, & la foi qui ſe dévoile dans ce moment à ſes yeux, lui ouvre le ciel, & lui montre le partage conſolant des élûs.

Cependant un mal cruel, un feu dévorant, conſume ſes entrailles : mais à voir la tranquillité avec laquelle il ſouffre, vous diriez qu'il n'eſt que le témoin de ſes maux : il laiſſe à ceux qui l'environnent, le ſoin des remedes : mais il appelle lui-même les médecins de ſon ame, & il leur expoſe, dans l'amertume de ſon cœur, toutes les fautes de ſa jeuneſſe. C'eſt l'innocence peut-être qui s'afflige; c'eſt l'amour qui s'accuſe : mais l'innocence & l'amour ont auſſi leurs craintes, leurs inquiétudes, & leurs regrets, & la ſeule abſence de l'objet aimé, cauſe toujours quelque oubli coupable, & quelques diſtractions infideles. Il le demande, il le deſire, il s'impatiente de le recevoir ce pain des anges, & il voudroit en le recevant, avoir

toute leur pureté , & tout leur amour.

Le ſeul objet cependant qu'il ne peut voir ſans s'attendrir , c'eſt une Reine , c'eſt une épouſe déſolée : elle perdoit trop pour ne pas verſer des larmes , & elle ſouffroit trop pour les cacher : ſa préſence , ſa douleur , & ſes ſoins arrachent du cœur de ſon époux , des regrets qu'il doit étouffer : mais il la conjure par tous les nœuds qui les uniſſoient encore , de ne plus venir ſurprendre des ſentiments qu'elle ne devoit plus partager.

Libre d'un ſoin ſi tendre , il tourne ſes derniers regards , tantôt vers le ciel , tantôt vers ſes peuples , & tantôt il les porte ſur ſaint Ildephonſe. Roi chrétien , pere de ſes peuples , & fils reſpectueux , il ſonge à rendre tout à la fois , ce qu'il doit à Dieu , & à ſes peuples , & au Roi ſon pere : il s'acquitte envers Dieu , en conſommant le ſacrifice de ſa jeuneſſe , de ſa couronne , & de ſa vie : il s'acquitte envers ſes peuples , en aſſurant leur Etat ; & il s'acquitte envers ſon pere , en lui remettant tous les droits qu'il lui avoit cedés : & en le faiſant ainſi ſon ſucceſſeur , il ſe remplace lui-même , & rend à ſes ſujets le Roi qu'ils alloient perdre , & celui qu'ils avoient déja perdu.

Sortez donc de votre ſolitude , ſage PHILIPPE : nouveau Moyſe , deſcendez de la montagne , & revenez conduire votre peuple. *Vade , deſcende..... & duc populum iſtum* *. Vous ne le trouverez pas , comme Moyſe trouva les Iſraëlites rangés autour du veau d'or

* *Exod. cap.* 32.

pour l'adorer : mais hélas ! vous le trouverez abattu & consterné autour du tombeau de votre fils. Son trône est vacant, hâtez-vous de venir le remplir ; *vade, & duc populum istum.* Ecoutez la voix de ce peuple fidele, & souvenez-vous de ces temps malheureux, où fugitif de votre capitale, vous y futes bientôt rappellé par la victoire, & ramené par l'amour. Souvenez-vous que votre auguste concurrent, maître de Madrid, en trouva les ruës désertes, les maisons fermées, & remplies de citoyens affligés ; & que seul & abandonné dans cette grande ville, il fut forcé d'en sortir, faute de trouver des sujets parmi tant d'habitants. *Vade, & duc populum istum.*

Vos vœux sont exaucés, peuples fideles : la solide pieté n'est point ingrate, & la religion ne rend point la vertu inexorable : Dieu, content du premier sacrifice de PHILIPPE, ne veut pas qu'il l'acheve ; mais il lui en demande un nouveau. La sagesse & les vertus du fils, étoient l'appui & le fondement de la retraite du pere ; mais la mort qui a trompé ses vuës, l'avertit que Dieu le rappelle à ses premiers serments : son cœur en est affligé, mais il y sera fidele. Il n'avoit encore sacrifié que des couronnes, il aura le courage de se sacrifier lui-même, de s'arracher à son repos, & de se rendre aux besoins de l'Etat. France, glorieuse France, reconnois le sang de tes Rois, & ne te lasse jamais de les aimer. Heureuse Espagne, voilà les présents de la France, ne te lasse jamais de les estimer : mais cheris, & respecte toujours les vertus d'une Reine inconsolable, que la douleur d'avoir perdu son époux, avoit conduite aux portes de la

mort, & qui n'en eſt revenue, que pour le pleurer plus long-temps. Dieu qui l'en a retirée, vous la ramene, Monſeigneur *, pour la conſoler. Vous lui coûtâtes des regrets & des larmes, lorſqu'elle vous quitta dans toute ſa gloire; & elle ne s'attendoit pas que ſes malheurs dûſſent ſi-tôt la rendre à la tendreſſe d'un frere ſi cher à ſa famille, par la bonté de ſon cœur, & ſi cher à l'Etat par ſa naiſſance, & par ſes vertus.

Et vous, grande Reine **, compagne inſéparable de la pieté & de la ſageſſe de l'auguſte PHILIPPE, ſoyez-la toujours de ſa gloire. Vous aviez porté dans la retraite toutes les vertus du trône: portez ſur le trône toutes les vertus de la retraite; votre regne & votre hiſtoire n'en ſeront que plus glorieux, & que plus memorables.

N'eſt-ce pas en effet, Meſſieurs, un grand ſpectacle, & bien digne de l'attention de l'univers, que de voir un Roi & une Reine ſortir de la retraite, avec le courage de remonter ſur un trône, d'où ils avoient eu le courage de deſcendre, & de reprendre les mêmes ſceptres, & les mêmes couronnes qu'ils avoient eu la force de briſer & de fouler à leurs pieds! C'eſt, pour ainſi dire, voir deux illuſtres morts que Dieu rappelle du tombeau pour revoir la lumiere: c'eſt les voir reſſuſciter à toutes les grandeurs de la terre: c'eſt voir cette figure du monde paſſer une ſeconde fois devant eux. Voilà le ſpectacle que notre ſiécle prépare à la poſterité. Mais l'objet de notre

* *M. le Duc d'ORLEANS.*

** *ELIZABETH FARNEZE, Reine d'Eſpagne.*

inſtruction, c'eſt de mépriſer comme eux, toutes ces grandeurs, & d'en connoître le néant, avant qu'elles viennent aboutir à ce terme fatal : c'eſt de détacher notre cœur de tous ces biens frivoles, avant que la mort nous les arrache, & qu'elle vienne briſer, comme elle fait ici, toutes les marques de nos dignités & de nos honneurs. Inſenſez que nous ſommes ! nous plaignons le ſort d'un Roi jeune & vertueux, dont Dieu vient de mettre à couvert toutes les vertus, en les couronnant par une mort avancée, mais précieuſe ; & nous ne voyons pas que notre compaſſion découvre nos maladies, & la corruption de notre cœur ! C'eſt parce que nous les aimons ces biens & ces grandeurs, que nous les regrettons pour lui. Nous nous faiſons un mérite de nos larmes, & elles ne décelent que nos foibleſſes ! Ne plaignons donc plus ce jeune Monarque, d'avoir ſi peu vêcu, & d'avoir ſi peu regné. Il a aſſez vêcu & aſſez regné, s'il a ſauvé ſon ame. Et Dieu, en abregeant ſa vie & ſon regne, n'a fait qu'abreger les pieges & les écueils qui alloient l'environner ſur le trône. Terminons donc ſon éloge, en publiant les miſericordes du Seigneur, qui a fait éclatter en lui la magnificence de ſes dons & de ſon amour ; de ſes dons, par l'innocence de ſa vie, & par l'équité de ſon regne ; & de ſon amour, *en ſe hâtant de le retirer du milieu des iniquités* *. C'eſt ainſi, dit ſaint Paul, que Dieu, en abregeant la vie du Juſte, conſomme ſon

* *Sap. cap.* 4.

bonheur,

bonheur. *Consummans & abbrevians* *.

Pontife du Seigneur, remontez donc à l'autel, offrez, immolez l'agneau sans tache, pour cette ame déja arrosée de son sang. Levez avec confiance vos mains pures au ciel ; c'est pour réunir le sang de saint Louis à la pureté de sa source ; il en a eu la foi & la pieté, nous esperons, Seigneur, que vous lui en donnerez la récompense.

* *Rom.* 6. *v.* 28.



INSTRUCTIONS
PASTORALES,
ET MANDEMENTS.

I. *INSTRUCTION PASTORALE, en forme de MANDEMENT, sur les Erreurs du Pere le Courayer.*

II. *INSTRUCTIONS PASTORALES sur la Confirmation, sur les Cimetieres, & sur le Baptême; avec le MANDEMENT pour le Renouvellement des Vœux du Baptême.*

III. *Courte INSTRUCTION PASTORALE avant la Confirmation.*

IV. *INSTRUCTION PASTORALE sur le* Pater.

V. *Nouvelle INSTRUCTION PASTORALE sur le* Pater, *plus courte & plus à la portée des gens de la Campagne.*

VI. *INSTRUCTION PASTORALE sur l'établissement des Dames de la Charité.*

VII. *INSTRUCTION sur le saint Sacrement.*

VIII. *MANDEMENT sur la Grossesse de la Reine.*

IX. *MANDEMENT sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin.*

X. *INSTRUCTION PASTORALE pour le Renouvellement des Statuts & Reglements qui regardent l'Office Divin.*

XI. *MANDEMENT pour ordonner des Prieres publiques pour la conservation du Roi.*

XII. *EXHORTATION à l'occasion du* Te Deum *pour la prise de Furnes.*

XIII. *MANDEMENT au sujet de la Convalescence du Roi.*



INSTRUCTION PASTORALE, EN FORME DE MANDEMENT;

AU SUJET DE PLUSIEURS PROPOSITIONS extraites de deux Ouvrages intitulés :

L'UN, *Dissertation sur la validité des Ordinations des Anglois :*

L'AUTRE, *Défense de cette Dissertation :* *par Frere* PIERRE-FRANÇOIS LE COURAYER, *Chanoine Regulier de Sainte Genevieve.*



DMEMONGIN, par la permission de Dieu, & par la grace du saint Siége apostolique, Evêque & Seigneur de Bazas, Conseiller du Roi en ses Conseils : à tous les Fideles de notre Diocèse, salut & benediction.

Quoique nous ayons la consolation de voir ce Diocèse

affermi dans la paix & dans la ſoumiſſion à l'Egliſe, nous avons cependant cru, mes chers Freres, qu'il étoit de notre prudence de vous prémunir contre une doctrine nouvelle, & d'autant plus dangereuſe, qu'à la faveur de certains projets de réunion & de paix, elle ne répand que des ſemences de diviſion, qui auroient déja pu exciter de plus grands troubles, ſi la vigilance & le zéle de pluſieurs grands Prélats * n'en avoient ralenti le cours. C'eſt ainſi que l'eſprit de menſonge, attentif à réparer ſes pertes, tient toujours de nouvelles erreurs toutes prêtes à remplacer celles que l'Egliſe a foudroyées ; mais plus habile encore à les couvrir, qu'à les préparer, il ne les montre jamais que ſous l'apparence de la vérité : il les inſinue ſous l'air de la ſincerité & de la candeur : il les déterre, & les amene de loin, pour qu'elles impoſent : il les rend importantes, pour qu'elles intéreſſent : il emprunte l'habit & la voix de la religion pour les faire reſpecter : il prend le nom d'ami, pour ne point les rendre ſuſpectes ; & pour les faire recevoir, il prend le ton de l'autorité, de la véhemence, & du zéle. C'eſt dans cet appareil que la Diſſertation ſur la Validité des Ordinations des Anglois s'eſt montrée.

L'auteur, apparemment ſéduit lui-même, & prévenu d'un faux zéle, paroît d'abord touché de voir l'Angleterre ſi long-temps ſéparée de l'Egliſe. Mais eſt-ce le propre de

* *M. le Cardinal de Biſſy, & les autres Prélats aſſemblés extraordinairement à Paris, au nombre de vingt, pour examiner ces deux Ouvrages qu'ils ont condamnés.*

la compassion, d'aveugler jusqu'au point de s'oublier soi-même ? ne seroit-ce point plutôt l'ouvrage de la prévention & de l'amour propre, & n'est-il point à craindre que le Pere le Courayer n'ait plutôt suivi son goût & son penchant pour l'erreur, que son zéle pour la religion ? S'il a voulu la servir, il a au moins la honte de l'avoir ignorée, ou le malheur de l'avoir trahie. Sous prétexte en effet, de vouloir réunir l'Angleterre, il ne tend qu'à l'autoriser dans son schisme, & à l'affermir dans ses erreurs, par la conformité prétenduë qu'il trouve entre sa croyance & celle de l'Eglise Romaine, sur plusieurs points fondamentaux de la foi & de la discipline.

Ce qu'il avance sur le Sacrifice de la Messe *, qu'il prétend n'être que représentatif & commémoratif, de réel & de véritable qu'il est, est un blasphême manifeste contre la foi & la doctrine constante de l'Eglise, qui nous a toujours enseigné que le Sacrifice de la Messe est une continuation du Sacrifice de la Croix. *C'est dans l'un & dans l'autre la même victime*, dit le saint Concile de Trente, *& il n'y a de différence que dans l'appareil du sacrifice* **. Sur la croix l'immolation fut sanglante ; mais sur l'autel, sans être sanglante, elle est toujours réelle : là, c'est la victime qui meurt : ici, c'est la même victime qui se représente, & qui toute vivante qu'elle est, est réellement offerte au Pere

* *Erreur du P. le Courayer sur le Sacrifice de la Messe.*

** Una enim eademque est hostia, idemque nunc offerens Sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit solâ offerendi ratione diversâ. *Concil. Trid. Sess. 22. cap. 2.*

éternel, pour renouveller sans cesse, & pour continuer jusqu'à la consommation des siécles, son premier sacrifice.

Si cette doctrine avoit besoin d'être prouvée, il seroit aisé de vous faire voir, mes chers Freres, que le Sacrifice de la Messe est non-seulement un véritable sacrifice, mais qu'il est encore un sacrifice nécessaire; parce que n'y ayant point de religion sans sacrifice; & celui de la croix ayant aboli tous les autres, comme insuffisants, il s'ensuivroit que la religion chrétienne seroit sans sacrifice, si celui de la Messe n'en avoit toute la vertu & toute la réalité. Aussi JESUS-CHRIST, qui n'a pas donné sa vie pour éteindre sa religion, *& qui ayant aimé les siens dès le commencement, les a aimés jusqu'à la fin* *, en préparant par l'institution de l'Eucharistie, le fonds éternel d'un sacrifice qui doit durer autant que son Eglise.

Et c'est sans doute dans cet esprit que saint Paul nous apprend que le sacerdoce de JESUS-CHRIST, est un sacerdoce perpétuel. *Perpetuum habet sacerdotium* **. Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisedech, il en exerce sans fin les fonctions, non-seulement en qualité de prêtre, mais encore en qualité de victime, en s'offrant lui-même chaque jour à son pere, pour faire ainsi d'un sacrifice déja infini dans son prix, un sacrifice éternel dans sa durée.

Que veut donc le Pere le Courayer en prétendant que

* Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. *Joan.* c. 13. v. 1.

** *Epist. ad Hæbr.* c. 7. v. 24.

le

le Sacrifice de la Meſſe ne ſoit pas un véritable ſacrifice ? veut-il ôter à JESUS-CHRIST la qualité de pontife & de victime, que les divines écritures lui donnent *pour toujours* * ? veut-il abolir la religion, en aboliſſant un ſacrifice qui en eſt comme la baſe & le point fondamental ? veut-il ôter à l'Egliſe toute ſa force & toutes ſes reſſources, en lui arrachant des mains la ſeule hoſtie digne de la majeſté de Dieu, la ſeule capable de meſurer toute ſa grandeur, de lui rendre un hommage auſſi étendu que ſon immenſité, de ſatisfaire à toute ſa juſtice, de payer toutes ſes graces, & de lui marquer une reconnoiſſance égale au bienfait ? plus cruel qu'Holopherne, veut-il nous couper les canaux par où le ſang de JESUS-CHRIST coule ſur nous ? & que nous ſerviroit que la ſource en fût ſur le Calvaire, ſi ſon amour n'en avoit tiré comme autant de canaux qu'il y a d'autels dans ſon Egliſe ?

Mais dans la croyance du Pere le Courayer, ces canaux ſacrés ſont fermés : il ne ſort, il ne coule rien d'un canal ſec & *repréſentatif*. Voudroit-il dire par là qu'un prêtre qui dit la Meſſe, n'eſt qu'un hiſtorien, ou un peintre qui ne fait que nous décrire ou nous repréſenter l'hiſtoire de la paſſion ?

Il eſt vrai que le Sacrifice de la Meſſe eſt le mémorial que JESUS-CHRIST nous a laiſſé de ſa paſſion : mais c'eſt un mémorial plein de la choſe repréſentée ** : ce n'eſt pas un tableau muet & inanimé : c'eſt JESUS-

* *Epiſt. ad Hebr. c. 7. v. 24.*
** Sacrificium Deo plenum. *Euſeb. Cazari.*

CHRIST qui s'y repréſente lui-même, qui nous y parle, & nous dit : *ceci eſt mon corps, prenez & mangez* * : mais parce qu'il y eſt vivant, & qu'il ne peut plus mourir, *ſon amour, auſſi fort que la mort* **, le réduit véritablement dans un état de victime : il y en exerce toutes les fonctions : il y éclipſe toute ſa gloire : *il y retrecit toute ſa grandeur* *** : il y eſt chargé de nos péchés, comme dans le Jardin des Olives : il s'offre, il ſe dévouë à ſon pere, il le prie, il l'appaiſe comme ſur le Calvaire : il y répand ſur nous le même ſang qu'il a répandu ſur la croix : il y eſt enſeveli ſous les ſacrés Symboles: *il y deſcend dans le fond de la coupe, comme dans ſon ſépulcre* †, & tout y eſt conſommé par la communion : on peut dire même qu'il y perd la vie qu'il y avoit priſe : il y étoit ſous les eſpéces du pain & du vin, & il ceſſe d'y être au moment qu'elles ſont conſumées : que ſi par toutes ces reſſemblances, il eſt dit que la Meſſe eſt l'image de la paſſion, eſt-ce à dire, parce que cette immolation n'eſt pas ſanglante, qu'elle ne ſoit pas réelle ? Quoi donc ! parce que ſaint Paul a dit que *le Fils eſt l'image & la figure de la ſubſtance du Pere* ¶, dira-t-on qu'il a voulu dire qu'il n'en eſt que la peinture ?

§ Ces idées, toutes fauſſes & toutes impies qu'elles

* *Matth. c. 26. v. 26.*

** Fortis eſt ut mors dilectio. *Can. c. 8. v. 6.*

*** Verbum abbreviatum. *D. Ber.*

† *D. Ber.* De excell. Ss. Sacram.

¶ *Epiſt. ad Hebreos. c. 1. v. 3.*

§ *Erreur du Pere le Courayer ſur le Sacerdoce.*

ſoient, ſont néanmoins les conſéquences naturelles du principe du Pere le Courayer : elles ſont même très-conforme à tout ce qu'il dit ſur le ſacerdoce, & ſur ſa principale fonction. Car comme il n'admet qu'un ſacrifice de repréſentation, il eſt forcé à ne donner aux Prêtres que des fonctions vuides, ſtériles, vagues, indéterminées, & à dire que c'eſt une *erreur* de penſer que l'exercice le plus propre du ſacerdoce conſiſte dans l'oblation de l'Euchariſtie. Selon lui, c'eſt *une expreſſion fauſſe, & une imagination bizarre* de dire que le ſacerdoce ſe tire de ce que JESUS-CHRIST eſt immolé dans l'Euchariſtie. Pourquoi ? c'eſt qu'il ne veut pas qu'il y ſoit immolé, parce que s'il y étoit immolé, il y auroit un véritable ſacrifice ; & s'il y avoit un véritable ſacrifice, le ſacerdoce conſiſteroit dans le pouvoir de l'offrir ; & c'eſt ce qui déplaît au Pere le Courayer. Il faut cependant convenir que ce nouveau Docteur a des principes, & qu'il raiſonne conſéquemment : car après avoir ôté ce qu'il y a d'eſſentiel dans le Sacrifice de la Meſſe, qui eſt une offrande réelle, & une victime préſente à laquelle il ne ſubſtituë que l'image d'une offrande morte, & une pure commémoration d'une mort paſſée, il faut bien qu'il ſoutienne que le ſacerdoce ne conſiſte point dans l'oblation de l'Euchariſtie. Il ne veut point de victime, il n'a garde de dire que la principale fonction du prêtre ſoit de l'offrir : il pourroit même pouſſer ſes conſéquences plus loin, & après avoir dit qu'il n'y a point de véritable victime, il pourroit dire hardiment qu'il n'y a point de véritables prêtres. Il a déja ôté à JESUS-CHRIST ſa qualité de

pontife éternel, que lui coûtera-t-il de dégrader tous les prêtres, d'anéantir le pouvoir que JESUS-CHRIST leur a donné, d'effacer leur caractere, & de leur ôter l'onction sainte, dont leurs mains ont été consacrées, puisque véritablement elles ne l'ont été qu'à cette fin ?

* Il en est de même de ses nouvelles & dangereuses idées sur la forme des Sacrements, qui renverseroient toute la tradition, & donneroient une atteinte mortelle aux Sacrements mêmes : car en regardant comme un abus d'en attacher la forme à des paroles de tout temps consacrées à la production de l'effet qu'ils operent, il rend les paroles sacramentelles arbitraires & douteuses ; il balance & tient en l'air leur force & leur vertu, & laisse le ministre qui confere le Sacrement, & celui qui le reçoit, incertains de la grace, ou du moins de l'instant où la grace est conferée.

** C'est un point de dogme & de discipline dans l'Eglise, qu'il y a trois Sacrements qui impriment caractere, & qui par conséquent ne se réiterent point. Mais le Pere le Courayer se jouë de cette créance, en disant que le caractere est une expression sans idée ; or, une expression sans idée, est une expression qui n'exprime rien ; mais si le caractere est une expression qui n'exprime rien, il n'imprime donc rien ; & s'il n'imprime rien, l'initerabilité tombe d'elle-même. De sorte que sur les principes de

* *Erreur du Pere le Courayer sur la forme des Sacrements.*

** *Erreur du Pere le Courayer sur les Sacrements qui impriment caractere.*

ce grand Théologien, il faudra que l'Eglise se reforme, & nous pourrons dans la suite réiterer le Baptême, la Confirmation & l'Ordre, puisque le caractere sacré que nous supposons qu'ils impriment, n'étant qu'une expression sans idée, ou qui ne présente à l'esprit que des notions bizarres, ne peut laisser dans l'ame rien d'ineffaçable qui puisse empêcher de le réiterer. Ainsi par complaisance pour notre Anglican, il faudra dans la suite que nous effaçions de nos Traités de Théologie, & de nos Catechismes, cet ancien dogme, devenu depuis tant de siécles, la créance & la pratique de toute l'Eglise.

* Sans respect & sans foi pour nos Sacrements, le Pere le Courayer va jusqu'au mépris pour nos céremonies, en plaçant la Liturgie Anglicane dans un prétendu milieu, entre le culte nud & dépouillé de Calvin, & la multitude des céremonies qui semblent accabler le nôtre; il laisse voir à qui il réserve la préference: mais bientôt après, dégoûté apparemment du serieux & de la majesté de notre culte, si bien & si régulierement observé dans sa propre maison, il ne ménage plus rien, & se déclare plus ouvertement, en disant *que l'Angleterre, dans la substitution du Rituel d'Edouard au pontificat Romain, n'a fait autre chose que de revenir à la simplicité du Rit ancien.*

** Mais rien ne dévoile mieux le cœur du Pere le Courayer, & son amour pour l'Eglise Anglicane, que la maniere dont il s'explique sur la suprémacie des Rois

* *Mépris du Pere le Courayer pour nos céremonies.*

** *Erreur du Pere le Courayer sur la primauté du Pape.*

d'Angleterre. On ſçait que par ce titre, les Rois d'Angleterre prétendent être chefs de l'Egliſe de la nation. Reſte à ſçavoir s'ils l'ont pu. Le Pere le Courayer n'y trouve pas de grands inconvenients ; il penſe qu'il n'eſt pas difficile de trouver un ſens favorable à la qualité de chef de l'Egliſe, uſurpée par Henri & par Edouard : il met cette uſurpation au rang de celles que les loix peuvent autoriſer : il aſſûre qu'elle n'eſt devenuë odieuſe qu'à la cour de Rome, & qu'elle ne reſtraint que la puiſſance du Pape ; comme ſi la primauté du Pape pouvoit jamais être uſurpée. Le Pere le Courayer peut-il ignorer qu'étant de droit divin, elle ne peut être ſujette aux variations humaines ; qu'étant ſortie & émanée de la bouche de JESUS-CHRIST même, elle eſt le principe & le fondement de ſon apoſtolat, ſans qu'elle puiſſe en être le fruit, non plus que de la preſcription des autres Egliſes, qui ayant toujours dû reconnoître dans le Pape cette ſinguliere prérogative, n'ont jamais pu la lui donner. Ce qui eſt un don & une grace ſpéciale de JESUS-CHRIST, ne peut émaner de la main des hommes. A qui donc des Rois d'Angleterre, de Henri, ou d'Edouard, ou d'Eliſabeth, JESUS-CHRIST a-t-il dit : *tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon Egliſe* *, comme il l'a dit au Prince des Apôtres, & dans ſa perſonne à tous ſes ſucceſſeurs.

Encore ſi l'auteur de la Diſſertation ſe contentoit de juſtifier l'Egliſe Anglicane dans tout ce qu'elle a de plus

* *Matth. c.* 16. *v.* 18.

insoutenable : mais il porte l'indécence & l'audace jusqu'à attaquer l'Eglise Romaine ; en décriant son autorité par les termes odieux de joug qu'on ne peut porter, & qui fait rougir ses propres enfants ; en l'insultant par de malignes & de témeraires invitations, à s'accommoder aux foiblesses des nations, & à dominer plus par ses exemples que par ses loix, & en la dépouillant jusqu'à vouloir lui ôter le droit inaliénable de porter des loix, & de décerner des peines. En vérité le Pere le Courayer mériteroit bien de servir aujourd'hui d'exemple du pouvoir & de l'autorité de l'Eglise.

Car enfin, tant qu'on se bornera à condamner une mauvaise doctrine, sans toucher à la personne, l'auteur impuni n'en deviendra que plus fier & plus témeraire par la célebrité qu'il acquiert à son nom : il s'applaudira d'avoir assemblé d'illustres Evêques, dont la censure le tire de l'obscurité, & le montre au monde. Nouvel Erostrate, il aimera mieux brûler un temple, & devenir célebre, que de demeurer toujours ignoré. Il se mettra d'avance à côté de ces noms fameux qui se sont immortalisés en troublant l'Eglise ? & que sçavons-nous si l'envie de les égaler, ne rendra pas un jour son histoire aussi mémorable, & aussi funeste à l'Eglise ? au lieu que si d'abord on forçoit l'auteur à une rétractation aussi publique que son livre, & qu'on le soumît à une pénitence qui lui fermât la bouche, & qui lui ôtât la plume de la main, la flétrissure de la personne dissiperoit ses sectateurs, & l'opprobre de la victime feroit tomber l'idole.

Déja le Roi, zélé protecteur de la religion, a supprimé

par un Arrêt * cette licentieuse doctrine. Mais comme il sçait qu'il est aussi le fils aîné de l'Eglise, il lui laisse l'usage de ses foudres, & la liberté de châtier ses enfants rebelles. Fils respectueux, autant que puissant, il se contente de lui insinuer son devoir par ses exemples, en se renfermant dans l'autorité légitime que Dieu lui a donnée.

Dira-t-on que l'auteur de la Dissertation & de sa Défense, ne seroit pas indigne de la clémence de l'Eglise, par la favorable interprétation qu'on peut donner à l'intention qu'il prétend avoir euë de réunir l'Eglise Anglicane à l'Eglise Romaine ? Mais a-t-il trouvé dans ses Docteurs, ou dans les Peres, qu'il fallût décrier l'épouse de JESUS-CHRIST, combattre sa doctrine, & alterer tous ses dogmes pour lui ramener ses enfants rebelles ? C'est cependant l'injurieux stratagême qu'il a employé dans ses ouvrages. Désesperant de rapprocher les Anglois de nous, il veut nous rapprocher d'eux : ne pouvant leur ôter leurs erreurs, il les canonise pour nous les donner : au lieu de leur prêcher notre foi, il voudroit nous voir soumis à la leur : trop foible, ou trop lâche pour les combattre, il se livre à eux : n'osant, pour ainsi parler, habiller l'Anglois à la Romaine, il habille le Romain à l'Angloise ; & bien différent de saint Paul, qui auroit voulu être anathême pour ses freres, on diroit à l'entendre, qu'il voudroit que tous ses freres devinssent anathêmes pour les Anglois.

* *Arrêt du Conseil du 7. Septembre 1727.*

Dieu

Dieu nous eſt témoin que nous voudrions auſſi-bien que lui, & même au prix de tout notre ſang, voir l'accompliſſement d'un auſſi grand & auſſi pieux deſſein que celui de la réunion de l'Angleterre à l'Egliſe catholique. Mais à Dieu ne plaiſe que nous le vouluſſions aux conditions du Pere le Courayer. Nous ſommes prêts à tout ſacrifier pour le ſalut de nos freres, à l'exception cependant de notre foi & de notre religion, qui ſeroit la leur, s'ils vouloient reprendre celle de leurs peres, de tant de grands hommes qui ſont encore aujourd'hui la gloire de la nation, de tant de ſaints Evêques, & tant de glorieux Martyrs, qui nous rendent encore l'Angleterre ſi chere & ſi recommandable.

Mais avant que de condamner cette doctrine, nous allons en expoſer les Propoſitions qui nous ont paru les plus repréhenſibles ; & ſi nous n'en avons choiſi qu'un petit nombre, c'eſt que nous ne nous ſommes attachés qu'à celles qui attaquent le plus directement la foi, & qui bleſſent le plus la croyance commune de l'Egliſe.



PROPOSITIONS

Extraites de la Dissertation sur la Validité des Ordinations des Anglois, & de la Défense de cette Dissertation.

PREMIERE PROPOSITION.

*Il est faux * que les Anglois ne reconnoissent point de sacrifice dans le sens de nos meilleurs Théologiens ; c'est-à-dire, un sacrifice représentatif & commémoratif.*

OBSERVATION.

Quand les Anglois reconnoîtroient un sacrifice représentatif & commémoratif, cela ne suffiroit pas ; il faudroit qu'ils reconnussent de plus, que ce sacrifice est réel & véritable, pour qu'ils fussent conformes aux sentiments de nos meilleurs Théologiens, qui ne mériteroient ni ce nom, ni cet éloge, s'ils étoient contraires au Concile de Trente, qui prononce deux anathêmes ; l'un, *contre tous ceux qui soutiennent que le Sacrifice de la Messe n'est qu'une pure commémoration de la mort de Jesus-Christ sur la croix*** ; & l'autre, *contre ceux qui disent*

* *Dissertation sur la Validité des Ordinations des Anglois.* A Bruxelles.

** Si quis dixerit Missæ Sacrificium tantum esse laudis & gratiarum actionis, aut nudam commemorationem sacrificii in cruce peracti, anathema sit. *Sess.* 22. *Can.* 3.

*que ce n'eſt pas un ſacrifice véritable & proprement dit **.

SECONDE PROPOSITION.

** *Nous ne reconnoiſſons, catholiques & reformés, qu'un ſeul ſacrifice, qui eſt celui que* JESUS-CHRIST *a offert ſur la croix.*

OBSERVATION.

Voici une propoſition, qui en mettant tous les catholiques au rang des reformés, plongeroit l'Egliſe entiere dans l'héreſie, ſi elle s'en tenoit là. Si le Pere le Courayer eût dit que nous ne reconnoiſſons qu'une ſeule victime, il auroit parlé comme l'Egliſe, & comme le ſaint Concile de Trente, qui dit, que ſur la croix & ſur l'autel, *c'eſt la même victime*, mais qu'il *y a de la différence dans la maniere de l'offrir* ***. Mais s'il y a de la différence dans la maniere de l'offrir, il y a donc dans l'Egliſe deux ſortes de ſacrifice ; l'un, qui conſiſte dans l'immolation ſanglante de JESUS-CHRIST ſur la croix ; & l'autre, dans l'immolation non ſanglante, mais réelle de JESUS-CHRIST ſur l'autel, où il eſt véritablement, mais différemment immolé. Dans l'un, *ſeipſum cruentè obtulit ;* & dans l'au-

* Si quis dixerit in Miſſa non offerri Deo verum & proprium Sacrificium, anathema ſit. *Seſſ.* 22. *Can.* 1.

** *Défenſe de la Diſſertation ſur la Validité des Ordinations des Anglois.* A Bruxelles.

*** Una enim eademque eſt hoſtia... ſola offerendi ratione diverſa. *Conc. Trid. Seſſ.* 22. *c.* 2.

tre, *incruentè immolatur*, dit le Concile *.

TROISIE'ME PROPOSITION.

*** *Voilà donc précisément en quoi consiste le sacrifice de l'Eglise chrétienne, dans l'offrande de* JESUS-CHRIST.

OBSERVATION.

Il est faux & héretique de dire que le sacrifice de l'Eglise consiste dans la simple offrande de la mort de JESUS-CHRIST. Il consiste dans l'offrande de JESUS-CHRIST vivant ; & le Concile de Trente dit nettement que JESUS-CHRIST, comme *Prêtre éternel*, *offre à Dieu son pere*, *son corps & son sang sous les especes du pain & du vin.* Or, s'il offre lui-même son corps & son sang, il s'offre donc comme vivant, car son corps & son sang ne sont autre chose que lui-même ; & s'il s'offre comme vivant, le sacrifice de l'Eglise ne consiste donc pas dans la simple offrande de sa mort, mais dans l'offrande de JESUS-CHRIST vivant, actuellement présent, & s'offrant lui-même dans un état de victime, sous les symboles ou les espéces du pain & du vin... *Sacerdotem secundùm ordinem Melchisedech se in æternum constitutum declarans, corpus & sanguinem suum sub speciebus panis & vini Deo Patri obtulit****.

* Una enim eademque est hostia... sola offerendi ratione diversa. *Conc. Trid. Sess.* 22. *c.* 2.

** *Ibid. Défense, &c.*

*** *Conc. Trid. Sess.* 22. *cap.* 1. *De Sacrificio Missæ.*

QUATRIE'ME PROPOSITION.

* *Les Anglois pourroient reconnoître le même ſacrifice que nous dans la célebration de l'Euchariſtie, quand bien même ils rejetteroient la réalité de la preſence.*

OBSERVATION.

Le Pere le Courayer tombe ici dans le délire ; car j'appelle délire une contradiction manifeſte. Il vient de dire que le Sacrifice de la Meſſe conſiſte dans l'offrande de la mort de JESUS-CHRIST : mais en rejettant la réalité de la preſence, JESUS-CHRIST ſera abſent ; & ſi JESUS-CHRIST eſt abſent, qui fera cette offrande ? S'il dit que c'eſt le prêtre ſeul, je lui répondrai, par la bouche de toute l'Egliſe, & par celle de tous les Peres du Concile de Trente, que JESUS-CHRIST eſt le véritable prêtre ; qu'il ne nous a fait prêtres que pour le repréſenter ; que nous ne ſommes que ſes miniſtres ; *qu'il eſt lui-même & celui qui offre, & celui qui eſt offert par le miniſtere des prêtres* ** ; & que dans ce grand ſacrifice de propitiation, il eſt tout enſemble le pontife & la victime. S'il eſt forcé de dire que c'eſt JESUS-CHRIST qui offre lui-même ce ſacrifice ; pourquoi donc, lui répondrai-je, dites-vous que ce ſacrifice peut ſubſiſter en rejettant la réalité de ſa preſence ? non con-

* *Ibid. Déſenſe, &c.*

** Idem nunc offerens ſacerdotum miniſterio... ſacrificiumque iſtud verè propitiatorium eſſe & per ipſum fieri. *Conc. Trid. Seſſ. 22. c. 2.*

tent de vouloir faire un ſacrifice ſans victime, voulez-vous encore en ôter le ſacrificateur ?

CINQUIE'ME PROPOSITION.

* *Je ſçai bien que c'eſt un abus d'attacher la forme des Sacrements à certaines paroles excluſivement aux autres, & de croire que le reſte des prieres ne concourt point à la production du même effet.*

OBSERVATION.

S'il n'y avoit rien de fixe & de défini pour la forme des Sacrements, & qu'il fût libre de ne pas attacher l'effet du Sacrement aux paroles marquées par notre Liturgie, ce ſeroit pour lors qu'il y auroit un abus ; les prêtres ſcrupuleux ne ſçauroient jamais à quoi s'en tenir, & croiroient toujours avoir omis quelques paroles eſſentielles, puiſqu'elles le ſeroient toutes dans le ſentiment du Pere le Courayer, qui voudroit que le reſte des prieres concourût à la production du même effet : il s'enſuivroit que les prêtres inattentifs auroient encore plus de peine à s'obſerver, & à recueillir leur attention : il y auroit d'ailleurs encore en cela un plus grand inconvenient, en ce que les laïques ne pourroient plus baptiſer les enfants dans le cas de néceſſité, & qu'il faudroit que les ſages-femmes ſçûſſent toutes les cére-

* *Ibid. Défenſe, &c.*

monies & toutes les prieres du Baptême : en quoi nous ne pouvons assez admirer la sagesse de l'Eglise, ni assez adorer l'esprit de Dieu qui la conduit, d'avoir attaché à des paroles si courtes & si simples, l'effet d'un Sacrement si nécessaire.

Aussi le Concile de Trente, fidele conservateur de la foi & de la religion, *nous enseigne précisément que la forme des Sacrements, & en particulier celle de la Pénitence, ne consiste point dans les prieres que l'Eglise, suivant sa louable coûtume, ajoute à l'absolution que le prêtre a prononcée, & qu'elles n'appartiennent nullement à son essence, qui se réduit simplement à ces paroles : je t'absous, &c.* *. Cependant c'est dans cette pratique, si sagement établie, & si divinement inspirée, que le Pere le Courayer trouve de l'abus. Mais nous laissons à juger de quel côté est l'abus, ou du côté du Pere le Courayer, ou du côté de la tradition, qui a pour elle nos besoins & nos infirmités qui reclament sans cesse de prompts secours ; tradition constante, qui a pour elle toute l'Eglise, & en dernier lieu le saint Concile ; je n'ose dire le saint Esprit, de peur de confondre le témeraire auteur qui la censure, & qui y trouve de l'abus.

* Docet sancta Synodus Sacramenti Pœnitentiæ formam, in qua præcipuè ipsius vis sita est, in illis ministri verbis positam esse : *ego te absolvo, &c.* quibus quidem de Ecclesiæ sanctæ more præces quædam laudabiliter adjunguntur, ad ipsius tamen formæ essentiam nequaquam spectant. *Sess. 4. c. 3.*

SIXIE'ME PROPOSITION.

* *A l'égard du caractere, il est vrai que les Anglois auroient peine à souscrire aux notions bizarres qu'on s'en forme dans plusieurs de nos écoles, mais ils croyent que l'Ordination ne se réïtere point; & de l'initerabilité au caractere, il n'y a pas d'autre distance que celle d'une idée qui se conçoit à une expression sans idée.*

OBSERVATION.

Si le caractere ne presente à l'esprit que des notions bizarres, & que ce soit une expression sans idée, c'est donc mal à propos que les Anglois ne réïterent point l'Ordination; car si l'Ordination n'imprime point caractere, à quoi bon ne pas la réïterer; mais s'il y a des Sacrements qui impriment caractere, de quel front le Pere le Courayer ose-t-il dire que le caractere ne presente à l'esprit que des notions bizarres; ne sçait-il pas que cette doctrine est la croyance de toute l'Eglise, & que le Concile de Trente nous oblige à croire *qu'il y a trois Sacrements qui ne se réïterent point, parce qu'ils impriment caractere, & que ce caractere est une impression dans l'ame qui ne peut s'effacer* *. Que si cette impression n'est pas sensible, ce n'est pas à dire qu'elle soit sans idée. Le péché originel est une impression du premier péché :

* Quoniam verò in Sacramento Ordinis, sicut & in Baptismo & Confirmatione, character imprimitur qui nec deleri nec auferri potest. *Sess. 23. c. 4.*

cette

cette impreſſion qui vient de plus loin n'eſt pas plus ſenſible ; & cependant tous les enfants naiſſent avec elle ; & pour l'ôter , il a fallu qu'un Dieu l'ait effacée par ſon ſang , & que ce même ſang ait donné à l'eau du Baptême la même vertu. Le Pere le Courayer dira-t-il de l'impreſſion du péché originel , ce qu'il dit de l'impreſſion du caractere ; que c'eſt une expreſſion ſans idée , & qui ne préſente à l'eſprit que des notions bizarres. Il eſt vrai que ces idées ne ſont pas bien claires , mais elles ne ſont pas bizarres ; elles ſont obſcures , mais la foi demande-t-elle de la lumiere & de l'évidence par tout ? Il ſuffit que nous en ayons dans les déciſions. Celle que nous venons de citer du Concile de Trente n'eſt pas douteuſe. Mais s'il veut encore une plus grande lumiere , nous allons la lui fournir. Je balance à la lui préſenter , il y trouvera encore un nouvel anathême contre lui ; il nous peſe de l'en charger , & d'entaſſer tant de charbons ſur ſa tête , en lui diſant avec le ſaint Concile : *ſi quelqu'un dit que par les trois Sacrements de Baptême, de Confirmation & d'Ordre , il ne s'imprime pas dans l'ame un caractere , c'eſt-à-dire , un ſigne ſpirituel & ineffaçable qui empêche qu'ils ne puiſſent être rëiterés* , QU'IL SOIT ANATHESME *.

Si le goût du Pere le Courayer pour les idées claires n'eſt pas encore ſatisfait , je tremble pour lui , en le ren-

* Si quis dixerit in tribus Sacramentis, Baptiſmo ſcilicet Confirmatione & Ordine non imprimi characterem in anima , hoc eſt ſignum quoddam ſpirituale & indelibile, undè ea iterari non poſſunt, anathema ſit. *Seſſ.* 7. *Can.* 9.

voyant avec ces prudents & ces ſages du ſiécle dont JESUS-CHRIST parle *en rendant graces à ſon pere de leur avoir caché toutes ces choſes , & de les avoir revelées aux ſimples & aux petits* *.

SEPTIE'ME PROPOSITION.

** *La queſtion de la rëiteration des Sacrements conferés hors de l'Egliſe, eſt une pure queſtion de diſcipline. Si la pratique changeoit, il faudroit néceſſairement en revenir à croire que comme un Sacrement conferé ſelon un rit eſſentiellement alteré, n'imprime point de caractere ; il n'en imprimeroit pas davantage s'il étoit conferé hors de l'Egliſe.*

OBSERVATION.

Jamais la queſtion de la rëiteration des Sacrements conferés hors de l'Egliſe, n'a été une queſtion de pure diſcipline ; & le Concile de Trente, en décidant que le Baptême conferé hors de l'Egliſe eſt valide, & ne peut ſe rëiterer, n'a fait que ſuivre plus de mille ans après, la déciſion du fameux Concile ***, où les Donatiſtes qui ſoutenoient la rëiteration, furent condamnés. Cette queſtion, qui pouvoit être un doute dans les premiers temps, eſt devenuë un dogme tant par cette déciſion,

* Confiteor tibi, Pater, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis. *Matth. c.* 11. *v.* 25.

** *Ibid. Défenſe, &c.*

*** *Concile d'Arles, l'an* 314.

que par la tradition conſtante de l'Egliſe, qui donne à ce Concile toute la force d'un Concile œcumenique, & qui a été ſi vénerable à toute l'antiquité, que ſaint Auguſtin même le cite preſque toujours ſous ce nom ; mais le Pere le Courayer, qui eſt Anglican ſur le Sacrifice de la Meſſe, au mépris du Concile de Trente, eſt encore Donatiſte au mépris du Concile d'Arles, & de toute l'antiquité.

HUITIE'ME PROPOSITION.

Ce n'eſt point parler exactement, que de dire que le Sacerdoce des Chrétiens ſe tire de ce que JESUS-CHRIST *eſt immolé dans l'Euchariſtie.... Il eſt vrai que comme de toutes les fonctions qui concernent le culte extérieur, il n'y en a point de plus ſolemnelle & de plus ſainte que celle de l'oblation de l'Euchariſtie, on la regarde communément comme celle qui conſtituë proprement le Sacerdoce :* ***MAIS C'EST UNE ERREUR.***

OBSERVATION.

Il eſt vrai que ce que l'on vient de lire eſt une erreur, mais cette erreur eſt toute dans le Pere le Courayer ; elle n'eſt pas du moins dans ſaint Paul, qui dit, *que tout prêtre eſt deſtiné pour offrir des ſacrifices* *. Elle n'eſt pas non plus dans le Concile de Trente, qui, en par-

* Omnis Pontifex ex hominibus aſſumptus... ut offerat dona & ſacrificia pro peccatis. *Hæbr. c. 5.*

lant du ſacerdoce inſtitué par JESUS-CHRIST, & conferé à ſes Apôtres, & à tous leurs ſucceſſeurs dans le ſacerdoce, dit pareillement, *qu'il conſiſte dans la puiſſance qui leur eſt donnée de conſacrer, & d'offrir ſon corps & ſon ſang* * ; & qui dans le premier canon qui ſuit cet article, prononce anathême contre les bouches témeraires qui oſeroient avancer le contraire **.

NEUVIE'ME PROPOSITION.

La ſuprémacie, ou reclamée par les Rois d'Angleterre, ou accordée par les loix, ne conſiſte point dans aucune portion du ſacerdoce, mais dans une extention de juriſdiction, qui ſoumet à leur tribunal & les cauſes & les perſonnes eccléſiaſtiques, & qui dépouille le Pape de toute autre puiſſance étrangere, d'une autorité qu'une longue preſcription, l'exemple des autres Egliſes d'Occident, & le fruit de ſon apoſtolat lui avoient acquiſe... Mais quelque odieux que ſoit ce titre, on n'auroit pas plus de peine à le juſtifier que celui de Vicaire de JESUS-CHRIST, pris par le ſaint Roi Edouard, un de leurs prédeceſſeurs. Le malheur eſt que leurs vuës n'ont pas été auſſi pures que celles de ce ſaint Roi, & qu'il eſt plus difficile de ne pas condamner leur conduite, que de trouver un ſens favorable

* Hoc autem ab eodem Domino Salvatore noſtro inſtitutum eſſe, atque Apoſtolis eorumque ſucceſſoribus in ſacerdotio poteſtatem traditam conſecrandi offerendi & miniſtrandi corpus & ſanguinem ejus. *Seſſ.* 22. *c.* 1. *de Ordine.*

** Si quis dixerit non eſſe in novo teſtamento ſacerdotium viſibile & externum, vel non eſſe poteſtatem aliquam conſecrandi & offerendi corpus & ſanguinem Domini, anathema ſit. *Seſſ.* 22. *Can.* 3.

à la qualité de chef de l'Eglise qu'ils avoient usurpée.

OBSERVATION.

Ce n'est ni la prescription ni l'exemple des autres Eglises, ni le fruit de son apostolat qui ont donné au Pape la qualité de chef de l'Eglise. C'est son siége. C'est la chaire de saint Pierre où il est assis. Sa primauté n'est pas un droit acquis. Ce n'est ni une conquête ni une concession. C'est un droit divin, donné par JESUS-CHRIST seul, quand il a dit à saint Pierre : *Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise* *. Ainsi cette prérogative, qui est toute divine, & qui ne tient rien de la main des hommes, est inaliénable & inadmissible ; elle ne peut ni être usurpée par la force, ni être accordée par les loix, ni être transferée sur aucune autre tête du monde, ni enfin se perdre dans les chaînes & dans la captivité. Saint Pierre dans les liens, les Papes fugitifs & persécutés, & les Papes martyrs sur des échafaux, étoient encore Princes & chefs de toute l'Eglise. Comment donc le Pere le Courayer pourroit-il trouver un sens favorable à la qualité de chef de l'Eglise, usurpée par les Rois d'Angleterre ?

DIXIE'ME PROPOSITION.

Les Députés chargés de la composition de la Liturgie Anglicane, ne donnoient pas aveuglement dans les vuës de Calvin, & étoient presque autant éloignés d'un culte aussi nud & aussi

* *Matth. c.* 16. *v.* 18.

dépouillé, que celui qu'il vouloit établir, que de la multitude des céremonies qui ſemblent accabler le nôtre... Et l'Angleterre dans la ſubſtitution du Rituel d'Edouard au Pontificat Romain, n'a fait autre choſe que de revenir à la ſimplicité du rit ancien.

OBSERVATION.

Il eſt étonnant que le Pere le Courayer, élevé dans une maiſon, où l'Office Divin ſe fait avec tant de décence & tant d'édification, porte néanmoins le mépris pour nos céremonies, juſqu'à leur préferer la Liturgie Anglicane. Mais s'il ſe ſent accablé ſous la multitude de nos céremonies, pouvons-nous eſperer qu'il ſoit ſenſible à la peinture touchante que les Peres du Concile nous en font, en nous repréſentant que * *ce bel ordre & cette pompe majeſtueuſe de nos céremonies, faiſoient dès les premiers temps l'ornement & la parure de l'épouſe de* JESUS-CHRIST, *ſi convenable à l'appareil du ſacrifice de ſon époux, ſi propre à toucher le cœur, & à élever l'eſprit des fideles à la contemplation des divins myſteres qu'il renferme. A la beauté & à la magnificence de cette peinture, faite en faveur des ames ſenſibles, les Peres du Concile ont ajouté des menaces pour reveiller les ames aſſoupies, ou accablées ſous la multitude de nos céremonies, en prononçant anathême contre ceux qui les mépriſeroient* **. De

* *Concil. Trid. Seſſ.* 22. *cap.* 5.

** Si quis dixerit cæremonias, veſtes, & externa ſigna quibus in Miſſarum celebratione Eccleſia catholica utitur, irritabula impietatis eſſe magis quàm officia pietatis, anathema ſit. *Seſſ.* 22. *Can.* 7.

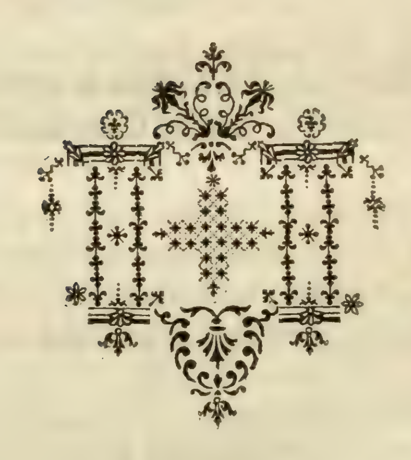
bonne foi le Pere le Courayer peut-il avec quelque pudeur reconnoître & citer encore le ſaint Concile de Trente, où à chaque page il trouve des anathêmes lancés contre lui.

A CES CAUSES, & pour prémunir les Fideles de notre Diocèſe contre la doctrine contenuë dans les Propoſitions ci-deſſus expoſées, après avoir invoqué le ſaint Eſprit, & en avoir conferé avec nos très-chers & vénerables Freres, les Chanoines & Chapitre de notre Egliſe cathédrale, nous déclarons leſdites Propoſitions reſpectivement fauſſes, témeraires, ſcandaleuſes, injurieuſes à l'Egliſe & au ſaint Siége, favoriſant le ſchiſme & l'héreſie déja condamnées par le ſaint Concile de Trente, & héretiques.

Au reſte, mes chers Freres, nous proteſtons devant Dieu que nous n'avons dans le cœur aucune aigreur contre le Pere le Courayer; nous honorons ſon illuſtre Congrégation, & nous cheriſſons ſa perſonne en cenſurant ſa doctrine; s'il aime encore l'Egliſe, il a des talents pour la ſervir. Mais nous l'invitons à commencer par l'édifier, en retractant publiquement les erreurs qu'il a publiées. Peut-être n'ont-elles fait qu'échapper à ſon zéle; mais le zéle eſt toujours humble quand il eſt ſincere. Il y a moins de honte à tomber, qu'il n'y a de gloire à ſe relever. Nous prions Dieu de tout notre cœur de lui en donner le courage & la force, & à vous, mes chers Freres, la grace de profiter de l'inſtruction que nous vous donnons dans le préſent Mandement, ſur pluſieurs arti-

cles de la foi, & principalement ſur le Sacrifice de la Meſſe, qui contenant la ſource de toutes les graces, doit être auſſi le principal objet de votre pieté & de votre culte. Donné à Bazas dans notre Palais Epiſcopal, le quinze du mois de Février mil ſept cents vinghuit.

† E. *Evêque de Bazas.*





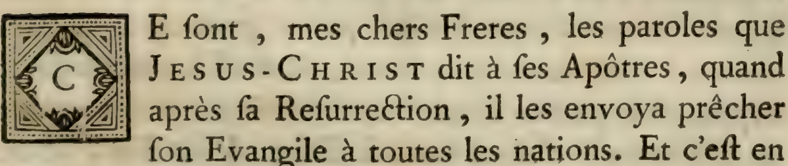
INSTRUCTIONS
FAITES ET PRONONCÉES
EN COURS DE VISITES.

PREMIERE INSTRUCTION
AVANT
LA CONFIRMATION.

Euntes ergo docete omnes gentes baptisantes eos in nomine Patris, & Filii, & Spiritûs sancti.

Allez donc, enseignez toutes les nations, & baptisez-les au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit.

Ces Paroles sont de saint Matthieu, chap. 28. v. 9.



CE sont, mes chers Freres, les paroles que JESUS-CHRIST dit à ses Apôtres, quand après sa Resurrection, il les envoya prêcher son Evangile à toutes les nations. Et c'est en vertu de cette premiere mission donnée aux Apôtres, & continuée à leurs successeurs, que je viens aujourd'hui vous instruire, & vous visiter au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit. *In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs sancti.*

Voilà, mes chers Freres, dans ces dernieres paroles, l'abregé de tous nos Myſteres, & le fondement de toutes nos eſpérances. Un Dieu en trois perſonnes, Pere, Fils, & ſaint Eſprit. Voilà notre foi : voilà notre religion. Et ceux qui l'ont publiée, ſçavoient la faire croire, ou mourir pour la défendre. Paroles victorieuſes & triomphantes, qui ont captivé la raiſon ſous le joug de la foi, qui ont vaincu le monde, laſſé les tyrants, & couronné les martyrs. *Hæc eſt victoria quæ vicit mundum fides noſtra* *. Paroles puiſſantes, & efficaces, qui nous font ſentir la vérité de tous nos myſteres, ſans les comprendre ; qui nous font deſirer, & eſperer les biens à venir, ſans les voir ; & qui nous donnent dès cette vie un avant-goût du bonheur de l'autre, par le ſeul attrait des promeſſes.

Mais non-ſeulement la foi que nous avons aux trois Perſonnes Divines, eſt l'abregé de tous nos myſteres, & le fondement de nos eſpérances, elle eſt encore la ſource de toutes les graces que les Sacrements nous conférent. Et en effet, ſommes-nous regenerés par les eaux ſacrées du Baptême ? c'eſt au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. Sommes-nous fortifiés par la grace de la Confirmation ? c'eſt au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. Nos péchés nous ſont-ils remis par le Sacrement de Pénitence ? c'eſt au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. Sommes-nous nous-mêmes miniſtres du Seigneur, conſacrés par le caractere du ſacerdoce ? c'eſt au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. Avons-nous

* 1. *Joan. c. 5. v. 4.*

la foi, l'eſpérance, & la charité ? c'eſt en vertu du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. En vertu du Pere qui nous a créés ; voilà la foi : en vertu du Fils qui nous a rachetés ; voilà la charité : & en vertu du ſaint Eſprit qui nous a ſanctifiés ; voilà l'eſpérance. Tant il eſt vrai, dit ſaint Auguſtin, que dans la religion chrétienne il n'y a point de graces, point de vertus, point de mérites, point de juſtifications, ni de ſalut à eſperer, qu'au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.

De-là, mes chers Freres, cette ſainte & ancienne coûtume que nous tenons des Apôtres, de ne rien entreprendre, de ne rien commencer, & de ne rien finir, ſans invoquer les noms de la très-ſainte Trinité, & ſans tracer en même temps de notre main, ſur notre front & ſur notre cœur, ces noms ſacrés avec le ſigne de la croix, qui eſt le ſigne de notre ſalut. Vous ſçavez, mes chers Freres, que c'eſt là la premiere leçon qui vous a été donnée. Vous ne ſçaviez encore ni raiſonner, ni preſque parler, qu'on dreſſoit déja vos mains foibles & tendres, à faire ce premier exercice de votre religion. Pour mieux vous apprendre à connoître & à aimer Jesus-Christ, on vous montroit ſa croix, & on vous apprenoit à la deſſiner ſur vous-mêmes. Et comme nul ne peut être ſauvé ſans la foi en Jesus-Christ, & en un Dieu en trois perſonnes, l'Egliſe a voulu que ſes enfants fuſſent eux-mêmes, dès leur enfance, le premier livre vivant, où la croix de Jesus-Christ, & les noms adorables du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit, fuſſent imprimés. Et c'eſt ſans doute, pour n'en perdre jamais le ſouve-

nir ni l'uſage, que l'Egliſe a encore voulu que toutes les prieres que nous adreſſons à Dieu, ſoit pour lui demander des graces, ſoit pour chanter ſes louanges, commençaſſent toujours par le ſigne de la croix, & finiſſent par ce verſet éternel, qui n'ennuyera jamais les Anges à force de le répeter, *Gloire ſoit au Pere, & au Fils, & au ſaint Eſprit.* Gloria Patri, & Filio, & Spiritui ſancto.

Qu'as-tu donc fait, malheureux Calvin, quand, en aboliſſant cet uſage ſi ſalutaire, tu as effacé de deſſus tous les fronts de ta ſecte abuſée, le ſceau inviolable de notre rédemption, avec les noms ſacrés du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit? Perfide! tu te dis encore miniſtre de JESUS-CHRIST, & tu rougis de ſa croix! D'accord avec les Juifs & les Gentils, elle eſt donc pour toi, comme pour eux, une folie & un ſcandale? D'accord avec le démon, tu l'as en horreur; & plus furieux que lui, après l'avoir arrachée des mains de tous tes diſciples, tu leur inſpire encore de la renverſer, de la briſer, de la brûler dans tous les lieux où la pieté de nos peres l'avoit plantée comme l'étendart & la plus douce eſpérance de notre ſalut? Beniſſez donc à jamais le Seigneur, mes chers Freres, ou de n'avoir jamais été livrés aux ſéductions de ce faux prophête, ou d'avoir été enfin déſabuſés de ſes pernicieuſes erreurs, par une grace toute ſpéciale du ſaint Eſprit.

Mais le connoiſſez-vous bien, mes chers Freres, le ſaint Eſprit, & l'avez-vous jamais reçu? C'étoit la demande que ſaint Paul faiſoit aux Epheſiens dans la viſite qu'il leur fit, avant que de leur donner la Confir-

mation. Avez-vous reçu le ſaint Eſprit, leur demanda-t-il? *Si Spiritum ſanctum accepiſtis* *? Hélas! lui répondirent-ils ingenuement, nous ne ſçavons pas même s'il y a un ſaint Eſprit. *Sed neque ſi Spiritus ſanctus eſt, audivimus* **. J'ai bien peur, mes chers Freres, de vous trouver dans la même ignorance, & que vous ne me faſſiez dans votre cœur la même réponſe. Je crois bien que vous pouvez ſçavoir que le ſaint Eſprit eſt la troiſiéme perſonne de la très-ſainte Trinité; qu'il eſt Dieu comme le Pere, & le Fils; égal à tous les deux en grandeur, & en puiſſance: mais cela ſuffit-il pour votre ſalut, & pour le beſoin que vous avez ſans ceſſe de lui? Vous connoiſſez le Pere, parce qu'il vous a créés: vous connoiſſez le Fils, parce qu'il eſt mort pour vous: mais qu'a fait le ſaint Eſprit pour vous? & qu'en attendez-vous? Je vais vous l'apprendre, mes chers Freres, & vous dire encore ce que ſaint Paul dit autrefois aux Athéniens, qui ſacrifioient à un Dieu inconnu. Peuples d'Athénes, leur dit-il, j'ai vu ſur la porte de votre temple, que vous adoriez un Dieu ſans le connoître ***. Eh bien! ce Dieu que vous ne connoiſſez pas, c'eſt le mien; c'eſt le Dieu du ciel & de la terre; c'eſt le Dieu des chrétiens que je viens vous annoncer. *Et quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.*

Elevez donc vos eſprits & vos cœurs, Chrétiens mes

* *Act. c.* 19. *v.* 1.
** *Ibid.*
*** *Ibid. c.* 17. *v.* 22. *&* 23.

freres. Justes qui m'écoutez, je vais vous faire connoître le Dieu à qui vous devez toute votre justice. Pécheurs invéterés, je vais vous faire connoître le Dieu dont vous avez besoin pour sortir du malheureux état où vous êtes.

Le saint Esprit possede en lui-même toute la plénitude de la divinité, sans aucune dépendance ni du Pere, ni du Fils dont il procéde. Au dedans de lui-même, c'est un trésor fermé & rempli de toute l'essence divine, incommunicable de sa part au Pere & au Fils. Mais au dehors de lui-même, c'est un trésor de graces toujours ouvert, & toujours inépuisable. C'est la source féconde de tout bien, qui coule toujours sans pouvoir jamais tarir. C'est de lui que procédent, comme de leur principe, tous les dons de la nature & de la grace. C'est le premier moteur de l'univers, & l'ame universelle du monde, qui anime tout, qui remplit tout, qui soutient tout. Il est la force & la puissance du Pere, il est l'œil & le bras de sa providence pour regler tout, & pourvoir à tout. C'est de lui que procede *la charité qu'il a répanduë dans nos cœurs* *. C'est de lui que procede la fidelité des patriarches, le zéle des martyrs, & la pureté des vierges. C'est de lui que procede toute vérité qui nous est enseignée **, toute justice qui nous est renduë, & toute la sagesse qui préside aux conseils des bons Rois. *Nous sommes, nous vivons, & nous*

* *Rom. c. 5. v. 5.*

** Ille spiritus veritatis docebit vos omnem veritatem. *Joan. c. 16. v. 13.*

agiſſons dans lui *, & il prend en nous autant de formes différentes, que ſon amour & nos beſoins lui en inſpirent. C'eſt lui qui gemit dans le pénitent; c'eſt lui qui conſole dans le juſte affligé, qui combat ou qui menace dans le pécheur, qui exhorte ou qui abſout dans le confeſſeur, qui inſtruit dans le docteur, qui conduit & qui édifie dans le paſteur, qui prie, & qui demande en nous avec des gemiſſements ineffables. *Ipſe enim poſtulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* **.

Entrez, mes chers Freres, dans la maiſon du juſte, & dans ces céleſtes demeures où le ſaint Eſprit réſide; vous en ſentirez infailliblement la préſence, par l'ordre & la paix qui y regnent. Mais malheur à l'homme, malheur aux familles, malheur aux royaumes, & aux nations entieres, d'où le ſaint Eſprit ſe retire. Tout ſe trouble, tout ſe bouleverſe, tout s'abîme, les ſaiſons ſe dérangent, les guerres s'allument, la famine, la peſte, & la mort, ravagent le monde. Que dis-je? le monde lui-même n'eſt plus, quand le ſaint Eſprit n'y eſt plus; il eſt englouti dans les eaux du déluge. Vous en ſçavez l'hiſtoire; en voici la raiſon.

C'eſt que le ſaint Eſprit étant la pureté & la ſainteté même, eſt incompatible dans des cœurs ſouillés par le péché. Or avant le déluge, toute chair avoit corrompu ſes voyes, & l'iniquité étoit tellement montée à ſon comble, que Dieu ſe répentant d'avoir fait l'homme, prononça &

* *Act. c.* 17. *v.* 28.
** *Rom. c.* 8. *v.* 26.

exécuta ces terribles paroles : Mon Eſprit ne demeurera plus dans l'homme , parce qu'il eſt devenu chair. *Non permanebit Spiritus meus in homine, quia caro eſt* *.

Voulez-vous , mes chers Freres , des preuves plus conſolantes de la force & de la puiſſance du ſaint Eſprit ? JESUS-CHRIST , fils de Dieu , Dieu lui-même , va vous les donner. C'étoit au ſujet du plus mémorable , & du plus merveilleux évenement , qui ſoit arrivé dans le monde , qui eſt la publication de ſon Evangile , & l'établiſſement de ſa religion. Encore un peu de temps , & vous ne me verrez plus. Je vous quitte , mes chers Diſciples , & je retourne à mon Pere ** : il eſt expédient , & important pour vous que je m'en aille ; parce que ſi je ne m'en vais pas , le ſaint Eſprit que je dois vous envoyer , ne deſcendra pas ſur vous ; & dans la foibleſſe & l'ignorance où je vous laiſſe , vous avez néceſſairement beſoin de ſa force & de ſes lumieres. Dans le deſſein de ſauver le genre humain , il faut le changer , & renouveller toute la face de la terre ; & cet ouvrage eſt réſervé au ſaint Eſprit , ainſi que David , mon prophête , l'avoit annoncé avant moi. *Emittes ſpiritum tuum , & creabuntur , & renovabis faciem terræ* ***. Mais ce grand changement doit commencer par vous , & je vous ai choiſis exprès tels que vous êtes , pauvres , ſans ſcience , ſans éloquence , ſans fermeté & ſans courage ; & cela pour confondre le monde ,

* *Gen. c. 6. v. 3.*
** *Joan. c. 16. v. 6. 7. 13. 16.*
*** *Pſalm. 103. v. 30.*

&

& pour manifester avec plus d'éclat la puissance du saint Esprit, auteur de tous ces dons, & qui vous en remplira tous. Oui, tels que vous êtes, *je vous destine à être les témoins de ma doctrine, de mes miracles, & de ma résurrection, à Jerusalem, dans toute la Judée, dans Samarie, & jusques aux extrêmités de la terre* *. Mais attendez encore un peu de temps : ces merveilles ne doivent s'operer qu'après la descente du saint Esprit sur vous. Pour lors vous ne rougirez plus de mon nom : vous commencerez à parler, & à parler sçavamment pour la premiere fois : vous parlerez même toutes les langues, sans les avoir apprises : vous n'en parlerez qu'une seule dans le même discours : ce discours s'adressera à plusieurs nations rassemblées, & chaque nation croira entendre la sienne. Plus forts alors que Pierre ne le fut à la voix de la servante de Pilate, vous braverez les tyrants, vous affronterez la mort, vous briserez les idoles des faux Dieux, vous renverserez leurs temples, & de leurs ruines vous bâtirez mon Eglise. Mais à qui serez-vous redevables de tous ces prodiges ? Attendez le saint Esprit, il vous l'apprendra. Du moins vos premieres foiblesses vous feront bien sentir d'où vous sera si subitement survenu tant de force & tant de courage.

Voilà, mes chers Freres, quels étoient les Apôtres avant que de recevoir le saint Esprit, & quels ils furent après l'avoir reçu. O vous, mes chers enfants, qui vous disposez à recevoir le Sacrement de Confirmation, je

* *Act. c.* 1. *v.* 8.

vous annonce que c'eſt le même Dieu, & le même ſaint Eſprit que vous allez recevoir. Il eſt vrai qu'il ne deſcendra pas ſur vous dans le même appareil. Il ne vous donnera pas, comme aux Apôtres, le don des langues, ni le don des prophéties, ni le don des miracles. Mais ſi vous êtes bien diſpoſés à le recevoir, & que vous lui apportiez un cœur pur & exempt de péché, je vous annonce de ſa part, qu'il va deſcendre dans vos ames avec ſes dons les plus précieux, & que vous recevrez comme les Apôtres, ce don de conſeil & de ſageſſe, pour vous conduire dans les voyes de la vérité, & du ſalut : ce don de force, pour réſiſter à l'ennemi : ce don de crainte, qui pénetre & ſaiſit les ames d'une ſainte frayeur à la vuë des jugements de Dieu : ce don de pieté & d'amour, qui embraſe les cœurs des plus vives ardeurs de la charité. Oui, mes chers Freres, dès l'inſtant que j'appliquerai ſur vos fronts l'onction ſacrée, la grace ſanctifiante coulera dans vos ames : vous ſentirez comme les Apôtres, vos cœurs changés : vous ne ſerez plus durs à croire, ni lents à obéir : le ſaint Eſprit vous fera trouver plus d'attraits dans la pieté, & plus d'amertume dans le péché : vous vous trouverez plus fervents dans vos prieres, plus retenus dans vos paroles, plus modeſtes dans l'Egliſe, plus timides pour le mal, plus fermes & plus réſolus pour le bien, plus moderés, plus édifiants, plus doux & plus humbles dans vos familles. Mais ſouvenez-vous toute votre vie du ſoufflet myſterieux que vous allez recevoir. C'eſt le ſymbole viſible qui vous avertira que vous devez être toujours prêts à tout endurer & à tout ſouffrir, les afflictions, les injures, les

affronts, & la mort même s'il le falloit, pour la gloire de JESUS-CHRIST.

Defcendez donc du haut du ciel, Efprit faint ; foleil de juftice, venez diffiper de vos rayons céleftes les ténebres de ces enfants dociles à votre voix, & qui defirent de voir votre lumiere. *Veni fancte Spiritus, & emitte cœlitùs lucis tuæ radium.*

Pere des pauvres, venez les vifiter dans toute la magnificence de vos dons. *Veni pater pauperum, veni dator munerum.*

Efprit confolateur, faites-leur fentir de bonne-heure combien il eft doux & confolant d'habiter avec vous. *Confolator optime, dulcis hofpes animæ, dulce refrigerium.*

Dieu puiffant, vous fçavez que fans vous il n'y a dans l'homme rien de pur & d'innocent. *Sine tuo numine nihil eft in homine, nihil eft innoxium.*

Lavez donc, Seigneur, toutes nos impuretés. *Lava quod eft fordidum.* Arrofez toutes nos fécherefles. *Riga quod eft aridum.* Gueriffez toutes nos playes. *Sana quod eft faucium.* Amoliffez la dureté de nos cœurs. *Flecte quod eft rigidum.* Echauffez-les du feu de votre amour. *Fove quod eft frigidum.* Et qu'ils ne s'écartent jamais de vos voyes. *Rege quod eft devium.*

Dieu liberal, Dieu magnifique, donnez à ces ames fideles qui efperent en vous, tous les dons que vous apportez à ceux que vous aimez. *Da tuis fidelibus in te confidentibus facrum feptenarium.* Faites-leur un mérite & une récompenfe de vos propres dons. *Da virtutis meritum.* Affeurez leur falut. *Da falutis exitum.* Et qu'ils jouiffent avec

vous, & ſur la terre, & dans le ciel, de la paix éternelle. *Da perenne gaudium.* C'eſt ce que je vous ſouhaite, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.



SECONDE INSTRUCTION EN VISITANT LES CIMETIERES.

VOICI, mes chers Freres, cette terre ſainte, qui couvre les cendres de vos parents & de vos amis, & qui ſera un jour la dépoſitaire des vôtres. C'eſt ici que leurs tombes vous demandent le ſecours de vos prieres. Ayez pitié de nous, vous diſent-ils, vous ſur tout, qui nous avez été ſi chers. *Miſeremini mei, miſeremini mei, ſaltem vos amici mei* *. Ce ſont vos peres, ce ſont vos meres, ce ſont vos enfants. Vous les avez tant pleurés à leur mort. Mais ce n'étoit pas des pleurs qu'il leur falloit, c'étoit des prieres. Vous avez même été la plûpart long-temps inconſolables de les avoir perdus. Mais de quoi leur a ſervi votre douleur ? Vous les pleuriez, parce qu'ils vous faiſoient du bien, & vous vous êtes conſolés avec le bien qu'ils vous ont laiſſés. C'eſt-à-dire, que vous les oubliez dans le temps qu'ils ne peuvent plus rien pour eux, & qu'ils ont tout fait pour vous. Cependant l'Ecriture vous apprend, que *c'eſt une ſainte & ſalutaire penſée de prier pour les morts, afin de les délivrer de leur péché* **. L'Egliſe vous y invite par ſes exemples. La nature vous dit que vous le

* *Job. c.* 19. *v.* 21.

** 2. *Mach. c.* 12. *v.* 46.

devez, & vos propres intérêts vous y engagent. Les ames que nous recommandons à vos prieres, ſont des ames prédeſtinées, qui achevent d'expier par les ſouffrances du purgatoire, les péchés pour leſquels elles n'ont pas fait ſur la terre une pénitence ſuffiſante. Mais ces ames ſont cheries de Dieu, & il ne les punit qu'à regret. De ſorte qu'en priant pour elles, vous appaiſez ſa juſtice, & vous attirez ſa miſericorde ſur vous-mêmes. Ainſi vos prieres ont un double effet, en ce qu'en abregeant leurs peines, vous les mettez en état d'abreger un jour les vôtres. Quelle conſolation, & quel tréſor pour nous, d'être aſſûrés qu'en devenant les liberateurs de nos freres, nous nous en faiſons pour nous-mêmes des amis & des interceſſeurs auprès de Dieu ! Oui, mes chers Freres, c'eſt la doctrine de l'Egliſe, & le privilege de la ſainte religion où Dieu nous a fait naître ; que la mort ne rompt que les liens de la nature, ſans qu'elle puiſſe toucher aux liens ſacrés de la grace & de la charité, qui uniſſent étroitement, & à la vie, & à la mort, & après la mort, tous les fideles qui ſont nés dans ſon ſein, & qui y meurent en état de grace. Et c'eſt ce qui s'appelle la Communion des Saints, qui fait l'article & le dogme de notre foi, le plus intéreſſant, & le plus conſolant pour nous. En effet, quel bonheur d'être les enfants d'une Egliſe, dont le zéle & la charité s'étendent au-delà de notre mortalité ; qui depuis notre naiſſance juſqu'à notre mort, & depuis notre mort juſqu'à ce qu'elle nous ait remis dans le ſein de Dieu, ne nous perd point de vuë, nous ſuit toujours, & nous aſſiſte toujours. Aux approches de la mort, elle vole à notre ſecours, les

mains pleines de tous les trésors que JESUS-CHRIST ne lui a laissés que pour nos besoins. Comme une mere pleine de tendresse & de courage, elle s'empresse auprès de nous, elle nous console, elle nous dispose & nous prépare au grand passage de la vie à l'éternité ; elle nous effraye à la vuë des jugements de Dieu, & nous rassûre à la vuë de ses grandes misericordes ; elle exhorte notre ame à quitter sa prison, qui tombe & se démolit, & ne nous ferme enfin les yeux, qu'après nous avoir mis dans le chemin du ciel, en conjurant les Anges & les Saints de venir au-devant de nous *. Après la mort son amour redouble & éclatte en prieres. Elle intéresse le ciel & la terre pour nous. Elle appelle à notre secours, & ses premiers enfants, qui jouissent déja des promesses, & ceux qui les attendent encore. Marques bien certaines qu'une telle Eglise est notre véritable mere. O mort, toute prochaine que tu sois, je ne te crains plus sous la protection d'une mere si tendre & si attentive ! Je sçai qu'en mourant il me restera le secours de ses prieres, & que par ses suffrages, les mérites infinis de la passion & de la mort de mon Sauveur, me suivront encore au-delà du trépas. Cette espérance, Seigneur, me console & me rasseure ; & sans cesser de craindre, je sens que c'est vous-même qui l'avez mise dans mon cœur. *Reposita est hæc spes mea in sinumeo* **.

Que vous êtes donc à plaindre à la mort, enfants dé-

* Subvenite sancti Dei, occurrite Angeli Domini, suscipientes animam ejus, offerentes eam in conspectu altissimi.

** *Job. c. 19. v. 27.*

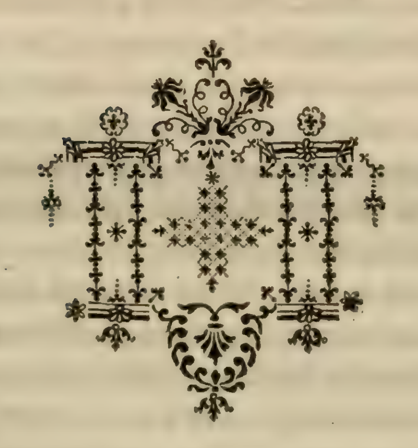
ſerteurs qui avez quitté l'Egliſe , ou qui avez tant de peine à y rentrer ! Avouez-le aujourd'hui , que la déplorable Egliſe qui vous a ſéduits, eſt une mere bien pauvre & bien ſtérile , ou bien peu ſenſible aux beſoins de ſes enfants. Elle vous laiſſe vivre & vieillir dans votre péché , ſans Sacrements , ſans pénitence , ſans abſolution pour en ſortir ; & comme une mere dénaturée juſqu'à la fin , elle vous laiſſe mourir , comme elle vous avoit laiſſé vivre , ſans ſecours , ſans conſolation & ſans reſſource. Elle enterre vos corps , comme les corps des bêtes , ſans pourvoir au ſalut de vos ames , qu'elle laiſſe dans un oubli & dans un abandon général , comme les impies , dont la memoire & le ſouvenir périſſent avec eux *.

Je reviens à vous , mes chers Freres , avec conſolation , parce que je vous regarde comme des véritables enfants de l'Egliſe , qui ſe ſouviendra de vous juſqu'à la conſommation des ſiécles , & dont la memoire , ſelon le ſaint Eſprit même , ſera dans une éternelle bénediction. Mais qu'arrivera-t-il ſi vous négligez de prier pour le repos des morts ? Il arrivera que vous ne laiſſerez à votre mort que des ingrats , comme vos peres en ont laiſſé ; & que par un juſte jugement , Dieu permettra que vos enfants , vos héritiers , & vos amis , vous oublieront , vous abandonneront , comme vous aurez oublié & abandonné les autres. Redoublez donc plutôt votre zéle & votre charité , pour avancer le bonheur des fideles avec leſquels vous avez vêcu. Leurs peines ne ſeront pas éternelles , &

* *Pſ. 9. v. 7.*

vos

vos péchés le ſeront peut-être. Faites-vous donc des amis auprès de Dieu, pour en attirer ſur vous dès cette vie les graces & les bénedictions qui vous ſont néceſſaires pour vivre en bons chrétiens, pour mourir en état de grace, & pour vous retrouver & vous réunir un jour avec eux dans le ſein de Dieu. Ce que je vous ſouhaite, au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.



TROISIE'ME INSTRUCTION
EN VISITANT
LES FONTS BAPTISMAUX.

Sur les Obligations & les Promeſſes du Baptême.

C'EST ici, mes chers Freres, que vous avez reçu le premier de tous les Sacrements, & celui qui vous a diſpoſés à tous les autres. C'eſt le lit nuptial où l'Egliſe vous a enfantés à JESUS-CHRIST. C'eſt le germe de l'immortalité & de la gloire qui vous ont été promiſes. C'eſt le berceau de la foi, de l'eſpérance & de la charité. C'eſt la ſource univerſelle de toutes les graces & de toutes les vertus, & qui devenuë féconde en merveilles dès ſon origine, a peuplé les déſerts de ſaints Solitaires, a fait couler les larmes de tous les pénitents, & le ſang de tous les martyrs. C'eſt enfin de ces Fonts ſacrés, établis dans toutes nos Egliſes, que ſont ſortis tout ce qu'il y a de juſtes ſur la terre, & de ſaints dans le ciel.

Mais ne vous y trompez pas, mes chers Freres, il ne ſuffit pas d'avoir été baptiſé pour être ſauvé : le Baptême eſt la ſource du ſalut, mais il n'en eſt pas la conſommation. C'eſt le ſceau de la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec vous, mais cette alliance ſainte vous impoſe de grandes obligations, dont vous allez voir l'origine & le

modele dans l'ancienne alliance que Dieu fit autrefois avec son peuple. Allez, Moïse, descendez, dit le Seigneur sur la montagne de Sinaï *. Voici ce que vous direz à la maison de Jacob, & ce que vous annoncerez de ma part aux enfants d'Israël. Vous sçavez comme je vous ai délivrés de la captivité de l'Egypte **. J'ai commandé aux élements de vous obéir. Je vous ai fait traverser les mers à pied sec, & comme si vous eussiez été portez sur les aîles des aigles ***, j'ai fait descendre comme une pierre dans ces profondes mers, & j'y ai enseveli votre superbe ennemi avec toute son armée. Dans le désert je vous ai nourris d'un pain descendu du ciel : dans la soif ardente qui vous consumoit, j'ai fait sortir du rocher des sources abondantes pour vous désalterer, & vous conduire dans cette terre de bénediction que j'ai promise à vos peres. Mais il est temps de vous déclarer les conditions de l'alliance que j'ai faite avec eux, & que je veux renouveller avec vous. Si donc vous écoutez ma voix †, si vous êtes fideles à mes loix & à mes commandements, je ferai de vous un peuple choisi, & une nation sainte qui me sera spécialement consacrée, & que je distinguerai de tous les peuples de la terre. *Hæc dices domui Jacob, & annunciabis filiis Israël.*

Les Israëlites frappés des merveilles qui se passoient sur

* *Exod. cap.* 19. *v.* 3. 4. 5. *&c.*

** Ipsi vidistis quæ fecerim Ægyptiis.

*** Quomodo portaverim vos super alas Aquilarum. *v.* 4.

† Si ergo audieritis vocem meam & custodieritis pactum meum, eritis mihi in peculium de cunctis populis.. & gens sancta. *c.* 5. *&* 6.

la montagne , & de toutes celles que Dieu avoit operées en leur faveur , répondirent : allez , Moïſe , allez dire au Seigneur * que nous ferons tout ce qu'il a dit , & que nous ſerons fideles à toutes ſes loix.

Je viens , mes chers Freres , de la part du même Dieu , renouveller une alliance encore plus parfaite , & qui exige de vous de plus grandes promeſſes. Vous avez , par le Baptême , reçu des graces plus précieuſes que toutes celles que les Iſraëlites avoient reçuës. Ils n'avoient été délivrés que de la tyrannie de Pharaon , & vous l'avez été de celle du péché & du démon. Dieu ne conduiſoit les enfants d'Abraham que dans une terre étrangere , & par le Baptême il vous ouvre les portes du ciel. Mais pour y parvenir , vous avez promis de garder ſa loi , & pour cet effet vous avez renoncé au monde , à ſatan , & à ſes œuvres. Vos parens , vos parreins & vos marreines , & l'Egliſe entiere , ſont les garants de votre foi ; & le même acte qui rend encore aujourd'hui témoignage de votre naiſſance , & qui aſſeure votre état , eſt le gage de vos promeſſes. Promeſſes ſolemnelles , vous les avez faites à Dieu , & à la face de ſes autels : promeſſes légitimes , elles ſont du ſujet au ſouverain , & de la créature au créateur : promeſſes conſolantes pour les ames fideles qui les auront accomplies , mais terribles pour les mauvais chrétiens qui les auront violées. Hélas ! je fremis quand je conſidere que ces mêmes promeſſes faites en votre nom , conſen-

* Reſponditque omnis populus ſimul , cuncta quæ locutus eſt Dominus , faciemus. *v.* 8.

ties & demandées avec empreſſement par vos peres & meres, reçuës & confirmées par l'Egliſe, écrites & ſcellées du ſang de JESUS-CHRIST, ſeront éternelles avec lui, ou ſans lui. Eternelles avec lui dans ſa gloire, ou éternelles ſans lui dans les enfers. Eternelles avec vous, ô mon Dieu ! ô, heureuſes promeſſes, que n'êtes-vous déja accomplies ! mais éternelles ſans vous ! ô promeſſes fatales ! ô ſupplice ! ô tourment plus affreux que toutes les flammes de l'enfer ! Oui, mes chers Freres, vous êtes chrétiens à la vie, à la mort, & après la mort. Le Baptême a imprimé dans vos ames un caractere, que la mort, qui détruit tout, ne pourra jamais effacer ; & quelles que ſoient vos deſtinées, vous le porterez néceſſairement & éternellement avec vous, avec vos promeſſes.

Auſſi l'Egliſe qui en connoît toute la force & toute l'importance, s'eſt hâtée de vous en inſtruire de bonne heure. A peine êtiez-vous ſortis des ténebres de l'enfance, qu'elle vous a mis en main la doctrine de JESUS-CHRIST, & l'hiſtoire de votre regeneration. Elle vous a donné des paſteurs fideles, chargés du ſoin de vous apprendre deux grandes vérités qui renferment toutes les autres. La premiere, qu'il y a un Dieu créateur du ciel & de la terre, & qui ne vous a créés & mis au monde, que pour le connoître, l'aimer & le ſervir. La ſeconde, c'eſt qu'ayant été baptiſés au nom du Pere, du Fils, & du ſaint Eſprit, vous êtes devenus les enfants du Pere céleſte, les membres de JESUS-CHRIST ſon fils, & les temples vivants du ſaint Eſprit. Voilà, Chrétiens, les titres glorieux que le

Baptême vous a apportés. Mais voici les engagements ausquels il vous a assujettis. En qualité d'enfants de Dieu, vous êtes les héritiers de son royaume ; vous devez donc être soumis à ses volontés, comme toutes les loix soumettent les enfants aux volontés de leurs peres. Comme membres de JESUS-CHRIST, vous ne faites plus qu'un corps avec lui ; vous devez donc lui être conformes & semblables, tant dans la doctrine, que dans la pratique de son Evangile. Destinés que vous êtes à sa gloire, vous devez donc être associés à ses souffrances, à sa patience, à sa douceur, & à son humilité. Enfin, vous êtes les temples vivants du saint Esprit ; vous devez donc fuïr, & avoir en horreur le péché qui en souille & prophane toute la sainteté. Ici, Chrétiens, reconnoissez les raisons & les motifs des promesses que vous avez faites à Dieu dans votre baptême, & jugez vous-mêmes si elles ne sont pas justes & raisonnables.

Car enfin, pourquoi l'Eglise, conformément à l'esprit de JESUS-CHRIST, vous a-t-elle obligés de renoncer au monde, au démon & au péché ? c'est que le monde, le démon & le péché sont les ennemis de Dieu, & que vous ne pouvez lui appartenir, ni prétendre à sa gloire & à son royaume, sans leur déclarer une guerre éternelle.

Il est vrai que ce royaume qui nous est promis n'est pas de ce monde ; mais il n'en est en cela que plus désirable. Si le royaume de JESUS-CHRIST eût été de ce monde, ce n'eût été qu'un royaume temporel, qui n'eût été digne ni de ses soins, ni de ses promesses, & encore

moins du ſang qu'il a répandu pour nous l'acquerir. Rien de mortel ni de périſſable ne pouvoit en être le prix. Il falloit, à des ames incorruptibles, des couronnes incorruptibles comme elles. Et qu'auroit fait une ame immortelle d'une royauté ſujette à la mort ? Homme charnel, vous vous en ſeriez peut-être contenté, & vous auriez ſans doute bien voulu vous voir aſſocié à un pareil empire. Mais en ſeriez-vous plus heureux, & ſeriez-vous plus content ſur un trône périſſable, que tant d'autres Rois, qui n'y ont jamais pu trouver ni paix ni félicité parfaite ? Apprenez donc ici, homme temporel, à vous connoître vous-même, & reconnoiſſez que tout ce qui perit, ne peut ſuffire à une ame qui ne ſçauroit perir. Et quand vous n'écouteriez pas votre religion ſur ce qu'elle vous dit, que vous devez vous attacher à Dieu, comme à votre ſouverain bien *, comme à la ſource de votre véritable bonheur, & au ſeul terme qui puiſſe fixer vos deſirs, vous trouveriez la preuve de cette grande vérité dans votre propre cœur. Ce cœur, qui malgré ſon abrutiſſement, vole ſans ceſſe vers l'infini, qui eſſaye de tout, & qui ſe dégoûte de tout, vous fait aſſez ſentir par ſes deſirs ſans fin, par ſes inquiétudes éternelles, & par tous ſes dégoûts dans la plus grande abondance, que tous les biens du monde, dès-là qu'ils ſont périſſables, & qu'ils peuvent lui échapper à chaque inſtant, ne peuvent jamais le remplir, ni le ſatisfaire. Ecoutez-le, libertin, ce cœur fatigué

* Ipſe enim fons noſtræ beatitudinis, & omnis appetitionis eſt finis. *Aug. de Civit. Dei. Lib.* 10. *c.* 4.

dans ſes plaiſirs, & ſondez-le dans les moments de ſa laſſitude, & vous verrez qu'il penſe, comme parloit ſaint Auguſtin, quand il diſoit à Dieu, ah! Seigneur, je ne ſerai jamais bien content, ni pleinement ſatisfait, que quand votre gloire me ſera apparuë. *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.* Ce n'eſt pas que ce cœur gâté ne ſoit bientôt après diſpoſé à reprendre ſes voyes, & qu'il ne voulût bien encore pouvoir trouver dans les biens du monde, une ſatisfaction pleine & entiere. Il eſt aſſez corrompu pour le vouloir, & aſſez abruti pour deſirer de s'y borner. Mais telle eſt la grandeur de l'homme, qu'il ne peut ſe dégrader, ni changer ſa deſtination; & telle eſt ſa miſere, qu'en le voulant, il le voudra toujours, ſans pouvoir y parvenir. Il peut bien, dans l'emportement de ſes paſſions, s'étourdir & s'aveugler ſur ſon immortalité; mais je le défie d'en détruire les preuves, & encore moins le ſentiment qui en eſt gravé dans ſon ame. Il peut bien abuſer des biens du monde; mais il voudra toujours inutilement y établir le repos de ſon cœur. Dieu qui eſt ſa fin, ſe l'eſt reſervé; & tant qu'il voudra être heureux hors de ſa fin, il voudra toujours l'impoſſible. Ainſi autant de pas qu'il fait, & qui ne tendent point à ce dernier terme, ſont autant d'égarements qui l'éloignent de ſon vrai bonheur. Retourne donc ſur tes pas, homme aveugle & ingrat, tu t'égares; retourne, & reprens la voye qui conduit à moi. Je ſuis la voye, la vérité, & la vie, vous dit JESUS-CHRIST. *Ego ſum via, veritas, & vita* *. Je ſuis la

* *Joan. c.* 14. *v.* 6.

voye

voye que tu dois ſuivre. Je ſuis la vérité que tu dois écouter ſur la terre, & contempler dans le ciel. Je ſuis la vie immortelle que je t'ai promiſe dans ton baptême, & que je t'ai méritée par ma mort. *Ego ſum via, veritas, & vita.* Venez donc à moi, vous tous qui vous fatiguez vainement à chercher un bonheur que vous ne trouverez que dans moi. *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati eſtis, & ego reficiam vos* *. Et voilà, mes chers Freres, les conſolations que vous trouverez dans le renouvellement des vœux de votre Baptême. Vous y trouverez un Dieu plein d'amour, qui a quitté le ſein de ſon pere, pour venir ſur la terre vous élever au-deſſus de la condition de l'homme mortel, en vous aſſociant à ſa gloire, & à ſon héritage. O ! Chrétien, apprens donc à connoître ta dignité, & la grandeur de ta deſtinée **. *Agnoſce, O ! Chriſtiane, dignitatem tuam, divinæ factus conſors naturæ* ***. Oui, mes chers Freres, au moment que vous avez été baptiſés, vous êtes devenus les enfants de Dieu. La terre que vous habitez n'eſt plus pour vous qu'un lieu de paſſage. Regardez le ciel, c'eſt là votre patrie. C'eſt là le royaume où vous devez regner avec JESUS-CHRIST. C'eſt là ce royaume qui n'aura point de fin, dont la paix ſera éternelle; d'où la pauvreté, la vieilleſſe & la mort ſeront bannies; où les jours ſeront ſans nuit; où les années ni les heures ne paſſeront plus; où le paſſé & l'a-

* *Matth. c.* 11. *v.* 28.
** *Saint Leon.*
*** *II. Petri.* 1. *v.* 4.

venir seront toujours présents * ; où l'œil verra ce qu'il n'avoit point vu ; où l'oreille entendra ce qu'elle n'avoit pas entendu ; où l'esprit de l'homme comprendra ce qu'il n'avoit pas encore compris ; où l'espérance, compagne ici bas de nos miseres, ou de nos desirs, sera remplacée par la possession paisible d'une félicité toujours permanente ; où tous les biens réunis & mêlés ensemble, se feront tous sentir à la fois, sans se confondre, sans se succeder, sans se partager, sans intervalle, sans interruption, sans ennui, sans dégoût, & sans lassitude. De-là ces extases sans fin : de-là cette yvresse sainte & éternelle des ames bienheureuses, qui toujours extasiées à la vuë des grandeurs de Dieu, & toujours ravies de l'être, nageront sans cesse dans des torrents de délices qui ne s'écouleront jamais.

Pauvres qui m'écoutez, voilà la réponse à toutes vos plaintes, le remede à tous vos maux, & la fin de toutes vos miseres, si vous sçavez les prendre en patience, & dans l'attente des promesses. Vous, riches, qui vivez dans l'abondance, gardez-vous bien de mettre votre cœur dans vos richesses ** ; mais usez-en, selon la regle de saint Paul, comme n'en usant pas ; & possedez tout, comme ne possedant rien. Si Dieu nous console dans notre exil par quelques biens temporels, dit saint Augustin, ce n'est que dans la vuë & dans l'espérance des biens éternels *** ; & dans tout ce que nous possedons

* *I. Cor. 2. v. 3.*

** Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. *Prov. c. 61. v. 11.*

*** *Aug. in Ps. 25.*

ſur la terre, nous ne devons nous regarder que comme des voyageurs & des paſſants *, plutôt que comme les maîtres des biens & des maiſons où nous fixions notre repos & notre demeure.

N'oublions donc jamais que n'ayant point ici de Cité permanente, nous devons nous aſſeurer de la place qui nous eſt promiſe dans le ciel. Nous y avons droit par notre Baptême. Mais ſouvenons-nous que ce droit eſt attaché à nos promeſſes. Or, je vous le demande, y avez-vous été bien fideles ? Avez-vous conſervé long-temps dans ſa pureté cette robe d'innocence qui vous y avoit été renduë ? Avez-vous eu ſoin de tenir toujours allumé ce flambeau de la foi qui vous y a été préſenté, & qui vous ſera repréſenté à votre mort ? Quel uſage avez-vous fait des dons & de la préſence du ſaint Eſprit, qui avoit pris poſſeſſion de vous, & qui en avoit chaſſé le démon ? Sors, ſatan, a dit le prêtre qui vous a baptiſé ; eſprit impur, démon maudit, ſors du corps de cet enfant, il n'eſt plus à toi, il eſt à Dieu, il eſt à JESUS-CHRIST mort pour lui, & qui vient de l'arroſer de ſon ſang. *Exi ab eo, ſpiritus immunde, maledicte diabole, recede ab hoc famulo Dei.*

Qu'avez-vous donc fait, mes chers Freres, en offenſant Dieu mortellement depuis votre Baptême ? Hélas ! vous avez tout perdu : vous avez chaſſé le ſaint Eſprit qui habitoit en vous, & vous avez remis en ſa place ſon ennemi & le vôtre ; c'eſt-à-dire, le pere &

* *Aug. in Pſ. 34.*

l'auteur de tous les maux. D'enfants de Dieu que vous êtiez, vous voilà redevenus les enfants du démon. Vous aviez droit à l'héritage du ciel, Dieu vous l'avoit promis : mais en violant vos promesses, vous l'avez forcé à révoquer les siennes ; & tant que vous persisterez dans vos infidelités, vous n'aurez plus d'autre héritage à prétendre, que celui des reprouvés & des démons. Vos serments, tant de fois violés, feront votre arrêt & votre condamnation.

C'étoit sans doute dans une pareille désolation, que le triste Jeremie s'écrioit dans l'amertume de son cœur : hélas ! la couronne que nous avions sur nos têtes, est tombée à nos pieds ; malheur à nous, parce que nous avons péché. *Cecidit corona capitis nostri ; væ nobis quia peccavimus* * !

Que ferons-nous donc, se demandoient autrefois les Juifs les uns aux autres, après avoir entendu prêcher saint Pierre, qui leur reprochoit d'avoir eux-mêmes fait mourir JESUS-CHRIST, au nom duquel il operoit à leurs yeux tant de merveilles ? *Quid faciemus, viri fratres* ** ? Faites pénitence, leur répondit le Prince des Apôtres ; *pœnitentiam agite*. Je vous faits, mes chers Freres, la même réponse. Faites pénitence ; repentez-vous sincerement d'avoir tant de fois violé les promesses de votre Baptême. Pour y être dans la suite plus fideles, ratifiez-les dès aujourd'hui, & renouvellez-les tous les jours

* *Jerem. c. 5. v. 16.*

** *Act. 2. v. 37.*

de votre vie. Peres & meres, remettez-les ſans ceſſe devant les yeux de vos enfants. Hélas ! ils vous ſont ſi chers ! vous deſirez tout pour eux ! vous craignez tout pour eux ! vous faites tout pour eux ! Eh ! faites-leur donc ſentir que leur bonheur ou leur malheur dans cette vie & dans l'éternité, dépend totalement de l'uſage des graces qu'ils ont reçuës dans leur Baptême, & de l'accompliſſement des promeſſes qu'ils y ont faites. Ou plutôt, Seigneur, confirmez-les, gravez-les vous-même dans nos cœurs, dans les cœurs des peres, dans les cœurs des meres, dans les cœurs des enfants, & donnez-nous à tous la force de les accomplir. *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis.* Dieu du ciel & de la terre, Dieu des apôtres, Dieu des martyrs, Dieu des confeſſeurs, Dieu des vierges, gravez dans nos cœurs votre loi & nos obligations, avec les mêmes caracteres que vous les avez gravées dans ces ames bienheureuſes, qui doivent à la grace de leur Baptême, & à la fidelité à leurs promeſſes, le bonheur qu'elles ont de vous voir, & de vous poſſeder dans tous les ſiécles des ſiécles. Ce que je vous ſouhaite, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.





LETTRE PASTORALE,

EN FORME

DE MANDEMENT,

POUR LE RENOUVELLEMENT

DES VŒUX DU BAPTÊME.



DME MONGIN, par la miséricorde de Dieu, & la grace du saint Siége apostolique, Evêque & Seigneur de Bazas, Conseiller du Roi en ses Conseils : à tous les Fideles de notre Diocèse, salut & benediction.

Il y a long-temps, mes chers Freres, que nous gemissons de voir la foi s'éteindre, & la charité se refroidir dans ce siécle d'iniquité, où le libertinage, pere de l'impieté, fait tous les jours, à la honte de la raison, & au préjudice de la religion, de nouveaux progrès. En recherchant dans l'amertume de notre cœur, quelles pouvoient être les causes malheureuses de cet affoiblissement général, & de cette entiere décadence des mœurs chrétiennes, il nous a paru, que la principale source de cette corruption, venoit de l'ignorance, ou de l'oubli des promesses qu'on a faites dans le Baptême, & des obligations qu'on y a contractées. Et c'est, mes chers Freres, pour vous en rappeller le souvenir, & vous en faire voir les conséquences si intéressantes & si décisives pour votre sa-

lut, que nous avons conçu le dessein d'en établir le renouvellement dans toutes les Paroisses de ce Diocèse. L'expérience que nous avons déja des salutaires effets que cette sainte pratique a operés dans nos derniers Cours de Visite, & des sentiments de pieté qu'elle a inspirés dans tous les cœurs, nous fait esperer que Dieu y attachera de nouvelles bénedictions; & que pénetrés des grandes vérités que nous avons exposées dans les Discours précédents, vous sortirez enfin de cet assoupissement profond, qui pourroit devenir si funeste & si terrible pour vous, si vous le portiez jusqu'à la mort.

Au reste, mes chers Freres, vous ne devez point regarder cette pieuse pratique, comme une nouveauté dans l'Eglise. Elle est établie dans plusieurs Diocèses des Etats voisins, & même dans quelques-uns de ce Royaume : & tant que les Eglises d'Orient ont été florissantes, & unies au saint Siége, on y célebroit une fête solemnelle, qu'on appelloit la Fête des Lumieres, & que les chrétiens de ces premiers temps, regardoient comme l'image de la gloire céleste qui leur avoit été promise dans leur Baptême. C'est ainsi qu'à l'éclat d'un nombre infini de lumieres qui éclairoient cette brillante fête, ils s'excitoient les uns les autres à ranimer leur foi & leurs espérances, & qu'ennuyés de leur exil, ils se consoloient des miseres de cette vie passagere, par l'attente d'un plus heureux avenir. Mais hélas ! que ces temps sont changés ! Et à voir l'attachement que les chrétiens de nos jours ont aux biens de la terre, & leur indifférence pour les biens du ciel, ne diroit-on pas qu'ils ne regardent plus les biens éternels

avec les yeux de la foi, ni avec les consolations de l'espérance ? Il est donc temps, mes chers Freres, pour en reveiller dans vos cœurs le desir & l'amour, de vous rappeller à votre fin derniere, & de vous engager, en renouvellant les Vœux de votre Baptême, à ranimer votre foi si usée dans le commerce du monde, si assoupie dans vos plaisirs, si détournée, & si suspenduë par vos occupations & vos emplois, si fatiguée par vos doutes & vos incertitudes, si ébranlée & si combattuë par les pernicieux discours, & les affreux exemples des libertins.

A CES CAUSES, après en avoir conferé avec nos vénerables Freres, Dignités, Chanoines & Chapitre de notre Eglise Cathédrale, nous avons ordonné & ordonnons, que le renouvellement des Vœux du Baptême se fera tous les ans dans toutes les Paroisses de ce Diocèse, tant des villes, que de la campagne, conformément aux reglements suivants.

1°. Ce Renouvellement se fera en public dans chaque paroisse, le jour de la fête de la Pentecôte, comme le plus propre à invoquer le saint Esprit, & le plus favorable à renouveller en nous les graces que nous avons reçuës dans le Baptême.

2°. L'acte du Renouvellement se fera dans les termes de la Formule ci-après, que Messieurs les Curés prononceront en chaire immédiatement après les Vêpres; & aux endroits où l'on prêchera, immédiatement après le Sermon, & ensuite l'on donnera dans chaque paroisse la bénediction

nediction du très-saint Sacrement, avec les Prieres accoûtumées.

3°. Nous accordons quarante jours d'Indulgence à tous ceux qui feront ce Renouvellement avec les dispositions requises ; lesquelles Indulgences pourront aussi se gagner pendant les trois fêtes de la Pentecôte, en se confessant & communiant dans la même intention.

4°. Messieurs les Curés auront le soin d'avertir leurs paroissiens quelque temps avant, du jour de ce Renouvellement, soit en faisant quelque courte instruction à ce sujet, ou bien en faisant lecture de notre Mandement, afin que chacun ait le temps de se disposer à cette sainte action.

Sera notre présent Mandement lu & publié par Messieurs les Curés ou leurs Vicaires, aux Prônes des Messes paroissiales, & relu chaque année en tant que de besoin, pour être exécuté selon sa forme & teneur, dans toute l'étenduë de notre Diocèse. Donné à Bazas le premier Janvier 1737.

Signé, † E. *Evêque de Bazas.*



FORMULE DE L'ACTE DU RENOUVELLEMENT *DES VŒUX DU BAPTÊME.*

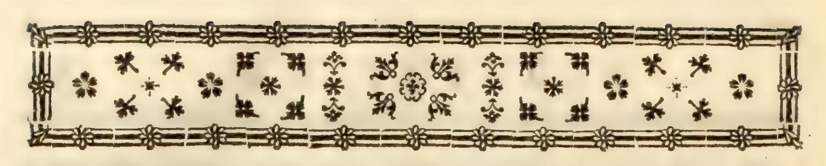
IL eſt bien juſte, ô mon Dieu ! que pénetré de toutes les graces que j'ai reçuës dans le Baptême, je renouvelle aujourd'hui les promeſſes que j'y ai faites, & les engagements que j'y ai contractés.

Oui, mon Dieu, je promets, moyennant votre ſainte grace, de garder votre loi, & d'obſerver vos commandements & vos préceptes, auſquels je me ſuis engagé par le Baptême. Je renonce de bon cœur à ſatan & à ſes œuvres, qui ne ſont autres que le péché. Je renonce au monde corrompu, & à ſes maximes, ſi contraires à celles de JESUS-CHRIST, & de ſon Evangile. Je déclare de plus, que je veux vivre & mourir dans le ſein de votre Egliſe, dans laquelle vous m'avez fait naître, & que je crois d'une foi ferme tous les articles qui ſont contenus dans le Symbole des Apôtres.

Je crois en Dieu le pere tout-puiſſant, créateur du ciel & de la terre, & en JESUS-CHRIST ſon fils unique, Dieu & homme tout enſemble, qui a racheté le monde par ſa croix, & au ſaint Eſprit. Je crois l'Egliſe catholique, apoſtolique & Romaine ; la communion des Saints ; la remiſſion des péchés ; la réſurrection de la chair, & la vie éternelle.

Mais en renouvellant ici, Seigneur, en votre preſence, & à la face de ces autels, ma profeſſion de foi, mes promeſſes & mes vœux, gravez-les ſi profondement dans mon cœur, que je ne les oublie jamais. Vous voyez, ô mon Dieu, mes deſirs & mes vœux : je ſens que par votre grace ils ſont ſinceres ; mais vous voyez auſſi ma foibleſſe ; ſoutenez-moi, Seigneur, contre moi-même, & contre les ennemis de mon ſalut : vous me donnez aujourd'hui la force de vous renouveller mes promeſſes ; donnez-moi celle de les accomplir juſques au dernier ſoupir de ma vie. Au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.





COURTE INSTRUCTION PASTORALE, AVANT LA CONFIRMATION.

In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs ſancti.

Au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.

Ces Paroles ſont de ſaint Matthieu, chap. 28.



OILA, mes chers Freres, dans ces trois divines paroles, l'abregé de tous nos myſteres, & le fondement de toutes nos eſpérances. Un Dieu en trois perſonnes, Pere, Fils, & ſaint Eſprit. Voilà notre foi : voilà notre religion, & ceux qui la publierent eurent le don de la faire croire, ou de mourir pour la défendre.

Paroles puiſſantes qui changerent & convertirent le monde, & qui du monde entier, firent un monde nouveau. Paroles frappantes qui firent des Apôtres comme autant d'enfants du tonnerre *, qui venant à grand bruit de la part du Dieu vivant, & au nom du Pere, & du Fils,

* Et impoſuit eis nomina Boanerges, quod eſt, filii tonitrui. *Marc. c. 3. v. 17.*

& du ſaint Eſprit, entraînoient tous les peuples, faiſoient tomber, & réduiſoient en pouſſiere les temples des faux Dieux avec leurs idoles. Paroles pénetrantes, qui faiſoient parler les muets, & rendoient par tout la ſanté aux malades, l'ouye aux ſourds, & la vuë aux aveugles. Paroles immuables, qui ont rendu l'Egliſe & la Chaire de ſaint Pierre plus inébranlables que tous les trônes, & la croix de JESUS-CHRIST plus éclattante & plus réverée que toutes les couronnes des Empereurs & des Rois. Paroles enfin toujours fécondes, & qui ſont encore aujourd'hui la ſource intariſſable de toutes les graces que nous recevons dans les Sacrements que JESUS-CHRIST nous a laiſſés. Et en effet, mes chers Freres, ſommes-nous regenerés par les eaux ſacrées du Baptême ? c'eſt au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. Avons-nous la foi, l'eſpérance & la charité ? c'eſt l'ouvrage du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit. Enfin, ſommes-nous fortifiés & confirmés en grace par le Sacrement de Confirmation ? c'eſt au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.

O vous, mes chers Enfants, que je vois ici diſpoſés à recevoir ce grand Sacrement, ſçavez-vous bien que le même Dieu, & le même ſaint Eſprit qui deſcendit autrefois ſur les Apôtres, va deſcendre ſur vous, & que ſi vous avez le bonheur ineſtimable de le recevoir avec un cœur pur & exempt de péché, je vous annonce de ſa part, qu'il va vous combler de tous ſes dons les plus précieux, & les plus néceſſaires à votre ſalut ? Oui, mes chers Enfants, dans le même inſtant que j'appliquerai ſur

vos fronts l'onction ſacrée , la grace ſanctifiante coulera dans vos ames. Vous ſentirez , comme les Apôtres , vos cœurs changés. Vous ne ſerez plus durs à croire , ni lents à obéir. Vous vous trouverez plus fervents dans vos prieres , plus retenus dans vos paroles , plus modeſtes dans nos Egliſes , plus moderés , plus doux , & plus humbles dans vos familles. Sur tout , ſouvenez-vous toute votre vie du ſoufflet myſterieux que vous allez recevoir. C'eſt le ſigne viſible qui vous avertira que vous devez être toujours prêts à tout endurer & à tout ſouffrir , les afflictions , les injures , les affronts , & la mort même s'il le falloit , pour la gloire de JESUS-CHRIST.

Deſcendez donc du haut du ciel , Eſprit ſaint , ſoleil de juſtice , venez diſſiper de vos rayons céleſtes , les ténebres de ces enfants dociles à votre voix. *Veni , ſancte Spiritus , & emitte cœlitùs lucis tuæ radium.*

Pere des pauvres , venez les enrichir de tous les tréſors de votre ſageſſe. *Veni pater pauperum , veni dator munerum.*

Eſprit conſolateur , venez leur faire ſentir de bonne heure combien il eſt doux & conſolant d'habiter avec vous. *Conſolator optime , dulcis hoſpes animæ , dulce refrigerium.*

Dieu liberal , Dieu magnifique , venez répandre ſur ces ames fideles qui eſperent en vous , les ſept dons que vous apportez à ceux qui vous aiment , & que vous aimez. *Da tuis fidelibus in te confidentibus ſacrum ſeptenarium.*

Ils vous aiment , Seigneur , leur foi eſt la preuve de

leur amour. Faites-leur donc un mérite de leur foi, & du desir qu'ils ont de vous recevoir. *Da virtutis meritum.* Asseurez leur salut ; *da salutis exitum ;* afin qu'ils jouissent avec vous, & sur la terre, & dans le ciel, de cette paix éternelle que vous avez promise à leur fidelité ; *da perenne gaudium.* C'est ce que je vous souhaite, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du saint Esprit.





INSTRUCTION PASTORALE, SUR LE PATER.

Sic ergo orabitis. Pater noſter qui es in cœlis.

C'eſt donc ainſi que vous prierez. Notre Pere qui eſt dans les cieux.

Ces Paroles ſont de ſaint Matthieu, ch. 6. v. 9.



OILA, mes chers Freres, dans les premieres paroles de l'Oraiſon Dominicale, & dans celles qui les ſuivent, l'abregé, le fonds & la matiere de tous les livres qui ont jamais été faits pour notre inſtruction. Cette divine Priere renferme tous nos devoirs, elle expoſe tous nos beſoins, & fixe tous nos deſirs *. Elle eſt la voix de tous les ſiécles, & le cri de tous les peuples. Chaque mot eſt une leçon, & chaque demande eſt un remede. Elle eſt ſi courte que les plus petits enfants l'apprennent. Elle eſt ſi ſimple, que les moins intelligents l'entendent. Elle eſt ſi ſublime, que les Peres de l'Egliſe les plus éclairés **, & les ſçavants les plus appli-

* *Cypr. de Oratione Dominicâ.*

** *Tert. S. Cypr. S. Aug. &c.*

qués,

qués, l'admirent. Elle eſt ſi ſage, que jamais la raiſon n'y a rien trouvé à diſputer à la foi. Auſſi eſt-elle tout à la fois & divine & humaine. Elle eſt divine ; c'eſt JESUS-CHRIST, fils de Dieu, & Dieu lui-même qui nous l'a dictée : & elle eſt humaine ; parce que tout Dieu qu'il eſt comme ſon pere, il eſt homme comme nous, & que ce n'eſt que pour l'homme qu'il l'a faite. Comme Dieu, il a connu tous nos beſoins ; & comme homme, il les a ſentis. Et ſi depuis Adam quelques Philoſophes * ont été aſſez éclairés pour entrevoir ce qui nous manquoit, nul n'a été aſſez puiſſant pour nous le donner. Il falloit être le fils de l'homme, & le fils de Dieu, pour ſçavoir demander, & pour obtenir ; & tel étoit JESUS-CHRIST, ſeul capable de former & d'exaucer nos prieres ** ; & par conſéquent ſeul en état de nous apprendre à prier, & de nous dire, c'eſt donc ainſi que vous prierez. Notre Pere qui êtes dans les cieux. *Sic ergo orabitis. Pater noſter qui es in cœlis.*

Vous la dites tous les jours, mes chers Freres, cette priere conſolante. Mais l'avez-vous jamais bien compriſe ? Elevez donc vos eſprits & vos cœurs, je vais vous faire voir que l'Oraiſon Dominicale toute ſeule renferme nos maux & nos remedes ***, nos malheurs & nos reſſources, tout le fonds de la religion, toutes les grandeurs &

* *Socrat. Plat. Senec. &c.*

** Deus ſolus docere potuit ut ſe vellet orari. *Tert. de Oratione Dominicâ.*

*** *Aug. Serm.* 182.

les misericordes de Dieu, la loi & les prophêtes. Je vous ferai sentir que la foi en est le fondement *, que l'espérance en est l'attrait, & que la charité en est l'accomplissement & la fin ; que le passé, le présent & l'avenir, c'est-à-dire, le temps & l'éternité, se trouvent ici réunis & rassemblés. Matiere importante, & digne de l'attention de tous les peuples.

Pater noster. Notre Pere. Quoi, Seigneur, vous êtes le *Dieu du ciel & de la terre*, le *tout-puissant*, l'*éternel*, le *très-haut*, le *Dieu des armées* **, & vous voulez que nous vous appellions *notre Pere* *** ! Moïse n'approchoit qu'en tremblant ; ni du Buisson ardent, ni du terrible mont de Sinaï, où vous l'aviez mandé pour lui donner votre loi au bruit & à l'éclat des éclairs & des tonnerres ; vous ne vous montriez alors à Israël épouvanté, qu'à la faveur d'*une colonne, & d'une nuée de feu* †, où *vous aviez établi votre trône* ¶, & aujourd'hui vous vous montrez à nous du haut de votre gloire, sous le tendre nom de pere, & du meilleur de tous les peres. *Pater noster qui es in cœlis.*

C'est-à-dire, mes chers Freres, que le temps d'une servile crainte est passé, & que la loi ancienne qui ne faisoit que des esclaves, est changée en une loi de grace, de cha-

* *S. Cypr. de Oratione Dominicâ.*

** *Gen. c.* 17. *v.* 1. *Ibid. c.* 21. *v.* 33. *Deut. c.* 32. *v.* 8. *Isaï. c.* 10. *v.* 24.

*** *Hebr. c.* 12. *v.* 20. *Exod. c.* 3. *v.* 2. *Ibid. c.* 19. *v.* 18.

† *Num. c.* 14. *v.* 14.

¶ Tronus meus in columnâ nubis. *Ecclesiastic. c.* 24. *v.* 7.

rité & d'amour, qui ne fait plus que des enfants de Dieu. *Or, qui dit enfants de Dieu, dit les héritiers de ſon royaume, & les cohéritiers de ſon propre Fils* *. Peres & meres ne regardez donc plus la terre que vous cultivez, que comme le lieu de votre exil. Votre patrie eſt dans le ciel. C'eſt là votre héritage, & celui de vos enfants. Mais ſçavez-vous qu'en leur donnant cette auguſte qualité d'enfants de Dieu, vous les égalez, ſans y penſer, à tous les Princes & à tous les Rois du monde chrétien, qui ſe diſent comme vous, & vous comme eux, enfants de Dieu **, & qui ſe font eux-mêmes plus d'honneur de cette glorieuſe qualité, que des couronnes qu'ils portent. Songez donc moins à enrichir vos enfants, qu'à les rendre dignes de cette grande ſucceſſion, en gravant de bonne heure dans leur cœur la crainte & l'amour qu'ils doivent à un tel Pere. Quand vous leur faites dire, *notre pere qui êtes dans les cieux*, montrez-leur le ciel; leurs regards ſuivront les vôtres. Accoûtumez-les ainſi à adorer Dieu dans le ſein de ſa gloire, & quoiqu'il ſoit par tout, dites-leur que c'eſt de là qu'il les écoute, parce que c'eſt là qu'il les attend, comme dans la demeure éternelle du Pere & des enfants. *Pater noſter qui es in cœlis*.

* Itaque jam non eſt ſervus, ſed filius : quod ſi filius, & hæres. *Gal. c.* 4. *v.* 7.

** Unus enim eſt Pater veſter qui in cœlis eſt. *Matth. c.* 8. *v.* 9.

PREMIERE DEMANDE
Du PATER.

Sanctificetur nomen tuum. Que votre nom ſoit ſanctifié ; c'eſt-à-dire, que votre nom ſoit beni, honoré, reconnu & glorifié, non ſeulement dans toute l'Egliſe, mais encore par toutes les nations de la terre, aujourd'hui & toujours, & dans tous les ſiécles des ſiécles. Et c'eſt ici, Chrétiens, la premiere demande que nous faiſons à Dieu pour ſa gloire, à laquelle la nôtre eſt attachée *. Elle ne contient que trois paroles, mais c'eſt un Dieu qui les a dites, & qui long-temps avant que de les dire, les avoit inſpirées à toute la nature, qui publie & annonce hautement ſa gloire & ſa grandeur. Liſez les admirables Cantiques de Moïſe & de Zacharie ** ; liſez tous les Pſeaumes de David, & vous verrez qu'ils ne ſont d'avance que les échos de JESUS-CHRIST, quand il a dit, *que votre nom ſoit ſanctifié.* Nous-mêmes, Miniſtres du Seigneur, dévoués à la priere, que faiſons-nous autre choſe dans tout le cours de l'Office Divin, que de chanter les grandeurs & les miſericordes de Dieu ? C'eſt là qu'après avoir admiré avec David, ce grand ſpectacle de la nature, après avoir donné de l'ame à tous les êtres les plus inſenſibles,

* *Aug. Serm.* 48.

** Cantemus Domino. Audite cœli. Benedictus. Cœli enarrant. Cantate Domino. Confitemini Domino. *Pſ.* 104. 105. 106. *&c.* Lauda anima mea Dominum. Laudate pueri. Laudate Dominum de cœlis, &c.

& de la voix à cette voûte azurée, au ſoleil & aux aſtres, au feu & à l'air, à la terre & à la mer, & à tous les élements, pour publier avec nous les louanges du créateur : après avoir prié pour la converſion des pécheurs qui l'offenſent, des blaſphemateurs qui l'outragent, des infideles qui le méconnoiſſent, des impies & des libertins, ces ames hardies qui lui diſputent ſa providence, nous trouvons que JESUS-CHRIST avoit tout dit par ces grandes paroles. *Sanctificetur nomen tuum.*

Ne vous affligez donc plus, vous, mes chers Freres, qui ne ſçavez pas lire. Si vous ſçavez le *Pater*, vous ſçavez tout. JESUS-CHRIST y a tout mis. Rendez-lui donc plutôt graces de votre heureuſe ignorance. Et quand même vous ſçauriez lire, ah ! pourriez-vous jamais mieux prier qu'en priant comme les Prophêtes, comme les Patriarches, & comme tous les Peres de l'Egliſe ; & c'eſt ce que vous faites en demandant à Dieu, comme eux, *que ſon nom ſoit ſanctifié.* Mais, me direz-vous, Dieu eſt ſi grand & ſi ſaint, à quoi bon lui demander que ſon nom ſoit glorifié. Ah ! mes chers Freres, que dites-vous ? Vous oubliez que Dieu eſt votre pere, & que vous êtes ſes enfants : vous ne ſçavez donc pas que la gloire des enfants, ce ſont leurs peres ? *Gloria filiorum patres eorum* * ? Ainſi ſi vous êtes inſenſibles à l'honneur de votre pere, & que vous l'abandonniez aux inſultes & aux outrages de ſes ennemis, vous perdez dès-là le droit que vous avez à ſon héritage. Les loix humaines en pareil cas vous

* *Prov. c.* 17. *v.* 6.

deshéritent, & les loix divines vous chargent de malédictions & d'anathêmes, en vous disant : *Malheur à vous, enfants déserteurs* *. Ah ! mes chers Freres, si vous aviez de la foi, vous auriez de l'amour, & si vous aviez tout l'amour que vous devez à Dieu, que ne feriez-vous pas pour les intérêts de sa gloire ? Peres & meres vous aimez vos enfants, & c'est parce que vous les aimez que vous êtes ravis de les montrer & de les produire. Quelle est votre joye quand vous voyez qu'on les benit, qu'on les affectionne, & qu'on leur trouve d'aimables qualités. Mais aussi quelle est votre affliction, & jusqu'où ne portez-vous pas votre indignation, quand vous apprenez les mauvais traitements, & les insultes qu'ils ont reçus. Et voilà, Seigneur, comme vous voulez qu'on vous aime. Voilà comme JESUS-CHRIST votre fils nous a appris à vous aimer & à glorifier votre nom. Voilà comme les Apôtres vous ont aimé, en parcourant le monde pour y porter votre nom, & l'y faire adorer par toutes les nations de la terre. Voilà comme Pierre & Paul vous ont aimé, en plantant au prix de tout leur sang la croix de votre Fils sur les débris & les ruines du Capitole.

Nous ne vous en demandons pas tant, mes chers Freres, nous vous demandons seulement de vous souvenir qu'ayant été baptisés, fait chrétiens, & enfants de Dieu, vous devez glorifier son nom par vos bonnes œuvres, par l'observation de ses commandements, & par l'accomplissement des promesses que vous avez faites

* *Isaï, c. 30. v. 1.*

dans votre baptême ; & voilà le véritable ſens de la premiere demande que nous faiſons à Dieu. Il eſt vrai, dit ſaint Auguſtin, que quand vous demandez à Dieu que ſon nom ſoit ſanctifié *, il ſemble que vous priez pour lui plutôt que pour vous-même. Mais à le bien entendre, c'eſt véritablement pour vous que vous priez, en lui demandant la grace que ſon nom, qui eſt toujours ſaint, ſoit ſanctifié en vous par le culte que vous lui devez, & que vous devez lui faire rendre par tous ceux qui dépendent de vous. Du reſte, la gloire, la ſainteté & la grandeur de Dieu étant infinies & immuables, elles ſont indépendantes de nos prieres, & ne peuvent ni croître par nos adorations, ni rien perdre par nos infidelités. Nos péchés ne l'offenſent que parce qu'ils nous perdent, & nos ingratitudes ne le bleſſent que parce qu'il nous aime. Et telle eſt ſa bonté, qu'il veut bien mettre ſa gloire à nous ſauver, comme nous mettons la nôtre à le glorifier en nous ſanctifiant nous-mêmes.

Il ne ſuffit donc pas, mes chers Freres, de demander à Dieu que ſon nom ſoit ſanctifié, ſi nous ne travaillons pas nous-mêmes à notre propre ſanctification. Ainſi malheur à vous, peres & meres, ſi peu ſoigneux d'inſpirer à vos enfants une ſainte horreur du péché, vous les laiſſiez vivre dans des déſordres qu'ils ne quittent jamais, ſur tout ſi vous ſouffrez qu'ils prennent la malheureuſe

* Cum rogas ut ſanctificetur nomen ipſius, nunc quaſi pro illo rogas, non pro te ; intellige, & pro te rogas ; nam rogas ut quod ſanctum ſemper in ſe eſt, ſanctificetur in te. *Aug. Serm.* 48. *de diverſis.*

habitude de jurer & de blaſphémer le ſaint nom de Dieu. Ah ! vous fremiſſez à des coups de tonnerre, & vous ne fremiſſez pas en entendant d'exécrables blaſphêmes ſortir de la bouche de vos propres enfants. Dieu du ciel ! y recevrez-vous jamais des peres ou des enfants, accoûtumés à parler le langage des démons, & qu'on ne devroit ni apprendre ni entendre que dans les enfers ?

De pareils déſordres n'arriveroient pas, mes chers Freres, ſi vous aviez donné vous-mêmes à vos enfants l'exemple d'une vie édifiante & chrétienne, telle qui convient à *une race ſainte*, & à *des enfants de Dieu* *, appellés par leur vocation, & par leur baptême à la ſainteté. *Soyez ſaint*, nous dit le Pere céleſte, *parce que je ſuis ſaint*. Soyez ſaints, mes enfants, parce que je vous deſtine à regner avec votre Pere céleſte : *ſancti eſtote quia ego ſanctus ſum* **. O la douce invitation ! ô la grande promeſſe ! Pour y répondre, mes chers Freres, & vous aſſeurer de la place qui vous eſt promiſe dans le ciel, faites-y marcher devant vous votre cœur. Faites-l'y voler avec les aîles de la colombe, c'eſt-à-dire, de l'amour, & dites à Dieu avec un deſir ardent & ſincere, ah ! Seigneur, que votre regne nous arrive. *Adveniat regnum tuum.*

* 1. *Petr. c.* 2. *v.* 9. *Joan. c.* 3. *v.* 1.

** *Levit. c.* 11. *v.* 44.

SECONDE

SECONDE DEMANDE.

Ce desir, mes chers Freres, se trouve gravé dans le cœur de tous les hommes, de toutes les nations, & de tous les siécles, parce que tous les hommes en sentent le besoin. En effet que ferions-nous dans cette misérable vie, qui est pour tous les enfants d'Adam, riches & pauvres, une véritable valée de larmes, sans les consolantes ressources que nous trouvons dans les biens à venir. L'homme meurt par tout, & il sent que tout ne meurt pas en lui. Libertins, impies, répondez ? Et sans attendre votre réponse, je vous dis que vous le sentez aussi, avec cette différence que vous le sentez sans pourvoir à ce qui restera de vous, & que le Dieu que nous adorons y a pourvu en nous asseurant un azyle éternel, l'objet de notre foi. Et nous avons pour garant de notre foi, sa parole, ses promesses & son amour. Je vois dans le plus ancien de tous les Livres *, la naissance du monde, la création du ciel & de la terre, celle de la lumiere, celle des plantes, celle des animaux, enfin, celle de l'homme fait à l'image du créateur, & devenu néceſſaire pour les gouverner. Et ensuite depuis sa chûte, je vois un réparateur néceſſaire pour le sauver. J'en sens la néceſſité par mes miseres & par mes besoins ; & j'en vois la vérité dans les prophéties & dans les évenements qu'elles ont annoncés. Enfin tout s'éclaircit. Le Messie, si long-temps prédit, descend sur la terre, & tout me dit *que Dieu a*

* *Genese,*

tant aimé le monde, qu'il lui a envoyé son Fils unique *. Ici je m'arrête, & sans vouloir approfondir ce mystere, il me suffit pour le croire, que je sente & que je voye qu'il est accompli. Je crois donc ce grand mystere, & en le croyant, je vois tous les autres, & toute la religion à découvert. Je vois dans le grand spectacle de la nature, que Dieu a tout fait pour sa gloire, & je vois par son amour, gravé sur tous ces ouvrages, qu'il a tout fait pour l'usage de l'homme. Ainsi je vois ma foi & mes espérances écrites sur le front de toutes les étoiles, de tous les animaux qui marchent ou qui rampent sur la terre, de tous les oiseaux qui volent dans les airs, & de tous les poissons qui nagent dans les mers. Dans quel affreux cahos la terre entiere ne seroit-elle pas retombée, si tout cela n'étoit fait pour notre usage ? La terre, l'air & la mer auroient-ils pu contenir, depuis la création du monde, le nombre innombrable de toutes les espéces de ces animaux, qui auroient tous peri, si les besoins de l'homme ne fussent venus au secours de ceux qui nous restent ? A quoi bon tant de forêts & de montagnes, si on n'en avoit abattu les arbres, & tiré les pierres pour loger le genre humain ? A quoi bon tant de troupeaux, tant de volatiles, & de tant d'espéces, tant de plantes succulentes ou vulneraires, si ce n'étoit pour nous nourrir & nous guerir ; & à quoi bon nous nourrir & nous guerir, si ce n'étoit que pour pécher & pour mourir ? Philosophes ingrats, vous vous en servez tous les jours de tous ces biens

* *Joan. c. 3. v. 16.*

du créateur, non ſeulement pour vos beſoins, mais encore pour vos plaiſirs ; & vous en diſputez la gloire à celui qui vous les fournit, & qui en eſt l'auteur. Vous reſſemblez donc à ces gens affamés qui courent de table en table pour raſſaſier leur faim & leur ſoif aux dépens du maître qui les y reçoit, & qu'ils ne quittent que pour en médire.

Que vous êtes heureux, mes chers Freres, de cultiver la terre, & d'en recueillir les fruits avec de meilleurs ſentiments ! mais ne vous y bornez pas, nourriſſez-vous du lait de vos brebis, couvrez-vous de leur toiſon, occupez-vous à tirer de vos ruches le miel & la cire que vos abeilles vous préparent, & quoique ces frugales & innocentes richeſſes ſortent du ſein de la nature, ne vous y attachez pas ; & ſouvenez-vous que la cire que vous amaſſez, après avoir décoré nos autels, éclairera à la fin vos funerailles. Mais en attendant, ſoupirez vers le ciel, & dites ſouvent avec ſaint Auguſtin, d'après David, non, Seigneur, je ne ſerai jamais raſſaſié des biens de la terre, *mais je le ſerai quand je ſerai en poſſeſſion de votre gloire* *. Dites dans les ſombres réduits où la providence vous a cachés, ce que David diſoit ſur ſon trône. *Ah ! Seigneur, que vos tabernacles ſont aimables, & que je les aime* ** *! Mon ame ſeche d'ennui, & brûle du deſir d'y établir ma demeure ! Hélas ! que ce triſte ſéjour me paroît long, ne finira-t-il jamais, & me verrai-je toujours avec les habitants de Ce-*

* *Pſ.* 16. *v.* 16.
** *Ibid.* 83.

dar * ? Dites avec ſaint Paul, revenu du troiſiéme ciel, & qui n'aſpiroit qu'à y remonter, *qui me délivrera de ce corps de mort* ** ?

C'eſt, mes chers Freres, ce deſir & ce ſoupir éternel vers le ciel, qui dans les premiers temps dépeuploit le monde, & faiſoit fuir les Pauls, les Jerômes, les Antoines, les Benoîts & les Bernards, pour aller habiter les déſerts les plus triſtes & les plus abandonnés. Ce deſir n'étoit point la ſuite ni des dégoûts, ni des rebuts du monde, ni des afflictions & des miſeres de la vie : c'étoit un deſir de choix, d'amour & d'impatience de ſe voir en poſſeſſion du royaume céleſte. C'eſt, mes chers Freres, qu'ils ne faiſoient que ſouffrir la vie ſans l'aimer : c'eſt qu'ils bravoient la mort que nous craignons : c'eſt qu'ils étoient des ames juſtes & innocentes, des ames détachées de la terre, des ames pures, dont l'amour avoit banni la crainte, & qu'ils diſoient avec plus de force & de confiance que nous ; Seigneur que votre regne nous arrive ; *adveniat regnum tuum.*

Voilà, mes chers Freres, de grands modeles que je vous propoſe. Mais ſi vous ne vous ſentez pas encore aſſez forts pour les ſuivre, ſi nous ne ſommes pas encore aſſez purs pour aller regner avec lui dans le ciel, demandons-lui de regner dans nous par ſa grace & par ſon amour. Demandons-lui de regner dans notre cœur, d'y regner ſeul, de le garder pour lui ſeul, & d'en fermer

* *Pſalm.* 119. *v.* 5.

** *Rom.* 7. *v.* 24.

toutes les avenuës au péché, afin que nous ſoyons en état de lui dire, & à la vie & à la mort, ah ! Seigneur, que votre volonté ſoit faite en la terre comme au ciel. *Fiat voluntas tua ſicut in cœlo & in terrâ.*

TROISIE'ME DEMANDE.

Voici, mes chers Freres, la troiſiéme & la derniere demande que nous faiſons à Dieu pour les intérêts de ſa gloire, & qui intéreſſe toujours la nôtre par les raiſons que je vous ai déja expoſées. Nous demandons donc à Dieu que ſa volonté ſoit faite en la terre comme au ciel. Juſques-là nous ſommes fideles, mais prenons-y garde, elle ſe fera ou pour nous, ou contre nous. Elle ſe fera pour nous, ſi notre volonté eſt conforme à la ſienne ; & elle ſe fera contre nous, ſi la nôtre y réſiſte, & qu'elle lui ſoit rebelle. Juſtes qui m'écoutez, réjouiſſez - vous, Dieu veut vous ſauver, & vous le ferez ſi vous perſéverez dans le bien. Pécheurs obſtinés, qui croupiſſez dans le péché, Dieu veut auſſi vous ſauver. Mais vous êtes perdus ſi vous perſiſtez dans le mal, & ſi vous mourez dans le péché.

Mais comment connoître la volonté de Dieu, & ſçavoir ſi la nôtre y eſt conforme ? Ah ! mes chers Freres, cette demande n'eſt pas bien ſincere. La volonté de Dieu, c'eſt l'accompliſſement de la loi naturelle, & de la loi divine. La loi naturelle eſt gravée dans tous les cœurs, vous ne la ſçauriez ignorer ; & la loi divine vous eſt manifeſtée dans les commandements de Dieu que vous devez ſçavoir. Voilà ſa volonté ; ainſi il vous eſt aiſé de ſçavoir ſi la vôtre y eſt conforme.

Il eſt écrit : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* L'aimez-vous ? *Tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton ame, & de toutes tes forces ;* l'aimez-vous ainſi ? *Tu l'adoreras, & tu n'auras point d'autre Dieu que lui* *. L'adorez-vous, & n'adorez-vous que lui ? Votre argent, votre bien, & les autres objets de vos paſſions, ne ſont-ce pas pour vous d'autres Dieux que vous adorez, & à qui vous ſacrifiez tout ? Avares, uſuriers, détenteurs du bien d'autrui, enfants ingrats & dénaturés, qui manquez à tout ce que vous devez à peres & à meres, eſt-ce la volonté de Dieu que vous faites en violant ſes loix les plus ſacrées ? Cependant vous avez le front de demander à Dieu que ſa volonté ſoit faite, dans le temps même que vous en êtes les infracteurs à ſes yeux, en ſa préſence, & dans la poſture d'un ſuppliant. La volonté de Dieu eſt de punir le crime, & la vôtre eſt de le commettre. Vous le priez donc de vous en punir, vos prieres ne ſont donc que des malediCtions & des anathêmes que vous attirez ſur vos têtes. Que ferez-vous donc dans ce cruel état ? Si vous demandez à Dieu que ſa volonté ſoit faite, & que vous perſiſtiez à faire la vôtre, vous dreſſez vous-même votre arrêt, & vous prononcez votre propre condamnation ; & ſi vous ne priez plus, vous voilà abandonnez à toute la dépravation de votre cœur, & toutes les ſources de la grace ſeront taries pour vous. Ah ! mes chers Freres, priez toujours. Avec Dieu il y a remede à tout : com-

* *Deut. c. 6. v. 5. Matth. c. 22. v. 37. Marc. c. 12. v. 30. Luc. c. 10. v. 27.*

mencez par ſentir votre foibleſſe , & le beſoin que vous avez de ſon ſecours. Contrits & humiliés d'avoir ſuivi votre volonté propre , demandez-lui la force de faire la ſienne , & jamais la vôtre.

Ah ! Seigneur , s'il en étoit ainſi , & que les hommes n'euſſent avec vous qu'une même volonté , nous n'aurions pas beſoin de vous demander que votre volonté fût faite ſur la terre comme dans le ciel. La terre elle-même ſeroit un ciel & un paradis anticipé. L'innocence & la paix regneroient dans tous les cœurs. Toutes les nations ne ſeroient plus qu'une même famille , & toutes les maiſons ſeroient par tout des menages ſans bruit. Adam , pere infortuné , qu'as-tu fait ? Regarde l'abîme où tu as plongé tes malheureux enfants , pour avoir fait ta volonté plutôt que celle de ton créateur.

Mais non , tu n'es plus notre pere , & nous ne ſommes plus tes enfants ; & graces immortelles à notre divin réparateur , nous ſommes les enfants de Dieu , & c'eſt à lui que nous demandons notre pain de chaque jour. *Panem noſtrum quotidianum da nobis hodie.*

QUATRIE'ME DEMANDE.

Admirons ici l'ordre merveilleux qui regne dans les demandes de cette divine priere. O qu'il paroît bien que c'eſt un Dieu qui l'a faite ! Si JESUS-CHRIST n'avoit été qu'un homme temporel , il auroit d'abord commencé par demander pour nous les ſecours néceſſaires à la vie préſente ; mais parce qu'il n'avoit quitté le ſein de ſon Pere

que pour nous y réunir, & sa gloire que pour nous y associer, il commence par nous y transporter, & nous dire ; c'est ainsi que vous prierez. *Notre Pere qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre regne nous arrive, & que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Est-ce un Dieu, est-ce un homme qui parle ? C'est l'un & l'autre, mes chers Freres, c'est JESUS-CHRIST. Ses paroles sont divines & humaines comme lui, & je les vois sortir du sein de la divinité & de l'humanité tout ensemble. Elles sont divines, parce qu'elles nous élevent jusqu'à Dieu ; & elles sont humaines, parce qu'elles descendent jusqu'à nous, pour nous faire sentir tout à la fois notre origine & notre destinée. Mais comme nous sommes encore sur la terre, il étoit juste qu'il pourvût à nos besoins & à notre subsistance. Pouvoit-il mieux nous adresser qu'à Dieu son pere & le nôtre, pour lui demander notre pain de chaque jour, tel qu'il suffit à des voyageurs qui ne font que passer dans les gîtes qu'ils trouvent sur leur route, pour nous faire comprendre que des ames destinées à des biens éternels ne doivent jamais s'attacher à des biens aussi fragiles & aussi périssables que les biens de ce monde.

De-là, il s'ensuit que nous ne devons pas lui demander des richesses au-delà de notre état, ni au-delà de nos véritables besoins, & s'il nous borne à demander notre pain de chaque jour, c'est qu'il connoît nos penchants & nos dangers ; c'est qu'en véritable pere il a voulu déraciner de nos cœurs cette funeste & malheureuse passion, la source de toutes les autres, la cause de tous les

maux,

maux *, la mere de tous les crimes, la mortelle ennemie de la charité & de toutes les vertus ; je veux dire l'odieuſe & déteſtable avarice, qui eſt le deſir inſatiable d'avoir & d'acquerir des richeſſes par toutes les voyes les plus honteuſes & les plus criminelles. Et n'eſt-ce pas de cette ſource empoiſonnée & féconde en crimes, que nous voyons ſortir ce débordement d'iniquités qui inonde aujourd'hui la face de toute la terre ? N'eſt-ce pas de là que ſortent tant d'injuſtices, tant d'uſures, tant de concuſſions, les querelles, les procès, les faux témoignages, les empoiſonnements, les meurtres & les aſſaſſinats ? Quelle horreur ! & ne fremiſſez-vous pas, Chrétiens, à la vuë du gouffre affreux des malheurs, où ceux qui aiment les richeſſes, ſe précipitent ? Soyez donc à jamais beni & adoré, Dieu d'amour, d'avoir mis un frein à la cupidité de ceux que vous aimez, en les bornant à vous demander le pain de chaque jour.

Vous l'avez, mes chers Freres, ce pain de chaque jour, & il eſt vrai que pour la plûpart, vous ne le devez qu'au travail de vos mains, & aux bénedictions que Dieu y attache, mais n'eſt-il pas juſte que parmi les enfants d'Adam il y en ait qui travaillent comme lui à cultiver la terre à la ſueur de leur front ? Et ſi les riches paroiſſent en être exempts, n'enviez pas leur ſort ; ils ont plus de ſoucis, plus d'inquiétudes, & ſont peut-être plus à plaindre que vous. Du reſte chacun a ſa peine, & pour le travail, nous ſommes tous les enfants d'Adam.

* Radix malorum omnium eſt cupiditas. *I. Tim. c. 6. v. 10.*

Mais ſçavez-vous bien, mes chers Freres, que Dieu en vous deſtinant à la culture de la terre, a mis dans vos mains la clef du plus riche tréſor qui ſoit dans toute la nature ? C'eſt ce tréſor où l'on puiſe toujours, & qui ne s'épuiſe jamais : c'eſt ce tréſor qui fait la magnificence des Rois, & la richeſſe de leurs ſujets : c'eſt ce tréſor qui équipe des vaiſſeaux, & qui leve des armées : c'eſt ce tréſor qui a bâti, & qui a peuplé toutes les villes qui ſont dans le monde ; & ce tréſor ineſtimable, vous le trouvez dans le ſein de la terre : & c'eſt au moyen de quelques grains de bled que vous y ſemez, que vous en faites ſortir de quoi remplir tous les ans vos greniers : de ſorte que par ce travail vous devenez les dépoſitaires de la puiſſance de Dieu, & les économes de ſa providence. Vous admirez ſans doute le miracle de la multiplication des cinq pains, avec leſquels JESUS-CHRIST raſſaſia les cinq mille hommes qui l'avoient ſuivi ſur la montagne, & vous n'admirez pas le miracle perpétuel que Dieu renouvelle tous les jours par vos propres mains, & par toutes celles qui ſont occupées, comme les vôtres, à nourrir & à faire ſubſiſter le genre humain. Que ſeroit-ce donc ſi vous connoiſſiez toute la vertu & toute la fécondité de ce grain précieux, & que vous pûſſiez en développer & en faire ſortir tous les germes qui y ſont renfermés ? vous en tireriez tous les ans des richeſſes immenſes. Mais Dieu qui a preſcrit des bornes à la mer, pour que la terre n'en fût pas ſubmergée ; en a mis auſſi à l'induſtrie de l'homme, pour ne point troubler l'ordre qu'il a établi pour le bien de la ſocieté. Et cet ordre demandoit néceſſairement

qu'il y eut des riches & des pauvres. En effet, s'il n'y avoit que des riches, par qui la terre seroit-elle cultivée ? & s'il n'y avoit que des pauvres, par qui seroit-elle gouvernée ? Qui vous défendroit ? qui veilleroit à votre seureté ? qui écarteroit l'ennemi qui viendroit enlever vos recoltes ? & qui puniroit les voleurs & les brigands qui viendroient vous piller, & vous massacrer dans vos maisons ? Au lieu que dans le bel ordre que Dieu a établi par la distinction des rangs, des conditions & des différents états qui composent le monde, tout subsiste, tout se soutient, tout s'embelit. On bâtit, on est vêtu, on est servi par les mains de l'artisan & du pauvre ; & le pauvre est secouru, & l'artisan payé par les mains du riche.

Mais je veux, mes chers Freres, vous donner encore de plus douces consolations. En considerant votre état, n'avez-vous jamais fait réflexion que c'étoit la voye la plus seure & la plus courte pour gagner le ciel ? C'est JESUS lui-même qui vous l'a tracée. Vous sçavez qu'il est né, & qu'il a vêcu plus pauvre que vous. Maître de tous les trônes, il les a méprisés. Il regnoit dans le ciel, il auroit cru s'avilir de regner sur la terre. Un Dieu qui se fait homme, ne descend pas si bas pour honorer des grandeurs fragiles & périssables. Il venoit pour nous sauver, & non pour nous donner de dangereux exemples. Il venoit pour nous apprendre à être humbles, & non pour nourrir ou justifier notre ambition & notre orgueil. Il venoit pour honorer la pauvreté, & pour vous donner à vous, mes chers Freres, la grace & la force de la supporter avec patience. Et une marque qu'il ai-

moit, & qu'il eſtimoit votre état, c'eſt que les bergers furent les premiers à qui les anges annoncerent ſa naiſſance, & les premiers qui furent admis à l'adorer dans ſa crêche *. N'enviez donc plus, mes chers Freres, la condition des riches du ſiécle. Ils trouvent ſur leur route mille dangers & mille obſtacles, que vous ne trouverez jamais. Et s'ils veulent ſe ſauver au milieu de leurs richeſſes, il faut qu'ils deviennent pauvres de cœur, comme vous l'êtes par votre état : il faut qu'ils combattent ſans ceſſe contre les richeſſes, comme vous combattez contre la pauvreté. Si par malheur ils en abuſent, & qu'ils s'abandonnent à toutes les criminelles paſſions que les richeſſes nourriſſent, ſans jamais pouvoir les aſſouvir, les voilà perdus. Auront-ils jamais le temps ou la volonté d'en faire pénitence ? Et quand ils l'auroient, ſont-ils aſſeurés que Dieu leur en fera la grace ? *O myſtere ! ô profondeur* des jugements de Dieu ** ! je vous adore, mais je crains.

Beniſſez donc à jamais le Seigneur de vous avoir mis à l'abri de tant d'écueils. Vous êtes ici dans vos triſtes Landes, où vous ne voyez que le ciel & la terre. Le ciel où vous aſpirez, & dont rien ne vous détourne ; & la terre dont vous cultivez une modique portion, & dont cependant vous tirez votre pain de chaque jour avec plus de reſſources que ſous d'autres climats plus riants & plus gracieux. Mais ſi vous êtiez plus riches & maîtres de

* *Luc. c. 2.*

** *Rom. c. 11. v. 33.*

plus grandes poſſeſſions, hélas ! vous feriez peut-être comme le mauvais riche. Occupés comme lui dans une grande maiſon à remplir vos greniers, & à bien garnir vos tables, vous ne verriez plus le ciel ſi à découvert. Contents des biens préſents, vous perdriez de vuë les biens à venir. Vos eſpérances pour l'éternité, qui ſont aujourd'hui votre attrait & votre conſolation, ne feroient plus que votre dégoût ou votre ſupplice. Dans cet état d'abondance où vous n'auriez plus rien à deſirer, vous ne penſeriez plus à demander votre pain de chaque jour. Mais que ſeroit-ce, grand Dieu ! ſi votre cœur, comme celui de tant de riches, plus plein de votre or & de votre argent que vos coffres, qui en ſeroient remplis, venoit à perdre le goût de ce pain délicieux ; *ce pain des anges, ce pain vivant* *, qui eſt pour la vie de nos ames plus néceſſaire que le pain que nous mangeons ne l'eſt à la vie de nos corps ; & que dans les fêtes les plus ſolemnelles, on ne vous vît plus à la table ſacreé ? Ah ! mes chers Freres, fuyez les richeſſes, revenez à votre premier état, reprenez vos conſolantes eſpérances, & du bord de l'abîme où vous alliez tomber, hâtez-vous de dire à Dieu : ah ! Seigneur, pardonnez-nous nos offenſes comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. *Dimitte nobis debita noſtra ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris.*

* *Pſ.* 77. *v.* 25. *Joan. c.* 41. *v.* 52.

❋

CINQUIE'ME DEMANDE.

C'eſt , mes chers Freres , la cinquiéme demande de l'Oraiſon Dominicale , & la plus intéreſſante pour des pécheurs tels que nous ſommes. Hélas ! *nous le ſommes tous* * , dit ſaint Jean avec ſa douceur ordinaire , *& ſi nous diſons que nous ſommes ſans péché , nous nous ſéduiſons nous-mêmes , & la vérité n'eſt point en nous.* Voilà notre miſere. Mais voici nos reſſources. C'eſt Dieu lui-même qui nous offre la rémiſſion de nos péchés. C'eſt le Fils qui parle , le Pere y reconnoît la voix du Fils , & la voix du Fils , c'eſt la voix du Pere **. Ainſi voilà le pardon de nos péchés dans notre main , ſi avec un cœur ſincere & humilié devant Dieu , nous lui diſons : *Seigneur , pardonnez-nous nos offenſes , comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſés.* Grand Dieu , ſeroit-il poſſible qu'une condition ſi juſte , ſi ſage , ſi humaine & ſi ſalutaire , ne fût pas acceptée ?

Mais elle eſt ſi dure , me direz-vous ? Oui , Chrétiens , elle eſt dure , mais à qui ? à des cœurs durs & inhumains. Elle eſt dure à l'amour propre qui voudroit toujours exterminer ceux qui l'offenſent & qui lui réſiſtent. Elle eſt dure à la haine , à la colere , & à la vengeance , qui ſont *des lions dans la ſocieté* *** , & qui ne ſe raſſaſient que du ſang de leurs ennemis. Mais elle eſt douce *à la charité qui n'offenſe perſonne , & qui ne s'en croit jamais offenſée* †. Et vou-

* 1. *Joan. c.* 1. *v.* 8.

** Ego & Pater unum ſumus. *Joan. c.* 10. *v.* 30.

*** *Eccleſiaſtic. c.* 4. *v.* 35.

† *I. Cor. c.* 13. *v.* 45.

lez-vous voir les bénedictions & les graces toujours attachées à ceux qui en ſuivent les mouvements ; & au contraire les malheurs & les crimes où ſe précipitent ceux qui ſe livrent à leurs cruels reſſentiments ? les voici ; & c'eſt ſaint Paul qui nous les apprend : *Voici*, dit-il, *l'abregé de toute la foi* *. Il eſt écrit que vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes ; & ſi vous obſervez ce grand commandement, vous ſerez fideles à tous les autres. Oui, ſi vous aimez ainſi votre prochain, *vous ne commettrez point d'adulteres, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage, vous n'envierez, vous ne deſirerez rien qui lui appartienne* **, & tant que la charité regnera dans votre cœur, elle en bannira l'orgueil, l'ambition, l'avarice, l'envie, la haine, la colere, la médiſance, la calomnie, & tous les maux qu'elle craindra pour elle, elle les craindra pour ſon prochain. Mais malheur à vous, ſi vous avez un ennemi que vous haïſſiez ! Tous les vices & toutes les paſſions enſemble s'empareront de votre cœur. Rien ne vous retiendra. Vous ſerez un ambitieux, un avare, un envieux, un médiſant, un calomniateur, & un odieux dénonciateur. L'ambition par ſes brigues & ſes cabales ſecrettes feront tomber cet objet de votre haine pour vous mettre en ſa place. L'avarice portera ſes mains avides ſur tous ſes biens ; ou ſi la fortune ne favoriſe pas vos pernicieux deſſeins, vous ſentirez votre cœur rongé d'une jalouſe rage, de voir votre haine mal

* *Rom. c.* 13. *v.* 8.

** *Ibid. v.* 9. 10.

ſervie. Votre langue maligne forgera des traits envenimés contre ſon honneur & ſa réputation. Lui de ſon côté ſe ſervira des mêmes armes contre vous. Vous aurez tout à craindre & de vous & de lui. Qu'il vous perde, ou que vous le perdiez, que vous ayez ſa vigne, ou qu'il ait la vôtre; qu'il vous ruine, ou que vous le ruiniez; qu'il ait votre vie, ou que vous ayez la ſienne, vous voilà tous les deux perdus.

Malheureux amour propre, ſource funeſte de la haine, de la colere & de la vengeance, voilà de tes œuvres; voilà comme tu perds ceux que tu flattes & que tu aveugles, en voulant les aimer: non, faux amour de nous-mêmes tu ne ſçais point nous aimer, tu ne ſçais que nous perdre. Et c'eſt ainſi que tu fis perir le malheureux Saül, pour avoir haï d'une haine implacable le jeune David. Il venoit de terraſſer le redoutable Goliath. *Les femmes de Jeruſalem*, pour honorer ſon triomphe, *coururent dans l'inſtant au-devant du vainqueur* *. Malheureuſement il leur échappa dans les Hymnes & les Cantiques qu'elles chantoient à ſa gloire, de dire *que David avoit tué de ſa main dix mille Philiſtins, & que Saül n'en avoit tué que mille*. Et voilà Saül en fureur. *Quoi*, dit-il, *on met David au-deſſus de moi* ** ? On chante ſes louanges, & mon deshonneur ſur le même ton ? Il a le cœur & l'amour de mon peuple; je ne ſuis donc plus ſon Roi, & il ne lui manque donc plus que de s'aſſeoir ſur mon trône ? Dans

* *I. Reg. c.* 18. *v.* 7.
** *Ibid. v.* 8.

le

le tranſport qui l'agite, il déteſte la victoire de David; il le craint & l'abhorre plus que tous les Philiſtins enſemble; il n'oſe de frayeur prononcer ſon nom, & ne l'appelle plus que *le fils de Jeſſé ;* il ne ſe connoît plus lui-même, la colere le tranſporte, *il ſe leve furieux, & veut percer David de ſa lance, & ne perce que le mur où ſa lance, encore tremblante de l'effort*, *demeure attachée* *.

Eh bien! mes chers Freres, direz-vous encore qu'il eſt bien dur de pardonner? Ah! dites plutôt qu'il eſt bien dur de ſe venger. Vous voyez l'abîme de maux & de crimes où la vengeance précipite les malheureux qui s'y abandonnent. Vous ſçavez ce que vous y avez déja perdu. La crainte de Dieu & l'obéïſſance que vous lui devez; vos biens diſſipés ou envahis; votre vie ou votre liberté en danger; votre haine ou punie par vos malheurs, ou arrêtée par votre impuiſſance; votre repos ou votre ſommeil que vous ne pouvez plus retrouver, ou qui eſt ſans ceſſe interrompu par des rêves affreux, qui vous reveillent en ſurſaut avec la bouche pleine de noires imprécations contre votre mortel ennemi; & plus que tout cela, vos eſpérances pour l'éternité, que vous avez inutilement ſacrifiées au démon de la vengeance qui vous poſſede. Voilà ce que vous avez perdu, & cela uniquement, parce que vous n'avez jamais voulu *apprendre de JESUS-CHRIST à être doux & humbles de cœur* **. Il vous faut donc un autre maître & un autre Evangile? Le ſien que

* 1. *Reg.* *v.* 12.
** *Matth.* *c.* 11, *v.* 29.

nous vous prêchons, ne vous convient plus. Vous y trouvez votre condamnation dans toutes les pages qui le composent. La divine & l'admirable priere qu'il nous a laissée n'est plus à votre usage, & si vous la dites encore, accordez-vous donc avec vous-mêmes. Vous demandez à Dieu *de vous pardonner vos offenses, comme vous pardonnez à ceux qui vous ont offensés.* C'est vous qui en mettez la condition, & c'est Dieu qui l'accepte. Vous ne pouvez donc plus ni vous en dedire, ni vous en plaindre, ni esperer, si vous y manquez, d'obtenir la grace que vous demandez ? C'est un traité que vous avez fait avec Dieu, & que vous renouvellez tous les jours. Ce traité vous honore, mais il vous lie ; & ce n'est qu'en pardonnant à votre ennemi, que vos péchés vous seront pardonnez. Vous dites à Dieu : *Pardonnez-nous*, Seigneur, *comme nous pardonnons.* C'est-à-dire, faites-nous misericorde comme nous la faisons. Mais si vous ne la faites pas, vous demandez donc qu'elle ne vous soit point faite ? Vous demandez donc que Dieu ne vous pardonne pas ? Mais que deviendrez-vous si Dieu vous exauce, & qu'il vous dise : Va, méchant serviteur, je t'exauce & je te juge par ta propre bouche. *De ore tuo te judico, serve nequam* *. Ah ! Seigneur, ne les exaucez pas ; ils ne sçavent ce qu'ils vous demandent. Ne les exaucez pas, Seigneur, mais changez leurs cœurs. *Créez en eux des cœurs nouveaux* **. *Otez-leur leur cœur de pierre* ***, & donnez-

* *Luc. c.* 19. *v.* 22.
** *Ps.* 50. *v.* 12. *** *Ezech. c.* 11. *v.* 19.

leur un cœur ſenſible, ou plutôt, Seigneur, laiſſez-leur un cœur de pierre pour les injures, & donnez-leur un cœur de chair, un cœur humain, ou pour mieux dire, un cœur chrétien, qui ſçache aimer leurs freres & leurs ennemis. Mais ſur tout ne permettez pas, Seigneur, qu'aucun de nous ſuccombe à la tentation. *Et ne nos inducas in tentationem.*

SIXIE'ME DEMANDE.

La vie de l'homme, dit le ſaint homme Job, *eſt une tentation, & une milice perpétuelle* *. Nous ſommes comme une ville aſſiegée & au dedans & au dehors. Au dedans, nous trouvons la concupiſcence de la chair. Nos paſſions compoſent ſon armée, & elles ſont autant de ſujets rebelles, qui ſe révoltent contre la raiſon & la foi deſtinées à les contenir & à les gouverner : & de là cette guerre inteſtine, & cet *ancien combat de la chair contre l'eſprit, & de l'eſprit contre la chair* **. C'eſt Jacob & Eſaü qui ſe battent dans le ſein de leur mere. L'amour propre voudroit y mettre la paix : mais ce n'eſt qu'un faux ami qui nous déguiſe tout, & qui, pour parvenir à trahir la foi, commence par ſéduire la raiſon en nous faiſant accroire que c'eſt Dieu que nous ſervons, lorſque nous ne ſervons que lui.

Au dehors nous ſommes aſſiegés par ce tentateur éternel, *ce lion rugiſſant qui tourne ſans ceſſe autour de nous pour*

* *Job. c. 7. v. 1.*
** *Galat. c. 5. v. 19.*

nous dévorer *. Et comme s'il ne ſe trouvoit pas aſſez fort, il appelle à ſon ſecours *la concupiſcence des yeux, & l'orgueil de la vie* **. Nous voilà donc inveſtis par tous les objets qui nous environnent, & qui nous lient à tout ce que nous voyons, à tout ce que nous entendons, à tout ce que nous poſſedons, & à tout ce que nous ne poſſedons pas ; aux charges & aux places que nous avons, & à toutes celles que nous voudrions avoir. Que ferons-nous donc au milieu de tant de dangers ? C'eſt, mes chers Freres, de recourir à Dieu, & de lui demander *de conduire lui-même nos pas* ***, *de détourner nos yeux de la vanité, & de mettre ſur tous nos ſens, ſur nos levres, & ſur nos oreilles cette garde de circonſpection* † ſi néceſſaire dans le commerce du monde. Autrement nos regards ſeroient autant d'écueils, & ſouvent autant de chûtes. Autrement nous ne dirions ni n'entendrions dans nos entretiens que des fables, des flatteries, des médiſances, ou l'hiſtoire des illuſions, des menſonges, des vanités & des fauſſes maximes du ſiécle. Autrement tout ce qui nous réjouit, ou tout ce qui nous afflige ; tout ce qui nous éleve, ou qui nous abbaiſſe ; tout ce qui nous flatte, ou qui nous humilie, ſeroient autant de bleſſures, & ſouvent mortelles que nous aurions reçuës dans ce combat qui ne finit point. Mais hélas ! malgré toutes nos précautions, combien de

* 1. *Petr. c.* 5. *v.* 8.
** 1. *Joan. c.* 2. *v.* 16.
*** *Pſ.* 118. v. 133.
† *Pſ.* 118. *Pſ.* 140. *v.* 3.

fois n'avons-nous pas eu le malheur d'y ſuccomber ? Et le moyen de réſiſter toujours à une legion d'ennemis toujours allertes pour nous ſurprendre, & qui ſçavent ſi bien l'endroit foible de la place qu'ils aſſiegent. Ah ! Seigneur, hâtez-vous de nous ſecourir. Si nous combattons ſans vous, comment nous défendre ? Nous n'avons qu'un cœur abattu & déja bleſſé, ſi vous ne le ranimez, ſi vous ne le ſoutenez, il va être emporté par tous les vents de la tentation. Vous ne le voulez pas, Seigneur, puiſque vous-même vous nous avez ordonné de vous demander chaque jour, & ſans ceſſe la grace qui nous eſt néceſſaire pour ne pas ſuccomber à tant de tentations. *Et ne nos inducas in tentationem.*

Gardez-vous donc bien, mes chers Freres, de penſer que Dieu puiſſe jamais tenter ou ſolliciter perſonne au péché. C'eſt le démon qui nous induit, & c'eſt Dieu qui par un effet de ſa juſtice ou de ſa miſericorde le permet. Par un effet de ſa juſtice, pour nous punir de l'avoir grievement offenſé ; ou par un effet de ſa miſericorde, pour éprouver notre fidelité à le ſervir. Sur quoi ſaint Auguſtin & ſaint Ambroiſe diſent de concert, qu'il y a deux ſortes de tentations ; il y a une tentation de ſéduction, & c'eſt l'ouvrage & l'emploi du tentateur ; & il y a une tentation de probation & d'épreuve, & c'eſt le creuſet où Dieu purifie & affine l'or des bonnes œuvres des ames juſtes & fideles. *Alia eſt tentatio deceptionis, alia tentatio probationis* *. Ainſi le démon, diſent ces Peres, nous tente pour

* *Aug. Ep.* 146.

nous perdre, & Dieu ne permet que nous ſoyons tentés que pour nous couronner. *Aliter Deus tentat, aliter diabolus* *. *Diabolus tentat ut ſubruat. Deus tentat ut coronet.* Et ce fut ainſi que Job fut tenté par toutes les plus grandes afflictions que jamais ſatan pût inventer.

Eh bien! Satan, lui dit le Seigneur, *tu viens de parcourir le monde. Mais as-tu conſideré mon ſerviteur Job, qui n'a pas ſon pareil ſur toute la terre* ** ? Seigneur, ce n'eſt pas merveille ſi Job, que vous avez comblé de tant de biens, vous ſert fidelement. Mais frappez-le, & donnez-moi le pouvoir d'enlever tous ſes biens, de renverſer toutes ſes maiſons, & de faire perir tous ſes troupeaux & ſes propres enfants; & vous verrez ſi Job vous benira. Va, je te l'abandonne, dit le Seigneur. Tu triomphes, ſatan: mais ton triomphe ſera court. Regarde & admire Job ſur ſon fumier, auſſi fidele à Dieu qu'il l'étoit dans ſon palais, & environné de ſes enfants. Parce que tu le vois dépouillé, ſans héritage & ſans héritier, tout chargé des inſectes & des vers qui le rongent, tu le crois ſeul & abandonné. Tu te trompes: Dieu eſt avec lui; & tu ne lui as rien ôté de ſa véritable grandeur. Va, malheureux, va cacher ta honte, & rentre dans l'abîme ténebreux d'où tu es ſorti. Non, arrête. Je ne t'ai pas tout dit. Tu avois cru abbattre & accabler Job en lui ôtant ſes biens. Tu t'es mépris. Job n'étoit pas dans ſes biens, ni dans ſes châteaux, ni dans ſes chameaux, ni dans ſes gran-

* *Amb. l.* 1. *de Abrah.*

** *Job. c.* 1. *v.* 8.

des possessions. Tu ne l'as attaqué que dans ce qui l'environnoit. Mais ce qui l'environnoit n'étoit pas lui. Son ulcere même n'étoit pas lui. Il n'étoit que son vêtement, & jamais il n'a pénetré jusqu'à son ame. Et cette grande ame toute seule, étoit lui.

Vous sçavez, mes chers Freres, ce que Job disoit sur la perte de tous ses biens, & sur la mort de ses enfants. Le Seigneur me les avoit donnés, le Seigneur me les a ôtés. Que le nom du Seigneur soit beni. *Dominus dedit, Dominus abstulit. Sit nomen Domini benedictum* *.

Voilà votre leçon, mes chers Freres, je n'en aurois pas de plus grandes, ni de plus solides à donner à des Rois détrônés, ni aux riches & aux puissants de la terre qui se trouveroient dans l'affliction. Et combien y en a-t-il eu dans tous les temps, qui du haut de leurs grandeurs, se sont vus précipités dans un abîme de miseres ! Pour vous, qui servez Dieu comme Job, *dans la simplicité de votre cœur* **, demandez-lui donc aussi de le servir avec la même patience dans les afflictions qui vous arrivent. Vous vous plaignez de votre peu de santé, qui vous met souvent hors d'état de faire valoir le petit héritage que vous réservez à vos enfants. Vous avez un procès qui vous ruine, des créanciers qui vous pressent, un ennemi mortel à qui vous avez pardonné, & qui n'en est que plus déterminé à votre perte ; vos enfants se mutinent ou contre vous, ou contre leurs freres, &

* *Job. c. 1. v. 21.*

** Erat vir ille simplex & rectus. *Job. c. 1. v. 1.*

mettent la diviſion & le trouble dans vos familles, voilà, mes chers Freres, bien des maux, & bien des ſujets d'affliction. Mais ſçavez-vous que notre divin Sauveur y a pourvu. Il a vu de loin tous nos maux, mais comme il n'a pas voulu que nous fuſſions tentés au-delà de nos forces, ni que la patience nous échappât, il nous a lui-même invités à demander à Dieu ſon Pere de nous en délivrer. *Sed libera nos à malo.*

SEPTIE'ME ET DERNIERE DEMANDE.

Et c'eſt la derniere demande du *Pater*, c'eſt-à-dire, Seigneur, que vous finiſſez cette admirable Priere comme vous l'avez commencée, en véritable pere.

Profitez donc, mes chers Freres, de toutes les précautions de ſon amour; mais ſur tout demandez à Dieu de vous délivrer du péché. C'eſt le plus grand de tous les maux *, & c'eſt lui qui nous attire tous les autres. Oui, c'eſt le péché qui ravage toutes vos campagnes, & qui fait tomber vos fruits, ou pourris ou deſſechés. C'eſt le péché qui eſt le grand incendiaire de vos maiſons. C'eſt le péché qui tuë, qui aſſaſſine & qui empoiſonne. C'eſt le péché qui ruine votre ſanté. C'eſt cette lepre qui infecte toutes les parties de votre corps, qui le rend perclus, ou le fait tomber en lambeaux. C'eſt le péché qui enfante la famine, la peſte, les guerres, les orages & les tempêtes **. Mais

* Multa flagella peccatoris. *Pſ.* 31. *v.* 10.

** Pluet ſuper peccatores laqueos; ignis & ſulphur & ſpiritus procellarum, pars calicis eorum. *Pſ.* 10. *v.* 7.

ce

ce qui rend le péché encore plus terrible, c'eſt, Seigneur, qu'il eſt le ſeul de tous les maux que vous haïſſiez. C'eſt lui, le cruel, qui vous a mis en croix. Au nom de votre ſang, délivrez-nous de celui-là, & envoyez-nous plutôt tous les autres. Je me trompois, Seigneur, ſi vous ôtez le péché, il n'y aura plus d'autres maux ſur la terre, & ſi vous nous en délivrez, comme vous nous avez ordonné de vous le demander, nous ſerons en même temps affranchis *de tous les maux, des maux préſents, des maux paſſés, & des maux à venir* *. Vous le pouvez, Seigneur, & vous nous aimez. *Sed libera nos à malo. Amen.* Ainſi ſoit-il. Mes chers Freres, c'eſt ce que je vous ſouhaite, au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.

* *Canon Miſſæ.*





NOUVELLE *INSTRUCTION* *PASTORALE*, SUR *LE* PATER, PLUS COURTE ET PLUS A LA PORTÉE DES GENS DE LA CAMPAGNE.

VOUS ne ſerez pas étonnés, mes chers Freres, ſi je vous dis avec toute l'Egliſe, que l'Oraiſon Dominicale eſt la meilleure & la plus belle de toutes les Prieres. Elle s'adreſſe à Dieu, & c'eſt un Dieu qui l'a faite : quoi de plus céleſte & de plus divin ! Elle éleve les plus petits, ſans dégrader les plus grands : elle remplace tout ce qui paſſe, & fait retrouver bien au-delà de tout ce qu'on quitte : quoi de plus conſolant ! Mais voulez-vous, mes chers Freres, que je vous diſe quelque choſe de plus intéreſſant ? Le voici. Elle nous apprend d'où nous venons, & où nous allons, & nous fait ſentir tout à la fois notre origine & notre deſtinée ; vous en allez convenir.

Pater noſter. Notre Pere. Voilà notre origine. Nous venons de Dieu. *Qui es in cœlis.* Qui êtes dans les cieux ;

voilà notre destinée. Nous venons de Dieu, il est notre pere, & il habite dans les cieux. C'est donc là que nous devons retourner.

Il s'ensuit de ce principe qu'étant les enfants de Dieu, nous devenons en cette qualité, dit saint Paul, *les héritiers de son royaume, & les cohéritiers de* JESUS-CHRIST *son fils.*

Elevez ici vos esprits, mes chers Freres, ce que je vais vous dire à ce sujet, je le dirois aux Princes & aux Rois de la terre : je leur dirois : *O ! vous, qui jugez & qui gouvernez le monde, écoutez, & instruisez-vous.* Vous n'avez point ici bas de demeure permanente. Vous êtes comme tous vos sujets, étrangers sur la terre, & votre gloire finira comme leur misere. Ne vous bornez donc pas à ce trône où vous êtes assis : un jour viendra que la mort vous en fera descendre. Regardez les tombeaux de vos ancêtres : voilà le terme fatal de toutes vos grandeurs. Mais voulez-vous vous en consoler ? regardez le ciel, vous y trouverez votre place, si vous êtes fideles à la foi des promesses, & si vous avez soin de vous rendre dignes de cette couronne immortelle qui vous y attend.

Je vous dis de même, mes chers Freres, souvenez-vous de votre glorieuse destinée, & apprenez que vous êtes comme les Rois, les enfants de Dieu. Ne regardez donc plus cette terre que vous cultivez, que comme un lieu de passage. Votre véritable patrie est dans le ciel ; c'est là votre héritage, & celui de vos enfants. Songez donc moins à les enrichir qu'à les rendre dignes de cette grande succession, en gravant dans leurs cœurs, encore tendres,

la crainte & l'amour qu'ils doivent à un tel Pere. Ainſi quand au ſortir du berceau vous leur faites dire : *Notre Pere qui êtes dans les cieux*, montrez-leur le ciel. Leurs regards ſuivront les vôtres. Accoûtumez-les de bonne heure à adorer Dieu dans le ſein de ſa gloire ; & quoiqu'il ſoit partout, dites-leur que c'eſt de là qu'il les écoute, parce que c'eſt là qu'il les attend, comme dans la maiſon & dans la demeure éternelle du pere & des enfants. *Pater noſter qui es in cœlis.*

PREMIERE DEMANDE.

Sanctificetur nomen tuum. Que votre nom ſoit ſanctifié. C'eſt-à-dire, que votre nom ſoit beni, honoré, reconnu, & adoré par toutes les nations de la terre, & dans tous les ſiécles des ſiécles.

Vous ſçavez, mes chers Freres, que l'un des principaux devoirs des enfants, c'eſt d'honorer leurs peres. Dieu eſt véritablement le vôtre : & vous allez voir que jamais pere n'a fait pour ſes enfants, ce que Dieu a fait pour vous. Regardez ce brillant ſpectacle de la nature, le ciel & la terre ; la terre qui vous nourrit, l'air que vous reſpirez, le feu qui vous ranime, l'eau dont vous ne ſçauriez vous paſſer, le ſoleil qui vous éclaire, & qui vous échauffe ; tout cela eſt votre patrimoine, & plus à votre uſage qu'à celui des grands & des riches du ſiécle, qui ne jouiſſent preſque jamais de cette voûte azurée, que vous voyez nuit & jour plus à découvert, & toujours avec moins de ſoucis. Or, je vous le demande, mes chers

Freres, qu'auriez-vous fait ſans tous ces ſecours que vos peres & vos meres n'auroient jamais pu vous donner ? Beniſſez donc, & glorifiez ſans ceſſe le nom de votre Pere céleſte, qui ſeul pouvoit operer pour vous toutes ces merveilles. Vous voyez dans tout ce qui vous environne, ſon amour & ſes bienfaits gravés ſur tous ſes ouvrages : gravez-les donc profondément dans vos cœurs. Il fait lever ſon ſoleil pour meurir vos fruits. Il fait ſuivre la lune pour regler les ſaiſons. Il fait briller ſes étoiles ſur vos têtes pour vous montrer les heures. Il fait paroître l'aurore & l'étoile du matin pour vous annoncer le jour. Il fait couler les fontaines & les ruiſſeaux pour émailler vos prairies, de fleurs, de verdures, & de pâturages. Il éleve des montagnes qui renferment des carrieres, & qui portent des forêts pour bâtir vos maiſons. Ah ! mes chers Freres, invitez donc toutes ces admirables productions à benir le Seigneur avec vous. *Benedicite omnia opera Domini Domino* *. Dites avec toute l'Egliſe au ſoleil, à la lune, & à toutes les étoiles du ciel, de benir le Seigneur. *Benedicite ſol & luna Domino, benedicite ſtellæ cœli Domino.* Dites aux fontaines & aux rivieres de benir le Seigneur. *Benedicite fontes & flumina Domino.* Dites aux montagnes & aux colines de benir le Seigneur. *Benedicite montes & colles Domino.* Oui, Seigneur, vous êtes digne de toutes les bénedictions du ciel & de la terre, & votre gloire eſt plus élevée que les cieux. *Benedictus es, Domine,*

* *Dan. 3.*

in firmamento cœli , & laudabilis , & gloriosus , & superexaltatus in sæcula *.

Mais il ne suffit pas , nous disent les Peres ** , de demander à Dieu que son nom soit glorifié & sanctifié *** , si nous ne travaillons pas nous-mêmes à notre propre sanctification , & à celle des personnes que Dieu a mises sous notre conduite. Ainsi malheur à vous , peres & meres , si , peu soigneux d'inspirer à vos enfants une sainte horreur du péché , vous les laissiez vivre dans des désordres qu'ils ne quittent jamais ; sur tout , si vous souffrez qu'ils prennent la malheureuse habitude de jurer & de blasphêmer le saint nom de Dieu. Ah ! vous fremissez à des coups de tonnerre , & vous êtes tranquilles en entendant d'horribles blasphêmes sortir de la bouche de vos propres enfants. Hélas ! dans cet état pouvez-vous demander à Dieu *que son royaume vous arrive ;* & oserez-vous lui dire , peut-être en blasphemant vous-mêmes , *adveniat regnum tuum ?*

SECONDE DEMANDE.

Cependant , mes chers Freres , ce desir se trouve gravé dans le cœur de tous les hommes † , de toutes les nations , & de tous les états. C'est la voix de tous les siécles , & le cri de tous les peuples ; parce que par tout l'homme en

* *Dan.* 3.
** *Aug. Serm.* 56. 58.
*** *S. Cypr. de Oratione Dominicâ. p.* 102.
† *Ps.* 4. *v.* 7.

ſent le beſoin. En effet, que ferions-nous dans cette miſerable vie, qui eſt pour tous les enfants d'Adam, riches ou pauvres, une véritable vallée de larmes, ſans les conſolantes reſſources que nous trouvons dans les biens à venir? Oui, c'eſt ce deſir & ce ſoupir éternel vers le ciel, qui a fait couler le ſang de tous les martyrs : c'eſt ce deſir qui a peuplé les déſerts, & qui a rempli les cloîtres de tous les ſaints confeſſeurs des premiers ſiécles. Ils quitterent tout pour JESUS-CHRIST. Les Pauls, les Antoines, les Jerômes & les Benoîts, dans la plus floriſſante jeuneſſe, lui ſacrifierent de grands biens, & de plus grandes eſpérances, pour ne ſe réſerver que celle de le poſſeder un jour. Vous n'avez pas, mes chers Freres, de ſi grands ſacrifices à lui faire; mais ſans qu'il vous en coûte rien du peu que vous avez, offrez-lui chaque jour le pénible travail de vos mains, & la ſueur de vos fronts : & ſi vous vous trouvez fatigués de vos travaux, délaſſez-vous en portant vos deſirs dans le ciel, & en y faiſant voler devant vous votre cœur, comme dans le lieu de votre repos. Ce n'eſt que là que vous trouverez la fin de vos peines. David ſur le trône, ſeche d'ennui, & brûle du même deſir*. Ainſi dans quelque état que vous ſoyez, n'eſperez pas de trouver jamais cette paix & cette félicité parfaite, que les hommes cherchent inutilement ſur la terre. Demandez aux plus riches & aux plus heureux du ſiécle, s'ils l'ont trouvée dans leurs grandes richeſſes : demandez aux libertins s'ils la trouvent dans leurs plaiſirs, &

* Concupiſcit & deficit anima mea in atria Domini. *Pſ.* 83.

dans leurs débauches. Non, elle n'est que dans le ciel où ils ne la cherchent pas. Mais en attendant, mes chers Freres, jouissez en paix & en patience des fruits que la terre vous fournit. Nourrissez-vous du lait de vos brebis; couvrez-vous de leurs toisons; mais ne vous y attachez pas; & pour vous en détacher, & vous affermir de plus en plus dans votre foi, considerez que si Dieu ne vous avoit mis au monde que pour travailler à la terre, il ne vous auroit pas faits à son image, & à sa ressemblance : il ne vous auroit pas donné un esprit capable de le connoître, ni un cœur né & fait pour l'aimer : le fils de Dieu n'auroit pas quitté le sein de son pere, & ne seroit pas descendu du haut du ciel pour naître dans une crêche, & pour mourir sur une croix, s'il n'avoit voulu vous tirer de l'abîme où vous êtiez tombés. Il n'auroit pas donné à tant de martyrs le courage & la force d'affronter les supplices, de braver les tyrants, & de mourir pour lui, si ce n'eût été pour regner avec lui.

Vous êtes, mes chers Freres, appellés au même royaume. C'est pour vous, comme pour eux, que saint Jean a dit que *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a envoyé son Fils unique* *. Vous sçavez de plus, que c'est parmi vous qu'il est né : que c'est avec vous qu'il a vêcu : que c'est à vous qu'il a toujours adressé ses paraboles, ses instructions, & ses promesses : jusques-là que les bergers furent les premiers qui furent admis à l'adorer dans sa crêche. N'est-il donc pas juste, mes chers Freres, que vous soyez aussi

* *Joan. c. 3. v. 16.*

les

les plus empressés à desirer de vous voir un jour associés à sa gloire, & que satisfaits de l'humble état où sa providence vous a cachés, vous lui demandiez de tout votre cœur que sa volonté soit faite, sur la terre comme dans le ciel. *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo & in terra.*

TROISIE'ME DEMANDE.

La volonté de Dieu se fera toujours, mes chers Freres : & s'il exige de nous de lui demander qu'elle se fasse, ce n'est que pour lui en donner toute la gloire, & que pour nous laisser tout le mérite de notre obéïssance. Mais prenons y garde : la volonté de Dieu se fera pour nous ou contre nous. Elle se fera pour nous, si notre volonté est conforme à la sienne : & elle se fera contre nous, si la nôtre y résiste, & qu'elle lui soit rebelle. Et voici comment vous en pourrez juger.

Il est écrit : *Ecoute, Israël, tu aimeras le Seigneur ton Dieu :* l'aimez-vous ? *tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton ame, & de toutes tes forces :* l'aimez-vous ainsi ? *tu l'adoreras, & tu n'auras point d'autre Dieu que lui :* l'adorez-vous, & n'adorez-vous que lui * ? Votre argent, votre bien, le jeu, le cabaret, & tous les autres objets de vos passions, ne sont-ce pas autant d'idoles de votre cœur à qui vous sacrifiez tout ? Avares, usuriers, détenteurs du bien d'autrui, enfants ingrats, qui manquez à

* *Deut. c. 6. v. 5. Matth. c. 22. v. 37. Marc. c. 12. v. 30. Luc. c. 10. v. 27.*

tout ce que vous devez à peres & à meres, eſt-ce la volonté de Dieu que vous faites, en violant ſes loix les plus ſacrées ? Quoi, vous ſçavez que la volonté de Dieu eſt de punir le crime, & vous mettez la vôtre à le commettre ! Vous le priez donc de vous en punir ? Mais, inſenſés que vous êtes, que ferez-vous dans ce déplorable état ? Si vous continuez de prier, vous dreſſez vous-mêmes, & vous prononcez votre arrêt & votre propre condamnation ; & ſi vous ne priez plus, & que vous ne diſiez plus votre *Pater*, que deviendrez-vous ? Une ame abandonnée, un enfant ſans pere, un pécheur ſans grace, & un criminel livré à la juſtice ſans protection. Ah ! mon cher Frere, priez toujours, tenez toujours à Dieu, il eſt votre Pere ; retournez à lui, comme l'Enfant prodigue ; & quoique vous l'ayez quitté pour aller dans un pays lointain, revenez, il vous attend, il vous tend les bras, & veut bien encore que vous lui demandiez votre pain de chaque jour. *Panem noſtrum quotidianum da nobis hodie.*

QUATRIE'ME DEMANDE.

Vous l'avez, mes chers Freres, pour la plûpart votre pain de chaque jour. Il eſt vrai que vous le devez au travail de vos mains : & ſi la condition vous en paroît dure, elle n'en eſt pas moins juſte, ni moins néceſſaire au bon ordre du monde, qui ne peut abſolument ſubſiſter ſans qu'il y ait des riches & des pauvres. En effet, s'il n'y avoit que des riches, par qui la terre ſeroit-elle cultivée ? & s'il n'y avoit que des pauvres, par qui ſeroit-

elle gouvernée ? Qui vous deffendroit ? qui vous protegeroit ? qui termineroit vos différends ? qui arrêteroit des armées entieres qui viendroient ravager vos campagnes, & enlever vos récoltes ? Et qui puniroit les voleurs & les brigands qui viendroient vous maſſacrer dans vos maiſons ? Mais pour cela, il faut donc que ceux qui gouvernent, & qui ſont en place, veillent à votre ſeureté, & travaillent pour vous, comme vous travaillez pour eux ? Le Roi lui-même, ce jeune & grand monarque, qui nous gouverne avec tant de ſageſſe, en eſt ſans ceſſe occupé avec ſes miniſtres & ſes généraux. Il vous aime, mes chers Enfants, autant que ſa gloire, & tout ce qu'il fait pour finir la guerre, n'eſt que par l'impatience de vous ſoulager, & de vous procurer la paix ; tant il eſt vrai que chacun a ſa peine, & que pour le travail nous ſommes tous les enfants d'Adam.

Mais ſçavez-vous bien, mes chers Freres, que Dieu en vous deſtinant à la culture de la terre, a mis dans vos mains la clef du plus riche tréſor qui ſoit dans toute la nature ? C'eſt ce tréſor où l'on puiſe toujours, & qui ne s'épuiſe jamais : c'eſt ce tréſor qui équippe des vaiſſeaux, & qui leve des armées. Et ce tréſor ineſtimable, vous le trouvez dans le ſein de la terre, d'où vous faites ſortir tous les ans de quoi remplir vos greniers ; de ſorte, que par votre induſtrie, & par vos ſoins, vous devenez les dépoſitaires de la puiſſance de Dieu, les économes de ſa providence ; & que ſans y penſer, vous renouvellez chaque année le grand miracle de la multiplication des cinq pains.

Nous convenons du miracle, me direz-vous, mais il n'eſt pas pour nous, & le peu qui nous en reſte, les charges acquittées, nous fournit à grand peine, notre pain de chaque jour. Ah ! mes chers Freres, rendez-en graces à Dieu, & conſiderez que ſi vous êtiez plus riches, vous feriez ſans doute comme tant de riches du ſiécle qui n'en ont jamais aſſez. Occupés, comme eux, des biens préſents, vous perdriez peut-être de vuë, comme eux, les biens à venir : vos eſpérances pour l'éternité, qui ſont aujourd'hui votre conſolation, ne feroient peut-être plus que votre dégoût, ou votre ſupplice. Mais que ſeroit-ce, grand Dieu ! ſi votre cœur attaché à votre argent, venoit à perdre le goût de ce pain délicieux, ce pain des anges, ce pain vivant, qui eſt pour la vie de nos ames, plus néceſſaire, que le pain que nous mangeons ne l'eſt à la vie de nos corps ; & que dans les fêtes les plus ſolemnelles, on ne vous vît plus à la table ſacrée ? Ah ! mes chers Freres, fuyez les richeſſes, revenez à votre premier état, & du bord de l'abîme où vous alliez tomber, dites à Dieu : ah ! Seigneur, pardonnez-nous nos offenſes, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offenſés. *Dimitte nobis debita noſtra ſicut & nos dimittimus debitoribus noſtris.*

CINQUIE'ME DEMANDE.

Voici, mes chers Freres, une demande bien intéreſſante pour des pécheurs. C'eſt un Dieu qui eſt l'offenſé, & c'eſt nous, vers de terre, qui ſommes les offenſeurs. Il

peut ſe venger : ſa juſtice le demande , & ſa puiſſance aſſeure ſes coups : mais ſon amour retient ſon bras , & nous offre de nous pardonner , ſi nous pardonnons. Ah ! qu'il paroît bien qu'il nous regarde tous comme ſes enfants , puiſqu'il remet ſa vengeance dans notre main , pourvu que nous l'imitions en lui remettant la nôtre. Grand Dieu ! ſeroit-il poſſible qu'une condition qui nous rapproche de la divinité , ne fût pas toujours acceptée ?

Mais, me direz-vous, il en coûte à l'orgueil de pardonner : mais eſt-il beau d'être orgueilleux ? Ne ſeroit-il pas plus beau de pardonner, & en coûtera-t-il moins de ſe venger ? Vous voulez perdre votre ennemi : voilà une grande entrepriſe : outre qu'elle n'eſt pas chrétienne, n'eſt-elle point témeraire ? Votre haine eſt-elle bien d'accord avec votre prudence ? Et ſi vous ne vous piquez pas d'être plus grand & plus genereux que votre ennemi, êtes-vous bien aſſeuré d'être le plus fort ? S'il a des enfants , ils ſeront ſes vengeurs ; & ſi vous en avez , ils en ſeront peut-être les victimes. Mais qu'il vous perde , ou que vous le perdiez , n'arrive-t-il pas tous les jours que l'offenſeur & l'offenſé , ſont à la fois deux hommes perdus ? Combien de familles ruinées par des haines implacables ! & combien d'enfants nés avec du bien , réduits à la mendicité , par la fuite , par l'abandon , ou par la punition de leurs peres ! Et ce ſont , mes chers Freres , tous ces malheurs que Dieu , qui eſt notre pere commun, veut que nous évitions , par le pardon de nos ennemis. Juſques-là c'eſt une loi d'amour : Dieu ne l'a faite que pour le bien qui nous en doit revenir , & pour nous épargner tous les maux attachés à

la fureur de la vengeance : & c'eſt ce qui faiſoit dire & repeter ſi amoureuſement à l'Apôtre bien aimé : *aimez-vous les uns les autres*, mes chers Enfants*. O ! qu'il eſt *doux & heureux*, *s'écrioit David ſur ſon trône*, *de voir des freres habiter cordialement enſemble*, *& vivre dans l'union & dans la paix* **. Avouez-le-moi, mes chers Freres, pouvez-vous jouir un moment de cette douce tranquillité, & n'eſt-ce pas au contraire vivre dans un enfer anticipé, que d'avoir un ennemi ſur les bras ? La haine, l'inexorable haine, qui eſt la plus furieuſe de toutes les paſſions, vous laiſſera-t-elle retrouver le doux ſommeil, ſi néceſſaire après vos fatigues ? vous laiſſera-t-elle même la liberté, ou la force de vaquer à vos affaires ? Mais celles de votre ſalut ne ſeront-elles pas, dans ce déplorable état, les premieres oubliées ? Pouvez-vous haïr votre frere, ſans mettre à l'écart vos eſpérances pour l'éternité ? car enfin, ſi vous ne pardonnez pas, vous devez être aſſeuré que Dieu ne vous pardonnera pas : la loi en eſt écrite dans tous les livres. Cette loi d'amour deviendra une loi de rigueur pour vous ; une loi de néceſſité ; une loi dont vous demandez tous les jours l'exécution dans le divin *Pater*. Vous dites à Dieu ; *pardonnez-nous nos offenſes*, *comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offenſés*. Mais ſi vous ne les pardonnez pas, votre priere deviendra une imprécation contre vous. Au lieu de la grace que vous demandez, ce ſera

* 1. *Joan. c.* 4. *v.* 7.

** Ecce quam bonum, & quam jucundum habitare fratres in unum. *Pſalm.* 132. *v.* 1.

un anathême que vous attirerez ſur vos têtes ; & vous voilà *jugé & condamné par votre propre bouche* * : & par conſéquent plus de pardon, plus d'abſolution, & plus de Sacrements pour vous. Dieu vouloit vous faire grace, ſi vous l'aviez faite ; mais vous voulez vous venger : eh bien, vengez-vous ; & puiſque vous voulez forcer Dieu à n'être plus pour vous que le Dieu des vengeances, il le ſera. Sa juſtice, que ſon amour avoit déſarmé, rentrera dans tous ſes droits, & vous punira de tous vos crimes, ſans pitié, & ſans miſericorde. Malheureux ! qu'avez-vous fait, & à qui vous adreſſerez-vous ? L'Egliſe, votre mere, tant que vous aurez la haine dans le cœur, vous rejettera de ſon ſein, & deffendra à votre propre Paſteur de vous recevoir à la table ſacrée ; & ſi vous recourez à moi pour vous plaindre, vous me trouverez le cœur ouvert, mais les mains également liées pour vous. Le Dieu que nous ſervons, & dont nous ne ſommes que les miniſtres, eſt un Dieu de miſericorde. Mais ſi vous ne la faites à votre ennemi, il nous eſt deffendu de vous la faire. Ah ! mon cher Frere, commencez donc d'aller à lui, & que votre cœur, d'accord avec votre bouche, ſe hâte de lui donner le baiſer de paix ; & ſongez, en l'embraſſant, que vous retrouverez à votre retour, tous les tréſors de l'Egliſe ouverts pour vous. Sauveur du monde, cette grace ne ſe fera point ſans vous : ajoûtez-y encore celle de ne permettre jamais qu'aucun de nous ſuccombe à la tentation. *Et ne nos inducas in tentationem.*

* *Luc. c. 19. v. 22.*

SIXIE'ME DEMANDE.

Saint Ambroiſe * & ſaint Auguſtin ** nous apprennent qu'il y a deux ſortes de tentations : une tentation de ſéduction, & une tentation d'épreuve. La tentation de ſéduction, eſt l'ouvrage du tentateur, & a pour objet tout ce qui nous flatte : & la tentation d'épreuve, ſert, dans les vuës de Dieu, à exercer la fidelité du juſte, ou à ramener le pécheur par la voye des tribulations. Défions-nous, nous diſent ces Peres, des tentations qui nous plaiſent, elles nous ſont toutes ſuggerées par l'ennemi commun du genre humain, qui tourne ſans ceſſe autour de nous pour nous dévorer, & qui ne nous tente que pour nous perdre. Mais raſſeurons-nous contre les tentations qui nous affligent : Dieu ne les permet, ou ne les envoye que pour éprouver & couronner la vertu. Pour vaincre, il faut combattre ; la tentation n'eſt pas toujours une défaite ; c'eſt un combat, & ſouvent un triomphe que Dieu nous prépare.

Cela poſé, il s'enſuit que les tentations qui nous plaiſent, & qui nous flattent, ſont toujours les plus dangereuſes, & les plus difficiles à ſurmonter, parce que trouvant notre cœur toujours prêt à les écouter, le combat ne dure pas long-temps. Quand on fait tant que d'écouter ce qui plaît, on eſt bientôt rendu. Mais comme les

* *Amb. l.* 1. *de Abrah.*

** *Aug. Ep.* 146.

objets les plus séduisants, ne se trouvent presque plus que sur les grands théatres du monde : je n'ose, mes chers Freres, vous en représenter ici les pompeuses images, qui seroient peut-être plus propres à vous en faire naître le desir, qu'à vous en inspirer la crainte.

Ainsi je me borne à me réjouir avec vous, de ce que par votre état, vous vous trouvez dans cette voye étroite, difficile & épineuse, mais plus seure mille fois pour vous conduire au ciel, que cette voye large du grand monde, si décriée & si fréquentée, où l'on est attiré par l'orgueil de la vie, par la concupiscence des yeux, & par la concupiscence de la chair, où l'on marche à grand pas sur des piéges sans les voir, où l'on est séduit, aussi-tôt que tenté, & qui aboutit enfin à la perte des malheurs qui s'y jettent en foule. Region empestée, où les uns s'empoisonnent par le souffle des autres, où l'on se fréquente sans s'estimer, où l'on se lie d'intérêts sans s'aimer, où l'on se livre à tous ses penchants sans scrupule, & au mépris de l'Evangile qu'on professe sans l'observer, & où l'on s'attache aux biens & aux plaisirs de la vie présente, comme s'il n'y avoit rien à craindre ni à esperer après la mort.

Voilà, mes chers Freres, ce monde pervers & corrompu dont Dieu vous a séparés, pour vous renfermer dans les bornes du modique héritage que vos peres vous ont laissé, où tout ce qui se présente à vos yeux n'a rien d'assez séduisant pour vous laisser oublier le ciel où vous aspirez ; sur tout dans cette saison, où la nature, riante à tous vos desirs, vous marque si à découvert une providence toujours attentive à vos besoins, & où jusqu'à vos

travaux, dans vos vallons fleuris, tout rappelle la créature à ſon créateur.

Mais, me direz-vous, nous ſommes à la veille de tomber dans la plus extrême miſere : Nous ſommes infirmes : nous avons un procès qui nous ruine, & un ennemi cruel qui nous perſécute. Hélas ! tout nous eſt contraire, & il ſemble que Dieu veuille nous abandonner. Ah ! mes chers Freres, arrêtez, & n'en murmurez pas : je vois que Dieu vous aime, puiſqu'il vous éprouve : c'eſt le ſort de preſque tous les juſtes. Dieu aimoit David, & il permit qu'il fut long-temps perſécuté par Saül ; mais qu'en arriva-t-il ? Dieu ſe ſouvint de la douceur & de la patience de David, & il l'établit ſur le trône de Saül, après qu'il fut mort en déſeſperé. Dieu aimoit pareillement Mardochée, homme juſte & fidele ; cependant il permit qu'il fut perſécuté par l'impie Aman, favori du Roi, & qui abuſant de la confiance de ſon maître, en avoit obtenu un édit ſanglant pour le faire perir avec toute ſa nation. Qu'en arriva-t-il encore ? ce qui arrive toujours quand un Roi juſte eſt ſurpris : l'orgueilleux favori, aux pieds duquel toute la cour fléchiſſoit, le gênoit, à l'exception du courageux Mardochée, fut contraint de le mener en triomphe dans toute la ville, & fut enſuite attaché à l'énorme poteau qu'il avoit fait élever pour le fidele Mardochée ; tant il eſt vrai que ſi Dieu permet que le juſte ſoit tenté par la voye des tribulations, c'eſt toujours pour ſon avantage & pour ſa gloire.

Raſſeurez-vous donc, mes chers Freres, & ne dites plus que Dieu vous abandonne, quand il vous afflige. Le

juste affligé, c'est l'or qui se purifie dans le creuset : c'est le vase d'argile qui se cuit & s'affermit dans le fourneau. Songez donc moins à demander à Dieu de vous délivrer de vos souffrances, qu'à les supporter avec courage. Il s'agit ici de combattre & de vaincre ; *car nul*, dit saint Paul, *ne sera couronné qu'après avoir combattu* *. Mais en combattant, demandons à Dieu avec instance de nous soutenir dans notre foiblesse, & de combattre avec nous ; & puisqu'il veut bien que nous lui demandions *d'être délivrés du mal*, sans doute que sa volonté n'est pas de nous refuser.

SEPTIE'ME ET DERNIERE DEMANDE.

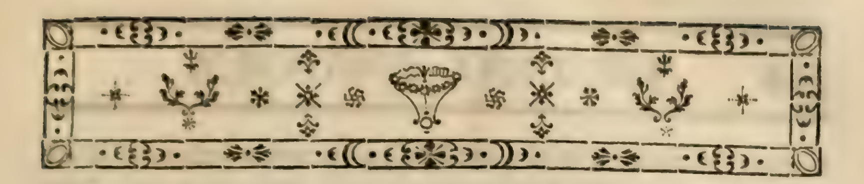
Ce sont les enfants qui demandent cette grace à leur Pere : il les aime, & il est Dieu, quels motifs pour l'espérer, & pour la demander avec confiance & avec amour ! Hâtez-vous donc, Seigneur, de nous délivrer du mal, c'est-à-dire, de tous les maux ; des maux du corps, & des maux de l'ame ; des maux présents, & des maux à venir ; des maux qui passent, des maux du temps, & de ceux qui durent autant que l'éternité.

Ah ! mes Freres, ranimez donc votre zéle & votre confiance pour cette admirable priere qui remplit tous nos besoins, qui satisfait tous nos desirs, & qui a pour objet, dans les vuës même de Dieu, de nous délivrer de tous les maux, & de nous combler de tous les biens. C'est la derniere des sept demandes que JESUS-CHRIST

* *II. Tim. c. 2. v. 5.*

a renfermées dans le *Pater*. Nous voyons qu'il la finit comme il l'avoit commencée, en véritable Pere. Profitez donc des précautions de ſon amour, en évitant le péché, qui eſt le plus grand de tous les maux, & celui qui nous attire tous les autres. Le grand moyen de nous en affranchir, c'eſt donc d'avoir recours au divin *Pater*. Ne nous laſſons donc point de le dire & de le repeter. C'eſt par le *Pater* que l'Egliſe commence & finit tous ſes offices. On dit tous les jours d'un bon ami, que c'étoit un ami de toutes les heures. Ah ! mes chers Freres, n'éprouvez-vous pas tous les jours que l'Oraiſon Dominicale eſt la priere de toutes les heures. Elle vous montre, & vous promet le ciel à toutes les heures : elle vous donne votre pain de chaque jour à toutes les heures : elle vous pardonne vos péchés à toutes les heures : elle vous détourne des tentations à toutes les heures : elle vous délivre du mal à toutes les heures : elle vous fait ſouvenir à toutes les heures que vous êtes les enfants de Dieu. Tenez-vous-en là ; c'eſt là votre appanage. Vivez & mourez, en diſant à Dieu, *notre Pere qui êtes dans les cieux*, & ſongez que fideles à ce titre, vous avez en main la clef qui vous ouvrira un jour la porte du ciel. Ce que je vous ſouhaite, mes chers Freres, au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.





EXHORTATION

SUR L'AUMÔNE,

AU SUJET

DU NOUVEL ÉTABLISSEMENT

DES DAMES DE LA CHARITÉ.

Nolite thesaurisare vobis thesauros in terrâ, ubi ærugo & tinea demolitur, & ubi fures effodiunt & furantur. Thesaurisate autem vobis thesauros in cœlo. Ubi enim thesaurus tuus, ibi est & cor tuum.

Ne vous faites point de trésors sur la terre, où la rouille & les vers les rongent, & où les voleurs les déterrent & les enlevent. Mais faites-vous des trésors dans le ciel. Car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

Ces Paroles sont de saint Matthieu, ch. 6.



IL est naturel de mettre son cœur dans son trésor. Et notre malheur n'est pas de nous y attacher, mais de nous méprendre sur le lieu où nous l'aurons placé. Si vous le mettez dans la terre, dit JESUS-CHRIST, il sera exposé à être rongé par la rouille & par les vers, ou à être enlevé par les voleurs. Mais voulez-vous sçavoir un lieu seur & inaccessible aux injures des temps & à la violence des hommes,

mettez-le dans le ciel, & laissez-y votre cœur ; il en sortira des richesses & des biens immenses pour le temps & pour l'éternité.

Je ne viens donc pas, Mesdames, en excitant votre charité, vous dépouiller de vos richesses, ni vous enlever vos trésors ; je viens au contraire vous enseigner le véritable moyen de vous les assurer : je viens vous reveler un mystere de la charité, favorable à la cupidité même. Avares *, je viens vous inviter à placer votre or & votre argent à un intérêt plus fort & plus légitime que celui que vous en tirez par l'usage que vous en faites. Sages du monde, qui aspirez aux honneurs par des voyes justes, je viens vous apprendre que vous avez dans les pauvres, les arbitres de votre élevation, & que si vous les aimez, vous pouvez aspirer à tout. Je vous le prédis d'après le Prophête **, l'homme charitable qui a répandu & donné aux pauvres, se verra dès cette vie élevé dans les honneurs & dans la gloire. Et à vous tous, mes chers Auditeurs, je viens vous annoncer que vous avez entre vos mains le secret infaillible de rendre vos richesses abondantes, durables & permanentes. Et ce secret le voici ; c'est d'en faire passer une portion par la main du pauvre, dans celles de JESUS-CHRIST même ***, qui vous

* Eleemosina est ars fœnerandi omnium quæstuosissima. *S. Chrysost.*

** Dispersit dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi. Cornu ejus exaltabitur in gloriâ. *Ps. 3. v. 9.*

*** Fœneratur Domino qui miseretur pauperis, & vicissitudinem suam reddet ei. *Proverb. c. 19. v. 17.*

promet de vous le rendre avec uſure.

Si j'avois à parler à ces cœurs durs, à ces entrailles deſſechées & inſenſibles aux miſeres des pauvres, je leur dirois, l'Evangile à la main, *malheur à vous, riches du ſiécle* *. Vous avez reçu vos conſolations dans ce monde ; mais vos richeſſes vous perdront, & vous les perdrez. Je leur dirois avec ſaint Auguſtin, vous n'avez pas voulu intéreſſer les pauvres à vos proſperités, craignez d'en voir bientôt tarir la ſource. Vous voyez de ſang froid couler les larmes des pauvres, & vous ne voyez pas que pour vous punir, Dieu a donné à leurs larmes la force de miner & de creuſer peu à peu l'édifice de vos fortunes. Vous êtes plongés dans des excès qui vous abîment, & vous ne craignez pas le luxe qui abſorbe tout, que le jeu qui engloutit tout, que la débauche & le libertinage qui dévorent tout, ne faſſent paſſer bientôt dans des mains étrangeres, & peut-être dans celles de vos ennemis, tous ces riches héritages dont vous abuſiez : ou ſi Dieu par une plus grande punition donne encore à votre ame quelques jours pour ſe repoſer ſur ces monceaux de blé, dont vos greniers ſont pleins, & ſur ces amas d'or & d'argent, dont vos coffres ſont remplis, quelle penſez-vous qu'en ſera la fin ? liſez-la dans l'hiſtoire du mauvais riche, & craignez, tremblez que ſon hiſtoire ne devienne un jour la vôtre.

Graces vous en ſoient renduës, Seigneur, je n'ai pas beſoin d'effrayer ici par des motifs ſi terribles, les Dames chrétiennes qui m'écoutent. C'eſt l'amour pour les pau-

* *Luc. c. 6. v. 24.*

vres qui les aſſemble ici, & vous ſçavez, Seigneur, que vous leur avez déja fait ſentir tout l'attrait du ſaint miniſtere où vous les avez appellées par les heureux eſſais qu'elles en ont faits, ou plutôt par les bénedictions viſibles que vous y avez attachées.

Ici, mes chers Freres, je me trouve comme tranſporté dans les premiers ſiécles de l'Egliſe. Je vois ici ce que les Apôtres virent dans ces premiers temps. Je vois un peuple nouveau *n'avoir qu'un cœur & qu'une ame* *. Je vois le premier patrimoine des pauvres mis en ſeureté : je vois les Apôtres s'aſſembler tous les jours dans le temple pour y prier ; & ne vois-je pas aujourd'hui un clergé vénérable toujours occupé ſur la terre, comme les anges dans le ciel, à benir le Seigneur & à chanter ſes miſericordes. Et combien de fois ne les avez-vous pas vus vous-mêmes, mes chers Freres, comme autant de Moïſes, lever leurs mains au ciel pour déſarmer ſa colere, pour conjurer les tempêtes, *pour diſſiper ces tréſors de grêles & d'orages* ** qui pendoient ſur nos têtes, & faire deſcendre du ciel, qui ſembloit d'airain, les douces roſées & les pluyes fécondes ?

Je vois dans le rang des anciens diſciples de JESUS-CHRIST, des paſteurs zélés & attentifs à tenir regître des miſeres ſecrettes, & des beſoins preſſants de leurs Egliſes.

---

* *Act. c.* 4. *v.* 22.

** Numquid theſauros nivis aut theſauros grandinis aſpexiſti? *Job. c.* 38. *v.* 22.

Verbe

Verbe éternel, par qui toutes choſes ont été faites, vous êtes Dieu ; & pour nous ſauver, & pour nous faire aimer les pauvres, vous avez voulu naître dans une crêche, & vous déclarer vous-même le premier pauvre du monde. Dieu puiſſant, ſoutenez donc aujourd'hui votre ouvrage, & ſcellez du ſceau de votre amour cette ſainte entrepriſe que vous nous avez inſpirée pour notre ſalut, & pour votre gloire. *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis* *.

Quelle conſolation pour vous, mes cheres Sœurs, de voir & de ſentir en effet que JESUS-CHRIST ne pouvoit jamais vous donner une plus grande marque de ſon amour, ni un avant-goût plus touchant, ni plus déclaré de votre prédeſtination à ſa gloire, qu'en vous donnant la ſalutaire penſée de vous dévouer au ſervice des pauvres qu'il a tant aimés ! Et c'eſt ſans doute pour répondre à tant d'amour, que vous faites aujourd'hui comme une profeſſion publique de le ſervir lui-même, en ſervant les pauvres. Il eſt vrai que c'eſt le pauvre qui reçoit ; mais la foi nous apprend, auſſi-bien que l'amour, que c'eſt JESUS-CHRIST caché ſous l'habit du pauvre à qui vous donnez ; & il ſçaura bien ſe manifeſter & vous le faire ſentir par la vertu qu'il donnera à cette portion que vous tirerez de la bourſe des fideles & de la vôtre. C'eſt ſaint Paul qui vous en aſſeure par ces paroles : *Celui qui ſemera peu, recueillera peu ; mais celui qui ſemera beaucoup, recueillera beaucoup* **. L'au-

* *Pſ. 67. v. 26.*
** *II. Cor. c. 9. v. 6.*

mône, diſent les Peres, eſt un champ fertile qui rend au centuple : c'eſt ce levain précieux qui groſſit & qui augmente la pâte : c'eſt cette petite meſure d'huile de la veuve de Sarepte, où elle puiſoit ſans ceſſe, & qui ne tariſſoit jamais. Prudence humaine, veux-tu voir de plus grands miracles que tu ne ſçaurois conteſter ? regarde & contemple tous ces grands & ſaints établiſſements que la charité ſoutient, & qu'elle fait ſubſiſter ; on y puiſe encore tous les jours, & la ſource n'en tarira qu'à la fin des ſiecles.

Mais, me direz-vous, les temps ſont difficiles, le commerce eſt arrêté, les années ſont ſtériles, les meilleurs fonds déperiſſent, le nombre des pauvres augmente tous les jours ; le moyen de fournir à tant de beſoins ?

La miſere eſt grande, dites-vous, & le nombre des pauvres croît de jour en jour. Vous voulez donc dire par là qu'il faut les abandonner, & les laiſſer perir ? Meres des pauvres, y conſentirez-vous ? Il eſt vrai qué le mal eſt grand ; mais aux grands maux, les grands remedes. Et c'eſt préciſément dans les grandes miſeres qu'il faut exercer les grandes miſericordes. Souvenez-vous de cette priere que vous faites ſouvent à Dieu, en lui demandant *qu'il ait pitié de vous ſelon la multitude de vos péchés, & ſelon la multitude de ſes miſericordes* * ; & ſouffrez que je vous l'adreſſe à vous-mêmes au nom de JESUS-CHRIST. O ! vous, mes chers Enfants, que j'ai établi les économes de ma providence, ayez pitié des pauvres ſelon l'étenduë de leurs miſeres, & des facultés que je vous en ai données.

* *Pſ.* 50.

Leurs peres ont été riches, mais ils étoient durs pour les pauvres, & voilà leurs enfants. Craignez pour les vôtres, & gardez-vous des maledictions que j'ai attachées aux riches du siécle qui réservent tout pour eux. Songez plutôt que toutes les graces que vous leur ferez, vous reviendront & vous seront comptées, & qu'un verre d'eau donné en mon nom aura sa récompense *. Ah ! mes chers Freres, ne craignez donc plus de vous appauvrir en faisant l'aumône. On ne voit point de maisons ruinées par la charité, & on voit au contraire que les maisons où les pauvres sont le mieux reçus, & où ils courent en foule, sont toujours les plus favorisées du ciel ; semblables à cette riche toison de Gedeon, toute couverte des célestes rosées **, tandis que toutes les terres d'alentour sont frappées de stérilité & de secheresse. Mais souvenez-vous sur tout que ce que vous donnez, vaut mieux pour vous que tout ce qui vous restera. Ce que vous donnez vous ouvrira le ciel, & sera la rançon de vos péchés : mais je tremble pour ce qui restera aux ames dures & impitoyables. Vous voyez que tout passe rapidement, & perit sans ressource pour ceux qui ne s'attachent qu'aux biens de la terre. Lisez l'histoire de tous les siécles, & voyez ce qui se passe aujourd'hui dans l'Europe, où tout est plein de subites & de perpétuelles décadences. Combien de couronnes tombées ou disputées ! Aujourd'hui sur le trône, & demain

* Quisquis enim potum dederit vobis calicem aquæ in nomine meo, amen dico vobis non perdet mercedem suam. *Marc. 9. v. 40.*

** *Judic. c. 6.*

dans les fers. Au lieu que tout ſubſiſte & devient éternel entre les mains de la charité, toujours aſſeurées de retrouver dans le ciel les amas précieux, dont les pauvres étoient les dépoſitaires *.

Ainſi que le monde periſſe, & ne ſoit qu'une figure qui paſſe : que ſes honneurs s'évanouiſſent comme une ombre : que les plaiſirs fuyent devant lui comme une nuée que le vent emporte : qu'il ne reſte rien des richeſſes que l'avarice aura amaſſées, ni de celles que la profuſion aura répanduës, ni de celles que la volupté aura proſtituées : que l'univers ſe bouleverſe ou s'anéantiſe. Dans ce débris général, ames fideles, vous ne ferez aucune perte. Les ruines du monde entier ne pourront vous appauvrir, & vos biens ſeront en ſeureté tant que Dieu ſubſiſtera. *La charité*, dit l'Apôtre, *ne paſſera jamais* **, & Dieu qui en a été l'objet, en ſera la récompenſe.

Mais non ſeulement l'aumône fixe la durée des richeſſes en leur ôtant leur caducité naturelle, elle corrige encore les défauts & les vices preſque inſéparables de la condition de ceux qui les poſſedent. Or, de toutes les tentations qui environnent les richeſſes, l'orgueil eſt ſans doute la plus dangereuſe. Et qui dit l'orgueil, dit tous les maux enſemble. Ayez donc ſoin, dit ſaint Paul à Timothée, de recommander aux riches du ſiécle, de ne point être orgueil-

* Da pauperibus, & habebis theſaurum in cœlo. *Matth. c.* 19. *v.* 21. Das pauperi nummum, & à Chriſto recipis regnum. *Cæſarius Arelat.*

** Charitas numquam excidit. *I. Cor.* 13. *v.* 8.

leux. *Divitibus hujus sæculi præcipe sublimè non sapere* *. En effet, parce qu'on est riche, on conclut souvent qu'on mérite de l'être. On prend ses richesses pour des vertus, & ses revenus pour de l'esprit & des talents. La flatterie vous confirme ce que l'amour propre, la vanité & la présomption vous avoient inspiré. De-là cet enyvrement & cet esprit de dureté, de hauteur & d'indépendance si ordinaire dans les riches : de-là cet oubli de Dieu & de ses plus signalés bienfaits. Ils ne sentent plus de besoins, dit le Prophête, ils sont à l'abri des miseres humaines ; & dès-là l'esprit d'orgueil s'est emparé de leurs cœurs. *In labore hominum non sunt, ideò tenuit eos superbia* **. Nous sommes devenus riches, répondit autrefois le peuple d'Israël au Prophête Ozée *** ; & nous avons trouvé dans nos richesses le seul Dieu que nous voulons adorer. Je frémis à ces affreuses paroles †. Colonnes des cieux ébranlez-vous ; & vous, terre, ouvrez-vous pour renfermer dans les enfers cet horrible blasphême.

Un si terrible aveuglement vous effraye sans doute aussi, ames fidelles ; mais si vous n'êtes pas de ces riches idolâtres qui oublient Dieu, & qui l'abandonnent, rendez-en graces au zéle & à la charité que vous avez pour les pauvres : en effet, l'action toute seule que vous

* 1. *Tim. c. 6. v.* 17.

** *Ps.* 72. *v.* 5. 6.

*** Verumtamen Dives effectus sum, & inveni idolum mihi. *Oseæ, c.* 12. *v.* 8.

† *Jerem. c.* 2. *v.* 12.

faites en donnant l'aumône, vous fait ſentir la dépendance qui vous attache à Dieu. Le pauvre qui eſt à vos pieds, eſt l'image de l'état où vous devez être devant Dieu, de qui vous tenez tout. Les bénedictions que le pauvre vous donne, vous avertiſſent de benir & d'adorer ſans ceſſe la main liberale qui vous comble de ſes graces; & les triſtes lambeaux dont il eſt couvert, vous prêchent du moins la modeſtie dans vos parures. Hélas! qu'ai-je fait à Dieu, ſe dit à elle-même dans ces moments, une ame chrétienne, pour être mieux traitée que tant de pauvres affligés? N'étoient-ils pas tous auſſi propres que moi à vivre dans l'abondance? Que ſçais-je même ſi les malédictions tant de fois portées contre les riches du ſiécle, ne feront pas un jour des arrêts contre moi?

Non, mes chers Freres, ces juſtes frayeurs ne doivent faire trembler que les ames dures & ſans pitié pour les pauvres; mais à votre égard, ames charitables, vous avez pour vous la foi des promeſſes; vous avez pour vous la parole du Fils de Dieu, qui dans le grand jour vous appellera *les benis de ſon Pere, & vous invitera à venir poſſeder le royaume qui vous eſt preparé* *.

Voilà, Meſdames, le terme heureux où aboutiront le zéle & la charité que vous aurez eu pour les pauvres; mais ce qui doit encore vous en faire mieux ſentir l'attrait, c'eſt que ce ne ſont point ici de ces troupes errantes & vagabondes, qui arrachent par leurs importunités ce qu'ils mériteroient qu'on refuſât à leur libertinage. Ce ſont vos

* *Matth.* 25. *v.* 34.

concitoyens que la honte tourmente autant que la misere : ce sont de pauvres artisants, plus affligés de manquer d'ouvrage, qu'ils ne le sont de souffrir la faim : ce sont des meres désolées au milieu d'une troupe d'enfants, à qui elles n'avoient souvent que des larmes à donner, au lieu du pain qu'elles n'osoient demander.

Eh bien ! mes chers Freres, qui n'osiez demander, consolez-vous. La charité ira vous chercher ; aucun de vous ne manquera, vous serez tous visités, nourris, vêtus, consolés, & secourus dans toutes vos miseres & vos infirmités. La providence y a pourvu en nous inspirant le salutaire dessein de mettre les intérêts de la charité dans presqu'autant de mains que vous êtes de pauvres & d'infirmes à soulager. Il ne vous sera plus libre de nous cacher votre état. Vous serez découverts par les yeux de la charité toujours pénetrants ; mais toujours sages & discrets. Chacun de vous aura sa portion reglée sans sortir & sans baisser les yeux pour la recevoir. Ne cessez donc jamais, mes chers Freres, d'honorer & de respecter ces Dames chrétiennes qui veulent bien vous associer à leurs propres enfants. Mais sur tout, souvenez-vous d'intéresser le ciel à leurs prosperités, & d'attirer sur elles, sur leurs époux, & sur leurs enfants, les plus précieuses bénedictions. Veillez sur elles, comme elles veillent sur vous. Vous trouverez toujours en elles des entrailles de misericordes, comme elles trouveront en vous des espérances de salut. Vous êtes les objets de leurs bonnes œuvres. Soyez donc aussi auprès de Dieu les garants de leur récompense, & comme les ôtages

de cette couronne de gloire, toujours attachée & liée à la charité. C'eſt, mes chers Freres, ce que je vous ſouhaite à tous. Au nom du Pere, & du Fils, & du ſaint Eſprit.





INSTRUCTION SUR LE SAINT SACREMENT, POUR LE JOUR DE LA FÊTE-DIEU.

Tronus meus in columma nubis.

J'ai établi mon trône dans la nuée qui me couvre.

Ces Paroles sont tirées de l'Ecclesiastique, chap. 24.



UE JESUS-CHRIST, fils de Dieu, Dieu lui-même, après avoir vaincu la mort, ait repris sa place à la droite de son pere, pour y être la splendeur des saints, & l'objet éternel de leurs adorations, c'est l'idée sous laquelle il nous est représenté dans sa gloire. Mais que ce même Dieu, sans quitter le ciel, descende encore tous les jours sur la terre, & qu'il vienne sur nos autels ensevelir sa majesté sous les sombres voiles qui l'y cachent, c'est l'idée sous laquelle la foi nous le représente dans la divine Eucharistie.

Il y est sans état. Une épaisse nuée le dérobe à nos regards. Ce n'est plus ce Dieu de gloire, dont les rayons de lumiere éblouissent les yeux des Anges. Ce n'est plus ce Dieu de majesté, dont la presence ébranle les colonnes & les puissances des cieux. Ce n'est plus ce Dieu terri-

ble , qui ne ſe fait entendre qu'à travers les éclairs & les tonnerres. Tout eſt ici dans le ſilence & dans les ténebres.

Mais ſi JESUS-CHRIST eſt ſans éclat dans l'Euchariſtie, il n'y eſt pas ſans amour. Et ſi ſa ſageſſe le cache dans un trône de nuée, ſa charité lui en a formé un autre tout de flammes & de feu , où il étale à nos ames cheries, les prodiges de ſon amour. *Tronus meus flamma ignis*, dit le Prophête.

Il y eſt caché ; c'eſt un myſtere. Il y eſt immolé ; c'eſt un miracle. Il y eſt caché ; c'eſt un myſtere ; mais un myſtere où la foi toute ſeule préſide, & commande à la raiſon. *Myſterium fidei.* Il y eſt immolé ; c'eſt un miracle ; mais un miracle d'amour. *Prodigium amoris.* En deux mots, JESUS-CHRIST eſt dans ce grand myſtere, le triomphe de la foi, & le triomphe de l'amour. Deux grandes vérités que nous allons éclaircir, après que nous aurons demandé les lumieres du ſaint Eſprit , par l'entremiſe de Marie, en lui diſant avec l'Ange, *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LA colonne myſterieuſe, cette colonne de nuée qui conduiſoit les Juifs dans le déſert , avoit un côté lumineux , & un côté obſcur. Un côté lumineux où Dieu montroit ſa gloire ; & un côté obſcur où Dieu ſe cachoit. Belle figure de l'Euchariſtie , mes Freres ; JESUS-CHRIST y fait éclatter ſa bonté ; mais il y cache ſa gloire. Il y manifeſte ſa miſericorde , mais il y voile ſa

majeſté. Le même autel où il repoſe, eſt tout à la fois & le trône où il regne, & le calvaire où il eſt immolé. Au-dedans tout eſt céleſte, tout eſt divin. Au dehors rien ne frappe. C'eſt véritablement ici qu'il faut l'adorer en fermant les yeux pour n'écouter que la foi.

Dans les autres myſteres, quand la raiſon eſt interdite, les ſens ſont menagés. Dans l'incarnation, ſi ma raiſon ſoumiſe eſt contrainte d'adorer l'alliance miraculeuſe de la divinité avec l'humanité, ma raiſon eſt raſſeurée. Je lis des prophéties, & je vois des miracles qui me découvrent un Dieu ſous la figure d'un homme mortel. Dans la réſurrection, ma raiſon ſoutient ma foi. Je ne crois JESUS-CHRIST reſſuſcité, que ſur des preuves ſans replique. Ceux qui m'en atteſtent la vérité, en ont été les témoins & les martyrs, & leur ſang répandu, garantit leur témoignage. Mais ici tout me confond : je ne crois pas ce que je vois ; & je ne vois pas ce que je crois. Ce que je vois n'eſt qu'une ombre, & ce que je ne vois pas eſt la vérité même. Je n'oſe ouvrir les yeux en ſeureté. Un regard eſt un écueil, & une penſée un peu trop curieuſe, ou trop arrêtée, ébranle ma foi.

En effet, les premieres leçons qu'on nous donne ſur ce divin myſtere, c'eſt de croire des ſubſtances ſans étenduë, des apparences ſans réalité, & des réalités ſans apparences. C'eſt d'y reconnoître le Tout-Puiſſant ſoumis à la voix d'un homme ; le Créateur devenu l'aliment de ſa créature ; une victime qui verſe ſon ſang ſans être paiſible ; qui ſe multiplie par tout, ſans ſe diviſer nulle part ; qui meurt continuellement, ſans ceſſer ja-

mais d'être. Bon Dieu ! Que de myſteres ! autant de mots, autant de paradoxes. Tout ce qu'on voit, & tout ce qu'on ne voit pas, eſt un miracle. C'eſt là, raiſon humaine, ce que tu ne comprends pas, & ce qu'il faut que tu croyes. Quand Dieu parle, c'eſt à la raiſon à ſe taire, & à apprendre de la foi que le grand moyen de réverer les œuvres de Dieu, c'eſt de les croire ſans les comprendre *.

Mais encore, Seigneur, quoique je ne ſois que cendre, & que pouſſiere, oſerois-je entrer dans vos conſeils ! L'homme que vous avez créé raiſonnable, ne peut-il ſe ſervir de ſa raiſon ſans vous offenſer ? Je crois que vous réſidez réellement ſur nos autels. Vous l'avez dit, mon Dieu ! il faut bien que je le croye. Mais enfin, ſi pour aider ma foi, un ſeul rayon de lumiere pouvoit percer le nuage... Ah ! ſcrutateur témeraire de la divinité, vous ſeriez opprimé de la gloire. Ce rayon de lumiere vous feroit perdre la foi. Vous voudriez donc, comme Moïſe, approcher de plus près du buiſſon ardent, & voir comment le feu le brûloit ſans le conſumer ? Mais ne ſçavez-vous pas, que fidele à la défenſe que Dieu lui en fit, Moïſe ſe couvrit le viſage, & ſe contenta d'adorer de loin la merveille qui l'étonnoit ?

Je veux bien cependant, mes Freres, pour vous apprendre à reſpecter votre foi, vous dévoiler ici l'ordre & l'œconomie des deſſeins de Dieu, & vous dire que dans ſa ſageſſe éternelle il a établi trois états différents

* *Hilar, lib. de Trinit.* 11.

pour ſe communiquer aux hommes. L'état de la loi ; l'état de la grace , & celui de la gloire. Dans l'état de la loi , Dieu donnoit aux hommes des figures qui repréſentoient la vérité , mais qui ne la contenoient pas. Dans l'état de la gloire , il donne la vérité à découvert & ſans figures. Mais dans l'état de la grace , il donne la vérité & les figures tout enſemble. Il donne la vérité , mais c'eſt la vérité voilée. Ainſi les Juifs ont mangé l'agneau paſchal , figure de l'agneau ſans tache , qui ôte les péchés du monde. Ainſi les ſaints dans le ciel voyent face à face , & ſans voile , celui qui eſt l'image & la ſplendeur du Pere : mais pour nous qui ſommes placés entre le Juif & le Bienheureux , nous ne poſſedons les biens de la gloire que ſous les ombres de la foi , & nous ne voyons encore qu'en énigmes & en figures celui qui habite pourtant parmi nous en vérité.

Vous voyez par là , mes très-chers Freres , que cet ordre eſt plein de ſageſſe , & la raiſon toute ſeule demande que la foi précede l'eſpérance , & que l'eſpérance , ſoutenuë de la charité , précede la gloire. Que fait donc un chrétien qui voudroit déchirer le voile qui nous cache JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie ? Il trouble & renverſe les deſſeins de Dieu. Il voudroit le voir , ſans l'avoir cru ; le poſſeder , ſans l'avoir eſperé ; & l'eſperer , ſans l'avoir aimé. Inſenſé , que demandez-vous ? JESUS-CHRIST ne ſe cache ici que pour éprouver votre foi , pour ſoutenir votre eſpérance , & pour exciter votre amour. En renverſant cet ordre , vous voulez la fin , ſans vouloir les moyens ; vous voudriez aller à la gloire , ſans paſſer par les voyes qui y conduiſent. Il ne vous faut que des épreu-

ves, & vous ne demandez que des prodiges. Vous ne pouvez, dites-vous, ſoutenir l'obſcurité de nos myſteres : regardez le ſoleil ; conſiderez ce grand univers, ce composé de merveilles, qui porte ſi viſiblement le caractere de ſon auteur ; vous en admirez la beauté & la magnificence : mais en comprenez-vous bien la nature, l'origine, les effets & les cauſes ? Admirons donc ici les bizarreries & les contradictions de l'eſprit humain ; ſa raiſon, ſon orgueilleuſe raiſon, ſe trouve offenſée qu'un Dieu lui demande ſa ſoumiſſion ſur un myſtere qui paſſe ſon intelligence, lorſque cette même raiſon eſt tous les jours forcée de reconnoître des choſes auſſi incompréhenſibles, & qui ſubſiſtent néanmoins viſiblement. Qu'on vous diſe que Dieu eſt le créateur de toute la nature ; que c'eſt lui qui a fait les eaux de l'abîme, affermi la terre ſur ſes fondements, formé les cieux, commandé que la lumiere ſe fît, & que l'aſtre du jour éclairât ſon ouvrage, vous le croirez ſans doute, & vous ſeriez peu ſenſé de ne le pas croire. Mais vous le croirez ſans le comprendre, & la raiſon humaine n'a pas encore compris, & ne comprendra jamais comment toutes ces choſes n'étant pas, & n'étant rien, elles ont néanmoins été tout ce qu'elles ſont. C'eſt là l'écueil & le myſtere du philoſophe. Il convient, il eſt convaincu qu'il faut que cela ſoit. Mais il ignorera toujours comment cela a pu être ; cependant il y acquieſce ſans murmurer, & le plus raiſonnable ſera toujours le plus docile ſur tout ce qu'on en peut conjecturer. Il n'y a que dans la religion que les myſteres le révoltent. Il ne s'offenſe pas de ne pouvoir pénetrer ce qui eſt ſous ſes yeux, & il

s'irrite de ce que Dieu ne lui revele pas ſes plus impénetrables ſecrets. Le ciel, les aſtres, les vents, les élements, la terre & la mer, le trouvent plus docile & plus ſoumis que la parole du Verbe éternel. Fidele à toute la nature, il ſemble qu'il lui ſuffiſe que Dieu lui parle, pour douter, pour diſputer, & ſe plaindre de la néceſſité de croire ce qu'il ne comprend pas. Ah! Chrétiens, ſeriez-vous raiſonnables de vous plaindre de ce que le ſoleil vous éclaire, ou de ce que le monde ſubſiſte, parce que vous ne pouvez concevoir comment le ſoleil a commencé d'éclairer, ou comment le monde a commencé d'être? Eh! pourquoi donc vous plaindre, ou pourquoi douter que JESUS-CHRIST ſoit ſur nos autels, parce que vous ne pouvez imaginer, ni comprendre comment il y peut être? Ah! mon cher Auditeur, ſi vous compreniez toutes les grandeurs de Dieu: ſi ſa bonté n'étoit incompréhenſible & infinie: ſi Dieu n'avoit des abîmes de miſericorde, comme il a des abîmes de myſteres; pécheurs, que nous ſommes, où en ſerions-nous? Tel eſt l'aveuglement de l'homme! Si Dieu en faiſoit moins pour lui, ce qu'il feroit ne feroit pas ſuffiſant; & parce qu'il en fait aſſez, ce qu'il fait lui paroît incroyable! Déplorable conſequence! Quoi! parce que le fils de Dieu fait pour moi au-delà de tout ce que j'en puis concevoir; parce qu'il épuiſe ſa puiſſance en s'humiliant, & en s'anéantiſſant pour moi devant ſon pere, j'en deviendrai plus indocile & plus incredule! Et c'eſt préciſément parce que JESUS-CHRIST invente pour me guerir, des remedes que je ne comprends pas, que je ne dois penſer qu'à m'en appliquer les ſalutaires effets. Un

malade en danger de mort s'avise-t-il de disputer de la nature, & de la qualité des remedes qu'on lui présente ? Il lui suffit d'en sentir le besoin. Ce n'est pas en raisonnant, ni en disputant, qu'il guerira. Vous êtes, mon cher Frere, ce malade abbatu & affoibli par le péché. JESUS-CHRIST seul connoît la force & la vertu des remedes qui vous sont nécessaires. Ce n'est pas pour occuper votre raison qu'il les a établis, c'est pour guerir vos foiblesses ; c'est pour expier vos péchés ; c'est pour vous mériter toutes les graces dont vous avez besoin à chaque instant de votre vie : & si ces remedes vous sont incompréhensibles, c'est à vous à vous en prendre à la grandeur de vos maux, qui sans doute n'en demandoient pas de moindres. Fermez donc les yeux sur le mystere adorable de l'Eucharistie, & n'ouvrez pour le comprendre, que votre propre cœur : vous verrez que sa corruption, sa malice, son ingratitude, son insuffisance pour le bien, ses penchants pour le mal, sont plus impénetrables que les plus profonds mysteres. Songez que tant qu'il y aura des pécheurs, ils auront besoin d'un médiateur toujours présent, & d'une victime toujours prête, & toujours nécessaire pour demander grace pour eux. N'écoutez donc plus vos sens, ni votre raison pour ne laisser triompher que votre foi. Percez ces voiles qui vous cachent JESUS-CHRIST dans la divine Eucharistie, & vous y verrez dans le triomphe de la foi, le triomphe de son amour. C'est le sujet de la seconde partie de ce Discours.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

DANS l'ancienne loi Dieu ne montroit aux hommes que ſa gloire, ſa puiſſance & ſa grandeur ; & il ſe rendoit également redoutable au peuple choiſi, & aux nations reprouvées. Forcer les loix de la nature, ſuſpendre les flots de la mer, arrêter le ſoleil, fendre les rochers, armer des anges exterminateurs, faire perir par leurs glaives des milliers d'hommes coupables, & faire ſortir d'une ſeule famille un nouveau monde, n'étoient que les jeux de ſa puiſſance. *Ludens in orbe terrarum* *. Sa ſageſſe s'étoit bâti une maiſon, un temple, le chef-d'œuvre d'un art qu'elle avoit elle-même conduit. *Sapientia ædificavit ſibi domum* **. Il n'y avoit que dans ſon amour que Dieu ne ſembloit pas grand, peut-être parce que chez un peuple charnel, l'excès de ſon amour auroit diminué l'idée de ſa grandeur.

Ce n'eſt pas que dans tous les temps Dieu n'ait toujours aimé l'homme. Dieu, comme créateur, aime l'homme, parce qu'il eſt ſon ouvrage. Dieu, conſervateur, aime l'homme, parce qu'il eſt de ſa ſageſſe de conſerver un être qu'il a créé à ſa reſſemblance. Dieu, redempteur, aime l'homme, parce que le ſalut de l'homme ſauvé, fait la gloire du Dieu ſauveur. Mais Dieu, devenu l'aliment & la nourriture de l'homme, c'eſt un excès d'amour qui ſurpaſſe tous les prodiges.

* *Prov. c.* 8. *v.* 31.
** *Prov. c.* 9. *v.* 1.

En effet, mes Freres, ſi dans les autres myſteres l'amour de JESUS-CHRIST pour nous a beaucoup éclatté, c'eſt proprement ici qu'il triomphe. Sur la terre la vie du fils de Dieu n'a été qu'une vie paſſagere, & qu'une apparition de quelques années ; mais c'eſt ici une vie permanente. C'eſt un trône fixe où il nous a promis de regner, & d'être avec nous juſqu'à la fin des ſiécles. *Ecce ego vobiſcum ſum uſque ad conſummationem ſæculi* *. Dans l'Incarnation c'eſt un Sauveur qui a racheté des eſclaves ; dans l'Euchariſtie c'eſt un pere qui nourrit ſes enfants de ſa propre ſubſtance. Dans l'Incarnation il tire l'homme de l'abîme ; dans l'Euchariſtie il le fait aſſeoir à ſa table. Dans le premier de ces myſteres, c'eſt une charité de compaſſion pour des coupables condamnés ; & dans celui-ci, c'eſt l'amour parfait qui le porte à s'unir & à ſe transformer dans ceux qu'il aime.

Je ſçai que toutes les actions du Sauveur ſont autant de gages de ſa bonté. S'il va à des nôces, c'eſt pour y faire trouver l'abondance ; s'il trouve une fontaine ſur ſon paſſage, c'eſt pour y guerir un paralytique ; s'il ſe baiſſe, c'eſt pour abſoudre une coupable ; s'il paſſe la mer, c'eſt pour inſtruire, & pour raſſaſier un peuple docile & affamé. Mais dans toutes ces merveilles, ſes autres vertus, ſa ſageſſe ou ſa force, ſa grace ou ſa parole, ſa gloire ou ſa puiſſance, ſemblent diſputer à ſon amour l'honneur du triomphe. Sa ſageſſe a brillé dans le temple au milieu des Docteurs : ſa force a paru contre le Tentateur ſur le pina-

* *Matth. c. 28. v. 20.*

cle : sa grace a triomphé sur le puits de Jacob : sa parole a été victorieuse sur le cœur de la Pécheresse : sa gloire a ébloui ses disciples sur le Tabor : sa puissance a étonné tout Israël, & toute la Judée a été le théatre de ses merveilles. Mais l'autel où il repose, est par excellence le siége de son amour. Rendre la santé aux malades, l'ouïe aux sourds, la vuë aux aveugles ; ouvrir les tombeaux, & en faire sortir les morts, tu l'avois vu, Synagogue infidele ; & Dieu, par ses Prophêtes, avoit avant le Messie, donné en ta faveur quelques marques pareilles de sa puissance. Mais donner son sang à boire ; faire un festin de sa chair ; un Dieu devenir le pain de l'homme ; Anges du ciel, qui le voyez plus à découvert, aidez-moi à m'énoncer, si vous le pouvez, puisque je ne vois rien sous le soleil qui puisse me servir à me faire suffisamment entendre ! O ! Dieu d'amour, donnez-moi la force d'exprimer tout ce que vous me faites sentir, ou racontez-nous vous-même vos bienfaits. Elevons donc ici nos esprits & nos cœurs, Chrétiens mes freres, nous allons entendre parler de son amour, le Dieu même qui nous aime.

Je vous aime, nous dit le Sauveur, de la même maniere que mon Pere m'a aimé. *Sicut dilexit me Pater, & ego dilexi vos* *. Le monde n'étoit pas, mais mon Pere m'aimoit, & je vous aimois. *Sicut dilexit me Pater, & ego dilexi vos.* L'amour de mon Pere est un amour toujours épuisé, & toujours nouveau, & la charité, dont je brûle pour vous sur mes autels, épuise tous les jours ma puissan-

* *Joan. c. 15. v. 9.*

ce, & renouvelle tous les jours la merveille. L'amour de mon Pere eſt un amour éternel ; les jours anciens n'en ont pas vu le commencement, & les ſiécles futurs n'en verront pas la durée ; & c'eſt de ce même amour que je vous ai aimé. *In charitate perpetuâ dilexi te* *. La charité que j'ai eu pour vous, égale à celle de mon Pere, n'a point commencé. Dès lors que j'ai prévu que vous ſeriez pécheur, j'ai formé le deſſein de me faire homme, & de me rendre ſemblable à vous. J'ai pris ſur moi vos foibleſſes & vos péchés pour les expier par mon propre ſang, & j'ai donné pour votre ſalut une vie que je n'avois rendu mortelle que pour vous. *In charitate perpetuâ dilexi te.*

Non content de mourir, je vous ai laiſſé mon corps & mon ſang pour vous donner ſans ceſſe de nouveaux gages de mon amour, pour renouveller juſqu'à la fin des ſiécles la memoire de ma mort, & perpétuer dans toute mon Egliſe le même ſacrifice que j'ai conſommé ſur la croix. Si je n'avois été qu'un homme mortel, mon amour auroit fini avec ma vie, & je n'aurois plus eu de ſang à verſer pour vous. Mais l'amour d'un Dieu eſt un amour éternel. *In charitate perpetuâ dilexi te.* Adorable Sauveur, pour tant de bienfaits, & pour tant d'amour, que nous ordonnez-vous de vous rendre ? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* **. C'eſt, mes Freres, de prendre le calice de ſon ſang. *Calicem ſalutaris accipiam.* C'eſt le plus grand de tous les dons, & la plus digne ac-

* *Jerem. c.* 31. *v.* 3.
** *Pſ.* 115. *v.* 3.

tion de graces que nous puiſſions lui en rendre. Miniſtres du Seigneur qui m'écoutez, c'eſt de nous acquitter envers lui des vœux & des prieres qu'il veut que nous lui offrions en preſence de tout ſon peuple. *Vota mea Domino reddam coram omni populo ejus*. C'eſt de nous immoler nous-même comme ſaint Paul ſur ſon ſacrifice. *Et immola ſupra ſacrificium* *. C'eſt de porter à l'autel des mains pures, & un cœur plein de foi & d'amour. C'eſt de lui rendre par la profondeur de nos abbaiſſements tout ce que ſon humilité dérobe à ſa grandeur. Nous ſommes les dépoſitaires de ſa puiſſance, & les confidents de ſon amour. Nous avons le pouvoir de le rendre préſent, c'eſt donc à nous de gemir ſur ces ames tiedes & languiſſantes, qui vont froidement recevoir ſur une langue ſéche, & dans un cœur glacé, cette manne délicieuſe & digne des deſirs des cherubins. C'eſt, mes chers Freres, de vous éprouver vous-mêmes pour participer dignement à ſon corps & à ſon ſang : c'eſt de ne pas attendre que les loix de l'Egliſe, & la voix de vos Paſteurs, vous forcent chaque année à vous y préſenter. L'amour n'attend pas les menaces, il les prévient ; & c'eſt l'amour plutôt que la crainte qui doit vous y porter. Ah ! Seigneur, couronnez vous-mêmes vos propres dons. Nous ne vous demandons pas d'augmenter votre amour ; vous ne pouviez le porter plus loin : mais nous vous demandons d'ajouter au miracle de votre amour, un autre prodige peut-être auſſi grand ; c'eſt celui de vous aimer. De

* *Philip.* 2. *v.* 17.

vous aimer , Seigneur , & de n'aimer que vous , afin que vous ayant poſſedé ſur la terre par la foi & par la charité , nous vous poſſedions un jour dans les ſplendeurs de votre gloire , que je vous ſouhaite , au nom du Pere , & du Fils , & du ſaint Eſprit.





MANDEMENT
QUI ORDONNE DES PRIERES AU SUJET DE LA GROSSESSE DE LA REINE.



EDME MONGIN, par la misericorde de Dieu, & par la grace du saint Siége apostolique, Evêque & Seigneur de Bazas, Conseiller du Roi en tous ses Conseils : aux Ecclésiastiques de notre Diocèse, salut & benediction.

Le Roi, dont la pieté rapporte à la divine Providence tous les évenements de son regne, nous ayant marqué au sujet de la grossesse de la Reine, que l'intention de SA MAJESTÉ étoit que nous fissions faire des Prieres dans toutes les Eglises de notre Diocèse, pour remercier Dieu de cette nouvelle bénediction sur sa Personne, & sur son Royaume ; nous nous empressons, mes chers Freres, de nous y conformer. Ce n'est point un ordre auquel il nous soit dur d'obéïr. Il tardoit à notre amour de nous y soumettre. C'est un présent du ciel qui nous est annoncé. C'est un gage nouveau de la bonté & de la misericorde de Dieu sur nous. C'est la tranquillité de l'Etat qui nous est asseurée. C'est le sceau par lequel Dieu ratifie dans le ciel l'auguste alliance qui s'est faite sur la terre. C'est le triomphe d'un

Roi & d'une Reine , dont Dieu veut recompenſer la pieté , auſſi-bien que l'amour & la fidelité de leurs ſujets. C'eſt l'attente univerſelle de l'Europe, qui regarde nos proſperités comme les ſiennes ; qui s'applaudit de la gloire de ſon Arbitre , & qui ſe calme ſoudainement à la vuë de nos reſſources. Enfin , ce ſont les vœux de l'Egliſe , qui demande à Dieu un nouvel appui , & un nouveau défenſeur. Que de motifs , mes chers Freres , pour allumer dans nos cœurs le feu de la charité qui doit animer nos prieres , afin d'attirer du ciel toutes les graces néceſſaires pour la conſervation de la Reine , & du Fruit précieux , qui fait l'objet de nos eſpérances !

A CES CAUSES , &c.

Donné à Bazas dans notre Palais Epiſcopal , le 25. du mois de Mars 1729.



MANDEMENT



MANDEMENT
SUR LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.



EDME MONGIN, par la miséricorde de Dieu, & par la grace du saint Siége apostolique, Evêque & Seigneur de Bazas, Conseiller du Roi en ses Conseils : au Clergé Séculier & Regulier, & aux Fideles de notre Diocèse, salut & bénediction.

Enfin, mes chers Freres *, *Dieu a écoûté les vœux de son peuple ;* & après nous avoir conservé un Roi selon son cœur, & selon nos besoins, il nous accorde un DAUPHIN, selon nos desirs. Il tardoit à notre amour de voir le Roi content, & la Reine heureuse. Mere de trois Princesses, elle se croyoit stérile. Le Roi son époux, le Roi son pere, l'auguste Prince, dont Dieu s'est servi pour nous la donner, sa Cour, & tous ses Sujets, lui demandoient un fils : Dieu puissant ! Elle vous l'a demandé, & vous l'avez exaucée.

Mais ce n'est pas assez, mes chers Freres, de reconnoî-

---

* Desiderium cordis ejus tribuisti ei. *Ps.* 20. *v.* 2.

tre que c'eſt de Dieu, comme de *l'auteur de tout don excellent* *, que nous avons reçu un ſi grand bienfait ; nous devons encore le prier de veiller ſans ceſſe ſur ce précieux Enfant. Sa naiſſance fait aujourd'hui notre joye, & celle de toute l'Egliſe : elle aſſeure la tranquillité de l'Etat, puiſſe-t-elle en perpétuer le bonheur & la gloire. Puiſſent la pieté & les vertus de l'Enfant deſiré, qui nous vient de naître, juſtifier tous les vœux qui nous l'ont obtenu. Anges du ciel, qui voyez la ſageſſe préſider au trône du pere, faites la garde autour du berceau du fils, & écartez-en de bonne heure la flatterie, le menſonge & la vanité.

Heureuſement, mes chers Freres, Dieu qui nous l'a donné dans ſon amour, ſemble déja nous annoncer de loin ſa bonté & ſa grandeur. Il eſt d'avance le fruit de ce baiſer céleſte **, que la juſtice & la paix vont ſe donner. C'eſt le fils de l'arbître & du pacificateur des nations. De ſes premiers regards il verra la couronne qu'il doit porter, ſoutenir, & unir entr'elles toutes les couronnes de l'Europe. Puiſſe ſa deſtinée égaler un jour la gloire de ſa naiſſance.

Laiſſons-le croître avec confiance à l'ombre du trône, pour lequel il eſt né. Il y apprendra à craindre & aimer celui qui fait regner les Rois *** ; & pour être lui-même un jour un Roi puiſſant & glorieux, il n'aura

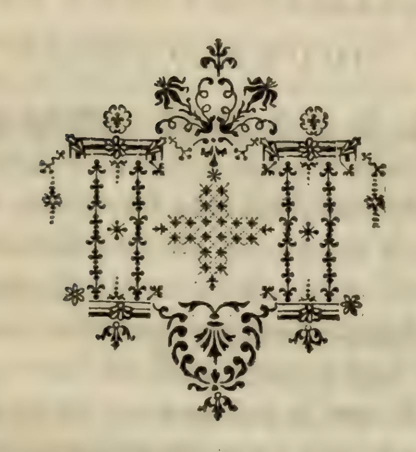
* *Jac. c.* 1. *v.* 17.
** *Pſ.* 84. v. 11.
*** *Prov. c.* 8. *v.* 15.

beſoin que d'un cœur docile aux leçons & aux exemples du plus aimable de tous les Rois, & de la plus pieuſe de toutes les Reines.

A CES CAUSES, &c.

Donné à Bazas, dans notre Palais Epiſcopal, le 26. du mois de Septembre 1729.

Signé † E. *Evêque de Bazas.*





INSTRUCTION PASTORALE,

EN FORME

DE MANDEMENT,

POUR LE RENOUVELLEMENT

DES STATUTS ET REGLEMENTS

QUI REGARDENT

L'OFFICE DIVIN.



J'AI toujours été, Messieurs, très-édifié d'avoir trouvé ici un établissement aussi sage, aussi utile, & sur tout aussi nécessaire que le Chapitre Général qui nous assemble aujourd'hui. Il est sage, parce qu'il est l'ouvrage de la prévoyance, & que la prévoyance est la mere de la régularité. Il est utile, par les ressources que vous trouvez dans le renouvellement de vous-mêmes, & par l'image qui vous est retracée de vos Statuts & de vos Reglements, qui forment ce bel ordre de céremonies, si digne d'être maintenu & perpétué de siécle en siécle. Enfin, ce pieux établissement, est sur tout nécessaire pour vous soutenir & vous affermir de plus en plus dans

l'exercice actuel de vos fonctions, contre le panchant naturel que nous avons tous, à nous rallentir & à nous décourager. Ce ne ſont d'abord que quelques affoibliſſements preſque inſenſibles, mais qui venant à ſe gliſſer dans les ames les plus fermes, les font quelquefois tomber de la plus grande froideur, dans un état de diſſipation, d'ennui, de dégoût, & enfin de tiédeur ; & vous ſçavez les menaces terribles qui ſont prononcées contre ceux qui croupiſſent dans cet état déplorable.

Telle eſt cependant l'inconſtance & la legereté de notre propre cœur, qu'il nous jette ſans ceſſe dans de perpétuelles inégalités. Aujourd'hui tout de feu pour chanter avec attrait les louanges du Seigneur, & demain tout de glace, nous ne trouvons qu'une langue froide pour repeter d'un air aſſoupi, les mêmes cantiques qui nous avoient tranſportés. C'eſt une montre qui ſe déregle ; c'eſt un torrent qui tour à tour ſe déborde & ſe deſſéche. Et voilà ce qui faiſoit dire autrefois à un ſaint Prophête, malheur à toi, torrent. *Væ torrenti.*

Que ferons-nous donc pour fixer ce cœur volage, & toujours ſi inégal dans ſes mouvements ? C'eſt, Meſſieurs, de faire ce que vous faites aujourd'hui ; & c'eſt dans cet eſprit que je viens moi-même renouveller avec vous, pour concourir tous enſemble à maintenir invariablement cet eſprit d'ordre, de décence & d'harmonie, qui réſulte de ces ſages Statuts, & de ces mêmes Reglements que vos peres, & nos prédeceſſeurs vous ont laiſſés.

Mais malheureuſement tout le contraire arrive : ſi le

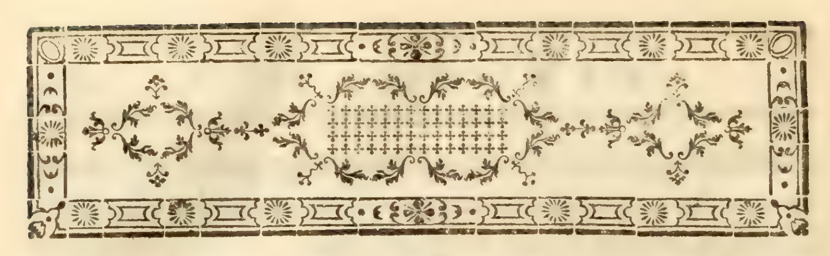
moindre de ces Reglements n'eſt pas obſervé ; c'eſt une loi générale que tout tend à la décadence, & que rien ne ſubſiſte long-temps, s'il n'eſt entretenu & réparé. La plus belle ſymmetrie perd toutes ſes graces, ſi on en dérange l'ordre, ou qu'on laiſſe déperir les parties qui en faiſoient l'aſſortiment. Voyez dans l'ordre militaire, tout ce qui ſort de la ligne, interrompt la file. De même dans le chant, tout ce qui détonne, rompt l'harmonie. La plus petite irrégularité dans l'Office Divin trouble le bel ordre des céremonies. La majeſté du Dieu que nous venons ſervir & adorer, demande de tous ſes miniſtres un air recueilli & pénetré. Un air diſſipé ſous un habit qui exige, & qui impoſe de la modeſtie & de la retenuë, eſt un ſcandale. Des places vuides dans les ſtalles accuſent & dénoncent ceux qui les devoient remplir. Une longue abſence, eſt une longue éclipſe ; & ſi elle n'eſt ni annoncée, ni motivée, c'eſt une eſpéce de déſertion. Et comme dans les anciens Reglements on n'a pas toujours ſuffiſamment pourvu à tous ces manquements, nous avons jugé qu'il étoit néceſſaire d'y apporter les remedes convenables.

Au reſte, ces remedes ne doivent être ſuſpects d'aucune innovation. Ce ſont toujours les mêmes Reglements, préſentés ſous une nouvelle forme, qui tend à la même fin ; & ſi ces mêmes Reglements viennent à s'affoiblir par le temps, ils reclament néceſſairement la main qui peut les reſſerrer ; ſemblables à un lien qui ſe relâche, & qui demande un nouveau nœud. Je ſuis, mes chers Freres, le médecin de vos ames, & pour les

munir, & les précautionner contre les grandes chûtes, je dois être attentif à tout ce qui pourroit les affoiblir, & les rendre tiédes & languissantes.

A CES CAUSES, &c.





MANDEMENT
POUR ORDONNER
DES PRIERES PUBLIQUES
POUR LA CONSERVATION
DU ROI,
ET POUR LA PROSPERITÉ
DE SES ARMES.



EDME MONGIN, par la miſericorde divine, & la grace du ſaint Siége apoſtolique, Evêque & Seigneur de Bazas, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils : au Clergé Séculier & Regulier, & à tous les Fideles de notre Diocèſe, ſalut & bénediction.

Nous vous annonçons, mes chers Freres, une grande nouvelle. C'eſt le départ précipité du Roi que nous venons d'apprendre par la Lettre dont il nous a honoré, & par laquelle SA MAJESTÉ nous déclare qu'elle a pris la réſolution d'aller commander ſes Armées en perſonne. Réſolution courageuſe ! & bien digne d'un Roi pacifique, qui, laſſé d'avoir offert tant de fois la Paix à toute l'Europe épuiſée, nous invite à la demander à Dieu, & en attirer

attirer ſur ſes Armes & ſur ſa Perſonne ſacrée, les plus précieuſes & les plus abondantes bénedictions. Réſolution tendre & paternelle ! C'eſt un pere qui va ſe dévouer pour ſes enfants. Oui, mes chers Freres, le Roi aime ſes peuples autant que ſa gloire ; & il a lui-même bien ſenti juſqu'à quel point il en étoit aimé, par tous les cœurs qui voloient aprés lui ſur ſa route, & par toutes ces vives acclamations, qui ſont les cris & les extaſes de l'amour. En effet, à voir, du premier coup d'œil, cet auguſte Prince, peut-on ſe défendre de ſentir tous les doux mouvements qu'inſpire la ſurpriſe, le reſpect & l'admiration ?

Adoré de toute ſa cour, rien ne l'arrête ; il part comme un éclair qui annonce la foudre qu'il va porter, & qui déja fait trembler tant de villes, & déconcerte tant de nations à la fois. Puiſſances jalouſes, qui faites tant d'efforts pour vous raſſembler, quel fut votre étonnement quand vous vîtes ce Monarque intrepide arriver ſi près de vous * ! Vous l'admirâtes ſans doute, & vous en fûtes troublées ? *Ipſi videntes ſic admirati ſunt, conturbati ſunt, commoti ſunt : tremor apprehendit eos* **. Mais hélas ! n'eſt-ce point à nous-mêmes à trembler à la vuë de tous les perils, où le courage impatient du plus grand, & du meilleur de tous les Rois, va l'expoſer ?

Vous le diſiez autrefois, Roi prophête, & voici le fils de ſaint Louis qui le dit après vous ***. Non, ce n'eſt ni

* Ecce congregati ſunt, convenerunt in unum. *Pſ.* 47. *v.* 5.

** *Pſ.* 47. *v.* 6.

*** Hi in curribus, & hi in equis : nos autem in nomine Domini noſtri invocabimus. *Pſ.* 19. *v.* 8.

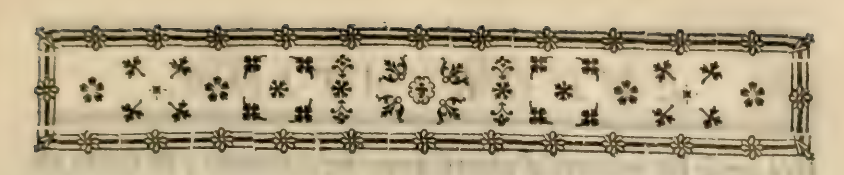
ſur la force, ni ſur le nombre de mes troupes, ni ſur la valeur & l'activité de mes capitaines que je me repoſe ; c'eſt dans votre nom, Seigneur, c'eſt dans votre ancien amour pour la France, & pour le fils aîné de votre Egliſe, que j'établis ma plus ferme eſpérance. Me voilà prêt, Seigneur, & je ne veux d'autre bouclier que celui de ma foi. Mais ſouvenez-vous de vos anciennes miſericordes que j'invoque & que j'implore, par la bouche de vos fideles Miniſtres.

C'eſt donc à nous, mes chers Freres, à conjurer par nos prieres & par nos vœux le Dieu des Armées, de conduire lui-même la main du Roi, & de lui apprendre à combattre & à vaincre *. Eſprits céleſtes, veillez ſans ceſſe à la garde d'une tête ſi chere. Et vous, ſaint Roi, Roi glorieux, & pere de tant de Rois, ſoutenez tous les trônes de vos enfants, & hâtez-vous de faire deſcendre cette fille du ciel, cette Paix ſi deſirée, & ſi néceſſaire au repos de toute la terre.

A CES CAUSES, &c.

* Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, & digitos meos ad bellum. *Pſ.* 143. *v.* 1.





EXHORTATION
A L'OCCASION
DU *TE DEUM*,
POUR LA PRISE
DE FURNES,
ET DU DEPART
DU ROI,
POUR ALLER COMMANDER SES ARMÉES
SUR LE RHIN.



VOICI, mes chers Freres, un quatriéme *Te Deum* que nous allons chanter. C'eſt en action de graces de la priſe de Furnes, & du Fort de la Kenoque. Mais ce n'eſt pas à des priſes de villes que nous devons borner nos vœux ; c'eſt à la ſeureté du conquerant. Un Roi cheri, & qui s'expoſe, plus ſes conquêtes ſont rapides, & plus il nous donne à chaque inſtant de quoi trembler. Hélas, mes chers Freres, où en ſerions-nous aujourd'hui, ſi Dieu, par une protection viſible, n'eut tant de fois ſauvé le Roi de tous les coups, & de tout le feu de tant de ſiéges, & au milieu de tant d'ennemis ?

Mais d'un autre côté où en ſerions-nous encore, ſi le

Roi ne ſe fût montré d'abord avec ce courage, & cette aſſeurance qui firent dire au premier des Ceſars, ce que la Flandres peut bien dire aujourd'hui du Roi ? *Il eſt venu, il a vu, & il a vaincu.*

Chaque pas qu'il fait eſt le plus beau de tous les triomphes. Il enleve tous les cœurs. Ses ſeuls regards raſſeurent nos frontieres. Sa preſence le rend victorieux où il eſt, & où il n'eſt pas. Ce qu'il a fait en Flandres a ſauvé & dégagé Marſeille. Dom Philippe, ſon gendre, & ſon neveu, & les Princes de ſon ſang, dignes fils des Condés & des Contis, prennent des villes & des citadelles, comme LOUIS XV. & deviennent ſous ſes ordres des Héros comme leurs ayeux.

Enfin, le Roi glorieux & triomphant au ſortir de Furnes, apprend que l'Ennemi a paſſé le Rhin, & ſoudain il part pour la ſeconde fois comme un éclair, & vole au ſecours de la Champagne, de l'Alſace & de la Lorraine. Dieu puiſſant, aidez-nous. *Adjuva nos Deus.* C'eſt vous, Seigneur, qui l'y avez conduit. Ce n'eſt pas ſa gloire qu'il y cherche ; c'eſt la vôtre. C'eſt le fils aîné de l'Egliſe qui veut ſauver la France, & délivrer Rome. C'eſt vous, Dieu des Armées, qui lui avez mis les armes à la main, & qui l'avez couvert de lauriers. Mais vous le ſçavez, Seigneur, ſon cœur eſt pour la paix, & c'eſt de vous qu'il a appris à être un Roi pacifique, & plein de douceur. Il n'a jamais enſanglanté ſes victoires. Il a donné des larmes & des regrets au ſang illuſtre qui a été verſé pour lui, & il a mis ſa grandeur & ſa gloire, non à piller tout, à brûler tout, & à ſaccager tout, mais à plaindre les vaincus,

& à les renvoyer avec tous les honneurs de la guerre. Et combien de fois ſon courage a-t-il fait gemir ſon grand cœur, de tout le ſang qu'il a été forcé de faire répandre ! Ah ! Seigneur, au nom du ſien, au nom de ce ſang ſi cher, qu'il a ſi ſouvent expoſé en combattant pour la paix, donnez-nous-la, Seigneur, cette paix, que vous ſeul pouvez donner. Ou ſi, grand Dieu, votre colere, irritée par nos péchés, n'eſt pas encore ſatisfaite, affligez-nous plutôt par d'autres calamités que par les horreurs de la guerre. Frappez-nous ; purifiez-nous, mais ſauvez le Roi. Laiſſez-nous nos miſeres, mais délivrez-nous de nos allarmes.

Je ſuis, mes chers Freres, ſenſible à vos maux. Mais c'eſt parce que je les ſens que je vous conjure de redoubler vos vœux & vos prieres pour la proſperité des Armes du Roi, & pour la conſervation de ſa Perſonne ſacrée ; & eſperons que le même amour pour ſes peuples qui l'a conduit en Flandres avec tant de ſuccès, lui fera trouver ſur le Rhin de nouveaux triomphes, & que Dieu, laſſé de voir un Empereur ſans Etats, & l'Empire ſans liberté, diſſipera bientôt toutes les Nations qui veulent la guerre. Mais en attendant, ſouffrons, mes chers Freres, avec patience, & ſans murmure, la dureté du temps préſent, & ne ſongeons dans ce grand jour, qu'à célebrer les victoires du Roi, & en rapporter à Dieu, comme lui, toute la gloire. *Te Deum laudamus.*



MANDEMENT
AU SUJET
DE LA CONVALESCENCE
DU ROI.



DME MONGIN, par la miſericorde Divine, & la grace du ſaint Siége apoſtolique, Evêque & Seigneur de Bazas, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils : au Clergé Seculier & Regulier, & à tous les Fideles de notre Diocèſe, ſalut & benediction.

Enfin, mes chers Freres, nos vœux ſont exaucés, & Dieu touché de nos cris & de nos ſanglots, a diſſipé toutes nos allarmes. Si nous euſſions attendu des ordres pour lui en rendre nos actions de graces, l'amour impatient dans la joye comme dans la douleur, les auroit bien prevenus par nos premieres acclamations. Vous les avez entenduës, Seigneur, & vous ſçavez de plus que nos cœurs, qui vous ſont ouverts, ont été plus tranſportés de joye & d'allegreſſes de l'ineſperée convaleſcence du Roi ; que toutes les voûtes de nos temples n'en ont retenti.

Ce n'eſt plus, mes chers Freres, des priſes de villes que nous allons célebrer. C'eſt le Conquerant arrêté dans le cours de ſes victoires. C'eſt un Roi magnanime, un Roi cheri, qui nous aimoit, & que nous allions perdre.

O ! Reine auguſte ; ô ! precieux Dauphin, où courez-vous ? Hélas ! vous arriverez peut-être trop tard ; ou vous trouverez le Roi votre époux, & le Roi votre pere, aux priſes avec la mort.

Dieu y pourvoira, mes chers Freres, & comme s'il eût voulu attendre la plus auguſte famille de l'Univers, pour faire éclatter à ſes yeux le miracle le plus intéreſſant & le plus frappant de nos jours, il a par ſa main puiſſante tiré le Roi agoniſant, des bras de la mort. Victime mourante & ſoumiſe, ſa foi vous a appellé, Seigneur, à ſon ſecours. Ce n'étoit pas la mort qu'il craignoit : il l'avoit cent fois bravée : c'étoit l'Alſace en feu qu'il ne pouvoit ſauver : c'étoit le Rhin qu'il ne pouvoit paſſer. Mais rendu à la vie par votre puiſſance, le Héros chrétien ſe trouva preſque auſſi fort dans ſon lit, qu'à la tête de ſes Armées. Du moins ſes premiers regards, ou ſes derniers ordres, le furent aſſez pour diſſiper & mettre en fuite ſes implacables ennemis. Ils vouloient, les barbares, faire de toute la France, de nos maiſons, & de nos Egliſes, ce qu'ils avoient déja fait de toute la Baviere, & ce qu'ils faiſoient encore de la fameuſe & fertile Saverne. Leurs Houſſarts, leurs Pandoures, & leurs Incendiaires, y avoient paſſé, & Saverne n'eſt plus. Et tout cela ſous les yeux, dans les terres, & dans la maiſon d'un Prince du ſaint Empire, plus grand, & plus reſpectable par ſes grandes qualités, que par la Pourpre, & toutes les grandes places qu'il remplit, & qu'il décore.

Graces immortelles vous en ſoient renduës, Seigneur ; en ſauvant le Roi, vous avez ſauvé le plus puiſſant, & le

plus zélé défenſeur de votre Egliſe : il en eſt le fils aîné ; & en ſauvant le fils, vous avez conſolé la mere : & le trône de ſaint Louis, ſi uni depuis tant de ſiécles à la Chaire de Pierre, nous fait augurer, après tant de ſecouſſes, & tant d'ébranlements, qu'il deviendra enfin inébranlable comme elle.

Tant il eſt vrai, mes chers Freres, *qu'un Roi qui met ſes eſpérances en Dieu & en ſes miſericordes, demeurera ferme ſur ſon trône* *. Vous l'aviez prédit, Seigneur, que *le Roi ſe réjouiroit dans votre force, à la vuë du ſalut que vous lui avez procuré* **. *Vous avez accompli les deſirs de ſon cœur* ***. *Il vous a demandé de lui prolonger la vie, & vous lui avez aſſeuré que la plénitude des jours que vous lui avez accordée, s'étendra ſur toute ſa poſterité dans tous les ſiécles des ſiécles* †.

A CES CAUSES, &c.

---

* Quoniam Rex ſperat in Domino, & in miſericordia altiſſimi non commovebitur. *Pſ.* 20. *v.* 7.

** Domine, in virtute tuâ lætabitur Rex, & ſuper ſalutare tuum exultabit vehementer. *Ibid.*

*** Deſiderium cordis ejus tribuiſti ei. *Ibid. v.* 2.

† Vitam petiit à te, & tribuiſti ei longitudinem dierum in fæculum & in fæculum fæculi. *Ibid. v.* 4.



MANDEMENT



INSTRUCTION PASTORALE,

EN FORME

DE MANDEMENT,

EN EXÉCUTION DE LA LETTRE DU ROI,

POUR FAIRE CHANTER

LE *TE DEUM*

POUR LA PRISE DE LA VILLE ET DES CHATEAUX

DE FRIBOURG.

LETTRE DU ROI.



M. L'EVESQUE DE BAZAS, le moment que j'attendois avec tant d'impatience est arrivé, où je puis rendre à Dieu, au milieu de tout mon peuple, les actions de graces que nous lui devons pour les bienfaits dont il nous a comblés. Il lui a plû de seconder mes efforts, & de me faire triompher à la tête de mes armées. Il a daigné récompenser l'amour que je porte à mes sujets, & couronner par des succès le desir que j'avois de

Ppp

contribuer moi-même à leur ſeureté, & à leur gloire. Mes conquêtes en Flandres ont été auſſi rapides, qu'elles étoient importantes; nul effort n'a été vain. Enfin mes ennemis déconcertés, reconnoiſſant leur foibleſſe, n'oſant pas ſe préſenter à force ouverte, & croyant au moins pouvoir entreprendre aux lieux où je n'étois pas, ont ſurpris des paſſages pour pénétrer dans mes Etats: mais la valeur de mes troupes m'a donné le temps de voler à leur ſecours. Le regret d'interrompre mes conquêtes, ni l'éloignement des lieux ne m'ont point retenu; & Dieu qui m'en donnoit la force & la volonté, paroiſſoit approuver mes deſſeins.

Si alors ſa main toute-puiſſante a paru m'abandonner un moment; ſi après m'avoir protegé dans des entrepriſes difficiles, il a voulu me faire voir la mort, ailleurs que dans les dangers, ce moment d'allarme n'a ſervi qu'à me faire ſentir plus vivement l'excès de ſa bonté; & j'ai reconnu qu'il ne m'avoit mis à cette épreuve, que pour m'accorder la faveur la plus touchante qui puiſſe être pour un Roi. Sa providence a voulu que je jouiſſe de tout l'amour de mes ſujets, ſans que les marques en fuſſent ſuſpectes, & que me ſurvivant à moi-même, je viſſe les regrets que je laiſſois après moi. Voilà de tous ſes dons, un de ceux qui m'a le plus touché: ce Dieu, qui eſt dans mon cœur, ſçait combien le prix d'être aimé y prévaut ſur un vain deſir de gloire qui coûteroit trop à mes ſujets. Que ſa bonté daigne achever ſon ouvrage! que ce ne ſoit pas vainement que mon peuple me ſoit cher! que ſa protection me fourniſſe les moyens de rendre ce peuple heureux par la paix! & que mes victoires ne me ſervent qu'à éteindre pour jamais dans mes ennemis,

la moindre espérance de pouvoir me nuire !

La prise de Fribourg, dont je viens de me rendre maître pour l'Empereur mon frere; les Places de l'Autriche antérieure que je lui ai soumises, tout acheve de les convaincre que les efforts les plus grands ne peuvent rien contre une armée que Dieu protege si visiblement. Qu'ils entendent donc la voix du Très-Haut ! qu'ils se lassent des maux de leurs pays, s'ils ne sont pas touchés de ceux de l'Europe ! qu'ils se souviennent que la France, en possession de défendre les Souverains opprimés, n'a jamais soutenu que des causes justes ! & qu'ils soient enfin convaincus qu'une nation guerriere, qui n'a qu'une langue, & qu'un cœur, qui aime son maître, autant qu'elle en est aimée, & qui combat pour l'équité, doit, tôt ou tard, par la misericorde de Dieu, triompher de tous ses ennemis ! Pénétré de plus en plus de tout ce que je dois à sa divine bonté, je ne puis que lui en redoubler mes actions de graces; & je vous écris cette Lettre pour vous dire que mon intention est que vous fassiez chanter le Te Deum*, dans votre Eglise Cathédrale, & autres de votre Diocèse, avec les solemnités requises, & que vous invitiez tous ceux qu'il conviendra, d'y assister. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, M. l'Evêque de Bazas, en sa sainte garde. Ecrit à Paris le 15. Novembre mil sept cens quarante-quatre. Signé,* LOUIS. *Et plus bas :* DE VOYER.

VOILA, mes chers Freres, dans la Lettre dont vous venez d'entendre la lecture, un grand modele de la reconnoissance que nous devons à Dieu, de toutes les graces que nous recevons de sa bonté ; & en même temps une grande leçon pour tous les Rois sur l'amour qu'ils doivent à leurs peuples : en voici de rares exemples.

Le Roi au sortir de Fribourg, glorieux & triomphant, fut à peine arrivé à Paris, que son premier essor l'emporta dans les Eglises les plus célebres & les plus fréquentées, où, après les premieres actions de graces, il se borna à demander à Dieu la fin d'une guerre si glorieuse pour lui & pour la nation ; mais trop sanglante & trop chere pour ses peuples. Et si ses vœux sont écoutés, la gloire de vaincre & de triompher, ne sera plus l'objet de ses desirs : il laisse cet honneur aux Conquerans, & ne se reserve que la gloire & l'attrait qu'il trouve à soulager des peuples, qui font pour lui les derniers efforts, & dont l'amour éclatte chaque jour à ses yeux par de nouveaux prodiges. A l'armée, prodiges de valeur ; & sur sa route, prodiges de magnificence. Il n'entend par tout que des acclamations que le cœur voudroit porter jusqu'au ciel. Ce bruit flatteur le touche, mais il ne l'étourdit pas ; & il ne fait que lui renouveller les regrets des braves guerriers qu'il a perdus. Ce ne sont par tout que des feux & des illuminations qui obscurcissent les étoiles. La joye & l'allegresse brillent sur toutes les tables. Des fontaines de vin jaillissent pour tous les pau-

vres ; & s'il y a de la misere , ce n'est que dans le cœur du Roi qu'elle se laisse sentir , avec de nouveaux attendrissemens pour ce peuple admirateur.

Tout ce que je vous dis ici, mes chers Freres , est tiré de la Lettre du Roi, & n'exprime que foiblement les sentiments de son cœur, & les ravissements de ses peuples. Lisez-la donc vous-mêmes, mes chers Freres, cette Lettre ravissante. Lisez-la , peres & meres, & gravez-la dans le cœur de vos enfants, pour glorifier sans cesse avec eux & avec nous , le Dieu des Armées , de nous avoir rendu dans le plus grand des Rois, le meilleur de tous les peres. Relisez-la tous dans vos familles , mes chers Freres , vous y verrez reparoître les grandes ames de l'immortel LOUIS, & du grand HENRY ; & en remontant jusqu'à la tige , vous y reverrez cette belle ame de S. LOUIS, qui, tout saint qu'il étoit, mourut comme eux , dans les mêmes regrets de n'avoir pu faire à leurs peuples tout le bien qu'ils s'étoient proposés ; mais laissons faire la Paix, LOUIS LE BIEN-AIMÉ ne nous laissera pas attendre si long temps.

Puissances rivales , que vous perdez de n'avoir pas connu le cœur magnanime de l'auguste Prince à qui vous faites la guerre si impitoyablement ! c'est l'ami du genre-humain ; & il ne desire rien tant que d'être le vôtre. Désintéressé pour lui, il vous offroit la paix avant ses victoires ; & aujourd'hui tout couvert qu'il est de lauriers , il vous l'offre encore. Mais songez-vous, qu'il a pour lui autant de cœurs & de bras, qu'il a de sujets, & autant de héros , qu'il a de Princes de son sang ; &

que ces cœurs, ces bras, ces héros, seront toujours contre vous, comme autant de murs inébranlables, & de remparts invincibles pour le défendre ? Mais pour attaquer, que seront-ils ? Ils seront ce qu'ils ont été, des foudres de guerre, & comme autant de tonnerres pour faire fondre comme la cire, ou faire sauter en l'air, les forts, les châteaux & les rochers qui vous couvroient. Dieu puissant, qui les animez, achevez votre ouvrage par une paix plus salutaire, & plus desirable que toutes les victoires. *Da pacem, Domine, in diebus nostris. Fiat pax in virtute tuâ, & abundantia in turribus tuis.*

ET C'EST A CES CAUSES, &c.

Donné à Bazas, dans notre Palais Episcopal, le 13. Décembre 1744.

† E. *Evêque de Bazas.*



PIECES ACADEMIQUES.

I. *DISCOURS qui a remporté le Prix d'Eloquence par le Jugement de l'Academie Françoiſe en l'année 1697.*

II. *DISCOURS qui a remporté le Prix d'Eloquence par le Jugement de l'Academie Françoiſe en l'année 1699.*

III. *DISCOURS qui a remporté le Prix d'Eloquence par le Jugement de l'Academie Françoiſe en l'année 1701.*

IV. *DISCOURS ſur* les Dangers qu'il y a dans de certaines Voyes qui paroiſſent ſeures.

V. *REMERCIMENT à Meſſieurs de l'Academie Françoiſe.*

VI. *RÉPONSE au Diſcours de M. de Neſmond, Archevêque d'Alby, lors de ſa reception.*

VII. *HARANGUE au Roi ſur ſa majorité.*

VIII. *RÉPONSE au Diſcours de M. l'Abbé Houteville.*

IX. *HARANGUES au ſujet de la Députation des Etats de Bourgogne.*

X. *HARANGUE à Madame de France.*

XI. *DISCOURS prononcé à l'Aſſemblée Provinciale d'Auch.*

XII. *HARANGUE à Madame la Dauphine.*

DISCOURS



DISCOURS
QUI A REMPORTÉ
LE PRIX D'ÉLOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE
En l'année 1697.

SUJET.

Qu'il faut faire du bien aux hommes dans la ſeule vûe de Dieu.



E toutes les belles qualités qui forment les excellents naturels, & qui font les grands mérites, il n'y a gueres que la bonté qui gagne le cœur des hommes avec leur eſtime, & qui faſſe des amis, ſans faire des envieux. Les vertus les plus éclatantes, ſans celle-là, ſont quelquefois les plus

odieuſes ; elles bleſſent l'amour propre qui n'aime point à voir dans les autres un éclat qui l'offuſque , & qui lui fait ombre : elles ſont d'ailleurs pour la plûpart bornées à l'uſage de ceux qui les poſſedent. Souvent la prudence ne ſert qu'à ſe conduire ſoi-même , la tempérance n'eſt bonne qu'à celui qui eſt tempérant , & la valeur n'eſt avantageuſe au vainqueur qu'autant qu'elle eſt funeſte au vaincu : mais la bonté , ſurtout quand elle eſt unie au pouvoir , fait le bonheur de toute la ſocieté civile ; ſon caractére eſt de ſe communiquer , & de ſe répandre , & on peut dire qu'un homme qui eſt né avec un cœur libéral & bienfaiſant , eſt un tréſor ouvert à tout le monde , & un riche préſent que Dieu fait au public.

Cependant comme chaque choſe ne tire ſon excellence * que de ſon principe & de ſa fin , & que les mêmes actions qui ſeroient en nous de grandes vertus ſi Dieu en étoit le motif, ne ſont ſouvent que de grandes paſſions quand la grace & la charité ne les animent pas ; ne peut-on point dire que la bonté , quand on l'exerce dans d'autres vuës que dans la vuë de Dieu , change de nature en changeant d'objet , & qu'elle n'eſt plus qu'un vice déguiſé ſous le voile de la plus aimable de toutes les vertus ?

Ce n'eſt donc pas aſſez de faire du bien aux hommes , ſi on ne le fait chrétiennement : une liberalité purement humaine peut rendre de bons offices , mais non pas fai-

* *Aug. Contra Julian. Lib.* 4.

re de bonnes œuvres ; il faut que la dignité du motif qu'on ſe propoſe réponde à la dignité de la vertu qu'on pratique, & que Dieu qui eſt le principe & la ſource de toute bonté, en ſoit auſſi la fin.

Pour établir ſolidement cette vérité, nous n'avons qu'à remonter au principe général qui rappelle toutes choſes à la gloire de Dieu comme au but univerſel où elles doivent tendre, & comme au centre myſterieux où toutes les lignes de la nature & de la religion doivent ſe réünir. C'eſt là l'intention du Créateur ; tout ce qu'il a fait il ne l'a fait que pour ſa gloire ; les cieux * & le firmament ne brillent que pour annoncer ſa grandeur. Le ſoleil ne ſe leve que pour éclairer ſes merveilles. L'univers n'eſt ſorti du néant que pour manifeſter ſa puiſſance. Les créatures les plus inſenſibles obſervent fidelement cet ordre que la ſageſſe éternelle leur a preſcrit : l'homme ſeul, parce qu'il a & plus de liberté, & plus de raiſons d'y être fidele, voudroit-il s'en écarter ? & parce qu'il connoît que tout don vient de Dieu, refuſeroit-il de lui en renvoyer toute la gloire ?

En effet, peut-on ignorer que Dieu ſeul eſt l'auteur des biens & des avantages temporels qui donnent aux uns le pouvoir d'être utiles aux autres ? N'eſt-il pas le ſouverain diſpenſateur des graces, & le premier bienfaiteur du monde ? *La terre & ce qu'elle contient appartient au Seigneur*, dit le Prophête ** : *Qu'avez-vous que*

* Cœli enarrant gloriam Dei, &c. *Pſ.* 18.

** Domini eſt terra & plenitudo ejus. *Pſ.* 23.

vous n'ayez reçu, dit l'Apôtre * ? Puiſſants du ſiécle, quelle main paternelle a verſé ſur vous cette roſée que vous répandez ſur la terre, & a multiplié ces tréſors que vous diſtribuez ? Sont-ce des effets du hazard, & des préſents d'une aveugle fortune qui les donne, ou les ôte ſelon ſes caprices ? ou plutôt ne ſont-ce pas des faveurs précieuſes tirées du fonds des richeſſes, & des miſericordes divines, des ruiſſeaux détachés de leur ſource, qui, après avoir coulé quelque temps dans des canaux étrangers, & avoir arroſé quelques terres ſtériles, doivent remonter au lieu de leur origine ?

De ce principe, il s'enſuit que celui qui manque à s'acquitter de ce devoir, commet pluſieurs eſpéces de prévarications. Il regarde avec une complaiſance ſuperbe les richeſſes qu'il donne, & croit que ſes bienfaits ne doivent avoir d'autres uſages que de ſervir à ſa vanité; c'eſt un orgueil : il s'attribue par là une gloire qui ne lui appartient pas ; c'eſt une injuſtice : il veut diſpoſer à ſon gré des biens qu'il a reçus, comme des biens qui lui ſont propres ; c'eſt une ingratitude. C'eſt une ame infidelle qui retient les dépôts que le Seigneur lui a confiés ; une ame idolâtre qui brûle dans ſon cœur un encens qu'elle ne devroit brûler que ſur l'autel des parfums, & qui par une double uſurpation, dérobe à Dieu ſes propres bienfaits, avec la reconnoiſſance & les hommages que les hommes ne doivent qu'à lui ſeul.

Aux motifs que la Juſtice & la Religion nous propo-

* *I. Cor. c. 4. v. 7.*

ſent, joignons ceux que l'honneur & la véritable généroſité nous fourniſſent, & voyons ſi dans la diſtribution des biens qu'on a reçu de la bonté de Dieu, il y a quelque choſe de plus grand & de plus glorieux que de les donner dans la ſeule vuë de ſa gloire.

Quand on ne donne que par des mouvemens humains, qu'il eſt rare qu'on le faſſe genereuſement & ſans aucun intérêt! L'amour propre a beau affecter dans ſes dons, de la magnanimité & de la grandeur, il ne fait jamais de pertes qui l'appauvriſſent; & ſes faveurs ne ſont d'ordinaire que des artifices pour mieux couvrir ſes deſſeins & ſes prétentions. On ſçait que la réputation d'homme liberal fait honneur dans le monde; que les bienfaits nous acquierent des droits ſacrés & inviolables ſur le cœur des autres, & que s'ils n'attirent pas toujours leur eſtime, ils méritent du moins leur reconnoiſſance. Dans cette vuë on fait habilement ſervir ſon avarice à ſa vanité, & on ſatisfait ainſi une paſſion par le ſacrifice d'une autre: commerce délicat, mais toujours intéreſſé, & en cela d'autant plus honteux, qu'on le couvre des apparences mêmes du déſintéreſſement.

Il n'en eſt pas ainſi de la charité ou de la liberalité chrétienne; comme ſes vuës ſont plus ſublimes, elles ſont auſſi plus pures & plus détachées de tout intérêt. Ce n'eſt ni l'eſpérance de recevoir, ni la gloire de donner qui attirent ſes largeſſes; le bien qu'elle fait n'eſt produit par aucun retour ſur elle-même, & pour ouvrir ſon cœur & ſa main, il lui ſuffit d'élever ſon eſprit vers Dieu.

Sa maniere de donner auſſi noble que le motif qui l'anime, eſt toujours plus agréable que le bienfait. Comme elle n'eſt point ambitieuſe, elle donne ſans fierté * ; comme elle n'eſt ni fâcheuſe , ni chagrine , & qu'elle donne ou qu'elle refuſe même de bonne grace, elle ne fait point de mécontent ; & comme elle n'attend des hommes nulle récompenſe, elle ne craint point de faire des ingrats.

La liberalité mondaine au contraire fiere de ce qu'elle donne , & orgueilleuſe dans ſes profuſions , offenſe quelquefois plus qu'elle n'oblige , & fait des mécontents , lors même qu'elle prétend faire des heureux. Plus curieuſe de rendre des ſervices éclatants que des ſervices utiles , elle ſonge moins à faire le bonheur de ceux qu'elle favoriſe , qu'à leur faire ſentir ſon pouvoir , & elle donne plutôt à ſon ambition qu'à leurs beſoins & à leurs prieres.

De là vient que preſque toujours l'oſtentation accompagne les graces qu'on fait , que la vanité les publie , que l'avarice, quand elle eſt trompée , les regrette , & que l'orgueil , quand il eſt irrité , les reproche. Il eſt vrai que l'on reconnoît dans le monde une eſpéce de généroſité mieux entendue , mieux concertée, & qui affecte de n'en point parler ; mais en perd-elle pour cela le ſouvenir ? Et dans les biens qu'elle donne ne ſe reſerve-t-elle pas toujours l'honneur de les avoir donnés ? Il n'y a que la charité qui ſoit véritablement grande & genereuſe , qui

* *I. Cor. c.* 13. 4.

les donne & qui les oublie, ou ſi elle en conſerve encore quelque ſouvenir, ce n'eſt que celui de les avoir reçus de Dieu. Orgueilleuſe ſageſſe des hommes, qui rougis de recevoir de la religion les regles de ta conduite, ſois ici confondue, & apprends du moins de la charité, l'art de donner noblement.

Mais la liberalité chrétienne, pour n'être point mercenaire, demeurera-t-elle ſans récompenſe ? & ſera-t-il moins utile, & moins avantageux de donner pour Dieu, que de donner pour le monde ? non, ſans doute ; & voici un motif, peut-être plus capable de nous convaincre.

JESUS-CHRIST, pour faire voir à ceux qui le ſuivent, qu'on ne perd rien en le ſervant, & qu'on retrouve dans le monde les biens & les avantages qu'on y mépriſe pour ſon ſervice, nous aſſeure que quiconque cherchera le royaume des cieux, recevra encore dès cette vie un ſurcroît de graces & de bénédictions temporelles, & que de même qu'il éleve les humbles à meſure qu'ils s'humilient *, de même auſſi il rend au centuple les richeſſes qu'on donne en ſon nom, & qu'on répand pour ſa gloire.

Vérité d'expérience, & ſur laquelle le monde, tout injuſte qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être d'accord avec la religion. Car qui ne ſçait que le monde, auſſi-bien que Dieu n'eſt favorable qu'à ceux qui lui ſacrifient leurs plus chers intérêts, qu'il n'éleve & ne couronne que

* *Matth. 6.*

ceux qui se dégradent volontaïrement eux-mêmes, & que la plûpart de ses biens, véritablement semblables à des ombres, fuyent à mesure qu'on court après, & ne s'arrêtent qu'autour de ceux qui ne les poursuivent pas ?

En effet, soit bizarrerie, soit injustice, soit malignité de la part des hommes ; soit de la part de Dieu un effet de sa justice, qui punit quelquefois les passions des uns par celles des autres, il suffit que le monde entrevoye nos vuës & nos desseins, pour qu'il s'y oppose : un desir trop empressé pour la vaine gloire, nous fera tomber dans le mépris ; un soin trop curieux de plaire, nous rendra moins agréables, & si on apperçoit dans nos liberalités quelque retour d'intérêt, dût-on être ingrat, on aimera mieux avoir le cruel plaisir de mortifier nos desirs, que de favoriser nos espérances. Ainsi & l'avare qui donne pour avoir, & l'homme vain qui donne pour se faire honneur, ou pour se faire aimer, ne retirent souvent de leurs bienfaits que le dépit & la honte d'avoir été trompés.

Mais autant que la liberalité prophane trouve de disposition à l'ingratitude, autant la liberalité chrétienne en trouve à la reconnoissance : chacun se sent naturellement porté à la dédommager de son désintéressement, & voudroit, comme lui, faire accepter par force, ce qu'elle méprise. Plus heureuse, & mieux partagée que l'ambition, elle acquiert l'estime des hommes qu'elle mérite, mais qu'elle n'achette pas ; sans avoir aucune vûe intéressée, elle réussit toujours mieux que l'intérêt même, & trouve plus seurement les biens du monde qu'elle ne cherche point, & qui font le désespoir de la cupidité, qui

avec

avec ſes plus ardentes pourſuites, ne les peut ſouvent obtenir. Sageſſe humaine, reconnois ton erreur, après avoir reconnu ta baſſeſſe, & avec l'art de donner généreuſement, apprends encore de la charité celui de donner avec ſuccès.

Un autre ſecret qui eſt particulier à la charité, & que la cupidité ignorera toujours, c'eſt qu'elle s'attire ſouvent les plus grandes récompenſes par les plus legers ſervices. Le monde, toujours avare, ou toujours indigent, ne rend que ce qu'il a reçu; mais Dieu, toujours inépuiſable dans ſes dons, & qui n'a que faire de nos biens, nous tient compte de ceux mêmes que nous aurions voulu lui donner *. Les hommes proportionnent leur reconnoiſſance à nos bienfaits, mais Dieu proportionne la ſienne à nos bons deſirs : pour avoir auprès de lui le mérite de faire du bien, il ſuffit d'en avoir la volonté, il aime mieux un cœur liberal, que des mains pleines ** : les deux deniers de la pauvre veuve lui furent une offrande plus agréable, que les riches dons des orgueïlleux Phariſiens ***, & un verre d'eau, diſons-le après JESUS-CHRIST, un verre d'eau donné en ſon nom, peut être le prix de la gloire éternelle.

C'eſt ici le grand avantage qu'il y a de donner pour Dieu, & le grand motif qui doit nous y porter. Ce ſeroit peu pour la charité, qu'elle fût couronnée ſur la terre, ſi

* *Pſ.* 15.

** *Marc.* 12. *v.* 42.

*** *Ibid.* 9. *v.* 40.

elle ne l'étoit encore dans le ciel. Et en effet, quand les hommes ne feroient jamais ni infideles dans leurs promesses, ni ingrats dans le bien qu'on leur fait, ne sont-ils pas toujours impuissants dans leurs récompenses ? & que peuvent-ils nous rendre ou nous donner, qui ne soit aussi vain & aussi fragile qu'ils le sont eux-mêmes ? Si leur vie & leurs pensées périssent, leur reconnoissance ne périra-t-elle pas ? & leur souvenir peut-il s'étendre au-delà de leur tombeau ? Il est vrai qu'ils peuvent en laisser quelques marques, leur plume peut suppléer à leur voix, & leurs écrits peuvent charger la posterité du soin de reconnoître nos bienfaits. Mais après tout, que sert à l'homme que son nom soit écrit dans les ouvrages de la vanité, s'il ne l'est pas dans le livre de vie ; & que lui importe que mille bouches sçavantes publient ses magnifiques largesses, s'il est lui-même réduit dans une affreuse & éternelle misere ?

Graces immortelles en soient rendues à la sagesse & à la bonté de Dieu, ce n'est pas là que se terminent les espérances de ceux qui cherchent sa gloire dans le bien qu'ils font aux hommes. Leur charité retrouvera après leur mort, les richesses qu'elle a dispensées pendant leur vie *. C'étoient des dépôts sacrés que le Pere céleste leur rendra avec usure, des trésors pour le ciel **, & un fondement solide pour l'avenir ***. Ainsi, que le monde pé-

* *II. Tim. cap.* 1.

** *I. Tim. c.* 5. *v.* 17.

*** *I. Cor. cap.* 7.

riſſe, & ne ſoit qu'une figure qui paſſe, que ſa gloire ſéche comme l'herbe, que ſes honneurs s'évanouiſſent comme une ombre, que ſes plaiſirs fuyent comme une nuée * que le vent emporte; qu'il ne reſte rien ni des richeſſes que l'avarice a amaſſées, ni de celles que la profuſion a répandues; dans ce débris général, celui qui aura donné pour Dieu ne fera aucune perte, les ruines du monde ne pourront l'appauvrir, & ſes biens ſeront en ſeureté tant que Dieu ſubſiſtera **. *La charité*, dit l'Apôtre, *ne paſſera jamais* ***, & Dieu qui en a été l'objet, en ſera auſſi la récompenſe.

Quelle ſera la vôtre, hommes prophanes, qui cherchez moins à glorifier Dieu dans vos bienfaits, qu'à vous glorifier vous-mêmes ? En attendez-vous une autre que celle que vous avez déja reçue ? & n'eſt-ce pas à la vanité de récompenſer la vanité † ? Les hommes ont vu vos bonnes œuvres, ils vous en ont applaudi, n'eſt-ce pas tout ce que vous cherchiez ? Allez, ames vaines, vous n'avez ſemé que du vent, vous ne recueillerez que des orages, & le fruit de vos liberalités s'eſt diſſipé avec le ſon de la trompette qui les a publiées ¶.

---

* *Sap. c. 5.*

** Stabilita ſunt bona illius in Domino. *Eccleſ.* 13. 8.

*** Charitas nunquam excidit. *I. Cor.* 31. 8.

† *Matth. 6.*

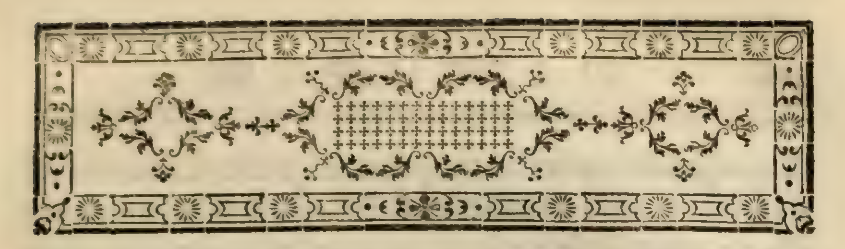
¶ Ventum ſeminabunt & turbinem metent. *Oſeæ.* 8. 7.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

NOus le confeſſons, SEIGNEUR, il n'eſt rien de ſolide, que le bien que l'on fait pour la gloire de votre nom. Et ſi les motifs de religion, de juſtice & d'honneur, joints à la vûe de nos véritables intérêts, n'étoient pas ſuffiſants pour nous convaincre de cette vérité, nous n'aurions qu'à jetter les yeux ſur votre propre exemple. Nous y verrions un Sauveur qui a fait aux hommes tout le bien qu'il a pu, un Dieu qui leur a fait tout le bien qu'il a voulu, & un fils reconnoiſſant & fidele qui a toujours glorifié Dieu ſon pere dans tout le bien qu'il a fait. Donnez-nous donc, SEIGNEUR, la force de vous imiter; donnez-nous, avec le pouvoir de faire du bien, la volonté de ne le faire que pour vous, & en nous inſpirant le genereux deſſein de faire des graces, inſpirez-nous auſſi la ſalutaire penſée de vous en renvoyer toute la gloire.

Diſcite benefacere. *Iſaïæ. c. 5. 17.*

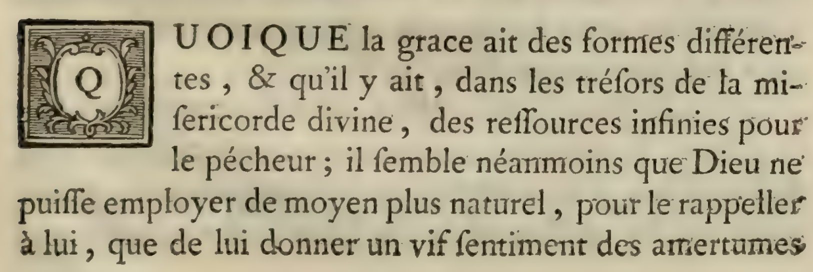




DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE PAR LE JUGEMENT DE L'ACADEMIE FRANÇOISE
En l'année 1699.

SUJET.

Qu'il n'y a rien de plus terrible pour l'homme que d'abandonner Dieu, & de ne le plus craindre, ſuivant ces paroles du ſecond chapitre de Jeremie : *Vide quia malum & amarum eſt, reliquiſſe te Dominum Deum tuum, & non eſſe timorem mei apud te.*



QUOIQUE la grace ait des formes différentes, & qu'il y ait, dans les tréſors de la miſericorde divine, des reſſources infinies pour le pécheur ; il ſemble néanmoins que Dieu ne puiſſe employer de moyen plus naturel, pour le rappeller à lui, que de lui donner un vif ſentiment des amertumes

& des peines qui accompagnent le péché. L'homme eſt trop ingrat pour ſe laiſſer gagner par des bienfaits ; trop charnel pour ne ſe conduire que par l'eſpérance des biens inviſibles ; trop imprudent pour prévoir des maux éloignés ; mais il eſt rarement aſſez inſenſible pour n'être pas touché par la triſte expérience des maux qu'il endure.

C'eſt du côté de cette ſenſibilité naturelle que Dieu attaque aujourd'hui le pécheur. Il ſignale ſon amour en ſe proportionnant à notre foibleſſe ; il tâche de nous dégoûter du péché par le péché même ; ne nous parle de nos crimes, que ſous le nom de nos peines, de nos maux, qu'en nous en offrant le remede ; & ſe ſervant ainſi pour notre ſalut de notre propre cupidité, il nous ſollicite à retourner à lui, parce qu'*il eſt dur & amer* de l'avoir abandonné.

Homme ingrat ! admire donc ici les bontés & les tendreſſes de ton Dieu. Tu le quittes, tu l'abandonnes, & plus touché de te voir malheureux, qu'irrité de te voir infidele, il ne ſonge qu'aux maux que tu te fais à toi-même. Tu l'offenſes, tu l'outrages, & il oublie tes injures, pour ne plaindre que tes malheurs. Ta perte l'intéreſſe plus que ſa gloire ; & plus ſenſible à la pitié, que porté à la vengeance, il t'avertit de le craindre, moins pour te faire ſentir ſon pouvoir, que pour te conjurer d'éviter la ſouveraine miſere.

L'idée de cette affreuſe miſere, néceſſairement attachée au péché, ſemble être renfermée dans les paroles mêmes du Prophête. Il nous avertit que cet éloignement, & cet oubli terrible où l'on eſt de ſon Dieu, eſt tout enſemble

UN MAL, ET UNE PEINE. *Vide quia malum, & amarum est.* C'eſt un mal, puiſqu'il nous livre à toute la malice de notre cœur, & qu'il nous porte aux plus grands crimes. C'eſt une peine, mais la plus amere de toutes les peines, puiſqu'il nous livre à toutes les inquiétudes du péché, & qu'il nous rend malheureux ſans conſolation. Tâchons de faire ſentir ce double malheur, & eſſayons de montrer qu'il n'y a rien de plus terrible que d'abandonner Dieu, & de ne le plus craindre, puiſqu'après l'avoir abandonné, on eſt ſans retenuë dans ſes déſordres, & ſans reſſource dans ſes miſeres.

PREMIERE PARTIE.

LE vice fait en nous plus ou moins de progrès, ſelon qu'il y rencontre plus ou moins d'obſtacles. Quand le péché attaque une ame défenduë par la crainte, ou armée du bouclier de la foi, il eſt difficile qu'il lui porte des coups mortels, ou s'il fait à ſon innocence quelque profonde bleſſure, l'ame qui eſt tombée, autant par ſurpriſe que par foibleſſe, ſe releve bientôt par la douleur du repentir, & répare par de longs regrets, une courte infidelité. Mais quand on n'oppoſe au péché qu'un cœur ouvert à ſes dangereuſes ſéductions, & entierement fermé aux précautions de la crainte, & aux lumieres de la foi; qu'on n'eſt plus ni intimidé par les menaces, ni attiré par les promeſſes; qu'on abandonne Dieu par ingratitude, & qu'on ceſſe de le craindre par inſenſibilité & par aveuglement, quels progrès malheureux ne fait-on point dans l'impieté!

Tel néanmoins, & plus déplorable encore, eſt l'état d'une ame infidele qui ſe retire des mains de Dieu, & qui ſecouë le joug de ſa crainte. *Quand l'impie*, dit le Sage, *eſt tombé dans l'abîme des péchés, rien ne le retient plus* *. Ce n'eſt plus un pécheur timide qui péche en tremblant, & qui ſe défend encore contre le crime; c'eſt un pécheur intrepide, & qui marche d'un pas hardi dans les voyes de l'iniquité. Ce n'eſt plus un pécheur fragile qui tombe & qui ſe releve, & qui du milieu même de ſes égarements, ſe ménage dans la pénitence des reſſources à la grace; c'eſt un pécheur conſtant dans le mal, immuable dans l'habitude du péché, & qui ayant renoncé aux exercices de la religion, s'eſt fermé tout paſſage au retour.

Autrefois qu'on tenoit encore à ſon devoir, par les liens de la crainte, & par la conſideration de la juſtice divine que la religion nous repréſente ſi terrible dans ſes châtiments, l'image affreuſe des ſupplices arrêtoit le débordement de l'iniquité; la crainte ſervoit de frein aux paſſions, & étoit comme une garde vigilante & ſevere qui veilloit à la porte du cœur pour en écarter tous les vices **. Mais à préſent qu'on n'eſt plus effrayé par la main qui menace, qu'on ne ſent plus même celle qui frappe, & que les coups du ciel ſont des coups per-

* Impius cum in profundum peccatorum venerit, contemnit. *Prov. c.* 18.

** Timor Domini expellit peccatum. *Eccli.* 1. 27.

dus;

dus ; que d'excès ! que d'emportements ! que d'impietés ! c'eſt un torrent qui a rompu ſes digues. Un crime en attire un autre, comme des flots qui pouſſent d'autres flots, & qui ſuivent rapidement leurs cours : à chaque pas qu'on fait on enfonce de plus en plus dans l'abîme ; chaque jour enfante de nouveaux monſtres ; on eſt ſoi-même étonné de ſes propres horreurs ; on ne ſçait plus ce qu'on a fait de ſa religion ; on ouvre les yeux, & aucun rayon de lumiere ne luit plus ; on ne voit entre Dieu & ſoi qu'un nuage ſans fin, qu'on ne peut plus percer ; inſenſiblement l'eſprit a fait dans le libertinage autant de progrès que le cœur ; les erreurs répondent aux paſſions ; on a commencé par perdre la crainte, & on finit par perdre la foi.

En effet, ſoit que ce ſoit par un ſecret jugement de Dieu, qui retire ſes graces mépriſées, & qui répand dans l'eſprit, des ténebres vengereſſes ; ſoit qu'on s'aveugle ſoi-même, & qu'on ſoit rebelle à une lumiere odieuſe, il eſt rare qu'un pécheur aſſez déterminé pour ne plus craindre, demeure encore fidele aux vérités de la religion. Elles ſont trop terribles ces vérités pour être long-temps cruës par une ame voluptueuſe. Un libertin qui veut ſe calmer ſur ſes déſordres, & ſe faire une impieté tranquille, a trop d'intérêt de rejetter ſes effrayantes idées qui lui repréſentent ſans ceſſe un Dieu vengeur, & des feux allumés pour punir ſes crimes. Dût-il renoncer aux lumieres de ſa raiſon, il renoncera à celles de ſa foi ; dût-il paroître extravagant, inſenſé, il fera taire ſa conſcience, & n'écoutera que ſon cœur, qui, ſeul dans toute la nature, lui dit

qu'il n'y a point de Dieu *, & quoiqu'une ſi monſtrueuſe erreur lui ſoit auſſi incompréhenſible, que tous les myſteres enſemble, elle eſt commode, elle eſt favorable à ſes paſſions, elle ſera préferée.

Voilà donc un homme ſans Dieu, ſans religion, déchu de ſa grandeur & de ſa dignité naturelle, ſans regle, ſans principes, ſans mœurs, ſans probité. Ici l'orgueil humain va ſans doute ſe révolter, & nous vanter fierement ſes propres forces ; mais il y a long-temps que ſa foibleſſe & ſon impuiſſance pour le bien ne ſont plus conteſtées. Cette erreur préſomptueuſe étoit pardonnable dans les écoles d'Athenes & de Rome, où le Philoſophe n'ayant pour guide que ſa raiſon, & pour ſes Dieux que des ſtatuës, aimoit encore mieux s'attribuer à lui-même le mérite de ſa ſageſſe, que d'en rapporter l'honneur à des idoles. Mais depuis que la grace du Sauveur du monde a paru, & que la foi a fait deſcendre l'homme juſqu'à ſon propre cœur pour y trouver la ſource de ſes vices, & l'a fait remonter juſqu'à Dieu pour y reconnoître le principe de ſes vertus, l'inſuffiſance & la foibleſſe humaine ne ſont plus un paradoxe. L'homme le ſçait bien, il ne peut rien par lui-même, ſes égarements & ſes chûtes l'en ont aſſez convaincu ; ſon cœur, ſon eſprit, ſes talents, ſans la pieté, ont toujours fait ſes malheurs ou ſes crimes, & c'eſt une vérité reconnuë, il n'y a ſans religion, ni vertu ni mérite. Vous admirez cet eſprit fort, ce beau genie, qui par ſon incrédulité s'imagine s'être mis au rang des hommes déſabuſés,

* Dixit inſipiens in corde ſuo non eſt Deus. *Pſ.* 13.

au-dessus des autres par son orgueil, au-dessus de sa religion par son impieté, & qui affecte encore d'être au-dessus des foiblesses de la nature par sa vertu ; mais percez le mur, creusez dans l'abîme de son cœur, & vous trouverez que cet honnête homme sans religion n'est véritablement qu'un faux sage qui se contrefait, qu'un hypocrite qui se déguise, qu'un fourbe qui vous en impose, qu'un phantôme composé d'apparences, qui n'a rien de réel que son imposture, & qui, après avoir trompé le monde, ne laisse après lui que l'horreur d'avoir paru.

On a beau, pour donner quelque air de consistance, ou de réalité à cette ombre vaine, & pour faire durer l'erreur, se faire à soi-même des maximes inviolables de droiture & d'équité ; les principes de ces vertus ne sont que dans les yeux du monde qui nous regarde, & la corruption est dans notre cœur. Monde trop crédule à la vanité & au mensonge, ne te fie pas à ces protestations de fidelité cent fois éprouvée ; l'iniquité se démentira. Cette statuë énorme, si brillante & si dorée, n'est soutenuë que sur des pieds d'argile, le moindre choc la fera tomber. Ce sage que tu respectes, ce héros que tu couronnes, signalera peut-être ses foiblesses & ses injustices contre toi-même, & te punira par ses lâchetés, de ton estime & de tes respects. Cet ami si solide & si essentiel, te trahira. Quand on a rompu les nœuds de la pieté & de la religion, reconnoît-on quelque chose de sacré & d'inviolable dans la nature ? David est infidele à Dieu, il sera bientôt infidele aux hommes ; il a perdu l'innocence par un adultere, bientôt il perdra l'humanité par un ho-

micide. Achab a quitté ſa religion ; triſte & malheureux Nabot abandonne-lui ta vigne, ſi tu veux ſauver ta vie. Voilà les déſordres d'une ame abandonnée à elle-même ; voilà ſon emportement dans le mal, ſon impuiſſance pour le bien, ſes excès dans le vice, ſes hypocriſies dans la vertu. Voyons ſon trouble & ſes inquiétudes.

SECONDE PARTIE.

SI l'homme éloigné de Dieu pouvoit du moins jouir tranquillement de lui-même, & trouver dans le crime le repos qu'il y cherche ; il ſeroit en quelque maniere plus excuſable dans ſes égarements, les douceurs du péché en feroient ſupporter la honte, & la paix du pécheur ſembleroit juſtifier ſon choix, ou excuſer ſon erreur. Mais il n'en eſt pas ainſi, Dieu l'a dit, *il n'y a point de paix pour l'impie* * ; le même moment qui voit l'homme criminel, le voit malheureux, & celui qui porte l'iniquité dans ſon ſein, y portera toujours le trouble & l'horreur.

En effet, ſoit que Dieu ſouffre que les méchants proſperent, & qu'il ſe fie à eux-mêmes du ſoin de ſa vengeance : ſoit qu'il les afflige dès cette vie, & que par des punitions avancées, il leur faſſe ſentir la rigueur de ſa juſtice, nous allons voir que dans la proſperité, comme dans l'adverſité, ils ſont néceſſairement malheureux, parce qu'ils ne trouvent rien dans l'une qui les ſatisfaſſe,

* Non eſt pax impiis. *Iſai.* 4. 8.

& dans l'autre rien qui les console.

Représentons-nous donc un homme de ce caractere, avec tous les avantages qui peuvent composer un bonheur accompli ; formons un homme de cupidité au gré de la cupidité même ; donnons-lui de la santé pour jouir des plaisirs, des richesses pour fournir à ses passions, des honneurs pour flatter son orgueil ; avec tout cela nous n'en ferons jamais qu'un homme inquiet & mécontent, portant par tout un cœur agité de mille passions, ausquelles il est contraint d'obéir servilement, tant elles sont impérieuses ; qu'il ne peut satisfaire, tant elles sont insatiables ; qu'il ne peut accorder entre elles, tant elles sont incompatibles. L'impieté est une mer toujours orageuse * ; & s'il y a encore pour celui qui s'y embarque quelques jours de serenité, c'est un délassement de la nature qui ne se repose que pour mieux s'agiter, c'est un calme qui passe, & qui ne dure que pour laisser aux vents le temps de former de nouveaux orages. La joye de l'impie est une joye rapide qui n'a rien de durable que le regret qu elle lui laisse ; c'est une joye perfide qui finit par des larmes ; c'est une joye superficielle qui ne va point jusqu'au cœur, ou qui n'en remplit pas la vaste étenduë. Les besoins du pécheur seront toujours plus grands que son abondance. Les riches ont eu faim, dit le Prophête, leurs maisons sont pleines, mais leur cœur est vuide **. Le voluptueux au milieu des plaisirs, se consume encore en desirs ; l'am-

* Cor impii quasi mare fervens. *Isai.* 57. 20.

** Divites eguerunt & esurierunt. *Psal.* 33.

bitieux s'inquiete & s'agite dans le centre même des honneurs ; le conquerant ſe plaint de voir ſa valeur reſſerrée entre les bornes de la terre, trop étroites à ſon gré ; & les uns & les autres déſeſperés de ne pouvoir trouver dans le monde, épuiſé pour eux, de quoi aſſouvir leur cupidité inſatiable, accuſent la nature d'impuiſſance ou de cruauté, ſe plaignent au ciel de la grandeur de leur deſtinée ; s'irritent contre Dieu de leur avoir fait un cœur incapable d'aimer paiſiblement tout autre objet que lui ; & par des ſouhaits horribles, des ſouhaits qui deshonnorent & qui dégradent la raiſon, ils envient le ſort & la condition des bêtes, voudroient avoir comme elles, le pouvoir de ſe borner, ou le plaiſir de ſe ſatisfaire, & font ainſi du plus haut degré de leur perfection, le dernier degré de leur miſere.

Quelle énigme incompréhenſible eſt-ce donc que l'homme ? pourquoi des ſentiments ſi bas, avec un cœur ſi grand ? pourquoi les biens du monde ne rempliſſent-ils pas ſes deſirs ? ou pourquoi ſes deſirs s'occupent-ils des biens du monde ? La ſageſſe éternelle ſe ſeroit-elle ici démentie ? auroit-elle mal connu ou les biens de la terre, ou le cœur de l'homme ? ou plutôt, mon Dieu, n'eſt-ce point là une précaution de votre amour ? pour ne pas rendre l'homme heureux ſans vous, vous rendez l'univers impuiſſant ; & en lui faiſant ſentir que le monde ne lui ſuffit pas, vous le forcez à reconnoître enfin qu'un Dieu lui eſt néceſſaire.

Mais ſi l'homme a beſoin de Dieu dans la proſperité, que ſera-ce dans l'affliction ? ſi le monde ne peut le con-

ſoler d'un Dieu perdu, qui le conſolera quand il n'aura plus ni Dieu ni le monde, & qu'il ne lui reſtera que des crimes & des miſeres ? Quoique les biens de cette vie ne puiſſent nous rendre heureux, ils peuvent du moins quelquefois nous faire oublier nos malheurs. La proſperité eſt une yvreſſe qui nous cache la honte & l'horreur de notre état ; c'eſt une léthargie de l'ame qui lui ôte le ſentiment de ſon mal. Mais l'adverſité la frappe, la reveille, la rappelle à elle-même, l'applique toute entiere à ſes maux, la force de ſe voir & de ſe conſiderer telle qu'elle eſt, & la rend autant malheureuſe par les miſeres qu'elle lui découvre, que par celles qu'elle lui apporte. Ainſi un pécheur preſſé de ſortir hors de lui-même pour ſe dérober l'horreur de ſa vie ; repouſſé audehors par toutes les créatures qui ſe refuſent à lui ; privé des conſolations de la vertu & des douceurs du péché ; odieux aux hommes, parce qu'il leur eſt à charge ; odieux à Dieu, parce qu'il lui eſt rebelle ; quelle reſſource trouvera-t-il dans ces cruelles perplexités ? s'adreſſera-t-il à des amis ? mais les malheureux en ont-ils ? & des gens ſans foi & ſans religion, méritent-ils d'en avoir ? s'amuſera-t-il à quereller les deſtins & la fortune ? mais des êtres imaginaires ſont-ils coupables de ſes malheurs, ou peuvent-ils écouter ſes plaintes ? s'élevera-t-il contre Dieu ? mais ſa révolte ne fera qu'augmenter ſes maux & ſes crimes ; ſes maux, parce qu'elle ſera inutile, & ſes crimes, parce qu'elle ſera injuſte. Obligé de ſouffrir, affectera-t-il du moins de ſouffrir patiemment ? mais la fermeté ſied mal dans un homme qui perd

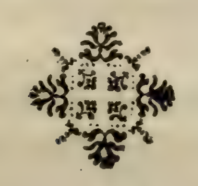
tout, & l'orgueil qui s'éleve au-dessus de ses maux, quand il n'y peut résister, est un orgueil mal soutenu, ou mal consolé. Appellera-t-il la mort à son secours, & ne pouvant plus vivre, osera-t-il mourir ? Mais est-il bien assuré de trouver dans la mort la fin de ses peines ? ne soupçonne-t-il rien au-delà ? est-il bien ferme dans son incrédulité ? est-il bien seur du néant ? s'il en est seur, quelle horreur ? & s'il en doute encore, quel supplice ? Que fera-t-il donc ? il fera un essai cruel de sa réprobation ; il apprendra à souffrir en démon & en reprouvé, sans mérite, sans consolation, sans espérance ; voulant toujours ce qui ne sera jamais, & ne voulant jamais ce qui sera toujours ; s'efforçant sans cesse de rompre ses chaînes, & sentant éternellement une main invisible & puissante qui lui résiste, & qui lui porte des coups inévitables. Il vérifiera les menaces & les maledictions tant de fois portées contre les méchants ; il sera la terreur de l'impieté, & la consolation de la vertu ; il convaincra le monde qu'il n'y a point d'iniquité tranquille ; que ceux qui s'éloignent de Dieu périront, & en donnant à l'univers effrayé, l'horrible spectacle d'un enfer anticipé, il fera voir qu'il n'y a rien de plus terrible sous le soleil, que d'abandonner Dieu, & de ne le plus craindre.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

SAUVEUR du monde, une si grande misere ne touchera-t-elle point votre misericorde ? si vous aimez à signaler votre puissance & votre amour, voici un rebelle

belle & un ingrat, ſur lequel vous pourrez faire éclatter l'une & l'autre. Il eſt par ſes crimes digne de votre colere, mais il eſt par ſes malheurs digne de votre pitié : c'eſt une ame déplacée, montrez-lui, SEIGNEUR, où eſt ſon centre & ſon repos, arrêtez un furieux qui court à ſa perte ; ou ſi, mon Dieu, la meſure de ce pécheur eſt comblée, ſi ſa malice augmente au milieu de vos graces, faites-nous porter le fruit de ſes peines, que les malheurs de ceux qui vous ont perdu, nous faſſent craindre de vous perdre ; que ces victimes de votre juſtice deviennent pour nous des victimes de votre miſericorde ; que les coups dont vous frappez ceux qui ne vous craignent plus, ſoient des graces pour ceux qui vous craignent ; & ne ſouffrez jamais, SEIGNEUR, que nous ſentions par nous-mêmes combien il eſt dur & amer de vous avoir abandonné.

Intelligite hæc qui obliviſcimini Deum. Pſal. 49.





DISCOURS
QUI A REMPORTÉ
LE PRIX D'ÉLOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE
En l'année 1701.

SUJET.

Que la négligence dans les petites choſes, conduit inſenſiblement dans de grands déſordres, par rapport à ces paroles de l'Eccleſiaſtique : *Qui ſpernit modica paulatim decidet.*



S'IL eſt vrai, comme le dit un Pere de l'Egliſe *, qu'on peut tomber dans le vice par la voye même de la vertu ; que ſouvent on va à l'orgueil par l'humilité, & que le poiſon de la vanité s'avale quelquefois avec les amertumes de la pénitence, faut-il s'étonner que le Sage, pour don-

* *S. Paulin. Epiſt. 26.*

ner aux hommes une juste crainte du péché, les avertiſſe qu'un moindre mal engage à un plus grand; que le mépris des fautes legeres aboutit preſque toujours à des fautes énormes, & que la négligence dans les petites choſes conduit inſenſiblement à de grands déſordres?

En effet, s'il n'y avoit que le crime qui conduisît au crime, l'iniquité ſeroit moins univerſelle. La laideur naturelle du vice, la terreur des jugements de Dieu, la crainte de ſe perdre, l'amour propre nous en deffendroit, & nous feroit trouver les préſervatifs ou les remedes du mal dans le mal même. Mais les voyes les plus criminelles, celles qui menent au déſordre ſans détour, ne ſont pas toujours les plus dangereuſes. Un précipice ouvert eſt un avertiſſement qui en détourne; les maux affreux qu'on trouve dans ces voyes d'iniquités, vérifient l'horreur qu'elles inſpirent; les malheurs préſents y annoncent un avenir terrible, & la miſere en fait ſentir le danger. Mais les périls où jettent les fautes legeres, ſont des périls d'autant plus inévitables, qu'ils ſont cachés; les chaînes qu'elles forment, ſe fortifient d'autant plus aiſément, qu'elles péſent moins à l'innocence, & les coups qu'elles portent ſont d'autant plus funeſtes, qu'ils tuent ſans être ſentis. C'eſt véritablement ici cette voye qui paroît droite, mais dont la fin mene à la mort: c'eſt un calme plus dangereux que l'orage, c'eſt une mer tranquille, mais infidelle, & qui cache dans ſon ſein les cauſes de bien des naufrages.

Ainſi pour inſpirer aux ames négligentes une crainte

ſalutaire de leur état, faiſons-leur en voir les dangers. Montrons-leur le crime comme le terme fatal où aboutira leur négligence. Reveillons le juſte endormi, la vertu qui s'endort n'eſt pas en état de ſe deffendre.

On peut conſiderer les fautes legeres ſous deux regards différents, par rapport à Dieu, ou par rapport à l'homme. Par rapport à Dieu qu'elles offenſent, & par rapport à l'homme qu'elles affoibliſſent. Mais de quelque côté qu'on les conſidere, on verra toujours que cet état conduit au crime, parce que Dieu ſe laſſe de nous y ſoutenir, & que de nous-mêmes dans cette négligence nous ſommes déja tout diſpoſés à tomber.

PREMIERE PARTIE.

IL n'y a dans le péché rien de petit par rapport à Dieu; tout ce qui l'offenſe eſt énorme. Mais ce qui diminuë en nous l'horreur des fautes qu'on appelle legeres, c'eſt la legereté des peines qui y ſont attachées, ou une entiere eſpérance d'impunité. Accoûtumés à ne juger des choſes que ſelon nos intérêts, nous ne nous ſommes point ici démentis. Nous meſurons le péché, non ſur ſa malice & ſa grieveté naturelle, mais ſur les malheurs qu'il nous cauſe. Nous ne regardons point la ſainteté de Dieu qu'il outrage, & qu'il bleſſe, nous ne regardons que nous qu'il afflige, & qu'il accable. Le péché ne nous paroît plus ou moins énorme, qu'autant qu'il nous eſt plus ou moins funeſte; le nom même qu'on donne aux grands crimes ſemble être impoſé par la ſeule cu-

pidité, & nous ne les appellons mortels que parce qu'ils nous damnent. Mais si nous pouvions regarder un moment le péché avec des yeux purs & désintéressés, nous decouvririons jusques dans les plus legers, des taches & des noirceurs capables d'attirer sur nous les malédictions de Dieu, si sa justice ne se relâchoit de ses droits, & ne se proportionnoit à notre foiblesse.

Mais ce que Dieu veut bien ne regarder que comme une foiblesse, quand il n'est que l'effet de la fragilité humaine, il le regarde comme une malice & un attentat, par le mépris qu'on en fait. Car ce ne sont point précisément les fautes legeres qui nous perdent *. Créatures fragiles, nous gemissons ici-bas malgré nous sous le joug de la vanité, & le plus juste y succombe sept fois le jour. Aussi l'avertissement ou la menace du Sage ne regarde pas celui qui tombe dans les petites choses, mais celui qui les méprise. *Qui spernit modica.*

Ce ne sont donc pas nos fragilités qui lassent Dieu, c'est notre insensibilité, & notre paresse. Dieu soutient & perfectionne la vertu quand elle est infirme; mais il la rejette & la reprouve quand elle est tiede, & que ses langueurs ne viennent que de sa lâcheté. Or voilà le crime de la négligence dans les fautes legeres, une tiédeur & une paresse de l'ame, où l'on demeure par choix & par déliberation. En effet, ce n'est souvent dans cet état, ni la passion qui nous emporte, ni l'occasion qui nous entraîne, ni l'erreur qui nous séduit.

* *Rom.* 8. 22.

C'eſt la raiſon toute ſeule qui eſt infidelle. Parce qu'il y a de certaines offenſes que la bonté de Dieu dérobe à ſa juſtice, & ſur leſquelles il veut bien nous faire grace, nous les réiterons chaque jour de ſang froid ; parce que nous ne croyons pas nos chûtes mortelles, nous nous en faiſons un état tranquille & reglé, & nos infidelités journalieres entrent dans l'ordre & dans le plan de notre conduite, parce que nous ne croyons pas qu'elles puiſſent entrer dans celui de notre reprobation. Ainſi, par une malice digne des plus grands pécheurs, nous ſommes mauvais, parce que Dieu eſt bon, ſa facilité à nous remettre nos dettes, ne nous rend que plus hardis à en contracter de nouvelles, & l'indulgence du maître ne fait que rendre le ſerviteur plus négligent.

Quel attrait pour Dieu & pour ſes graces, que de pareilles diſpoſitions, & quel motif pour attirer de nouveaux bienfaits, qu'un cœur ingrat à les reſſentir, ou infidele dans l'uſage qu'il en fait ? Grand Dieu ! eſt-ce ainſi que l'on vous ſert, ou eſt-ce ainſi que l'on ſert le monde ? L'homme n'eſt-il vif & ſenſible que pour le crime, ou croit-il donc ſe dégrader en vous aimant ? Son cœur ſi grand, ſi magnanime dans la paſſion, n'eſt plus qu'un cœur abattu dans la pieté. S'il ſert le monde, rien ne lui coûte ; il court & vole à l'impoſſible ; il ſe dévouë, il brûle, & ſe conſume de ſes propres ardeurs aux pieds de ſes idoles ; & devant vous, Seigneur, ſa force l'abandonne, tout ſon feu s'éteint, & il ſemble qu'il lui ſuffiſe de vous aimer pour montrer toute ſa foibleſſe.

Mais quelle apparence que la charité regne dans cette

ame négligente ? la pieté, quand elle eſt conduite par l'amour, eſt-elle ſi lente & ſi pareſſeuſe ? Eſt-ce aimer que de ſe contenter de ne pas déplaire ? met-on, quand on aime, toute ſa fidelité à n'être pas rebelle, & toutes ſes complaiſances à ne faire à l'objet aimé, que des inſultes ou des offenſes legeres ? Il faut du moins convenir que la charité eſt bien foible quand elle ſe borne à l'obéïſſance. On eſt bien près du péché quand on ſe promene ſur ſes limites. Vous demeurez tranquillement infidelle dans les petites choſes, bientôt vous ſerez tenté de l'être dans les grandes. Il n'y a pas loin de l'attention que l'on a à n'obſerver précifément que le précepte, au deſir & à l'envie de le violer ; quand on diſpute tant avec Dieu, il y a bien à craindre que l'on n'ait regret à ce qu'on lui donne. Si on obéït encore, ce n'eſt plus qu'une obéïſſance d'eſclave qui murmure du fardeau qu'il porte ; ſi on ſacrifie quelque choſe, le cœur gemit du ſacrifice que la main eſt contrainte d'offrir ; l'idole briſée nous attendrit, & nous lui donnons ſouvent nos ſoupirs & nos larmes, lors même que nous lui refuſons nos adorations & nos hommages. Ainſi on peut dire que dans cet état, on hait la loi qu'on obſerve, & qu'on aime le crime, qu'on n'oſe commettre ; que les œuvres étant pour la vertu, le cœur & les vœux ſont pour le péché ; qu'on conſentiroit volontiers de voir le ciel fermé, pourvu que l'enfer le fût auſſi, & à perdre Dieu, ſi on pouvoit le perdre impunément. Vous le perdrez donc, ame infidelle, ce Dieu que vous ne craignez que parce qu'il vous menace ; peut-être même l'avez-vous déja perdu ;

victime forcée, vous êtes peut-être dès à présent rejettée de l'autel : le Dieu jaloux qui a des yeux pour voir, & pour consulter lui-même les entrailles des victimes, a horreur des sacrifices mutilés, où le cœur ne se trouve pas.

Que si l'ame négligente n'est pas encore tombée dans ce malheur, attendez un moment, & vous verrez sa chûte, elle ne tient plus qu'à un fil de vie, que le moindre mouvement peut rompre, qu'à une étincelle de charité, que le moindre soufle peut éteindre : c'est la lampe qui fume, & qui ne rend plus qu'une clarté mourante ; c'est Lazare languissant, il mourra bientôt *. Il est vrai que cette ame malade ne mourroit point, si JESUS-CHRIST ne s'éloignoit, & qu'il voulût toujours soutenir ses langueurs, & ses dégoûts. Mais n'est-il pas juste que Dieu se dégoûte à la fin de ceux qui se dégoûtent de lui ? Dieu mettra-t-il éternellement sa gloire à faire des ingrats ? est-il donc moins sensible au mépris qu'à la haine ? l'indifference de ceux que l'on aime, offense-t-elle moins que leur colere ? & la froideur & le dégoût sont-ils au cœur de moindres blessures, que les plus grands outrages ?

Ames tiédes & négligentes, si vous doutez encore de votre état, vos doutes vont être éclaircis, & Dieu lui-même va s'expliquer. *Parce que vous n'êtes ni froids ni chauds, dit le Seigneur* ** *, mais que vous êtes tiédes, je*

* *Joan.* 11.

** *Apoc.* 3. 16.

vous

vous rejetterai & vous vomirai de ma bouche. Si vous êtiez de ces cœurs froids & insensibles, votre insensibilité même pourroit m'attendrir ; des miserables qui se perdent sont plus dignes de ma pitié, que de mes vengeances : mais je connois vos œuvres ; vous n'êtes ni de ceux qui m'aiment, ni de ceux qui me haïssent ; vous ne m'intéressez ni du côté de ma compassion, ni du côté de mon amour ; vous voudriez seulement menager tout à la fois votre salut, & vos plaisirs, & joindre ainsi la sécurité à l'indolence : vous êtes peut-être en cela plus prudents que ceux qui se damnent visiblement, mais vous n'en n'êtes pas plus fidelles.

Dans ce dégoût où Dieu sera de l'ame tiéde, lui retranchera-t-il toutes ses graces ? & le maître lassé de la négligence du serviteur inutile, lui ôtera-t-il tous ses talents ? Mysteres, abîmes dangereux à approfondir ! doutes terribles à éclaircir ! Dans cette incertitude mortelle, ou du moins dans cette diminution des graces, considerons l'ame négligente appuyée sur sa foible vertu, c'est-à-dire, suivons-la dans les dégrés de sa décadence & de sa chûte.

SECONDE PARTIE.

LE trajet du vice à la vertu est immense, mais celui de la vertu au vice est presque imperceptible. On descend plus aisément qu'on ne monte, & pour tomber, on n'a qu'à se laisser aller au penchant. Cependant comme le passage le plus ordinaire aux grandes choses, ce

ſont les petites ; comme c'eſt le milieu qui conduit à l'extrêmité, & que naturellement la médiocrité précede toujours l'excès, il eſt naturel que les petites fautes conduiſent aux grandes. Ainſi le plus hardi pécheur a été timide ; l'impieté n'eſt pas un abîme qu'on ſe creuſe tout d'un coup ; on balance, on recule toujours quelque temps avant que de franchir le pas, & rarement les grands crimes ont été les coups d'eſſais des plus méchants. Interrogez l'impie ſur ſes voyes, & demandez-lui la route qu'il a tenuë pour ſe perdre ; écoutez & tremblez, ſon hiſtoire deviendra peut-être la vôtre.

Ce n'étoit d'abord qu'un oubli des devoirs les moins eſſentiels ; ce n'étoit qu'une peſanteur & une laſſitude, qu'on ſe ſentoit dans les exercices de la pieté ; une occaſion dangereuſe qu'on n'a pas pris ſoin d'éviter ; un regard trop arrêté ſur les plaiſirs de la terre, a rendu le cœur ſenſible. On ne s'eſt pas aviſé d'abord de ſe précautionner contre un ennemi qui n'attaquoit que par ſes charmes, & ſouvent que par ſon innocence ; on croyoit toujours que l'horreur du crime nous retiendroit dans les bornes de la vertu ; on ſe repoſoit ſur la foi de ſes bons deſirs, comme le pilote imprudent qui s'endort pendant le calme ; on expoſoit le vaſe fragile, comme ſi rien n'eut été capable de le briſer ; & comme ſi dans le bien, l'exécution étoit auſſi facile que le ſont les projets, comme s'il ſuffiſoit pour ſe ſauver de ne vouloir pas ſe perdre ; on tombe préciſément, parce qu'on croyoit pouvoir ſe ſoutenir.

En effet, ce n'eſt pas toujours parce qu'on eſt foible

qu'on tombe , c'est souvent parce qu'on se croit fort. La présomption fait faire plus de chûtes que la foiblesse ; parmi les sages un péril connu , est un péril évité , & la foiblesse que l'on sent , est facile à soutenir. L'Ange de Laodicée étoit pauvre & miserable ; mais sa grande misere venoit moins de son indigence que de son aveuglement *. S'il n'eut été que miserable , il eut pu s'enrichir en puisant dans les trésors des richesses & des misericordes divines ; mais parce qu'il étoit miserable & aveugle sur sa misere , son orgueil , en lui cachant ses besoins , lui ôtoit ses ressources. Voilà votre état , ames lâches & négligentes ; si vous n'êtiez que foibles , la vuë de votre foiblesse vous avertiroit de vous soutenir , & la précaution feroit en vous ce que pourroit y faire la force ; mais parce que vous êtes foibles & présomptueuses , vous tomberez , & fussiez-vous même aussi forte que le rédoutable Samson , le Philistin vous surprendra si vous vous endormez , & vous perdrez vos forces du moment que vous aurez perdu votre prudence.

Un autre motif qui doit encore exciter notre vigilance , & nous tenir en garde contre les fautes legeres , c'est que d'elles-mêmes elles nous portent à l'inconstance & au changement. L'homme naturellement inconstant dans ce qu'il aime , n'est pas moins tenté de l'être dans ce qu'il souffre , & comme il se dégoûte aisément de ses passions , il se dégoûte encore plus aisément de ses

* Quia dicis quod dives sum & locupletatus & nullius egeo , & nescis quia tu es miser & pauper & cœcus. *Apoc.* 3. 17.

vertus. C'eſt ici le grand ouvrage de la pieté, & ſouvent le grand écueil des plus parfaits ; on ſe laſſe de réſiſter ſans ceſſe à ſes penchants, & d'être éternellement aux priſes avec ſoi-même. Une courte mort coûte ſouvent moins qu'une longue vertu, & le martyre n'eſt pas toujours ſi rude que la perſéverance.

Mais ce qui n'eſt que difficile dans ceux qui ſe conduiſent avec précaution dans les voyes de Dieu, devient comme impoſſible dans ceux qui ſe négligent ; la négligence eſt une grande marque de dégoût, & le dégoût eſt une grande diſpoſition au changement. On quitte bientôt les choſes qui ne plaiſent plus ; & un cœur dégoûté ne ſera pas long-temps fidelle.

Non-ſeulement on s'expoſe aux grandes chûtes quand on demeure dans l'habitude des fautes legeres ; on peut dire même que l'on fait dans cette diſpoſition tout ce qu'il faut faire pour tomber. Loin d'affoiblir la cupidité, on y ajoûte un nouveau poids, & on lui donne de nouvelles forces, on n'oppoſe à l'ennemi qu'un cœur déſarmé, & tout diſpoſé à être vaincu ; au lieu d'éloigner le mal, on va au-devant ; on entretient les péchés legers comme autant d'étincelles qui ſervent à allumer le feu qui doit nous conſumer ; on dreſſe & on bâtit de ſes propres mains l'édifice de l'iniquité ; on agite ſon foible cœur, & on l'aide à faire éclore le crime ; on excite les vents, & on appelle, pour ainſi dire, les tempêtes ; faut-il s'étonner qu'on faſſe nauffrage ? Vous vous ſentez foibles & chancelants dans la foi, & vous n'oppoſez à l'incrédulité qu'une raiſon curieuſe & inquiete ; loin de

recourir au principe pour vous affermir, vous vous arrêtez à des conjectures & à des vraisemblances humaines; vous parlez de la religion en philosophe, vous en parlerez bientôt en athée & en impie : peut-être déja que vos lumieres vous embarrassent plus que vos soupçons, & que vous cherchez plutôt à les grossir qu'à les dissiper; peut-être même n'examinez-vous la vérité qu'avec un esprit prévenu par le cœur, & déja incrédule, vous cherchez à douter; hélas! vous douterez donc, & peut-être ne douterez-vous pas long-temps.

Ici l'abîme s'ouvre, l'oracle s'accomplit, la vérité s'éloigne, la pieté s'éteint, la charité, depuis long-temps refroidie, se glace, ces étoiles errantes tombent & s'obscurcissent *, ces nuées sans eau, après avoir long-temps flotté au gré des vents, crevent enfin, & enfantent les noires vapeurs qu'elles renfermoient. Que dirai-je? Salomon de sensuel, devient idolâtre; Saül jaloux, devient furieux; Absalon ambitieux, devient rebelle; Pilate timide, devient injuste; l'Apôtre intéressé, devient perfide; la négligence a commencé, le crime & l'impieté finissent.

Dans cette chûte déplorable, qui pourra suivre les progrès rapides que le juste tombé va faire dans le vice? Quand la digue est rompuë, qui pourra arrêter le torrent? l'impieté, non plus que la charité, ne reconnoît point de bornes; c'est un abîme qui n'a point de fond,

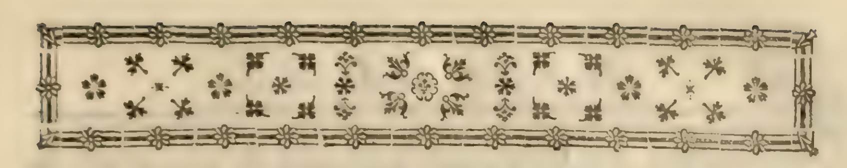
* Sidera errantia, nubes sine aqua quæ à ventis circumferuntur. *Judæ.* 12. & 13.

& voici de quoi faire trembler toutes les vertus : c'eſt qu'il n'y a rien de pire que ce qui a été excellent, le degré de la corruption répond toujours au degré de la bonté ; la profondeur de la chûte ſe meſure ſur la hauteur de l'élevation ; la pieté eſt la manne du déſert, délicieuſe tant qu'elle conſerve ſa qualité naturelle, inſuportable dès qu'elle commence à ſe corrompre.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

SEIGNEUR, puiſque les plus grands crimes ſont les peines terribles dont vous puniſſez ceux qui marchent avec négligence dans vos voyes, inſpirez-nous autant d'horreur des fautes les plus legeres, que nous en avons des péchés les plus énormes ; rendez-nous les yeux de notre innocence, ou donnez-nous les yeux de la charité pour nous faire regarder avec indignation tout ce qui vous déplaît ; & puiſque les moindres infidelités vous bleſſent, & nous éloignent de vous, donnez-nous du moins, SEIGNEUR, la force de les haïr, ſi nous n'avons pas toujours celle de les éviter ; que tout ce qui nous arrête dans le chemin de la vertu, n'arrête point l'impétuoſité de nos deſirs : ſauvez notre cœur de nos propres foibleſſes, & ſi nous n'avons pas toujours l'avantage de vaincre, faites, SEIGNEUR, que nous ayons toujours la gloire de vous être fidelles.

Qui ſe exiſtimat ſtare, videat ne cadat. I. Cor. c. 10. v. 12.

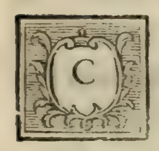


DISCOURS

SUR LES DANGERS QU'IL Y A DANS DE CERTAINES VOYES QUI PAROISSENT SEURES.

Selon ces paroles de Salomon:

Eſt via quæ videtur homini juſta ; noviſſima autem illius deducunt ad mortem. Prov. cap. 14.



COMME dans les choſes du monde il y a une fauſſe prudence qui ignore, ou qui confond ſes intérêts véritables, qui forme ſans meſures des deſſeins qu'elle conduit ſans ſuccès, & qui pour aller à la gloire ou à la fortune, prend une route qui en éloigne ; il y a de même dans les choſes qui regardent le ſalut, une ſageſſe aveugle qui confond le mal avec le bien, qui prend, ſelon l'expreſſion d'un Prophête *, les ténebres pour la lumiere, & la voye qui mene à la mort, pour celle qui mene à la vie. Sageſſe malheureuſe, & doublement trompée, & en ce qu'elle ignore la vérité qu'elle croit connoître, & en ce qu'elle s'imagine ſuivre la vérité qu'elle abandonne !

C'eſt ſans doute pour remedier à un aveuglement ſi

* *Iſaïe. c. 5.*

déplorable, que Dieu, par la bouche du plus grand de tous les Rois, nous avertit qu'il y a une route égarée qui paroît avoir toute la droiture des ſentiers étroits, où marche le juſte, mais qui n'aboutit qu'au terme affreux des voyes larges, où courent les impies.

Quelle idée plus juſte & plus naturelle peut-on ſe former du danger de ces voyes, que cette idée même que Salomon nous en donne ? c'eſt un chemin qui ſemble être ſeur, on y entre ſans crainte, on y demeure ſans inquiétude ; & néanmoins la fin de ce chemin conduit à la mort : peut-on y demeurer en aſſeurance ? Que faire dans une extrêmité ſi fâcheuſe ? ſi on avance, on court à une perte inévitable ; & ſi on veut ſortir, on ſe trouve embarraſſé, retenu par des liens d'autant plus forts & plus puiſſants, qu'ils paroiſſent, je ne dirai pas plus doux, plus agréables, mais plus ſaints, plus ſacrés, & formés par les mains de la pieté même & de la religion.

Cependant l'unique reſſource du ſalut dans cet égarement, ſeroit de reconnoître le charme qui nous joüe, & de rompre ces nœuds funeſtes qui nous attachent au menſonge. Car l'erreur qui nous y retient, ne nous juſtifie pas, & quelque difficulté qu'il y ait à revenir de ces fatales illuſions, elle n'excuſe jamais de la néceſſité qu'il y a d'en ſortir. Pénetrons dans les raiſons & de cette difficulté, & de cette néceſſité. Voyons les deux grands maux où l'on tombe dans ces voyes pernicieuſes : on eſt tout enſemble & incorrigible dans le mal qu'on y fait, & inexcuſable.

PREMIERE

PREMIERE PARTIE.

C'EST quelque chose de bien pernicieux qu'un danger qu'on aime, & qu'on recherche ; selon la menace de l'Ecriture, on y périt infailliblement, parce que le plaisir qu'on y trouve, & qui est l'appas qui nous y attire, devient quand il en faut sortir, comme une chaîne qu'on ne peut rompre, & qui nous y arrête. Tel est le danger de la fausse voye dont parle le Sage : rien au monde n'est plus difficile à quitter, parce que rien n'est plus engageant ; large & spatieuse, on y entre avec le faste & la pompe du monde ; facile à trouver, l'amour propre y conduit ; agréable à suivre, le cœur, sans aller jusqu'au libertinage, y agit librement au gré de ses desirs ; la violence qu'on doit se faire à soi-même, en est bannie ; la pénitence s'y trouve, ou tout-à-fait négligée, ou aussi douce que le péché ; & si le crime & l'injustice n'y dominent pas, ce n'est que pour jouir plus tranquillement, à l'ombre de la vertu, des charmes, de l'erreur & pour mieux entretenir l'illusion où l'on est sur son salut.

En effet, si le vice regnoit ouvertement dans ces voyes, comme on n'y trouveroit aucune seureté, on n'y fonderoit aucune espérance ; & si on n'en étoit pas détourné par l'horreur du péché, on seroit du moins sollicité d'en sortir, par la crainte de s'y perdre. Mais une régularité prétenduë de malheureuses apparences de vertu, nous y rasseurent, nous y fixent. Sous prétexte qu'on ne voit rien de criminel & de licentieux

dans une vie, ou dévoüée à l'amuſement & à la ſenſualité, comme la vie mondaine ; ou occupée des ſoins & des inquiétudes du ſiécle, comme la vie tumultueuſe ; ou partagée entre Dieu & le monde, comme la vie tiéde & demi-chrétienne. Sous prétexte qu'on n'eſt ni injuſte, ni impie, ou que même on remplit extérieurement les devoirs de la ſocieté civile & de la religion, on ſe croit en ſeureté à l'abri de cette vaine réputation de probité & d'honneur, comme ſi Dieu ne puniſſoit que les inſignes pécheurs, ou qu'il ne dût bannir de ſon royaume, que ceux qui le ſont déja de l'eſtime des hommes.

Cependant le torrent de la coutume nous entraîne, & l'exemple de la plus ſaine partie des gens du monde qui marchent dans ces voyes, n'eſt que trop puiſſant pour nous y retenir. On s'y voit autoriſé par ceux dont on reſpecte la dignité & le mérite : ceux-là même qui ſont les plus zélés à nous décrier les grands crimes, ſont ſouvent les plus ingenieux à nous juſtifier les fauſſes maximes que nous ſuivons. On ſe regle ſur leur conduite, & ſur leur ſageſſe, & on ne voit pas que ces ſages qu'on ſuit, ſont moins des guides dans la voye du ſalut, que des compagnons de notre égarement.

Si toutefois on agiſſoit de bonne foi, & qu'on voulût s'appercevoir de ſon erreur, peut-être que le deſir qu'on a de ſon ſalut, aidé du ſecours de la grace, nous feroit trouver les moyens d'en ſortir ; mais cette erreur qui nous poſſede, eſt un mal dont on ne veut jamais guerir ; un mal mortel, mais qu'on ne ſent point, & qu'on prend

pour la ſanté même. La connoiſſance qu'on a des autres périls, la vuë des malheurs où ils nous entraînent, fait qu'on les évite, ou qu'on en ſort ; mais on ne voit ni l'erreur qui nous guide dans les fauſſes voyes, ni les précipices où elle nous mene : elle ſe ſert des ténebres qu'elle répand dans l'eſprit, pour mieux s'y cacher, & pour appaiſer par ſon impoſture, le trouble qu'elle y cauſeroit par ſa laideur.

Elle fait encore plus, non contente de nous rendre le mal agréable, en nous le cachant, elle nous le fait encore enviſager comme un bien ; elle jette ſur le poiſon qu'elle nous préſente, non ſeulement un air d'agrément qui nous le fait prendre, elle lui donne encore un caractere de bonté qui nous le fait aimer ; & après avoir couvert & déguiſé nos défauts, elle les canoniſe & en fait des vertus *. C'eſt ainſi que ce que nous voulons fortement, nous paroît toujours juſte, & qu'une erreur que nous aimons paſſe dans notre eſprit pour la vérité même **.

On déplore quelquefois l'état malheureux d'un pécheur livré à de folles paſſions, & que de tyranniques habitudes rendent eſclave du péché : on gémit ſur ſa miſere, on craint pour ſon ſalut ; mais l'état d'une ame, que l'erreur a ſéduite, n'eſt-il pas plus déplorable ?

Ce pécheur ſçait au moins qu'il s'égare ; il a devant les yeux l'image de ſon déſordre : s'il péche avec plus de connoiſſance, c'eſt en cela même qu'il eſt moins incorrigi-

* Quod volumus ſanctum eſt. *S. Aug.*

** Et quod damnant dicunt eſſe veritatem. *Idem.*

ble. D'ailleurs les dégoûts du vice, la beauté de la vertu, les remords de ſa conſcience, la crainte des jugements de Dieu, ſont comme autant de voix qui le rappellent à ſon devoir. Mais il n'en eſt pas ainſi d'un pécheur qui s'égare, & qui ne connoît pas ſon égarement; toutes ces reſſcurces lui ſont fermées : comme il péche ſans connoiſſance, il péche auſſi ſans ſcrupule & ſans remords. Ce ver qui déchire le cœur du libertin, ſemble ſe repoſer dans le ſien; & la conſcience qui eſt ſi ſalutaire quand elle reproche le mal, ſoit qu'elle ſoit elle-même en lui ou trompeuſe, ou trompée, le laiſſe dans un calme funeſte que rien ne trouble.

Et ſi quelquefois, ſoit par un reſte d'équité naturelle, ſoit par la force de certains retours involontaires, on vient à douter de l'état où l'on eſt, & qu'à travers ſes propres déguiſements, on entrevoye quelques lueurs de la vérité que l'on retient dans l'injuſtice, on ſçait bientôt ſe raſſeurer; & la cupidité rabaiſſe bien vîte le voile que la grace vouloit lever. On a recours aux protecteurs du menſonge; on les prie de reſſerrer les nœuds de l'erreur, & pour ſe tromper plus ſeurement, on ſe fortifie dans les illuſions par les impoſtures des autres.

Après qu'on s'eſt ainſi fauſſement affermi dans ſon erreur, & qu'on s'eſt acquis par autorité une aſſeurance, qu'on ne peut pas toujours avoir par raiſon, quelle apparence qu'on veuille, & qu'on penſe même à changer? & de quels artifices la grace elle-même ſe ſervira-t-elle pour détromper une ame ſi fortement abuſée? par quelles vives clartés diſſiper l'aveuglement d'un homme qui

ſe ferme lui-même les yeux, & qui ne veut point voir ? Salutaires amertumes, que Dieu dans ſa miſericorde, verſe ſur les joyes du monde, diſgraces, humiliations, puiſſantes reſſources à la converſion des pécheurs, vous êtes des remedes inutiles pour un malade, qui, inſenſible à ſes maux, périt dans l'idée funeſte d'une ſanté imaginaire !

Que Dieu, en effet, pour éclairer ces aveugles obſtinés, ramaſſe, pour ainſi dire, les rayons de ſa grace ; & que, ſelon le langage de l'Ecriture *, il leur faſſe paroître l'aurore tout d'un coup, ils croyent que c'eſt l'ombre de la mort ; & ils marchent dans les ténebres comme dans le jour. Que Dieu les frappe, qu'il les afflige, qu'il les humilie ; ſuperbes juſques dans leurs humiliations, ils prennent leurs diſgraces pour des épreuves de leur vertu ; ils ſe regardent comme des juſtes perſécutés ; & ſans avoir la droiture ni la juſtice de l'innocent malheureux, ils en conſervent toujours la pieuſe aſſeurance.

Si on craint dans cet état, ce n'eſt jamais pour ſoi, c'eſt pour le ſalut de tant de miſerables qui ſe perdent. A l'exemple de l'orgueilleux Phariſien, on ſe regarde comme ſéparé des pécheurs ; on s'applaudit dévotement de ne pas reſſembler au coupable Publicain. Quand on eſt ſoi-même ſur le bord du précipice, on tremble pour ceux qui ſont en ſeureté : & tel qu'au milieu de l'orage un voyageur endormi dans ſon vaiſſeau prêt à périr, croi-

* Si ſubito apparuerit aurora arbitrantur umbram mortis ; & ſic in tenebris quaſi in luce ambulant. *Job. c.* 24. *v.* 17.

roit voir d'un port aſſeuré des vaiſſeaux étrangers flotter au gré des vents & de la tempête ; tel dans la fauſſe ſeureté, comme dans un ſommeil enchanteur, ce juſte prétendu croit voir errer, au gré de leurs paſſions, des pécheurs peut-être plus éloignés du naufrage que lui.

Mais comme on ne reconnoît la fauſſeté de ſes ſonges qu'après ſon reveil, ainſi un homme endormi dans de douces illuſions, n'en reconnoîtra l'impoſture qu'après le ſommeil de cette vie, & lorſque la mort, ſur le point de lui fermer les yeux du corps, lui ouvrira les yeux de l'ame, & lui fera connoître ſes affreux égarements. Alors, mais trop tard, le bandeau fatal qui couvroit la vérité, tombera de lui-même ; l'ame trompée verra enfin ſon erreur, & ſon erreur connuë lui découvrira tous les dangers qu'elle lui avoit caché, & lui fera cherement payer, par un éternel déſeſpoir, la fauſſe confiance où elle l'avoit entretenu. Car ce qui eſt de plus terrible, après que cette pernicieuſe erreur a rendu l'homme incorrigible, & incapable d'amendement, elle le rend encore inexcuſable, & indigne de pardon.

SECONDE PARTIE.

SI l'erreur pouvoit rendre juſte un homme coupable, ou l'excuſer ſur ſon injuſtice, l'erreur ſeroit en quelque maniere plus ſouhaitable que la vérité ; & on ne devroit pas, ce ſemble, craindre beaucoup de s'égarer, ſi par ſes égarements on pouvoit aboutir au même terme où arrivent ceux qui ſuivent la vérité. Mais il n'en

eſt pas ainſi ; on ne va à la vérité que par la vérité ; toute autre voye conduit à l'abîme , tout autre guide eſt un guide ou infidele ou aveugle. Et quand JESUS-CHRIST nous déclare lui-même qu'il eſt la vérité , & la voye * , c'eſt non ſeulement ſe tromper , c'eſt encore ſe rendre inexcuſable dans ſon erreur , que de marcher par tout autre chemin. Car après un tel oracle , ſoit qu'on ne veuille pas connoître la vérité , ſoit qu'effectivement on ne la connoiſſe pas , on eſt également coupable , ſoit qu'on l'élude par artifice , ou qu'on s'en écarte par ignorance.

Mais parmi tant de marques eſſentielles & viſibles qui diſtinguent la véritable voye d'avec la fauſſe , comment peut-on s'y tromper ? ne ſçait-on pas que l'une de ces deux voyes eſt étroite , difficile , épineuſe , & remarquable par le petit nombre de juſtes qui y marchent ; que l'autre au contraire eſt large , douce , ſpacieuſe & frayée par la multitude ? peut-on confondre ces deux idées ſi naturelles , ſi ſenſibles ? & pour pouvoir ſe méprendre ſur ce qui eſt pénible ou agréable à ſuivre , ne faut-il pas avoir renoncé & aux lumieres de la raiſon , & aux ſentiments de la nature ? mais n'eſt-ce pas plutôt parce qu'on ſçait trop bien faire la différence de ces deux choſes , qu'on ſe porte à l'une plutôt qu'à l'autre ? & la paſſion qui nous entraîne dans la fauſſe voye , ne vient-elle pas de trop bien connoître la véritable ?

En effet , dans le grand jour de l'Evangile qui nous environne , on ne peut ignorer que le chemin qui conduit à

* *Joan. c.* 14.

Dieu eſt ſemé de croix & d'épines, & que le royaume du ciel ſouffre violence. Mais comme on ſent une oppoſition naturelle à cette doctrine, on ſe la diſſimule à ſoi-même, on l'interprête à ſa mode; & par des ménagements que la prudence de la chair inſpire, on tâche du moins d'en adoucir la rigueur. Sur tout on a ſoin de cacher adroitement ce qu'il y a de plus contraire, & de plus oppoſé à nos plus cheres paſſions. Ainſi le ſçavant, tout perſuadé qu'il eſt que l'école de JESUS-CHRIST eſt une école d'humilité, ne laiſſe pas de vouloir rendre ſa pieté auſſi célebre que ſa ſcience; le mondain, contre ſes propres lumieres, retranche de la loi ce qui combat ſa vanité; l'avare en rejette ce qui condamne ſon attachement aux richeſſes; le dévot, au mépris du précepte, ne veut ſuivre que les conſeils, & ne ſuit ſouvent que ſes caprices. Chacun, dit un Prophête, s'égare dans ſa propre voye, & tous dans le deſſein de ſe ſauver, prennent les moyens de ſe perdre *.

D'où peut donc venir un ſi prodigieux aveuglement? Grace de mon Dieu, manqueriez-vous à l'homme ſur un point ſi capital, & ſi eſſentiel à ſa juſtification? Non, ſans doute: mais c'eſt qu'on ne veut pas connoître ce qu'on ne veut pas pratiquer; & ſi on réſiſte à la vérité, ce n'eſt pas qu'elle ſe cache, ni qu'elle manque à nous éclairer, c'eſt au contraire parce qu'elle eſt toujours trop lumineuſe, & qu'en éclairant de trop près nos injuſtices, elle nous obligeroit à reformer nos mœurs,

* Unuſquiſque in via ſua erraverunt. *Iſaiæ, cap.* 47. *v.* 15.

&

& à condamner notre conduite. Voilà la ſource contagieuſe de l'erreur, qui perd tant de perſonnes ſéduites. Erreur criminelle, qui venant du cœur, plutôt que de l'eſprit, en eſt plus volontaire, & par conſéquent plus coupable de tous les vices qu'elle cache, ou qu'elle déguiſe.

Mais quand même on demeureroit dans l'erreur, faute de connoître la vérité, & que par un juſte jugement de Dieu, on tomberoit dans l'aveuglement de l'eſprit, en ſeroit-on pour cela plus innocent, ou plus excuſable? Parce qu'on porteroit déja la peine du péché, en ſeroit-on moins pécheur? Dieu ne punit-il pas également & l'ignorance & le violement de ſa loi; & ſi, ſelon l'Apôtre *, les faux ſages du paganiſme ſeront inexcuſables au dernier jour, en ce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'auront pas glorifié; quelle excuſe pourront alleguer des Chrétiens, qui ayant reconnu JESUS-CHRIST pour leur légiſlateur, n'auront ni connu, ni ſuivi ſes voyes?

Mais rien ne fait mieux connoître la fauſſeté & l'injuſtice de cette excuſe, que de conſiderer que c'eſt la marque de la plus grande infidelité, qu'une ame qui veut aller à Dieu, puiſſe commettre. Car dans cette ignorance criminelle peut-on ſatisfaire au premier & au plus grand des commandements? peut-on poſſeder cette vertu divine, l'ame & le principe de toutes les autres vertus chrétiennes, je veux dire la charité? Comment l'amour de Dieu regnera-t-il dans un cœur qui s'égare en le cher-

* *Rom. c. 1.*

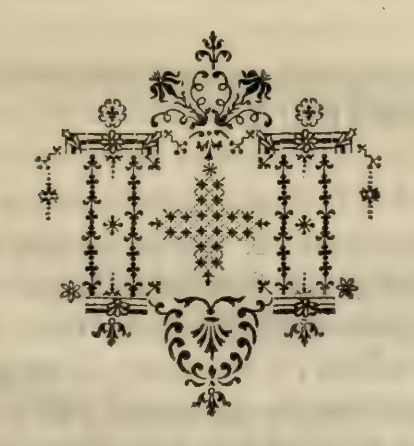
chant, & qui ſe méprend ſur les voyes qui menent à lui ? Depuis quand le cœur s'égare-t-il en cherchant ce qu'il aime ſouverainement ? S'égare-t-on ainſi en courant après l'idole de la fortune & de ſes plaiſirs ? On ne voudroit pas apporter au monde ſes mépriſes pour cauſe de ſon oubli : faut-il qu'il n'y ait que Dieu à qui on oſe apporter ſon erreur pour excuſe de ſon infidelité ? Comme il n'eſt rien de ſi injurieux à la majeſté & à la bonté de Dieu que cette indigne excuſe, rien auſſi ne ſera plus inutile aux faux juſtes, & à tous les pécheurs. Celui qui aura ignoré la vérité qu'il devoit, & qu'il pouvoit connoître, en ſera lui-même ignoré *, & loin que cette ignorance coupable puiſſe ſervir à le juſtifier, elle ne ſervira qu'à le mieux confondre ; & comme elle a été la cauſe de ſes prévarications, elle ſera encore la cauſe des peines éternelles qui leur ſont dûës.

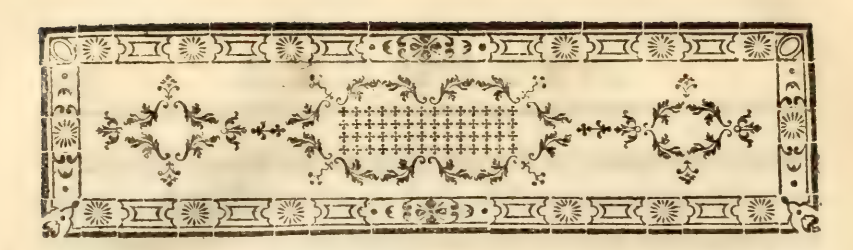
Puis donc qu'il eſt ſi difficile de revenir de l'erreur, & ſi terrible d'y demeurer, quels moyens devons-nous prendre pour éviter les fauſſes voyes qui y conduiſent ? C'eſt, répond le Sage **, de ne point trop ſe fier ſur ſa propre prudence, & de ne vouloir pas être à ſoi-même ſon propre guide. C'eſt de demander à Dieu l'eſprit de ſageſſe pour connoître la vérité ; l'eſprit de douceur pour l'écouter, l'eſprit de force pour la ſuivre, l'eſprit de zéle pour la faire regner dans les lieux d'où elle eſt bannie. J'en dirois davantage, ſi ne voulant que preſcrire des re-

* Si quis ignorat ignorabitur. *Corint. cap.* 14. *v.* 38.

** Prudentiæ tuæ ne innitaris.

gles chrétiennes, je n'appréhendois de tracer insensiblement des vertus royales. Et si dans le dessein de donner seulement des moyens de connoître & de suivre la vérité, je ne craignois de représenter dans la conduite du Roi, la vérité connuë, & la vérité suivie. Qu'il me suffise de dire que les voyes où ce grand Prince marche pour aller à Dieu, sont aussi seures que celles qu'il a prises pour aller à la gloire; avec cette différence, que dans les voyes de son salut il craint, il évite les dangers, & que dans celles de sa gloire, il les méprise, il les brave, & les surmonte toujours.





DISCOURS

PRONONCÉ LE PREMIER MARS 1708.

PAR MONSIEUR

L'ABBÉ MONGIN,

LORSQU'IL FUT REÇU

A L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,



UAND je considere l'honneur que je reçois en ce jour, & que je me vois associé à une Compagnie si respectable par les premieres dignités de l'Eglise & de l'Etat, si recommandable par ses talents, si glorieuse par ses prérogatives, si célebre dans l'empire des lettres, & pour dire quelque chose qui la touche plus sensiblement, si chere à son auguste protecteur ; je me sens pénetré de la plus vive, & en même temps de la plus humble reconnoissance. Non, Messieurs, la gloire que vous me communiquez ne m'éblouit point ; en m'approchant de vous, je ne perds point de vuë la longue distance qui m'en éloi-

gnoit, & en recevant l'illuſtre qualité de votre confrere, je prétens porter encore celle de votre diſciple. Je dois trop à ce dernier titre, pour ſouffrir qu'un autre plus glorieux puiſſe jamais l'effacer. Mais vous ne connoiſſez peut-être pas, Meſſieurs, tous vos bienfaits; ma juſte reconnoiſſance ne ſe borne pas à les reſſentir, elle me porte auſſi à les publier, & à vous apprendre que j'ai dans cette occaſion plus d'un remerciment à vous faire.

Parmi ceux qui pouvoient aſpirer à l'éducation d'un Prince, dont le grand nom, & les merveilleuſes qualités promettent encore à la France un des plus fermes appuis de ſa grandeur, vos premiers dons, vos premieres graces me découvrirent; on montra mon nom dans vos immortelles annales; vos ſuffrages ſuppléerent au mérite, votre éleve fut préferé, & j'eus le bonheur de voir mes maîtres & mes juges devenir encore mes protecteurs. Enfin vous avez voulu aujourd'hui achever votre ouvrage, & couronner vous-mêmes vos propres bienfaits. Il eſt vrai que la place que j'ai l'honneur d'occuper a pu déterminer, ou du moins hâter votre choix. Mais je n'ai point à rougir d'une pareille déference. Les ſeules bontés d'un Prince *, également diſtingué par l'amour des lettres, & par la gloire des armes, rendent recommandables ceux qu'elles protegent; la faveur & la confiance des grands Condés reſſemblent, Meſſieurs, à vos éloges, & à vos ſuffrages, elles immortaliſent.

* *M. le Duc* DE BOURBON, *pere.*

Votre illustre fondateur l'avoit bien prévu que vous seriez un jour les dispensateurs de cette glorieuse immortalité, l'objet le plus cher de ses travaux, & de ses soins. Déja il avoit changé la face de l'Europe, reculé nos frontieres, désarmé l'héresie, jetté le trouble & le désordre dans les cours étrangeres, & avoit ramené les grands de ce Royaume à cette exacte dépendance qui fait la gloire, & la seureté des Empires. C'étoit là, sans doute, beaucoup faire pour l'Etat; mais ce n'étoit rien faire pour lui; l'importance de ses services pouvoit être oubliée ou affoiblie par l'injustice ou par l'ignorance des temps, & comme s'il eut pressenti que la gloire des grands ministres alloit être effacée par un Roi qui sçauroit regner lui-même, il songea à s'asseurer de la posterité. Les monuments, les trophées, le marbre, & le bronze sur lesquels on voit encore son nom gravé à la suite du nom auguste de son maître, ne lui semblerent pas d'assez seurs garants de l'exécution de son noble projet. Des Homeres, des Demosthenes, des Virgiles, des Cicerons, des Plines, lui parurent plus propres à son dessein. Et dans cette vuë, qui s'étendoit sur tous les siécles, plein de l'immortalité qu'il alloit enfanter, Armand, le glorieux Armand, établit & forma l'Academie.

Voilà, Messieurs, l'histoire de votre naissance; & voici celle de votre florissante jeunesse. Vous ne jouîtes pas long-temps des tendresses de votre illustre pere, & vous futes orphelins presque dès votre enfance. Mais si la mort fut inexorable à vos regrets, la fortune ne le fut

pas à vos plaintes. La juſtice elle-même, du haut de ſon tribunal, en fut touchée, & vous donna pour tuteur, l'oracle de ſes conſeils, le fidele interprête de ſes loix; le grand Seguier, qui eut ſon Roi pour ſucceſſeur à la protection qu'il avoit donnée à l'Academie, & ſes enfants pour héritiers du zéle & de l'affection qu'il eut pour elle. Ici enfin, vos glorieuſes deſtinées ſe déclarent. Les ſçavantes muſes vont auprès du trône prendre la place de l'ignorance & de l'oiſiveté, & le palais des Rois, ſi long-temps fermé aux ſciences, va s'ouvrir à vos doctes aſſemblées, & devenir l'école de l'éloquence & de la ſageſſe. Je dis de la ſageſſe, Meſſieurs; car vos ſtatuts, & vos ſeuls uſages nous inſtruiſent, & ſont devenu la regle de nos jugements. On y apprend à faire plus de cas des avantages naturels, que des biens de la fortune. On ſe ſent ici comme rendu & rappellé à ſa premiere origine. On y reſpire, pour ainſi parler, l'air du premier âge du monde; l'ordre des conditions y eſt marqué, ou plutôt rétablie ſur les loix de la nature. L'homme habile & célebre, n'y eſt point au-deſſous de l'homme puiſſant; les talents y ſont au-deſſus des titres. On n'y reconnoît point d'autre nobleſſe que celle des ſentiments, d'autre élevation que celle de l'ame, ni d'autre rang que celui que donne le mérite. Ces noms de ſuperiorité, & de ſubordination qui flattent, ou qui humilient trop l'orgueil, ſont des noms que vous ignorez, ou qui vous offenſent. Rien ne diſtingue, rien ne releve ici l'homme que ſa propre vertu, & ſi la variété des talents y établit quelque différence, ou y ſouffre quel-

que diſtinction, la modeſtie les confond, le commerce les partage, & la politeſſe empêche de les faire trop ſentir.

Le ſçavant Academicien, à qui j'ai l'honneur de ſucceder, avoit apporté dans ce noble commerce une riche portion de gloire & de vertu. Vous le reçutes, Meſſieurs, des mains des muſes & des ſciences, qui vous le préſenterent dans le temps même qu'elles parloient toutes par ſa bouche, ou qu'elles s'expliquoient par ſa docte plume. Le célebre géometre, l'habile philoſophe, le profond théologien, l'exact & judicieux critique, tous ces différents caracteres ſe trouvoient réunis dans Monſieur l'Abbé Gallois, & tous enſemble ils n'achevoient pas encore le ſien. Il poſſedoit tous ces riches avantages, avec une diſtinction qui en relevoit infiniment le prix ; car il étoit tout à la fois célebre & pieux géometre, habile & modeſte philoſophe, profond & humble théologien, exact & judicieux critique ; mais judicieux & exact ſans paſſion ; & pour le peindre tout entier, ſçavant & déſintéreſſé. Il occupa long-temps auprés d'un Miniſtre célebre *, dont le nom ne mourra jamais dans la republique des lettres, & dont l'eſprit va revivre dans le miniſtere ; il occupa, dis-je, auprès de ce Miniſtre fidelle, un poſte au gré de l'ambition, & qui le plaçoit tout proche de la fortune. Il n'avoit pour ſe la rendre favorable, qu'à ne la pas mépriſer. Le crédit de ſon maître, la confiance, & l'amitié

* *Monſieur Colbert.*

tié dont il l'honoroit, un mérite reconnu & appuyé, tout le portoit aux dignités & aux honneurs ; mais ſon cœur ne l'y portoit pas. Cependant comme il vivoit ſous un Roi qui ne laiſſe rien à craindre à la vertu que le danger des récompenſes, il fallut bien ſe contraindre, & ſe ſoumettre aux regles de ſa juſtice ; mais la complaiſance ne dura pas long-temps, & s'il n'eut pas le courage de refuſer une Abbaye, il eut bientôt aprés la force de s'en démettre.

Un ſi noble mépris des richeſſes, ne lui étoit-il point inſpiré, Meſſieurs, par ce génereux déſintéreſſement qui met l'Academie au-deſſus des récompenſes, & ne lui permet de recevoir des mains royales de ſon auguſte protecteur, que le ſymbole de l'immortalité qu'il lui aſſeure, & la liberté de célebrer ſes exploits. Heureuſement pour elle, la plus noble, la plus glorieuſe de ſes occupations, s'accorde avec ſes principes. En louant le Roi, elle ne ſort point de ſes regles. Elle trouve le Héros au-deſſus du Monarque, ſes vertus au-deſſus de ſes victoires, ſes ſentiments plus élevés que ſes trophées, ſon cœur plus noble que ſa couronne, & plus grand que ſa fortune ; diſons mieux, plus grand que ſa propre renommée.

Quel bonheur pour vous, Meſſieurs, d'avoir ſans ceſſe à louer un Prince qui vous fait trouver dans ſa ſeule perſonne un fonds toujours intariſſable de louanges ! En effet, ſi ſa gloire eut été attachée à ſes ſeules conquêtes, ſi ſa grandeur eut été l'ouvrage d'une aveugle fortune, où auriez-vous pris des éloges après ces fatales journées, où

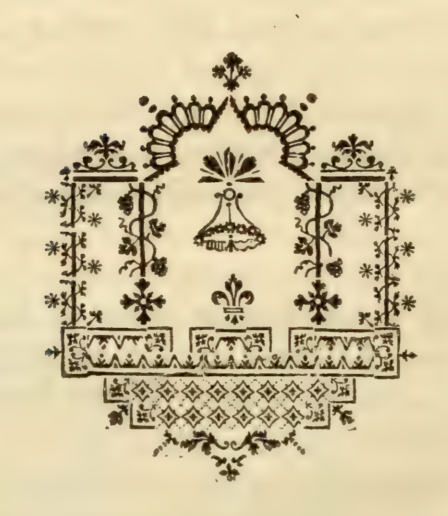
la valeur de la nation ſe vit trompée, ou trahie par la victoire ? Ce Héros immortel, dont la religion & la juſtice ont toujours conduit les entrepriſes, ſe verroit donc confondu avec ces héros prophanes, qui ne doivent leur gloire qu'à leur fureur, & dont tout le mérite conſiſte à avoir été ambitieux, injuſtes, barbares & uſurpateurs avec ſuccès ? Ce ſeroit pour de tels vainqueurs, que l'éloquence ſe trouveroit confuſe ou muette au premier changement de la fortune. Mais comme le digne ſujet de vos merveilles n'a point changé, vous n'avez du, Meſſieurs, ni vous taire, ni changer de langage : le héros a ſoutenu le conquerant. Son cœur toujours ferme, toujours invincible, vous a toujours laiſſé le droit de publier ſes propres victoires ; & ſa vertu, plus forte que ſes armées, a mis vos éloges & ſa gloire au-deſſus de l'inconſtance, & de l'inſtabilité des choſes humaines. Les vrais héros ſont héros dans tous les temps. Comme leur grandeur réſide dans leur ame, & non dans les bras de leurs ſoldats, il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ſoient toujours heureux pour être grands. Il leur ſuffit d'agir toujours par de grands principes, & pour de grands objets. Le reſte n'eſt pas de leur devoir : mais graces au ciel, les épreuves de patience & de ſoumiſſion n'ont pas duré, l'éclipſe a été courte ; & déja, Meſſieurs, vous pouvez reprendre le noble & magnifique langage de la victoire ; déja nos troupes victorieuſes & triomphantes, ont repris leur premier aſcendant, & ont vu nos fiers ennemis confondus de toutes parts, fugitifs en Allemagne, déconcertés en Flandre, repouſſés en

Provence, battus & défaits en Eſpagne.

Puiſſiez-vous auſſi reprendre bientôt un ſtyle plus doux, & plus éloquent encore que celui des triomphes. Il eſt pour les grandes ames un plaiſir plus touchant que celui de vaincre. LOUIS LE GRAND l'a ſouvent appris à ſes ennemis, & les nations entieres, tant de fois ſoulevées contre ſa gloire, & tant de fois pacifiées par ſa moderation, devroient bien ſe ſouvenir qu'il a ſouvent oublié ſes injures, pour eſſuyer leurs larmes, & finir leurs miſeres. Mais oublions, s'il ſe peut, & ſa modération & ſes victoires, pour réunir nos vœux au ſeul objet qui intéreſſe tout à la fois notre amour, notre repos, & notre gloire : ne demandons pas à Dieu que ce héros triomphe, ou qu'il faſſe la paix : demandons ſeulement qu'il vive, & qu'il regle ſes jours, non ſur nos deſirs, ce ſeroit former des ſouhaits indiſcrets, mais du moins ſur nos beſoins. Nous ne ferons pas des vœux tout ſeuls. Les Rois malheureux, & indignement détrônés ; le regne de la pieté rétabli ; l'état ſauvé des fureurs de l'héreſie ; les ſouverains légitimes, en poſſeſſion de l'héritage de leurs peres ; les droirs les plus ſacrés qu'on attaque, ou qu'on viole ; les trônes renverſés, ou les trônes raffermis, ſont comme autant de voix qui demandent au ciel la conſervation du ſeul protecteur de la religion, de la royauté, & de la juſtice.

Que ne puis-je, Meſſieurs, venir ſouvent apprendre de vous à exprimer les ſentiments d'admiration qu'inſpirent les vertus & la préſence de ce Prince auguſte. Mais ſi je ne puis rien pour ſa gloire, j'eſſayerai de contri-

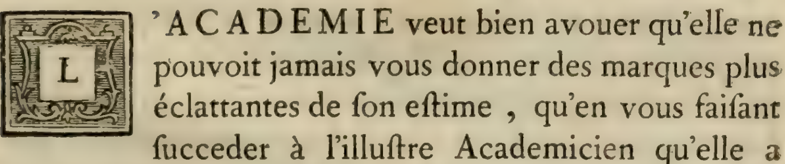
buer en quelque ſorte à ſa joye, en cultivant les précieuſes ſemences de ſageſſe & de pieté, que ſon ſang & ſes exemples ont tranſmiſes dans le cœur du Prince que j'ai l'honneur d'inſtruire. Déja le Roi y reconnoît l'image de ſa jeuneſſe, puiſſe-t-il y remarquer un jour les traits de ſes vertus !





REPONSE DE MONSIEUR L'ABBÉ MONGIN, ALORS DIRECTEUR, AU DISCOURS DE M. L'ARCHEVÊQUE D'ALBY.

MONSIEUR,



L'ACADEMIE veut bien avouer qu'elle ne pouvoit jamais vous donner des marques plus éclattantes de ſon eſtime, qu'en vous faiſant ſucceder à l'illuſtre Academicien qu'elle a perdu. Elle ſçait qu'elle vous donne une place, que l'éloquence elle-même n'accepteroit qu'avec modeſtie, & que vous allez remplir un des plus grands vuides que l'impitoyable mort ait encore laiſſé parmi nous. Cependant notre douleur ne nous fera point avoir de regrets à nos ſuffrages, & nous n'avons point à craindre dans notre choix les reproches du public. La renommée qui vous

a ſouvent vu marcher ſur les pas de l'éloquent Fléchier, nous a elle-même marqué ſon ſucceſſeur ; & nous avons la conſolation d'y trouver les mêmes dignités, les mêmes talents, & les mêmes inclinations ; un grand prélat, un grand orateur, & un grand maître de la langue Françoiſe. Cette reſſemblance qui vous avoit rendu ſon ami, vous rend aujourd'hui l'héritier de ſa gloire, & les fleurs que vous venez de jetter ſur ſon tombeau, ſont également dignes de ſon amitié, & de la ſucceſſion qu'il vous laiſſe.

L'uſage qui vous a engagé à faire ſon éloge, & qui a tant coûté à votre cœur, deviendra bientôt un uſage univerſel, & une loi inviolable pour tous les orateurs. C'eſt le grand maître de l'art de bien parler, & tous ceux qui, comme vous, Monſieur, s'y diſtingueront un jour, lui rendront hommage de leur talent. Vous avez commencé ce tribut, la poſterité le finira : & tant que l'élegance du ſtyle, la beauté de l'expreſſion, la juſteſſe des penſées, la vivacité des tours, la pompe, & la magnificence des images, la richeſſe & l'importance de la matiere, feront admirer les écrits du ſiécle de Louis le Grand ; on ſe ſouviendra toujours que l'illuſtre Fléchier en fut comme l'inventeur & le pere ; que ce fut lui qui porta le premier avec tant d'éclat & de dignité, l'éloquence dans les chaires évangeliques ; qui apprit aux graces à parler le langage de la pieté & de la religion ; qui rendit les muſes chrétiennes ; qui inſtruiſit leurs voix à publier les vertus des ſaints, & à chanter la gloire des martyrs ; & qui, pour ainſi dire, ôta le Cadu-

cée à l'idole muette qui le portoit, pour le remettre entre les mains de la vérité même. Ainsi Moïse faisoit servir à l'usage des Israëlites, les vases précieux qu'il avoit enlevés à l'infidele Egyptien.

Mais un genre d'éloquence où Monsieur Fléchier tiendra toujours un rang à part, où il ne trouva point de modeles pour se former, & où il ne laisse gueres après lui de rivaux, c'est, Messieurs, l'art de célebrer le mérite & la gloire des illustres morts de son siécle. L'Oraison Funebre étoit avant lui l'art d'arranger de beaux mensonges, un art tout prophane, où, sans égard à la vérité, ni à la religion, on consacroit les fausses vertus des grands, & souvent l'abus de la grandeur même. Mais le sage Fléchier ne songea dans l'éloge des morts, qu'à faire des leçons aux vivants, & qu'à déplorer les grandeurs humaines par la vanité qui les accompagne, ou par la mort qui les détruit. Il ne suffisoit pas d'être né grand, de posseder de grandes dignités, ou de lui proposer de grandes récompenses, pour avoir place parmi ses héros immortels. Pour ne point trahir la vérité, il n'a loué que la vertu; pour ne point flatter ses portraits, il n'a travaillé que d'après la plus belle nature; & tous ses héros sont des héros, comme toutes ses piéces sont des chefs-d'œuvres. C'est là qu'on est étonné de voir dans un seul homme, l'ame universelle de plusieurs grands hommes, l'ame du guerrier, l'ame du sage, l'ame du grand magistrat, & de l'habile politique. Là il s'éleve, il change, il se multiplie, & prend toutes les formes différentes du mérite, & de la vertu. L'art cache l'ora-

teur, & ne montre que le grand magiſtrat, ou le grand capitaine. La ſéduction eſt ſi forte, qu'on croit voir tout ce qu'on ne fait que lire, ou entendre : avec un livre à la main, vous êtes tranſporté dans des ſiéges, & dans des batailles ; c'eſt l'orateur qui vous charme, & vous n'êtes occupé que du héros. C'eſt Fléchier qui parle, & vous ne voyez que Turenne.

La poſterité qui jugera toujours de ſes talents par ſes ouvrages, pourra auſſi juger de ſa pieté par ſes ſentiments ; & ſi elle n'en étoit pas ſuffiſamment inſtruite, c'eſt à nous de l'en aſſeurer aujourd'hui, & à lui apprendre à juger de l'Evêque de Nîmes, par ſa vertu, auſſi-bien que par ſon langage ; ſouffrez donc, Meſſieurs *, que j'éleve un moment ma voix, & que du ſiége même de l'immortalité, où j'ai l'honneur de tenir votre place, j'annonce de votre part à nos derniers neveux, que cet orateur célebre qu'ils admireront, & que les plus éloquents d'entre eux tâcheront d'imiter, fut encore plus admirable par ſes mœurs, que par ſon éloquence ; que ſon zéle & ſa pieté furent en lui des dons plus grands que le don de la parole ; que s'il a ſi bien parlé le langage des ſaints, il a encore mieux ſuivi leurs exemples ; qu'il s'eſt peint, qu'il s'eſt repréſenté, qu'il a fait ſon hiſtoire dans tous les éloges qu'il a publiés des ſaints Evêques ; qu'il étoit lui-même tout ce qu'il admiroit dans ces grands modeles ; pieux comme les Borromées, compatiſſant comme les François de Sales, zélé comme les Auguſtins,

* *A Meſſieurs de l'Academie.*

&

& que s'il a laiſſé dans ſes écrits un rival au grand Chryſoſtome, il a auſſi laiſſé dans ſa vie un imitateur de ſes vertus ; mais principalement de cet amour tendre & paſtoral qui le rendit toujours le pere de ſon peuple.

En effet c'étoit peu de charmer les eſprits, il enlevoit les cœurs, & la douceur étoit ſon caractere, comme l'éloquence étoit ſon talent : l'héreſie qui réſiſtoit ſouvent à la force de ſes paroles, cédoit à ſa bonté ; indocile à la raiſon, elle ſe rendoit à l'amour. Ces hommes même que les plus noires fureurs poſſedoient, qui avoient perdu tout ſentiment d'humanité pour tout âge, & pour tout ſexe, étoient encore ſenſibles à la tendreſſe de leur paſteur. Sourds à la voix de leur patrie, parricides impies de leurs citoyens, alterés ſur tout du ſang des oingts du Seigneur, ils ſe déclaroient les deffenſeurs de l'Evêque de Nîmes ; il leur étoit du moins ſacré par ſon amour, s'il ne l'eur étoit pas par ſon caractere. Le pere ſauvoit l'Evêque : & ſouvent ils alloient par reſpect dépoſer leur ferocité à ſes pieds, comme les lions alloient tomber aux pieds des martyrs. Sans doute que cette ville, déja fameuſe par ſes ſçavantes antiquités, va le devenir encore par les cendres précieuſes de ſon Evêque, l'orateur de la France, l'ornement de ſon ſiécle, le diſpenſateur de l'immortalité, & l'un des plus grands ornements de cette Academie.

Vous avez part, Monſieur, à tous ces titres glorieux, moins par la place que vous occupez, que par la reſſemblance des talents qui vous l'ont méritée. Comme lui, vous avez ſouvent ſenti la douceur, & peut-être le dan-

ger qu'il y a de ſe voir applaudi dans les chaires chrétiennes. La cour, le trône même, rétentit encore de ces diſcours vifs & ingenieux, où faiſant par avance les fonctions d'Academicien, l'éloquence faiſoit parler l'admiration ſur les vertus & les glorieux exploits du Roi, & marquoit à Sa Majeſté tantôt le zéle & l'amour d'une grande province, & tantôt les hommages, les vœux & les actions de graces de toutes les Egliſes de France.

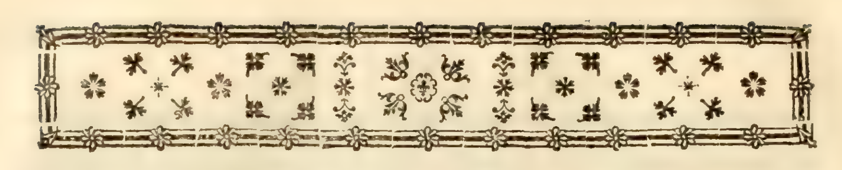
La célebre Egliſe d'Alby, dont les beſoins vous arracherent à celle de Montauban, apprendra ſans allarmes, le ſujet qui fait aujourd'hui notre joye. Trop ſeure de votre fidelité, & de votre amour, elle n'a rien à craindre de la tentation dont vous nous flattez. Vous lui faites tous les jours de plus grands ſacrifices, en renonçant aux douceurs d'une famille puiſſante, & également illuſtre par l'éclat des armes, & par la ſplendeur des plus éminentes dignités de la magiſtrature.

Nous l'avions bien prévu, que la conſolation que vous nous donnez ſeroit courte, & que votre attachement aux devoirs de l'épiſcopat, nous feroit bientôt reſſentir les peines de l'abſence. Mais nous ſçavions auſſi que les véritables intérêts de l'Academie, ne ſont pas d'avoir tous ſes enfants ramaſſés autour d'elle. Il lui en faut d'aſſidus dans ſes beſoins, & dans ſes travaux domeſtiques ; mais il lui en faut auſſi d'éloignés pour porter ſa gloire au dehors, & comme pour étendre ſon empire. Nous donnons ici des regles pour fixer l'uſage de la langue, & pour perpétuer le goût de la véritable éloquence, & vous, Monſieur, vous irez en donner des exemples. Vous irez

communiquer , & répandre l'eſprit academique dans ces provinces éloignées , où avec beaucoup d'eſprit , on a quelquefois beſoin de principes pour la pureté du langage , & pour la juſteſſe des penſées. C'eſt ainſi qu'autrefois les Romains , pour ôter aux peuples , qu'ils avoient vaincus , la rudeſſe & la férocité de leurs mœurs , envoyoient ces fameuſes colonies , qui portoient ſous un ciel étranger , toute la politeſſe , & toute l'urbanité de la patrie.

Enfin , un autre dépôt plus précieux , vous eſt encore confié , même dans votre abſence , c'eſt la gloire de notre auguſte protecteur. Tous les lieux ſont propres pour louer la vertu , & ce n'eſt pas à l'enceinte du Louvre que ſe bornent les devoirs d'un véritable Academicien ; ſon amour même ne ſe borne pas à ſon cœur , & non content d'aimer le Roi , il voudroit encore inſpirer ſes ſentiments à toute la terre. Inſpirez donc les vôtres , Monſieur , aux peuples qui vous ſont confiés ; dites-leur pour leur conſolation , & pour l'intérêt de la vérité , que s'ils ſouffrent , c'eſt malgré le plus grand , & le meilleur des Rois ; qu'il eſt plus touché de voir couler leurs larmes , que de voir prendre ſes villes ; que la ſeule conquête où il aſpire , c'eſt celle de leur propre cœur , & que l'objet le plus cher de ſes ſoins & de ſes deſirs , c'eſt de procurer leur repos , & d'aſſeurer leur bonheur.





HARANGUE
AU ROI
SUR SA MAJORITÉ.

SIRE,



'ACADEMIE Françoiſe, impatiente de publier votre gloire, s'étoit contentée juſqu'à ce jour, d'annoncer à vos peuples de grandes eſpérances de VOTRE MAJESTÉ; mais la nouvelle carriere où nous la voyons entrer, nous demande un autre langage. Le temps des promeſſes eſt paſſé : & nos éloges ſont tout prêts. Regnez, SIRE, dans les grands principes de ſageſſe, de juſtice, & de bonté qui vous ont été inſpirés, & bientôt nous annoncerons à toute la terre que vos vertus auront déja ſurpaſſé nos eſpérances.

Nos beſoins, SIRE, & votre gloire le demandent,

& heureuſement pour nous, la gloire, qui, dans VOTRE MAJESTÉ, a toujours devancé les années, nous en donne un gage aſſeuré. Déja la France, ſous les ſeuls auſpices de votre nom ſacré, a vu, pour la premiere fois, une minorité tranquille. Les Princes de votre ſang ont mis leur gloire à vous être fideles, ou à vous conduire avec ſageſſe. Votre Conſeil a été regardé comme l'arbitre & l'oracle de toutes les Puiſſances. La pompe de votre ſacre eſt devenuë le ſpectacle de toute l'Europe, & les fêtes brillantes qui l'ont ſuivie, ont été comme autant de préſages de la félicité & de la grandeur du regne que VOTRE MAJESTÉ nous prépare.

Vous avez vu, SIRE, toutes ces merveilles, mais en les voyant, VOTRE MAJESTÉ n'a vu encore, pour ainſi dire, que les décorations du trône, & les magnificences de la royauté. Votre jeuneſſe vous avoit diſpenſé d'en porter tout le poids, mais votre majorité vous en impoſe les devoirs & les ſoins. En devenant majeur, vous devenez, SIRE, le pere de vos peuples. Ils n'ont pas attendu pour vous aimer, que vous devinſſiez le diſpenſateur des graces & des récompenſes; leur amour s'eſt déclaré ſans l'attrait des bienfaits; & aujourd'hui, pleinement raſſeurés ſur les derniers périls qui ſembloient encore menacer vos jours, ils attendent de VOTRE MAJESTÉ qu'elle juſtifiera de plus en plus, & leurs acclamations tant de fois réïterées, & toutes les larmes que vous leur avez coûté.



REPONSE AU DISCOURS DE M. L'ABBÉ HOUTEVILLE.

MONSIEUR,

L'EXCELLENT Academicien à qui vous ſuccedez, étoit un de ces hommes récommandables par un mérite plus ſolide qu'éclattant, & plus connu des ſçavants que du public. Riche des plus précieux tréſors de l'antiquité, il n'a montré ſes richeſſes que dans ſon teſtament, & dans le dépôt qu'il en a confié à un illuſtre confrere. Ses ouvrages *, long-temps annoncés avec éloge, pouvoient, ſur la foi des juges les plus éclairés, paroître avec ſuccès;

* *M. de Sacy.*

mais M. l'Abbé Maſſieu, toujours plus ami de la vertu, qu'il n'étoit amoureux de la gloire, a mieux aimé conſerver juſqu'à la mort, tout le mérite de ſa modeſtie, que de jouir d'une réputation qui auroit pu le rendre plus célebre, mais qui ne pouvoit jamais le rendre plus eſtimable.

Vous commencez, Monſieur, une carriere différente, & le public qui vous eſt redevable de l'ouvrage * le plus intéreſſant qui puiſſe occuper la raiſon, n'aura pas ſans doute été ſurpris de notre choix. Il l'auroit été de notre oubli, ou de notre lenteur. Votre jeuneſſe ne pouvoit autoriſer nos retardements. Nous peſons le mérite, & nous n'attendons pas les années. Nous trouvions en vous le ſçavant, l'orateur, & un deffenſeur de la foi; falloit-il que tous ces titres devinſſent ſurannés pour honorer nos ſuffrages?

Nous les devions à ces vives lumieres qui ont porté l'évidence juſques dans les profondeurs de la révelation & des divines écritures. Les Peres de l'Egliſe, dont vous nous avez retracé les vivantes images; les ſaints Prophêtes, que vous nous avez ſi clairement expoſés comme les premiers témoins du Meſſie, & les premiers confidents du Créateur, nous avoient tous parlé pour vous. Et c'eſt la religion elle-même, conduite par l'éloquence, qui vous a, pour ainſi dire, ouvert nos portes.

Juſques ici les ſçavants de l'antiquité, nos véritables modeles, nous avoient recommandé leurs diſciples. Mais

* *Traité de la religion, prouvée par les faits.*

ces grands hommes n'ont été que vos premiers maîtres. Formé dans leur école, vous avez cherché dans des ſources plus pures, un objet plus digne de vos talents. Eleve de Demoſthene, vous n'avez appris à manier ſes foudres, que pour faire tomber ſes idoles; & plein du feu qui l'animoit pour la deffenſe de la liberté, vous ne lui avez enlevé les traits dont il perçoit le tyran de ſa patrie, que pour en abattre les ennemis de la religion.

Les philoſophes n'avoient éclairé que la raiſon, & l'avoient ſouvent ſéduite. En admirant Platon, je m'égare. D'un autre côté je vois les plus ſublimes théologiens raiſonner de nos myſteres, ſans les éclaircir. Mais dans le ſçavant Traité que vous nous avez donné de la Religion Chrétienne, vous fixez la raiſon, & vous affermiſſez la foi. La foi par elle-même eſt obſcure, c'eſt une nuit qu'il faut éclairer; & tant qu'on ne traite que du dogme, on ne ſort point de cette nuit profonde. Mais quand on me dévoile tous les ſiécles, quand d'âge en âge on me préſente des faits devenus inconteſtables par leur enchaînement, & que je vois que celui qui précede, déja annoncé lui-même, annonce encore celui qui doit ſuivre, je vois alors un flambeau qui m'éclaire & de près, & de loin; je vois une trace, & comme une chaîne de lumieres, qui me conduit depuis l'origine du monde, juſqu'à nos jours.

A l'éclat de cette lumiere immenſe, mes doutes & mes incertitudes ſe diſſipent; avec ce fil ſacré, fil éternel que je vois dans la main de Dieu même, & qui tient depuis le commencement juſqu'à la conſommation des ſiécles, je ſors d'un labyrinthe d'erreurs, je marche ſans craindre

de m'égarer, & j'évite ces précipices & ces abîmes affreux où je vois s'enfoncer les impies & les incrédules.

Pour mieux les convaincre, & les réduire enfin à un éternel ſilence, vous leur avez laiſſé la liberté de tout dire. Seur de votre cauſe, & des forces qu'elle vous donne, vous ne craignez point que les coups qu'on peut vous porter, puiſſent jamais vous affoiblir. Vous voulez une victoire fierement diſputée, & qui vous laiſſe tout l'honneur d'une longue réſiſtance. Les foibles dans la foi auront peut-être tremblé, en vous voyant ſi long-temps aux priſes avec l'ennemi ; mais à un homme ſage, & qui veut terminer les diſputes, il y a de la patience à écouter l'incrédule, & de la prudence à lui laiſſer épuiſer ſes forces. Ce n'eſt pas aſſez de le vaincre, il faut le faire expirer dans le combat, & tirer de ſes veines tout ce ſang malheureux, qui ne ſerviroit dans la ſuite qu'à renouveller le ſcandale, & à donner de nouveaux défis à la religion.

Non ſeulement vos preuves ſont victorieuſes par leurs forces, vous les avez encore renduës brillantes par le nouvel éclat que vous leur avez donné. Si elles n'avoient été qu'invincibles, & que vous les euſſiez expoſées ſans ornements, la pareſſe ou l'indolence les auroit négligées, comme ces armes antiques, que leur peſanteur a fait abandonner, & dont on ne peut plus ſe ſervir ſans en ôter la roüille, & ſans les rendre plus legeres, & plus tranchantes.

En effet, le grand art de perſuader, ſera toujours ce-

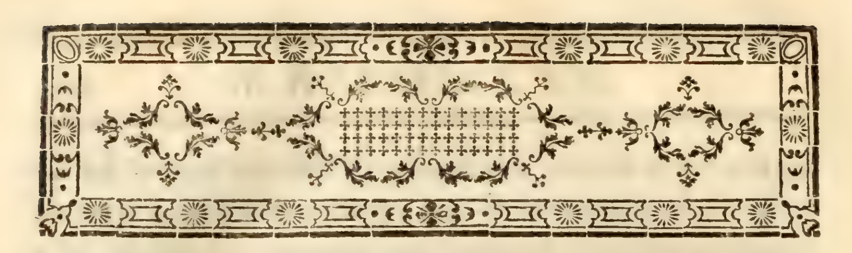
lui de plaire, & on ne plaira jamais avec la raiſon toute ſeule, & dénuée d'ornements. Il faut préſenter le vrai ſous l'image du beau; & pour entraîner l'eſprit par la force des preuves, il faut commencer à gagner le cœur par les graces, & par les charmes du diſcours. La ſéduction en eſt permiſe, quand elle conduit à la vérité.

Ce talent rare, & qui n'eſt connu que des grands maîtres, a été, Monſieur, bientôt ſenti par un grand Cardinal, dont le goût pour les belles choſes, vous a acquis la confiance; & dont le genie pour les grandes, nous rappelle tout à la fois & la place, & les titres, & le glorieux miniſtere du grand Cardinal de Richelieu.

Pour nous, Meſſieurs, qui voyons parmi nous des hommes illuſtres dans les mêmes rangs d'élevation où nos peres avoient trouvé leurs premiers protecteurs, rendons-nous de jour en jour plus dignes de la gloire que nous avons de ne pouvoir plus en trouver que ſur le trône. Déja le jeune Monarque qui a ſuccedé à ce titre, ſe hâte de ſucceder encore aux vertus de ſon immortel biſayeul; déja la carriere eſt ouverte à l'heureux avenir qu'il nous prépare; préparons-lui des éloges. Puiſſe le ciel ſe contenter enfin de nos dernieres allarmes, & d'avoir déja tant de fois éprouvé notre amour. Puiſſe le grand Prince qui vient de lui remettre la ſouveraine autorité dans toute ſa ſplendeur, lui inſpirer toujours l'amour de la paix qu'il nous a ſi habilement conſervée. Puiſſe l'auguſte Prince qui a conduit ſa jeuneſſe, le voir toujours marcher dans les routes de la juſtice & de la vérité,

dont il lui a donné des leçons & des exemples. La ſageſſe & la pieté ont formé le cœur du Roi ; que de flatteuſes eſpérances dans une conjonɛ̃ture où les loix viennent de concourir avec la raiſon, pour développer les principes de tant de vertus !

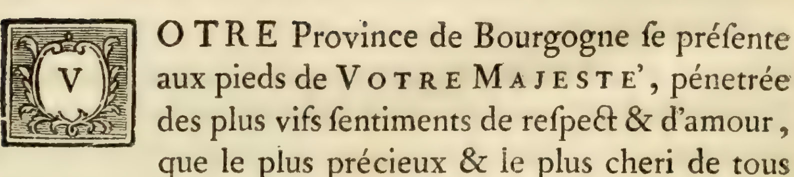




HARANGUES
AU SUJET DE LA DÉPUTATION DES ETATS DE BOURGOGNE.

AU ROI.

SIRE,



VOTRE Province de Bourgogne se présente aux pieds de VOTRE MAJESTE', pénetrée des plus vifs sentiments de respect & d'amour, que le plus précieux & le plus cheri de tous les Rois puisse jamais inspirer à ses peuples. Elle vient lire sur votre auguste front les présages de son bonheur : elle vient s'asseurer elle-même de la foi de la renommée, qui annonce à toute la France un Roi selon ses desirs, & selon ses besoins. Déja, SIRE, nous avons pour garand

de nos espérances, cet heureux naturel, formé par les mains de la sagesse & de la religion *, & dont les inclinations génereuses & bienfaisantes viennent de s'étendre sur cette fidele province. Plus occupés des besoins de l'Etat, que de notre propre misere, nous avions accordé au-delà de nos forces ; & VOTRE MAJESTE', contente de notre amour, nous a rendu presque au-delà de nos espérances. C'est ainsi que l'auguste Prince, dépositaire de votre souveraine autorité, vous enseigne à en faire un magnifique usage, & vous apprend à être également Roi, & par les tributs légitimes que vous levez sur vos sujets, & par les graces qu'il vous inspire de leur faire.

Ces grandes maximes vous seront, SIRE, souvent insinuées par le sage & génereux Prince ** qui préside à l'éducation de VOTRE MAJESTE'. Ses paroles & ses conseils ne démentiront jamais ses sentiments : la céleste vérité fidelle, gardienne des bons Rois, vous parlera toujours par sa bouche ; & quand les hommes illustres qui concourent avec lui dans un ministere qui intéresse la fortune de toute l'Europe, auront, SIRE, à vous inspirer l'amour de l'ordre & du devoir, de la modération & de la justice, ils ne seront pas réduits à chercher bien loin du trône, où ils vous instruisent, des exemples de toutes ces vertus.

* *M. le Marêchal de Villeroy, & M. l'Evêque de Fréjus.*

** *Monseigneur LE DUC, pour lors Surintendant de l'éducation du ROI.*

A MADAME.

MADAME,

DANS les profonds reſpects que nous avons l'honneur de vous rendre , ce n'eſt ni l'éclat de votre auguſte naiſſance , ni l'élevation de votre rang , qui doivent faire le principal objet de notre véneration. Vos vertus, plus reſpectables que vos grandeurs, vous attireront toujours, MADAME , des hommages plus libres , plus ſinceres , & plus perſonnels. Née dans le ſein de l'Empire , où vous pouviez choiſir des couronnes, vous avez préferé d'occuper en France la place la plus proche du trône : & les vertus que vous y avez apportées , les grands exemples que vous y avez donnés, les graces que vous y avez répanduës, la bonté , toujours unie à la grandeur , vous ont établi ſur nos cœurs un empire que les ſceptres & les couronnes ne donnent pas toujours , & que l'amour ſeul peut déferer. Heureuſement pour nous, ces inclinations , ſi génereuſes & ſi bienfaiſantes, vous les avez tranſmiſes dans le cœur magnanime de l'auguſte Prince qui nous gouverne ; ſon application continuelle aux beſoins preſſants de l'Etat, ſon attention à en refor-

mer les abus, sa vigilance à en asseurer la tranquillité, ses précautions pour y maintenir la paix, ou sa fermeté pour en repousser la guerre ; enfin la profondeur de ses ressources pour le rétablissement du crédit, qui renaît aujourd'hui avec les regrets d'avoir disparu, nous font esperer, MADAME, que toute la France vous devra bientôt la fin de ses miseres, comme elle vous doit déja une partie de sa gloire.



A S. A. R.

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

REGENT.

MONSEIGNEUR,

La Province de Bourgogne se présente avec confiance devant VOTRE ALTESSE ROYALE, parce qu'elle est asseurée de trouver dans votre cœur de la sensibilité pour son extrême misere : plus jalouse de sa fidelité, que de ses privileges, elle n'a jamais cherché d'excuses, ni de prétextes pour retarder dans les temps mêmes les plus difficiles, sa prompte obéïssance : animée par la gloire d'un regne tout rempli de merveilles, ou séduite par son amour pour le plus grand de nos Rois, elle a contracté des dettes immenses, & a épuisé toutes ses ressources pour en soutenir ou les longues prosperités, ou les derniers malheurs, dont les remedes vous étoient réservés. La France, devenuë depuis long-temps, ou la terreur, ou l'arbitre de l'Europe, avoit vu enfin toute l'Europe se réunir contr'elle, pour en faire ou sa victime,

ou

ou ſa conquête : il a fallu des miracles pour la ſauver, & pour ſoutenir ce même trône dont vous êtes aujourd'hui, MONSEIGNEUR, l'appui & la reſſource; & ce n'eſt qu'après tous ces grands ébranlements, que la providence l'a confié à vos ſoins. Heureuſement pour ce Royaume, l'Ange tutelaire qui l'avoit conſervé, veille encore pour le rétablir. Au milieu des agitations & des troubles, la tranquillité publique a été maintenuë; les longs épuiſements ſe réparent; les fonds de l'Etat, depuis long-temps diſſipés, ſe remplacent; le crédit, qui n'avoit diſparu, que parce qu'on ne pénetroit pas encore la profondeur de ſes reſſources, renaît aujourd'hui, & ſurpaſſe la magnificence des promeſſes. L'autorité Royale qui alloit, ce ſemble, ou expirer avec un Roi mourant, ou s'affoiblir dans les mains d'un Roi enfant, VOTRE ALTESSE ROYALE l'a renduë, tantôt par ſa fermeté, & tantôt par ſa clémence, auſſi reſpectable que par les plus rapides & les plus conſtantes victoires. Perſuadé cependant que l'autorité abſoluë ne ſe ſoutient que par la raiſon, vous avez aſſocié à vos conſeils la raiſon univerſelle de tout l'Etat, en rendant les grands & les ſages du Royaume, les témoins, les juges, & les dépoſitaires des maximes du gouvernement; & ſi les peuples que vous avez trouvé déja abattus & épuiſés, ſoupirent encore après un avenir plus doux, nous ſçavons, MONSEIGNEUR, pour notre conſolation, & pour votre gloire, que ſi le pouvoir ſouverain dont vous diſpoſez, étoit auſſi fort que votre amour, & auſſi étendu que vos deſirs, il y a déja long-temps que la

France auroit vu la fin de ſes maux ; du moins elle reconnoît qu'elle eſt gouvernée par un Prince, dont le cœur eſt plus grand que toute ſa puiſſance ; qui gémit de trouver dans ſa grandeur des bornes, ou des obſtacles à ſa bonté, & de n'avoir pas autant de graces à répandre, que de beſoins à remplir, ou de prieres à écouter.



A MADAME

LA PRINCESSE.

MADAME,

EN entrant dans ce palais pour y rendre nos profonds respects à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, nous sommes moins éblouis de la magnificence qui y regne, que touchés de l'odeur des vertus qu'on y respire; la pieté, l'innocence & la paix, semblent y avoir établi leur demeure. Tout ce qui vous y environne porte une impression & un caractere de cette sagesse, & de cette grandeur chrétienne, qui annonce, & fait reconnoître l'auguste Princesse qu'on y vient réverer. Le jeune Prince * que vous y faites élever sous vos yeux, apprend à y connoître les engagements de sa naissance, & les

* *Monseigneur le Comte* DE CLERMONT.

devoirs de ſon état, ſans y rencontrer les écueils ; & l'incomparable Princeſſe *, qui fait, par ſa beauté, l'admiration de ſon ſiécle, & qui, par ſa modeſtie, fait les délices & la conſolation de votre pieté, y trouve ſur les pas de VOTRE ALTESSE SERENISSIME l'exemple de toutes les vertus. Mais, MADAME, toute la gloire de votre auguſte famille n'eſt pas ici renfermée, c'eſt un éclat qui ſe partage & ſe répand, & qui ſemble ſe réunir dans la perſonne de VOTRE ALTESSE SERENISSIME. On voit l'aſſemblage de toutes les graces dans ces deux illuſtres Princeſſes **, dont l'une a déja aſſeuré une ſucceſſion de gloire dans la royale maiſon de Conty, & dont l'autre, digne d'une couronne, ſe contente juſqu'à préſent de la mériter. Le grand Prince *** qui remplace tous ſes ayeuls dans la protection qu'il accorde à ſa fidele Province, devient aujourd'hui la ſeureté de ce Royaume, par le dépôt précieux qui lui a été confié. Et le jeune Prince †, qui s'eſt comme arraché de votre ſein pour aller ſignaler ſon courage contre les ennemis de la foi, ſemble ne s'arrêter ſi long-temps dans les cours étrangeres, que pour y apprendre à devenir un jour plus néceſſaire à ſa patrie, & y reparoître avec plus de gloire. Puiſſe-t-il à ſon retour

* *Mademoiſelle DE CLERMONT.*

** *Madame la Princeſſe DE CONTY la jeune. Mademoiſelle DE CHAROLOIS.*

*** *Monſeigneur LE DUC.*

† *Monſeigneur le Comte DE CHAROLOIS.*

justifier les éloges, & la tendresse de votre auguste sœur *, & puissions-nous, Madame, vous féliciter long-temps de voir vos glorieux enfants marcher sur les traces de leurs peres, & vous rappeller l'idée, & le souvenir de toutes leurs vertus.

---

* *Madame* DE BRUNSWIC, *mere de l'Imperatrice* AMELIE.



A S. A. S.

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

MADAME,

LES respects que nous venons rendre à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, ne sont pas un tribut de pure céremonie, c'est un hommage que nous rendons à vos grandes qualités, autant qu'à votre rang ; le mérite en dérobe une partie de la gloire à votre élevation, & c'est la personne, plutôt que la Princesse, qui devient ici le sujet de nos admirations & de nos éloges ; mais comme nous sçavons, MADAME, que vous craignez les louanges autant que vous les méritez, nous respecterons votre modestie & votre goût, pour ne vous parler que du génereux Prince qui nous protege, & dont les bienfaits que nous en recevons chaque jour, deviennent votre ouvrage. Ce Prince, privé de trop bonne heure des

exemples de ſon illuſtre pere, a retrouvé dans vos ſentiments tout ce qu'il avoit perdu ; la mort de votre auguſte époux n'a pas rompu tous les nœuds qui vous attachoient à lui ; dépoſitaire de ſa gloire, vous l'avez tranſmiſe toute entiere à ſes enfants, & fidele aux qualités d'épouſe & de mere des glorieux Condé, vous avez rempli leurs eſpérances & vos engagements, par le courage & la fermeté que vous avez fait paroître à ſoutenir leur grandeur. La Province de Bourgogne, qui recueille le fruit de vos ſoins dans la gloire du ſage Prince qui la gouverne, peut-elle penſer au bonheur qu'elle a de le poſſeder, ſans être pénetrée pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME de tous les ſentiments de la plus vive, & de la plus reſpectueuſe reconnoiſſance.



A S. A. S.

MONSEIGNEUR

LE DUC.

MONSEIGNEUR,

LA Province de Bourgogne, déja comblée de vos bienfaits, ne vient pas implorer la protection de VOTRE ALTESSE SERENISSIME. Ce feroit une priere ingrate, & qui marqueroit un oubli fenfible de toutes les graces que nous en recevons chaque jour. Mais nous venons, MONSEIGNEUR, nous féliciter nous-même de voir notre augufte protecteur, croître de plus en plus en confideration & en gloire, foutenir avec un nouvel éclat les prérogatives de fon rang, & remplir avec dignité & avec fageffe l'important emploi qui vous attache à la perfonne, & à la conduite du Roi. Ce n'eft plus une feule Province qui demande vos attentions & vos foins, c'eft la deftinée de toute la France qui vous eft confiée ; né enfant de l'Etat, vous en devenez le confervateur & le pere ; vous portez dans ce dépôt facré,

cré, nos eſpérances, nos fortunes, le repos même, & la tranquillité de l'Europe entiere; digne deſcendant de nos Rois, vous êtiez réſervé à tranſmettre toutes leurs vertus dans l'ame du royal enfant qui devoit leur ſucceder; & digne ſucceſſeur vous-même des héros qui ont ſoutenu le trône de ſes peres, c'étoit à vous de le conduire dans les routes de gloire & d'honneur qu'ils vous ont tracées. Mais au milieu de tant de grandeurs qui vous environnent, ſi vous pouviez, MONSEIGNEUR, lire dans nos cœurs, vous y verriez que nos ſentiments pour VOTRE ALTESSE SERENISSIME ne ſe regleront jamais ſur les évenements, ni ſur l'autorité des places que vous rempliſſez. La juſtice qui vous a été ſi ſolemnellement renduë, a augmenté notre joye, mais rien ne pourra jamais augmenter nos reſpects & notre amour. Vos vertus & vos bontés en avoient déja depuis longtemps comblé la meſure, & c'eſt à votre perſonne, plutôt qu'à votre grandeur, que votre fidele Province ſera toujours inviolablement attachée.



A MADAME LA DUCHESSE.

MADAME,

C'EST à bien des titres que la Province de Bourgogne vient rendre ſes profonds reſpects à VOTRE ALTESSE SERENISSIME. Iſſuë du ſang de nos Rois, fille de nos glorieux protecteurs, épouſe de l'illuſtre Prince qui nous gouverne, vous devenez le principal objet de nos hommages. C'eſt votre Province, MADAME, qui vient admirer dans ſon auguſte Princeſſe, tout ce qu'il y a de plus grand par la naiſſance, de plus élevé par les ſentiments, de plus eſtimable par le mérite, de plus reſpectable par la vertu, & qui vient aſſeurer en même temps VOTRE ALTESSE SERENISSIME des vœux ardents qu'elle fait ſans ceſſe pour la conſervation de vos jours. Puiſſe le ciel ſe contenter enfin d'avoir également éprouvé dans la longueur de vos maux, & votre conſtance, & notre amour.



HARANGUE A MADAME DE FRANCE, INFANTE D'ESPAGNE, LORS DE SON PASSAGE A BAZAS.

MADAME,



LES acclamations & les fêtes brillantes qui vous accompagnent, & qui vous ſuivent, font l'honneur de la nation, & la gloire du trône où vous êtes née.

Pour nous, MADAME, nous reconnoiſſons que l'appareil le plus pompeux ne ſeroit pas encore au gré de nos deſirs, & ne répondroit que foiblement aux reſpects & aux hommages que nous avons l'honneur de vous rendre. Fille aînée de la maiſon de France, vous êtes

vous-même, MADAME, par toutes les grandeurs qui vous environnent, un ſpectacle plus grand que tous ceux que nous voudrions pouvoir vous donner.

Née dans le ſein de la paix, élevée, & nourrie dans les bras de la victoire, formée par les mains de la ſageſſe, & ſous les yeux d'un Roi & d'une Reine qui ont toujours fait marcher devant vous l'exemple des plus grandes vertus, vous allez vous unir à un royal époux, dans lequel vous retrouvez tous vos ayeux, & tous les Rois dont vous êtes deſcenduë.

Telle eſt, MADAME, encore votre gloire, que quelque diſtance qu'il y ait de Verſailles à Madrid, vous y arriverez ſans ſortir des terres de votre propre famille, & ſans avoir d'autres Provinces à parcourir, que celles du Roi votre auguſte pere, ou celles du Roi des Eſpagnes & des Indes, dont vous devenez la fille. Jamais alliance avoit-elle formé une chaîne d'une pareille étenduë, & qui touche de l'un à l'autre pole ?

Je me trompois, MADAME, il y a déja bien des ſiécles que la route vous en eſt tracée par BLANCHE DE CASTILLE, mere de S. LOUIS, & renouvellée preſque de nos jours, par ANNE & MARIE-THERESE D'AUTRICHE, toutes trois vos auguſtes ayeules. Et c'eſt, MADAME, ſur leurs pas que, dans l'âge le plus tendre, vous allez rendre à l'Eſpagne ce que l'Eſpagne a tant de fois donné à la France. Comme elles, vous y portez la paix en y reportant toutes leurs vertus ; & en attendant les couronnes que la provi-

dence vous réſerve, vous regnerez, MADAME, dans tous les cœurs, parce que nous voyons avec raviſſement, que vous faites regner dans le vôtre, la bonté, l'affabilité, la modeſtie, la douceur, & ce qui eſt le ſolide fondement de toutes les grandeurs, la pieté, l'innocence, & la paix.





DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ASSEMBLÉE PROVINCIALE

D' A U C H.

MESSEIGNEURS ET MESSIEURS,

C'EST pour nous, & pour cette illustre Métropole une grande consolation, de voir dans la place de M. le Cardinal de Polignac, un Prélat *, dont la candeur nous représente au naturel cet esprit de douceur & de bonté, qui lui attiroit tous les cœurs. Destiné aux premieres places de l'Eglise & de l'Etat, il sembloit que la nature l'eut formé exprès pour l'y conduire. Avec le génie le plus sublime & le plus aisé, il pouvoit, sans rien forcer, aller à tout. C'étoit l'homme de tous les caracteres, & de tous les talents ; mais il sçavoit les adoucir par son affabilité ; & on étoit étonné de trouver dans l'air le plus imposant,

* *M. de Montillet.*

l'abord le plus gracieux. Il plaiſoit, ſans y penſer ; & il avoit, ſans le vouloir, le don d'embellir tout. Peintre habile, il ſe peignoit lui-même ſans art, & du même pinceau dont il ſçavoit peindre toute la nature, en l'embelliſſant dans ſes ouvrages. Le ſimple entre ſes mains, avoit tout le mérite du beau ; & le beau y devenoit frappant. La pourpre Romaine ſi éclattante, & l'ordre du Saint Eſprit qui décore les Princes & les Rois, brilloient ſur lui d'un nouveau luſtre. A le voir, c'étoit un ſpectacle ; à l'entendre, c'étoit un prodige ; dans les ſciences les plus élevées, c'étoit un aigle ; dans les aſſemblées des ſçavants, il en étoit l'oracle : arrivoit-il à l'Academie Françoiſe, nous voilà tous tranſportés ; le charme & l'enchantement étoient ſi forts, qu'il nous ſembloit ſouvent être à Athenes, ou à Rome, & y entendre nos premiers maîtres ; & tout cela ſans faſte, ſans emphaſe, & ſans la moindre affectation.

Il porta ces douces & raviſſantes inſinuations ſur les plus grands théatres. A Utrech il fit cette paix ſi glorieuſe à la France. Il en apporta la nouvelle au Roi ; & dès le lendemain de ſon arrivée, on vit paroître un premier Plénipotentiaire, tout radieux de la Barette qu'il avoit reçuë ſur ſa route, chargé de féliciter le Roi, de la paix qu'il venoit lui-même de conclure. Et le diſcours enchanteur qu'il prononça à la tête de toute l'Academie, fit bien ſentir à toute la Cour, que l'orateur avoit grand part à la grande nouvelle qu'il venoit d'apporter.

Déja connu à Rome, où il s'étoit ſignalé ſur l'auguſte tribunal de la Rote, il y fut bientôt renvoyé, & honoré

de l'administration des affaires de France. Ce fut là que le Roi le nomma à l'Archevêché d'Auch ; & dès ce jour, il n'eut rien de plus à cœur, que de se mettre en état de venir incessamment remplir ce grand siége ; mais devenu plus que jamais nécessaire aux affaires de la France, il n'eut que des desirs à donner à ses chers diocèsains ; & à force de le desirer, & de nous le faire esperer, la vieillesse ennemie commença à l'appésantir, & il mourut avec les regrets les plus amers de s'être vu toujours admiré dans toutes les cours de l'Europe, sans avoir pu parvenir à se montrer à un peuple, & à un clergé, qui étoit le sien, & qui, de son côté, bruloit d'impatience de faire éclatter à ses yeux son attachement, son admiration, & son amour.

Peuple fidele, & vous clergé vénerable, nous fumes édifiés de vos premieres larmes. Il les méritoit ; mais rendez graces à Dieu du soin qu'il a pris de les essuyer en vous envoyant le vigilant Pasteur qu'il vous réservoit dans son amour. Déja nous admirons ici ce que nous venons d'y voir. Un Cherubin à l'autel, & un autre Salomon dans ce palais déja décoré, & tout éclattant d'une nouvelle splendeur. Le voici donc, *ce Pontife saint*, & qui, *plus élevé que les cieux*, vole sans cesse au secours de ses peuples les plus abandonnés, & devenus dans la profonde nuit, où ils vivoient, des peuples sauvages. *Les montagnes & les colines de ces déserts l'ont vu, & elles en ont tressailli de joye* *. Quand toujours occupé à rétablir le culte divin,

* *Ps.* 113. *v.* 4.

il purifioit de ses mains sacrées les choses saintes ; il rallumoit le feu du sanctuaire, presque éteint, & renouvelloit dans toutes ses Eglises les plus éloignées, cette ancienne discipline, déja bien obscurcie par la longue éclipse de cette vive lumiere, qui ne luisoit plus que sous le boisseau, & bien loin de cette vaste Novempopulanie.

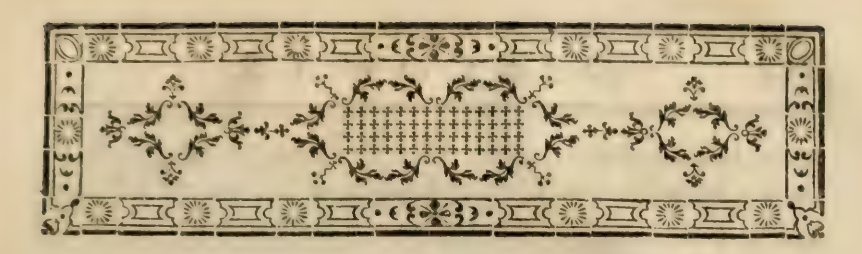
Je ne vous dirai rien ici, Messeigneurs, de ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, de ce divin anti-Lucrece si annoncé, si long-temps attendu, & que M. le Cardinal, se voyant mourir, ordonna de rendre public après sa mort. Ouvrage immortel, & que les sçavants du premier ordre regardent comme un gage précieux, & un monument durable du zéle & de l'amour, que ce grand homme avoit toujours eu pour venger le ciel & la terre de la plus affreuse, de la plus insensée, & de la plus deshonorante de toutes les impietés !

Graces au ciel, les sages Prélats qui m'écoutent, n'ont pas besoin d'un pareil préservatif. Ils sont eux-mêmes autant d'anti-Lucreces, & autant de preuves vivantes & parlantes de la vérité du Dieu qu'ils adorent, & qu'ils font adorer.

Mais pour finir par où j'aurois peut-être dû commencer, il est aisé, Messeigneurs & Messieurs, de juger que si jamais le Clergé de France a dû se hâter de donner du secours à l'Etat, on peut bien dire que jamais les besoins n'en ont été plus pressants que dans les conjonctures présentes. Et c'est principalement à cette fin que nous sommes ici assemblés, pour nommer des sages &

zélés députés qui puiſſent concourir avec Noſſeigneurs de l'Aſſemblée Générale, à donner au Roi de prompts ſecours. Ils ſeront ſans doute, bien au-delà de nos forces ; mais pourront-ils jamais payer le prix de cet amour paternel, qui lui a fait tout ſacrifier pour nous ? Eh ! où en ſerions-nous aujourd'hui, que nos ennemis étoient pour lors à toutes nos portes, ſi Dieu, touché de l'état d'un Roi agoniſant, & ſi néceſſaire au repos de l'Europe entiere, ne ſe fut hâté dans ſes miſericordes, de le rendre à nos beſoins, à nos vœux, & à nos larmes ?





HARANGUE
A MADAME
LA DAUPHINE,
LORS DE SON PASSAGE A BAZAS.



ENFIN nous voilà ſortis de nos impatiences, & nous la voyons de nos yeux, cette merveille des nations, cette auguſte Dauphine, ſi digne de ſa haute deſtinée, & des profonds hommages que nous avons l'honneur de lui rendre.

Vous ne verrez rien ici, MADAME, qui puiſſe approcher de ces pompeuſes & brillantes fêtes qui vous ſont préparées ſur votre paſſage, & encore moins de ces palais, & de tous ces lieux enchantés qui vous attendent à Verſailles. Mais vous y voyez des cœurs dans le raviſſement, & pleins de ces deſirs, enfants de l'admiration, qui voudroient porter juſqu'aux étoiles les marques de nos reſpects, & de notre amour. Et alors encore ſerions-nous contents à la vuë du plus raviſſant de tous les ſpectacles ? Et c'eſt, MADAME, celui que votre auguſte préſence nous laiſſe voir ici.

Née ſur le trône, & pour le trône, vous tenez dès le berceau à toutes les couronnes. Fille du Roi des Eſpa-

gnes & des Indes, vous êtes la Princesse de l'un & de l'autre hémisphere. Que le soleil se leve, ou qu'il se couche, c'est toujours sur les terres de l'auguste pere qui vous a donné le jour. Interrogez le nouveau monde, il vous dira que les Lys y croissent, & y regnent sur l'or du Perou. Mesurez la terre entiere, & regardez le ciel, vous verrez que tout y est plein de vos ayeux.

Aussi voyons-nous, MADAME, avec transport, briller sur votre auguste front, je ne sçai quoi de plus frappant encore que la beauté : & il semble que la nature y ait exprès rassemblé toutes les graces les plus propres à orner la sagesse, à parer la vertu, & à faire respecter la grandeur. Mais en parlant de l'épouse, n'ai-je point fait ici, sans y penser, le portrait de l'époux ? Quel nouvel attrait pour vous, MADAME, de trouver dans votre ravissant DAUPHIN, un si rare & si parfait assortiment !

Il est vrai qu'il en aura coûté à votre cœur pour vous tirer des bras d'un pere & d'une mere, dont vous faisiez les délices. Ah ! MADAME, en allant faire les délices de la Cour de France, il sera bien aisé à Madame LA DAUPHINE de faire toujours celles de la Cour d'Espagne. Et ces nouveaux rayons de gloire qui rejaillissent sur les couronnes de l'auguste PHILIPPE, & sur la tête forte de la magnanime & glorieuse FARNEZE, loin de s'affoiblir en s'éloignant, n'en deviendront que plus ressemblants à ceux du soleil, dont la lumiere n'est jamais plus vive, & plus éclattante, qu'à mesure qu'il monte, & qu'il s'éloigne de l'horison.

Allez donc, MADAME, allez avec confiance combler les vœux d'un Roi & d'une Reine, dont vous devenez la fille bien-aimée. A côté de leur trône, où vous verrez toutes les vertus, vous regnerez dans leurs cœurs. Ils s'y attendent, MADAME, & sans doute que l'illustre Duchesse *, qui brille ici de votre gloire & de la sienne, aussi-bien que les Seigneurs d'un grand nom, & les Dames de haute distinction, qui tous ensemble font de votre cour, comme un nouveau ciel, ne vous auront pas laissé ignorer avec quelles impatiences vous êtes attenduë. Bientôt, MADAME, vous le sentirez vous-même par tous ces doux attendrissements, dont je vois d'ici que toute la Cour se trouvera saisie au moment de votre arrivée ; moment heureux ! & qui par un vol de l'amour se fera peut-être sentir jusqu'à Luneville & à Madrid.

Puissiez-vous, MADAME, arriver à Versailles comme l'arc-en-ciel après le déluge, ou comme la colombe, avec cette branche d'olivier, symbole de la paix, aujourd'hui plus desirée que toutes nos victoires, par le vainqueur de Fribourg, qui, lassé de vaincre ses ennemis, voudroit pour toute vengeance, finir par les rendre heureux, & ne voir plus dans toute l'Europe embrasée, d'autres feux, que ceux que l'amour de ses peuples, & votre glorieux hymen vont encore allumer.

* *Madame la Duchesse de Brancas.*

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Œuvres de Meſſire Edme Mongin, Evêque & Seigneur de Bazas, &c.* Pluſieurs des Piéces contenuës dans ce Recueil, ont été imprimées ſéparement, & ſont univerſellement eſtimées. Je ne doute pas que celles qu'on y a jointes ne ſoient reçuës du Public avec le même applaudiſſement. A Paris, ce 15. Juin 1744.

Signé, SALMON, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé Claude-François Simon, fils, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Œuvres de Meſſire Edme Mongin, Evêque & Seigneur de Bazas*, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires: A ces causes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *quinze* années conſécutives, à

compter du jour de la datte desdites Présentes : Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debitter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sr DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long

au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil sept cent quarante-quatre, & de notre régne le vingt-neuviéme. Par le Roi en son Conseil,

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 337. *fol.* 284. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 18. *Juillet* 1744.

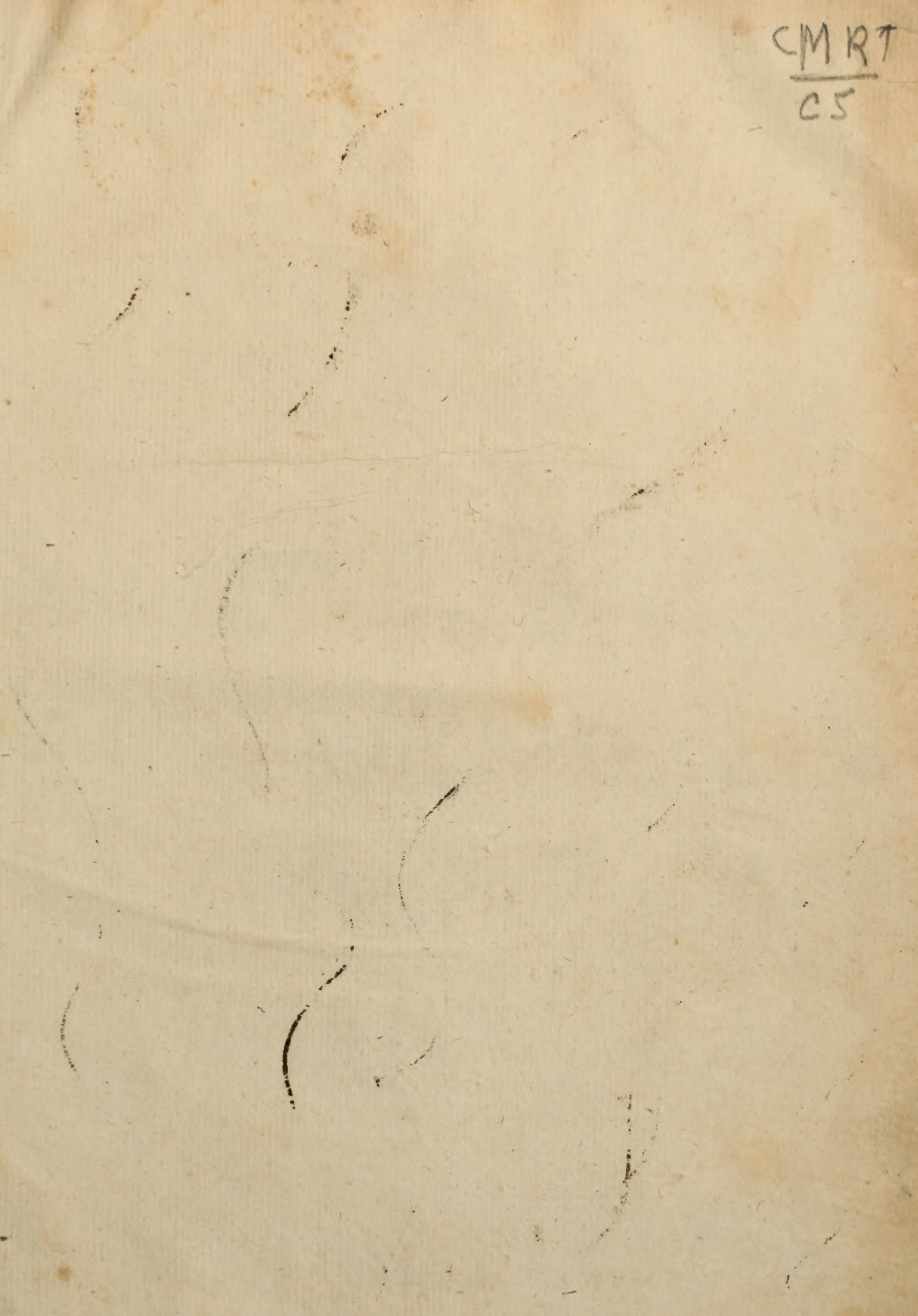
SAUGRAIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils,
1745.

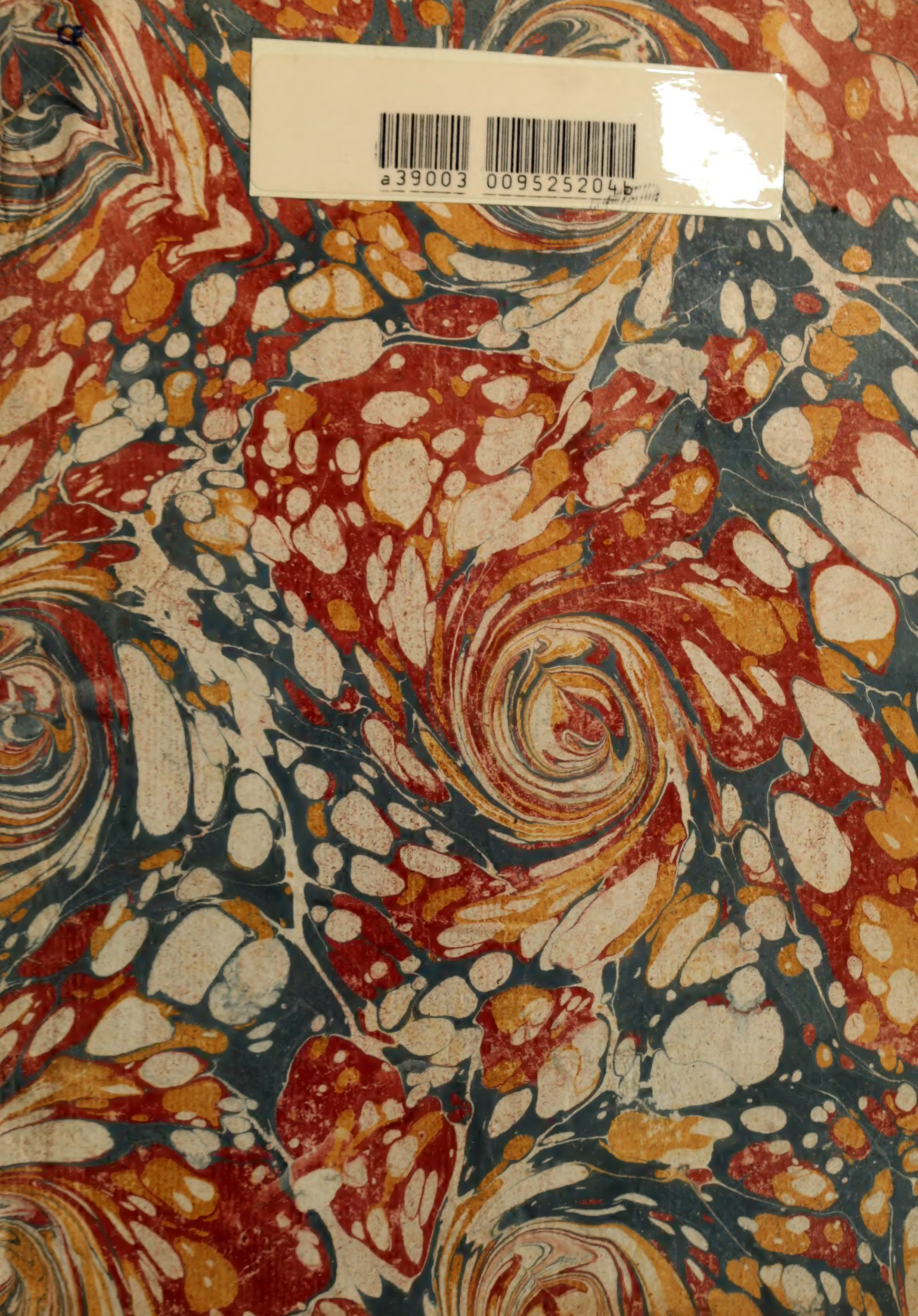

INRI
BENE SCRIPSISTI DE ME THOMA

Plainte d'un déporté [redacted]

Helas! qu'est devenu ce tems, cet heureux tems
où chacun reposoit sans être fainéant
le printems dans sa vigne, l'hiver à son foyer
sans trouble jouissant des fruits de son figuier!
Ce tems passé n'est plus, l'enfer impitoiable
a placé sur le trône l'assemblée redoutable
des Français belliqueux, impies et libertins
qui sans exagerer leurs iniques desseins,
persecutent l'eglise deja depuis dix ans,
et des voix se declarent les infames tirans;
qui vont de jour en jour, en lions rugissants,
devorer nos agneaux qui paissent dans nos champs.
deja depuis longtems la discorde infernale
reduisant la raison comme brute, animale,
porta ces orgueilleux à s'entredechirer,
sur les ruines d'autrui, pour se faire admirer!
le sang de ces victimes qui coule à nos côtés,
qui coule dans la france, le sang de nos cités,
supplie l'eternel, de dire, c'en est assez
d'appaiser sa colere sur nos plus grands excez.
brisez donc ô seigneur, la coupe empoisonnée
du vin de la nation la plus envenimée.
dissipez donc ô seigneur, ces têtes criminelles,
ces esprits raisonneurs, ces ames infideles
ces monstres enragés, ces mortels orgueilleux,
qui font de l'athéisme la nature des dieux,
qui nomment liberté le grand libertinage
qui nomment égalité refuser tout hommage.




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 009525204b

